MYM
GARNIE

LES CHASSES DU GLOBE

PREMIÈRE PARTIE

LES

MAMMIFÈRES

PAR

LE COMMANDANT P. GARNIER
Ancien élève de l'Ecole Polytechnique,
ancien Membre du Conseil général de la Côte-d'Or, etc.



PARIS
JULES MARTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
SUCCESSEUR D'AUGUSTE AUBRY
6 [redacted], rue de Savoie 6 [redacted]

1885

LES

CHASSES DU GLOBE

TIRÉ A 150 EXEMPLAIRES

LES CHASSES DU GLOBE

PREMIÈRE PARTIE

LES

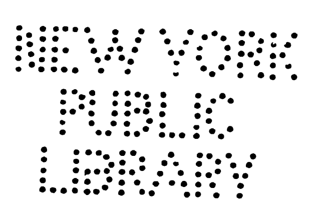
MAMMIFÈRES

PAR

LE COMMANDANT P. GARNIER

Ancien élève de l'Ecole Polytechnique,
ancien Membre du Conseil général de la Côte-d'Or, etc.





PARIS

JULES MARTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

SUCCESSEUR D'AUGUSTE AUBRY

18, rue Séguier-Saint-André-des-Arts

1885

PRÉFACE

Parmi les joies du paradis, joies éternelles promises par Mahomet à ses élus, le plaisir de la chasse, à notre avis, doit figurer au premier rang.

Dans ce séjour des bienheureux, point d'entrave, pas de clôture préfectorale ou ministérielle ; la loi de 1844 est lettre morte, et le gibier est à foison.

Beau rêve, ma foi ! qui donne le vif désir de se faire musulman, nonobstant les cuisantes épreuves réservées au néophyte.

Quoi de plus pénible, en effet, pour le vrai chasseur, que la dure nécessité où il se trouve chaque année, après quelques instants de plaisirs ineffables, de pendre mélancoliquement son fusil au ratelier et de confiner au chenil, pour de longs mois, ses fidèles et courageux compagnons.

Et cependant, il ne tient qu'à vous, chers collègues

en Saint-Hubert, d'éviter cette torture et de poursuivre sans interruption vos exploits cynégétiques.

Nous nous adressons aux chasseurs qui ont pour eux l'entrain de la jeunesse, la vigueur du corps et le feu sacré ; à ceux que les liens et les devoirs de la famille ne retiennent pas au foyer domestique ; à ceux enfin qui, favorisés par la fortune et l'escarcelle bien garnie, peuvent sans souci de l'avenir se livrer aux nobles déduits de la chasse, et nous leur disons :

Ce pays de Cocagne, objet de tous vos rêves, est à votre porte ; quelques heures suffisent pour s'y rendre.

Là, vous rencontrerez, sans chômage aucun, du gibier nombreux et varié, depuis la caille grasse et dodue jusqu'à l'autruche aux jarrets d'acier, depuis le modeste lapin jusqu'au roi des animaux, le seigneur à la grosse tête, comme disent les Arabes.

Ayant habité l'Afrique du Nord quatorze années, de 1849 à 1863, nous pouvons en parler en connaissance de cause. C'est un admirable pays de chasse, qui offre, en toute liberté, des ressources cynégétiques incalculables.

Pourquoi n'en point profiter ?

C'est à peine si deux ou trois veneurs français ont eu le courage d'aller passer une saison dans cette région bénie.

Quelle est donc la cause de cette singulière abstention et de cette indifférence inexplicable ?

Faut-il l'attribuer au peu de goût qu'ont les Français pour les voyages, aux habitudes casanières de nos concitoyens qui, pendant cinq ou six mois de l'année, se cantonnent dans leurs terres, puis se désolent lorsque vient la clôture, et enfin ne voient rien de mieux pour tuer le temps que d'aller à Monaco ou ailleurs assassiner d'innocents pigeons.

Nos voisins les Anglais, moins routiniers, ne s'attardent pas ainsi sur les rives brumeuses de leurs îles ; les Russes, méprisant les distances, nous donnent également un exemple salutaire. Tous savent qu'en Afrique, en Asie, en Amérique, et même en Australie, on peut chasser toute l'année, et quelles chasses, ô grand Saint-Hubert !

Aimez-vous à faire parler la poudre ? Êtes-vous en quête de fortes émotions ?

L'Afrique vous offre avec prodigalité ses éléphants, ses rhinocéros, ses hippopotames, ses buffles, ses lions et ses panthères. Si vous préférez les courses rapides sur des chevaux de race, vous aurez à choisir entre les autruches au précieux plumage et les troupes innombrables des légers antilopes.

En Asie, vous trouverez des adversaires dignes de votre courage : les grands mammifères, les ânes sauvages si difficiles à forcer, le tigre mangeur d'hommes, la terreur des Indous, et dont la splendide dépouille fait l'ornement des plus beaux salons.

L'Amérique, moins riche en grands animaux que l'ancien continent. vous offre des milliers d'oiseaux dont le plumage est resplendissant ; le couguar et le jaguar qu'on ne saurait attaquer sans danger, et le géant des ours, le terrible Grizzli, renommé pour sa férocité et son acharnement au combat.

En Australie. où on va si aisément aujourd'hui, pullulent des êtres fantastiques, incroyables.

Les monstres marins. l'ours blanc. au voisinage des pôles. attendent vos harpons, vos piques, vos balles explosibles.

Bref, dans toutes les parties du monde vous pouvez mettre à l'épreuve votre adresse, votre force et votre courage.

En avant donc. pour la bonne renommée des chasseurs de France! Jusques à quand baisserons-nous pavillon devant les Anglais, les Allemands. les Américains et les Russes, qui exploitent ces contrées si riches en gibier et en même temps si curieuses à visiter ?

Partout, il vous sera facile de vous procurer des guides, des aides sûrs, des chevaux, des chiens, des embarcations et toutes les choses indispensables à la vie. C'est une affaire d'argent.

Mais il n'en est pas de même des armes à feu perfectionnées ; c'est à vous de vous en prémunir avant de quitter la mère-patrie.

Voilà notre sermon terminé ! que le lecteur nous le pardonne ! Et, si quelqu'un demande pourquoi nous n'avons pas prêché d'exemple, nous répondrons que l'expérience acquise pendant un long séjour en Afrique nous autorise à parler ainsi ; et que, si nous n'avons pas étendu nos pérégrinations cynégétiques au loin, c'est que nos fonctions militaires, en nous clouant à notre poste, ne nous l'ont jamais permis.

Sur ce, ami lecteur, nous vous souhaitons d'heureux voyages et d'innombrables succès.

Commd[t] P. GARNIER.

Auxonne, le 25 octobre 1884.

AVERTISSEMENT

Il nous aurait été bien facile d'ajouter plusieurs pages à ce livre, déjà trop long peut-être ; mais, en sus de ce motif, il est une raison sérieuse qui nous a retenu. Beaucoup de mammifères, dont l'histoire naturelle est certes fort intéressante, ne nous offraient en revanche qu'une chasse d'une insignifiance quasi complète. Nous avons dû dès lors les mettre de côté.

D'autre part, malgré notre intention formelle de ne traiter que de quadrupèdes étrangers à l'Europe, l'Algérie et la Tunisie, pouvions-nous ne pas profiter néanmoins de l'occasion pour réparer quelques oublis regrettables qu'on nous a signalés à juste titre dans la VÉNERIE AU XIXe SIÈCLE EN FRANCE et dans la CHASSE DES MAMMIFÈRES DE L'AFRIQUE DU NORD ? Nous ne l'avons pas pensé.

Tous nos renseignements d'histoire naturelle et de chasse ont été puisés à des sources sûres, ce qui ne nous a point empêché de les contrôler soigneusement. Ce travail s'est montré long et pénible, mais aussi nous pouvons en toute confiance le livrer aux disciples fervents de Saint-Hubert.

Pour le classement des animaux nous avons suivi l'ordre zoologique adopté par A.-E. Brehm.

LE GORILLE

Hannon (1) n'avait pas tort jusqu'à un certain point de considérer le gorille comme un homme, puisqu'il est l'animal qui s'en rapproche le plus. Non-seulement c'est le plus grand et le plus fort des singes, mais c'est encore celui dont les formes corporelles se montrent les plus parfaites.

La longueur de l'animal, du sommet de la tête à la plante des pieds, est de 1^m83; la largeur de ses épaules atteint 1^m; la longueur de ses bras 1^m11; celle des membres postérieurs 0^m78; celle du tronc et de la tête ensemble arrive à 1^m16. Le corps, avec sa robe noir charbon, est doué d'une force prodigieuse, et ses bras de devant acquièrent la grosseur de la cuisse d'un homme.

Il habite les pays de la côte occidentale d'Afrique compris entre l'équateur et le 10e ou 15e degré de latitude et traversés par le Gabon et le Danger.

On le trouve là dans des contrées accidentées par des vallées et des collines, couvertes les unes de hauts arbres et les autres d'herbes grossières entremêlées de broussailles.

Beaucoup de ces arbres portent des fruits dédaignés par

(1) Général-amiral Carthaginois qui, il y a plus de deux mille ans, dans une expédition maritime importante, fonda sept colonies en Afrique et publia une relation de son voyage, dans laquelle le gorille est expressément signalé.

les nègres, mais fort recherchés par le gorille. Le palmier oléifère, le poivrier, le papayer, deux espèces de bananiers, le baobab à feuilles digitées, et la canne à sucre sauvage lui fournissent la plus grande partie de sa nourriture. Enfin, dit-on, il ne dédaigne point les œufs et les jeunes oiseaux.

L'animal adulte ne vit pas en troupe; on ne le rencontre que par couple. Quelquefois un vieux mâle s'isole; il devient alors plus sombre, plus méchant et très dangereux. Quant aux jeunes, on n'en voit jamais plus de cinq ensemble; ils dorment sur les arbres pour être à l'abri des bêtes féroces, tandis que, le dos appuyé contre un tronc, les adultes assis sur le sol sommeillent sans crainte.

Le gorille mâle, qui attaque, pousse un court aboiement aigu et un rugissement; la femelle et le petit, lorsqu'ils sont effrayés, jettent un cri strident et se sauvent.

Le rugissement du mâle est le son le plus étrange et le plus effrayant qu'on puisse entendre dans les forêts. Cela commence par une sorte d'aboiement saccadé, comme celui d'un chien furieux, qui se change en un grondement sourd semblable tout-à-fait au roulement lointain du tonnerre. La sonorité de ce rugissement est si profonde qu'il semble partir moins de la bouche et de la gorge que des spacieuses cavités de la poitrine et du ventre.

Ces animaux sont difficiles à approcher, parce qu'ils ont l'ouïe très fine et que de plus la nature du terrain où ils se tiennent leur permet de se dérober à la vue de l'homme aussi longtemps qu'ils veulent.

On ne connait ni l'époque des amours, ni la durée de la gestation et de l'allaitement. La femelle semble n'avoir jamais qu'un seul petit; au bout de combien d'années devient-il adulte? On ne le sait, tout comme on ignore l'âge que peut atteindre cet animal.

« Je crois, dit du Chaillu, que le gorille adulte est tout-à-fait indomptable. J'ignore, dans tous les cas, comment

l'expérience pourrait en être faite, car il me parait impossible qu'on prenne jamais un adulte vivant, puisque le chimpanzé adulte, beaucoup moins fort et bien moins féroce, n'a pu encore être capturé. »

Quant aux jeunes, dont la robe est d'un noir de charbon, leur férocité native et leur tenace méchanceté ont toujours fait échouer les divers moyens, rudes ou doux, employés pour les dompter ou pour les apprivoiser. Ils refusent toute nourriture autre que les fruits de leurs forêts natales ; ils mordent, ils déchirent le gardien qui les soigne. Enfin, au bout de trois à quatre mois, on les voit mourir sans maladie apparente et sans autre cause probable que la rage toujours nouvelle d'une nature qui ne peut souffrir ni la captivité ni la présence de l'homme.

« C'est un bonheur pour moi, écrit du Chaillu, d'être le premier qui puisse parler du gorille en connaissance de cause, et si mon expérience et mes observations m'ont démontré que plusieurs des habitudes qu'on lui prête n'ont de fondement que dans l'imagination des nègres ignorants et des voyageurs crédules, d'un autre côté, je suis à même de garantir qu'aucune description ne peut donner une idée trop forte de l'horreur qu'inspire son aspect, de la férocité de son attaque et de l'implacable méchanceté de son naturel.

« Je regrette d'être obligé de détruire d'agréables illusions ; mais le gorille ne s'embusque pas sur les arbres de la route pour saisir avec ses griffes le voyageur sans défiance ; il ne l'étouffe pas entre ses pieds comme dans un étau ; il n'attaque pas l'éléphant et ne l'assomme pas à coups de bâton ; il n'enlève pas les femmes de leurs villages ; il ne se bâtit pas une cabane de branchages et ne se couche pas sous un toit, comme on l'a rapporté avec tant d'assurance ; il ne marche pas non plus par troupes, et, dans ce que l'on a raconté de ses attaques en masse, il n'y a pas l'ombre de la vérité. »

Cet animal a pour armes des bras puissants qui assomment, des pieds qui éventrent et des dents terribles ; c'est un adversaire formidable dont il est impossible de triompher sans l'arme à feu.

Les naturels de l'intérieur aiment beaucoup la chair du gorille ; mais les tribus de la côte refusent d'y toucher.

La peau a l'épaisseur du cuir du bœuf ; elle s'enlève plus facilement que chez les autres singes.

CHASSE DU GORILLE

Les nègres, et ils ont bien raison, n'attaquent jamais ce terrible animal avec les armes impuissantes qu'ils possèdent, arcs, lances et javelots. C'est tout au plus s'ils tentent de se défendre en cas d'agression lorsque la fuite ne leur est pas permise ; et si alors, par un hasard extraordinaire, l'un d'eux vient à tuer un gorille, sa réputation de bravoure est faite ; on l'exalte et on l'acclame comme un héros. Les noirs indigènes ne semblent point d'ailleurs avoir jamais essayé des pièges pour s'emparer de ce singe.

Le gorille adulte, qui a l'ouïe d'une grande finesse, est très farouche ; il arrive souvent au chasseur de le chercher tout le jour sans pouvoir le rencontrer, lorsqu'il juge à propos de se tenir coi. Si pourtant, après un traque obstiné, le chasseur parvient à se trouver en présence de l'animal, il n'y a plus à craindre de le voir prendre la fuite.

Quand on surprend ainsi un couple de gorilles, le mâle

est d'ordinaire assis sur un rocher ou contre un arbre, dans le coin le plus obscur de la jungle, et la femelle mange à côté de lui; c'est presque toujours elle qui donne l'alarme par ses cris perçants avant de s'enfuir avec son jeune accroché à son cou.

Le mâle, qui reste encore quelques minutes assis en fronçant sa figure sauvage, se dresse alors avec lenteur sur ses pieds, puis, jetant un regard plein d'un feu sinistre sur ses ennemis, il commence à se battre la poitrine, à redresser sa grosse tête ronde et à pousser son rugissement formidable.

« Le hideux et terrifiant aspect de l'animal à ce moment, dit du Chaillu (1), épouvante avec raison les nègres mal armés, mais les chasseurs européens ne s'effrayent point de ces démonstrations hostiles; confiants dans la puissance de leurs armes, ils laissent le gorille venir à dix pas recommencer son manège d'intimidation, et alors, visant avec soin et sang-froid, ils ne peuvent manquer de loger toutes leurs balles dans sa large poitrine. »

Il faut au moins deux ou trois bons tireurs pour tuer roide cet animal, dont la vitalité est très grande; si on ne fait que le blesser grièvement, on est certain de compter presque toujours une ou deux victimes de sa fureur parmi les assaillants.

(1) Pour plus amples détails, voir : *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale*, par Paul du Chaillu. Paris, 1863.

L'ORANG-OUTANG

(ASIATIQUE)

Les orangs-outangs sont connus depuis la plus haute antiquité. Pline, qui les nomme *Satyres*, qui leur reconnaît une face humaine, qui raconte qu'ils marchent debout et à quatre pattes, les déclare très méchants et dit qu'on les trouve sur les montagnes de l'Inde.

L'orang asiatique, appelé ordinairement orang-outang ou *Pongo*, se distingue de l'orang africain par la longueur considérable de ses bras, qui descendent jusqu'aux malléoles, et par la forme pyramidale ou conique de sa tête, à museau saillant, qui lui enlève toute conformité avec l'homme, surtout lorsqu'il devient adulte et vieux ; car, tant qu'il est jeune, son crâne ressemble au plus haut degré à celui d'un enfant.

Le mâle atteint $1^{m}33$ de hauteur ; la femelle, toujours plus petite, a environ $1^{m}16$.

Il paraît certain qu'on ne trouve plus cet animal que dans l'île de Bornéo, où il hante les grandes forêts solitaires et marécageuses du sud et de l'ouest, recherchant de préférence les vallées du Kabayan, du Sampit, du Mandawej et les bords des autres fleuves. Jamais on ne le rencontre dans la montagne.

L'orang a disparu de toutes les contrées habitées ; il ne peut vivre et se multiplier que dans les régions vraiment

sauvages où l'homme, son ennemi mortel, ne met autan dire jamais le pied. Il résulte de là qu'on n'est que très imparfaitement renseigné sur son genre de vie à l'état libre.

Les femelles seules avec leurs jeunes vivent en sociétés, mais ne forment jamais de bandes nombreuses, tandis que les mâles adultes sont toujours solitaires. Ceux qu'un âge très avancé a rendu faibles se trouvent réduits à végéter misérablement sur le sol.

« Les singes plus jeunes et plus vigoureux, dit Brehm, vivent sur les arbres, leurs longs bras de devant, qui rendent leur allure à terre si pénible et si lourde, leur étant alors d'un grand secours pour grimper.

« Lorsqu'ils marchent, ils s'appuient sur la partie postérieure des pieds tenus fermés et sur le bord extérieur du métacarpe; mais, comme les autres singes, ils ne peuvent soutenir longtemps la progression verticale.

« Déjà, dans leur jeune âge, ils sont calmes ou du moins peu pétulants; puis, avec les années, ils deviennent de plus en plus paresseux et lourds. Grimpant lentement et prudemment, à l'instar de l'ours, ils saisissent une branche avec les mains de devant et hissent péniblement leur corps. Jamais ils ne font de grands sauts audacieux.

« Ces animaux trouvent sur la cime des arbres tout ce qu'il leur faut pour se nourrir : des fruits, des bourgeons, des fleurs, des feuilles, des graines, des écorces, des insectes et des œufs.

« Leur cri ressemble d'abord au hurlement d'un chien, devient ensuite de plus en plus rude et, à la fin, rappelle tout-à-fait le bruit d'une scie coupant du bois.

« Les Pongos recherchent de préférence les parties basses des forêts vierges pour y passer la nuit, choisissant toujours les cimes les plus touffues afin d'être bien protégés contre le vent et la pluie. C'est là où ils se construisent souvent, à six où sept mètres du sol, une espèce de nid,

qui ressemble à l'aire des grands oiseaux de proie et qui n'est jamais couvert par un toit. »

Ils sont très doux et très paisibles. Fort peu timides, ils ne fuient pas devant l'homme, qu'ils regardent curieusement avec beaucoup de calme.

Attendu qu'il est tout-à-fait impossible de capturer vivant un Pongo adulte, on a dû en Europe se borner à faire des observations sur des jeunes. Toutes s'accordent à les dépeindre comme de bonnes créatures, très frileuses, un peu lentes et lourdes, imitant très bien ce qu'elles voient faire, aimant à se couvrir même d'un simple chiffon, caressant affectueusement leur gardien.

Par malheur, ces animaux vivent fort peu de temps sous nos climats, où la phthisie les tue invariablement. Aucun n'a pu, malgré toutes les précautions et les soins pris, durer plus de deux années dans les muséums d'Europe.

La chair du Pongo déplaît souverainement aux Européens, mais elle pourrait fort bien être du goût des indigènes.

CHASSE DE L'ORANG-OUTANG

Lorsque l'orang asiatique se croit en danger ou qu'il est vivement chassé, il cherche un refuge sur la cime des arbres les plus élevés, se dissimulant dans l'épaisseur du feuillage ou derrière une grosse branche. S'il ne s'y trouve point en sûreté, on le voit se sauver de cime en cime, non pas avec une rapidité impétueuse comme beaucoup d'au-

tres singes, mais avec une lenteur et une prudence calculées.

Cette tactique qui réussit le plus souvent avec les indigènes, dont les flèches sont presque toujours impuissantes, n'est pas de mise quand les armes à feu interviennent. Et c'est en vain que le blessé pousse de grands cris, casse les branches à sa portée et les lance sur ses ennemis dans l'espoir d'arrêter leur poursuite. Le feu continue, et les Pongos tombent les uns après les autres; mais tous ne sont pas morts, et il faut se montrer prudent avec les blessés, qui ne succombent point sans se défendre courageusement ; or leurs bras vigoureux sont capables de briser net un membre et leurs dents peuvent faire d'affreuses morsures. On doit donc les achever au plus vite avec une balle.

Pour prendre vivants les jeunes, on n'abat pas le moins du monde les arbres sur lesquels ils sont juchés ; il suffit de savoir se servir de solides lacets convenablement tendus.

Jamais aucun voyageur, aucun naturaliste n'a vu le Pongo se servir d'une branche cassée en guise de massue; cela n'est pas plus vrai que les rapts de femmes dont on l'a accusé.

LE

CYNOCÉPHALE HAMADRYAS

OU TARTARIN

Ce singe, qui occupe le premier rang des animaux sur les monuments égyptiens, qui porte le nom d'une nymphe grecque, qui a symbolisé la Justice ou le Destin et qui a été fort vénéré jadis, est trop nuisible pour que l'homme le respecte.

Indépendamment de leur forte taille, les mâles adultes se distinguent aussi par le camail, qui couvre les parties supérieures de leurs corps et qui est composé de poils gris-verdâtres longs de 0m30. C'est là une véritable crinière qui, chez la femelle, se montre toujours un peu moins touffue.

L'hamadryas habite toutes les montagnes de l'Abyssinie et de la Nubie méridionale; il préfère du reste celles qui sont le plus couvertes de plantes et recherche, vers le Nord, la région des pluies; l'eau est d'ailleurs une nécessité pour lui.

Ces animaux, essentiellement sociables, descendent parfois des montagnes sur les collines du Samchara et du désert qui longe la côte. On les y voit alors en bandes de quinze à vingt individus seulement, tandis que dans les

lieux élevés leurs groupes ordinaires sont au moins de cent cinquante. Ces derniers, d'habitude, se composent d'une vingtaine et plus de mâles dans toute leur vigueur, véritables monstres de grande taille munis de dents beaucoup plus fortes et plus longues que celles du léopard; d'une soixantaine de femelles et de singes plus ou moins âgés.

A l'aube ou au moment de la pluie, on trouve toute la bande dans son campement, toujours abrité par des rochers creux ou surplombants. Lorsque le temps est beau, elle s'avance avec lenteur, arrachant par-ci par-là une plante dont la racine est dévorée et retournant toutes les pierres pour manger les insectes, escargots et vers cachés dessous. Si des champs de sorgho se trouvent sur sa route, leur dévastation est certaine, à moins qu'ils ne soient bien gardés. Dans l'après-midi, un peu avant le soir, la bande va s'abreuver à l'eau la plus proche; après quoi, elle cherche de nouveau sa nourriture jusqu'à ce que l'approche de la nuit l'oblige à regagner quelque bon abri, qu'elle rallie avec fidélité chaque jour, tant qu'on ne l'y trouble pas trop.

Les femelles paraissent n'avoir qu'un petit par an, deux au plus. On ne sait rien du reste sur l'époque du rut et sur la durée de la gestation. On ignore même par quels moyens on peut réussir à capturer des jeunes.

En Egypte et au Caire, on voit souvent des cynocéphales entre les mains des bateleurs. Ils dressent ces animaux, pris en bas âge, à faire des tours grossiers, et surtout à parodier leurs propres obscénités, ce à quoi les dispositions naturelles du singe se prêtent admirablement. Sachant par expérience qu'avec l'âge les mâles deviennent méchants et dangereux, ces jongleurs n'emploient jamais que des femelles.

On tue l'hamadryas à cause de ses dévastations, mais non point pour sa chair dont les nègres eux-mêmes ne veulent pas goûter.

CHASSE DE L'HAMADRYAS

Le léopard, qui n'attaque jamais les animaux en bande et qui ne se lance que sur des isolés, est le seul carnassier qui soit dangereux pour les hamadryas.

Il saisit toujours sa victime par surprise et par derrière; lorsqu'il a de cette façon réussi à sauter sur le dos du singe et qu'il le tient par la tête ou la gorge avec ses terribles griffes de devant, le pauvre animal mis dans l'impossibilité de se défendre, se livre à une fuite vertigineuse, que les attaques des pattes de derrière ne font que rendre encore plus vive; mais bientôt, à bout de forces, il roule sous son implacable cavalier qui s'empresse de l'égorger.

Quant aux indigènes, l'hamadryas ne les craint guère: il passe, sans en être troublé, à côté des nègres et boit au même ruisseau qu'eux. Un blanc donne déjà à réfléchir à la bande; cependant on ne saurait dire que sa vue la fasse sauver. S'il s'approche avec des intentions manifestement hostiles, on entend les sons les plus divers; d'abord des grognements pareils à ceux d'un nombreux troupeau de porcs, au milieu desquels éclatent de temps à autre des cris rappelant la voix du léopard ou le mugissement du taureau. Chaque cynocéphale hurle, grogne, aboie, crie à tue-tête. Tous les mâles adultes se rangent alors sur la ligne des rochers qui dominent les petites collines et la plaine, et regardent attentivement dans la vallée pour bien se rendre compte du péril; les jeunes se réfugient auprès des vieux, les petits s'attachent à la poitrine de leur mère ou grimpent sur son dos, et, au signal donné,

toute la bande prend la fuite aussi vite que possible en sautant sur les quatre pattes (1).

Lorsque pareil cas se présente, c'est à grande peine que le chasseur parvient à placer une balle; mais les choses se passent tout autrement s'il a eu le soin d'emmener avec lui une meute de chiens recrutés dans le pays. Les hamadryas alors poussent des grognements furieux, frappent d'une main contre les roches et lancent des regards étincelants de rage à ces ennemis sur lesquels ils s'apprêtent à se jeter tous ensemble. Grâce à cette diversion opérée par les chiens, qui n'attaquent du reste qu'avec une extrême prudence, la fuite des mâles valides, si elle est commencée, cesse de suite pour tenir tête à la meute, et il est loisible alors aux chasseurs de fusiller à leur aise ces animaux occupés ailleurs.

On cite quelques rares exemples d'agression d'hommes sans armes par les Tartarins, qui ne prennent jamais cette audace vis-à-vis des chasseurs; cela ne veut point dire qu'on puisse impunément sans prudence porter la main sur les blessés.

(1) C'est de ce promontoire élevé, où la bande silencieuse fait la sieste entre le déjeûner et le souper, qu'elle surveille le passage d'une caravane, d'un troupeau de bétail, qui ne lui arrache que quelque sons singuliers, pareils à l'aboiement du chien et destinés sans doute à éveiller l'attention des sentinelles.

LES SINGES HURLEURS

On ne connaît que deux singes hurleurs : le rouge ou alouate et le noir ou caraya. L'alouate mâle offre un pelage rouge brillant, tirant au jaune sur le dos, tandis que le caraya est tout noir, sauf les parties nues qui sont d'un rouge-brun.

Le premier ne se trouve que dans le voisinage de la Guyane, pendant que le second n'habite que le Paraguay et la partie méridionale du Brésil.

Ils sont sensiblement de la même taille (0m55 de longueur avec 0m60 de queue) et ont les mêmes mœurs, habitudes et régime ; leur histoire naturelle ne diffère donc en rien, les questions de coloration et d'habitat étant mises à part.

Les singes hurleurs sont essentiellement sociables, puisqu'on ne les voit jamais qu'en bandes de six à quarante individus. Et cependant ils se montrent toujours hargneux et moroses et ne jouent jamais entr'eux, comme font la plupart des singes. On a constaté que, lorsqu'ils ne mangent ou ne hurlent, ils dorment, ou du moins restent immobiles.

Pendant le jour, ces animaux se tiennent de préférence sur les arbres les plus élevés de la forêt ; à l'approche de la nuit, ils se retirent dans le feuillage épais, coupé en tous sens par les plantes grimpantes, que leur offrent les bas baliveaux ; là, ils se livrent en silence au sommeil.

Le hurleur n'a rien de vif dans ses allures; il grimpe avec lenteur, semblant presque ramper d'une branche sur l'autre, cueille les feuilles et les bourgeons qui lui conviennent et les porte sans avidité à sa bouche. Une fois rassasié, il s'assoupit sur une branche, la tête appuyée contre la poitrine, à moins qu'il ne juge à propos de s'étendre tout de son long en laissant pendre ses quatre membres des deux côtés de cet appui, autour duquel alors il enroule sa queue. Son exemple est lentement imité par tous ses compagnons, qui font machinalement comme lui.

La queue est sans conteste l'organe le plus important des singes hurleurs, puisqu'elle leur sert à la fois d'instrument de préhension et de progression. Cet organe, soit qu'ils montent, descendent ou marchent, semble toujours à la recherche d'un appui jusqu'à ce qu'il ait réussi à s'enrouler autour d'un objet quelconque, tout comme un ressort de montre ; sans lui, ces animaux seraient perdus.

Chaque bande obéit, ou plutôt imite le vieux mâle qui veille à sa conservation ; à l'effet de remplir ce devoir, il se poste toujours dans un lieu plus élevé.

Fort peu d'animaux vivent autant qu'eux sur les arbres, dont ils ne descendent que quand il leur est impossible de boire sans quitter les branches ou les plantes grimpantes. Leur peur de l'eau est telle qu'ils périraient de faim sur un arbre dont le pied est inondé, alors même qu'ils n'auraient qu'un espace de dix à quinze mètres à traverser en nageant.

Lorsqu'ils ne sont pas traqués trop fréquemment, ils se cantonnent volontiers. Sur un domaine fixe alors et peu étendu, ils trouvent abondamment de la nourriture, parce qu'en sus des feuilles ils s'attaquent aux graines, aux bourgeons, aux fleurs et probablement aussi aux insectes, aux œufs, aux oiseaux dans le nid. On ne les voit du reste jamais dévaster les plantations du voisinage.

Dans chaque famille, le nombre des mâles est générale-

ment trois fois plus petit que celui des femelles. On ignore si, à l'époque du rut, les mâles se battent comme les grands singes.

La guenon, qui n'a qu'un petit par portée, met bas en juin et juillet, très rarement au mois d'août. Son attachement pour son jeune est si grand qu'il faut la tuer afin de parvenir à s'en emparer.

Il est rare qu'on cherche à apprivoiser les singes hurleurs, cette opération étant d'une réussite très difficile et ne fournissant jamais que des captifs aussi doux que moroses, tristes et déplaisants.

Leur fourrure est assez recherchée, on en fait des bonnets, des bourses et des housses de selle. Quant à leur viande, qui ne plait point aux blancs, elle est fort au goût des Indiens et constitue la plus grande partie de leur nourriture.

CHASSE DES SINGES HURLEURS

Dans une grande partie du Paraguay, les singes hurleurs sont l'objet d'une chasse active de la part des blancs et des Indiens.

Grâce aux hurlements presque continuels qui trahissent leur position, il n'est point difficile de découvrir ces animaux; mais les arbres, dont ils habitent la cime, sont tellement élevés qu'on doit ne se servir que d'armes fortement chargées et renoncer à l'emploi du gros plomb; force est donc de recourir, soit aux chevrotines, soit à la balle franche. Le tir en devient plus incertain, mais la lenteur habituelle de tous les mouvements de ces singes permet par contre de les ajuster à loisir.

Il arrive fréquemment à cette chasse qu'un animal

blessé mortellement reste, grâce à sa queue qui s'enroule autour d'une branche, suspendu pendant quelques heures, voir même parfois jusqu'à putréfaction complète; plus souvent encore un blessé gagne au pied et échappe bientôt à la vue du tireur. Ces diverses mésaventures sont fort désagréables, et elles nous conduisent tout naturellement à reconnaitre que nos armes à feu ne peuvent pas rivaliser avec la terrible flèche des Indiens.

Les Peaux-Rouges, malgré leur habileté extraordinaire à manier la sarbacane, grimpent souvent sur un arbre pour envoyer leurs flèches mortelles à la troupe inoffensive, assise sur l'arbre voisin. « Cette petite flèche silencieuse, dit Schomburgk, atteint toujours son but. Après quelques minutes, le singe blessé ressent l'influence du poison, chancelle et tombe sur le sol. Les voisins étonnés font entendre des sons particuliers en voyant tomber leur ami, que le prudent Indien laisse étendu à terre. Une deuxième, une troisième flèche partent, et les pauvres blessés tombent l'un après l'autre jusqu'à ce que le chasseur ait tué le nombre qu'il désire. »

Lorsque le sol n'est pas couvert d'un taillis trop épais, ces chasses sont faciles à faire et la recherche des morts ou des mourants peut aisément s'effectuer.

L'apparition d'un seul chien effraye tellement ces animaux qu'ils se cachent au plus vite derrière les grosses branches ou au plus épais du feuillage et émigrent d'une cime à une autre. Le tir alors devient difficile, les flèches empoisonnées par le curare atteignent moins leur but agité ; il est donc, pour les Indiens comme pour les blancs, absolument nécessaire de laisser les chiens au logis, quitte à s'en servir, la chasse finie, pour retrouver les morts et les blessés, quand le sol est couvert d'un épais taillis.

On a remarqué qu'en fuyant ces singes se vident, effet produit sans doute par la peur; c'est ce qui a fait dire aux Indiens que ces animaux lançaient leurs ordures sur les chasseurs qui les poursuivaient.

LE COUGUAR CONCOLORE

« L'Amérique, dit Brehm, a aussi ses lions, trois couguars ; mais ce sont *des nains* vis-à-vis de leur puissant congénère de l'Afrique. »

Le couguar concolore offre une robe sans raies, sans anneaux et sans taches ; il ne ressemble à l'habitant redoutable de l'Atlas que par la couleur de son pelage. Sa pupille est ronde, et sa tête, remarquablement petite, est tout-à-fait dépourvue de crinière.

Parvenu à son accroissement complet, le plus grand des lions d'Amérique mesure souvent, du museau à la naissance de la queue, jusqu'à 1m00 et même 1m20 ; la hauteur au garot et la longueur de l'appendice sont chacune de 0m65. Sa taille est élancée, mais sa tête par trop petite jure avec le reste du corps. Il n'a de réellement vigoureux que ses jambes pourvues de griffes puissantes.

Cet animal, qu'on a parfois nommé Puma (1), est très répandu. Il n'existe pas seulement dans l'Amérique du Sud, depuis la Patagonie jusqu'à la Nouvelle-Grenade, mais encore au Mexique et aux Etats-Unis jusqu'au Canada.

Il choisit sa retraite suivant la contexture du pays ; ce qu'il aime par dessus tout ce sont la lisière des forêts et

(1) Outre les noms de couguar et de puma, on l'appelle encore *lion argenté*, *guazara*, *papi*, *yaguapyta*, *mitzli*, *panthère* et *leon*, suivant les diverses contrées de l'Amérique.

les plaines garnies de hautes herbes; mais il abandonne vite ces dernières, pour peu qu'il y soit chassé, et gagne alors les bois. Ne se cachant jamais dans les cavernes, il reste couché sur le sol; il grimpe volontiers aux arbres d'un seul bond et en redescend de même. Quoiqu'il nage parfaitement, on ne le rencontre jamais, non-seulement dans les lieux sujets aux inondations, mais encore sur les rives des torrents et des fleuves.

Cet animal erre sans repos; il n'a ni gîte, ni domaine fixe. Dormant tout le jour sur les arbres ou au milieu des hautes herbes, il ne chasse que la nuit et parcourt souvent plusieurs lieues à la recherche du gibier.

Ses mouvements sont vigoureux et très légers ; un bond de six mètres et plus peut être exécuté par lui sans effort apparent.

Il voit mieux la nuit et au crépuscule qu'en plein midi, bien que la lumière du soleil ne semble pas l'éblouir beaucoup. Son odorat laisse fort à désirer, tandis qu'au contraire son ouïe est d'une extrême finesse.

Tous les petits mammifères, les coatis, les agoutis, les pacas, les chevreuils, les brebis, les veaux et les poulains lui servent de nourriture; les singes et les autruches sont souvent aussi ses victimes. Il ouvre la gorge de sa proie, en boit le sang, dévore ce qu'il peut et enfouit le reste; mais, s'il a immolé plusieurs animaux, dédaignant la chair, il se gonfle de sang, et alors il va digérer au plus près, contrairement à ses habitudes ordinaires de prudence.

A l'époque du rut, qui, dans l'Amérique du Sud, tombe en février-mars, le mâle se rapproche de la femelle. Le restant de l'année, on ne les voit jamais ensemble.

La gestation dure environ trois mois, et la portée est de deux petits. La mère les cache avec soin, leur montre une grande sollicitude, mais elle n'ose pas les défendre contre les hommes et les chiens.

Les vieux couguars, réduits en captivité, refusent toute nourriture et se laissent mourir de faim, tandis que les jeunes s'apprivoisent vite et deviennent extrêmement familiers. On les élève avec du lait et de la viande cuite. Leur repas terminé, ils se couchent et dorment une partie de la journée. Ces animaux, l'été surtout, doivent toujours avoir de l'eau à leur disposition, lors même qu'on leur donne du sang, leur mets favori.

Dans le Paraguay, la peau du couguar n'est point utilisée ; mais on en tire bon parti dans le nord de l'Amérique. En quelques endroits, sa chair se mange ; l'on prétend qu'elle est très savoureuse et qu'elle a le goût du veau ; les planteurs de la Caroline la considèrent même comme un morceau des plus friands.

CHASSE DU COUGUAR

Le caïman est un des plus redoutables ennemis du couguar, et en effet, comme le dit La Condamine, une lutte entre ces deux monstres doit être un émouvant spectacle.

Le carnassier, connaissant l'endroit vulnérable, enfonce ses griffes dans les yeux du reptile ; celui-ci plonge, entraînant le couguar qui se laisse noyer plutôt que de lâcher prise, ou peut-être bien parce qu'il ne peut retirer assez vite ses griffes engagées trop profondément.

Quoi qu'on pense de ces terribles rencontres, qui doivent d'ailleurs être fort rares, il n'en demeure pas moins certain que l'adversaire le plus dangereux du couguar c'est

l'homme, soit qu'il le prenne dans des piéges, soit qu'il l'attaque avec l'aide du chien.

Les Gauchos trouvent un plaisir tout particulier à chasser le couguar dans les pampas de la Plata. Ils lâchent de grands chiens sur lui en rase campagne, et, lorsque ces derniers l'ont arrêté, ils le tuent avec les *bolas* (ou boules) qui se lancent à la main. D'autres fois, ils le poursuivent sur leurs rapides coursiers, lui jettent le *lasso* autour du cou et, partant au galop, ils le traînent derrière eux jusqu'à ce qu'il soit étranglé.

Ordinairement, dès que le couguar aperçoit un homme, il disparaît aux yeux avec promptitude, parce qu'il sait admirablement se cacher. On ne peut guère l'atteindre en forêt ; car, dès que les chiens le mettent debout, il saute sur un arbre, passe sur un autre et ainsi de suite, si bien qu'on le perd vite de vue. Ce n'est que dans son premier sommeil du matin qu'il est facile de le surprendre avec la meute ; dans ce cas, force lui est de se défendre ; mais il succombe presque toujours, si peu que les chiens soient grands, forts, mordants et bien dressés. Au besoin, du reste, les chasseurs sont à portée et peuvent, pendant qu'une dizaine de toutous le tiennent en respect, lui enfoncer une pique dans le cœur ou lui envoyer une balle dans la tête.

Cette chasse, pour peu qu'on soit prudent, n'offre aucun danger ; il n'y a en effet pas grande crainte à avoir de cet animal, même blessé et surexcité par la douleur, puisqu'il ne montre pas seulement le courage du désespoir, tant sa lâcheté est grande !

LE TIGRE ROYAL

L'espèce tigre n'a que deux représentants : le tigre royal et le tigre longibande. Nous ne nous occuperons ici que du premier, qui est plus grand, plus fort et très cruel, tandis que le second se montre singulièrement doux pour un animal de la taille et de la force du léopard.

Le tigre royal est un énorme et magnifique chat, au pelage richement orné et coloré. Le mâle atteint régulièrement de 2^m25 à 2^m55 de longueur totale, y compris la queue mesurant 0^m73 ; mais on en a tué de très âgés qui allaient jusqu'à 2^m90. Sa hauteur au garot est de 0^m80.

La distribution géographique de cet animal ne se borne pas, comme on l'admet généralement, aux chaudes contrées de l'Asie, aux Indes orientales ; elle comprend en réalité une région plus vaste que l'Europe, car on le rencontre du 8° de latitude sud au 53° de latitude nord. Le tigre ne vit donc pas seulement dans la zone torride puisqu'il supporte facilement le climat si rude de la Sibérie.

Aucun des féliens de l'Asie n'est de force à lutter contre le tigre ; le lion de l'Atlas seul le pourrait ; parviendrait-il à le vaincre ? c'est assez probable, mais enfin nul n'oserait l'affirmer. Quant au fameux parallèle si élégamment écrit par Buffon, il convient de n'y voir qu'un magnifique exercice de style.

On pourrait être tenté de croire qu'un animal, dont les

couleurs sont aussi remarquables, doit frapper de loin les yeux de ses victimes; il n'en est rien cependant, parce que l'ensemble de ces couleurs s'harmonise tellement avec celle du milieu où il se tient que parfois des chasseurs très habiles ne découvrent pas l'animal couché tout à côté d'eux.

Il a les mœurs et les habitudes des chats. Ses mouvements, malgré sa taille, sont aussi gracieux que chez les plus petites espèces; en outre, sa course est rapide et il supporte bien la fatigue, sans compter qu'il glisse silencieusement dans le couvert, fait des bonds énormes, grimpe avec assez d'aisance sur les arbres et nage admirablement.

Le tigre n'est pas un vrai nocturne; il rôde, comme la plupart des féliens, à toute heure de la journée, de préférence le soir, avant et après le coucher du soleil. Il affûte bien autour des sources, sur les routes, les chemins de desserte et les sentiers de la forêt; mais, à toutes ces embuscades, il préfère les roseaux sur les bords des fleuves, parce qu'il peut y surprendre les animaux, qui viennent boire, ou les hommes pieux allant faire leurs ablutions sacrées.

Qu'il soit blotti à terre ou tapi sur une grosse branche, il fond sur sa proie d'un bond de huit à neuf mètres avec une vitesse incroyable. S'il manque son coup, ce qui est rare, au lieu de poursuivre il gagne en grognant un nouveau poste d'affût. Presque tous les mammifères tombent sous ses griffes; il se jette aussi sur les jeunes éléphants et rhinocéros, mais il respecte les vieux.

« Le tigre est d'une audace si grande que Forbes n'hésite point à affirmer que toutes les communications seraient impossibles aux Indes sans la grande peur que le feu inspire à ce terrible carnassier. Il ajoute même que dans ce pays, à cause des chaleurs, on ne voyage que la nuit en nombreuse compagnie et que malgré cela et en dépit des

torches et des tambours, il n'est pas rare de voir le tigre tenter une attaque audacieuse, souvent avec plein succès. Les troupes elles-mêmes ne sont pas à l'abri, et Forbes eut occasion de voir dans une seule nuit trois sentinelles dévorées par ces animaux. Les traînards qui suivent les armées deviennent généralement leur proie. »

Ce triste tableau est tant soit peu exagéré, mais exact au fond; il est prouvé de plus qu'en maints endroits les tigres pénètrent de jour au sein des villages, même des villes, pour y chercher une proie humaine ou autre, et qu'on ne parvient à se protéger qu'à l'aide de feu constamment entretenus et de grandes haies d'épines.

Les attaques de cette terrible bête sont si promptes et si imprévues qu'il n'est guère possible de s'y soustraire, et les compagnons de la victime n'aperçoivent ordinairement le tigre que lorsqu'il emporte sa proie.

Sa force est prodigieuse. Il entraîne facilement sous le couvert un cheval ou un buffle dont, pour ne pas être dérangé, il ne se rassasie que la nuit, mangeant autant qu'il peut, tout en allant boire de temps à autre. Une fois bien repu, il tombe dans un profond sommeil, qui dure au moins douze heures.

Le rut d'ordinaire a lieu trois mois environ avant la venue du printemps; il amène entre les mâles des combats assez peu meurtriers, et un concert continu de rugissements qu'on peut traduire presque exactement par les deux syllabes *ha-oube.*

Cent jours après l'accouplement, la femelle met bas deux ou trois petits qu'elle cache dans un endroit inaccessible, au milieu des bambous et des joncs, choisissant de préférence le berceau touffu, ombrageux et frais que forme la corinthe avec ses rameaux qui retombent jusqu'à terre. En venant au monde, ils sont moitié gros comme un chat domestique et gracieux comme tous les jeunes féliens. Pendant les premières semaines, la mère ne les quitte que

lorsque la faim l'y oblige; mais dès qu'ils sont devenus plus grands et qu'il leur faut une nourriture plus solide que le lait, force lui est bien de rôder au loin, et alors elle devient doublement dangereuse.

Le tigre mâle, pas plus que le lion de Barbarie, n'a cure de ses enfants; c'est à la femelle *seule* qu'incombe la peine de les élever et le soin de les défendre.

Les chasseurs parviennent assez souvent à découvrir et à enlever une portée de jeunes tigres; c'est une opération qui devient périlleuse si la mère découvre promptement les traces des ravisseurs; car elle les suit, et alors on doit se tenir sur ses gardes, la bête furieuse ne connaissant plus de danger et se précipitant avec une audace folle sur ceux qui emportent ses petits.

Le chiffre des jeunes carnassiers ainsi enlevés doit être assez grand, si l'on en juge par ceux que l'on voit non-seulement dans tous les jardins zoologiques, mais encore dans presque toutes les ménageries ambulantes, et si l'on tient compte de tous les sujets qui meurent lors de l'élevage en captivité.

Pris en bas âge et traités d'une manière intelligente, ces animaux s'apprivoisent parfaitement, mais il est rare qu'ils montrent alors la même confiance et la même franchise que les lions. Une fois domptés, on peut entrer dans la cage et parvenir à leur faire exécuter toute sorte de tours; c'est là, malgré tout, un jeu bien dangereux. Nous ajouterons même que, vis-à-vis des tigres qui semblent les plus obéissants et les plus doux, les gardiens et les visiteurs doivent constamment se tenir sur leurs gardes.

Parfois, le tigre s'est reproduit en captivité. On sait aussi qu'il s'accouple avec le lion, et qu'il en résulte des métis tenant le milieu entre les deux parents.

Le profit qu'un chasseur habile retire de la mort de ce carnassier est encore assez important. Abstraction faite de la prime de cinquante francs, il peut vendre la peau à un

prix élevé, ou bien utiliser les griffes et les dents, sans préjudice de la graisse qui se débite à un bon prix. Quant à la chair, elle ne se mange jamais avec plaisir, malgré l'opinion accréditée généralement que tous les chats sauvages fournissent une excellente venaison.

CHASSE DU TIGRE ROYAL

Les indigènes, qui n'ont guère d'armes à feu, prennent le tigre dans des piéges de tous genres ; ils n'y réussissent que bien rarement ; mais ils emploient fructueusement deux moyens fort ingénieux pour venir à bout de cet animal avec la lance seule.

Le premier consiste à construire une cage en solides bambous, que l'on place sur le passage ordinaire du tigre et dans laquelle s'enferme un homme en guise d'appât. Le carnassier, arrivant à la nuit tombante, aperçoit bientôt l'homme qui, de son côté, par ses plaintes et lamentations, fait son possible pour l'attirer ; afin d'examiner mieux, il approche, voit sa prétendue victime à travers les barreaux de la cage et essaie immédiatement de les briser avec ses pattes puissantes, ce qu'il ne peut faire qu'en présentant sa poitrine au prisonnier, qui profite du moment favorable pour lui enfoncer sa lance dans le cœur.

Le deuxième moyen, fort singulier et très original, a eu plusieurs fois pour témoin le capitaine Williamson ; voici en quoi il consiste : « La trace d'un tigre étant découverte, les paysans indiens ramassent une quantité de feuilles de

prauss, qui ressemblent à celles du sycomore et qui sont communes dans beaucoup de jungles au nord de l'Inde. Ces feuilles, enduites d'une espèce de glu qu'on obtient en écrasant les baies d'un arbre fort commun dans le pays, sont semées près de l'endroit où l'animal se retire par la chaleur du milieu du jour. S'il vient à mettre le pied sur une de ces feuilles à surface visqueuse, c'en est fait de lui. Il commence par secouer sa patte pour la débarrasser du corps étranger qui l'importune et l'agace par son adhérence ; mais, n'en pouvant venir à bout, il frotte cette patte contre sa face. Les yeux, les oreilles et le nez s'engluent alors, et cet enduit lui cause une sensation si désagréable qu'il se roule sur d'autres feuilles poissées jusqu'à ce qu'enfin il se trouve complètement enveloppé et privé de l'usage de l'ouïe et de la vue. A ce moment, il traduit son angoisse par des hurlements affreux. C'est le signal qui fait accourir les Indiens, et ils peuvent alors tuer sans péril avec la lance cet objet de leur vive aversion. »

L'affût solitaire, improvisé sur le point où l'on vient de découvrir les restes d'une victime fraîchement immolée, se pratique souvent avec succès ; il plait beaucoup aux indigènes qui possèdent des armes à feu. Ils ont aussi l'habitude, en portant l'incendie dans les lieux qui servent de refuge au tigre, de le contraindre à se présenter au feu de tireurs habiles, postés sur des échafaudages, où ils sont en complète sécurité.

Le lieutenant Rice (1), qui dit avoir tué, de 1850 à 1854, soixante-huit tigres, trois panthères et vingt-cinq ours, sans compter ceux de ces animaux qu'il a seulement blessés, raconte, comme il suit, la méthode qu'il employait dans cette chasse :

« Muni d'excellents fusils à deux coups, accompagné de piqueurs bien payés et suivi d'une meute de chiens coura-

(1) Rice, *Tiger Schoting in India.*

geux, le lieutenant Rice s'enfonçait dans le fourré, cherchant lui-même le tigre dépisté. Le *schikari*, ou piqueur principal, allait ordinairement de quelques pas en avant, observant avec soin les traces de la bête et indiquant la direction à suivre. A sa droite et à sa gauche, marchaient les Anglais, le doigt sur la détente du fusil, et immédiatement derrière eux les plus sûrs de leurs gens avec des armes de rechange toutes chargées. Puis venait la musique, comprenant quatre ou cinq tambours, des cymbales, des cors, et une paire de pistolets faisant feu sans interruption; des hommes armés de sabres et de longues lances lui servaient d'escorte. Enfin l'arrière-garde se composait de frondeurs, qui lançaient constamment par dessus la troupe des pierres dans les jungles et qui contribuaient plus que le tapage des instruments à faire lever le tigre. De temps en temps un homme grimpait sur un arbre pour observer les mouvements de la bête et les signaler à tout ce monde, qui avait ordre de rester en masse compacte.

« Jamais le tigre n'ose attaquer une troupe d'hommes s'annonçant d'une façon aussi bruyante... La plus grande difficulté consiste à tenir les piqueurs toujours réunis; car, entraînés par leur courage, ils se dispersent quelquefois aux premiers indices de succès.

« Cette imprudence leur coûte souvent la vie, parce que, blessé ou non, l'animal n'hésite jamais à fondre sur un homme isolé, et qu'on ne le retire de ses griffes que mort ou n'en valant guère mieux. »

On peut, à notre avis, en restant toujours bien en troupe, chasser le tigre avec succès, lorsqu'on est prudent, et supprimer par exemple les chiens et la musique. L'expérience en a été faite, et elle a pleinement réussi. Nous conseillons néanmoins aux chasseurs de se munir, en sus du fusil double, d'un bon revolver de fort calibre qu'on porte à la ceinture. Avec cela, de l'habileté dans le tir et surtout du

sang-froid, on viendra à bout de ce terrible animal presque sans péril sérieux.

Les grands seigneurs indiens, peu soucieux de la vie de leurs sujets mal armés, font exécuter des traques par plusieurs milliers d'hommes, qui leur rabattent les tigres sur des points convenus à l'avance, où montés sur des éléphants aguerris, ils les fusillent sans courir le moïndre danger. Il paraît même que plusieurs chefs anglais opèrent aussi de la même façon, mais seulement alors en vertu d'ordres de l'autorité supérieure, que provoque la trop grande multiplication des tigres dans une contrée. Quoiqu'il en soit, nous estimons que les chasses *isolées* que certains Anglais aventureux entreprennent *seuls*, ou avec un petit nombre de compagnons et quelques éléphants bien dressés, sont bien plus fécondes en résultats.

Il est fort rare que ces utiles animaux soient gravement blessés par les tigres les plus furieux ; ils savent adroitement soustraire leurs trompes à toute atteinte et l'épaisseur du cuir préserve leurs corps des coups de griffes.

Un tigre, blessé sérieusement, est un animal perdu, parce que, sous ce brûlant climat, les plaies deviennent de suite ulcéreuses et que la mort a lieu alors promptement.

LE JAGUAR [1]

Cet animal est le plus grand et le plus puissant de la tribu des léopards, et c'est à peine s'il le cède au tigre pour la taille.

Ses formes générales dénotent plutôt la force que l'adresse, car il paraît un peu lourd ; le corps lui-même n'est pas aussi long que celui du léopard ou du tigre, et ses jambes sont relativement plus courtes que chez ce dernier. Un jaguar arrivé à son accroissement complet mesure, d'après Rengger, 1ᵐ50 de la pointe du museau à la racine de la queue, et cette dernière a 0ᵐ70. Sa hauteur au garot atteint environ 0ᵐ80. De Humboldt déclare néanmoins en avoir vus d'aussi grands que le tigre royal.

La patrie du jaguar est fort vaste ; elle s'étend depuis Buénos-Ayres et le Paraguay, à travers toute l'Amérique méridionale, jusqu'au Mexique et même jusqu'à la partie sud-ouest des Etats-Unis dans l'Amérique du Nord.

Il habite les bords boisés des fleuves, des torrents et des ruisseaux, la lisière des forêts humides, ainsi que les pays marécageux où les herbes et les joncs atteignent deux mètres de haut. On le voit très rarement dans l'intérieur des bois et en rase campagne, parce qu'il ne fait qu'y pas-

(1) Appelé *jaguarette* par les Guaranais, *tigre* par les Espagnols, *once peinte* ou *unze* par les Portugais, *leopardus onca* en histoire naturelle.

ser lors de ses émigrations d'une contrée à une autre.

Ses sens sont délicats et bien développés : son œil errant, qui brille parfois dans l'obscurité, est vif et sauvage, perce les ténèbres et n'est ébloui que par les rayons du soleil ; son oreille est très fine ; l'odorat seul, comme chez tous les féliens, laisse un peu à désirer, bien qu'il évente cependant une proie encore éloignée. Si on ajoute à ces avantages une redoutable agilité et une force prodigieuse pour sa taille, on sera contraint de reconnaître qu'à tous égards c'est un animal extrêmement dangereux.

Il n'a pas de gîte fixe et se couche à l'endroit où le jour le surprend ; la nuit, par une belle lune seulement, on le voit rôder ; mais d'ordinaire il ne chasse qu'à l'aube et au crépuscule, dormant la journée sous bois ou au milieu des hautes herbes.

Le jaguar fait sa proie des chiens, des porcs-épics, des agoutis, des rats et autres menus animaux ; il retire avec ses griffes les poissons de l'eau, lorsqu'il est embusqué sur le bord, aussi adroitement que le chat domestique ; il retourne la tortue arma pour la vider plus commodément avec sa patte ; il guette avec succès sur la rive des fleuves les loutres, les marsouins, ainsi que les mammifères qui viennent boire, et prend parfois des oiseaux de marais. Bien qu'il fasse volontiers ventre des reptiles, nous ne croyons guère, quoiqu'en dise Hamilton, à ses batailles avec les alligators.

Les troupeaux ne sont point à l'abri de ses attaques, qui portent de préférence sur les vaches, les chevaux et mulets ; mais il est repoussé bien souvent avec avaries, lorsque les bœufs, les étalons et même les vaches-mères lui tiennent courageusement tête.

Si, d'un simple coup de dent à la nuque, il a tué quelque petit animal, il le dévore aussitôt, sans laisser ni os ni poil ; quand sa proie est de grande taille (auquel cas il lui a ouvert la gorge avec ses griffes et ses crocs), il n'en

mange qu'une portion, ne touchant jamais aux entrailles. Bien repu, il va dormir en forêt, toujours à moins d'un kilomètre, et revient (*pour la dernière fois*), le soir ou le lendemain, s'attabler près des restes ; toutefois, lorsqu'il a déjà été chassé souvent, il s'en abstient par méfiance d'un affût improvisé.

On remarquera qu'à l'inverse des grands féliens il ne tue jamais plus d'un animal à la fois, ce qui permet de supposer qu'il aime mieux la chair que le sang.

Il agit avec l'homme de la même façon, se contentant toujours d'une seule victime, sauf bien entendu le cas où il est obligé de se défendre. Lorsque la troupe assaillante se compose de nègres, de mulâtres, d'indiens et de blancs, il se jette toujours sur les premiers d'abord, puis sur les seconds, et n'attaque les troisièmes qu'en dernier lieu.

D'habitude, il reste dans la même localité tant qu'il peut y trouver une proie et qu'on le laisse tranquille ; autrement, il émigre la nuit.

Les blessures faites par le jaguar sont toujours très dangereuses dans ces pays chauds, parce qu'elles ne se cicatrisent qu'à grande peine, provenant de griffes et de dents qui ne sont ni bien tranchantes ni bien aiguës et qui dès lors ne produisent que des déchirures avec écrasement des chairs ; d'où il résulte que presque toujours on voit arriver le tétanos et la mort.

Lors du rut, il y a des batailles bruyantes ; elles ne sont jamais mortelles, parce que le mâle le plus faible se retire, sans être poursuivi ; à cette époque, les jaguars sont très dangereux pour l'homme, qu'ils attaquent spontanément.

La durée de la gestation paraît être de trois mois et demi. La femelle met bas, dans une fosse ou sous un arbre à moitié déraciné, deux petits, rarement trois, qui viennent au monde les yeux fermés. Au commencement, la mère ne s'en éloigne jamais et, dès qu'un danger menace, elle les transporte dans un autre gîte. En général, elle les

défend avec rage et poursuit en rugissant les ravisseurs à plusieurs lieues de distance. Le mâle ne semble point avoir le moindre souci de sa progéniture.

Au bout de six semaines environ, les petits accompagnent la mère dans ses courses. D'abord, elle les laisse au fourré pendant qu'elle chasse ; mais, plus tard, elle se poste à l'affût en leur compagnie. Dès qu'ils ont atteint la taille d'un chien d'arrêt ordinaire, elle les abandonne. Ils sont alors très capables de pourvoir à leur nourriture et vivent réunis un peu plus de cinq semaines ; après quoi, chacun tire de son côté.

On croit que le jaguar en liberté peut vivre une vingtaine d'années ; mais, dans les pays habités de l'Amérique, pas un seul peut-être n'arrive à cet âge et ne meurt de mort naturelle.

Les femelles sont un peu moins difficiles à apprivoiser que les mâles, et, lorsqu'on cherche à enlever par la castration une partie de la férocité de ces derniers, ils deviennent presque plus méchants qu'auparavant et périssent bientôt d'ailleurs par excès de graisse. En somme, tant que le jaguar est jeune, on peut le dompter à coups de bâtons ; plus tard, il n'est guère possible d'en venir à bout. La générosité et la reconnaissance lui sont inconnues ; il ne montre pas d'attachement durable pour son gardien ou pour un animal quelconque élevé avec lui. C'est donc toujours une grave imprudence que de garder un jaguar en esclavage, au delà d'un an, sans l'enfermer.

Dans l'Amérique du sud on n'emploie sa fourrure qu'à faire des couvre-pieds ; elle n'a qu'une valeur assez minime, et cependant la robe de cet animal est d'une richesse vraiment remarquable.

Les Botocudos mangent volontiers sa chair, malgré la forte odeur qu'elle exhale, et certaines peuplades indiennes, paraît-il, sont loin de la dédaigner ; malgré cela, nous ne la recommanderons point aux blancs.

CHASSE DU JAGUAR

Cet animal causant partout des dégâts considérables et étant même dangereux pour l'homme qu'il attaque parfois sans provocation, il est naturel qu'on emploie pour le détruire tous les moyens possibles.

Le jaguar se tue bien à l'affût solitaire; l'appât consiste alors en un animal vivant ou en une de ses victimes fraîchement égorgées. Si, grâce à un épais buisson, naturel ou artificiel, le tireur se rend invisible et opère dans le plus grand silence, la bête blessée fuira toujours du côté opposé au feu quand elle ne sera point foudroyée.

Se poster sur des arbres est un procédé détestable, d'abord parce que le tir de haut en bas demeure fort incertain et qu'ensuite rien n'empêcherait le jaguar d'aller saisir l'affûteur branché.

Nous avons ouï dire qu'on prenait facilement cet animal dans des trappes amorcées; mais il nous a été impossible de recueillir des renseignements précis sur ce mode de capture, auquel du reste il ne faut guère ajouter foi.

Quelques Indiens sont assez téméraires pour attaquer *seuls* le jaguar avec deux ou trois chiens. Le chasseur alors, le bras gauche enveloppé d'une peau de mouton, qui dépasse le coude, et la main droite armée d'un poignard à deux tranchants, long de $0^{m}66$, part à la recherche de la bête. Celle-ci résiste ordinairement à l'assaut d'ennemis peu nombreux et tient tête alors sans hésitation, ce qui permet de l'approcher et de la provoquer de la voix et du geste. Tout-à-coup, le jaguar furieux s'élance, se dresse comme l'ours sur ses pattes de derrière pour attaquer et

ouvre la gueule en rugissant; le chasseur offre le bras emmailloté à ses deux pattes de devant, s'efface un peu à droite et lui enfonce son poignard dans le flanc gauche. L'animal blessé tombe d'autant plus facilement qu'il ne peut qu'avec peine se maintenir debout, et aussitôt les chiens se jettent sur lui; mais, si la blessure n'est pas mortelle, il se relève, rapide comme l'éclair, se débarrasse des chiens et se précipite une seconde fois sur son adversaire, qui l'attend de pied ferme et lui donne un nouveau coup.

« Rengger a connu un Indien de la ville de Bajada qui avait tué de cette façon plus de cent jaguars. On lui a même affirmé que dans de pareilles circonstances certains indigènes poussaient la témérité jusqu'à remplacer le poignard par une simple massue avec laquelle ils frappaient sur les reins l'animal dressé, lui brisant ainsi la colonne vertébrale. »

D'après le même observateur, on chasse au Paraguay le jaguar de la manière suivante: Un bon tireur, accompagné de deux hommes armés, l'un d'une lance et l'autre d'une fourche en fer à dents, longue de 1m67 environ, se met avec huit ou dix chiens à la recherche de cet animal. Lorsque le carnassier a déjà été souvent chassé, il prend la fuite aux premiers aboiements.

S'il grimpe sur un arbre, on le fusille à l'aise, mais on doit le viser avec soin aux bons endroits, car si on ne fait que le blesser, il saute à terre et se précipite avec rage sur le chasseur, à droite et à gauche duquel se tiennent les porteurs de la lance et de la fourche. Ce dernier la présente alors à l'animal debout pendant que le premier lui enfonce son arme dans la poitrine et la retire aussitôt pour être prêt à porter un second coup, au cas où l'animal se relevant viendrait à attaquer de nouveau.

Si le jaguar, au lieu de grimper sur un arbre, se défend à terre, les chiens l'entourent à distance en donnant de la

voix, et alors le chasseur, flanqué de ses deux satellites, agit comme précédemment.

Dans tous les cas, on ne s'approche jamais qu'avec prudence de l'animal expirant, et du reste il est toujours bien rare que les chiens les plus hardis ne soient pas victimes de leur témérité.

Les Paraguayens, qui à cheval attaquent aussi le jaguar avec la lance, ont encore une autre manière de le chasser. Lorsque l'animal a gagné un arbre, comme il se tient toujours sur les basses branches, ils prennent le lacet *(lasso)* qui ne les quitte jamais et cherchent à le lui jeter adroitement autour du cou ; au besoin parfois ils le lui passent à l'aide d'une perche entaillée à sa partie supérieure. Le jaguar ne cherche guère à s'en débarrasser ; aussi ne tarde-t-il pas à être victime de sa négligence ; car, dès que le nœud coulant entoure bien le cou, le cavalier lance au galop son cheval, à la selle duquel est fixé l'autre bout de la corde, arrache l'animal de l'arbre et l'entraîne en rase campagne. Si, après ce premier acte, la bête féroce vit encore et résiste, un second cavalier jette son lasso autour des jambes de derrière, et, les deux chasseurs alors galopant en sens opposé, la strangulation est bientôt obtenue complètement.

On lace et on vient à bout bien plus facilement du jaguar quand il est surpris en rase campagne; éloigné de tout bois et de tout taillis, il n'essaie même pas de se défendre et ne songe alors qu'à se sauver en faisant bonds sur bonds.

Dans toutes les chasses que nous venons de décrire, il va de soi que chasseurs et chiens sont exposés à de sérieuses blessures, rarement mortelles à la vérité. Il existe cependant une ancienne manière d'agir qui, avec un peu de prudence, écarte les périls et mène à une réussite certaine ; c'est par elle que nous terminerons cet article cynégétique.

« Les Indiens, raconte Brehm, abattent les jaguars sans danger avec les armes inventées par leurs ancêtres. Une grande espèce de bambou leur fournit une sarbacane, et avec certaines épines ils se fabriquent de toutes petites flèches, qui portent plus sûrement et pénètrent plus profondément que la balle de la meilleure carabine; en tout cas, trempées dans le terrible poison de l'*urari* ou *curare*, elles ne pardonnent jamais. Poursuivi par les chiens, l'animal se réfugie sur un arbre, et l'Indien peut alors tout à son aise lui envoyer successivement un certain nombre de flèches (1). Bientôt, les membres du jaguar se roidissent, ses forces diminuent et les mouvements convulsifs se produisent; il tombe à terre, se relève une ou deux fois et cherche à fuir; mais, tout-à-coup, il s'abat en râlant et meurt...

(1) Il ne s'en inquiète pas plus que de la piqûre d'une mouche.

L'OCELOT

L'ocelot, sensiblement plus petit que le jaguar, atteint la taille du lynx d'Europe, sinon en hauteur du moins en longueur; il a un peu plus de 1ᵐ30 du museau à l'extrémité de la queue, mais sa hauteur au garot n'est à peine que de 0ᵐ50.

Le corps semble svelte; les jambes sont dégagées, la queue affilée vers la pointe, les oreilles larges et courtes, la pupille ronde. La robe épaisse, brillante, moelleuse, est colorée avec autant de goût que de profusion; toujours très riche, elle varie beaucoup d'un sujet à un autre.

Cet animal est très répandu dans toute l'Amérique centrale, dans l'Amérique du Sud jusque dans le nord du Brésil et, d'autre part, jusqu'à Mexico. On le trouve enfin au Texas et dans la partie sud des Etats-Unis.

Il fréquente plutôt les forêts épaisses et les marécages boisés que le voisinage des villes, où néanmoins on le rencontre parfois. Il erre un peu partout en effet, parce qu'il n'a pas de gîte fixe; mais les lieux solitaires sont généralement l'objet de ses préférences bien marquées.

De jour, dormant au plus épais du couvert, quelquefois dans le creux d'un arbre, il est invisible. Ce n'est que matin et soir, ou la nuit, qu'on peut le voir vaquer à sa nourriture ; oiseaux et couvées, jeunes chevreuils et porcs, agoutis, pacas, tout lui est bon.

L'ocelot ne grimpe pas très bien, mais quand on le poursuit de près, quoiqu'il soit moins agile que le couguar, il saute avec facilité d'un arbre à l'autre, si la distance n'est pas trop grande. Il ne se lance à l'eau qu'en cas d'absolue nécessité, et cependant il est excellent nageur.

Cet animal vit par couples dans un domaine déterminé; aussi, quand on en voit un, l'autre n'est-il pas loin. Malgré cela, ils ne s'aident ni pour chasser ni pour se défendre.

Il paraît que le rut commence en octobre et finit en janvier. La durée de la gestation est inconnue; tout ce que l'on sait, c'est que le nombre des petits est presque toujours de deux et que la mère les cache dans le creux d'un arbre ou dans un fourré inextricable. Là, dès qu'ils peuvent manger, elle leur apporte des oiseaux et des petits mammifères.

Les jeunes ocelots captifs, et même les vieux, s'apprivoisent facilement et demeurent alors toujours inoffensifs et caressants. On peut les laisser courir sans danger à la maison; seulement il ne faut pas espérer d'eux le moindre respect pour les volailles.

La chair de l'ocelot ne peut se manger; elle est dure, sèche et répugnante; aussi ne le chasse-t-on avec ardeur que pour s'emparer de sa splendide fourrure!

CHASSE DE L'OCELOT

Rien n'est plus facile que de capturer les ocelots; une trappe à bascule avec une poule vivante ou même un simple morceau de viande comme appât, c'est tout ce qu'il

faut pour réussir. Il y a mieux : l'ocelot pris au piége, qui est parvenu à s'échapper, y revient sans méfiance aucune deux ou trois jours après ; on a eu l'occasion de constater même, à l'aide de marques corporelles, que plusieurs de ces animaux, faits prisonniers et lâchés *exprès*, se sont laissé prendre dans la même trappe cinq ou six fois de suite.

Cet animal, acculé ou blessé, se défend avec courage contre les chiens et devient même alors dangereux pour le chasseur ; mais, en dehors de ces deux cas, si on le rencontre, toujours il ne songe qu'à fuir.

De nuit, lorsque la lune est belle, comme il évente le chasseur avant que celui-ci ait pu l'apercevoir, il détale avec la plus grande rapidité devant les chiens et va se cacher au plus épais d'un arbre, où l'on peut quelquefois le tuer, grâce à l'éclat de ses yeux qui décèle sa présence. De jour, on tire bien rarement un adulte, mais on a en revanche de temps à autre la bonne fortune de mettre la main sur des jeunes au liteau, par suite des miaulements continuels qu'ils font entendre dès qu'ils se voient seuls. La mère ne les défend jamais contre les chiens et encore moins contre les hommes ; il est donc bien facile de s'en emparer.

LE GUÉPARD A CRINIÈRE

Moins grand que le guépard moucheté et moins dangereux, le guépard à crinière, véritable transition entre le chat et le chien, est svelte, élancé, haut sur jambes. Il a $1^{m}00$ de long ; sa hauteur au garot est de $0^{m}66$; sa queue mesure $0^{m}67$.

Sa tête est petite, plutôt allongée comme celle du chien que raccourcie dans le genre du chat ; ses oreilles sont larges, tombantes ; sa pupille ronde. Ses poils longs et hérissés, surtout sur le cou, simulent une crinière. Sa fourrure, d'un gris jaunâtre pâle est marquée de taches noires et brunes, confluentes sur le dos et se continuant sur le ventre ; les mêmes taches se retrouvent sur la queue et forment des anneaux vers l'extrémité de cet organe.

Cet animal habite tout le sud-ouest de l'Asie, tandis que son congénère moucheté ne se trouve qu'en Afrique.

C'est un véritable hôte des steppes, où son agilité et sa souplesse lui servent bien plus que sa force pour se procurer à manger. Il se nourrit de petits et moyens ruminants ; mais comme il ne court ni très vite ni très longtemps, ce n'est que par la ruse et les embûches qu'il parvient à s'emparer de sa proie.

A-t-il aperçu un troupeau d'antilopes ou de cerfs, il se tapit à terre, prend toujours le bon vent, rampe silencieusement, cherchant à échapper à l'œil vigilant du

guide du troupeau ; si cette sentinelle relève la tête, il se rase et devient immobile. S'approchant ainsi jusqu'à une quinzaine de mètres, il choisit la bête la moins éloignée, l'atteint en quelques bonds, la renverse avec ses pattes et la mord à la nuque. Parfois sa victime l'entraîne à cent pas et tombe ; il en boit alors avec avidité le sang chaud et fumant.

On ne sait encore rien sur la reproduction de cet animal. Tout ce qu'on a pu apprendre des indigènes, c'est qu'ils le capturent aux lacets, et que, malgré sa férocité naturelle, ils parviennent facilement à l'apprivoiser, lors même qu'il a été pris *adulte*.

CHASSE DU GUÉPARD A CRINIÈRE

Les instincts du guépard ne pouvaient échapper à l'observation des hommes vivant dans les contrées qu'habite ce carnassier ; aussi ont-ils essayé d'en tirer parti pour la chasse, et ils ont admirablement réussi dans leurs tentatives. Cet animal en effet est devenu pour les veneurs asiatiques un auxiliaire des plus utiles.

Pour ces chasses, on chaperonne le guépard et on le met, soit en croupe d'un cavalier, soit sur un petit chariot à deux roues propre au pays. Lorsqu'on a découvert une troupe de gibier, on cherche à l'approcher autant que possible à deux ou trois cents mètres, et là, déchaperonnant le carnassier, on lui montre la proie.

Dès qu'il l'a aperçue, toute son ardeur s'éveille, toute sa

ruse et sa souplesse se manifestent. Sans bruit, il saute à terre, rampe vers le troupeau, bondit sur sa victime et la renverse. On court alors pour lui faire lâcher prise, on le chaperonne et, coupant la gorge de l'animal, on recueille le sang dans un vase qui est mis de suite sous le nez du guépard, auquel, si la ration paraît faible, on octroie une des pattes comme supplément.

La course de cet animal est très rapide, mais il ne peut point la maintenir longtemps. Si, après une poursuite vertigineuse de quatre à cinq cents mètres, il n'a pas atteint sa proie, force lui est de renoncer. Il semble alors tout honteux, marche lentement et se laisse approcher par ses gardiens, qui lui mettent le chaperon et le réintègrent dans sa cage. Ceux-ci opèrent à pied, parce qu'on a remarqué que, tant que le chaperon n'est pas mis, les cavaliers sont bien plus exposés que les piétons à la mauvaise humeur du guépard dépité de son insuccès.

L'emploi à la chasse de cet animal est très répandu dans toutes les Indes orientales, en Perse, en Arménie.

On a dit que les Abyssiniens se servaient aussi du guépard d'Afrique, et von der Decken affirme en avoir vu plusieurs dressés et apprivoisés chez les Arabes du nord du Sahara. Malgré tout, le fait en question ne nous semble pas suffisamment établi.

L'AGUARACHAY

OU RENARD DU BRÉSIL

Cet animal, nommé encore *aguaratschai du Guarana*, ressemble aux renards de l'Europe et de l'Amérique du nord ; il est plus petit, mais plus vigoureux en proportion ; le corps mesure $0^{m}70$ à $0^{m}80$ de long et la queue $0^{m}38$. Il a la pupille ronde.

Son pelage, comme coloration, varie beaucoup. D'ordinaire, il a le dos et la nuque noirs, la tête grise, les flancs d'un gris foncé, la poitrine et le ventre isabelle sale, la face antérieure des pattes brune, la face postérieure noire, les pieds bruns, la face de la tête blanche, le tour des yeux jaune clair, les oreilles et la gorge jaune-ocre, les moustaches et la pointe du museau noires.

Le renard du Brésil habite toute l'Amérique du Sud, des côtes de l'Océan Pacifique jusqu'à celles de l'Océan Atlantique, depuis l'équateur jusqu'au sud de la Patagonie.

On le trouve dans les plaines et dans les montagnes. En général cependant ses préférences sont pour les régions tempérées, bien qu'on l'ait vu dans les Andes à 4 où 5,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Très répandu au Paraguay, il vit au milieu des broussailles, évitant les lieux découverts comme les grandes forêts.

Cet animal se choisit un canton assez limité, où il

demeure solitaire en été et en automne, et ne se montre par couples qu'en hiver et au printemps. Dormant tout le jour, il rôde la nuit pour chasser les agoutis, les lapins, les faons, les oiseaux domestiques ou sauvages dont il fait sa nourriture. En cherchant ou poursuivant sa proie, il met le nez à terre pour mieux sentir la piste, relève la tête par moments et évente, mais il ne donne jamais de la voix. Au besoin, il se régale des restes du jaguar, mange des grenouilles, des lézards, des crabes et des écrevisses. Lorsque les cannes à sucre sont mûres, comme il n'en déguste qu'une faible partie au-dessus des racines, il fait mourir chaque fois quinze à vingt pieds. En somme sa voracité et ses instincts de rapines en font, pour les lieux qu'il habite, un fléau d'autant plus grand qu'il est très multiplié.

« En hiver, au moment des amours, d'après Rengger, les mâles et les femelles se cherchent, et on entend, le soir ou la nuit, leur cri *a-gua-a*, qu'en toute autre saison on ne perçoit que lors des changements de temps. Le couple se loge dans les buissons, entre des racines d'arbres, dans un terrier abandonné par les tatous ; jamais il ne se creuse lui-même un abri. »

Au printemps, c'est-à-dire en octobre, la femelle met bas de trois à cinq petits, qu'elle ne quitte pas les premières semaines ; le mâle la nourrit. Dès que les jeunes peuvent manger, le couple chasse pour eux. A la fin de décembre, ils font des expéditions avec leur mère, et alors le mâle les quitte ; un mois ou deux après, la femelle les abandonne aussi.

Souvent au Paraguay, on s'empare des jeunes et on les élève. Ils se domestiquent très bien, mais, comme les renards d'Europe, rien ne peut les empêcher de poursuivre les volailles des basse-cours.

La chair de l'aguarachay n'est pas mangeable.

CHASSE DE L'AGUARACHAY

Ce renard n'a guère à redouter d'autre ennemi que l'homme, sa vue perçante et son odorat subtil, ainsi que la rapidité de sa course, lui permettant d'échapper aux surprises ou aux poursuites de tous les carnassiers.

Les dégâts qu'il cause motivent suffisamment les chasses qu'on lui fait avec ardeur ; car sa fourrure est très rarement employée et sa chair, à odeur repoussante, ne se mange point.

Les Paraguayens le chassent pour le détruire, tandis qu'au Pérou les fermiers tiennent de plus à honneur d'orner leurs habitations du plus grand nombre possible de ses dépouilles ; et, pour cela, ils donnent aux Indiens un mouton par chaque renard tué.

On tire l'aguarachay à l'affût, matin et soir ; on le prend aussi au collet et dans des trappes.

Aux chiens courants, le plus difficile est de faire sortir l'animal des buissons serrés des bromélies épineuses, la meute se refusant presque toujours à y pénétrer. Une fois debout, il prend une avance et les chasseurs à cheval le perdent de vue ; mais, après vingt ou vingt-cinq minutes de menée, sa vitesse diminue ; il est fatigué et ne tarde pas à être pris ; il se défend alors courageusement contre les chiens, qui le mettent bientôt en pièces.

LE RENARD BLEU

DES MERS POLAIRES

Le renard bleu ressemble beaucoup à celui d'Europe par ses formes, mais il n'en a point les mœurs; c'est le plus bête et le plus importun, le plus sot et en même temps le plus rusé de la famille.

Il est petit; son corps ne mesure que 0^m66 et sa queue 0^m33. Son pelage presque feutré varie de couleur avec les saisons, ce qui lui permet de se confondre avec l'aspect général des lieux qu'il habite; l'été, sa teinte est celle de la terre et des roches; l'hiver, elle est par sa blancheur en rapport avec la neige et les banquises.

Cet animal habite les contrées polaires de l'ancien et du Nouveau-Monde, et les îles aussi bien que le continent. Il y est très multiplié et connu sous un grand nombre de noms, une vingtaine au moins.

Ce n'est que par les mauvais temps, ou dans des lieux qui ne lui offrent pas de sûreté, que le renard bleu se retire soit dans une crevasse de rocher, soit dans un terrier qu'il a creusé, et, en pareil cas, il ne sort que la nuit; toutefois, là où il n'a rien à craindre de l'homme, il se cache parmi les pierres, les buissons, et guette sa proie.

Il mange de tout, mais la nourriture animale est celle qu'il aime le mieux. Il chasse avec acharnement les petits

mammifères, principalement les bandes de lemmings, dévore les oiseaux de mer et de rivage ainsi que leurs couvées, et enfin se repaît de tous les animaux que les flots amènent sur la plage. Lorsque tout cela lui manque, la faim le presse, et il pénètre dans les maisons ou sous les tentes pour enlever tous les cuirs, et même des objets qu'il ne saurait dévorer.

Ces animaux sont sociables, mais il est avéré que l'harmonie ne règne pas toujours dans leurs bandes parfois nombreuses et que maints combats sanglants y ont lieu. Lors de ces batailles, ils grondent comme les chats, et la colère les fait hurler haut et fort. On n'entend guère leur voix qu'à ces moments-là.

Ils ne sont pas trop mal partagés sous le rapport de l'intelligence, mais ils présentent dans leurs habitudes des contradictions si frappantes qu'on ne sait souvent à quelle opinion s'arrêter sur leur compte. Tous ceux qu'on a observés faisaient preuve de ruse, de jugement, de finesse, et, d'un autre côté, ils montraient une stupidité incroyable. Quand nous parlerons de leur chasse un peu plus loin, on verra des faits instructifs à cet égard.

Le rut a lieu en avril-mai et amène de vives batailles entre les mâles. Au milieu ou à la fin de juin, la femelle met bas dans une caverne ou une crevasse de rocher une dizaine de petits. Elle les aime si tendrement qu'elle se met à aboyer dès qu'on les approche et dénonce ainsi son liteau ; si alors on ne prend pas les renardeaux de suite, elle se hâte de les transporter dans une autre cachette.

Pris jeunes, ces animaux peuvent s'apprivoiser, mais ils grondent toujours quand on les touche. Il convient de ne pas trop s'y fier, car leurs yeux verts brillent de méchanceté.

Leur chair, suivant le capitaine Parry, ressemble assez à celle du chevreau, et, au dire de madame Léonie d'Aunet, leur peau, bien qu'elle donne lieu à un grand commerce, serait tout au plus bonne à faire des tapis.

CHASSE DU RENARD BLEU

Les pygargues et les faucons chassent cet animal avec un certain succès, Steller a vu un aigle saisir un renard entre ses serres, l'enlever à une grande hauteur et puis le laisser choir sur le sol où il se brisa.

Ces animaux le plus souvent se montrent si voraces qu'on peut d'une main leur tendre un morceau de viande et de l'autre leur asséner un coup de hache. Lorsqu'on creuse un trou, dans lequel on jette de la chair, à peine a-t-on tourné le dos que l'excavation est pleine de renards qu'il est facile d'assommer à coups de bâton.

Les Ostiaques et les Samoyèdes, par les fortes neiges, prennent aisément ces animaux, qui alors se bâtissent d'ordinaire un couloir au fond duquel ils se réfugient. Pour s'assurer de la présence de la bête dans cette cachette, le chasseur indigène met l'oreille à l'entrée, tout en travaillant la neige avec sa forte pelle en bois de renne, et le renard réveillé par le bruit, se décèle alors par des bâillements et des éternuements. On le saisit par la queue et on lui brise la tête contre une pierre, opération qui doit être faite avec adresse et promptitude sous peine de cuisantes dentées.

Il ne semble pas que les lacets et les trappes soient en usage dans les contrées polaires.

LE RENARD CORSAC

Cet animal, qui est une des espèces de renard les plus petites et en même temps les plus sauvages, a une taille intermédiaire entre le renard bleu et le chat domestique. Son corps mesure 0m55 et sa queue 0m33.

Son pelage roux-jaunâtre en été devient brun-jaunâtre ou blanc l'hiver. Dans cette dernière saison sa fourrure est fort recherchée.

Le corsac (*kirsa* des Mongols) habite toutes les steppes de la Tartarie, du Volga et de la mer Caspienne jusqu'au lac Baïkal.

Il fréquente de préférence les lieux secs et solitaires dans le voisinage des cours d'eau; passant tout le jour dans des terriers peu profonds et à plusieurs issues qu'il creuse lui-même, il n'en sort que la nuit pour vaquer à sa nourriture et pour faire entendre sa voix, qui, quoique moins glapissante que celle du chacal, est tout aussi désagréable. On prétend qu'il ne boit jamais.

Pour surprendre sa proie, il montre autant de finesse, de ruse et de patience que son congénère d'Europe. Sa nourriture consiste surtout en petits rongeurs, sans préjudice des oiseaux qui dorment à terre, des lézards, des grenouilles et des poissons.

L'accouplement a lieu vers le mois de mars, et la gestation dure de soixante à soixante-cinq jours. En mai ou juin, la

femelle met bas de six à neuf petits qu'elle allaite pendant cinq ou six semaines ; après quoi, elle les fait sortir du terrier, leur apporte à manger et, peu à peu, leur apprend à choisir leur nourriture et à chasser.

Il résulte des observations de Hablitzel (1) qu'il est assez facile de nourrir un jeune corsac captif, mais qu'on n'arrive jamais à l'apprivoiser.

Tous les ans, de quarante à cinquante mille peaux d'hiver sont mises dans le commerce, sans compter celles que les peuplades Tartares emploient elles-mêmes. La Chine est le principal débouché ; puis vient la Russie.

Les indigènes *seuls* mangent avec plaisir la chair du corsac.

CHASSE DU RENARD CORSAC

La fourrure d'hiver du corsac très douce, très épaisse, très chaude et très belle, est fort recherchée ; aussi cet animal, en vue du lucre, est-il chassé avec ardeur par les Khirghises, les Karakalplaques, les Truchmènes et les autres tribus nomades de l'est de l'Oural.

(1) Comment concilier l'opinion si nette de Hablitzel avec le fait curieux cité par A.-E. Brehm, dont voici textuellement le paragraphe : « Cet animal, si peu connu en France, a été néanmoins commun à Paris, sous le règne de Charles IX, parce qu'il était de mode, chez les dames de la cour, d'en avoir au lieu de petits chiens ; elles le désignaient sous le nom *d'adire* et le faisaient venir d'Asie à grands frais.

Tous les moyens pour le prendre sont mis en usage ; ils disposent des lacets et des piéges à l'entrée de son terrier après que les chiens l'y ont conduit. En pareil cas, les Kirghises s'en emparent avec un double et gros tire-bourre fixé au bout d'une perche. Ils enfoncent ce redoutable instrument dans une des bouches, et, quand ils sentent l'animal, à l'aide d'un bâton en croix, ils font tourner le tire-bouchon qui s'enfonce dans le corps de la pauvre bête qu'ils ramènent ensuite aisément. Nous avons vu en France extraire ainsi quelques renards vivants, et nous avons pu constater que ces animaux, tremblant de tous leurs membres, ne faisaient pas une seule tentative pour s'enfuir.

« Les Tartares, au dire de Brehm, ont un autre mode de chasse qui est encore plus dangereux pour le corsac ; ils dressent dans ce but des aigles et des faucons auxquels l'animal ne peut échapper. » Ce vol ne pouvant se faire que de jour, il faut forcer alors le corsac à sortir de son terrier et à courir à découvert en pleine steppe.

LE CHIEN-HYÈNE

(LYCAON ou CINHYÈNE TACHETÉ)

Cet animal, seul de son espèce jusqu'à présent, porte une tête de hyène sur un corps de chien. Elancé et vigoureux, il a la taille d'un grand loup, et mesure 1m07 de long; sa queue est de 0m44 et sa hauteur au garot 0m60. Quant à sa robe, on ne trouve pas deux individus qui soient tachetés exactement de même.

Répandu dans une grande partie de l'Afrique, il n'en habite que les steppes, dont il porte le cachet, la robe bigarrée et l'esprit actif.

Par ses mœurs, il se rapproche beaucoup du chien, auquel du reste il ressemble singulièrement de port, d'allure et de physionomie. C'est un animal à la fois diurne et nocturne, vivant en sociétés de trente à quarante individus au moins.

Munis d'un excellent odorat, les lycaons chassent en meute et forcent très bien les antilopes ; ils ne craignent pas d'attaquer les bêtes féroces, mais semblent toutefois respecter l'homme. Sans nul souci des chiens domestiques, ils dévastent les troupeaux de moutons, en tuant à chaque fois de soixante à cent, dont ils se bornent à manger les intestins. D'ordinaire, ils se tiennent près des fontaines à l'affût des animaux que la soif y attire.

Malgré tout leur courage, ce n'est qu'avec une grande prudence qu'ils s'approchent d'un buffle, d'un lion, d'un zèbre; mais, s'ils les sentent blessés, il ne les quittent jamais, attendant avec patience l'instant favorable pour en faire curée.

On leur connaît trois cris différents : pour signaler un danger, ils aboient ferme et haut; la nuit, ils poussent un son analogue à la voix d'un homme auquel le froid fait claquer les dents, et leur signal de ralliement offre à peu près le timbre du second cri du coucou.

Les femelles élèvent leurs petits au fond de grands terriers creusés dans la plaine par leurs soins avant la mise bas. Elles ne défendent jamais leur progéniture contre l'homme.

On a souvent prétendu que le lycaon s'accouplait avec la chienne domestique et que les produits constituaient de merveilleux forceurs. Rien n'est moins prouvé, et il convient de s'abstenir de toute opinion là-dessus jusqu'à nouvel ordre.

Toutes les tentatives faites pour apprivoiser cet animal sont restées infructueuses. On a pu amener des individus pris jeunes à perdre leur sauvagerie, à vivre en bons termes avec d'autres mammifères, même avec le lion qu'ils détestent ou l'hyène qu'ils méprisent; jamais cependant on n'est parvenu à en faire de véritables animaux domestiques.

Nous ignorons si on mange la chair des chiens-hyènes et si on utilise leur peau. Nous n'en savons également pas plus sur la chasse, que doivent tout au moins leur faire les possesseurs de troupeaux de moutons, bien que nous nous soyons livré à de nombreuses recherches à ce sujet.

LE RATEL DU CAP

Ce singulier animal ressemble beaucoup au blaireau ; comme lui, il a les doigts des pattes de devant armés d'ongles très forts. Son pelage gris de cendre et gris-noir est assez curieux, parce qu'une bande gris-clair sépare nettement ces deux couleurs.

Il a le corps lourd et large ; sa longueur est de 0^m80 ; sa queue de 0^m30 et sa hauteur au garot de 0^m25.

On ne le trouve qu'au cap de Bonne-Espérance et dans l'Afrique centrale, où il se creuse des terriers avec une habileté incroyable. Lent, paresseux et maladroit, il n'échapperait jamais à ses ennemis s'il ne pouvait très rapidement s'ensevelir tout entier.

Plutôt nocturne que diurne, il ne se montre guère que le soir, un peu avant le coucher du soleil. Il rôde surtout la nuit, lentement, cherchant des souris, des rats, des tortues, des oiseaux, déterrant des racines, des tubercules et ramassant des fruits. C'est, au dire des fermiers, un des ennemis les plus dangereux pour leurs poulaillers.

Comme l'ours noir, il a un faible pour le miel des abeilles ; mais, ne grimpant point, il ne peut satisfaire cette passion dominante que sur les rayons qui se trouvent en terre. Ceux-là sont bien vite la proie de ce fouisseur émérite, garanti contre les piqûres par sa peau et par son épaisse couche de graisse sous-cutanée. Les Hottentots et

les colons hollandais disent à ce propos que le ratel, un peu avant le coucher du soleil, épie les abeilles qui rentrent alors à la ruche, les suit et découvre de cette manière l'endroit où se trouvent les rayons qu'il convoite. Le vieux Sparmann répète *par oui dire* cette assertion, qu'il n'a pas contrôlée (1). La chose est possible, mais, en cette affaire, l'odorat pourrait bien jouer un rôle.

On raconte que le mâle vit avec deux ou trois femelles qu'il ne perd jamais de vue, et qu'au moment du rut il est tellement excité et furieux qu'il attaque même l'homme et lui fait de fortes morsures, sans avoir été provoqué. Ce sérail et cette agression spontanée pourraient bien s'évanouir devant une étude sérieuse.

Pris jeunes, les ratels s'apprivoisent facilement. Ils sont alors assez curieux à observer pour leurs tours et leurs culbutes, qu'ils exécutent toujours avec une très grande lourdeur.

La chair de cet animal déplaît même aux Hottentots, qui ne sont pas cependant difficiles pour leur nourriture. Quant à sa fourrure, il semble qu'on ne l'utilise point.

CHASSE DU RATEL

Lorsque par hasard, de jour, un ratel est surpris et que la nature du sol ne lui permet pas de s'enfoncer rapidement dans la terre, il ne songe qu'à fuir, et, si cette ressource lui manque, il vide sa glande anale. L'odeur écœu-

(1) *Voyage au cap de Bonne-Espérance*. Traduit par Letourneur. Paris, 1787. Tome III, page 57.

rante du liquide qu'elle sécrète est telle que la poursuite de l'animal devient impossible pendant une heure au moins; grâce à ce répit, il est bientôt en lieu sûr.

On ne tue roide le ratel que bien rarement d'un seul coup de plomb, même envoyé de très près, parce que les projectiles, déjà amortis par sa peau fluctuante, ne dépassent guère l'épaisse couche graisseuse qui se trouve dessous. Aussi convient-il mieux de le tirer à balle, comme beaucoup de veneurs en France le font pour le blaireau.

Blessé, il se défend jusqu'à la mort. Tant qu'il donne le moindre signe de vie, on ne doit le toucher qu'avec une extrême prudence; grâce en effet à la laxité de sa peau, qui lui permet les contorsions et les mouvements les plus étendus, il peut se retourner et mordre même la main qui le tient à la nuque.

Les Européens affûtent et piégent le ratel; mais les Hottentots, auxquels il n'est pas nuisible et qui ne désirent ni sa chair ni sa fourrure, semblent ne point le chasser du tout.

LE GLOUTON ARCTIQUE

OU BORÉAL

Cet animal a de $0^{m}80$ à $1^{m}00$ de long, y compris la queue de $0^{m}13$; sa hauteur au garot varie de $0^{m}40$ à $0^{m}50$. La couleur de sa robe est d'un brun noir, plus ou moins foncé par places.

Si, comme le croient tous les naturalistes modernes, le wolvérène de l'Amérique du nord n'est qu'une simple variété du glouton d'Europe et d'Asie, ce mammifère habiterait toutes les contrées septentrionales du globe, depuis le sud de la Norwège par la Laponie, et depuis la Finlande par la Sibérie, et le nord de l'Amériquc, jusqu'au Groënland.

Le glouton ne se tient que dans les régions montagneuses ; il préfère les cimes plus ou moins nues aux forêts sombres et basses, et, du reste, il n'a point de demeure fixe.

Animal plutôt nocturne que diurne, il sort cependant le jour et rôde selon son caprice. Force lui est bien d'ailleurs de se montrer au soleil, puisqu'à certaines époques plus ou moins longues cet astre ne quitte point l'horizon dans ses diverses patries.

Bien qu'il soit lourd et maladroit, grâce à sa patience et à sa tenacité il atteint presque toujours sa proie. On lui a

fait une réputation de gloutonnerie qu'il ne mérite pas; la vérité est que, ne dédaignant aucune nourriture et n'ayant point d'appétit extraordinaire, il n'est jamais affamé.

Ses mouvements sont curieux à étudier, sa marche à terre surtout : il roule en décrivant de grands circuits, sautant et faisant des culbutes. Cette manière d'opérer lui est surtout utile lorsque la neige gêne la fuite de sa proie.

Grimpant sur les arbres peu élevés, il se couche à plat le long d'une forte branche et guette le gibier au passage. Il s'élance sur lui d'un bond vigoureux, enfonce ses ongles dans la nuque, coupe les carotides et attend, pour s'attabler, que la bête expire. Il attaque ainsi les rennes, les élans, les chevaux, les vaches et les moutons; mais néanmoins les souris, les lemmings surtout, composent sa principale nourriture. Entre temps, il saisit les lagopèdes cachés dans la neige, mange les appâts des piéges ou les animaux pris, dévalise les caches à gibier et dévore tout ce qu'il trouve dans les campements, exposant ainsi les trappeurs à mourir parfois de faim.

Lorsque la proie saisie par le glouton est petite, il l'avale tout de suite; si elle est grande, il enfouit ce qu'il n'a pu manger et y revient à plusieurs reprises. Les Samoyèdes l'accusent de déterrer les cadavres humains pour s'en nourrir.

Son odorat est très développé; il a une vue perçante et l'ouïe extrêmement fine.

Le rut commence à la fin de l'automne et, après quatre mois de gestation, la femelle met bas deux ou trois, rarement quatre petits.

Le glouton, pris jeune, s'apprivoise aisément et suit même alors son maitre comme un chien. Pareille réussite est bien difficile avec un adulte.

La fourrure de cet animal, à la fois très chaude et très légère, est fort estimée; elle ne le cède guère en finesse et en éclat aux dépouilles des plus belles martes.

CHASSE DU GLOUTON

Les méfaits du glouton, source probable des nombreuses fables publiées sur son compte, font que cet animal est détesté par les peuples du nord. Cette haine, aggravée par la convoitise de sa riche et chaude dépouille, lui suscite des ennemis acharnés, qui le chassent et le tuent par tous les moyens possibles, Ce n'est qu'au Kamtschatka, les indigènes ne sachant pas le prendre, qu'il peut vivre en paix, sauf le cas bien rare où il tombe dans un piége à renard.

Malgré sa faible taille, le glouton n'est pas un adversaire à dédaigner; sauvage et très fort, il se défend avec beaucoup de courage. Toutefois, il ne lutte contre l'homme que quand il ne peut plus fuir; autrement, dès qu'il l'aperçoit, il se réfugie sur un arbre ou sur les plus hautes pointes des rochers, ce qui ne le préserve des balles ni en Norwège ni en Laponie.

A terre, sur un plateau dégarni d'arbres, une meute rapide le gagne promptement de vitesse; mais alors, se jetant sur le dos, il saisit un chien avec ses fortes griffes, le renverse et lui fait souvent des blessures mortelles; puis il passe à un autre, si bien que la meute est fort maltraitée, quand les chasseurs ne se hâtent point de venir mettre fin à la bataille, soit avec la lance, soit d'un coup de feu. En pareille occurence, les Esquimaux jettent un lacet autour du cou de l'animal et l'étranglent.

LA MARTE ZIBELINE

La zibeline est une espèce de marte très voisine, quoique distincte, de notre marte d'Europe, qu'elle remplace dans l'Asie orientale, surtout en Sibérie.

De la taille de cette dernière, elle a la même hauteur au garot ; seulement sa queue est plus courte et le corps un peu plus allongé.

Cet animal se distingue surtout par sa fourrure molle et brillante, précieuse l'hiver, quand sa couleur est uniforme ; celle du printemps a une bien moindre valeur.

Les chasses acharnées qu'on leur fait ont repoussé ces animaux jusque dans les forêts les plus épaisses des montagnes du nord-ouest de l'Asie, et on ne les trouve plus guère que là, dans un espace qui est relativement peu étendu. L'homme, *au péril de sa vie*, persistant à les poursuivre, ils gagnent continuellement au nord et deviennent plus rares d'année en année.

Les zibelines, qui ont les mêmes mœurs et les mêmes retraites que les martes, vivent des fruits et des baies mûres pendant l'été et, en autre saison, se nourrissent d'écureuils, d'hermines, de lièvres, d'oiseaux.

Cet animal est aussi courageux, aussi rusé et aussi avide de sang que les autres mustélidés.

Il entre en rut dès janvier, et, au bout de trois mois, la

femelle met bas de trois à cinq petits dans le creux d'un arbre, dans un nid de rapace, jamais dans les roches.

Prises jeunes, les zibelines s'apprivoisent assez facilement. Si plusieurs captives sont ensemble, elles jouent les unes avec les autres, s'asseyent souvent pour mieux lutter, sautent dans la cage, grondent et murmurent comme de jeunes chiens, tout en frétillant de la queue. La vue d'un carnassier quelconque arrête ces ébats, excite leur colère, et on les voit de suite prêtes au combat. Lorsque rien ne les trouble et qu'on leur donne à manger, elles dévorent avec avidité, boivent et tombent dans un sommeil profond. En thèse générale, du reste, endormies plus ou moins tout le jour, elles ne se montrent vives et éveillées que la nuit.

CHASSE DE LA ZIBELINE

La chasse de cet animal est très lucrative quand aucune catastrophe ne vient à l'encontre ; car de terribles dangers en menacent les acteurs, non-seulement à l'aller et au retour, mais encore sur le terrain d'exploitation.

Les caravanes se composent ordinairement de quinze à dix-huit personnes, qui doivent toutes être d'une constitution robuste et habiles au tir ; pour gagner le terrain de chasse, il leur faut faire un voyage très long, qui n'aboutit qu'après mille fatigues et mille dangers épouvantables, soit qu'il faille, avec armes, bagages et des provisions pour trois mois, traverser des fleuves incomplètement gelés, soit qu'on doivent hisser à bras les traineaux pour

franchir des pics de glace, soit enfin que, pour traverser un bois, il y ait nécessité d'ouvrir un chemin à coups de hache, tous obstacles qui arrêtent les attelages de chiens. Et puis, au campement de chaque jour, il faut, la nuit surtout, se tenir en garde contre les attaques des ours blancs et contre les déprédations des loups et des renards bleus, et se féliciter lorsqu'on a pu reposer en paix.

Dès qu'une caravane arrive enfin à une contrée favorable, coupée de collines et de ruisseaux, les chasseurs les plus expérimentés tracent le plan d'une misérable cabane construite avec des perches et des vieux troncs de bouleaux à moitié pourris. On la couvre d'herbes sèches et de mousse, en ménageant un trou pour la fumée. Un autre trou permet de se glisser à l'intérieur en rampant sur le sol. C'est dans cette triste installation, calfeutrée tant bien que mal avec des lichens, que les malheureux chasseurs viendront, pendant deux à trois mois, reposer la nuit sur des couches végétales, après une pénible journée de chasse, par un froid de vingt-cinq degrés ; c'est là encore qu'il leur faudra monter la garde à l'extérieur à tour de rôle, et que le chaudron en permanence sur le foyer leur permettra de boire de l'eau ; c'est enfin là où, chaque soir, au moment du retour, on passera l'inspection des nez et que les propriétaires d'appendices blancs comme la cire vierge, et un peu transparents, seront écartés du feu et qu'une compresse de neige, très fréquemment renouvelée jusqu'à ce que l'organe ait repris sa couleur naturelle, arrêtera la congélation. On traite de même les pieds et les mains gelés ; mais, malgré cela, il est bien peu de caravanes qui rentrent au printemps sans estropiés. Heureuses trois fois, quand elles ne comptent pas des morts qui, de jour en chasse ou de nuit en faction, se sont laissé gagner par un sommeil mortel, ou bien si toute la caravane n'a pas péri dans un terrible ouragan de neige comme on en voit dans ces inclémentes régions.

Une fois cette installation faite, la bande part pour visiter son domaine et le partager en autant de cantons qu'il y a de chasseurs; les lots sont ensuite tirés au sort, et chacun doit rester scrupuleusement dans ses limites.

La chasse dure ordinairement deux mois pleins; elle porte sur octobre, novembre et même décembre, suivant que l'hiver est plus ou moins hâtif, plus ou moins rigoureux. Lorsqu'elle se termine avant l'époque du dégel des rivières, qui seul permet le retour, on prépare les peaux que le froid a conservées rigides et on en fait des ballots commodes pour le transport. Dans tous les cas, du reste, ce n'est qu'après rapatriement que la caravane peut savoir au juste l'importance du produit de sa pénible et périlleuse expédition.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à décrire les modes de chasse employés par ces intrépides aventuriers, Européens pour la plupart ou Américains du nord (1).

« Chaussés de patins de neige, les chasseurs (chacun dans son lot) explorent le terrain jusqu'à ce que, aidés par les chiens, ils aperçoivent une zibeline ou qu'ils aient connaissance de son gîte. Découvre-t-on l'animal dans un terrier, dans le creux d'un arbre, on dresse un filet tout autour et on le fait sortir de sa retraite, auquel cas il s'empêtre dans les mailles. Parfois on est contraint d'abattre l'arbre receleur, et alors on tue la zibeline à coups de flèches ou à balles franches afin de ne pas détériorer la peau.

« On préfère généralement la prendre dans des piéges qui n'endommagent point la fourrure. Il faut alors aux chasseurs quelques jours pour tendre ces engins avec ordre; ce sont des trébuchets élevés au-dessus du sol, ou des piéges creusés dans le terrain, entourés de pieux et

(1) Cette chasse se fait encore comme Steller l'a décrite au XVIII[e] siècle.

recouverts de planches pour empêcher la terre et la neige de les combler. On doit les visiter continuellement afin d'amoindrir le plus possible les pertes sérieuses que causent les renards bleus et autres carnassiers qui, aiguillonnés par la faim, ont un flair tout particulier pour découvrir et dévorer les captifs (STELLER). »

Quant aux chiens, ils n'ont pour nourriture que les déjections de leurs maîtres et les cadavres qu'ils ne mangent pas. On a cependant soin de leur donner chaque jour à boire de la neige fondue au chaudron.

Il paraîtrait, d'après le voyageur Lesseps, que les Kamtschadales prennent les martes zibelines d'une façon fort singulière. « Un d'entre eux, dit il, nous demanda un cordon ; nous ne pûmes lui donner que celui qui attachait nos chevaux. Tandis qu'il y faisait un nœud coulant, des chiens accoutumés à cette chasse entouraient l'arbre. L'animal occupé à les regarder, soit frayeur, soit stupidité naturelle, ne bougeait pas ; il se contenta d'allonger son cou lorsqu'on lui présenta le nœud coulant ; deux fois il s'y prit de lui-même, deux fois le lac se défit ; à la fin, la marte s'étant jetée à terre, les chiens voulurent s'en saisir ; mais bientôt elle sut se débarrasser, et elle s'accrocha avec ses pattes et ses dents au museau d'un des chiens, qui n'eut pas sujet de s'en réjouir. Comme nous voulions tâcher de prendre l'animal en vie, nous écartâmes les chiens ; la marte quitta aussitôt prise et remonta sur un arbre, où, pour la troisième fois, on lui passa le lac, qui coula de nouveau, et ce ne fut qu'à la quatrième que le Kamtschadale parvint à la prendre.

« Cette facilité de chasser les martes est d'une grande ressource aux habitants de ces contrées, qu'on oblige à payer leur tribut en peaux de zibelines. »

L'ENHYDRE MARINE

LOUTRE DE MER (1)

L'enhydre, nommée aussi *grande loutre marine*, a 1m30 de long, sans compter sa queue de 0m30. Son poids est de 35 à 40 kilogrammes. Sa fourrure d'un brun-noir offre des mouchetures blanches. Le noir, au dire de Steller, surpasse en brillant le plus beau velours. Souvent les poils soyeux finissent par des pointes blanches, et la robe alors a une teinte argentée.

Elle habite les îles et les côtes du grand Océan, entre l'Amérique du nord et l'Asie. Sur la côte américaine on la trouve plus au sud que sur la côte asiatique.

On l'a regardée jadis comme *un castor* et on l'a ensuite appelée *phoque de Kamtschatka*; mais il a bien fallu reconnaître que c'était une loutre, ne différant de celle des rivières que par son habitat marin, sa taille plus grande et son pelage plus beau.

« Cet animal est sociable; il vit en familles composées

(1) C'est à Steller que nous devons l'histoire la plus complète qui ait paru sur cet animal. Aucun naturaliste, aucun chasseur n'y a rien ajouté après lui, parce que, depuis une centaine d'années, l'espèce va en diminuant si vite que les occasions de l'observer deviennent excessivement rares, presque nulles en un mot.

du couple, de jeunes à demi-adultes et de petits encore à la mamelle. Le mâle, avec ses pattes de devant dont il se sert comme de mains, caresse la femelle, qui, d'autre part, joue avec ses petits comme la plus tendre mère. Les parents aiment beaucoup leur progéniture ; ils s'exposent pour elle à tous les dangers, et, quand on la leur enlève, ils pleurent et gémissent presque comme un enfant.

« La femelle n'a qu'un petit par portée et met bas à terre. Elle le porte dans sa gueule et, arrivée à la mer, elle se couche sur le dos, et le tient dans ses pattes de devant à la façon d'une nourrice, joue avec lui, l'embrasse, le lance en l'air et le rattrape comme une balle, le jette à l'eau pour lui apprendre à nager et le reprend lorsqu'il est las. Une femelle, qui nourrit et que l'on poursuit, se sauve avec son jeune dans la gueule et ne l'abandonne qu'en mourant, non sans avoir auparavant grondé et sifflé comme un chat en colère.

« Les mouvements de la loutre de mer sont très gracieux et très rapides. Elle nage à merveille et court fort vite. C'est chose remarquable que plus l'animal est gai, éveillé, rusé, plus sa fourrure est belle et brillante. En dormant sur la terre, elles s'enroulent comme les chiens, et, en sortant de l'eau, elles se secouent et se frottent avec les pattes de devant.

« Cet animal se nourrit de crabes, de mollusques, de petits poissons, mais très peu d'herbes marines.

« En captivité, les adultes comme les jeunes se montrent bientôt charmants, agréables, très caressants et fort enclins à jouer.

« La chair de l'enhydre, qui fit presque forcément pendant six mois, ajoute Steller, notre seule nourriture à l'île de Behring et qui guérit nos scorbutiques, est excellente. »

CHASSE DE LA LOUTRE DE MER [1]

« Quand nous arrivâmes dans l'île de Behring, dit Steller, les loutres de mer y étaient très abondantes. Elles se rendaient à terre en toute saison, mais surtout l'hiver, pour dormir, se reposer, se livrer à leurs jeux, parce qu'elles n'y étaient pas dérangées, tandis qu'elles n'arrivent que rarement à terre au Kamtschatka et aux îles Touriles, où elles sont activement poursuivies.

« Pour les chasser, nous sortions le soir ou la nuit, à deux, trois, quatre, armés de longs et forts bâtons en bois de bouleau; nous marchions contre le vent et nous approchions de la plage. Quand nous apercevions une loutre endormie, l'un de nous s'avançait en silence tandis que les autres lui coupaient la retraite vers la mer, et, arrivé assez près, il cherchait à la tuer d'un coup de bâton sur la tête. S'il échouait, ses compagnons la rejetaient dans l'intérieur des terres, et bientôt, malgré sa rapidité de course, elle était assommée. Mais, plus tard, isolées ou en troupeaux, ayant appris à leurs dépens à nous connaître, elles n'allèrent plus dans l'île qu'avec la plus grande prudence, et cette chasse, pour réussir, nous obligea à faire des excursions de plus en plus éloignées; c'est ainsi que Steller et ses intrépides compagnons parvinrent à se procurer la viande de sept cents loutres, dont les peaux furent emportées au Kamtschatka.

(1) Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire à peu près textuellement ce que dit Steller sur cette chasse, faute d'avoir d'autres renseignements à notre disposition.

« Quand on coupe à une loutre la retraite vers la mer, elle s'arrête, fait le gros dos, siffle et menace d'attaquer. Un seul coup de bâton sur la tête suffit pour que l'animal tombe comme mort en se couvrant les yeux avec les pattes de devant; mais il ne faut mettre la main dessus qu'après avoir achevé de l'assommer, si on ne veut pas se faire mordre ; car souvent la loutre simule la mort au premier coup, puis, à un moment propice, elle saute vivement à l'eau.

« Au printemps, les Kouriles vont dans la mer, jusqu'à dix kilomètres et plus, en canots montés par six rameurs, un pilote et un chasseur. Quand ils aperçoivent une loutre, ils courent dessus à force de rames et la gagnent de vitesse ; arrivés assez près, le pilote de l'arrière et le chasseur de l'avant lui tirent des flèches; s'ils la manquent, elle plonge ; mais, chaque fois qu'elle revient pour respirer, ils lui envoient de nouveaux traits. Si la loutre a un petit, il est le premier à perdre haleine et à se noyer; la mère l'abandonne pour mieux pouvoir échapper elle-même; on le ramasse dans le canot, où parfois il revient à lui. Mais enfin la loutre est fatiguée, elle ne peut plus plonger, et alors le chasseur la tue à l'arc ou à la lance. Quant aux flèches, qui toutes flottent, elles sont ramassées avec une perche terminée par une sorte de balai, pendant la poursuite ou après.

« Il n'est rien de plus terrible que le moment de la débâcle : on chasse alors les loutres sur les glaçons rejetés par la mer, et on les tue à coups de massue; souvent, à cette époque, il y a de telles tempêtes, une telle tourmente de neige, qu'on peut à peine se tenir sur ses pieds; le chasseur n'en est point arrêté, et il va, même de nuit, à la poursuite des loutres. Il n'hésite pas à s'aventurer sur les glaçons agités et soulevés par les flots, n'ayant en main qu'un couteau et un bâton; seulement ses pieds sont chaussés de souliers de neige munis de crampons.

« Il dépouille l'animal sur la glace même où il l'a tué. L'habileté des Kamtschadales et des Kouriles pour cette opération est telle qu'ils en écorchent proprement ainsi trente ou quarante en moins de deux heures.

« Parfois le glaçon se détache complètement du rivage, auquel cas le chasseur doit tout abandonner pour ne songer qu'à son salut. Il se jette à la nage, une corde attachée à son chien qui le ramène à terre.

« Quand le temps est favorable, les indigènes s'aventurent sur la glace jusqu'à perdre la terre de vue; mais alors ils ont bien soin de prendre garde aux heures de la marée et à la direction du vent.

« Lorsque, chose peu commune, des loutres viennent à se prendre dans des piéges, elles se désespèrent au point de se mordre entre captives d'une manière épouvantable. Quelquefois ces animaux se coupent eux-mêmes les pattes, soit par rage, soit par désespoir. »

L'OURS GRIS

Cet animal a le port de notre ours brun ; mais il est plus grand, plus gros, plus lourd et bien plus fort. On le distingue aussi de ses congénères d'Europe par la moindre longueur de son crâne et la convèxité des os du nez.

L'ours gris et l'ours noir sont les deux espèces américaines les plus connues. Le premier a 2^{m}30 à 2^{m}50 de long et 1^{m}40 à 1^{m}60 environ de hauteur au garot ; il pèse de 350 à 450 kilogrammes. Ses armes sont formidables ; la patte d'un adulte mesure 0^{m}50 et ses griffes ont 0^{m}14 de long. Celles-ci ne sont pas aussi acérées que chez les chats, mais le coup de patte de l'animal est si fort que l'acuité et le tranchant des griffes n'ont que peu d'importance.

Il a à peu près les mêmes habitudes que l'ours brun. Sa marche est plus vacillante et ses mouvements sont plus lourds. Jeune, il grimpe sur les arbres pour se régaler de glands, sa nourriture favorite ; plus tard il devient trop pesant pour se permettre cet exercice.

En dehors de l'époque du rut, l'ours gris adulte demeure solitaire. Il n'a aucun ennemi à redouter parmi les animaux de sa patrie ; les mieux armés fuient à son approche, et le bison lui-même, malgré sa vaillance aveugle et sa grande force, l'évite tant qu'il peut.

Quant à l'homme, à pied ou à cheval, dès qu'il le voit,

même sans provocation, il court droit à lui, et, si une balle alors ne le met pas hors de combat, il le serre dans ses énormes pattes, lui brise les côtes ou le déchire d'un seul coup de griffe. Et cependant si cet animal vient à sentir un homme sans le voir, il est certain que toujours il prend la fuite.

Capturé jeune, l'ours gris se montre charmant et très doux, mais il reste toujours un compagnon dangereux dont il faut se méfier.

Son pelage est mou, malgré la longueur et l'épaisseur des poils ; la couleur en est très élégante ; aussi l'estime-t-on beaucoup. Quant à sa chair, nous avons lieu de croire que les Peaux-Rouges eux-mêmes ne la mangent pas volontiers.

CHASSE DE L'OURS GRIS

On ne chasse pas l'ours gris ; on l'évite du mieux qu'on peut et on ne lui livre bataille qu'alors qu'il y a nécessité de se défendre contre ses attaques. Un chasseur *seul* qui affronterait de gaieté de cœur ce terrible adversaire, si dur à mettre hors de combat du premier coup, serait considéré par tous les habitants de l'Amérique comme atteint de folie.

« Palliser, qui a été assez *heureux* pour tuer cinq de ces animaux sans faire connaissance avec leurs dents et leurs griffes, confirme les récits que font les Indiens de la rage

de cette bête et donne une description de ces chasses dangereuses, où on finit presque toujours par trouver la mort, parce que l'ours, s'il n'est que blessé, possède une telle résistance vitale et est alors animé d'une telle fureur que l'instinct de la conservation disparaît pour faire place à l'esprit de vengeance. Il cite entr'autres l'histoire suivante :

« Un ours gris, blessé à la fois par les coups de feu de six chasseurs, les accula néanmoins à une rivière, et là, malgré une nouvelle décharge de quatre d'entr'eux, continuant à les poursuivre, il les força de sauter à l'eau d'un escarpement de sept mètres de hauteur, s'élança après eux et s'apprêtait à faire un mauvais parti au plus traînard des quatre nageurs, lorsque la balle *heureuse* d'un des deux restés sur la rive vint traverser la tête du carnassier. »

« Les chasseurs, qui se sont mesurés plusieurs fois avec l'ours gris, jouissent de la plus grande considération auprès des blancs aussi bien qu'auprès des Indiens, et le vainqueur y est entouré, au dire de Brehm, d'un respect remarquable. Le Peau-Rouge, qui déteste tant le blanc, devient son ami dès qu'il voit la preuve que le Visage-Pâle est sorti victorieux d'un combat avec ce redoutable animal. »

LE PROCHILE LIPPU

(OURS JONGLEUR)

Le prochile aux grandes lèvres est connu dans sa patrie sous le nom de *aswail;* on ne l'a vu vivant en Europe qu'au commencement du dix-neuvième siècle.

Il a de 1^m65 à 1^m80 de long, y compris la queue de 0^m10. Sa hauteur au garot est de 0^m90 environ. Il possède comme une espèce de trompe, et ses longs poils du dos le font paraitre bossu.

Cet animal habite le sud du continent asiatique, le Bengale et l'île de Ceylan. Il est surtout commun dans les montagnes du Tétan et du Népaul. On le voit rarement dans la plaine, à laquelle il préfère les lieux élevés et les forêts les plus solitaires.

Très sensible à la chaleur, il se retire au milieu du jour dans une caverne naturelle ou dans une tanière qu'il s'est creusée.

On prétend qu'il se nourrit à peu près exclusivement de végétaux et de menus animaux invertébrés. Des racines de toute espèce, des larves d'abeilles et du miel, des chenilles, des escargots, des fourmis et tous les fruits composeraient sa nourriture habituelle. Grâce à ses ongles robustes, longs, recourbés, il fouillerait bien la terre, renverserait avec facilité les solides constructions des termites elles-mêmes et ravagerait leurs colonies; il grimperait

encore sur les plus hauts arbres à la recherche des abeilles et des fourmis, et enfin il serait souvent très nuisible dans les plantations de cannes à sucre.

Au sujet de la reproduction de l'ours jongleur, les renseignements sont presque nuls ; ils se bornent à faire connaître que la femelle met bas un petit, rarement deux, qu'elle porte au besoin sur son dos, tout comme le paresseux.

On a eu souvent l'occasion d'observer cet animal en captivité. Aux Indes, dans sa patrie, les bateleurs-dompteurs le dressent à toutes sortes de tours qu'ils exhibent lors de leurs tournées. De là son nom d'ours jongleur. En Europe, avec du lait, du pain, des fruits et de la viande on a pu conserver des captifs jusqu'à dix-neuf ans.

« Pris jeune, le prochile est dompté facilement. Au dire de Brehm, il divertit son maître, malgré sa lourdeur apparente. Il se tourne et se retourne, saute, fait des culbutes, se dresse sur ses pattes de derrière, et se livre aux grimaces les plus drôles quand on lui présente de la nourriture, qu'à l'instar des ruminants il cherche toujours à saisir avec les lèvres. Il est doux, confiant, très patient et ne cherche jamais à mordre ; aussi peut-on se fier à lui.

Sa dépouille s'utilise comme celle des autres ours. Quant à sa chair, elle est très estimée par les Anglais. Enfin, purifiée et raffinée avec soin, la graisse de ce plantigrade passe pour préserver mirifiquement de la rouille les armes des Européens et pour fournir aux Indous un remède souverain contre les douleurs de toutes sortes.

CHASSE DE L'OURS JONGLEUR

« Des chasseurs anglais, rapporte Brehm, trouvèrent brûlées les plantes des pieds d'un prochile-lippu qu'ils avaient forcé à parcourir de grands espaces dénudés pen dant la forte chaleur. » Bien qu'on ignore totalement le mode de poursuite employé, il n'en reste pas moins constant dès lors qu'on peut chasser cet animal.

L'ours jongleur n'est pas aussi doux qu'il en a l'air; lorsqu'on le voit marcher en chancelant et posant lourdement ses pattes à terre, la tête basse et le dos recourbé, on a peine à croire qu'il soit des plus dangereux pour les mammifères et les oiseaux, et qu'il attaque l'homme lui-même sans provocation.

« Instinctivement il s'éloigne de l'homme, mais sa lenteur, dit-on, s'oppose à une fuite rapide, et alors, plus par peur que par méchanceté, cherchant à se défendre, il attaque le premier, marchant parfois sur son ennemi, debout sur ses pattes de derrière. »

« Ses étreintes, dit Brehm, sont si terribles que les Cingalais le regardent comme l'animal le plus dangereux; ils n'osent se risquer sans armes dans la forêt; celui qui n'a pas de fusil porte un *cadelly*, petite hache avec laquelle on combat l'ours. De son côté, celui-ci cherche toujours à atteindre son adversaire à la figure et à lui arracher les yeux. Tennent a vu lui-même plusieurs Cingalais dont le visage portait ces glorieuses cicatrices.

Les courriers, qui ne voyagent que de nuit, ont toujours aux Indes bien soin de se munir de torches dont l'éclat épouvante ces animaux.

L'OURS BLANC OU POLAIRE

« Cet animal est si remarquable, si particulier, qu'on ne peut, dit Brehm, le réunir aux autres ours, et qu'on est presque tenté de croire et de proclamer qu'en lui la nature a créé pour les déserts glacés du nord un grand carnassier spécial, propre à inspirer une crainte salutaire aux phoques, aux poissons, aux lemmings, à l'homme lui-même, que n'effraient pas les contrées inhospitalières du pôle. »

La taille de cette espèce indique déjà un animal marin. L'ours polaire est plus grand que l'ours gris ; le mâle a de 2^m40 à 2^m60 de long ; il pèse de 450 à 600 et va même jusqu'à 750 kilogrammes.

L'ours blanc habite le cercle arctique ; il est commun à la zone polaire des trois parties du monde. On ne le trouve que là où la mer est recouverte de glace presque toute l'année.

N'ayant à craindre aucun animal et ne tenant pas compte des froids les plus intenses, ainsi que des tourmentes les plus terribles, il rôde sur terre et sur mer au milieu des glaces ou des flots libres, et au besoin la neige lui sert de gîte et d'abri.

Ses mouvements sont lourds, mais très soutenus. C'est un maître nageur, qui fait près de six kilomètres en soixante minutes et qui peut maintenir fort longtemps cette vitesse. Il plonge et file entre deux eaux avec autant de

rapidité, ce qui lui permet, comme la loutre, de capturer des poissons. Même à terre, il n'est pas aussi lourd, aussi maladroit qu'il en a l'air. Sa démarche est lente, mais, si un danger le menace ou si la faim le presse, il court avec vélocité en bondissant et atteint facilement son ennemi et sa proie.

Sa nourriture principale consiste en poissons et en phoques (1) ; il y faut joindre les cadavres ou les débris des baleines qu'il voit et évente de très loin. Quant aux animaux terrestres, il ne les attaque qu'à défaut d'autres proies ; mais alors les rennes, les renards bleus, les jeunes morses qui attérissent, les oiseaux et leurs couvées, et même tous les animaux ne sont pas en sûreté. Enfin, il faut que sa faim soit bien vive pour que, sans y avoir été provoqué, il se jette sur l'homme, devant lequel il s'enfuit d'ordinaire.

Il paraît craindre les chiens plus que les hommes, avoir peur du feu, de la fumée, des sons retentissants ; le bruit de la trompette l'horripile et le met en fuite.

« Peu de temps après le rut, qui commence fin juillet pour finir en septembre, les femelles se font une couche sous des rochers, des blocs de glace surplombants, ou bien se creusent une caverne dans la neige. Elles y mettent bas de un à trois petits, gros comme des lapins. Fin mars, les jeunes ont la taille d'un caniche ; à ce moment, le lîteau est abandonné, et ils accompagnent dans ses expéditions leur mère, qui en a grand soin, les nourrit et les défend avec fureur, tout en les dressant à nager et à prendre les poissons. »

Ces animaux ne paraissent pas avoir de sommeil hivernal.

L'ours polaire, pris tout jeune, s'apprivoise et peut même

(1) Il ne les prend qu'à terre en les coupant de la mer, ainsi que les jeunes morses.

jusqu'à un certain point être dressé; mais en vieillissant il redevient féroce. Dans son bas-âge, on le nourrit avec du lait et du pain; dès qu'il est adulte, ces aliments se remplacent par la viande et le poisson. Malgré le manque d'eau, qui est nuisible à sa santé, on réussit, lorsqu'on le soigne bien, à le conserver en captivité plusieurs années.

C'est un des gibiers les plus précieux pour les peuples du nord. Avec sa peau, on fabrique des couvertures, des souliers, des bottes, des gants fourrés, etc. Les indigènes et les baleiniers mangent volontiers sa chair et sa graisse; mais d'habitude on purifie et on fume cette dernière, qui est très abondante; on s'en sert aussi pour l'éclairage, parce qu'elle a sur l'huile de baleine l'avantage de ne pas répandre d'odeur.

CHASSE DE L'OURS BLANC

Les Esquimaux, qui enlèvent parfois des oursons à la mamelle, doivent évidemment profiter des courtes absences qu'impose à la mère le soin de sa nourriture, à moins qu'ils n'aient réussi à la tuer en s'embusquant dans les guérites en bois où ils attendent d'ordinaire les ours.

« Ainsi que les Jakoutes et les Samoyèdes, ils se servent, au dire de Seemann, d'une ruse assez ingénieuse. Recourbant en rond un morceau de baleine, de 0m60 de long sur 0m10 de large, ils l'enduisent de graisse de phoque et le laissent geler. Ils cherchent ensuite un ours, lui lancent une flèche, jettent cet appât et se sauvent. L'animal flaire l'objet, le trouve bon à manger, l'avale et, ce faisant, cause

sa mort ; car, la chaleur du corps fondant la graisse gelée, la baleine se redresse et lui déchire l'estomac. »

Les Européens emploient à cette chasse d'autres armes que les indigènes, qui n'ont à leur service que des arcs et des lances ; mais, malgré leurs fusils puissants, ils ne sortent pas toujours victorieux de la lutte.

D'ordinaire, l'ours blessé ne s'intimide point ; il marche droit sur son ennemi, avec une résolution sans égale, bien déterminé à se venger. Comme il a la vie dure et que ni la force ni le courage ne lui manquent, on doit toujours l'attaquer en nombre afin d'être à même de se prêter secours, même dans l'eau, où sa poursuite est cependant plus facile.

On a vu dans ces périlleux combats sur terre un ours blessé enlever un de ses adversaires et l'emporter en dépit des efforts de ses compagnons, et on a vu aussi un capitaine de navire, qui poursuivait dans un canot bien monté un animal blessé fuyant à la nage, être saisi et enlevé de son bord par l'ours au moment où il retirait la lance dont il venait de lui porter trois coups dans la poitrine. Il ne fallut rien moins que les efforts réunis et dévoués de tout l'équipage pour le soustraire à une mort certaine.

On ne réussit que bien difficilement à prendre au piége un animal à la fois aussi fort et aussi prudent, et il est même presque permis de dire que sa capture est impossible. Nous ferons en outre remarquer que les jeunes ours polaires se montrent rusés autant que les vieux pour éviter les traquenards et les nœuds coulants.

LE RATON LAVEUR

Cet animal ressemble au blaireau. Il a 0m66 de long, une queue de 0m27 et 0m35 environ de hauteur au garot. Les couleurs de son pelage ne sont pas nettement tranchées et la teinte générale paraît, même d'assez près, d'un gris difficile à déterminer, s'harmonisant à la fois avec la couleur de l'écorce et avec celle d'un sol recouvert d'herbes sèches ou vertes.

L'Amérique septentrionale est sa patrie. On l'y voit dans le sud comme dans le nord, et il s'étend au moins jusqu'à la limite des contrées à pelleteries. Aujourd'hui, il n'est pas commun dans les régions habitées, par suite de la chasse continuelle qu'on lui fait; mais on le trouve en très grand nombre encore dans l'intérieur du pays, surtout dans les forêts. Les endroits qu'il affectionne sont les bords des ruisseaux, des rivières et des lacs.

D'ordinaire, il ne se met en chasse qu'à partir du crépuscule et, pendant la chaleur du jour, il dort dans le creux d'un arbre ou au plus épais du feuillage. Sur les points déserts, on le voit rôder le jour comme la nuit. Quand on l'examine alors circulant avec nonchalance, la tête penchée, le dos bombé, la queue pendante, la marche lente et oblique, on ne se douterait jamais qu'il est éveillé, élégant, à allures vives et gracieuses; car il ne se montre tel que lorsqu'il tombe sur une piste fraîche ou qu'il aper-

çoit une proie qui joue sans méfiance. C'est là qu'on le voit déployer tous ses moyens, courir, grimper sur les arbres avec l'agilité du singe et rivaliser de ruse avec le renard à terre pour surprendre sa victime.

Le raton laveur est éminemment sociable; il vit en très bons rapports avec ses pareils, jouant avec eux des heures entières, même lorsqu'il est vieux.

Au point de vue de la nourriture, c'est un véritable ours; frugivore, carnivore, piscivore, il se régale en outre d'huîtres, de coquillages, d'insectes et de larves, et probablement de miel. Son habitude constante de tremper dans l'eau sa proie en la frottant lui a fait donner le nom spécifique de *laveur*. Notons ici que cet animal ne chasse jamais que par le beau temps.

C'est au mois de mai que, d'après Audubon, la femelle met bas dans le creux d'un arbre de quatre à six petits.

Pris jeune, le raton laveur s'apprivoise bien vite et est alors très intéressant à observer; mais, pour que tout son naturel si curieux se manifeste, pour qu'il soit un compagnon agréable et folâtre, même avec des animaux d'autres espèces, il faut lui donner un espace assez étendu.

Sa chair est estimée à la fois par les blancs, par les nègres et par les Peaux-Rouges, et on recherche sa fourrure. De ses poils soyeux on fait de bons pinceaux; avec le duvet on fabrique des chapeaux, et, avec les queues, on confectionne des boas pour les femmes.

CHASSE DU RATON LAVEUR

Lorsqu'on poursuit cet animal en vue de sa fourrure, on se borne à le prendre dans des piéges de toute sorte amor-

cés avec un poisson ou un morceau de viande. Ce mode de capture est presque toujours employé par les Peaux-Rouges et par les nègres; mais les Américains, qui le traquent par pur plaisir et avec une véritable passion, opèrent différemment.

Cette chasse est très simple; elle se fait de nuit avec plusieurs chiens, à la lueur des torches. On se met en campagne au moment où le raton sorti de son gite glisse silencieux à travers les broussailles, lorsque tout se tait dans la forêt.

Un chien prend bientôt la piste et la meute ralliée s'élance à la poursuite de l'animal, qui grimpe rapidement sur un arbre, se cache dans le feuillage et y reste immobile, pendant que les toutous entourent son refuge aérien et donnent de la voix.

Les chasseurs arrivent, jettent leurs torches en un tas, apportent du bois sec, des aiguilles de sapin, des pommes de pin, et de ces matières si combustibles jaillit bientôt une flamme qui éclaire tout le paysage d'une lumière fantastique.

A ce moment, un bon grimpeur monte sur l'arbre et poursuit l'animal dans le feuillage. L'homme et le raton courent dans la cime, vont de branche en branche jusqu'à ce qu'enfin ce dernier apparaisse sur un rameau, cherchant à gagner un autre arbre; l'homme, qui le serre de près, secoue alors la branche avec vigueur, et le raton a beau s'y cramponner de toutes ses forces, il est projeté à terre.

Les chiens saluent sa chute par des aboiements frénétiques, et la chasse recommence, car l'animal n'est ni blessé, ni même tant soit peu étourdi du choc qu'il a éprouvé sur le sol en tombant d'une hauteur de dix mètres et plus.

Une, deux fois encore, il cherche son salut sur des arbres; mais, la poursuite restant tenace et les chutes étant inévitables, la pauvre bête, de guerre lasse, devient la proie des chasseurs.

Audubon raconte, comme il suit, une chasse de ce genre, qui s'est terminée dans l'eau, et dont il a été témoin :

« La chasse continua. Les chiens et les piqueurs étaient sur les talons de l'animal, et celui-ci se réfugia de désespoir dans un petit étang assez profond pour qu'il n'eut pas pied et qu'il fut forcé de se mettre à la nage.

« La lueur de nos torches lui est insupportable. Son poil est hérissé, sa queue arrondie paraît trois frois plus grosse que de coutume, ses yeux brillent comme l'émeraude. La gueule écumante, il attend les chiens, prêt à attaquer le premier qui s'approchera.

« Cela dure quelques minutes, l'eau devient boueuse, son poil dégoutte et sa queue, trainée dans la fange, flotte à la surface de l'eau. Il pousse de rauques grognements, dans l'espoir de rebuter ses ennemis, mais il ne fait par là qu'augmenter encore l'ardeur de la meute qui s'apprête à l'assaillir. Un chien enfin le mord au dos, et est contraint de lâcher prise. Un second l'attaque au flanc et reçoit une forte dentée. Un troisième lui mord la queue ; le raton se voit perdu ; il fait entendre des cris plaintifs, et ne lâche plus l'ennemi qu'il a pu saisir, donnant alors au reste de la meute le temps de se jeter sur lui. Enfin, un coup de hache sur la tête l'achève ; il râle, sa poitrine se soulève encore dans un dernier soupir. »

Il résulte clairement de ce récit que le raton laveur est très courageux, qu'il lutte jusqu'à la mort et que deux ou trois chiens seulement ne le réduisent pas facilement.

Les bons grimpeurs et les piqueurs se recrutent exclusivement ou peu s'en faut parmi les nègres, chez lesquels on trouve des instincts de chasse très développés.

LES COATIS

On connaît au moins cinq espèces de coatis, dont les mœurs et le genre de vie ne diffèrent point de ceux du coati sociable ou du coati solitaire. Nous nous bornerons donc à l'étude de ces derniers, qui du reste sont les plus anciennement connus.

Ces animaux ont le corps mince, allongé presque comme les martes, le cou court, la tête longue et pointue, la queue touffue, les pattes courtes, vigoureuses, à pieds larges et à cinq doigts armés d'ongles longs et pointus. Leur museau caractéristique s'allonge en forme de trompe en avant de la gueule et a des bords redressés, à angles saillants. La dentition ressemble à celle des ratons.

Quant au pelage, qui est jaune-brunâtre sur le dos, sa couleur est noire sur toutes les parties nues, face et pattes, à l'exception des côtés du menton, qui sont blancs. Sept anneaux jaune-brunâtre alternent sur la queue avec sept autres d'un brun-noir.

Le coati sociable mesure $1^{m}05$ sur lesquels $0^{m}50$ appartiennent à la queue. Sa hauteur est de $0^{m}30$. Quant au coati solitaire, qui paraît plus grand et plus vigoureux, il n'est pas plus long, mais un peu plus haut et plus fort.

Ces deux animaux habitent toute la partie chaude de l'Amérique du sud. On les y trouve sur plusieurs points des Cordilières et dans les grandes forêts.

Comme le nom l'indique déjà, les deux espèces se distinguent en ce que la première vit en groupes errants de huit à vingt individus, tandis que la seconde vit solitaire, habite un espace délimité et ne se réunit qu'à l'époque du rut. De plus, le coati solitaire parait avoir plusieurs gites et passer la nuit dans l'un ou l'autre, alors que le coati sociable n'a ni domaine de chasse ni refuges fixes, menant une vie vagabonde, errant tout le jour dans la forêt, se logeant pour la nuit où il se trouve, attendu qu'il ne voit pas dans l'obscurité.

Les coatis sociables marchent dispersés, en faisant entendre des sons particuliers, moitié grognements et moitié sifflements. Ils se livrent avec ardeur à la chasse des vers et, à cet effet, ils fouillent le sol, visitent tous les trous, toutes les crevasses, en y fourrant leur museau ; ils font de même avec les souris. Parfois, toute la bande grimpe sur un arbre, où elle va dénicher et surprendre les oiseaux ; elle le parcourt rapidement et passe à un autre.

Trop paresseux pour se donner cette peine, le coati solitaire reste sur le sol à la recherche de sa nourriture. Il marche silencieusement, lentement, examinant tout avec prudence, par la raison qu'en mangeant il doit pourvoir lui-même à sa sûreté, n'ayant pas, comme ses congénères, la ressource de se faire garder par des sentinelles.

Lorsqu'un coati sociable en faction aperçoit un ennemi, il prévient aussitôt la bande par un son fort et sifflant, grimpe rapidement sur un arbre, et les autres se hâtent de le suivre. L'alerte passée, on les voit descendre la tête la première, contrairement à tous les autres grimpeurs.

Leurs mouvements sur les arbres sont presque aussi lestes que ceux des singes et des chats, mais, à terre, ils sont bien plus lents. Ils marchent au pas, la queue relevée verticalement, ou s'avancent par petits bonds ; ils ont cependant un galop rapide. L'eau leur fait peur ; ils ne s'y jettent qu'à la dernière extrémité, bien qu'ils nagent avec aisance.

L'odorat est le premier de leurs sens ; l'ouïe vient après. Quant à la vue, au toucher et au goût, ils laissent beaucoup à désirer.

On ne sait rien sur la reproduction du coati solitaire. La femelle du coati sociable, au dire de Rengger, met bas de trois à cinq petits, vers le printemps *(octobre en Europe)*, dans un tronc d'arbre creux, dans un terrier, dans un fossé couvert de broussailles. Elle reste là avec eux jusqu'à ce qu'ils puissent l'accompagner à la chasse. Ce temps ne doit pas être bien long, car, au milieu des bandes, on rencontre des jeunes qui ont à peine leurs incisives.

Dans tous les lieux habités par les coatis on en voit d'apprivoisés. Tant qu'ils sont jeunes, ils restent doux ; plus tard, il faut se méfier de leurs griffes. Au début, on les élève avec du lait et des fruits ; après, on leur donne de la viande de bœuf cuite ou crue.

La chair de ces animaux est très estimée par les Indiens ; celle des jeunes seulement peut plaire aux Européens.

La peau est employée par les sauvages à faire de petites bourses ; ils ne semblent point tirer parti des poils, des dents et des griffes.

CHASSE DES COATIS

Les Indiens sauvages chassent les coatis avec ardeur pour en avoir la peau et la chair.

Ils les tuent généralement à coups de flèches, lorsque leurs chiens les ont contraints à se brancher. Seulement, si les arbres sont trop élevés ou le feuillage trop épais pour

la réussite de leur tir, ils donnent aux troncs de violents coups de hache, et alors chaque animal effrayé court au bout de sa branche, se laisse choir à terre, tout prêt à s'enfuir; mais les nombreux chiens veillent et, aidés par les lances des chasseurs, ils étranglent les coatis.

Un chien seul n'est pas en état de réduire le coati sociable; il en faut une demi-douzaine. Quant au coati solitaire, qui est plus vigoureux, qui sait mieux se servir de ses dents, qui fait face avec résolution, qui mord tout autour de lui avec rage, il ne tombe jamais sans avoir mis hors de combat cinq à six chiens.

Dans l'Amérique du sud et au Mexique, les blancs ne chassent ces animaux que pour le plaisir. Ils opèrent comme les Indiens, sur lesquels ils ont l'avantage de posséder des armes à feu et des chiens plus forts et plus mordants.

Malgré cela, on serait dans l'erreur si on croyait facile le tir de ces animaux branchés; car, si on veut avoir sa victime, il faut bien viser, la bête blessée se tapissant instinctivement à la bifurcation de deux branches, ce qui la préserve du coup mortel.

LE

THYLACINE CYNOCÉPHALE

(CHIEN ou LOUP A BOURSE, LOUP ZÉBRÉ)

Cet animal, qui est le plus grand et le plus remarquable des marsupiaux carnassiers, à première vue ressemble à un chien; mais ses jambes sont plus courtes et sa dentition diffère de celle des canidés.

Il mesure environ $1^{m}04$ de long et $0^{m}80$ de haut; sa queue a $0^{m}50$. On admet toutefois que des mâles très vieux peuvent atteindre une longueur totale de deux mètres.

Le thylacine, qu'on ne trouve plus que dans la Tasmanie ou terre de Van Diémen à une altitude de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, reste le jour dans des crevasses de rochers, dans des gorges sombres, des cavernes ou des terriers, fuyant la lumière avec plus de soin que le hibou, par suite de la contraction continuelle de sa pupille tant que le soleil donne.

Vienne la nuit, et on a devant soi un tout autre animal, qui est éveillé, vif, sauvage et même dangereux, et qui cause autant de dégâts dans sa patrie que le loup en Europe.

Sa nourriture consiste en petits animaux de toute espèce: vertébrés, insectes, mollusques et même annélides. Là où

les montagnes arrivent jusqu'au bord de la mer et où les Européens n'ont pas encore mis le pied, il recherche la nuit sur le rivage les animaux amenés par les flots; un phoque, un poisson à moitié pourri sont de bonnes aubaines sans lesquelles force lui est de se contenter de coquillages; mais, bientôt las de cette alimentation insuffisante, il entreprend des chasses plus pénibles, et on le voit poursuivre les Kanguroos dans les prairies et les forêts, ainsi que les ornithorhynques sur les rivières et les marais. Lorsqu'il est affamé, tout lui est bon ; il ne se laisse même pas arrêter par les piquants de l'échidné, puisqu'on en trouve dans son estomac.

On sait très peu de chose sur la vie de cet animal en captivité, bien que la Société Zoologique de Londres ait possédé, vers 1850, trois thylacines, dont une femelle, et les ait conservés plusieurs années, en les nourrissant avec de la viande de mouton, qu'ils préfèrent à toute autre.

CHASSE DU THYLACINE

Lorsqu'on chasse cet animal avec des chiens qui le gagnent de vitesse, la meute n'en vient pas souvent à bout; il se défend avec un telle férocité et une telle rage et combat si vigoureusement jusqu'à la mort que parfois il met ses adversaires en déroute; les chasseurs doivent donc toujours se hâter d'intervenir pour clore le drame, soit à coups de lance, soit à coups de fusil.

On prend le thylacine au lacet ou dans des piéges.

Voilà les seuls renseignements que nous avons pu recueillir sur la chasse de ce singulier marsupiau!

LE SARCOPHILE URSIEN

On ne connait jusqu'à ce jour qu'une seule espèce, qui est propre à la Tasmanie.

Ce sarcophile est intermédiaire par ses formes générales à un ursidé et à un mustélidé. Il a $0^{m}60$ de long, et sa queue $0^{m}30$.

Son corps est ramassé comme celui d'un ours et sa tête courte et large possède une solide mâchoire armée de canines très fortes.

De l'aveu de tous les observateurs, on ne peut voir un animal plus méchant, plus insensé, plus furieux ; jamais il ne cesse d'être en colère ou de mauvaise humeur ; la moindre cause l'irrite, et ce n'est que par rage qu'il montre de l'activité. De là lui est venu le surnom de *diable*.

Ses habitudes sont complétement nocturnes ; il craint la lumière du jour peut-être plus encore que les hiboux. Aussi, tout le temps que le soleil est à l'horizon, se cache-t-il dans les endroits les plus sombres qu'il peut découvrir. Mais, dès que la nuit s'est faite, il sort du gîte et rôde à la recherche de sa nourriture ; il se montre alors rapide dans ses mouvements. Marchant comme l'ours, il appuie toute la plante du pied sur le sol ; à l'instar du chien, il s'assied sur son derrière, et porte ses aliments à la bouche avec ses pattes de devant.

Il se précipite avec rage sur tous les animaux dont il lui

est possible de s'emparer, et en fait sa proie ; qu'ils soient vertébrés ou invertébrés, peu lui importe, sa voracité n'ayant pas de bornes. S'il manque sa victime du premier bond, il la poursuit en donnant de la voix ; son cri alors tient le milieu entre un aboiement et un grognement.

La femelle met bas de trois à cinq petits. On croit qu'elle les porte longtemps sur son dos, mais il n'y a rien de bien certain à ce sujet.

En captivité, le diable, même après plusieurs années, reste aussi furieux que le jour où on l'a pris. Il se jette avec rage sur tout ce qui l'approche, et son gardien est toujours traité par lui comme un étranger. Il ne souffre aucun animal dans sa cage. On peut néanmoins facilement le nourrir à la viande crue et même, plusieurs jours de suite, ne lui donner que des os dont il vient à bout avec ses bonnes dents.

Les colons se régalent avec sa chair, la déclarant très bonne et presque semblable à celle du veau. On ignore s'ils tirent quelque parti de sa dépouille.

CHASSE DU SARCOPHILE URSIEN

« Dans les premières années de leur établissement, les colons de la terre de Van Diémen eurent, dit Brehm, beaucoup à souffrir des ravages que cet animal, alors très répandu, commettait dans les basses-cours. Comme les martes, il se glissait la nuit dans les poulaillers, égorgeant tout. Aussi ne tardèrent-ils point à le poursuivre avec

acharnement, et même à le manger par esprit de vengeance.

« Les mille piéges qu'ils lui tendirent alors, les chasses qu'ils organisèrent en grand contre lui, eurent pour résultat de refouler cette espèce pillarde dans les forêts les plus impénétrables des montagnes. Aujourd'hui, même sur les points où il est encore commun, on ne le voit que très rarement aux alentours des fermes. »

Ce qui a facilité grandement l'œuvre de destruction de cet animal, c'est qu'il est très vorace, qu'il mord à toutes les amorces, viande, poisson ou mollusque, et tombe par suite dans tous les traquenards tendus à son intention.

Sa chasse, la nuit, à l'aide des chiens, est plus difficile; il lutte contre eux avec une rage incroyable et une ténacité qui dure jusqu'à la mort. Jamais un chien *seul* ne parviendrait à le réduire; et même les chasseurs, éclairés par des torches, feraient bien de venir le plutôt possible au secours de la meute, que cet animal maltraite toujours avec ses dents terribles et sa puissante mâchoire.

LE KANGUROO GÉANT

Ce Kanguroo, le *boomer* des colons, est à la fois le plus grand de la famille et celui qui a été le mieux étudié.

Un mâle adulte, lorsqu'il est assis, a la hauteur d'un homme ; sa longueur totale, y compris $0^{m}90$ pour la queue, dépasse deux mètres ; son poids varie de 75 à 110 kilogrammes. La femelle est toujours d'un tiers environ plus petite.

Cet animal *diurne*, découvert en 1770 par Cook, sur les côtes de la Nouvelle-Galles du Sud, vit dans les vastes pâturages ou dans les cantons couverts de buissons touffus, si abondants en Australie, et c'est dans ces buissons qu'il se retire l'été pour se mettre à l'abri des rayons brûlants du soleil.

« Quoiqu'on le rencontre par petites troupes, il est cependant moins sociable qu'on ne l'a cru jadis. On en voit d'ordinaire trois ou quatre réunis, mais aucun ne s'inquiète des autres. La haute stature des mâles semblait les désigner aux fonctions de chef des groupes ; cette croyance a été reconnue erronée.

« Leur allure, telle qu'on la voit quand ils sont à paitre, est un saut lourd et maladroit. L'animal, dit Brehm, applique toute la main sur le sol et place ses pattes de derrière près de celles de devant, et même entre elles ; il s'appuie

en même temps sur sa queue ; mais cette position fatigante ne peut durer qu'un instant.

« Lorsqu'il veut arracher les plantes avec ses pattes de devant *(espèces de mains terminées par cinq doigts armés d'ongles arrondis)*, il s'assied sur la queue et les pattes de derrière, en laissant retomber ses membres antérieurs, et, lorsqu'il en a pris une, il se redresse pour la manger. Son corps paraît alors reposer sur un trépied dont les branches seraient formées par les membres de derrière et la queue.

« Quand il est à demi rassasié, il se couche sur le sol ; s'il lui prend alors fantaisie de manger, il se borne à se soulever un peu et à s'appuyer sur ses courtes pattes de devant.

« Au moindre bruit, le kanguroo, flâtré comme un lièvre au gîte, se lève, surtout le mâle adulte, et regarde autour de lui, en se dressant sur la pointe des pieds. Aperçoit-il quelque chose de suspect, il se hâte de fuir. Ramassant ses jambes de devant contre sa poitrine, il fléchit, puis, étendant brusquement avec toute la force des muscles fémoraux ses membres postérieurs longs et grêles, il file par sauts dans l'air comme une flèche. Un bond suit l'autre immédiatement, et chacun d'eux varie, en cas de vive poursuite, de six à dix mètres, sans que jamais les pattes de devant touchent la terre. »

Cet animal se nourrit d'herbes, de feuilles, de racines, d'écorces d'arbres, de bourgeons, de fruits, et n'est pas ruminant comme on l'a cru à tort. L'ouïe est son sens le plus parfait ; la vue semble faible et l'odorat assez obtus. Quant à l'intelligence, elle est peu développée.

« Le rut a des saisons déterminées, du moins si l'on en juge par les individus captifs. Quand, à cette époque, deux mâles poursuivent la même femelle, ils sautent l'un sur l'autre et cherchent à se saisir ; s'ils y parviennent, on les voit alors se soulever sur leur queue et se donner avec

leur pattes de derrière, devenues libres, des coups terribles qui portent particulièrement sur le ventre, sans compter que les pattes de devant et même, dit-on, les queues prennent part à la bataille.

« Le Kanguroo a rarement plus d'un petit, et, malgré sa haute taille, la femelle ne porte que trente-neuf jours. La mère, dès qu'il naît, le prend dans sa bouche, ouvre sa bourse avec ses pattes de devant et greffe le petit être à un de ses mamelons. Douze heure après sa venue au monde, il n'a que trente-deux millimètres de long; c'est une masse molle, transparente, vermiforme, avec des yeux fermés; le nez et les oreilles sont à peine indiqués et les membres presque informes. Appendu à la tétine comme un corps inerte, il est même incapable alors de téter, et le lait, par suite d'une disposition organique particulière, lui est versé directement dans la bouche par le mamelon; ce n'est que plus tard qu'il exercera lui même la succion.

« Il reste ainsi huit mois à se nourrir du lait de la mère; de temps en temps, il montre la tête, mais il n'est pas encore capable de se mouvoir tout seul. Ce n'est qu'arrivé à une certaine taille et qu'après la pousse des poils qu'il s'accroît rapidement et commence à manger. La mère, qui le soigne avec tendresse, se montre alors moins craintive pour lui et permet au mâle curieux de voir son rejeton. Si elle veut se déplacer, elle force son jeune à gagner les profondeurs de la bourse, en lui donnant de légers coups avec ses mains.

« Peu de temps après, le petit abandonne la poche marsupiale et saute autour de sa mère; mais, au moindre indice de danger, il arrive en toute hâte et se précipite dans sa cachette; rassuré, il regarde au dehors avec une expression comique (1). »

(1) La plupart de ces observations n'ont pu être faites que sur des animaux captifs, le kanguroo, à l'état sauvage, étant par trop craintif pour être étudié avec fruit.

On dit que, dans le danger, la femelle cherche à sauver son petit en le cachant à terre, surtout lorsqu'elle est blessée ; elle y parvient souvent parce que le chasseur, qui ne voit que la mère, passe à côté du jeune sans le remarquer.

Les kanguroos-géants supportent facilement la captivité. Plusieurs ont vécu de dix à quinze années en Europe, sans qu'il fut besoin l'hiver de leur donner une écurie très chaude. Lorsqu'on les soigne bien, ils se multiplient rapidement, mais jamais ils ne dépouillent leur timidité native, et jamais ils ne s'apprivoisent assez pour montrer de l'affection à leurs gardiens. Leur naturel est toujours si craintif que des oiseaux même peuvent leur causer un effroi mortel.

Ils doivent être en somme considérés comme des animaux plutôt utiles que nuisibles.

La chair de toutes les espèces de kanguroos est estimée et entre dans l'alimentation.

CHASSE DU KANGUROO GÉANT

« Cet animal est le plus grand gibier de l'Australie. Les indigènes et les colons le chassent avec ardeur, sans épargner pour cela les espèces plus petites.

« Les premiers cherchent à aborder un troupeau sans être aperçus, et presque chaque fois ils réussissent à se saisir de quelque pièce. Dans leurs grandes chasses, les uns se cachent, les autres rabattent le gibier, s'en approchant le plus possible en silence, puis se dressent subitement en poussant des cris. Les animaux effrayés s'enfuient

dans la direction laissée libre par les rabatteurs et deviennent la proie des chasseurs embusqués. Les indigènes s'emparent encore des kanguroos, et cela très habilement, à l'aide de lacets et de diverses espèces de piéges.

« Les colons anglais emploient spécialement pour la chasse de cet animal une race particulière de chiens, obtenue par le croisement du braque anglais et du bouledogue, race remarquable par sa force, son courage et sa persévérance.

« Trois à quatre de ces chiens suffisent généralement pour réduire un kanguroo ou pour l'amener à portée de fusil.

« Cette chasse cependant n'est point sans dangers. L'animal sait faire usage des ongles vigoureux de ses pieds de derrière, et il oppose le plus souvent une forte résistance à la meute et même à l'homme.

« Si un cours d'eau existe aux environs, il s'y réfugie et attend avec tranquillité l'attaque de la meute ; sa grande taille, qui lui permet de prendre pied là où les chiens doivent nager, lui donne alors sur eux un énorme avantage, puisque le premier qui approche est saisi et maintenu sous l'eau jusqu'à ce qu'il soit asphyxié. Un fort mâle peut ainsi tenir tête à une meute nombreuse.

« Même à terre, adossé à un arbre qui couvre ses derrières, comme il se sert très habilement de ses quatre pattes, ce n'est point un animal qu'on puisse réduire sans peine. Aussi les chiens de kanguroo sont-ils dressés à n'attaquer qu'en masse, se précipitant tous à la fois sur l'animal, de manière à l'égorger ou au moins à le maintenir jusqu'à l'arrivée du chasseur. »

Pour édifier le lecteur sur la vélocité et la force de résistance de ce singulier animal, nous ne voyons rien de mieux à faire que de donner la parole à Gould, qui a publié une histoire très complète des animaux de ce genre.

« Je me souviens, dit-il, toujours avec plaisir d'un beau

kanguroo-géant qui se leva tout-à-coup en plaine devant les chiens et se mit à détaler. Il dressa d'abord la tête pour voir qui le poursuivait et par où il pouvait fuir; il s'élança alors, et je pus assister à la course la plus furibonde que j'aie jamais vue. Il parcourut ainsi, d'un trait, quatorze milles anglais (*vingt-six kilomètres*), et, comme il avait pleine carrière, je ne doutais pas qu'il ne nous échappât.

« Malheureusement pour lui, il s'était engagé sur une langue de terre qui s'avançait de trois à quatre kilomètres dans la mer, et le chemin lui fut coupé. Force lui était donc de combattre ou de traverser à la nage un bras de mer de quelques kilomètres de large, malgré une forte brise qui agitait les flots. Sans hésiter, il s'élança dans l'eau et se mit à nager contre le vent; mais, bientôt fatigué, épuisé, il dut revenir au rivage, où il ne tarda point à succomber sous les attaques des chiens.

« Y compris tous les détours, cet animal avait bien parcouru trente-trois kilomètres à la course et 3,500 mètres à la nage. Je ne puis dire au juste le temps qu'il y mit, mais je crois qu'au bout de deux heures il avait atteint la langue de terre, et, à ce moment, sa course était aussi rapide qu'au début. »

L'ONDATRA MUSQUÉ

(FIBER ZIBETICUS)

« Ces animaux, dit Brehm, semblent constituer une transition des arvicolidés aux castors ; il n'en existe qu'une seule espèce, qui est vulgairement connue sous le nom de rat musqué du Canada, le *musquasch* des Anglo-Américains, et qui, d'après Richardson, offre trois variétés, une noire, une tachetée et une blanche. »

L'ondatra mâle adulte a 0m60 de longueur, y compris 0m27 pour la queue. Il présente beaucoup de rapports de forme avec le campagnole amphibie. Son pelage épais, couché, mou et brillant ressemble à celui du castor.

C'est un habitant de l'Amérique du Nord, du Canada surtout. Il fréquente les prairies au bord des grands lacs, des larges fleuves à cours lent, des marais et des ruisseaux, mais il préfère les étangs peu vastes recouverts de roseaux et de plantes aquatiques.

Comme le castor, il est éminemment sociable, puisqu'il forme, une grande partie de l'année, des colonies considérables qui, à son exemple, se construisent des habitations faisant saillie sur le sol et communiquant avec l'onde par un ou deux couloirs souterrains.

Tant que l'eau n'est pas gelée jusqu'au fond, l'animal

vit tranquille dans sa chaude demeure recouverte de neige ; mais, si le froid augmente, si la glace ferme toutes les issues, la colonie dépérit et meurt en grande partie faute d'air.

L'ondatra musqué se nourrit principalement de végétaux aquatiques ; on a cependant trouvé dans ses huttes des restes de coquillages. Les plantations voisines sont souvent saccagées par ces animaux, qui détruisent en fouillant la terre bien plus qu'ils ne peuvent consommer.

Audubon et Bachmann donnent une description des mœurs des ondatras, que nous ne pouvons mieux faire que de copier :

« Les *rats-castors*, disent-ils, sont des animaux vifs, enjoués, lorsqu'ils se trouvent dans leur élément, c'est-à-dire dans l'eau. Par une belle nuit, on peut les voir dans les étangs des moulins, dans les pièces d'eau profondes et tranquilles ; ils jouent, ils nagent de tous côtés, laissant sur l'onde des sillons brillants ; ils s'arrêtent près des touffes d'herbes, sur les pierres d'où ils peuvent atteindre les objets qui flottent ; ils s'asseyent sur la rive, et de là ils sautent à l'eau, l'un après l'autre, comme des grenouilles. De temps en temps on en voit un couché, immobile, à la surface liquide ; il donne par moments un léger coup avec sa queue, comme le fait le castor, puis il disparaît subitement pour reparaître à dix où vingt mètres de là et recommencer le même jeu ou se joindre à ses camarades. D'autres, sur la rive, ramassent des herbes, déterrent des racines et les transportent ensuite dans l'endroit le plus tranquille. On dirait que ces animaux forment une petite communauté pacifique et ne demandent pas autre chose, pour être heureux, que le repos et la tranquillité. »

On ne sait que très peu de chose sur la reproduction du rat-castor. C'est en mars-avril, lorqu'il a quitté sa demeure d'hiver, que l'accouplement s'effectue. La femelle met bas

de trois à six petits, soit dans sa hutte, soit dans un terrier qu'elle a creusé dans les hautes terres, où ces animaux d'habitude passent la belle saison. Quelques naturalistes affirment qu'elle n'a qu'une portée par an, mais d'autres soutiennent qu'elle en a trois ou quatre. On ignore combien de temps les jeunes restent avec la mère et combien aussi dure leur croissance.

Pris jeunes, les ondatras s'apprivoisent facilement et se montrent très doux ; les vieux animaux, par contre, sont méchants et mordent volontiers. Comme ils peuvent, dans l'espace d'une nuit, percer une épaisse planche de bois dur et y faire un trou suffisant pour s'échapper, on ne saurait les garder que dans des caisses doublées en métal.

Les Indiens mangent avec plaisir la chair de l'ondatra ; mais il n'en est pas de même des Européens, qui reculent devant son goût musqué. Quant à la fourrure, elle est assez estimée, bien que sa forte odeur de civette ne plaise pas à tout le monde.

CHASSE DE L'ONDATRA MUSQUÉ

Bien que ces animaux paient un assez fort tribut aux lynx, visons, martes et rapaces ailés, il n'en est pas moins vrai que l'homme est encore leur plus grand ennemi.

On chasse généralement les ondatras moins à cause des dégâts qu'ils font que pour les profits qu'on en retire.

Les affûts de jour et de nuit avec l'arme à feu donnent

de si maigres résultats qu'on a dû entièrement y renoncer. L'emploi des chiens n'a pas mieux réussi.

On prend d'habitude ces animaux dans des piéges amorcés avec des pommes, dans des trappes tendues près de leurs demeures et disposées de manière à tomber dans l'eau où le prisonnier se noie ; mais il faut fréquemment visiter les piéges, attendu que les captifs, morts ou non, sont immédiatement déchirés et dévorés par les individus libres.

Les Indiens, qui savent très bien reconnaitre si une hutte est habitée, s'en approchent silencieusement, enfoncent leur lance à travers ses parois et embrochent presque toujours l'animal qui s'y trouve. Ils retirent leur victime en découvrant alors le dôme.

On capture encore les rats-castors en les enfumant avec des mèches soufrées. Enfin, on opère avec succès la destruction des huttes lorsqu'à l'aide de solides filets munis de poches toute communication avec l'eau a été habilement interceptée.

LE MYOPOTAME COYPOU

(CASTOR DES MARAIS)

Le coypou, vulgairement castor des marais, atteint à peu près la taille de la loutre commune. Son corps a plus de 0m50 de long ; parfois même de vieux mâles vont jusqu'à 1m00. La queue est environ toujours de la longueur du corps.

La base des poils est gris-ardoise, la pointe brun-roux ; les longs poils soyeux sont plus foncés que les autres. Le dos parait brun-châtain, le ventre presque noir, les flancs roux-vifs, le bout du museau et les lèvres blanc ou gris-clair. Enfin les dents incisives sont très fortes.

Le coypou habite une grande partie de la zone tempérée de l'Amérique méridionale. On le trouve dans tous les pays sud du tropique.

D'après Rengger, il fréquente les bords des lacs et des fleuves, et de préférence les eaux tranquilles où les plantes aquatiques forment, à la surface de l'onde, une couche capable de le porter.

Ces animaux vivent par paires. Chaque couple se creuse au bord de l'eau un terrier de 1m00 à 1m20 de profondeur et de 0m50 à 0m60 de diamètre, dans lequel il passe la nuit et une partie du jour. C'est là aussi que la femelle dépose sa progéniture.

L'HYDROCHÈRE CAPYBARA

Les hydrochères sont les plus curieux des rongeurs et en même temps les plus grands et les plus lourds. Ils ont le port et le pelage du cochon, avec une queue nulle, et, pour caractères, l'anus et les parties génitales externes entourés d'un repli cutané. Enfin leurs doigts sont réunis par une étroite membrane natatoire.

Le capybara est jusqu'ici la seule espèce de ce genre que l'on connaisse. Adulte, il a à peu près la taille d'un porc d'un an, $1^{m}15$ de long et $0^{m}50$ de haut. Son poids atteint environ cinquante kilogrammes. Quant à sa couleur, il n'est pas aisé de la décrire ; elle offre un mélange de brun, de roux, de jaune-brunâtre ; les soies qui entourent la bouche sont noires.

Cet animal se trouve dans toute l'Amérique du Sud, depuis l'Orénoque jusqu'à la Plata, depuis l'océan Atlantique jusqu'aux premiers versants des Andes.

Il habite les cantons bas, forestiers, marécageux, au bord des lacs et des cours d'eau, surtout des grands fleuves, et ne s'éloigne jamais de l'onde de plus de cent cinquante mètres. Il est très commun dans certains endroits et donne toujours la préférence aux lieux déserts, où seulement on peut le voir de jour, en grandes bandes, près de l'eau, paissant et se reposant.

« Lorsqu'on l'effraye, raconte d'Azara, il pousse un son

élevé et plein qui peut se rendre par *a-pé*, et qu'il n'émet dans aucune autre circonstance; puis il se jette à l'eau, où il nage facilement, ne laissant guère dehors que ses narines; mais, si le péril est plus grand, s'il est blessé, il plonge et va sortir un peu plus loin, parce qu'il ne saurait longtemps rester immergé. Bien qu'il fasse parfois des traversées pour atteindre d'autres eaux, on constate que d'ordinaire chaque famille conserve son cantonnement, et la preuve en est dans les monceaux d'excréments qu'on y trouve.

« Le capybara ne dévore jamais de poissons; il se nourrit exclusivement d'herbes et de végétaux, mangeant volontiers du reste les melons et les citrouilles qui se trouvent à sa portée.

« Il ne se creuse point de terrier, passe de longues heures assis sur ses tarses, se couche rarement sur le ventre, court peu et vaque beaucoup plus la nuit que le jour. »

Sa marche est un pas lent; serré de trop près, il bondit, mais sa course n'est pas de longue durée. Si on le tourmente dans le canton qu'il exploite, on le voit émigrer.

C'est en somme un animal paisible, qui ne joue jamais avec ses semblables et qui est d'ailleurs presque stupide. Son odorat semble très développé, tandis que l'ouïe et la vue laissent à désirer. Mais ce qu'il perd sous le rapport des sens paraît lui profiter en force musculaire; deux hommes en effet sont à peine capables de dompter un capybara adulte.

La femelle met bas chaque année de deux à quatre petits. Ils suivent leur mère dès la naissance et lui paraissent très attachés. On dit que le mâle a deux ou trois femelles.

D'Azara afirme *de visu* que les jeunes capybaras sont susceptibles de s'apprivoiser sans aucun soin, et même que, laissés alors libres, ils sortent et reviennent volontairement.

Les Indiens *seuls* mangent sa chair, qui répugne aux blancs à cause de son goût gras. Au Paraguay, on fabrique avec la peau des courroies, des couvertures et des souliers.

CHASSE DE L'HYDROCHÈRE CAPYBARA

Le jaguar est l'ennemi le plus redoutable de l'hydrochère. Nuit et jour, il suit sa piste et, au bord des rivières, on peut affirmer, sans crainte de démenti, que cet animal suffit presque à sa nourriture.

Les indigènes rivalisent avec le carnassier pour détruire, par tous les moyens possibles, ce curieux quadrupède; mais les blancs ne le chassent que par plaisir. Ils le surprennent, lui barrent la retraite vers le fleuve ou le lac et le renversent avec le lasso. Le plus souvent, néanmoins, ils le poursuivent dans l'onde. Est-il atteint d'un coup de feu, il saute à l'eau, mais force lui est bientôt de regagner la rive; si alors sa blessure est mortelle, comme il coule immédiatement à fond, sa dépouille est perdue presque toujours.

Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il emploie ses fortes dents; il lutte alors avec vigueur et peut faire de graves blessures.

LE LIÈVRE VARIABLE [1]

Le lièvre blanc ou lièvre des Alpes est le seul du genre qu'on trouve dans les hautes régions.

Il constitue positivement une espèce particulière et se distingue du lièvre brun ou gris des montagnes par sa structure et par ses mœurs.

Son pelage d'hiver est tout blanc, à l'exception de la pointe des oreilles qui reste invariablement noire. Vers le mois de mai, la couleur commence à grisonner sur le dos; les taches blanches vont en disparaissant, et bientôt l'animal revêt son costume d'été, qui semble d'un gris olivâtre mêlé de noir. En toutes saisons, le poil se montre plus fin que celui du lièvre ordinaire.

Cet animal est un peu plus petit que son congénère des montagnes; mais de vieux bouquins pèsent jusqu'à six kilogrammes; aux Grisons, on en a même tué de 7k500.

Il habite les régions septentrionales de l'Asie et de l'Europe, la chaîne des Alpes, en Savoie, en Suisse, au Tyrol, en Styrie.

Dans tous les cantons que couvrent la chaîne des Alpes et ses rameaux, on peut être certain de le rencontrer sur

(1) C'est au naturaliste Tschudi (*Les Alpes*, Berne 1853, page 423) que nous empruntons l'histoire naturelle et les modes divers de chasse de ce curieux rongeur, en abrégeant toutefois de notre mieux.

les hauteurs; mais il n'y est pas aussi commun que le lièvre ordinaire en plaine. Partout où les forêts s'élèvent très haut, il est plus fréquent que dans les localités où elles s'arrêtent à des niveaux inférieurs. La raison en est bien simple, l'animal ne pouvant prospérer sur un terrain déboisé et nu, à cause des corbeaux, des corneilles, des renards, des aigles, qui le découvrent sans peine et qui le pillent sans relâche.

Les limites verticales de la région qu'il habite ne sont pas très distantes. L'été et une grande partie de l'année, il se tient, entre les derniers sapins et les neiges éternelles, aux mêmes hauteurs que le lagopède et la marmotte (1), c'est-à-dire entre 5,500 et 8,000 mètres, mais il pousse ses excursions à une altitude plus grande. L'hiver le force à descendre dans les forêts, qui lui servent d'abri et où il trouve quelques places dépourvues de neiges; cependant, il se risque rarement alors au-dessus de 3,000 mètres, et reprend au plus vite le chemin de ses sommités chéries.

En été, il va au gagnage le matin, de si bonne heure que parfois il fait encore nuit. Il broute de préférence les trèfles des diverses espèces, les matricaires, les achillées, les violettes, les saules nains et ronge l'écorce de daphné, respectant avec prudence les aconits et les ellébores. Une fois rassasié, il se rase provisoirement. Un peu avant le crépuscule du soir, il retourne au gagnage, après quoi il va se gîter pour la nuit.

C'est pendant l'hiver que le lièvre variable mène une bien triste existence. Si une neige précoce le surprend alors qu'il n'a pas encore revêtu sa fourrure épaisse et duveteuse, il passe souvent plusieurs jours sous une pierre ou un buisson sans oser sortir et meurt de froid et de faim.

(1) Ce n'est que par un oubli fâcheux que nous n'avons pas traité du lièvre *variable* dans notre *Vénerie au XIXe Siècle en France*.

Une autre fois, surpris par une tourmente d'hiver, il se rase en plein air; la neige l'ensevelit et force lui est d'attendre, sous ce blanc linceul de 0m60 à 0m70 d'épaisseur, que le froid en ait assez durci la surface pour qu'elle puisse le porter. Afin de vivre alors, il se creuse une galerie et mange les feuilles et les racines des plantes vivaces. Sorti enfin de ce tombeau, il se retire dans les forêts, broutant les herbes desséchées et rongeant les écorces. Souvent aussi, dans les Alpes surtout, il s'approche des chalets où les montagnards remisent du foin et, s'il peut s'y introduire, c'est une bonne aubaine pour lui.

Le lièvre variable est aussi fécond que le lièvre ordinaire. La hase à chaque portée met bas de deux à cinq petits, qui ne sont guère plus gros que des souris; dès le second jour, ils suivent la mère en sautillant et ne tardent pas à manger des herbes tendres. La première mise bas a lieu en avril ou mai et la seconde en juillet; quant à la troisième, qui est très probable, on n'est pas encore bien fixé jusqu'à présent.

La durée de la gestation est de trente à trente et un jours, et celle de l'allaitement de vingt au plus.

On ne sait pas encore si les lièvres variables des Alpes et du Nord appartiennent ou non à la même espèce; mais, en tout cas, ils sont bien tous deux de fidèles enfants de leur patrie, et leur pelage s'harmonise admirablement avec la teinte du milieu qu'ils habitent.

Cet animal est plus facile à apprivoiser que le lièvre ordinaire; il se montre plus tranquille, plus familier; mais l'air si vivifiant des montagnes lui manque, et on ne peut dès lors le conserver longtemps captif. Il blanchit toujours l'hiver, tandis que celui du Groënland conserve cette teinte l'année entière.

On a souvent nié la possibilité de croisements entre le lièvre des neiges et le lièvre ordinaire, et l'existence d'hybrides de ces deux espèces. Aujourd'hui le doute n'est plus

permis, la réalité du fait étant établie par de nombreuses et sérieuses observations.

La peau de cet animal a peu de valeur, mais en revanche sa chair très savoureuse est fort recherchée.

CHASSE DU LIÈVRE VARIABLE

Le lièvre des neiges est exposé de jour aux attaques des lynx, des renards, des faucons et des aigles ; la nuit, il a à se garer des martes, des putois et encore des renards ; mais son ennemi le plus redoutable, c'est toujours l'homme.

La chasse de cet animal dans les Alpes, ne se pratiquant avec fruit que lorsque la neige couvre toute la région, est très pénible ; mais, en compensation, elle est moins incertaine que celle de tout autre gibier, parce que le pas récent d'un lièvre conduit infailliblement à son gîte.

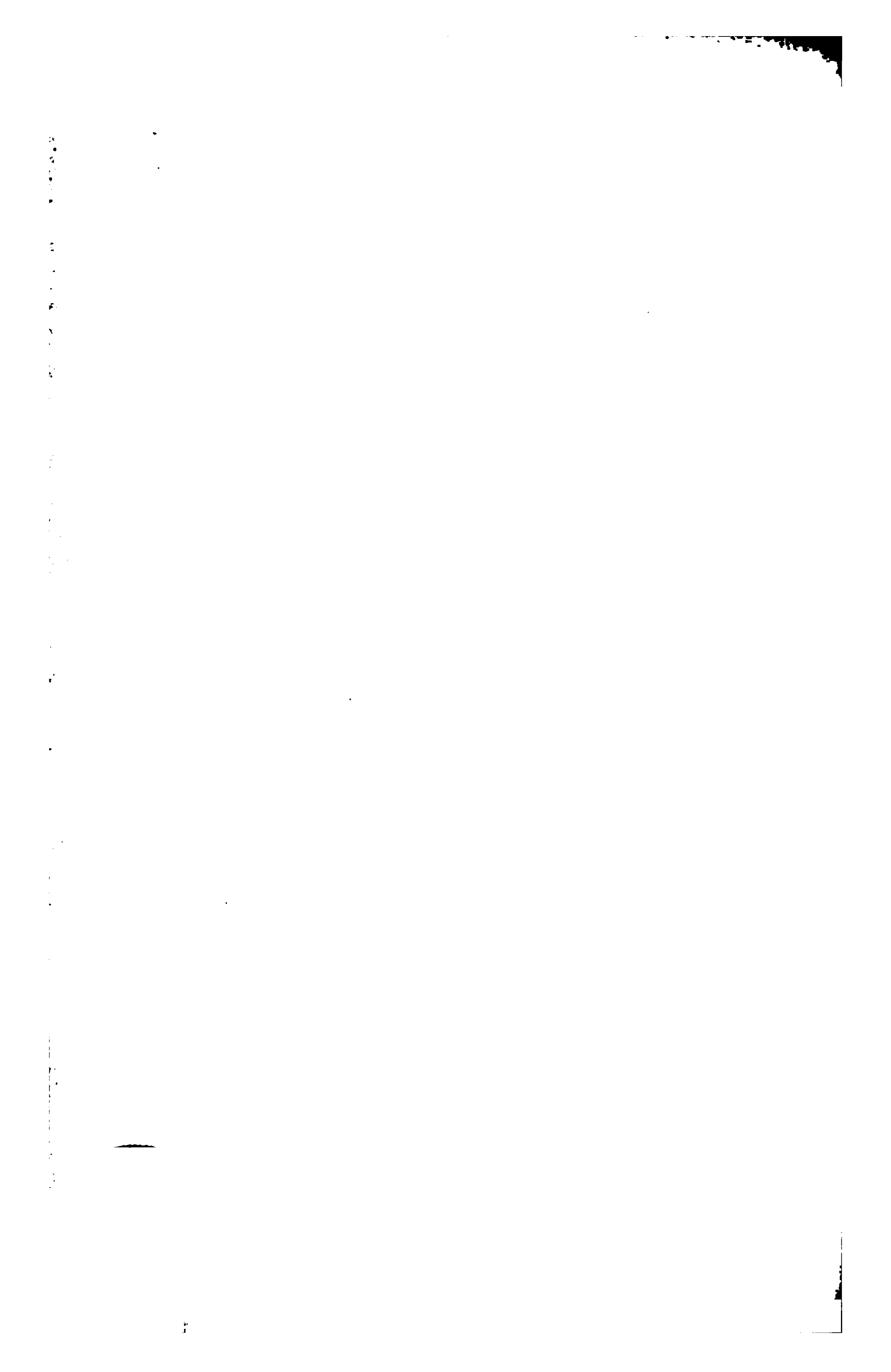
Les empreintes ont quelque chose de particulier; elles sont très larges et disposées deux à deux à de grands intervalles. Le pied du lièvre des Alpes est parfaitement approprié au milieu où il vit ; la plante en est large et les doigts sont plus gros que chez le lièvre ordinaire ; il les écarte encore en courant, de sorte que son pied élargi l'empêche d'enfoncer dans la neige. Enfin, sur la glace, ses ongles rétractiles lui rendent d'excellents services.

Quand le chasseur, familiarisé avec l'empreinte, découvre les points où le lièvre a remué la neige pour manger et qu'il suit la piste, il voit le pas se croiser en tous sens, former une ligne très compliquée, interrompue par de nombreux sauts ; puis, quelque temps, elle redevient régulière et continue. La piste ensuite décrit une courbe, se

complique d'allers et de contre-pieds, généralement moins nombreux et moins savamment enchevêtrés que ceux du lièvre brun, et se termine par un cercle qui enveloppe un buisson, une grosse pierre ou une cavité. C'est là le gîte gagné d'un seul saut ; étendu sur la neige tout de son long, l'animal y dort ou songe en faisant claquer ses mâchoires, ce qui imprime à ses oreilles un tremblement particulier. Si le temps est froid avec un fort vent glacé, le lièvre tiendra ferme au gîte et le chasseur alors pourra le tuer facilement. D'ordinaire, il prend hâtivement la fuite par grands sauts, mais, comme il est habitué aux craquements et détonations de la montagne, les coups de feu ne l'effrayent guère ; manqué, il ne va pas loin et on le retrouve sans peine. De plus, ses voisins de gîtes, ne se dérangeant pas pour si peu de bruit, offrent au chasseur qui explore bien le terrain l'occasion assez ordinaire d'en tirer, le même jour, trois ou quatre à la reposée.

On n'emmène pas de chiens à cette chasse ; ils enfonceraient trop dans la neige et ne serviraient à rien. On attend, pour chasser aux chiens courants, que le terrain soit débarrassé de ce blanc et épais linceul, et on constate vite alors que le lièvre des Alpes, qui se lève toujours sous le nez de la meute, ne fait guère une belle défense et se montre sous ce rapport bien inférieur au lièvre brun ; le plus souvent, après quelques courtes randonnées, il se réfugie dans les terriers des marmottes, et non pas dans ceux des renards, comme on l'a écrit par erreur.

Nous ne savons rien sur cette chasse dans le nord et en Asie.



LE LIÈVRE D'ÉTHIOPIE

Le lièvre d'Ethiopie se distingue par sa petite taille et par des oreilles bien plus longues que celles du lièvre d'Europe. La couleur de son pelage se rapproche beaucoup de la teinte du sable. On ne le trouve que dans le désert proprement dit et ses limites immédiates, sur les côtes orientales de l'Afrique.

Il est sot et niais ; sa bêtise provient de trop de confiance, parce que, fidèles encore à la loi mosaïque, quoique mahométanes ou chrétiennes, les peuplades voisines, les Abyssins entr'autres, méprisent sa chair, et dès lors le laissent en paix multiplier à son aise.

On ne sait presque rien sur ses mœurs et habitudes.

CHASSE DU LIÈVRE D'ÉTHIOPIE

Il est commun loin des lieux habités par les Européens, ce qui indique chez lui un commencement raisonné de sage méfiance, et il n'est pas rare d'en voir quatre, six, huit

se lever à la fois devant le chasseur, circonstance qui permet de les déclarer sociables.

Quelque abondant que soit cet animal, on arrive rarement à le voir au gite, tant la couleur de son pelage se confond avec celle du sol.

Un bruit vient-il à le frapper, il s'éveille et cherche quelle en est la cause. Si c'est un homme qui s'approche, il ne se hâte pas de fuir; il gagne lentement le premier buisson venu, s'y couche et dirige ses oreilles vers l'endroit suspect. Les buissons très clair-semés et fort peu touffus permettent, à une centaine de pas, d'apercevoir l'animal, qui paraît cependant s'y croire invisible, puisqu'il se laisse approcher parfois à quinze ou vingt mètres; il gagne alors un autre buisson où il se tapit de nouveau. On peut, quand on a des loisirs, le conduire ainsi à plusieurs kilomètres.

L'a-t-on tiré et manqué, il ne change point pour cela ses habitudes; il court un peu plus rapidement et s'éloigne davantage; mais, malgré le bruit de la détonation et le sifflement des plombs, il continue avec impudence à regarder le chasseur.

Brehm, qui trouve qu'on devrait avoir honte de courir fastidieusement après un être aussi stupide, s'empresse de reconnaître qu'il n'en est plus de même lorsqu'un chien empaume la voie. Le lièvre sait alors que quelques sauts rapides ne le sauveront point et qu'aucun buisson ne lui offrira une retraite sûre; il se décide en conséquence à faire des randonnées rapides, ce qui le sauve souvent; mais, en terrain nu, un autre péril le menace: c'est l'aigle, témoin de la poursuite, qui fond sur lui, l'enlève du sol et l'a bientôt étouffé dans ses serres puissantes.

LE TAMANOIR A CRINIÈRE

Deux fourmiliers habitent le Paraguay, *l'yurumi* et *le caguare*. Nous ne nous occuperons ici que du premier, dont les mœurs ont été si admirablement étudiées par Rengger, qu'il nous faut le copier presque textuellement.

Ce singulier et fort curieux animal a 1ᵐ40 de long; sa queue nue mesure 0ᵐ73, et plus d'un mètre si l'on tient compte des poils. On trouve quelquefois de vieux mâles qui atteignent 2ᵐ60 en tout.

Il n'offre point, tant s'en faut, une physionomie attrayante. Sa tête est un cône long, mince, un peu recourbé en bas à sa partie antérieure; son museau est court et obtus. Il a les deux mâchoires d'égale longueur, l'inférieure étant peu mobile; l'orifice buccal réduit à une fente dans laquelle on peut à peine introduire le pouce; les yeux petits et enfoncés. Les longs poils qui couvrent le cou font paraître cette région plus volumineuse que le derrière de la tête. Le tronc est gros, informe, comprimé de haut en bas, porté sur des jambes courtes. Les avant-bras sont larges et musculeux. Les pattes de devant ont quatre doigts armés d'ongles très forts, comprimés et semblables à de formidables serres d'aigle. Les membres de derrière sont moins solidement charpentés et armés; ils se terminent par des pieds de 0ᵐ22 de long, ayant chacun cinq doigts onguiculés.

La langue, épaisse au plus d'un centimètre, est très protractile; l'animal peut la projeter à un demi-mètre hors de la bouche.

Cet animal porte des soies raides, serrées, rudes, courtes sur la tête, ayant jusqu'à 0m25 sur la nuque et l'épine dorsale, où elles forment une crinière et atteignant 0m40 à la queue, tandis que leur longueur n'est que de 0m09 sur le reste du corps, y compris les pattes. Le bout du museau, les lèvres, les paupières, la plante des pieds sont noirs, et du reste la teinte générale est d'un brun foncé.

Le tamanoir à crinière est propre au Paraguay, où on ne le trouve pas en abondance. Quelques naturalistes prétendent qu'il se rencontre dans presque toute l'Amérique du Sud, depuis le Rio de la Plata jusqu'à la mer des Caraïbes; c'est possible, mais pas encore prouvé.

Il habite les endroits déserts ou médiocrement peuplés de la partie nord du Paraguay, n'a pas de gîte fixe, rôde tout le jour dans la plaine et s'endort où la nuit le surprend.

Sa marche ordinaire est très lente; il appuie à terre toute la plante des pieds et porte élevée sa longue queue touffue. Lorsqu'on le poursuit, la vitesse de son lourd galop ne dépasse point celle d'un bon marcheur au pas accéléré. En mouvement comme au repos, ses ongles sont fléchis en dedans, et il ne progresse que sur le bord externe des pattes de devant.

Sa nourriture se compose exclusivement de termites et de fourmis. Avec ses ongles des pieds antérieurs, il bouleverse leurs nids, allonge sa langue au milieu des insectes et la retire lorsqu'elle en est couverte. Cela se continue jusqu'à ce qu'il soit rassasié ou qu'il n'y en ait plus.

L'organe de l'odorat est remarquablement développé; l'ouïe vient après; la vue est mauvaise. Sa voix ne consiste qu'en une sorte de beuglement de colère.

On ignore l'époque de l'accouplement ainsi que la durée

de la gestation, mais on connaît la saison de la mise bas. C'est au printemps que la femelle donne le jour à un seul petit, qu'elle porte sur son dos et allaite très longtemps; car, lors même qu'il est en état de suffire à ses besoins, il ne quitte sa mère que quand elle est pleine de nouveau.

Le tamanoir, pris jeune, s'apprivoise facilement; s'approchant alors des personnes, il reçoit leurs caresses avec plaisir et se montre même très enclin à jouer.

On le nourrit sans peine avec du lait, des fourmis et de la viande hachée. Dans ces derniers temps, plusieurs de ces animaux, amenés vivants en Angleterre et en Espagne, y ont été gardés quelques mois.

Les Indiens *seuls* mangent la chair du tamanoir, malgré le goût prononcé d'acide formique qu'elle présente invariablement. Ils utilisent sa peau, à laquelle les paysans du Paraguay attribuent la vertu de préserver contre les maux de reins, lorsqu'on la met sous les couvertures.

CHASSE DU TAMANOIR A CRINIÈRE

Le tamanoir n'a à craindre que deux ennemis: le jaguar et l'homme.

« Menacé par ce redoutable carnassier, il se contente de s'asseoir sur son derrière et, faisant résolument face, il lui oppose ses terribles ongles. Le jaguar, le voyant ainsi sur ses gardes, n'ose pas d'ordinaire attaquer; s'il s'y risque, le tamanoir le saisit et ne le lâche qu'après lui avoir fait perdre la vie en lui enfonçant ses griffes dans le corps, de sorte, dit d'Azara, qu'il arrive parfois que les deux adversaires restent morts sur le terrain. Il est constant, ajoute-t-il, que c'est bien ainsi que se défend le tamanoir; mais j'ai de la peine à croire que cela lui suffise contre le jaguar,

capable de le tuer d'un coup de patte ou de dents et beaucoup trop agile pour se laisser saisir par un être aussi lourd. »

« La première fois, dit Rengger à son tour, que dans les pampas du Paraguay, j'ai entendu parler de ces étranges luttes qui ne finissent que par la mort des deux antagonistes, je n'y ai pas ajouté plus de foi que d'Azara. Maintenant je ne les tiens point pour impossibles : seulement, je crois qu'elles doivent être fort rares et s'engager alors tout autrement qu'on ne le dit. Le jaguar, en effet, ne donne guère à sa proie le loisir de se mettre sur ses gardes ; il fond à l'improviste sur elle, l'atteint en deux ou trois bonds et souvent la terrasse d'un seul coup. Il arrive parfois pourtant que ce premier coup porte à faux, et alors le carnassier se trouve un moment dans une situation critique, car il est comme prosterné aux pieds de son ennemi et pour ainsi dire à sa discrétion. Ce moment, à la vérité, est fort court ; mais, habilement mis à profit, il peut changer la face du combat et permettre au tamanoir de ne pas mourir sans vengeance. »

Cet animal est paisible, tranquille, inoffensif pour les mammifères comme pour l'homme. On peut le chasser longtemps devant soi sans qu'il cherche à résister ; mais, si on le maltraite, il fait face, se dresse sur ses pattes de derrière, étend ses bras vers son ennemi et essaie de le prendre entre ses griffes.

Les Indiens le tuent avec un lourd bâton de 1m33 à 1m50 de longueur ; seulement, par prudence, ils se tiennent avec soin sur leurs gardes, et sont toujours alors prêts à faire un bond de côté qui leur évite la mortelle étreinte de l'animal. Ils frappent sur la tête ; deux à trois coups suffisent ordinairement pour l'assommer.

Ils ne paraissent point l'assaillir avec leurs flèches et leurs lances, et nous ne sachions pas que les blancs emploient jamais le fusil pour en venir à bout.

L'ORNITHORHYNQUE

PARADOXAL

Voici le plus extraordinaire de tous les quadrupèdes, un animal qui, au lieu de bouche et de dents, a *un bec de canard ou de cygne*, avec lequel il doit pourvoir à sa nourriture.

Les colons l'appellent *taupe d'eau* et les indigènes *maltangong, tambreet, tohumbuck, mufflengong.*

Ce mammifère a 0^{m}54 de long, y compris les 0^{m}14 de la queue. Le mâle est toujours plus grand que la femelle. Des soies épaisses, grossières, d'un brun foncé, à reflets blanc-d'argent, le recouvrent. Au-dessous on trouve un duvet très mou, gris, semblable au duvet du phoque et de la loutre de mer. Ses pattes sont palmées comme celles des canards. Son bec est entouré à la base par une sorte de bouclier.

On ne rencontre cet être singulier que sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, dans les rivières et les eaux tranquilles de la Nouvelle-Galles du Sud et de l'intérieur des terres. Il est commun près de Nepeau, Newcastle, Campbell et Macquarie, sur les bords de la rivière, des Poissons et du Wollundilly. Enfin, il n'est point rare dans les plaines de Bathurst-Goulborn, aux bords de l'Yas ou Morumbidgen; mais il parait manquer dans le nord, le sud et l'ouest de l'Australie.

Il habite de préférence les bords des fleuves où l'eau est tranquille et où poussent de nombreuses plantes aquatiques à l'ombre d'arbres touffus.

C'est là qu'il se creuse un terrier, généralement sur une rive escarpée, au milieu des herbes, tout auprès du niveau de l'onde. Un couloir sinueux, de cinq à six mètres de longueur, aboutit à un vaste donjon; tous deux sont tapissés de plantes aquatiques desséchées. Ordinairement le terrier a deux issues, l'une au-dessus, l'autre au-dessous du niveau de l'eau. Dans ce cas, ces deux couloirs se dirigent obliquement en montant de telle façon que le donjon ne puisse pas être envahi par les fortes crues; il en résulte tout naturellement, d'après l'état des lieux, que parfois ces boyaux ont une longueur forcée de six à douze et même de dix-sept mètres.

On voit constamment les ornithorhynques dans les eaux de l'Australie; ils sont toutefois beaucoup plus abondants au printemps et à l'automne, de sorte que l'on pourrait se demander s'ils n'ont pas un sommeil hivernal.

Bien que leurs habitudes soient nocturnes, on les voit cependant vaquer à leur nourriture et jouer entr'eux, matin et soir. Ils se tiennent de préférence près du bord, cherchant à manger entre les racines et les feuilles. Leur bec leur sert à barboter comme le canard dans la vase et à en extraire les vermisseaux, sans s'occuper le moins du monde des insectes qui circulent autour d'eux. En somme, ils se nourrissent principalement de vers, de mollusques, de petits insectes aquatiques, dont ils remplissent leurs abajoues; et, la chasse finie, ils les mangent tranquillement. Il nous faut ajouter que ces animaux nagent et plongent fort bien et qu'ils peuvent rester sous l'eau sept minutes environ.

C'est un spectacle très amusant que de les voir à terre! ils allongent leurs pattes en avant, écartent leurs doigts, s'étendent et bâillent, le tout avec une expression vraiment comique.

Les organes génitaux, urinaires et excrémentiels ne s'ouvrant à l'extérieur que par un seul orifice, on a cru assez longtemps que les ornithorhynques pondaient des œufs ; mais aujourd'hui il est universellement reconnu qu'ils sont vivipares, depuis surtout qu'on a constaté l'existence des mamelles. Il n'en demeure pas moins acquis que déjà chez eux on voit d'une façon manifeste la transition de la viviparité à l'oviparité, d'autant plus que chez le mâle, à l'instar des oiseaux, les organes génitaux ne manquent jamais de se tumétier quand vient l'époque des amours.

On n'est pas renseigné sur la date du rut et sur la durée de la gestation. Bennett a pu seulement constater, en défonçant plusieurs terriers, que les femelles n'y déposaient jamais plus de deux ou trois petits, ayant cinq centimètres de long au début. Les indigènes disent qu'elles les allaitent d'abord, puis qu'elles les nourrissent avec des insectes, des petits mollusques et de la vase.

Si les tentatives réitérées de Bennett pour rapporter un ornithorhynque vivant en Europe furent infructueuses, il put du moins se procurer sur place des jeunes et même des adultes et les observer plusieurs mois de suite.

« Lorsqu'on sort, dit-il, les jeunes du terrier, ils ne font point de grandes tentatives pour se sauver et s'apprivoisent assez rapidement ; mais il n'en est pas de même des adultes qui, la nuit surtout, emploient tous les moyens imaginables pour reconquérir leur liberté.

« Les petits, au dire de Bennett, ne voient pas bien devant eux, parce que les yeux sont placés trop haut ; aussi se butent-ils souvent à tous les objets qui se trouvent sur leur chemin.

« Ils aiment à jouer avec leur maître, sont sensibles à ses caresses, mordillent ses doigts comme les jeunes chiens et ne grognent un peu que quand on les réveille d'un sommeil très profond. Leur pelage vient-il à être mouillé, ils le peignent, le nettoient, le lustrent, comme les canards leurs plumes.

« On les nourrit de pain trempé dans l'eau, d'œufs durs, de viande très finement hachée. Ils ne paraissent pas préférer le lait à l'eau pure. »

De la peau de l'ornithorhynque, surtout quand elle est mouillée, se dégage une forte odeur de poisson, qui provient sans doute d'une sécrétion huileuse. Malgré ce parfum désagréable, les Australiens mangent avec plaisir la chair de cet animal, et il ne faut guère s'en étonner, car ils consomment tout ce qui peut se dévorer : serpents, rats, crapauds, sans le moindre discernement.

Tirent-t-ils parti de la peau, des poils notamment, c'est ce que nous ne savons pas.

CHASSE DE L'ORNITHORHYNQUE

Il est plus que probable que les Australiens, friands de la taupe d'eau, ne doivent pas manquer de la prendre dans des trappes ou à l'aide de collets; par malheur, Bennett n'en dit mot, et il faut dès lors nous borner aux deux modes de capture qu'il a employés lui-même, à savoir l'affût au fusil et le défonçage des terriers, opérations pour le succès desquelles, dit-il, le concours des chiens est inutile et même tout-à-fait nuisible. »

L'affût ne peut se faire que pendant une heure et demie le matin et un peu moins de temps le soir; il va sans dire que le chasseur bien caché doit se maintenir silencieux et immobile, être prêt à tirer au moment où l'animal plonge et à lui envoyer son coup dès qu'il reparaît à la surface de l'eau. Il visera surtout à la tête, parce que le plomb ne

pénètre point facilement dans le corps à moitié immergé et de plus protégé par ses poils épais. Il n'hésitera jamais du reste à doubler son gibier tant qu'il ne flottera point inerte. On a prétendu *à tort* que cet animal blessé plongeait et ne reparaissait plus, ou bien que tué il coulait à fond comme la loutre.

Défoncer le terrier de l'ornithorhynque n'est rien ; mais ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'abord de le découvrir et puis de déterminer exactement la position des deux couloirs et du donjon. Si on n'est pas maître *absolu* des premiers avant de piocher le dernier, il va sans dire que les animaux adultes s'échapperont.

On peut sans risque prendre à la main nue les jeunes et même les vieux ornithorhynques ; ils ne font alors entendre aucun son et ne cherchent pas à se défendre ; mais la peur qu'éprouve l'animal saisi lui fait toujours évacuer ses excréments, qui exhalent une odeur des plus fétides.

L'ANE HÉMIONE

L'hémione (*dschiggetei*, qui en Mongol signifie *longues oreilles*) a le port et la taille d'un beau mulet de stature moyenne ; il le dépasse néanmoins en beauté, surtout par sa prestance élancée.

Il mesure plus de $1^{m}50$ du sommet de la tête à la naissance de la queue ; la longueur de la tête est de $0^{m}55$; celle de la queue nue est de $0^{m}44$ et, avec les poils, de $0^{m}69$; la longueur totale apparente atteint dès lors $2^{m}74$ au moins. Il a $1^{m}30$ à l'épaule et $1^{m}40$ de hauteur à la hanche.

La tête est plus grande que celle du cheval, plus comprimée latéralement ; il a le cou plus élancé et plus arrondi, le corps allongé, le dos plutôt bombé qu'incurvé ; les membres hauts, fins, forts de tendons ; les épaules, les hanches, les cuisses un peu maigres. Sa queue mince, pareille à celle d'une vache, est couverte, dans la partie postérieure seulement, de soies foncées formant au bout une touffe de $0^{m}25$ de longueur. Les oreilles, plus longues que celles du cheval, sont plus courtes que chez l'âne ; les yeux sont moyens et les naseaux béants, à l'instar du cheval. Du sommet de la tête à l'épaule s'étend une crinière à poils mous, dressés, foncés, d'environ $0^{m}62$ de longueur, ayant de l'analogie avec celle du poulain.

La robe, variable suivant les saisons, à poils crépus et mous comme ceux du chameau, longs de six centimètres

l'hiver et très courts l'été, est d'un gris isabelle, et une bande noire, comme la raie de mulet, va le long du dos depuis la crinière jusqu'au bout de la queue.

L'hémione habite les plaines et les plateaux secs, découverts et herbeux de la partie orientale de la haute Asie et de la Mongolie. On le trouve, surtout aujourd'hui, dans les plaines aux sources salées qui entourent le lac Taréi ; jadis il se montrait en troupeaux dans les steppes Arganiennes, où on n'en voit plus guère.

Observer l'hémione en liberté n'est point facile; il est très craintif, et ses sens, extrêmement développés, lui permettent de reconnaître de loin l'approche de l'homme ; son odorat, dit-on, porte à plusieurs kilomètres de distance.

En allant au pas, il tient toujours son cou levé ; dans sa fuite, il relève complètement la tête pour voir derrière et porte la queue haute ; sa vitesse alors est tellement grande que le meilleur coursier ne saurait l'atteindre.

Les vieux étalons conduisent au moins vingt juments et poulains ; mais les troupes dirigées par des mâles de trois, quatre ou cinq ans ne comptent jamais plus de huit à dix femelles. Expulsés de la bande par le vieux chef jaloux, ces derniers suivent de loin, raccollent quelques juments vagabondes et recueillent les jeunes femelles qu'au moment du rut ce monarque expulse, parce qu'elles ne sont pas encore en âge d'être saillies. Voilà comment les jeunes adultes parviennent, petit à petit, à former de nouvelles bandes aux dépens des harems des sultans plus forts qu'eux.

L'étalon veille à la sûreté de ses juments. A la moindre apparence de danger, il quitte le troupeau et va reconnaître le point suspect ; parfois même il charge les chasseurs qui sont à l'affût, ce qui le fait tuer souvent. D'ordinaire, une fois fixé sur le péril, il rejoint vivement la bande et l'emmène au loin.

Un étalon actif et vigoureux semble indispensable à

l'existence du troupeau. S'il est tué, les juments se dispersent, et, comme elles sont loin de se garder avec la vigilance des mâles, les surprises deviennent faciles et leur destruction presque certaine à bref délai.

Lors du rut, de violents combats ont lieu entre les mâles, qui perdent dans la lutte un morceau de leur peau ou une partie de leur queue. Radde raconte en effet que tous les étalons qu'il a tués étaient couverts de cicatrices qui témoignaient de la fureur de ces batailles.

L'hémione a été longtemps, comme le zèbre, déclaré indomptable, bien qu'on dut conclure le contraire de sa sociabilité et de ses analogies avec les espèces des chevaux domestiques. Si les Mongols ne se sont pas appliqués à soumettre cet animal, la raison en est sans doute que le chameau et le cheval suffisaient à tous les besoins de leur vie nomade; mais les Indiens, plus stables et plus industrieux, devaient en tirer parti; aussi, depuis nombre d'années, l'emploient-ils principalement comme bête de somme.

Dès l'introduction des hémiones en Europe par Dussumier, on s'est beaucoup préoccupé des services qu'ils pourraient rendre comme animaux de trait ou de course. Malheureusement, bien qu'ils se reproduisent et se multiplient avec facilité en France, leur naturel sauvage a empêché d'une façon presque absolue de tirer tout le parti désirable de leur force et de leur agilité ; on a dû, après de nombreuses tentatives, renoncer à les atteler et à les monter, au moins en pleine liberté.

Par bonheur, si l'hémione est par lui-même d'une domestication difficile, il n'en est pas de même des métis qu'il peut produire. Ainsi ses unions fécondes avec l'ânesse ont fourni des mulets fort admirés pour leurs formes élégantes, leur vigueur et leur rapide allure ; puis, on est parvenu à croiser cet animal avec la jument, et tout porte à espérer qu'on obtiendra des résultats bien plus avantageux qu'avec l'ânesse.

La chasse de l'hémione est assez productive. Les Tongouses aiment beaucoup sa viande, et les Mongols en paient cher la peau. Quant à la queue avec les poils du bout, sa valeur vénale est assez grande, parce qu'elle passe chez le vulgaire pour être douée de vertus médicinales merveilleuses.

CHASSE DE L'ANE HÉMIONE

La rapidité de l'hémione ne permettant à aucun cavalier de le rejoindre dans sa fuite, nous allons emprunter à Radde la seule méthode de chasse qu'on puisse employer avec succès.

« Pour tuer, dit-il, cet animal méfiant, le chasseur entre de bon matin dans la montagne, juché sur un cheval jaune-clair. Il chevauche lentement, à travers les monts et les vallées, dans les solitudes ou les marmottes se chauffent au soleil, où les aigles planent dans les airs. Lorsqu'il a atteint le sommet de la montagne, il cherche du regard une masse foncée qui lui indique un troupeau d'hémiones. Dès qu'il en aperçoit une, il s'en approche rapidement, en suivant la vallée et en allant contre le vent; puis il monte avec prudence sur le versant le plus rapproché des hémiones, qui sont là comme ébahis, le regard toujours tourné vers le nord. Enfin la pente est gravie, et la chasse commence.

« Les crins de la queue du cheval sont attachés pour qu'ils ne flottent pas au vent; puis on amène au haut de la montagne la bête, qui se met à paître. A une centaine

de pas, couché à plat ventre, la carabine appuyée sur une petite fourchette, tout prêt à faire feu, le chasseur attend.

« L'étalon-hémione aperçoit le cheval ; il croit voir une jument de son espèce et accourt au galop ; mais, en approchant, il reconnait son erreur et s'arrête. C'est le moment où le chasseur, qui vise à la poitrine, fait feu. L'animal frappé tombe souvent du premier coup ; parfois cependant il faut jusqu'à cinq balles pour l'abattre. »

Radde ajoute que par les journées de tempête, alors que les hémiones paissent à l'entrée des vallées, il est possible de les surprendre, grâce à l'orage qui diminue la finesse de leurs sens.

Enfin, comme nous l'avons dit plus haut, quand l'étalon est tué, il est presque facile d'aborder les juments, désorientées ou sur le point de se disperser, parce qu'elles n'ont point l'habitude de se garder elles-mêmes avec vigilance.

L'ANE ONAGRE

Un autre âne sauvage de l'Asie, bien différent de l'hémione, c'est l'onagre, qu'on nomme *kulan* ou *gurkur* dans son pays.

Un peu plus petit que l'hémione, il se montre plus grand et plus fin de jambes que l'âne. Il paraît habiter, encore de nos jours, le pays des Lutch situé près des bouches de l'Indus et s'étendre jusqu'en Perse et dans l'ancienne Mésopotamie.

Son genre de vie est le même que celui de l'hémione et du cheval sauvage. Un étalon conduit la bande composée de juments et de poulains.

Xénophon dit que l'onagre dépasse à la course les chevaux les plus rapides. De nos jours, on a pu en effet constater qu'il ne le cédait point en vitesse à l'hémione et que de plus il était infatigable.

Ses sens, surtout l'ouïe, la vue et l'odorat, sont si subtils qu'on ne peut guère l'approcher dans les steppes.

Il est très sobre, et c'est tout au plus s'il boit de deux jours l'un. Sa nourriture de préférence consiste en plantes salées ou à suc amer, ce qui ne veut cependant pas dire qu'il dédaigne le trèfle, la luzerne et les autres légumineuses. Quant aux chardons, si chers à l'âne domestique, jamais il n'y touche.

On ne sait absolument rien sur l'époque du rut et sur la

durée de la gestation ; mais il est certain que la jument n'a qu'un petit par an.

Ce sont, parait-il, les onagres qui fournissent les beaux et rapides ânes de selle en Perse et en Arabie. Ces produits ont toutes les qualités de leurs ancêtres sauvages : l'élégance, le port, la vélocité, la résistance à la fatigue et la sobriété ; aussi se vendent-ils assez cher.

Quelles sont les méthodes de reproduction ou de croisement usitées dans le pays ? Nous n'en savons rien ; il est seulement à notre connaissance qu'un couple d'onagres, possédé jadis par le jardin zoologique impérial de Schœnbrunn, est resté sauvage et indompté.

Cet animal est des plus utiles pour les habitants des steppes. Sa viande, chez les Khirgises et les Persans, a un grand renom de délicatesse ; les Arabes eux-mêmes, qui sont très difficiles en fait de nourriture et qui ne mangeraient jamais de l'âne domestique, regardent l'onagre comme un gibier excellent.

Il en était probablement de même des Hébreux ; quant aux Romains, nous savons qu'ils appréciaient fort la venaison des jeunes. Pline raconte que les meilleurs provenaient de Phrygie et de Licaonie. Mécène fut le premier qui fit servir sur sa table de jeunes métis au lieu de jeunes onagres.

De la peau de cet animal, les Boukhariens font du chagrin et des bottes, qui se vendent à un prix fort élevé.

CHASSE DE L'ONAGRE

Tous les peuples de l'Asie centrale chassent l'onagre avec ardeur et de différentes manières.

Les Khirgises essaient de surprendre les bandes ou bien organisent des traques; dans les deux cas, c'est à coups de fusil qu'ils s'emparent de ces animaux.

Les Persans creusent des fosses, qu'ils remplissent de foin jusqu'à une certaine hauteur pour que les onagres en y tombant ne se blessent pas; on recouvre ensuite ces cavités de légers branchages et d'herbes, et puis on rabat les animaux vers la vallée ou ces piéges ont été construits. Les poulains que l'on capture de la sorte sont vendus très cher pour les haras des grands seigneurs; quant aux adultes, ils sont tués immédiatement.

On peut bien affûter les onagres aux abreuvoirs qu'ils fréquentent habituellement; mais cette méthode est fort peu fructueuse, parce que ces animaux d'abord n'y viennent pas tous les jours, et ensuite parce que la plupart du temps, grâce à leur odorat exquis, ils éventent le chasseur posté.

LE ZÈBRE PROPREMENT DIT

Les zèbres tiennent, d'après Brehm, le milieu par leur port entre les chevaux et les ânes. Ils ont tous un pelage en grande partie rayé.

On n'en connait que trois espèces : le zèbre couagga, le zèbre dauw ou de Burchell et le zèbre proprement dit. Le premier, qui est le moins rayé, a plutôt le port du cheval que celui de l'âne ; le second, plus rayé et un peu plus petit, a été souvent confondu avec le troisième, bien que tout le corps de ce dernier soit rayé.

Ces trois animaux ont sensiblement la même taille et les mêmes mœurs, mais leurs habitats diffèrent. Ainsi le couagga ne se trouve que dans les plaines du sud de l'Afrique ; le dauw, qui s'y tient également, remonte bien plus au nord, tandis que le zèbre proprement dit est cantonné uniquement dans les montagnes du sud et de l'est de l'Afrique, depuis le Cap jusqu'en Abyssinie.

Quoiqu'il en soit, ce que nous allons dire de ce dernier animal peut très bien s'appliquer aux deux autres espèces.

Le zèbre ressemble moins au cheval qu'à l'âne et surtout à l'hémione. Sa longueur totale est de 2ᵐ60 avec 1ᵐ30 de hauteur au garot. Il a le corps arrondi, la nuque très bombée, les jambes fortes, la crinière dressée, haute de 0ᵐ14 ; la queue poilue presque jusqu'à la racine ; les oreilles minces, de moyenne longueur. Son poil est mou,

couché, couleur isabelle en dessus, avec le ventre blanc. Nous estimons qu'il est inutile de décrire les nombreuses raies qui sillonnent son corps et qui sont si connues.

Les zèbres forment des troupeaux de dix jusqu'à trente individus, qui ne se composent jamais que d'animaux d'une même espèce. On a pu fréquemment voir des antilopes, des gnous, des gazelles, des autruches, circuler au milieu de leurs bandes sans qu'ils s'en inquiètent.

D'ordinaire, les jeunes et les vieux se groupent, mais parfois ils sont séparés, surtout au moment du rut.

Les deux membres les plus vigilants guident le troupeau, qui mange ou se repose tant qu'ils restent tranquilles; s'ils deviennent attentifs, tous les imitent; prennent-ils la fuite, tous se hâtent de les suivre.

Sans être très délicats pour leur nourriture, les zèbres ne sont cependant point aussi indifférents que l'âne. Leur riche patrie leur fournit en abondance toute l'année de quoi vivre; si un canton est épuisé, ils le quittent pour un autre.

La voix de ces animaux rappelle un peu le hennissement du cheval et aussi le braîment de l'âne, mais elle diffère de l'un de l'autre. On peut la comparer jusqu'à un certain point aux hurlements des chiens.

Les zèbres se montrent intelligents, rusés, méfiants, courageux; ils ont un besoin immense de liberté et des instincts marqués de sauvagerie. Leurs sens ne laissent rien à désirer; l'odorat, la vue et l'ouïe sont surtout extraordinairement développés.

Leur vitesse est excessivement rapide, mais ils semblent manquer un peu de fond; car, après une longue poursuite sur un sol uni, un excellent cheval de chasse peut les atteindre.

On ne sait pas au juste la date du rut et la durée de la gestation; seulement on est certain que la femelle ne met bas qu'un petit par an.

On voit souvent au Cap des zèbres vivants; ils y sont très recherchés pour leur beauté et leur pelage. Le couagga est celui qui se laisse le plus facilement apprivoiser; on en tire même parti à la voiture et aussi comme bête de somme. Les deux autres sont jusqu'à ce jour restés indomptables; mais il est permis de croire qu'avec des soins, de bons traitements, une méthode rationnelle et une grande persévérance on en viendra à bout. Que l'on tente d'abord la réussite auprès des zèbres qui naissent en captivité dans les jardins ou dans les grands établissements d'acclimatation; le succès obtenu, on reviendra aux animaux sauvages capturés jeunes.

Les croisements des zèbres avec les autres solipèdes sont féconds, et de plus les hybrides sont capables de se reproduire. C'est là, dit Brehm, un grand gain pour la science, car ce fait renverse la théorie de l'unité de génération formulée par l'aphorisme : les animaux d'une même espèce peuvent *seuls* produire entre eux des petits *féconds*.

Les jeunes zèbres fournissent une chair qui n'est point à dédaigner; celle des adultes se montre toujours un peu dure.

CHASSE DES ZÈBRES

Ces animaux ont pour ennemis tous les carnassiers; mais ils se défendent vaillamment contre eux à coups de pieds et à coup de dent. Les hyènes n'osent les aborder; le léopard ne se hasarde à attaquer que les plus faibles, car les autres lui font lâcher prise en se roulant sur le sol

et le mettent bien vite en déroute avec leurs redoutables sabots et leur solide mâchoire ; le lion est dès lors peut-être le *seul* qui réussisse quelquefois à égorger un zèbre. Aussi peut-on dire qu'en réalité c'est l'homme qui est leur principal et leur plus terrible ennemi.

La beauté de leur pelage et la difficulté de leur chasse excitent les Européens. Montés sur des chevaux rapides et ayant du fond, après une longue course *sur un sol uni*, ils peuvent atteindre la bande, qui ne s'effraie pas trop de l'intrusion des solipèdes domestiques, et la décimer aisément à coups de fusils.

Les colons du Cap emploient ce moyen vis-à-vis du couagga et du dauw. Quant aux Abyssiniens, qui opèrent contre le dauw et le zèbre, ils ne se servent que de javelots pour les tuer.

Ces chasses pénibles sont assez souvent couronnées de succès ; mais d'habitude on prend ces animaux dans des fosses, où on met à mort facilement ceux qu'on ne destine pas à la captivité.

Les grands chefs indigènes ont la coutume d'orner le cou de leurs chevaux de colliers faits avec la crinière des zèbres.

LE

CHEVROTAIN PORTE-MUSC

Tout porte à croire que le chevrotain de l'Inde et celui de la Sibérie sont identiques, et que dès lors, malgré la différence de leur habitat, ce genre n'est représenté que par une seule et même espèce.

Le chevrotain porte-musc est un ruminant qui ne manque pas d'élégance; il a la taille du chevreuil, soit 0m80 de long et 0m66 de haut. Le train de derrière est plus élevé que celui de devant; les pieds sont grêles, le cou court, la tête allongée, le museau arrondi, les yeux moyens à pupille très mobile, les oreilles ovales moitié aussi longues que la tête. Les sabots sont petits, longs, minces et pointus; mais un pli que forme le pied leur permet de s'écarter et les ongles rudimentaires touchent le sol; grâce à cette disposition, l'animal peut se tenir sur les champs de neige et sur les glaciers. La queue courte, épaisse, presque triangulaire, est nue chez le mâle, sauf à l'extrémité qui est garnie d'une touffe de poils. Enfin des poils brun-roux serrés, raides, cassants, assez longs et crépus, plus allongés sur la poitrine, le cou et les cuisses, recouvrent tout le corps.

Le chevrotain porte sous le ventre, entre l'ombilic et les organes génitaux, une poche arrondie, un peu saillante,

de cinq à sept centimètres de long, large de trois et haute de trois à quatre. De petites glandes pariétales sécrètent le musc, qui se vide lorsque la poche en est remplie. Celle-ci n'atteint tout son développement que chez le mâle adulte, et renferme alors en moyenne soixante grammes de cette précieuse substance, très rarement plus.

Cet animal habite les sommets les plus élevés du quadrilatère de montagnes de l'Asie centrale. On le trouve depuis l'Amour jusqu'à l'Hindoukousch, du 60° de latitude nord jusqu'en Chine et aux Indes. Il est surtout abondant sur le versant Thibétain de l'Hymalaya, dans les environs du lac Baïkal et dans les montagnes de la Mongolie.

Le chevrotain se tient, à une altitude de mille à deux mille mètres, dans les forêts sur les pentes les plus raides; il reste caché tout le jour et ne sort que la nuit. Son existence, à l'exception de l'époque du rut, est tout-à-fait solitaire ; on ne le voit presque jamais quitter le canton qu'il a choisi.

Les mouvements de cet animal sont aussi rapides qu'assurés. Il court avec la légèreté de l'antilope, saute avec l'adresse du bouquetin et grimpe avec l'intrépidité du chamois. Sur les champs de neige où le chien enfonce, où l'homme peut à peine se mouvoir, il court aisément, sans presque laisser de trace. Le serre-t-on de près, il saute sans se blesser au bas de très grands précipices ou bien il se dérobe le long des parois des rochers qui lui offrent à peine de quoi poser le pied. Au besoin, il n'hésite pas à traverser des torrents à la nage.

Il est très bien doué sous le rapport des sens, mais son intelligence est bornée. Il se montre craintif sans faire preuve de prudence. Si on le surprend, il ne sait où fuir et se démène comme un furieux ; lorsqu'il est capturé, sa conduite est aussi folle.

Le régime de cet animal varie avec les localités et les saisons : l'hiver, il consiste surtout en lichens ; l'été, en

plantes alpines, qui croissent dans les hautes prairies. Le chevrotain est difficile pour ses aliments; il choisit toujours les herbes les plus succulentes. Celui de Sibérie, d'après Pallas, se nourrit de racines, de plantes de marais, de feuilles d'arbousiers, de rhododendrons, de myrtilles et de lichens. La qualité du musc paraît, du reste, être en rapport avec l'alimentation; aussi varie-t-elle beaucoup entre les pays d'origine.

A la fin de l'automne, en novembre et en décembre, arrive la période du rut. Les mâles, qui exhalent alors une odeur musquée insupportable, se livrent des combats acharnés, et leurs dents saillantes deviennent des armes dangereuses.

Six mois après le rapprochement des sexes, en mai ou en juin, la femelle met bas un ou deux petits, qui restent avec elle jusqu'au rut suivant. Ils naissent complètement formés et doivent bien vite pouvoir suivre leur mère.

Les chevrotains ne sont adultes qu'à trois ans révolus, ce qui fait croire que la durée de leur existence ne dépasse guère une vingtaine d'années.

On manque de détails sur la vie de ce quadrupède en captivité. Un chevrotain porte-musc, âgé de quatre ans, fut amené en 1772 à Paris, où il vécut trois ans. On le nourrissait avec du riz, du lichen, des branches de chêne; il était vif, très inoffensif, et resta toujours craintif et méfiant. Il mourut des suites d'une obstruction du pylore par une masse de poils qu'il avait avalés.

La plupart des naturalistes croient qu'il serait possible d'acclimater cet animal dans les hautes montagnes de l'Europe.

La chair du chevrotain n'est pas du goût des Européens; ce qu'ils recherchent dans cet animal, c'est la poche à musc dont le contenu donne d'assez beaux bénéfices. En Sibérie, on tue tous les ans, d'après les relevés officiels, 50,000 chevrotains, dont 9,000 mâles seulement; mais ce

musc ne vaut pas celui de Chine ou du Thibet. Le musc du Bengale a encore une moindre valeur, et le musc *kabartanin* est le plus inférieur en qualité. Voici les prix, suivant provenances, de trente grammes de musc renfermé dans sa poche : Chine, 37 à 45 francs ; Bengale, 30 à 37 fr. ; Tabartanin, 11 francs.

La peau du chevrotain sert à faire des bonnets, des vêtements ou du cuir qui vaut mieux que le chevreau. Les peuples chasseurs emploient la peau des jambes pour fabriquer des couvertures élégantes, mais ils n'utilisent point celle du corps. Les chevrotains femelles, qui se prennent dans les piéges, sont regardés par les Russes comme ne pouvant servir à rien ; aussi ne se donnent-ils pas la peine de les dépouiller.

CHASSE DU CHEVROTAIN

La chasse de cet animal est difficile. Sa grande méfiance fait qu'on parvient rarement à le joindre à portée du fusil. Toutefois les chasseurs habiles savent profiter de la constance du chevrotain à revenir à son lieu habituel de repos. Effrayé, il se dérobe rapidement aux regards en sautant avec hardiesse de rocher en rocher. Le chasseur alors se cache bien et attend, assuré qu'il est qu'au bout d'une heure au plus, après avoir rôdé autour de la montagne dont il a fait sa demeure, l'animal ne manquera point de regagner son gîte. Si donc on a de la patience et de l'adresse au tir, il est certain qu'on fera toujours feu dans d'excellentes conditions de réussite. C'est aussi sur cette cons-

tante habitude que l'on table lorsqu'on veut prendre le chevrotain vivant.

Les Tongouses tuent ces animaux à coups de flèches; ils les attirent en imitant leur bêlement au moyen d'un appeau en écorce de bouleau. Seulement parfois au lieu du chevrotain c'est un ours, un loup, un renard, qui apparaît, trompé lui aussi par le pipeur. .

D'ordinaire, on s'empare de ces animaux à l'aide de collets que l'on tend sur les chemins qu'ils suivent, pas pour pas, d'une façon tout-à-fait régulière, et on y trouve le captif vivant encore ou étranglé. En Sibérie, d'après Pallas, on les capture en hiver dans des piéges amorcés avec des lichens. Aux bords de l'Iénisći et au Baïkal, on ferme les vallées par des palissades de pieux, et l'on ne laisse qu'une ouverture étroite munie d'un bon lacet.

Le glouton, la belette de Sibérie et les corbeaux troublent souvent la chasse, sans compter qu'ils ne laissent parfois aux trappeurs que les squelettes des animaux pris.

L'ÉLAN A CRINIÈRE

Cette espèce n'est représentée aujourd'hui que par l'élan à crinière et par l'élan original. Notre étude portera seulement sur le premier, qui est un vrai géant parmi les cervidés.

Cet animal, célèbre depuis les temps les plus reculés, a 2m60 à 2m80 de long sur 2m00 de hauteur au garot; sa queue n'est que de 0m10. De vieux élans peuvent peser jusqu'à 500 kilogrammes, mais la moyenne varie entre 200 et 300.

Il a le corps court et gros, la poitrine large, le garot élevé et presque bossu, le dos droit, le sacrum rentré, des membres hauts et forts, des sabots profondément fendus qui l'empêchent d'enfoncer dans le sol humide. La femelle, plus petite que le mâle, n'a point de bois; ses sabots sont plus longs et plus minces, ses ongles plus courts, un peu dirigés en arrière. Sa tête ressemble à celle de l'âne ou du mulet. Tous deux ont le pelage court et épais; sa couleur, d'un brun-roux assez uniforme, s'éclaircit l'hiver et se teinte de gris.

Le bois du mâle adulte forme une grande cime, simple, très large, aplatie, triangulaire en forme de pelle, dentelée profondément sur ses bords, qui est portée par une tige courte, arrondie, épaisse, entourée de peu de perles, et qui repose sur une saillie osseuse très courte. Dans le courant

du premier automne apparaît la saillie osseuse; dans le second, un andouiller long de 0m30 qui tombe l'hiver. Dans la cinquième année se montre la plaque terminale; elle s'accroît de plus en plus, et tous les ans le nombre des dentelures augmente pour s'arrêter à vingt. Un pareil bois pèse de 19 à 20 kilogrammes.

Cet animal n'habite que les forêts. En Europe, on le trouve dans la Prusse orientale, la Lithuanie, la Courlande, la Livonie, la Suède, la Norwège et sur quelques points de la Grande Russie. En Asie, où il est plus commun, on le voit dans tout le Nord jusqu'à l'Amour.

Il se plaît dans les forêts de saules, de peupliers, de bouleaux, dans celles surtout qui sont désertes, solitaires et entrecoupées de ravins et de marais. Ceux-ci lui sont indispensables, et, grâce à sa vigueur et à son adresse surtout, il les traverse impunément, alors qu'ils engloutiraient tout autre quadrupède. D'avril en octobre, il ne hante que les bas-fonds, puis, en hiver, il cherche des lieux plus élevés, qui ne soient ni exposés aux inondations, ni couverts de glace. Lorqu'il est inquiété ou que la nourriture est insuffisante, il change de canton.

Par ses mœurs, l'élan diffère beaucoup du cerf, bien que, comme lui, il forme ses hardes de quinze à vingt individus et que, vers l'époque de la mise bas, les vieux mâles s'isolent des bandes, qui restent composées des jeunes et des femelles. Dans les lieux où on ne l'inquiète pas, il rôde et erre constamment, mais il ne paît que la nuit.

D'après Wangenheim, sa nourriture consiste en feuilles et en jeunes pousses de saule, de bouleau, de frêne, de peuplier, de sorbier, d'érable, de tilleul, de chêne, de pin et de sapin, de bruyère, de romarin, de roseau, de céréales et de lin.

Moins rapide, agile et gracieux dans ses mouvements que le cerf, il trotte néanmoins encore assez vite et est en outre bien plus résistant.

Cet animal a une ouïe et une vue excellentes ; son odorat est moins fin. Quant à ses facultés intellectuelles, on peut dire qu'elles paraissent se conformer à sa lourde stature et à son apparence stupide.

Il vit en bonne harmonie avec ses semblables ; ce n'est cependant qu'au moment des amours que les vieux mâles se joignent aux hardes.

Le rut, sur les bords de la Baltique, a lieu à la fin d'août ; dans la Russie d'Asie, en septembre et octobre.

A ce moment, les mâles surexcités se battent avec fureur et attaquent même l'homme sans provocation. Ils brament alors comme les cerfs ; leurs cris consistent en sons entrecoupés à l'instar du daim, mais beaucoup plus bas. Jamais du reste, en dehors de cette période, on n'a entendu la voix de ce quadrupède.

La femelle porte de trente-six à quarante semaines. La première mise bas est d'un seul petit ; les autres sont de deux, en général de sexes différents. Aussitôt après leur naissance, ils se tiennent debout et, le quatrième jour, ils suivent leur mère, qui les laisse téter jusqu'au rut suivant, les soigne avec amour et les défend avec courage.

Les jeunes animaux s'apprivoisent vite, mais ne vivent en captivité que quelques mois chez nous. En Suède, paraît-il, on est parvenu à les atteler aux traîneaux.

La venaison de l'élan et sa peau valent mieux que celles du cerf ; son bois est très estimé ; on recherche surtout ses os qui sont durs et d'une blancheur éclatante. Les peuples du Nord se montrent friands de son bois cartilagineux, de ses oreilles et de sa langue.

CHASSE DE L'ÉLAN A CRINIÈRE

L'élan a pour ennemis le loup, l'ours, le lynx et le glouton. Le loup le chasse en hiver par les grandes neiges et le force; l'ours ne s'en prend qu'aux animaux isolés et les attaque de front, mais jamais il ne se lance sur une harde. Contre eux, cet animal peut assez efficacement se défendre avec son bois, sans compter ses sabots de devant, dont une seule atteinte suffit pour tuer un loup. S'il vient à être saisi à la gorge, son unique ressource pour se débarrasser du carnassier, c'est de l'entraîner dans les fourrés les plus épais et de lui faire lâcher prise en le pressant contre les arbres. Mais ces moyens de salut ne peuvent lui réussir avec le lynx et le glouton qui, du haut d'une grosse branche sur laquelle ils sont tapis, le guettent au passage, tombent sur son dos, se cramponnent à son cou et lui coupent les carotides. Ces deux carnassiers, contre lesquels il est réellement sans armes, sont dès lors ses ennemis les plus dangereux.

Après ces animaux vient l'homme, qui est encore bien plus terrible, et qui depuis longtemps aurait détruit jusqu'au dernier ce surperbe cervidé en Prusse, en Norwège et même en Russie, sans les mesures énergiques qui ont été prises pour sa conservation.

Ce bel animal se tire à l'affût et se chasse au traque. Moins craintif que le cerf, lorsqu'on le manque il court seulement quelque pas et s'arrête; blessé, il attaque l'homme; celui-ci doit, s'il est à pied, user d'une extrême prudence et chercher vivement un abri derrière un arbre,

le bois de l'élan étant une arme terrible et ses sabots des plus dangereux.

On peut à la rigueur, par les fortes neiges, chasser et forcer cet animal avec des chiens courants, mais il faut alors que les chasseurs, pour pouvoir suivre, soient munis de souliers de neige qui les empêchent d'enfoncer. Dans le Nord, les chasseurs, équipés de la sorte, le poursuivent et cherchent à le pousser sur la glace, où ils s'en rendent facilement maitres, parce qu'il ne peut s'y mouvoir sans glisser et tomber, et qu'il est tout-à-fait incapable alors de se remettre debout.

On dit enfin que les Lapons le prennent dans des filets. Il va de soi qu'on n'emploie jamais que la balle franche pour tuer l'élan à crinière.

LE RENNE RANGIFER

Le renne sauvage est un puissant animal. Il a de $1^{m}70$ à $2^{m}00$ de long; la queue mesure $0^{m}14$ et sa hauteur au garot est de $1^{m}15$. Son corps ne diffère de celui du cerf que par la plus grande largeur du train de derrière; mais le cou et la tête sont plus lourds, plus disgracieux; les jambes plus courtes, les sabots plus laids. Le bois qui orne sa tête est moins grand et moins beau, et celui de la femelle est encore plus petit et plus divisé. Enfin le renne surtout n'a pas le port fier du cerf.

Comme les élans et pour la même raison d'utilité, ces animaux ont des sabots grands, larges, profondément fendus, et leurs ongles rudimentaires touchent le sol.

Aujourd'hui l'extrême nord de l'ancien et du nouveau continent est la patrie du renne. On le rencontre à l'état sauvage dans les Alpes Scandinaves, la Laponie, la Finlande, le nord de la Sibérie, le Groënland, et les montagnes les plus septentrionales du continent Américain. Il existe au Spitzberg, en Islande, et on le trouve aussi en Norwège.

Le renne est, comme le chamois, un véritable enfant des hauteurs. On ne le rencontre que sur ces larges crêtes des montagnes du Nord, dégarnies d'arbres, où ne poussent que quelques plantes alpines et que l'on désigne sous le nom de Fjelds. Jamais il ne descend jusqu'aux forêts,

qu'il évite soigneusement, même lorsqu'il est contraint de passer d'une cime à une autre. Toutefois, on a cru remarquer qu'il semblait chercher dans les bois un abri contre les grands froids.

Ces animaux sont très sociables. Ils forment des troupeaux bien plus nombreux que les autres cervidés, et même, à la fin de mai, lors de leur émigration régulière, toutes les bandes se réunissant, c'est par milliers qu'on les voit passer dans le nord de la Sibérie. Quelques rennes néanmoins vivent solitaires ; mais il paraît prouvé que cette exception, fort rare du reste, ne se remarque que chez de vieux mâles bannis du troupeau à cause de leur intraitable caractère.

Les rennes sont admirablement appropriés à l'habitat des pays du nord ; ils y trouvent des marais en été, des champs de neige en hiver, et les larges sabots, dont la nature les a pourvus, leur permettent de courir sur ces surfaces sans trop enfoncer, comme aussi de grimper sur les flancs des montagnes.

La marche de cet animal consiste en un pas assez rapide ou en un trot précipité. A l'instar du cerf, il ne fuit que quand une panique saisit le troupeau ou qu'un des leurs a été tué. Aucun obstacle alors ne les arrête, pas même de larges fleuves.

Le renne est très bien doué sous le rapport des sens. Son odorat porte à deux cents mètres au moins de distance ; il a l'ouïe très fine, la vue réellement perçante, et son toucher très délicat l'avertit dès qu'un insecte se pose sur lui.

Il fait preuve d'une grande prudence et même d'un certain degré de ruse ; il est du reste craintif et méfiant. Sa peur de l'homme, résultat de l'expérience acquise, prouve son intelligence, et ce d'autaut plus que, sauf certains carnassiers, tous les autres animaux ne lui inspirent aucune épouvante et qu'il se mêle à eux volontiers.

En été, le renne, qui paraît être gourmand, se nourrit

de plantes alpines savoureuses, des feuilles et des fleurs de la renoncule des neiges, d'oseille, de saponaire, etc. En hiver, il découvre avec ses sabots (*jamais avec son bois*) le lichen *dit des rennes*, mange les lichens encroûtants qui enveloppent les pierres, et, s'il hante les marais, dévore les bourgeons et les jeunes pousses du bouleau nain. C'est surtout le soir et le matin qu'il vaque à sa nourriture; pendant le milieu de la journée, il se couche et rumine, de préférence sur la neige ou la glace. On ne sait s'il dort la nuit.

En Norwège, la saison du rut commence à la fin de septembre. Le mâle, dont le bois est alors dans toute sa force, appelle ses rivaux et des batailles longues et acharnées ont lieu; après quoi, le vainqueur satisfait ses feux à l'écart et d'une façon très singulière.

Au printemps, la femelle qui a conçu se sépare du troupeau avec un mâle, qui l'accompagne jusqu'à la mise bas. Elle porte environ trente semaines et n'a jamais qu'un petit, gracieuse créature qu'elle soigne avec tendresse et qu'elle allaite pendant longtemps. C'est alors qu'on rencontre souvent des familles composées d'un mâle, d'une femelle et d'un faon.

Quelques mois après, ces petites familles se réunissent en bandes dont les vieux animaux deviennent naturellement les chefs. Chargé de veiller avec soin à la sûreté de la bande, le conducteur, quand tous les autres reposent et ruminent, reste debout, en sentinelle vigilante, et ne quitte jamais sa faction sans se faire remplacer. D'autre part, on ne voit point de troupeau paître le long d'une pente se prêtant aux surprises; toujours il se tient dans des endroits d'où l'on peut découvrir un ennemi de loin.

Pris jeunes, les rennes s'apprivoisent bientôt; mais ce serait une erreur de les comparer aux autres animaux domestiques, car les descendants mêmes d'animaux, qui sont réduits en captivité depuis un temps immémorial,

sont encore à demi-sauvages, et il faut des bergers et des chiens lapons pour les conduire et diriger.

Lorsqu'on met en présence le renne domestique et le renne sauvage, on a peine à croire que ces animaux descendent des mêmes ancêtres, tant le premier semble laid et petit à côté du second ; et cependant, sans le premier, les Lapons, les Finnois, les Sibériens, les Wogoules, les Ostiaques, les Samoïèdes, les Tongouses, les Korakes, les Tschouktsches, etc., etc., ne pourraient vivre l'hiver surtout dans leurs contrées et voyager comme ils sont souvent contraints de le faire; les troupeaux de rennes domestiques peuvent seuls en effet leur fournir de la nourriture et des vêtements, et, si ces peuplades en étaient réduites à ne vivre que des produits de leurs chasses, elles risqueraient fort à certains moments de périr de froid et de faim.

Les Indiens, comme les Lapons et autres, tirent un bon parti du renne sauvage : avec les boyaux et les os, ils font des lignes, des cordes, des filets et des hameçons ; ils se servent aussi des os fendus pour enlever la peau, la viande, la graisse et les poils ; ils tannent le cuir, en le fumant avec du bois pourri, pour en confectionner des tentes et se font des habits de la molle dépouille des faons. S'ensevelissant des pieds à la tête dans une peau de renne, ils se couchent sur une autre légèrement tannée qu'ils étendent sur la neige, se recouvrent avec une troisième et résistent ainsi aux froids les plus rigoureux. Pour ne rien perdre de ce précieux animal, ils cuisent le sang et en font de la soupe; ils cuisent également les os après les avoir pilés, mêlent la moëlle à de la graisse ou de la viande séchée, ou bien ils s'en frottent le visage et les cheveux.

La venaison du renne vaut celle du cerf et de l'élan ; il va de soi que les jeunes sont plus tendres et plus succulents que les vieux.

CHASSE DU RENNE RANGIFER

Le loup est l'ennemi le plus redoutable du renne, surtout l'hiver, quand la neige est fraîchement tombée, parce qu'alors la bête enfonce, se fatigue vite et ne peut plus se défendre, comme elle le fait sur la neige durcie et solide. Dans les hautes montagnes, au moment où les rennes se forment en troupeaux, des bandes de loups ne manquent jamais de venir leur livrer des combats acharnés, et puis, pendant plusieurs centaines de lieues, ces carnassiers en grand nombre suivent la masse des émigrants, qu'ils déciment de leur mieux. C'est alors aussi que les attaques individuelles et continues des gloutons, des lynx et des ours viennent augmenter singulièrement le chiffre des victimes.

« Pour chasser le renne, il faut, dit Brehm, être un chasseur passionné ou un véritable naturaliste, ne regardant pas à la fatigue et aux privations. Comme pour la poursuite du chamois et du bouquetin, il faut avant tout de bons poumons, être bien chaussé, emporter des vivres pour plusieurs jours, passer la nuit dans une grotte ou sous une saillie de roche.

« Une fois sur le terrain, la plus gande attention est indispensable. Tout doit être examiné : le temps, le soleil, la direction du vent, etc. ; il faut connaître les places favorites des rennes ainsi que leurs habitudes, pouvoir ramper, se glisser et grimper comme un chat ; il faut encore absolument être en état de suivre une piste et de constater le moment où elle remonte ; une feuille arrachée, une pierre dérangée, la plus légère trace sur le sol, sont des indices qui ne doivent pas être négligés.

« En Norwège, la chasse du renne n'est point périlleuse, mais elle se montre peu facile et pénible. Les flancs des montagnes sont recouverts de plaques de schistes jetées pêle-mêle les unes sur les autres ; elles se déplacent quand on monte dessus, ou bien elles sont hérissées de pointes et d'angles aigus que l'on sent au travers même des plus fortes chaussures. Le poli des lames sur lesquelles coule l'eau augmente encore la difficulté du chemin. A chaque pas, on trouve un ruisseau qu'il faut savoir sauter, sous peine de prendre un bain glacé et de se mettre en sang les bras et les jambes.

« Ce n'est pas tout ; d'autres difficultés restent à vaincre. La couleur du renne, lorsqu'il est couché, s'harmonise tellement à la teinte générale des lieux qu'il est difficile à voir. Les amas de roches trompent le chasseur en simulant un animal ; même avec une bonne lunette, on y est pris, et, après bien des efforts, on arrive... à un roc de forme bizarre ! D'autres fois, victime d'une illusion contraire, on prend ces animaux pour des blocs pierreux et, à deux ou trois cents pas, on est tout surpris de les voir fuir.

« Parvient-on à s'approcher du troupeau : la plus grande prudence est alors nécessaire, aucun mouvement brusque ne doit se produire. A ce propos, il convient de dire que les chasseurs norwégiens ont une manière spéciale de se coucher ; ils s'affaissent sur eux-mêmes avec une *insensible* lenteur si bien réglée que le renne ne peut reconnaître un homme.

« Le chasseur est couché ; rampant sur le ventre, il s'approche le plus possible du troupeau. Les articulations du pied exceptées, il ne remue aucun membre, et cependant il avance lentement, mais d'une manière continue. Un ruisseau se présente ; s'il est un peu profond, le chasseur met son fusil sur le dos, sa poire à poudre en sûreté, et le traverse à quatre pattes sans s'inquiéter du bain. Il avance

ainsi et s'estime heureux s'il approche à moins de deux cents pas. Toutefois, quand des roches le favorisent, il continue à avancer, en s'en couvrant pour échapper à l'œil perçant du guide du troupeau, et peut ainsi parvenir à cent vingt pas. Il s'arrête alors, appuie sa carabine sur une pierre et vise avec soin le mâle plus beau.

« Au premier coup de feu, le troupeau est tellement surpris qu'il reste plusieurs secondes immobile et comme stupéfait. Cette particularité est si connue des chasseurs norwégiens qu'ils opèrent d'habitude à trois ou quatre, rampent ensemble vers une bande et visent des animaux différents, après que le premier a tiré.

« Ce qui oblige ces hommes à s'approcher tant des rennes, au risque de des voir fuir avant le feu, c'est la mauvaise qualité de leurs armes. S'ils étaient sûrs de leurs coups à trois cents pas, chaque chasse leur donnerait à chacun une proie, et ils pourraient faire encore mieux s'ils avaient en main de bonnes carabines doubles, mais à la condition expresse de rester bien cachés et sans faire le moindre mouvement tant que leurs armes ne seraient pas vides. »

Les procédés de chasse des rennes varient avec les contrées et avec le nombre des émigrants, ainsi qu'avec les habitudes locales.

Les Joukahires et les autres babitants des bords de l'Aniouj en Sibérie, les Indiens de l'Amérique du Nord, les Chipeways, les Indiens Cuivre, Côtes-de-Chien et Lièvres, ne vivant que par le renne, qui leur donne, comme aux Lapons, nourriture, vêtements, attelages et tentes, la chasse de ces animaux décide de l'abondance ou de la disette ; aussi les saisons de passage ont-elles pour eux une importance capitale. Ces émigrations, qui varient de 10,000 à 100,000 têtes, se dirigent, au printemps, vers le nord, et, en automne, vers le sud.

« Lorsqu'une de ces énormes bandes, dont la marche

est toujours signalée à l'avance, arrive à un large cours d'eau qu'elle doit traverser, les chasseurs sibériens ou américains, qui connaissent le point où le passage aura lieu, se tiennent cachés et ne sautent dans leurs canots que quand la bande est à l'eau ; les uns cherchent alors à l'entourer et à l'arrêter, tandis que les autres, armés de longues piques, frappent dans la masse. En peu de temps, ils tuent ainsi un grand nombre de ces animaux et en blessent beaucoup qui, arrivés à la rive, tombent entre les mains des femmes et des enfants.

« Cette chasse, véritable tuerie, ne laisse pas que d'être dangereuse. Au milieu de ces bêtes serrées les unes contre les autres, le frêle esquif est continuellement exposé à chavirer ; les mâles en effet se défendent à coups de dents et de bois, les femelles à coups de pied ; tous cherchent à sauter sur les bords du canot et à le renverser. Si cette manœuvre réussit, le chasseur est perdu, car il lui est à peu près impossible de se dégager au milieu d'une pareille masse. »

Les Indiens de l'Amérique creusent, sur les passages bien connus de l'émigration, plusieurs fosses dans lesquelles ils font tomber ces animaux. Ils les poussent aussi dans des enclos entourés de haies percées d'étroites ouvertures, qu'ils garnissent de lacets quand ils ne tuent pas les animaux à la sortie.

« Enfin, au dire de Trenzel, les Indiens Côte-de-Chien pratiquent une fort curieuse chasse. Ils se mettent à deux ; le premier tient dans une main un bois de renne et dans l'autre un faisceau de branches qu'il agite ; autour de la tête il a un turban en fourrure blanche. Le second le suit de près. Lorsque les rennes aperçoivent cette singulière apparition, ils s'arrêtent et la regardent. Les deux chasseurs font feu en même temps, courent après le troupeau en rechargeant leurs armes, et tirent encore plusieurs fois. »

LE CARIACOU DE VIRGINIE

Cet animal, connu vulgairement sous le nom de cerf de la Louisiane ou de la Virginie, est l'espèce la plus commune du genre. Elle ressemble en beaucoup de points au daim, dont elle a à peu près la taille; parfois cependant, au dire du prince de Wied, certains cariacous sont presque aussi grands que le cerf ordinaire.

Un mâle de taille moyenne a 1^{m}87 de long et 1^{m}16 de hauteur au garot. La queue est de 0^{m}33; la tête de 0^{m}34; l'oreille de 0^{m}17 et le bois de 0^{m}33. Il pèse jusqu'à cent kilogrammes. La biche est environ d'un cinquième plus petite.

Cet animal, qui diffère du daim par sa structure plus fine et notamment par sa tête allongée, est sans conteste le plus beau de tous les cervidés.

Sa robe, d'un jaune-roux en été, devient gris-brun l'hiver; quant au faon, son pelage brun-foncé est tacheté de blanc ou de blanc-jaunâtre.

Ce bel animal est répandu dans toutes les forêts de l'Amérique du Nord, sauf celles des parties les plus septentrionales. Habitant du Canada, il ne se rencontre plus dans le pays à pelleteries. On le trouve depuis les côtes orientales jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et, vers le sud, jusqu'au Mexique. Il était jadis plus commun; aujourd'hui, il a presque disparu complètement des endroits habités pour

se confiner dans les forêts montagneuses. Il paraît néanmoins se montrer en abondance sur les bords du Missouri.

« Le cerf de Virginie, dit Audubon, demeure fidèle au lieu qu'il a une fois choisi; l'en chasse-t-on, il y retourne toujours, ou tout au moins il revient dans le voisinage (1).

« D'ordinaire, il se cache entre les buissons de myrthes et de lauriers, près de troncs d'arbres renversés. Dans la froide saison, il recherche les endroits secs et abrités, se tenant sous le vent et se chauffant aux rayons du soleil. L'été, il se retire pendant la chaleur dans les parties les plus ombragées de la forêt, au bord d'un frais cours d'eau. Pour éviter les piqûres de taons et de moustiques, il se plonge dans l'eau, ne laissant dehors que son museau.

« La nourriture du cariacou varie suivant les saisons. En hiver, il mange les rameaux et les feuilles des buissons; au printemps et en été, il recherche les herbes les plus délicates et pille souvent les jeunes plantations de maïs et de céréales. Il aime surtout les baies, les noix, les faînes, et se montre très friand de sel.

« Le rut, qui commence plus tard chez les jeunes que chez les vieux, se produit fin octobre jusqu'au milieu du mois de décembre. Lors de cette période, le cerf, toujours debout, cherche ses rivaux; s'il en trouve, une bataille acharnée s'engage; elle a fort rarement pour résultat la mort d'un des combattants, parce que d'ordinaire le plus faible cède la place, suit son vainqueur à distance respectueuse, se tient toujours prêt à lui ravir le fruit de sa victoire et y réussit parfois. Seulement lorsque deux lutteurs d'égale force se trouvent en présence, ils entrelacent leurs bois de telle façon qu'ils ne peuvent plus se séparer et périssent ainsi tous deux. Un pareil cas se présente bien rarement, mais il a été constaté à plusieurs reprises.

(1) Nous allons copier à la lettre l'illustre naturaliste américain, mais nous aurons la grande audace d'abréger sa rédaction un peu ample.

« Vers le mois de janvier, les mâles perdent leurs bois, et, à partir de ce moment, ils vivent en bonne harmonie, comme les hardes de biches, les uns avec les autres. C'est alors qu'on voit souvent dans les prairies de l'ouest des bandes de plusieurs centaines de ces animaux.

« La biche ne met bas qu'à l'âge de deux ans, et un seul petit ; plus tard chaque portée est de deux. Ils naissent, dans la Caroline, au mois d'avril, avec un retard d'une trentaine de jours chez les jeunes bêtes. Dans les états du Nord, la parturition, singulièrement plus tardive dans l'Alabama et la Floride par exemple, n'a lieu en général qu'au mois de novembre.

« La mère aime beaucoup sa progéniture. Elle la cache d'abord avec soin sous un buisson épais ou dans de hautes herbes, lui fait plusieurs visites par jour, surtout matin et soir et la nuit, et l'emmène dès qu'elle peut suivre. Les jeunes faons, âgés de quelques jours, dorment si profondément qu'ils sont souvent pris avant de s'être aperçus de l'approche de l'homme.

« C'est un animal nocturne, mais il faut ajouter que, dans les prairies et là où on le trouble peu, il sort aussi le matin et l'après-midi pour chercher sa nourriture. L'eau lui est indispensable ; aussi ne reste-t-il pas dans les endroits où elle manque.

« La démarche du cerf de Virginie est variable. Lorsqu'il court il baisse la tête, avance silencieusement et avec prudence, en agitant continuellement la queue et les oreilles. L'individu le plus fort conduit la bande, les autres le suivent un à un ; rarement on en voit deux de front. Quand ces animaux ne sont pas effrayés, ils vont lentement et au pas. Surpris mais non épouvanté, le cerf saute deux ou trois fois en l'air et retombe avec une sorte de maladresse apparente sur trois jambes, se retourne vers l'endroit suspect, lève sa queue blanche et l'agite. Puis, il fait quelques bonds, tourne la tête de côté et d'autre, cherchant ce

qui a pu le troubler; mais, s'il aperçoit un objet de terreur, on le voit s'élancer rapidement et parcourir plusieurs centaines de pas avec une vitesse comparable à celle d'un cheval de course. Seulement, comme il est hors d'état de soutenir une pareille allure, il est souvent atteint et même dépassé par un cavalier bien monté.

Cet animal est des plus silencieux; il ne crie autant dire que lorsqu'il est blessé. Surpris, il pousse un court soupir; toutefois, dans la nuit, il lance, comme le chamois, une sorte de sifflement qu'on perçoit jusqu'à cinq cents mètres.

Son odorat est suffisant pour que les individus puissent se suivre l'un et l'autre à la piste. L'ouïe paraît assez fine; seule la vue laisse un peu à désirer.

Les faons supportent très bien la captivité, mais il ne faut pas en faire des animaux d'appartement; car ils rongent tout et ne respectent point les volailles. Ce qui leur convient le mieux, c'est un parc bien clos et pourvu d'eau; ils en sont le plus bel ornement, mais, par malheur, ils se cassent trop facilement les pattes; un saut maladroit suffit pour produire une fracture inguérissable.

Il va sans dire qu'on utilise le bois et la peau du cerf de Virginie. Quant à sa chair, elle laisse beaucoup à désirer chez les mâles adultes. La venaison des biches, quand elles sont grasses (ce qui a lieu de novembre à la fin de janvier principalement) vaut mieux; enfin, celle des faons de trois à dix mois se montre tendre et savoureuse.

Nota. — Le cariacou à queue blanche, espèce différente quoique ayant le même port, la même taille et presque la même robe, habite le versant oriental des Montagnes Rocheuses et surtout le bassin de la Colombia. Il recherche les steppes fertiles, traversées par de petits cours d'eau. Ses mœurs, habitudes et régime, sont si semblables à celles du cerf de Virginie qu'on peut dire qu'il le représente dans le nord-ouest, sous le nom de Chevreuil.

CHASSE DU CERF DE VIRGINIE

« Cette chasse mettait en jeu, dit Brehm, toute la ruse et toute la patience des Indiens avant l'arrivée des blancs, avec leurs armes à feu, leurs chiens et leurs chevaux.

« D'ordinaire, l'Indien caché attirait sa proie en imitant le bêlement du faon ou le cri du mâle. Parfois, il se revêtait d'une peau de cerf, en attachait la ramure sur sa tête, et, mimant fidèlement la marche et les allures de l'animal, il parvenait ainsi jusqu'au milieu de la harde, où deux et trois victimes étaient déjà tombées sous ses flèches avant que les autres, découvrant la ruse, se missent à fuir.

« Depuis l'introduction des armes à feu, la plupart des tribus ont abandonné pour elles l'arc et les flèches de leurs ancêtres; mais, même ainsi armé, le chasseur indien charge à s'approcher le plus possible de son gibier; il ne tire qu'à vingt-cinq ou trente pas, et dès lors on comprend qu'il ne manque presque jamais.

« Le chasseur blanc opère d'après l'état des lieux. Dans les montagnes, il emploie la carabine qui permet de tirer d'assez loin; dans les forêts, il se sert de chiens courants, qui forcent l'animal en une heure au plus, et, pour abréger le drame, il porte un fusil à deux coups, chargé de gros plomb.

« Sur certains points, un canot est indispensable, et il le faut paré pour filer très vite, parce que le cariacou nage avec une incroyable rapidité et ne boude pas devant une excursion maritime ou fluviale de plusieurs kilomètres, quand, ennuyé de la poursuite de la meute sur terre, il se jette à l'eau dans des endroits que l'on connaît d'avance.

Si l'embarcation alors ne permet pas de rejoindre l'animal et de le tirer à la nage, la chasse est manquée définitivement.

« Dans quelques localités, lorsque la neige est abondante, on se sert de souliers de neige pour traquer ce pauvre gibier, qui ne peut fuir que lentement et alors est de suite atteint.

« La nuit, on tue encore le cariacou d'une manière fort originale. Deux chasseurs s'associent : l'un porte un vase de fer dans lequel il fait brûler un peu de bois résineux ; l'autre le suit de près, portant le fusil. Cette lumière inaccoutumée, au milieu de la forêt, surprend le gibier ; il s'arrête et regarde immobile ; ses yeux reflétant la flamme, le chasseur peut viser et faire feu. Il arrive souvent qu'après le premier coup des membres de la harde reviennent vers le feu et fournissent ainsi l'occasion de tirer une seconde fois. L'inconvénient de ce procédé, c'est que le chasseur ne peut reconnaître au juste la bête qu'il a devant lui ; aussi n'est-il pas rare de tuer alors des animaux domestiques paissant la nuit dans la forêt. »

Nous avons dit précédemment qu'un cavalier bien monté ne tardait guère à rejoindre et à dépasser le cariacou ; mais nous avons oublié de mentionner les résultats obtenus avec de bons lévriers ; ils prennent toujours au bout de quelques centaines de mètres.

En Virginie, on se borne à disposer des piéges d'acier très solides au bord de l'eau, et à planter le long des haies force pieux pointus sur lesquels de nuit les cerfs viennent se blesser plus ou moins grièvement.

LE CERVULE MUNTJAC

OU KIDANG

« Les cervules, dit Brehm, sont caractérisés par leur petite taille, leur bois imparfait, leurs fossettes lacrymales larges et profondes. »

Toutes les espèces de ce genre habitent les Indes et les îles de la Sonde. Nous allons nous occuper ici seulement de celle qui est la plus connue, le muntjac ou kidang.

Cet animal, à peu près de la taille du chevreuil, mesure 1m30 de long, 0m72 de hauteur au garot et 0m80 au sacrum.

Le mâle porte un bois reposant sur des saillies très longues. La tige se recourbe d'abord un peu en avant et en dehors et s'infléchit brusquement en arrière et en dedans. Simple dans le principe, cette tige porte plus tard un andouiller d'œil, court, fort, pointu, oblique en haut et en avant. Les saillies placées l'une près de l'autre s'écartent ensuite et ont 0m08 de haut ; recouvertes de poils serrés, elles se terminent par une rosette formée d'un seul rang de grandes perles.

C'est un cervidé assez élancé, mais vigoureux. Son corps est ramassé ; il a le cou de longueur moyenne, la tête courte, les jambes hautes et minces, la queue courte et touffue. La teinte d'ensemble de son pelage court, lisse et épais, est brun-jaune ; le bois est blanchâtre tirant sur le

jaune; les sabots sont noirs et surmontés d'une tache blanche; les pieds de devant marqués de raies blanches en avant et noirs en arrière.

Cet animal, très attaché à sa demeure, parait se complaire dans les régions peu élevées, riches en collines et en vallons, et plus encore au pied des hautes montagnes ou à la lisière des forêts. Aussi est-il commun à Java, où de pareils endroits abondent, et où on les voit vivre par paires et par petites familles.

Les muntjacs se nourrissent principalement de ces hautes herbes qui, à Java, recouvrent toutes les bruyères et qui sont une espèce de *phyllanthes*, appelée *allang-allang* par les voyageurs; là aussi se trouve un grand nombre de malvacées que ces animaux ne dédaignent point, sans compter que dans ces lieux riches en eau et presque déserts, en sus de l'abondance, ils jouissent d'une parfaite sécurité.

On sait seulement que l'espèce se met en rut en mars-avril; qu'alors les mâles, qui vivent solitaires le reste de l'année, recherchent les femelles, restent quelque temps avec elles et ne tardent pas à les abandonner. On ignore la durée de la gestation, l'époque de la mise bas et l'âge auquel le jeune mâle a son premier bois.

Le caractère impatient de ce cervule fait qu'il ne s'accommode pas facilement de la captivité. On parvient cependant à le conserver en lui donnant un grand espace et une nourriture choisie.

Les Européens ne dédaignent pas la venaison du muntjac; quant aux indigènes, ils mangent volontiers la chair du mâle, mais ils ne touchent jamais à la femelle, qu'ils considèrent comme impure.

La peau ne parait point être utilisée.

Nota. — Dans ces derniers temps, on a décrit plusieurs autres espèces de muntjacs; nous ne saurions dire si c'est à tort ou à raison.

CHASSE DU CERVULE MUNTJAC

Bien que le tigre et la panthère poursuivent sans trève les muntjacs et que l'homme, leur plus redoutable ennemi, les chasse de toutes les façons, le nombre de ces gracieux animaux ne diminue pas. On doit certainement n'attribuer cet heureux résultat qu'à la douceur du climat et à l'abondance de nourriture qui en résulte.

Les indigènes chassent tous avec ardeur le cervule, qui laisse une piste visible et chaude que les chiens empaument vivement. Ne fuyant pas au loin comme le cerf ordinaire, il s'élance d'abord très rapidement, puis, ralentissant son allure et décrivant un grand cercle, il retourne au lancer. Les indigènes, bien au courant de toutes ses habitudes, le disent avec raison faible et paresseux. En effet, lorsqu'il a été poursuivi quelque temps, il finit par se cacher la tête dans un buisson et reste là immobile, sans s'inquiéter de l'approche du chasseur, tant alors il se croit sans doute en sûreté. Si, par hasard, les chasseurs n'ont pu le tuer, qu'ils reviennent les jours suivants et ils le retrouveront à la place où il a été lancé la première fois.

La chasse du muntjac aux chiens courants est une véritable passion pour les Javanais de distinction. Plusieurs d'entre eux possèdent de grandes meutes. Les chiens qui les composent, connus sous le nom de *pariahs*, descendent de la race aborigène. Vivant dans un état de domesticité imparfaite, maigres et mal soignés, sauvages et indociles, ils sont courageux, pleins de feu et, malgré leurs oreilles droites, ils valent mieux que les autres chiens

pour cette chasse. Dès qu'ils ont trouvé une piste, ils la suivirent avec entrain; mais le chasseur doit les soutenir quand, forcée, la bête de meute livre combat; car le cervule est brave; il sait se servir de son bois contre les toutous et même les blesser mortellement au dos, au ventre et à la poitrine. Bien qu'en général il succombe finalement sous les crocs des chiens, il vaut mieux que la balle du piqueur prévienne la bataille.

Dans la partie occidentale de Java, on organise des traques, et on y tue souvent de quarante à cinquante bêtes par jour. Quelques chasseurs montent des chevaux dressés à cet effet, qui suivent le muntjac jusqu'à ce que le cavalier puisse l'abattre d'un coup de sabre. Ils montrent alors une telle fougue que des accidents très graves se produisent fréquemment.

A Banca, on place entre les arbres des lacets, sur deux rangées obliques qui s'écartent l'une de l'autre; puis, avec des chiens, on y pousse les cervules qui, affolés de peur, se précipitent dans cette sorte d'enceinte, où ils se prennent dans les collets.

LA GIRAFE D'AFRIQUE

La girafe a la tête et le corps du cheval, le cou et les épaules du chameau, les oreilles du bœuf, la queue de l'âne, les jambes de l'antilope, le pelage de la panthère. Un pareil mélange, dit Brehm avec raison, ne peut produire qu'une créature monstrueuse.

Elle se distingue par son cou d'une longueur démesurée, des jambes hautes, son tronc épais, son dos incliné, sa tête élégante, ses yeux beaux, grands et limpides, ses deux cornes recouvertes par la peau. La hauteur des pattes et la longueur du cou font paraître la girafe un des mammifères les plus hauts et les plus courts.

Cet animal a 2^m30 de long; 3^m30 de hauteur à l'épaule et de 5 à 6^m25 à la tête. La queue de 0^m80 semble avoir 1^m30 si on compte la longueur des poils. L'arrière-train est de 0^m60 plus bas que le garot. La distance du bout du museau à la racine de la queue est de 4^m30, et le poids s'éloigne peu de cinq quintaux.

Il habite actuellement l'Afrique centrale et méridionale, et on ignore jusqu'où il s'étend du côté de l'ouest. Il est à supposer que, ne se tenant d'habitude que dans les steppes. fuyant les lieux élevés et évitant de plus les épaisses forêts, il ne doit pas se plaire au Congo et dans la Sénégambie, pays montagneux et couverts.

D'habitude, on rencontre les girafes en petites troupes de six à huit individus; mais, sur les points où leur sécurité est complète, on voit des groupes qui vont jusqu'à vingt-cinq, rarement plus.

La marche de ce singulier animal est un pas lent et mesuré; son allure vive consiste en un galop lourd, mais très rapide par suite de l'amplitude de chaque bond; sa tête alors, renversée jusque sur l'arrière-train, ballotte en tous sens, ce qui produit un drôle d'effet. Un excellent cheval n'est presque jamais capable, s'il est seul, de gagner de vitesse la girafe, qui se montre généralement presque infatigable.

Pour boire et ramasser quelque chose sur le sol, cette bête doit prendre forcément une attitude curieuse; elle écarte ses jambes de devant et se baisse ainsi jusqu'à ce qu'elle puisse atteindre la terre avec son cou.

D'ordinaire, elle ne se repose que la nuit. Pour se coucher, elle tombe d'abord sur les articulations des jambes de devant, fléchit celles de derrière et, comme le chameau, s'étend sur le côté. Son sommeil est court et léger; elle semble pouvoir s'en passer pendant plusieurs jours et dormir debout.

La girafe a été destinée par la nature, non pas à paître l'herbe, mais bien à manger les feuilles des arbres; aussi sa langue lui permet-elle, comme l'éléphant avec sa trompe, de saisir les objets les plus petits, de cueillir la feuille la plus délicate. Du reste, la vue, plutôt que l'odorat, semble la guider dans sa récolte.

Elle se nourrit de menues branches, de boutons et de feuilles de mimosées ou de lianes. Tant qu'elle a des aliments frais, on la voit longtemps se passer d'eau; mais, lorsque la sécheresse fait tomber les feuilles, elle va s'abreuver parfois à plusieurs lieues de distance.

Sous le rapport de l'intelligence, la girafe doit être classée assez haut dans l'échelle des quadrupèdes. Très douce,

très pacifique, elle vit en bonne harmonie avec ses semblables, ainsi qu'avec les autres animaux, tant qu'ils ne la molestent point. En cas d'attaque, elle sait fort bien se défendre, non avec ses cornes qui ne constituent qu'un ornement, mais à l'aide de vigoureux coups de pied. C'est de cette façon que la femelle protège son petit contre les carnassiers et que, d'un seul coup de sabot, elle peut renverser un lion ; c'est encore ainsi qu'au temps du rut les mâles se battent avec acharnement.

L'accouplement paraît avoir lieu en mars ; la gestation durerait de quatorze à quinze mois, et la femelle ne mettrait bas qu'un petit.

Dans les villes de l'intérieur de l'Afrique, on voit souvent des têtes de girafes s'élever au-dessus des murs des jardins, et on en voit même qui errent librement ; mais, en Europe, dans les jardins zoologiques, ces animaux succombent assez promptement à une maladie, qui affecte le système osseux, maladie causée sans doute par les subites variations de température, par le manque de mouvement et par une nourriture non appropriée.

On utilise diverses parties de la girafe : sa chair est parfaitement mangeable ; sa peau tannée fournit un excellent cuir ; sa queue est transformée en chasse-mouches, et la corne de ses sabots sert à confectionner divers ustensiles.

CHASSE DE LA GIRAFE

Les indigènes ne paraissent pas poursuivre les girafes, et cependant quelques-uns d'entre eux possèdent des

queues de ces animaux et en font des chasse-mouches très recherchés dans le pays. Prennent-ils ces bêtes à l'aide de piéges ? Les tuent-ils à l'affût ? C'est ce qu'on ignore.

Un Européen, Gordon Cumming, a chassé la girafe au fusil et à cheval. Il avait sans nul doute des guides du pays pour le conduire aux lieux fréquentés par ces animaux, et il était organisé évidemment pour passer quelques semaines dans les steppes.

« Aucune plume, dit-il, ne pourrait donner une idée du plaisir qu'éprouve le chasseur à passer au milieu d'une troupe de girafes. D'ordinaire, ces animaux se sauvent au travers des buissons épineux, qui mettent en sang les bras et les jambes du poursuivant.

« A ma première chasse, dix girafes passèrent devant moi. Ellès galopaient tranquillement, alors que mon cheval était obligé de prendre son allure la plus rapide pour ne point demeurer en arrière. Ravi du reste par cette apparition splendide, je les suivais comme enchanté; je ne pouvais croire que j'avais devant moi des êtres réels.

« Le sol était ferme et dur. A chaque bond de ma monture, je me rapprochais; je poussai enfin au milieu du troupeau et en séparai la plus belle femelle. Celle-ci prit la fuite avec rapidité, sautant, galopant, cassant les branches avec son cou et sa poitrine et en jonchant ma route.

« A huit pas, je fis feu et lui envoyai une balle dans le dos. Poussant mon cheval plus près d'elle encore, je plaçai le canon de ma carabine à quelques pieds de la bête et lui logeai la seconde balle derrière l'omoplate, sans grand effet cependant. Elle prit le pas; mettant alors pied à terre, je me plaçai devant elle, en rechargeant à la hâte mes deux coups. La girafe s'étant arrêtée dans le lit desséché d'un ruisseau, je la tirai dans la direction du cœur; aussitôt, elle prit la fuite; je rechargeai et la suivis à cheval;

elle s'arrêta de nouveau ; je descendis une seconde fois et la regardai avec étonnement. Sa beauté me ravissait ; son œil doux et foncé, aux cils soyeux, me fixait avec une expression suppliante. Je fus saisi d'horreur du sang que je versais. Mais la passion de la chasse l'emporta ; j'épaulai et ma balle frappa la girafe au cou. Elle se leva sur ses pieds de derrière, retomba en ébranlant le sol ; un flot de sang noir jaillit de sa blessure, et, après quelques convulsions, elle mourut. »

Pour faire cette chasse avec succès, comme il faut rester deux à trois semaines au moins dans les steppes, on doit se munir de chameaux pour les vivres et accessoires, et emmener trois ou quatre bons chevaux. Mais, si on veut en outre capturer vivantes quelques jeunes girafes, force est bien d'ajouter à la caravane des vaches laitières pour les nourrir.

De l'intérieur de l'Afrique, on conduit ces bêtes bientôt apprivoisées et leurs nourrices, à petites journées, jusqu'à la côte, où on les embarque.

LES CAPRICORNES

Dans la famille des antilopidés, l'espèce des capricornes ne manque pas d'une certaine importance : elle comprend trois variétés intéressantes. Ces animaux sont des antilopes élancés, dont le mâle seul porte des cornes presque droites, dirigées en haut, en arrière, rondes, contournées en pas de vis ; leur queue est longue et touffue. La femelle a deux mamelons.

LE CAPRICORNE A BÉZOARD

Il ressemble beaucoup au daim ; mais il est un peu plus petit, plus élancé et plus gracieux. Le mâle est presque noir, la femelle plus grise et les jeunes bruns et roux.

Ce capricorne, qui est propre aux Indes et particulièrement au Bengale, se tenant toujours en terrain découvert, se gardant avec le plus grand soin, distançant lévriers et chevaux, grâce à sa vitesse incroyable et soutenue, ne peut être l'objet de surprises ou de poursuites. Voici comment les Indiens opèrent pour prendre vivants ces animaux : ils se servent d'un mâle apprivoisé qu'ils lâchent après avoir fixé à ses cornes plusieurs nœuds coulants. Lorsque ce piége vivant arrive auprès du troupeau sauvage, le guide ou sultan de la harde lui livre un combat auquel partici-

pent les femelles; plusieurs, dans l'action, se prennent aux collets, et, l'un tirant l'autre, ils finissent par tomber, devenant ainsi une proie facile pour le chasseur.

Les princes indiens chassent parfois ces capricornes au faucon ou au guépard.

LE CAPRICORNE SAIGA

Cet animal, qui a la taille du daim et une robe gris-cendré, blanche par places, habite les steppes de l'Europe orientale, depuis la frontière polonaise jusqu'à l'Altaï.

Les saïgas sont décimés par les loups, qui les forcent sans trop grande peine et détruisent des troupeaux jusqu'au dernier.

Les nomades les chassent avec ardeur à cheval et à l'aide de chiens, et les prennent facilement parce qu'ils manquent de fond.

Se basant sur la remarque que les moindres blessures, voir même le simple coup de dent d'un chien, leur sont mortelles, les Kirghises coupent l'herbe des steppes et les roseaux à 0^m30 de terre, et poussent ensuite ces antilopes dans l'endroit ainsi rasé; ils se blessent alors aux chaumes pointus et ne tardent pas à succomber.

Le plus souvent on tue ces animaux à coups de fusil ou bien on les chasse avec des oiseaux de proie. Dans ce dernier cas, on ne se sert point du faucon, mais de l'aigle royal.

LE CAPRICORNE A PIEDS NOIRS ou PALLAH

Le pallah, qui représente les capricornes dans le sud de l'Afrique, est un animal élégant de 2^m00 de long sur 1^m00 de haut. Les données sur ses mœurs et sur sa chasse manquent jusqu'à ce jour.

LE CÉPHALOPHE RASEUR

Cet antilope *plongeant* de quelques auteurs, le *ducker* de Lichlenstein, est une espèce des plus grandes et des mieux connues du genre. Il a 3^m15 de longueur, dont 0^m20 pour la queue, et 0^m66 de hauteur au garot.

Ses cornes coniques, longues de 0^m10 et plus courtes que les oreilles, disparaissent presque au milieu des poils de la huppe. Les jambes sont élancées, les sabots et les pinces petits, la queue touffue. Le pelage, gris-olive sur le dos, est d'un brun-jaune foncé avec des taches noires le long de l'échine et sur les cuisses.

Comme quelques broussailles lui suffisent, il ne hante pas les forêts ; on ne le trouve guère que dans les champs hérissés de buissons.

Moins agile que les autres antilopidés, il a, comme le chevrotain, recours à la ruse pour dépister ses ennemis.

Au Cap, sa chair fournit un excellent potage et, si on a soin de la piquer avec du lard de l'élan ou de l'hippopotame, on se procure un roti très succulent; mais les gourmets estiment par dessus tout le foie de cet animal.

On manque aujourd'hui encore de renseignements sérieux sur les mœurs, habitudes et régime de cet animal ; mais, par bonheur, le capitaine anglais Drayson a chassé le céphalophe, décrit ses curieuses allures et sa manière de se défendre, de sorte qu'à défaut de la satisfaction des naturalistes, nous aurons du moins celle des disciples de Saint-Hubert.

CHASSE DU CÉPHALOPHE RASEUR

« De tous les antilopidés qui, dans le sud et l'est de l'Afrique, au Cap et dans l'Abesch, habitent la lisière des forêts, le raseur est le plus commun, quoiqu'on ne le rencontre jamais qu'isolé.

« A l'approche de l'homme ou d'un autre ennemi, il reste au gîte, immobile comme une statue, jusqu'à ce qu'il croie avoir été aperçu ; alors il s'élance, fait quelques crochets, franchit les buissons, s'y glisse, rase le sol, et, quand il pense avoir échappé aux regards, il rampe silencieusement dans les broussailles ou dans les hautes herbes. On croirait qu'il a complètement disparu, qu'il s'est tapi quelque part et on se tromperait, car il continue son chemin sous les feuilles pour se procurer une certaine avance et fuir après au plus vite.

« Le chasseur le plus habile, le chien le plus rusé, s'y laissent prendre souvent ; mais si on a pu suivre ses allures et découvrir l'endroit où il s'est réfugié, il devient facile alors de l'approcher en se tenant à bon vent.

« Il faut toutefois bien tirer le raseur pour l'avoir ; quelque petit qu'il soit, il supporte une forte charge de plomb. L'emploi de la balle franche est bien difficile, à cause de ses crochets rapides et irréguliers qui déroutent le chasseur.

« Souvent, après avoir essuyé un coup de feu, l'animal s'enfuit rapidement comme s'il n'avait pas été atteint ; mais bientôt il s'arrête subitement, ce qui fait reconnaître qu'il a été touché. On a vu du reste des antilopes blessés

mortellement courir un certain temps comme si de rien n'était.

« Un chien ordinaire peut atteindre le céphalophe raseur à la course. Bien des fois, dit le capitaine Drayson (1), un vieux chien d'arrêt, mon compagnon habituel de chasse, m'en prenait et les maintenait jusqu'à mon arrivée. »

(1) Les amateurs de plus amples détails peuvent lire avec fruit *Les Chasses dans le sud de l'Afrique*. Cet ouvrage du capitaine Drayson a été imprimé en Angleterre.

LE

CÉPHALOPHE DE HEMPRICH

En décrivant les mœurs et la chasse de cet animal, nous ferons du même coup l'histoire des trois autres espèces, naines comme lui, savoir : l'antilope des buissons, l'antilope nain des colons hollandais du Cap, et une espèce qui vit en Guinée. Ces charmantes petites bêtes ne diffèrent entr'elles que par les cornes.

« Le céphalophe de Hemprich, le Beni-Israël ou Atro des Arabes, est, au dire de Brehm, un des ruminants les plus élégants qui existent. »

Le mâle a de petites cornes moins longues que les oreilles ; leurs pointes recourbées en avant sont cachées par la huppe très fournie. Le corps est assez ramassé, les jambes de longueur moyenne, la queue réduite à un moignon. La robe ressemble à celle du renard ; enfin les cornes, les sabots, les fossettes lacrymales sont noirs, ainsi que le pourtour des oreilles.

Ces animaux se trouvent dans toute l'Abyssinie, depuis la côte jusqu'à une altitude de 2,000 à 2,300 mètres ; comme les espèces de ce genre, ils habitent les buissons si abondants en Afrique. Bien qu'ils préfèrent les vallées aux montagnes, on les voit rechercher surtout les bois qui bordent les torrents, où les massifs d'euphorbes et de

mimosas épineuses sont reliés par un lacis serré de lianes. Ils y trouvent une retraite commode et sûre, ainsi que des feuilles en abondance. Du reste, là où poussent des herbes vertes et succulentes, il est bien rare de ne pas les rencontrer.

Le Beni-Israël vit avec sa femelle, parfois avec un petit, jamais en troupe. Chaque paire semble rivée à l'endroit qu'elle a choisi pour demeure ; elle y revient toujours après une poursuite.

La principale nourriture de tous les céphalophes doit être fournie par les mimosas, dont ils dévorent les petites feuilles, les bourgeons et les jeunes pousses. Pour peu du reste que les troncs soient inclinés, ces agiles créatures les escaladent sans peine.

On n'a pas encore de données bien précises sur la reproduction de ces animaux ; tout ce que l'on sait se borne à pouvoir affirmer que vers la fin de mars on ne tue que des femelles pleines, qu'en avril on voit des jeunes avec les parents, et enfin qu'à l'époque du rut le mâle et la femelle, qui sont inséparables, combattent ensemble tout galant qui se présente.

En Europe, il est bien rare de voir des céphalophes vivants ; ce n'est qu'au Cap ou dans d'autres parties de l'Afrique qu'on peut conserver ces enfants du soleil. Pris jeunes, ils s'apprivoisent très vite, mais ils ne dépouillent jamais leur timidité naturelle. On les nourrit facilement avec du pain, des carottes, des pommes de terre, du fourrage ; ils ne détestent ni les fruits ni les fleurs et aiment le sel ; quant à l'eau, elle leur est indispensable.

La chair du Beni-Israël ne manque pas de goût, mais elle est un peu dure et vaut mieux bouillie que rôtie. Le capitaine Drayson recommande le foie comme le meilleur morceau ; c'est, dit-il, un régal délicieux.

CHASSE DES BENI-ISRAEL

Le léopard est, après l'homme, l'ennemi le plus redoutable des céphalophes. En Abyssinie, ce félien recherche surtout les fourrés qui les abritent, et comme ils y sont toute la journée en mouvement, le matin et le soir principalement, c'est à ces heures favorables qu'il rôde en silence ou affûte près de leurs retraites.

Dans le sud de l'Afrique, le serval, dans le Soudan, le chat ganté, poursuivent avec ardeur ces timides animaux, sans compter les chacals, renards et chiens sauvages, et même l'aigle.

Les indigènes, dans l'Habesch, ne capturent vivants que les jeunes nouveau-nés. Quant aux adultes, les Caffres les prennent avec des lacets ; comme ils ne veulent que leur venaison, ils recourbent un arbre en y attachant un nœud coulant disposé sur la passée habituelle de l'animal, qui engage son cou, abat la marche et se voit pendu à une hauteur assez grande pour être à l'abri des carnassiers rôdeurs.

Voici venir maintenant les chasseurs au fusil, tous Européens, cela va de soi, et alors il nous faut laisser la parole au capitaine Drayson :

« Au commencement, dit-il, le chasseur européen a de la peine à apercevoir ce petit animal, qui n'est guère plus grand qu'un lièvre; mais, une fois qu'on connaît ses mœurs et ses habitudes, on est sûr de le trouver. Il faut un œil prompt et bien exercé pour découvrir l'antilope nain, tant sa robe se confond avec la teinte du fourré. On voit s'agiter quelques branches et la bête a disparu avant.

« A la longue, l'œil se fait. Quand alors on examine attentivement les buissons, en portant surtout la vue sur les endroits sombres, il est bien rare qu'on ne découvre pas l'élégant enfant de la forêt ; car c'est à ces places qu'il s'arrête lorsqu'il est effrayé.

« Ses sens très développés, son odorat subtil, lui permettent de percevoir l'approche de l'homme bien avant d'en être vu. Au moindre bruit, le mâle se lève, écoute, va vers une place dégarnie, reste immobile et regarde l'ennemi qui avance. La femelle le suit de près et le laisse veiller à la sûreté commune. Le danger semble-t-il se rapprocher, il reste comme pétrifié ; si au contraire le péril vient à s'éloigner, on voit l'animal se coucher, ramper lentement et silencieusement, rentrer sous bois pour sortir à l'opposite, s'élancer dans l'endroit le plus clair semé, décrire un arc de cercle autour de son ennemi et finalement retourner à sa cachette.

« Si le chasseur ne tire pas, si aucun chien ne se montre, le couple levé part au petit trot. Avant de prendre la fuite, le mâle pousse un fort soupir ; il en exhale six ou huit si on le manque ou s'il n'est que blessé. Le céphalophe généralement ne fuit pas bien loin ; après quelques bonds énormes qu'il exécute les pattes de devant fléchies contre le tronc, celles de derrière et la tête étendues, on ne le voit jamais se sauver vivement à plus de trois ou quatre cents mètres. C'est le moment où l'aspect de cet animal est tellement modifié que l'on croit quelquefois avoir affaire à un lièvre ; mais, avec un peu d'expérience, on ne s'y trompe plus.

« Une fois qu'on connaît bien les allures des Beni-Israël, il est facile de les chasser avec succès. A deux, on n'a point à se donner beaucoup de mal. L'un suit les fugitifs tandis que l'autre reste auprès de leur gîte. Souvent alors le premier, et toujours le second, trouvent à tirer. Dans ce cas, les chiens sont bien plus nuisibles qu'utiles.

« Lorsque les chasseurs sont assez nombreux pour gar-

nir suffisamment un grand demi-cercle, ils font battre les buissons par des traqueurs accompagnés de chiens, et bientôt les céphalophes se voient contraints d'essuyer le feu des tireurs. Si, dans ces traques, on veut ménager les femelles, surtout les femelles pleines, rien n'est plus aisé; car le mâle, de taille plus élevée, a un port plus fier et se présente d'ailleurs toujours le premier.

« Au début, je me servais de la carabine; mais je ne tardai pas à lui substituer le fusil à deux coups, ayant reconnu bien vite qu'avec du gros plomb il était facile, à trente ou quarante mètres, de rouler le Beni-Israël, alors qu'à balle franche il fallait viser par trop habilement. »

Le capitaine Drayson a poursuivi encore le scopophore ourébi, un antilopidé presque de la taille du chevreuil, qui se tient volontiers au voisinage de l'homme et que l'on chasse comme le Beni-Israël; il recommande expressément de le tirer toujours à balle franche, parce que les blessés, allant bien moins loin, n'échappent pas à la vue autant que les victimes du gros plomb et sont dès lors moins faciles à perdre.

L'ORÉOTRAGUE SAUTEUR

C'est le *sassa* des Abyssins, le *klippspringer* ou *riebbok* des colons du Cap ; il ressemble au chamois et plus encore à certaines petites espèces de chèvres.

Sa longueur totale est d'environ 1m00 ; sa hauteur au garot dépasse rarement 0m65.

Il a le corps ramassé, des jambes basses et lourdes, de grands yeux, des sabots qui s'écartent largement. Le mâle porte des cornes noires, verticalement dressées. La couleur du pelage est semblable à celle du chevreuil ; les poils en sont grossiers, cassants et très serrés.

Cette espèce, que l'on croyait propre au cap de Bonne-Espérance, se trouve aussi en Abyssinie.

Elle habite les hautes montagnes du pays des Bogos, à une altitude de 600 à 2,000 mètres. Au Cap, elle préfère les montagnes de grès. Dans l'Habesch, on la rencontre à peu près partout, quelquefois même dans les vallées.

Les sassas vivent d'habitude par paires, parfois avec leur petit, et assez souvent deux couples se réunissent. Par le beau temps, on les voit sur les hauteurs, d'où la pluie seule les fait descendre. Chaque groupe demeure invariablement fidèle à l'endroit où il s'est établi.

Cet animal se nourrit de mimosas, d'herbes, de plantes alpines succulentes, et va au gagnage dans la matinée et l'après-midi. A ces heures-là, il disparaît complètement

au milieu des hautes herbes et des buissons d'euphorbes, où il est impossible de le découvrir, tandis qu'aux autres moments de la journée on peut l'apercevoir sur les rochers élevés, à plus d'une lieue de distance, grâce à la pureté de l'air dans ces régions. Il circule d'ailleurs à travers les montagnes abruptes avec la même agilité, la même adresse et la même sûreté de pied que le chamois dans les Alpes.

On est à peu près certain qu'il met bas au commencement de la saison des pluies, et encore ne le sait-on que par les Abyssins pour l'Habesch.

L'oréotrague vivant n'a pas jusqu'ici été amené en Europe; c'est bien fâcheux, dit Brehm, car il est presque certain qu'il pourrait s'acclimater dans nos montagnes.

On ne trouve pas de sassas captifs dans l'Habesch; seuls, les Betschuanas, croyant que les cris de cet animal attirent la pluie, tâchent, lorsqu'ils souffrent de la sécheresse, d'en attraper un, et le martyrisent de cruelle façon pour faire tomber de l'eau sur leur sol brûlant.

On le chasse dans l'Habesch, pour se procurer sa viande, quand on a un fusil et qu'on sait s'en servir; quoique un peu sèche, elle est réputée excellente. Au Cap, on utilise sa peau dont on fait des coussins, des selles, etc.

CHASSE DE L'ORÉOTRAGUE SAUTEUR

« On ne peut dire que cet animal soit peureux et, s'il est timide, ce n'est que par suite de la chasse continuelle que lui font les Abyssins. Souvent, dit Brehm, j'en ai vu un nous regarder tranquillement du haut d'un rocher pen-

dant que nous traversions la vallée et nous laisser venir à portée de fusil. La détonation seule le faisait fuir. Si on le manque, alors on le voit encore quinze secondes environ, puis il disparaît avec la rapidité d'une flèche.

« Quelquefois pourtant on peut poursuivre l'animal et le tirer de nouveau dans les endroits où les armes à feu ne sont point encore bien connues, parce que les klippspringers, habitués au fracas des pierres qui tombent et roulent dans les abîmes, s'inquiètent peu du bruit d'une carabine. J'ai tué une fois un mâle que j'avais manqué du premier coup et qui faisait partie d'un groupe de trois ; la détonation les avait surpris, et ils avaient sauté sans crainte sur le bloc voisin pour s'en rendre compte. M'étant tenu bien tranquille, je les vis monter lentement le long du flanc de la montagne ; je pus les rejoindre et cette fois mieux viser.

« Si l'on se tient prêt à faire coup double, on peut abattre la paire ; car un de ces animaux reste toujours plusieurs secondes auprès du cadavre de son compagnon en poussant des soupirs de terreur. C'est ainsi que le prince de Holenlohe a réussi à tuer les deux mâles d'une double paire. »

Comment les Betschuanas s'emparent-ils du sassa qu'ils font crier pour avoir de la pluie ? C'est là ce que nous ignorons.

LE STREPSICÈRE COUDOU

Le coudou, un des antilopidés à fanon, est une belle et grande bête ruminante, auprès de laquelle notre cerf n'est qu'un pygmée; l'élan l'égale à peine. Un mâle adulte mesure en effet 2^{m}80 du museau à la naissance de la queue, qui a 0^{m}50 de long; la hauteur au garot va jusqu'à 1^{m}80. On remarque que la femelle est toujours d'un douzième plus petite.

Par ses formes, cet animal rappelle le cerf élaphe. Il a le corps ramassé, le cou moyen, la tête assez courte, le front large, le museau pointu. Sur le brun du corps se détachent de sept à neuf bandes transversales blanches qui le zèbrent d'une façon régulière et fort curieuse. Enfin, ses cornes lui sont un ornement splendide; on en a vu de 1^{m}33; mais d'habitude leur longueur, en ligne droite, dépasse rarement 0^{m}80.

Le coudou se trouve dans la plus grande partie de l'Afrique et dans les localités les plus diverses. On le rencontre depuis le fleuve Orange jusqu'au nord de l'Abyssinie, et de là, par le Taka et le Kordofahn, jusqu'en Guinée. Il tend à disparaitre des environs du Cap, où naguère on le voyait en très grand nombre.

Il semble n'habiter que les forêts, surtout celles de buissons épineux si communes en Afrique. Dans l'Habesch, il préfère les montagnes, et même dans le pays des Bogos, on

ne le voit qu'à une altitude de 700 à 2,000 mètres, tandis que dans le pays de Basca, dans le Kordofahn et au Cap, on le rencontre dans la plaine.

Les vieux coudous vivent solitaires; les femelles se groupent par quatre ou six, et les jeunes mâles en font autant de leur côté.

Cet animal par ses mœurs ressemble au cerf. Il parcourt un assez grand espace et change régulièrement de demeure. Son port est fier et sa démarche est gracieuse.

Tant que rien ne le trouble, il va lentement, évite les buissons épineux et paît où il trouve un endroit convenable. Sa nourriture consiste surtout en feuilles et en bourgeons, mais il ne dédaigne pas les herbes; car, le soir, on le voit souvent sur les pelouses des clairières.

Lorsque la peur le saisit, il prend un trot assez lourd, et ce n'est qu'en plaine qu'on le voit galoper lentement. Dans les forêts, pour ne pas être arrêté dans sa fuite, il lui faut rabattre ses cornes de telle façon que les pointes viennent presque toucher le dos. Avant de prendre la fuite, il pousse un soupir qui s'entend de loin ou parfois un sourd bêlement; on dit toutefois que la femelle *seule* agit ainsi, le mâle ne faisant jamais entendre sa voix qu'à l'époque des amours.

C'est d'habitude en janvier que le rut se produit. On entend alors, le soir, les mâles pousser des cris provocateurs à l'adresse des rivaux du voisinage. Les coudous, étant forts et courageux, doivent se livrer de violents et sérieux combats.

La mise bas a lieu d'ordinaire sept ou huit mois après, et la femelle *seule* nourrit, élève, veille et défend son petit.

Les jeunes coudous s'apprivoisent facilement, s'attachent à leur maître et se montrent charmants, doux, fort enclins à jouer. Sans la terrible maladie des chevaux qui atteint également les coudous, il est certain qu'au Cap on aurait déjà sérieusemement tenté et réalisé la domestica-

tion de ces animaux. En Europe, on n'a vu que bien peu de ces animaux vivants, et encore aujourd'hui ils sont très rares dans les jardins zoologiques.

La chair du coudou a le goût de celle du cerf, mais elle est bien moins dure et sèche. La moëlle des os constitue un vrai régal pour presque toutes les peuplades africaines; tandis que les Cafres, après avoir brisé les os, la sucent toute crue, on voit les Abyssins la faire rôtir avec la viande sur laquelle ils l'expriment.

La peau de cet animal a, dit-on, une grande valeur pour les Hollandais, qui en tirent des fouets et surtout les mèches terminales. Ils en frabriquent aussi des courroies, des couvertures de selles, des chaussures, etc.

Quant aux cornes, les indigènes de l'Habesch, après en avoir séparé le tissu osseux à l'aide de la putréfaction, s'en servent pour conserver le sel, le miel, le café, etc.

CHASSE DU COUDOU

Le coudou adulte n'a, parmi les féliens, que deux ennemis sérieux : le lion et le léopard. Quant aux chiens sauvages, il peut avec avantage repousser leurs attaques. Son persécuteur le plus redoutable, en définitive, c'est l'homme.

Les Cafres, faute de carabines pour tirer cet animal, qu'on ne saurait guère approcher à plus de cent trente à cent quarante mètres, à cause de ses sens subtils, sont contraints d'avoir recours à un mode de chasse spécial. Ils se réunissent en grand nombre, font lever la bête et la poursuivent, sachant bien qu'elle se fatiguera promptement.

Ils la poussent du côté de leurs compagnons embusqués qui reprennent la menée, et ainsi, de relais en relais, sans donner à l'animal une seule minute de repos, se rafraîchissant du reste avec l'eau contenue dans des œufs d'autruche que leur apportent les femmes dispersées par la campagne. Enfin le coudou est forcé, et tous alors avec de grands cris se jettent dessus.

Les femelles subissent leur sort sans résistance; mais les mâles, baissant la tête et présentant leurs cornes pointues, se précipitent sur les chasseurs, qui sont perdus s'ils n'évitent pas le choc par un saut de côté. C'est à coups de javelots qu'ils tuent toujours ces animaux. Il convient de dire ici que dans ces poursuites ils n'emploient jamais de chiens.

L'Européen, qui veut tirer le coudou à cheval, doit d'abord avoir entre les jambes un coursier très résistant, très maniable et fort habile à éviter les chocs; puis, comme on perd à tout moment l'animal de vue, il lui faut des chiens qui donnent de la voix sur la piste, qui n'attaquent pas la bête au risque de se faire sottement tuer et qui se bornent à crier au ferme.

Pour chasser, seul et à pied, le coudou, il est indispensable de bien connaître ses pâturages préférés et de savoir avec prudence en approcher le plus possible. On doit partir après midi, parce qu'à ce moment les animaux d'habitude descendent dans les vallées pour boire. Posté à bon vent et convenablement caché près d'un ruisseau ou d'une flaque d'eau, le chasseur ne revient presque jamais bredouille s'il est maître de sa balle.

Il est hors de doute pour nous qu'il serait très possible de tirer les coudous au traque et avec succès.

LES ORYX PASAN ET BEISA

Le pasan ou oryx du Cap a 2m30 de longueur et 1m30 de hauteur au garot; sa queue mesure 0m50 et ses cornes, à pointes lisses et aiguës, près d'un mètre.

Les poils sont courts, couchés, et la nuque est ornée d'une petite crinière; à la partie inférieure et antérieure du cou se trouve une touffe de soies. La couleur du pelage varie avec les saisons; en été, le cou, la nuque, le dos, les flancs, sont d'un blanc-jaune, pendant que la tête, les oreilles, les parties inférieure des membres et des cuisses, la poitrine et le ventre sont d'une entière blancheur; en hiver, l'animal est gris-bleuâtre avec quelques reflets roux.

Le dessin de la tête ressemble à un licou. Vu de loin, le pasan semble bridé. Sa crinière d'un brun-noir est prolongée par une raie de même couleur, qui va en s'élargissant et qui se termine par une grande tache rhomboïdale.

De même taille que le pasan, le beisa n'en diffère que par la couleur. Tout ce qui chez le premier est bleuâtre ou roux passe au jaune-clair chez lui; de plus la bouche ne paraît pas complètement recouverte par le licou.

Tous les oryx habitent les parties les plus sèches, les plus arides de l'Afrique; mais le pasan, *seul* des trois, peut vivre *sans eau* dans les caroos du sud. Le beisa en Abyssinie, le leucoryx dans l'Afrique centrale et septentrionale, trouvent à s'abreuver.

On rencontre d'habitude les oryx par couples ou par faibles troupes, et souvent une femelle avec ses petits.

De temps à autre, les nomades des steppes capturent vivants quelques-uns de ces animaux et vont les vendre aux notables de la ville la plus proche ou aux Européens. Ces prisonniers donnent peu d'agrément aux acheteurs, bien qu'ils s'habituent vite à reconnaître leurs maîtres. Il faut en effet toujours se tenir sur ses gardes, parce que souvent avec leurs cornes ils font des blessures fort dangereuses. De plus, on ne saurait les mettre avec d'autres animaux, attendu qu'ils les maltraitent de la manière la plus cruelle. Enfin, même entre eux, loin de vivre en paix, ils se livrent de violents combats.

Dans ces derniers temps, on a vu plusieurs fois des oryx de Nubie en Europe ; ils s'y sont même reproduits. Mais le pasan et le beisa sont fort rares et manquent dans beaucoup de musées.

La chair de ces animaux est bonne à manger et leur peau s'utilise avantageusement. Des cornes, on fait dans le pays des pointes de lance ; pour cela, il faut laisser la gaîne cornée se détacher de l'os par la putréfaction, et puis l'ajuster sur la hampe.

Au Cap, les Européens font polir ces cornes, les surmontent d'une pomme d'argent et s'en servent ensuite comme de cannes.

CHASSE DES ORYX

Quand l'oryx, qu'on ne peut chasser qu'à cheval, remarque qu'il est bien l'objet d'une poursuite, il lance un cri perçant, lève la tête de manière à ce que ses cornes vien-

nent toucher le dos, étend la queue horizontalement et s'élance dans la plaine, en franchissant et renversant tous les obstacles; il saute par dessus les buissons, traverse les troupeaux de zèbres et entraîne les autruches dans sa course rapide. Ce n'est qu'au bout de quelques heures, et après que le cavalier a déjà plusieurs fois changé de monture (1), qu'on parvient à s'en approcher suffisamment pour l'atteindre à l'arme blanche ou avec une balle.

Les Arabes de Bahiouda et de Bakhara se font un plaisir de poursuivre ainsi l'oryx et, au moment où l'animal forcé se retourne contre eux, ils le tuent d'un coup de lance dans la poitrine. Les Hottentots, moins adroits et moins hardis, n'osent ni attaquer, ni poursuivre cet animal, dont ils redoutent beaucoup les retours offensifs.

Avec l'arme à feu, le danger est moindre; et cependant, malgré toute sa prudence et sa remarquable agilité, Gordon Cumming nous avoue qu'une fois, son fusil étant vide, il n'échappa à la mort que parce que l'oryx, qui fondait sur lui tête baissée, s'abattit à un mètre de distance, épuisé par la perte de son sang.

En dépit de la façon rapide et meurtrière avec laquelle l'oryx sait se débarrasser des chiens, nous croyons qu'une meute, *très peu mordante par exemple*, doit singulièrement faciliter l'attaque à l'arme blanche ou au fusil, l'animal se préoccupant beaucoup de ses abois et surveillant moins alors les actes des chasseurs.

(1) Il va sans dire que les relais de chevaux sont préparés à l'avance sur les refuites habituelles des oryx.

L'ADDAX A NEZ TACHÉ

« Sur les monuments égyptiens, dit Brehm, on voit souvent représenté l'addax ou antilope de Mendès, de Nubie (1). »

Ces animaux sont voisins des oryx ; ils n'en diffèrent que par leurs cornes longues, minces, annelées et contournées en spirale ou en forme de lyre.

L'addax, plus lourd et plus fort que la plupart des antilopidés, a le corps ramassé, le garot élevé, le sacrum arrondi, la tête allongée, l'occiput très large, des jambes fortes et vigoureuses. La couleur fondamentale de sa robe est un blanc-jaunâtre ; la tête, le cou et la crinière sont bruns. La queue assez longue se termine par une touffe de poils bruns et blancs. L'hiver, le pelage devient gris.

Cet animal ne se rencontre que dans l'est de l'Afrique, dans le sud de la Nubie, surtout dans le Bahiouda.

On le voit tantôt par grandes troupes, plus souvent par petites familles. Il habite les lieux les plus secs, les plus arides, où ne se trouve pas une goutte d'eau ; au dire des

(1) Les cornes de Mendès, qui ornent les têtes des dieux, des prêtres et des rois, sont les cornes de cet antilope d'Egypte, animal qui a été connu dans le reste de l'Ancien Monde. Les Grecs et les Romains en ont parlé ; Pline l'appelle *strepsiceros* et addax ; ce dernier nom paraît être celui qui a cours dans le pays ; de nos jours encore les Arabes le nomment *a[illegible]-addas*.

indigènes, cet animal peut se passer de boire pendant des mois entiers. Ils ajoutent que, timide et craintif, il a une course rapide et soutenue.

Dans beaucoup de tribus arabes, on voit des addax apprivoisés. Aussi quelques jardins zoologiques d'Europe ont-ils pu, depuis quelques années, s'en procurer, et même en Angleterre et en Belgique, a-t-on pu par suite obtenir en captivité quelques reproductions de ces animaux.

La chair de l'addax adulte est un peu sèche, mais de très bon goût; les femelles sont toujours plus tendres. Quant aux jeunes, de quatre à six mois, leur venaison est délicieuse.

La peau et les cornes sont utilisées par les indigènes.

CHASSE DE L'ADDAX A NEZ TACHÉ

Parmi les nombreux ennemis de l'addax, sans compter l'homme, figurent au premier rang les lycaons ou cin-hyènes tachetées qui attaquent les adultes; quant au chacal, il n'est dangereux que pour les jeunes.

Les Aschiachs, ou chefs des Bédouins, regardent l'addax comme un des plus nobles gibiers. Ils le chassent pour sa venaison, pour mettre à l'épreuve la rapidité de leurs chevaux et de leurs lévriers, pour s'emparer des jeunes qu'ils élèvent en captivité.

Les nobles seuls, qui s'intitulent *chevaliers*, sont montés, et leurs serviteurs suivent sur des chameaux. Ces grands seigneurs, réunis au nombre de douze à quinze, installent d'abord les femmes et les enfants à peu de distance des

terrains fréquentés par les addax, et viennent ensuite les rejoindre avec leurs tentes, les serviteurs nécessaires, les lévriers, et même avec leurs faucons.

Le campement établi, on part à la découverte. Les chasseurs aperçoivent-ils une troupe d'addax, ils cherchent à l'approcher sans être vus. Arrivés à une certaine distance, les domestiques sautent à bas des chameaux et tiennent les lévriers par la gueule pour les empêcher d'aboyer. Ils leur montrent ensuite le gibier et les lâchent.

Aussitôt ces nobles bêtes partent comme des flèches; les cavaliers suivent en les excitant et les acclamant ou les gourmandant, selon qu'ils gagnent ou perdent du terrain sur les antilopes. Un bon lévrier atteint l'animal après un parcours de douze à seize kilomètres, tandis qu'un mauvais ne peut y parvenir qu'au bout de huit à dix lieues. Aussi faut-il voir avec quelle satisfaction enthousiaste le chien le plus vite est acclamé par son maitre!

« Dès que cet animal a rejoint le troupeau, la chasse devient des plus attrayantes. Le lévrier saute sur la plus belle pièce, non pas aveuglément, mais avec prudence et légèreté. L'addax cherche à échapper, fait des crochets, bondit par dessus le chien, retourne en arrière. Le lévrier lui coupe toujours la retraite et approche de plus en plus.

« L'addax s'arrête; il baisse les cornes, mais en vain; à ce moment même le lévrier l'a saisi à la nuque et jeté bas; alors, en quelques coups de dents, il lui ouvre les carotides.

« Les Arabes se précipitent en poussant des cris de joie, mettent pied à terre et coupent la gorge de l'animal pour que le sang s'écoule conformément aux prescriptions du Koran. Sans cela, aucun d'eux n'oserait manger de la victime.

« Ces chasses, dans lesquelles on s'empare toujours de quelques jeunes, durent souvent plusieurs semaines. On campe où l'on peut, près de l'eau; les chameliers prévenus

apportent les prises qu'on rôtit en plein air, sans ménager le sel et les épices ; mais, avant de festoyer, les chevaliers ont eu, chaque jour, la galanterie d'envoyer à leurs femmes et à leurs enfants un chameau chargé d'un addax.

« C'est la saison des pluies qui est la plus favorable pour cette chasse, par la raison que, le sol étant humide, l'antilope ne peut courir aussi vite et aussi longtemps, à cause de la terre qui s'attache à ses sabots. »

LE PORTAX NILGAU

Les portax s'éloignt des antilopidés pour ressembler aux bovidés. Le mâle *seul* est pourvu de cornes courtes, anguleuses et sans anneaux, attachées à la crête frontale, un peu recourbées en avant, offrant à la base un petit prolongement tuberculeux qui simule un commencement d'andouiller. Le mufle est ample et les larmiers sont profonds. La seule espèce connue jusqu'à ce jour est le Nilgau.

Cet animal, qui a plus de 2^{m}00 de long et 1^{m}30 de hauteur au garot, est remarquable autant par son port que par sa couleur gris-brun foncé à reflets bleuâtres; il forme en quelque sorte la transition entre le bœuf et le cerf.

Il habite les Indes orientales et le Kaschmir, surtout le pays entre Delhi et Lahore. Rare sur les côtes, il est plus commun dans l'intérieur des terres.

On ne sait que peu de chose des mœurs du nilgau. Il vit d'ordinaire par couples sur la lisière des jungles, au milieu desquelles il ne se hasarde point à cause du tigre. Les mâles qui sont de trop doivent mener une existence solitaire; mais, à l'époque du rut, ils livrent de si furieux combats à leurs rivaux, pour la possession des femelles, que quelques-uns en perdent la vie.

Les mouvements de cet animal sont très singuliers. Lorsqu'il est calme, il marche comme tous les autres anti-

lopidés; mais, s'il est excité, on le voit courber l'échine, rentrer le cou et s'avancer avec lenteur en louchant, jetant des regards sombres et méchants, tenant la queue entre les jambes, tandis qu'en pleine fuite il la porte relevée et a un air fort noble.

Ce n'est que de bon matin ou après le coucher du soleil qu'il vaque à sa nourriture. Il est très détesté dans les plantations, non pas pour ce qu'il y mange, mais pour les dégâts qu'il fait, par suite des soins ruineux qu'il apporte dans le choix des choses qu'il veut absorber.

Dans l'Inde, le rut a lieu en mars-avril, et la femelle met bas en décembre, après huit mois de gestation.

Pris jeune, le nilgau s'élève facilement. Aujourd'hui on le trouve dans presque tous les jardins zoologiques, où il se reproduit si bien qu'on a déjà pensé à l'acclimater dans les forêts d'Europe.

CHASSE DU PORTAX NILGAU

Le nilgau est le plus rageur, le plus méchant et le plus résolu des antilopidés. Lorsqu'on le poursuit, il se retourne furieux contre le cavalier, s'avance en criant de colère, se précipite sur lui et cherche à le tuer d'un coup de corne. Les blessures qu'il fait alors, parfois mortelles, sont toujours extrêmement graves.

C'est avec une très grande passion que sa chasse se pratique dans l'Inde. Les seigneurs du pays lèvent à cet effet de véritables armées *(plusieurs milliers d'hommes)*, qui parcourent les terrains propices et qui leur rabattent ce

beau gibier, ce qui fournit à ces nobles indigènes, non sans risques toutefois, l'occasion d'accomplir en toute commodité des actions d'éclat que célèbrent les poètes et les flatteurs officiels.

Il est bien rare que, dans ces traques grandioses, on ne constate pas quelques victimes parmi les rabatteurs à pied, sans compter les chevaux que blesse ou tue l'animal en fureur ; mais aucun de ces divers accidents, qui du reste sont prévus à l'avance et admis, n'est capable d'occasionner la moindre interruption dans la poursuite enfiévrée des nilgaus. Nous ne savons même point si la blessure grave d'un des grands chefs ferait suspendre la chasse, au moins pour quelques minutes.

LE CATOBLÉPAS GNOU

« A la fin de la riche famille des antilopidés, on trouve un des ruminants les plus curieux : un mélange d'antilope, de bœuf, de cheval, une vraie caricature de tous ces animaux si gracieux et si nobles ; c'est le gnou, dont on a fait, avec juste raison, le type d'un genre particulier. Quand on voit, dit Brehm, pour la première fois cet animal, on se demande quelle bête ce peut bien être : on dirait un cheval à sabot fendu et à tête de taureau, et ses habitudes sont aussi singulière que ses formes. Il ne saurait du reste être cité comme un bel animal, quelque élégantes qu'en soient les diverses parties envisagées séparément. »

Le gnou (*wildebeest* des Hollandais), de la taille d'un poulain d'un an, a environ $2^{m}00$ de longueur, non compris la queue mesurant nue $0^{m}50$ et avec ses poils terminaux $0^{m}66$ à $0^{m}98$. Sa hauteur au garot est de $1^{m}15$. La femelle est plus petite. Les cornes, chez les deux sexes, sont aplaties, recourbées d'abord en bas, puis en dehors, toujours plus fortes du reste chez le mâle. Les nouveau-nés en sont dépourvus, mais ils ont déjà la crinière et la touffe du cou.

Tous ces animaux habitent le sud de l'Afrique, jusque vers l'équateur. Très communs jadis au Cap, ils en ont presque disparu ; on les trouve en nombre aux pays des Hottentots.

Par suite du manque de nourriture, des émigrations ont lieu chaque année sur certains cantons moins brûlés par le soleil.

Les gnous sont très agiles et admirablement doués pour vivre dans les grandes plaines. On ne peut les dire timides, car ils sentent leur force et ne manquent certes pas de courage; on devrait plutôt les prendre pour des fous; ils en ont le regard, et leur intelligence laisse fort à désirer. En revanche, la vue, l'ouïe et l'odorat semblent remarquables.

Les mouvements de cet être à aspect fantastique sont vraiment curieux. Il va d'ordinaire à l'amble, même lorsqu'il galope. Ses allures sont toujours rapides. Il se montre en même temps gai, enclin à jouer et à lutter avec courtoisie, plus que nul autre ruminant. Si un combat sérieux vient à s'engager, la femelle fait preuve d'autant de courage que le mâle.

On ne sait rien au sujet de sa reproduction, pas même si la femelle a un ou deux petits par portée.

Les vieux catoblépas se comportent en captivité comme des fous; les jeunes perdent un peu de leur sauvagerie, mais demeurent indifférents aux caresses de leurs maîtres. Ce serait peine perdue que de faire des essais d'acclimatation de ces animaux dans n'importe quel pays.

On mange avec plaisir la chair du gnou, qui est tendre et succulente. De sa peau, on fait du bon cuir, et de ses cornes on fabrique des manches de couteaux ainsi que divers autres objets utiles.

CHASSE DU CATOBLÉPAS GNOU

Les Hottentots s'approchent en sournois le plus près possible du gnou et le tuent avec des flèches empoisonnées. Quant aux Cafres, ils le guettent derrière des buissons et, à bout portant, ils lui percent le cœur d'un trait ou d'un coup de lance.

Ce n'est que bien rarement que les indigènes parviennent à prendre des gnous aux collets ou dans des fosses.

Cet animal courant très vite et longtemps, il faut, pour le joindre et le tirer dans de bonnes conditions, que le chasseur ait une monture rapide et fort vigoureuse.

Les gnous pourchassés se comportent comme les taureaux ; à leur instar, ils relèvent la tête, se baissent, ruent avant de s'enfuir et considèrent leur ennemi. Le plus souvent ils ne se dérobent pas, alors même que plusieurs d'entre eux ont été tués. Un troupeau laisse parfois approcher le chasseur jusqu'à une faible distance sans penser à fuir. Toutefois le bruit de la détonation les effraie beaucoup et leur fait faire les bonds les plus drôles, avant d'effectuer une prompte retraite et même souvent de se diviser.

Poursuivi à outrance et forcé, le gnou se retourne, fond sur le chasseur et cherche à le tuer à coups de pied et de cornes. Les retours offensifs de l'animal aux abois sont en réalité bien plus dangereux pour la monture que pour le cavalier ; celui-ci cependant court alors des risques sérieux, qu'il ne peut éviter que par son adresse, sa prudence et son sang-froid.

L'YACK GROGNANT

L'yack *(pœphagus grunniens* des Anciens) est un animal de 2m05 à 2m30 de long, et sa queue, abstraction faite des crins, mesure 0m50. Par son port, il tient le milieu entre le bison, le buffle et le bœuf domestique ; d'autre part, il semble un composé du bœuf, du cheval et du mouton. Le pelage, à très longues soies, est noir ; seulement les touffes de poils du front, du sommet de la tête, de la queue, sont presque toujours blanches.

Cet animal se rencontre encore à l'état sauvage dans une assez grande partie de l'Asie centrale, notamment dans la Mongolie, le Thibet, le Turkestan ; on ne le trouve plus en liberté dans l'Himalaya comme jadis.

De tous les grands mammifères, l'yack est celui dont l'existence est le plus liée à un climat sec et tempéré ; il ne semble pas pouvoir vivre en liberté à une altitude inférieure à 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer, et, d'autre part, on le rencontre exceptionnellement jusqu'à 6,000 mètres et plus, c'est-à-dire jusqu'à une hauteur de 300 mètres au moins au-delà de la limite des neiges éternelles.

Cet animal a quelque chose de hardi et d'inattendu dans ses mouvements. Il marche assez vite; son galop, qui semble maladroit, est pourtant rapide. Sans se faire de mal, il peut sauter en bas de parois rocheuses de quatre à dix mètres de hauteur.

Ses sens paraissent assez développés; il voit son ennemi de très loin. On peut le compter parmi les animaux les plus timides et les plus craintifs qui existent.

L'yack doit son nom latin (*grunniens*, grogneur) à sa voix particulière, qui ne ressemble ni au beuglement du bœuf, ni au hennissement du cheval, ni au bêlement du mouton, mais bien au grognement du porc; elle est seulement plus basse et moins étendue.

On n'a pas fait d'observations sur la reproduction de cet animal en liberté; tout ce que l'on a appris, c'est que la vache est en chaleur au printemps, qu'elle met bas un seul veau, qui est aussi vif, aussi agile que sa mère, et qui, immédiatement après sa naissance, est en état de l'accompagner, même à travers les chemins les plus difficiles.

Un vieux yack sauvage est absolument indomptable. Les jeunes, par contre, s'apprivoisent très facilement. Aussi, dans tous les pays où cet animal vit en liberté, le trouve-t-on à l'état de domesticité. On l'emploie à la charrue, mais surtout comme bête de somme; il peut être chargé jusqu'à cent vingt-cinq kilogrammes.

La viande des adultes est un peu dure, mais celle des jeunes ne laisse rien à désirer. Le lait, comme celui des animaux qui paissent dans les hautes régions, se montre crêmeux et aromatique.

De la peau, on fait des courroies; des poils, on fait des cordes. Néanmoins, la partie la plus précieuse du yack, c'est la queue, qui est devenue l'emblême de la guerre. Les queues blanches surtout sont très estimées et se vendent à un bon prix.

CHASSE DU YACK GROGNANT

La chasse de cet animal est dangereuse à cause de la nature du terrain qu'il habite, et parce que, s'il n'est que blessé, il se défend et attaque avec un courage très remarquable son agresseur, qui bien souvent ne saurait éviter l'abordage par une fuite rapide dans ces lieux abruptes.

Les indigènes le poursuivent avec des chiens et le tuent à coups de flèches. Il va sans dire que la balle d'une bonne carabine double est infiniment plus sûre. Seulement, nous ne savons à ce jour pas un mot sur les exploits des rares Européens qui ont voulu tâter de cette chasse. A vrai dire, quoique libres en été de glaces et de neiges, ces hauts plateaux ne sont qu'un vaste désert, et il faut organiser une expédition complète, vivres et tentes, pour en exploiter les richesses cynégétiques.

LES BUFFLES SAUVAGES

On en connaît six espèces : le buffle de la Cafrerie, qui habite l'Afrique et qui va spécialement nous occuper ici ; le buffle Arni, le buffle Bhain, le buffle ordinaire, le buffle Kérabau, qui appartiennent aux Indes ; et enfin le buffle des Célèbes.

Le buffle africain est le plus grand, le plus lourd, le plus fort et le plus sauvage de la famille. Il a 2ᵐ30 de hauteur à l'épaule et de 3ᵐ00 à 3ᵐ30 de longueur du museau à la naissance de la queue, qui est nue jusqu'à l'extrémité garnie d'une touffe de poils. Une paire de ses cornes triangulaires peut atteindre une envergure de deux mètres. La couleur générale est un noir foncé, tirant sur le brun.

Cet animal aime à se vautrer dans la vase et souvent il reste à l'eau des heures entières. A l'aide de ses cornes fortes et solides, on le voit pénétrer sans peine dans les fourrés les plus épais et se frayer un chemin là où ne passent que l'éléphant, le rhinocéros et l'hippopotame.

Il est sociable ; mais, à l'époque du rut, les jeunes chassent de la bande les mâles les plus vieux, qui s'éloignent et vivent entre eux à l'écart.

Tandis que tous les autres buffles, à moins qu'ils ne se trouvent de très mauvaise humeur ou qu'ils n'aient été blessés par lui, prennent invariablement la fuite devant l'homme, on voit toujours ces vieux mâles, ces solitaires forcés, fondre sur le chasseur sans provocation aucune. Du

reste, il convient de se tenir constamment sur ses gardes avec ces animaux, qui sont curieux, rageurs, rusés et méchants.

On rencontre assez souvent dans les steppes des troupeaux de plusieurs centaines de buffles, bien que d'habitude ils se tiennent de préférence au milieu des forêts. Le soir, la nuit, de grand matin, ils parcourent la contrée en mugissant; au lever du soleil, ou bien si un orage approche, ils se retirent dans les ravins et les fourrés.

Cet animal a pour ami *l'oiseau des buffles* (*Textor erythrorhynchos*), qui ne le quitte pas, le délivre de sa vermine, et qui, en s'envolant tout-à-coup, l'avertit de l'approche d'un danger.

Nous ne savons si la chair des buffles est bonne à manger, mais, s'il en est ainsi, comme tout nous porte à le croire, nous estimons que cette espèce pourrait facilement devenir domestique et rendre peut-être de très grands services comme bête alimentaire.

Pour le moment, on ne paraît utiliser dans l'industrie que la peau et les cornes de cet animal.

CHASSE DU BUFFLE

« Les Africains ne paraissent pas tendre aux buffles des piéges, soit pour amener leur mort, soit pour les capturer vivants; mais, d'après Stoltz, il n'en est point de même dans les Indes où, pour prendre les buffles déjà vieux, on entoure un certain espace d'une palissade à laquelle on

ménage une entrée. Cela fait, on dispose à partir de l'entrée, sur deux lignes formant un angle assez ouvert, des hommes qui, juchés sur des arbres, tiennent dans la main des faisceaux de bois sec et font grand bruit dès qu'un troupeau de buffles s'engage au milieu d'eux. Ces animaux, que ce tapage épouvante, pénètrent dans l'enclos, où on les prend avec des lassos. Après leur avoir bandé les yeux et bouché les oreilles, on les fait travailler ou combattre avec des tigres, dont ils sont vainqueurs d'ordinaire. »

Stoltz, dans ce racontage, a oublié de dire qu'il ne s'agit là que de buffles *ordinaires*, qui vivent dans l'Inde à l'état sauvage. Il nous est donc permis de croire que le buffle Kérabau ne serait pas d'aussi bonne composition, et que ses congénères africains pourraient bien l'être encore moins.

En Afrique comme aux Indes, on chasse le buffle malgré les dangers que présente l'attaque de ce redoutable animal.

« La piste du buffle, dit le capitaine Drayson, ressemble à celle du bœuf; les sabots d'un vieux sont très écartés; ceux d'un jeune sont au contraire assez serrés. La trace de la femelle se montre plus longue, plus étroite, plus faible que chez le mâle.

« Le chasseur suit ces animaux quand, le soir, ils se rendent en plaine. La nuit, ils errent hors des bois où ils retournent au jour; on peut donc suivre le pas et les approcher de fort près. Dès qu'il voit des pistes toutes récentes, il doit attendre jusqu'à ce que l'animal trahisse sa présence par quelque bruit. Cela ne tarde guère, car il a l'habitude de se tourner et de se retourner longtemps avant de se mettre à la reposée. Si alors le chasseur a bon vent et s'il avance sans le moindre bruit, il peut faire feu en choisissant avec soin l'endroit où sa balle frappera.

« Quoique blessé grièvement, voir même mortellement, un vieux buffle reste rarement sur place. Il faut alors le

suivre à la piste, si on veut l'achever; mais on doit redoubler de précautions pour l'approcher à nouveau, car cet animal n'est pas seulement méchant et furieux, il se montre encore très rusé. Guettant le chasseur, il essaie de le surprendre, soit par derrière ou par côté et, s'il y parvient, c'est la mort ou tout au moins de terribles blessures.

Pour venir à bout de ce terrible animal si vivace, il faut des armes puissantes et des projectiles très durs.

Un chasseur renommé de Natal, au moment d'achever un de ces animaux, l'entendit pousser un cri de douleur. A ce signal, tout le troupeau déjà en fuite vint au secours, et l'homme dut exécuter une très prompte retraite. Jamais, disait-il au capitaine Drayson, je n'avais vu pareille chose, le buffle restant d'habitude silencieux, lors même qu'il est blessé.

LE BISON D'AMÉRIQUE

Le bison d'Amérique, nommé buffle ou buffalo par les indigènes, est le plus grand de tous les mammifères de ce continent. Le mâle a de $2^{m}80$ à $3^{m}00$ de long, non compris la queue qui mesure nue $0^{m}50$ et avec ses poils $0^{m}66$; sa hauteur au garot atteint $2^{m}00$ et au sacrum $1^{m}66$. Le poids varie de 600 à 1,000 kilogrammes. La vache est toujours environ d'un cinquième plus petite.

Cet animal, qui ressemble beaucoup au bison d'Europe (1), est d'un gris-brun uniforme ; la crinière, la tête, le front, le cou et les fanons se montrent plus foncés. En été, le pelage est brun-jaunâtre. Les cornes, les sabots et le museau sont d'un noir vif. On trouve, mais rarement, des individus blancs ou tachetés de blanc.

Jadis le bison s'étendait sur presque toute l'Amérique du Nord ; maintenant, on ne le trouve plus en grandes bandes que dans les contrées au nord et à l'ouest du Missouri.

Les bisons paraissent encore plus sociables que les autres bovidés ; cependant, ces masses, que l'on aperçoit à perte de vue dans une plaine, ne constituent pas un seul troupeau ; elles ne représentent que l'agglomération for-

(1) Ce dernier ne se maintient plus que là où il trouve de puissants protecteurs.

tuite d'un nombre immense de petites bandes. Le troupeau proprement dit n'est du reste au complet (de vingt à quarante) qu'à l'époque du rut; le reste de l'année, les mâles se tiennent ensemble et les vaches avec leurs veaux font aussi bande à part.

Tous les ans, ces animaux entreprennent régulièment de grands voyages. En juillet, par bandes de plus de cent mille, ils descendent au sud, vers les régions fertiles de l'Arkansas; au printemps, ils retournent vers le nord, mais divisés en groupes beaucoup plus petits. Ces migrations, nécessitées par le besoin de nourriture, s'exécutent en suivant invariablement les mêmes routes, que les Américains nomment *sentiers des buffles*. En thèse générale, une fois cantonnés, les bisons se tiennent l'été dans les plaines, tandis que l'hiver ils recherchent les forêts. Ils vont alors avec une grande régularité des pâturages aux rivières pour boire et se baigner.

Le régime de cet animal varie avec les saisons. Par les beaux temps, il trouve dans les herbes des prairies une nourriture succulente; mais, en hiver, force lui est de n'avoir qu'une alimentation plus maigre; quelques jeunes pousses, des feuilles, des herbes desséchées, des lichens, des mousses, doivent lui suffire.

Le bison n'est ni maladroit ni paresseux. Quoique lourd en apparence, il fait preuve d'une agilité surprenante, et, malgré ses jambes courtes, on le voit parcourir rapidement des espaces considérables. Jamais il ne marche avec lenteur comme le bœuf; son pas est pressé, son trot vif, son galop si vite qu'un bon cheval a de la peine à l'atteindre. Lorsqu'il est en fureur, il s'élance avec une vélocité incroyable. Il nage longtemps et avec rapidité.

La voix de cet animal est un sourd mugissement, plus semblable à une sorte de roucoulement qu'au bêlement. Lorsque des milliers de bisons mugissent à la fois, on dirait le roulement du tonnerre.

L'ouïe et l'odorat sont les sens les plus développés chez le bison. Il passe pour avoir la vue mauvaise ; nous croirions plutôt que les poils longs et épais qui entourent sa tête l'empêchent seuls de bien voir.

Sous le rapport de l'intelligence, cet animal ne diffère pas des autres bœufs sauvages. Il est doux, craintif, peu prompt à s'exciter, mais, une fois en colère, il oublie tout, devient courageux, méchant et ardent à la vengeance.

Le rut, qui dure environ un mois, a lieu en juillet-août. Il va sans dire qu'alors se livrent de violentes batailles, qui néanmoins ne sont jamais mortelles. Le vaincu, quelque peu avarié, se retire sans être poursuivi, et le vainqueur emmène hors du troupeau la vache qu'il a conquise, s'isole avec elle et ne la quitte que quand elle met bas. Les mâles, qui n'ont pas trouvé de femelles, restent méchants et furieux encore pendant plusieurs semaines et attaquent alors sans provocation l'homme, devant lequel ils s'enfuient d'ordinaire.

La femelle porte neuf mois et n'a jamais qu'un petit. Toutes les vaches qui ont mis bas se réunissent et gagnent le pâturage le plus plantureux pour y élever leurs veaux, qu'elles soignent avec tendresse et qu'elles défendent avec une grande énergie. Les jeunes sont des êtres charmants, vifs, gais, très enclins à jouer, à s'agacer, à gambader.

L'intelligence des bisons, comme on peut le voir chez des individus captifs, est susceptible de développement. Ils s'apprivoisent et ont même un certain attachement pour le gardien qui les traite avec douceur. Mais, à vrai dire, il faut longtemps pour qu'ils déposent leur timidité innée et qu'ils reviennent à d'autres sentiments.

Ce n'est que depuis peu d'années que l'on voit des bisons dans les jardins zoologiques d'Europe. Ces animaux s'y reproduisent assez facilement ; on les a même croisés en Amérique avec des bœufs domestiques, et les métis se

sont montrés féconds. Il y a donc lieu d'espérer un jour la domestication de ces animaux, qui seraient surtout utiles par leur lait et leur laine.

La chasse du bison est d'un bon rapport. La viande séchée, connue en Amérique sous le nom de *pemmikan*, est envoyée au loin et tous les voyageurs la trouvent de bon goût. La langue passe pour un mets délicieux. La chair de la vache est plus grasse que celle du mâle; celle du veau est très tendre. De juillet à la fin de septembre, la viande des taureaux, à cause du rut, est imprégnée d'une telle odeur de musc qu'elle devient absolument immangeable pour un Européen.

Avec la peau, les Indiens se font des vêtements, des tentes, des couvertures, des ceintures, des selles, et garnissent la membrure de leurs canots; avec les os, ils font des arçons et des couteaux à scalper; les tendons procurent du fil et des cordes d'arc; les pieds et les sabots donnent de la colle; les crins de la tête et du cou servent à faire de menus cordages et les queues deviennent des chasse-mouches; enfin le fumier est utilisé comme combustible.

La laine du bison est si abondante qu'une seule toison peut peser jusqu'à quatre kilogrammes. Elle se laisse travailler comme celle du mouton, et, en certains endroits, on en fabrique des étoffes très chaudes et très solides.

CHASSE DU BISON D'AMÉRIQUE

Ces animaux sont menacés de disparaître, parce que d'abord l'hiver les tue en les privant de nourriture, parce qu'il s'en noie beaucoup dans la traversée des cours d'eau,

soit que la glace rompe sous leurs poids, soit qu'à l'abordage ils périssent dans la vase, parce qu'ensuite les loups détruisent beaucoup de jeunes veaux pendant que les ours gris déciment les adultes, parce qu'enfin l'homme, Peau-Rouge ou blanc, a donné le signal de la destruction *à outrance* de ces bovidés sauvages.

« Autrefois, dit Mœllhausen, quand le bison pouvait être regardé en quelque sorte comme l'animal domestique des Indiens, on ne remarquait pas la diminution des troupeaux; bien au contraire, ils prospéraient et se multipliaient dans les gras pâturages. Les blancs apparurent; la grande et épaisse fourrure du bison leur convint; la viande se trouva de leur goût; ils se promirent alors de la vente de l'une et de l'autre un gain abondant.

« Pour arriver à leurs fins, ils éveillèrent chez les habitants des steppes l'envie de se procurer quelques-uns des objets brillants ou stupéfiants qu'ils avaient inventés; ils les leur offrirent en échange du produit de leurs chasses, et la destruction commença. Elle n'a fait depuis que grandir : l'Indien tuera jusqu'à ce que le dernier bison lui ait laissé sa peau; car, insouciant de l'avenir, il ne vit que pour le présent. Aussi peut-on à coup sûr et à bref délai prédire la quasi-disparition de ce bel animal ! »

La chasse du bison se fait de diverses manières; nous allons les exposer ici aussi clairement et succinctement que possible.

Monté sur un cheval dur à la fatigue, qu'il a ordinairement pris sauvage dans les steppes, l'Indien, dépouillé ainsi que son porteur de tout ce qui peut les alourdir, pousse sa bête au milieu du troupeau, la guidant au moyen d'une longue et simple lanière, avec l'aide des jambes et d'un fouet qu'il tient de la main droite, tandis que de la main gauche il porte son arc et autant de flèches que possible.

Le coursier intelligent devine l'intention qu'a son maî-

tre d'attaquer une vache grasse ou un jeune taureau, s'arrête près de la bête choisie et donne ainsi au chasseur l'occasion de lui envoyer une flèche au flanc. Le trait est à peine lancé que le cheval s'éloigne de lui-même par un bond de l'animal furieux qui lui présente ses cornes et rapproche alors son maître d'une autre victime.

Les animaux ainsi blessés se séparent du troupeau, gisants sur sa route, exténués ou mourants, et c'est aux femmes, qui suivent, à les achever, les dépouiller et à en emporter les meilleurs morceaux. Si on ajoute que cette tuerie dure comme cela, par toute la plaine, jusqu'à ce que l'épuisement des chevaux vienne arrêter les infatigables Indiens, on pourra se faire une idée du monstrueux massacre exécuté chaque jour.

La longue crinière du bison lui couvre les yeux et l'empêche de bien voir; c'est ce qui permet à un chasseur à pied de s'en approcher sans être aperçu. L'Indien, pour plus de sûreté, se couvre d'une peau de loup et marche à quatre pattes, en tenant son riffle devant lui et en décrivant des zigzags. Si le vent ne vient pas à le trahir, il réussit de cette façon à tuer un bison de très près, sans troubler le reste du troupeau; car la détonation du fusil n'effraie point ces animaux, tant que leur odorat ne leur a pas révélé la présence de l'homme. Aussi l'Indien qui se cache bien peut-il tuer plusieurs bêtes de suite !

Cette chasse, moins meurtrière que celle du cavalier, est bien plus dangereuse ; ce qui ne veut pas dire que la poursuite à cheval du bison blessé soit exempte de péril ; l'animal frappé se retourne subitement parfois; le cheval effrayé renverse son maitre, qui alors reçoit des coups de cornes ou bien est foulé aux pieds. On a vu des bisons furieux assiéger pendant plusieurs heures des piétons ou des cavaliers démontés qui s'étaient réfugiés sur des arbres; il convient donc de recommander la plus grande prudence aux chasseurs des prairies.

Quand la neige couvre le sol, comme les bisons ne courent que très péniblement, ils offrent une proie facile à l'Indien chaussé de souliers *ad hoc*, qui peut alors les transpercer de sa lance.

Pour compléter cette œuvre de destruction, il ne manquait plus que la chasse que John Franklin a vu faire près de Cariston. « On entoure une immense étendue de pieux et de murs de neige. D'un côté, la neige est laissée en pente jusqu'à la hauteur des pieux. Des Indiens à cheval, poussant des cris terribles et tirant des coups de fusil, rabattent alors dans cet enclos un troupeau de bisons qu'ils y tuent facilement. »

LE BŒUF GAYAL

Le gayal (*gyall, bœuf des jungles*) est une belle espèce de 3^{m}00 de long, de 1^{m}65 de hauteur, et dont la queue mesure 0^{m}80.

Il a le corps gros et robuste, le cou court, la tête grande, large en arrière, les cornes relativement courtes mais fortes et assez épaisses à la base. Le pelage est court et épais, à poils roides et minces, crépus sur le front ; la teinte est brun-gris généralement.

Cette espèce habite les montagnes boisées du sud et du centre de l'Inde et de l'île de Ceylan, à une altitude de 1,000 à 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Comme sa vivacité et son agilité l'indiquent, c'est un animal des montagnes. Il grimpe aussi sûrement que l'yack.

Son genre de vie ne diffère pas notablement de celui des autres bovidés. Formant des troupeaux avec ses semblables, il va aux pâturages le matin, le soir et même par les nuits claires, pour éviter la chaleur suffocante de midi, et se retire ensuite sous bois pour reposer, en ruminant. Il ne s'abreuve et ne se baigne que dans les ruisseaux limpides des montagnes (1).

(1) La vache porte neuf mois un seul petit et est toujours stérile l'année suivante.

Cet animal, grâce à ses sens subtils, à sa grande agilité et à sa course rapide, échappe à ses ennemis. Il se montre doux et confiant envers l'homme, bien qu'il l'évite avec soin ; jamais du reste il ne l'attaque sans provocation.

Le gayal, facile à la domestication, ne se conserve alors que dans les contrées boisées et ombreuses ; il meurt vite sous un climat chaud. Nulle part, on ne le fait travailler. Les Kookies ne boivent même pas son lait.

Jusqu'ici l'on n'a essayé de croiser le gayal qu'avec le zébu, et on a obtenu, paraît-il, des résultats satisfaisants.

CHASSE DU GAYAL

Cet animal n'a pour ennemis sérieux que le tigre et la panthère, dont la plupart du temps, grâce à la finesse de son odorat, il évite l'attaque. Toutefois, en cas de surprise, il accepte le combat, lutte avec vaillance et met souvent en fuite ces carnassiers, qui ne réussissent guère qu'avec les veaux ou une vache accidentellement isolée. En thèse générale, tout le troupeau, s'il est proche, se rue avec ensemble sur l'agresseur, qui se hâte alors d'opérer vivement sa retraite.

Dans plusieurs parties des Indes, les Européens et quelques indigènes chassent le bœuf des jungles pour se procurer sa viande et sa peau. Ils n'obtiennent d'ordinaire ce rare résultat que par l'affût. Le plus souvent on ne le poursuit, les Indiens surtout, que pour l'avoir vivant et le domestiquer.

« Les Kookies, d'après Brehm, ont une manière très simple de prendre les gayals sauvages.

« Quand ils en connaissent un troupeau dans les jungles, ils préparent un certain nombre de boules, grosses comme une tête humaine, composées de sel et d'une espèce spéciale de terre; puis ils conduisent leurs animaux apprivoisés vers les sauvages. Les deux troupes se mêlent bientôt, parce que leurs mâles fraternisent vite avec les femelles.

« Semant leurs boules dans les parties des jungles fréquentées de préférence par le troupeau mélangé, les Kookies observent avec soin ses mouvements. Les gayals, attirés par l'aspect et par l'odeur de cet appât, y appliquent leur langue, et, dès qu'ils ont le goût du sel et celui de la terre employée, rien ne leur ferait quitter l'endroit tant que les boules ne sont pas épuisées; les piégeurs renouvellent ces appâts, qu'ils font durer davantage en y mêlant du coton, pendant six à sept semaines, temps nécessaire pour que les animaux apprivoisés et sauvages, toujours réunis, lèchent bien ensemble ces boules qui les séduisent.

« Après cette période, le Kookie se montre à une distance assez grande pour ne pas effrayer les individus sauvages; il s'approche ensuite par degrés insensibles, si bien que, sa vue leur étant devenue familière, il peut, sans les faire fuir, aller caresser les gayals domestiques. Bientôt il touche et flatte de la main les sauvages eux-mêmes, en ayant soin de leur prodiguer alors les boules à lécher.

« Parvenu à ce point, le Kookie est en état d'entraîner pêle-mêle toute la troupe vers son village, sans le moindre emploi de la force, et les nouveaux apprivoisés y restent, n'essayant jamais de reprendre leur liberté.

« Les Indiens n'opèrent qu'à la nouvelle ou à la pleine lune, parce qu'ils ont remarqué que c'est alors que les deux sexes sont le plus enclins à s'associer. »

LES ÉLÉPHANTS

(AFRIQUE ET INDES)

Les Anciens ont parfaitement connu ces deux animaux, qui ont joué un rôle important à la guerre et qu'on a vus, parfaitement dressés, faire figure chez les Romains dans les combats du cirque.

L'éléphant d'Afrique est la plus grande des deux espèces : il se distingue par sa tête plate, son front incliné, ses oreilles très vastes et immobiles, ses fortes défenses et par la forme rhomboïdale des lamelles d'émail des molaires.

L'éléphant des Indes a la tête plus haute, le front vertical, les oreilles petites et mobiles, les défenses moins grandes, les lamelles d'émail des molaires transversales (1).

Aujourd'hui le premier se trouve dans tout le centre de l'Afrique, de l'océan Indien jusqu'à l'océan Atlantique, du 16° de latitude nord au 25° de latitude sud. Autrefois il existait aussi au Cap, mais il y a été détruit.

Le second habite les Indes, la Cochinchine, Siam, le Pégu, l'Indoustan et l'île de Ceylan. On ne sait s'il se trouve encore à Bornéo et aux Célèbes.

(1) D'après Temminck et Schlegel, l'éléphant de Sumatra serait une espèce à part ; nous ne nous en occuperons point ici.

goût est relativement délicat, son ouïe d'une finesse remarquable et son odorat très développé. Enfin sa trompe constitue un organe de tact, d'une perfection et d'une sensibilité véritablement merveilleuses.

On ne saurait se figurer tous les services que cette trompe rend à l'animal. C'est d'abord une arme, dont les coups ont une très grande puissance, arme qui complète admirablement l'action des défenses au point de vue de l'attaque ou de la résistance. Grâce à la trompe, l'animal brise un arbre, le courbe, ramasse les plus petits objets. C'est avec elle qu'il porte les boissons dans sa bouche, qu'il se saupoudre d'eau pour se rafraîchir, de sable et de poussière pour chasser les insectes ; bref, il nous semble impossible d'écrire tout au long ce que cet animal peut faire de ce merveilleux organe.

L'éléphant le plus sagace est toujours le chef de la bande ; s'il veut être obéi aveuglément, il faut qu'il se montre dix fois plus prudent et plus craintif que les autres, ce qui l'oblige à des factions très pénibles, sa surveillance devant être continuelle.

Pendant les chaleurs, ces animaux recherchent les rivières et les lacs dont l'eau n'est pas tarie. Ils vont là se baigner avec volupté, mais jamais sans qu'une exploration sérieuse du terrain n'ait été préalablement faite avec le plus grand soin, et il en est de même quand ils vaquent à leur nourriture.

Les forêts qu'ils habitent sont si riches qu'ils ne souffrent jamais de la faim ; aussi ne paraissent-ils ni voraces ni gloutons. Ils cassent les branches de tous les arbres, comme par passe-temps, s'en éventent pour chasser les mouches qu'ils redoutent fort et les mangent ensuite ; parfois ils en déglutissent qui ont la grosseur du bras. Bien qu'ils préfèrent à tout les rameaux et les racines (1), on

(1) C'est avec leurs fortes défenses qu'ils arrachent les racines par soulèvement.

les voit arracher par touffes les herbes succulentes, qu'ils n'avalent qu'après les avoir frappées contre un arbre pour les débarrasser de la terre adhérente.

Lors de leurs pérégrinations nocturnes, ils visitent parfois les plantations et y causent de grands dégâts ; mais les indigènes ne peuvent s'en prendre qu'à leur négligence, car ils savent très bien que le moindre épouvantail et la clôture la plus faible suffisent pour écarter ces animaux.

On a débité bien des niaiseries sur la pudeur des éléphants qui, après s'être tendrement caressés avec leurs trompes, s'accouplent tout comme les autres mammifères.

L'époque du rut varie, et, à ce moment, le mâle excité n'est pas toujours inoffensif. Trois mois après l'accouplement, on remarque chez la femelle les premiers signes de la gestation qui dure de vingt-deux à vingt-trois mois. Le petit, haut d'un peu moins d'un mètre, jetant sa trompe de côté, prend de suite avec la bouche la mamelle de la mère qui se tient debout. Quoiqu'on en ait dit, il est constant que la tendresse de cette dernière pour sa progéniture ne fait jamais défaut.

L'éléphant croît jusqu'à vingt-quatre ans, bien qu'à seize il puisse se reproduire. Quant à la durée de son existence, on ne sait rien d'exact.

Sa domestication est un problème résolu depuis des siècles ; mais aujourd'hui nous ne voyons plus guère en Europe que des éléphants de l'Inde, parce qu'on tue ceux d'Afrique au lieu de les prendre. Ces derniers fournissent au commerce la plus grande partie de l'ivoire qui circule sur le globe.

Dans les pays où ils abondent et où on les capture, ils sont employés à des travaux rudes et grossiers, qu'ils exécutent avec une intelligence remarquable et sans montrer jamais la moindre paresse.

Il se trouve des peuplades assez affamées pour se nourrir de la viande de l'éléphant, que des mâchoires de nègres

sont seules capables de broyer; toutefois, la langue, la trompe et les pieds sont, dit-on, très délicats; mais, en général, ces parties répugnent aux Européens.

CHASSE DES ÉLÉPHANTS

Ces animaux figurent fatalement et malheureusement sur la liste des êtres qui sont en voie de disparaître.

En Afrique, on ne les chasse plus que pour se procurer leur précieux ivoire, et tous les moyens sont bons pour les tuer, sans le moindre souci de l'avenir. Dans l'Inde, la destruction n'est pas aussi grande, parce qu'on aime mieux s'en emparer vivants, pour les dompter et en retirer un travail réellement utile. Nous allons, le plus brièvement possible, dire comment on les tue et comment on les capture.

Les vrais chasseurs d'éléphants poursuivent leur proie au sein des forêts vierges, avec l'assistance des indigènes qui portent les armes et relèvent les pistes. Le chasseur s'approche le plus possible, met d'habitude pied à terre, et, avec une carabine à longue portée et d'un fort calibre, il loge sa balle dans le crâne immédiatement derrière l'oreille. Un bon tireur a rarement besoin de sa seconde balle, et plus d'une fois on en a vu faire coup double.

Cette chasse est moins dangereuse qu'elle ne le paraît. Un éléphant irrité peut se précipiter, il est vrai, sur son agresseur et le tuer en le foulant aux pieds; mais presque tous les chasseurs, qui alors se trouvent réellement en

péril, parviennent à s'échapper avec du sang froid et de l'agilité, ou bien grâce à leur cheval. Ce qui du reste facilite le sauvetage, c'est que la poursuite n'est pas tenace, attendu que la timidité naturelle de l'animal l'emporte bientôt sur sa colère.

Nous ne croyons pas devoir nous étendre davantage sur ces massacres ; les amateurs de détails complets les trouveront dans les ouvrages spéciaux d'Adulphe Délegorgue et de Gordon Cumming (1).

Dans l'ouest de l'Afrique, au dire de du Chaillu, les nègres entrelacent les lianes en manière de nœuds coulants ; ils y poussent les éléphants, et, une fois que ceux-ci sont empêtrés et restent immobiles, on transperce les plus gros avec des lances jusqu'à ce qu'ils tombent morts.

Il paraît que les Noirs des rives du Nil Blanc chassent de même ; seulement de plus ils creusent des fosses dans lesquelles ces animaux culbutent lors de leur pérégrinations nocturnes ; ne pouvant en sortir, ils y meurent de faim, quand les chasseurs oublient de les tuer.

Plus attrayante et plus humaine est la manière dont on s'empare des éléphants sauvages pour les dompter.

Il s'agit de surprendre ces animaux très prudents, de les capturer, puis de les subjuguer et enfin de les soumettre au service de l'homme. Les Indiens sont passés maîtres dans cet art, où ils déploient une habileté, une prudence, une ruse et une hardiesse vraiment surprenantes. A deux, ils se rendent dans la forêt et enlèvent un éléphant à sa famille. La chose semble impossible, et cependant il en est ainsi.

(1) *Voyage dans l'Afrique Australe* (de 1838 à 1844), par A. Delegorgue. Au dépôt de librairie, rue des Moulins, 8, Paris, 2 vol.

La Vie au Désert (cinq ans de chasse) *dans l'Afrique Méridionale*. Michel Lévy frères, libraires-éditeurs, rue Vivienne, 2 bis, Paris, 1860. Deux séries.

Ces hommes suivent la piste d'un éléphant comme un bon chien suit celle d'un cerf. Ils reconnaissent bien vite quelle est la force du troupeau, la taille des plus grands et des plus petits ; ils font de l'animal ce qu'ils veulent, l'effrayant ou le mettant en colère, selon qu'ils le jugent à propos.

Leur seule arme est un lacet solide, en peau de cerf ou de buffle, qu'ils jettent au pied de l'animal qu'ils ont en vue. Comment font-ils pour se glisser inaperçus auprès d'une bête aussi craintive ? C'est une énigme. Pendant que l'un engage le pied de l'éléphant dans le lacet, l'autre fixe solidement à un arbre l'extrémité libre de l'engin ; s'il n'y en a pas, l'un excite l'animal, l'attire vers un bouquet d'arbres, où le second attache alors son lacet. L'animal captif devient furieux ; mais le chasseur le connaît et parvient à le dompter en peu de temps.

Il emploie d'abord les moyens terrifiants : le feu, la fumée ; puis il prive son prisonnier de nourriture et de boisson, ne lui laisse pas de repos, le fatigue et l'épuise de toutes les manières. Plus tard, il change de conduite, et le comble de bons traitements. Bref, grâce aux artifices les plus divers, en peu de mois il arrive à faire de cet animal furieux un être complètement soumis à sa volonté.

La présence d'un Européen dans ces expéditions gâterait tout ; force est donc de se contenter des récits qu'on parvient, non sans peine, à obtenir des Indiens sur leurs modes d'opération ; mais, heureusement pour les étrangers, ils peuvent en revanche assister au curieux spectacle des grandes chasses à traque, qui mettent souvent dans l'Inde des centaines d'éléphants au pouvoir de l'homme.

Le corral (dans lequel il faut en traquant avec des milliers d'hommes pousser ces animaux sauvages, qui y deviennent prisonniers dès qu'on en barricade l'entrée) n'a généralement pas moins de cent cinquante mètres de long

sur soixante-quinze de large. Les pieux, dont on se sert pour l'enclore, ont 0^{m}30 à 0^{m}33 d'épaisseur; enfoncés de 1^{m}00 en terre, ils s'élèvent à quatre ou cinq mètres au-dessus du sol. Leur espacement ne permet que le passage d'un homme; on entrelace le tout de lianes et de bambous et on le consolide avec de nombreux arcs-boutants.

Il va sans dire que cette clôture, quelque forte qu'elle soit, ne résisterait pas au choc d'un gros éléphant qui se lancerait à toute impétuosité contre elle; mais on sait par expérience que ce cas, qui sauve alors les prisonniers, est excessivement rare. On table donc sur la timidité des animaux, sur l'adresse des chasseurs ainsi que sur la vigilance des gardiens de l'enceinte, hommes ou jeunes gens armés de perches portant des drapeaux qu'ils agitent et dont la vue suffit pour calmer l'ardeur belliqueuse des éléphants.

Pas n'est besoin sans doute d'ajouter qu'on se garde bien de raser les arbres, voir même les broussailles, dans le corral afin d'en mieux masquer la clôture, et que l'emplacement de cette vaste souricière doit toujours être au voisinage d'un cours d'eau qui permette aux éléphants captifs de se baigner et de se désaltérer pendant qu'on les dompte.

Quand le corral est fini, les rabatteurs (au nombre de deux à cinq mille) se mettent à l'œuvre. Il leur faut souvent former un cercle de plusieurs lieues pour que le nombre des animaux soit considérable. Leur marche doit être aussi mesurée que patiente; ils doivent de plus faire bonne garde et entretenir, jour et nuit, des feux de dix en dix pas pour empêcher l'évasion des troupeaux englobés, tout en les poussant vers le corral, jusqu'à ce qu'enfin les deux ailes des rabatteurs viennent s'y appuyer. On n'a plus alors qu'à chasser les bêtes vers l'entrée, opération qui réussit toujours quand les ailes font bonne contenance et que l'arrière-garde donne à propos avec force tapage,

clameurs stridentes, roulements de tambours, coups de feu, etc.

« Le guide des éléphants se présente à l'entrée, s'arrête un instant, regarde à droite et à gauche, baisse la tête et se précipite dans l'enclos, où toute la bande le suit. Les chasseurs alors se hâtent de barricader solidement la porte d'accès.

« Quant aux captifs inconscients, ils s'avancent jusqu'au bout de l'enclos, et, trouvant un obstacle, ils reviennent à l'issue qui leur a offert un passage. Elle est fermée, et alors leur terreur dépasse toute mesure. Ils courent à pas rapides autour du corral entouré de feux à l'extérieur; s'ils cherchent à renverser les pieux, ils trouvent des hommes armés de torches et de perches à drapeaux, faisant un bruit infernal. Après plusieurs vaines tentatives, on les voit éperdus et ahuris gagner avec résignation une place de repos au milieu du corral; mais ce n'est jamais qu'au bout de deux heures environ de tentatives infructueuses de fuite.

« De très sérieuses dispositions doivent êtres prises pour la nuit. Le nombre des sentinelles est triplé autour de l'enclos et les feux ont des provisions suffisantes pour bien flamber jusqu'au jour.

« Après le lever du soleil, on débarre sans bruit l'ouverture, et deux éléphants domestiques entrent silencieusement, chacun monté par son cornac assisté d'un serviteur, et chacun muni d'un fort collier, duquel pendent deux cordes (en peau d'antilope) terminées par un nœud coulant. En même temps et caché par eux, se glisse dans l'enclos *un preneur d'éléphants.*

« Les prisonniers se mettant d'habitude en cercle, la tête au centre, les éléphants domestiques se glissent sans crainte au milieu et prennent le plus grand mâle entre eux. Celui-ci n'oppose aucune résistance, mais manifeste son mécontentement en levant continuellement une jambe.

après l'autre. Le preneur s'avance, tenant ouvert des deux mains le nœud coulant dont l'extrémité se relie au collier d'un éléphant domestique; profitant du moment où l'animal sauvage soulève le pied de derrière, il engage le lacet, le serre et senfuit. Les deux bêtes apprivoisées se retirent alors, l'une, tendant la corde de toute sa longueur, sépare ainsi du groupe l'animal captif et est aidée dans cette opération par l'autre qui se met entre elle et le troupeau. Mais tout n'est pas terminé; car il reste encore à entraîner le captif près d'un arbre pour l'y attacher et il oppose alors une résistance énergique. L'éléphant au lacet, le tirant à lui, réussit à passer la corde autour d'un arbre et la tient toujours tendue; mais il ne peut l'enrouler qu'avec l'aide de son camarade qui fait reculer le captif afin de lui permettre de tourner entre l'arbre et ce dernier. Le chasseur fixe lestement la corde au pied de l'arbre; puis un second lacet se passe à l'autre jambe de derrière et est attaché au même point, et ces deux jambes ensuite sont liées avec des cordes bien graissées pour éviter les blessures; enfin, grâce aux deux éléphants privés, le chasseur parvient à passer son lacet autour des deux jambes de devant et à l'attacher à un autre arbre.

« La capture alors est achevée, et elle demeure définitive, malgré les violents efforts que fait le prisonnier pour rompre ses liens aussitôt que les deux éléphants domestiques le quittent pour aller traiter de même manière et successivement les autres membres du troupeau captif, en ayant bien soin toujours d'opérer de préférence sur les plus turbulents. La durée moyenne de la capture dépasse rarement quarante-cinq minutes par tête.

« *Le métier de preneur* n'est certes pas sans danger; mais, avec de l'adresse, de la souplesse, de la prudence et du sang-froid, les catastrophes sont bien rares. Quant aux cornacs, chose curieuse, les éléphants sauvages ne cherchent jamais à les renverser.

« L'éléphant n'est pas difficile à dompter, la femelle surtout. Après trois jours d'attache, il commence à bien manger, et on lui donne alors un éléphant domestique pour compagnon. Ensuite deux hommes lui caressent le dos et lui parlent avec douceur ; il commence par être furieux et par frapper de tous côtés avec sa trompe que des gens, apostés exprès, reçoivent sur la pointe de leurs piques et qui est bientôt tellement blessée qu'elle cesse d'être une arme offensive. L'animal de la sorte apprend à redouter la puissance de l'homme, et, en trois semaines, on l'amène à se coucher dès qu'il voit la baguette de fer dont il a été souvent frappé.

« En moyenne, au bout de soixante jours la présence des éléphants domestiques devient inutile et le cornac peut monter sur l'animal, qu'on fait travailler deux mois après. »

Comme il faut au moins neuf semaines avec quinze cents hommes pour organiser le corral et les abris de chasse, et en outre trois ou quatre mille rabatteurs, on comprendra sans peine que des traques aussi grandioses et aussi coûteux ne sauraient être organisés convenablement que par des princes indigènes ou des gouverneurs de l'Inde, ayant besoin d'une remonte d'éléphants pour les travaux ou les transports.

LES TAPIRS

Des trois espèces qui composent ce genre, deux habitent l'Amérique ; l'autre ne se trouve qu'aux Indes et dans le sud de la Chine. Ce dernier, dit tapir à dos blanc, est le plus gros, tandis que l'un de ceux d'Amérique, le tapir Pinchaque, est le plus petit du genre. Comme on ne sait presque rien sur les mœurs, habitudes, régimes et chasses de ces deux animaux, nous ne parlerons ici que du troisième, le tapir d'Amérique, qui est infiniment mieux connu.

« Cet animal peut, d'après Tschudi, atteindre 2m00 de long et 1m00 de haut. La femelle est toujours plus *grande* que le mâle. »

On le trouve dans une grande partie de l'Amérique du Sud, depuis l'isthme de Panama jusqu'aux environs de Buenos-Ayres et depuis l'océan Atlantique jusqu'à l'océan Pacifique. Il est commun à Srinam, dans la Guyane, au Brésil, au Paraguay, en Colombie et au Pérou.

Les tapirs sont des animaux nocturnes qui vivent dans les forêts ; il leur arrive toutefois d'aller le jour à la rivière voisine pour se baigner ou pour se défendre contre les piqûres des insectes en se recouvrant d'une épaisse couche de vase.

Vers le soir, ils vaquent à leur nourriture et errent toute la nuit comme les sangliers. La femelle et son petit vont

ensemble, tandis que le mâle est toujours solitaire, la saison du rut exceptée.

Ces animaux rappellent les porcs par leurs allures. Ils marchent avec lenteur et prudence, posent un pied devant l'autre, penchent la tête à terre ; leur trompe s'agite continuellement et flaire à droite et à gauche ; leurs oreilles sont sans cesse en mouvement. Au moindre soupçon de danger, ils s'arrêtent, écoutent, éventent et se sauvent à travers les fourrés inextricables, les marais, les cours d'eau. Malgré cela, un bon chien ne tarde pas à les atteindre.

Le tapir nage très bien et plonge encore mieux. Il paraît marcher au fond de l'eau à l'instar de l'hippopotame et ne pas pouvoir rester immergé plus longtemps que lui. Nous ne croyons point à une immersion de plus de cinq minutes.

Tous les tapirs semblent doux, craintifs et paisibles ; ils ne font usage de leurs armes qu'à la dernière extrémité. La mère seule, lorsque son petit est menacé, méprise le danger et les coups, ne songeant qu'à le sauver.

L'ouïe et l'odorat sont les sens les plus développés de cet animal ; la vue, par contre, est faible. Le goût semble presque capable de distinguer la nourriture. Quant à la trompe, c'est un organe de toucher très délicat.

La voix est un sifflement perçant, particulier, peu en rapport avec la taille de l'animal, qui le pousse souvent.

Les tapirs se nourrissent de plantes et surtout de feuilles d'arbres. Les jeunes pousses des palmiers, les cannes à sucre, les melons et autres fruits, les plantes savoureuses des marais, sont aussi de leur goût. Enfin ils se montrent très friands de sel ; cette substance est même pour eux un besoin, comme pour les ruminants.

Ils sont en rut avant la saison des pluies. A cette époque, mâles et femelles sifflent à l'envi pour se réunir et vivre ensemble quelques semaines.

Environ quatre mois après, la femelle met bas un petit,

qui est taché et rayé à l'instar des marcassins. Au bout de cent vingt jours, cette livrée commence à disparaître, et, à six mois, les jeunes ont la même robe que leurs parents.

Cet animal, pris en bas âge, n'a besoin que de quelques jours de captivité pour s'habituer à l'homme, se laisser caresser et suivre son gardien; pour sa nourriture, il n'est pas plus difficile que le porc; mais l'eau lui est indispensable, et l'hiver, en Europe, il lui faut absolument une écurie bien chaude.

On n'a pas encore pu, en captivité, soit dans leur patrie, soit chez nous, parvenir à la reproduction de ces animaux.

Par suite de son épaisseur et de sa grande résistance, la peau du tapir est fort estimée. On la tanne, on la découpe en courroies longues de plus d'un mètre et épaisses de quatre centimètres; on les arrondit, on les rend flexibles avec de la graisse chaude et on en fait des fouets ou des traits.

Les Orientaux fabriquent aussi avec la peau du tapir des matelas et des couvertures, convaincus qu'ils sont de sa parfaite imperméabilité.

Les sabots de cet animal servent presque d'instruments de musique, puisqu'on en fait d'excellentes castagnettes.

La chair du tapir est tendre et bonne; elle a le goût et l'aspect de la viande du bœuf.

CHASSE DU TAPIR

Les plus dangereux ennemis des tapirs sont les grands féliens qui habitent leur patrie, le tigre aux Indes et le jaguar en Amérique.

On poursuit ces animaux avec ardeur pour se procurer leur viande et leur peau ; mais chaque pays a sa chasse particulière.

Schomburgk, avec son style plein d'animation, décrit une chasse au tapir en Amérique, qui fut en quelque sorte improvisée, la voici :

« Nous tournions à peine un des angles de la rivière que nous aperçûmes, à notre grande joie, un tapir avec son petit sur un banc de sable, tout au bord de l'eau ; le mot *maipuri* n'était pas sorti de la bouche de nos Indiens que ces deux animaux, nous voyant, prirent la fuite dans les fourrés qui bordaient la rive. A l'instant nous débarquons et courons après eux, armés de fusils et d'arcs.

« Le fourré franchi, nous vîmes que les deux fuyards cherchaient à se cacher dans les roseaux et les herbes tranchantes, hautes de deux mètres, qui couvraient toute la plaine. Notre meute se trouvait en arrière, dans notre troisième canot, et nous, Européens, nous restions immobiles devant ce formidable rempart que nous avions déjà apprécié à nos dépens ; mais cela ne pouvait arrêter nos Indiens, qui disparaissent comme des serpents au milieu de ces herbes dangereuses.

« Deux détonations coup sur coup et des cris de triomphe nous annoncent bientôt leurs succès. Tous se portent dans cette direction ; le chemin nous a été rendu plus facile, et nous trouvons les deux heureux chasseurs, appuyés sur leurs fusils devant le cadavre du plus grand tapir. C'était une femelle d'une taille peu ordinaire.

« Nos chiens étant arrivés, on se mit à la chasse du jeune dont la piste fut bientôt trouvée. Dès que l'animal se vit découvert, il poussa un sifflement perçant. Nous ne pouvions rien voir, mais la direction du bruit nous apprenait que la bête était expulsée de la forêt de roseaux, et alors nous courûmes en toute hâte sur une hauteur voisine pour assister à la poursuite. Nous n'étions pas encore arrivés,

que le tapir émergeait des roseaux, suivi de près par la meute et par nos trente Indiens; leurs cris de joie couvraient non-seulement les aboiements des chiens, mais encore les sifflements d'angoisse de l'animal forcé. On l'arrêta, et, après une inutile résistance, les Indiens lui lièrent les jambes. Il avait à peu près la taille d'un porc d'un an. »

Les colons chassent le tapir avec des chiens qui le rabattent sur des tireurs postés à l'avance, ou bien ils le font traquer par des Indiens. Dans les deux cas, ce sont toujours ces indigènes qui vont préalablement relever les traces de l'animal.

Il arrive parfois qu'on surprend un tapir, la nuit ou le matin, quand il nage dans une rivière. Faisant force de rames, on se hâte de l'entourer; il plonge alors, passe fréquemment sous les canots, reste immergé plusieurs minutes, mais il lui faut bien venir par intervalles montrer sa tête à la surface pour respirer. C'est un instant propice pour lui loger une balle qui met fin à la poursuite.

Les Brésiliens, en pareil cas, ont la manie de ne tirer qu'à plomb; les ricochets sont moins dangereux, il est vrai; mais souvent l'animal, après vingt coups de feu, réussit à leur échapper.

LE PÉCARI A COLLIER

Le genre des pécaris se caractérise surtout par trois doigts seulement aux pieds de derrière, par une glande particulière sur le dos, par trente-huit dents seulement, dont deux paires d'incisives à la mâchoire supérieure et trois à l'inférieure et une paire de canines à chaque.

Le pécari est un petit suidé de 1m45 à 1m65 de longueur au plus, et de 0m33 à 0m40 de hauteur. Il a des formes assez élancées, la tête haute, le museau obtus, des soies proportionnellement longues, épaisses et d'un noir foncé. Le ventre est brun, la poitrine blanche ; une bande jaune part de cette dernière région et monte jusqu'au dessus des épaules, formant le collier. La glande dorsale fournit un liquide à odeur pénétrante.

Cet animal, commun dans toutes les forêts de l'Amérique du Sud jusqu'à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, est très sociable ; on l'y voit circuler en troupes nombreuses, sous la conduite du mâle le plus fort. Chaque bande change tous les jours de demeure, et, dans ces voyages, rien ne les arrête, ni les champs découverts, ni les cours d'eau.

Ils cherchent jour et nuit leur nourriture, mangeant des fruits et des racines qu'ils déterrent avec leur groin, et dévorant en outre des serpents, des lézards, des vers et des

chenilles, sans compter qu'ils dévastent les plantations qui se trouvent sur leur chemin.

Dans leur manière d'être, ils ressemblent beaucoup aux sangliers; mais ils se montrent moins gloutons et ne se souillent que par la grande chaleur; de jour, ils ne se cachent que dans le creux des troncs d'arbres, entre les racines.

Leurs sens sont faiblement développés et leur intelligence peu étendue; l'ouïe et l'odorat paraissent assez perfectionnés; la vue semble mauvaise.

La femelle met bas deux petits seulement. Ils sont, au bout de trois à quatre jours, en état de suivre leur mère partout.

Les pécaris captifs s'apprivoisent assez vite; mais néanmoins ils restent presque toujours colères, méchants même vis-à-vis de leurs gardiens, et ils mordent très volontiers.

On les voit supporter assez bien le climat de l'Europe; ils se sont même reproduits en Angleterre. Dans tous les jardins zoologiques, du reste, on les conserve longtemps, en leur donnant la même nourriture qu'aux cochons.

La peau du pécari s'utilise pour faire des sacs et des courroies. La classe pauvre mange sa chair, qui a un goût agréable, ne ressemblant pas du tout à celui du porc. Son lard de plus n'est jamais représenté que par une mince couche de graisse.

Lorsque la bête a été longtemps poursuivie, sa viande prend l'odeur de la glande dorsale, quand on ne l'enlève pas avec promptitude; mais, lorsque l'animal n'a pas été surmené, cette ablation immédiate n'est nullement nécessaire.

CHASSE DU PÉCARI

« Toujours en colère, toujours furieux, au dire du naturaliste Wood qui a cru les voyageurs sur parole, le pécari est pour l'homme et pour les carnassiers un des adversaires les plus sérieux, la peur étant un sentiment inconnu à cet animal, peut-être bien parce que son intelligence très bornée ne lui permet point d'apprécier un danger. Il sait d'ailleurs si bien se servir de ses dents aigües qu'aucun animal ne saurait résister à l'attaque du troupeau, et que le jaguar lui-même se hâte alors de prendre la fuite. »

Il convient de ne pas ajouter foi à ces fables, d'abord parce qu'un jaguar viendrait à bout, sans avaries sérieuses, d'une centaine de ces animaux, et ensuite parce que l'homme court peu de risques à attaquer une bande plus ou moins nombreuse. Il est vrai cependant que le chasseur qui, *seul et à pied*, s'en prend à un grand troupeau, reçoit bien quelques blessures dans la bagarre. Aussi se fait-on toujours accompagner par des chiens, et, quand on est deux ou trois veneurs et qu'on surprend ces animaux de côté ou par derrière, ne court-on aucun péril, pas même le risque d'une morsure aux jambes ; car alors les pécaris se sauvent et c'est tout au plus s'ils tiennent tête aux chiens, qu'ils mordent avec leurs canines, ne leur donnant jamais de coups de boutoirs comme les sangliers.

« Selon Wood, le chasseur qui découvre une bande logée dans un tronc d'arbre, où elle repose, peut la détruire entièrement. Pour cela, il s'approche et tue la sentinelle. Celle-ci est remplacée par une autre qu'il tue encore, et ainsi de suite jusqu'au bout.

« Au dire de Humboldt et de Rengger, lorsque ces animaux fréquentent une plantation, rien n'est plus facile que de les prendre : on creuse du côté par lequel ils entrent d'ordinaire une fosse de près de trois mètres de profondeur ; puis, quand ils se montrent, on les chasse vers la forêt en poussant de grands cris. Lorsque le troupeau est nombreux, la fosse s'emplit souvent à moitié. Rengger vit ainsi un jour vingt-neuf pécaris tombés dans ce piége être tués à coups de lance. »

« Quant aux animaux qui, dans les forêts vierges, se cachent sous les racines des arbres, on les enfume. Un jour, dit Rengger, nous en primes quinze de cette façon. »

Les Indiens sont passés maîtres dans l'art de capturer les pécaris aux collets ; leurs tendues réussissent toutes sans exception.

LE PHACOCHÈRE D'ÉLIEN

L'Afrique possède deux représentants *monstrueux* de la famille des suidés, le phacochère d'Ethiopie (dit *le coureur rapide*) habitant le cap de Bonne-Espérance et le phacochère d'Elien habitant l'Abyssinie et toute l'Afrique centrale.

Ces espèces éminemment lourdes ont surtout une tête hideuse. Les oreilles et les yeux sont petits; le groin est très large, la face couverte de bourrelets cutanés épais; les défenses sont énormes.

Les phacochères ont à peu près la taille du sanglier; ils mesurent 2m00 de long, sur lesquels 0m50 appartiennent à la queue; la hauteur au garot est de 1m15.

Négligeant *le plus laid* des suidés, nous ne nous occuperons ici que de l'habitant de l'Abyssinie, dont les mœurs sont bien mieux connues; ce qui ne veut point dire qu'elles le soient entièrement.

On rencontre ces animaux, en troupes de dix à quinze individus, dans les montagnes boisées de l'Abyssinie où ils sont très communs. Les indigènes, ne les chassant point parce qu'ils les considèrent comme *impurs*, ne fournissent sur eux que des renseignements peu sérieux. Ils disent toutefois qu'ils sont méchants, et le vieux Sparrman est de leur avis. « On les nomme porcs des forêts, écrit-il. Ils sont jaunes, vivent dans des terriers, sous des racines

d'arbres, sous des blocs de rochers, et sont aussi téméraires que dangereux dans leurs attaques. »

Au dire de Rüppell, les phacochères se nourrissent exclusivement de racines, ce qui expliquerait l'utilité de leurs fortes défenses. Quand ils cherchent à manger, ils rampent sur le dos du carpe qui est fléchi et déracinent ainsi les plantes. Pour avancer, ils glissent en se poussant avec les pieds de derrière, et forment de la sorte de profonds sillons dans les broussailles. C'est de là que proviennent les callosités qu'on voit à la face antérieure du carpe. »

« Sparrman dit encore que, quand ils fuient, chacun d'eux prend son petit dans sa gueule. Il ajoute enfin qu'à Kambedo ils s'accouplent avec les cochons domestiques et que les métis nés de ce rapprochement sont féconds. »

« En 1775, parut en Europe le premier phacochère vivant; il venait du Cap, et on le garda longtemps au jardin zoologique de La Haye. On le croyait très doux, dit Brehm, lorsqu'un jour sa méchanceté éclata ; il se précipita sur son gardien et le blessa mortellement. »

On le nourrissait comme les autres porcs. Il mangeait des grains, du maïs, du blé, des racines et du pain.

Plus tard, Brehm en vit deux à Anvers; c'étaient des jeunes qui n'avaient pas encore de défenses.

Il est très présumable que la venaison du phacochère doit beaucoup ressembler à celle du sanglier.

CHASSE DU PHACOCHÈRE D'ÉLIEN

« D'après Smith, cet animal semble aussi téméraire que méchant. Il est rare qu'attaqué il prenne la fuite; presque toujours il accepte le combat.

« Les chasseurs les plus adroits, *seuls*, osent l'affronter, car il s'élance brusquement, comme un sanglier aux abois, frappe à droite et à gauche, et sa mort seule met fin à la lutte, tant il est furieusement acharné. Sa chasse est donc très périlleuse; aussi les Africains les plus courageux la pratiquent-ils avec ardeur. »

Il va sans dire qu'elle ne peut se faire qu'à cheval, la vitesse de la bête étant assez grande. A défaut d'autres renseignements sur les péripéties de ce sport curieux, nous empruntons à Gordon Cumming l'anecdote cynégétique suivante de *la Vie au Désert* :

« Je choisis pour ma proie un vieux mâle et je le séparai du reste du troupeau. Après avoir galopé environ dix milles *(dix-huit kilomètres)* derrière lui, nous arrivâmes à une pente, et là je résolus de l'attendre. Au moment où je me tournai pour l'aborder, il s'arrêta et me regarda d'un air menaçant; sa bouche écumait. J'eusse pu facilement le tuer, mais j'attendais qu'il se dirigeât sur moi. Il me surprit par l'opiniâtreté avec laquelle il me tenait tête; j'en fus excité, et je marchai sur lui. A mon grand étonnement, il ne se détourna pas et marcha derrière mon cheval, me suivant comme un chien. Cela me rendit défiant; je me doutais que ce rusé compagnon ne cherchait qu'une retraite pour y disparaître. Je résolus de mettre pied à terre et de le tuer; mais, au moment où je venais de prendre cette décision, je me trouvai au milieu d'une quantité de grandes cavernes, demeures des porcs de terre. Arrivé devant l'une d'elles, mon animal disparut avec rapidité. »

LES RHINOCÉROS

Les rhinocéros actuellement vivants se divisent en trois groupes principaux : ceux à une corne et à peau plissée ou écailleuse ; ceux à deux cornes et à peau plissée ; ceux à deux cornes et à peau lisse (1).

C'est dans les Indes, en Asie et en Afrique, que se trouvent seulement ces animaux, qui ont $3^{m}00$ à $4^{m}00$ de long, $1^{m}50$ de hauteur au garot, et qui pèsent de deux à trois mille kilogrammes.

Ils se ressemblent beaucoup par leur genre de vie, leurs facultés, leurs allures, leur régime. Tous sont méchants, à l'exception de ceux d'Afrique, de Sumatra et du rhinocéros blanc.

Les cantons riches en eau, les fleuves au lit large, les lacs à bords marécageux et couverts de buissons, les marais voisins d'abondants pâturages, voilà les séjours de prédilection de ces animaux ! Ils y trouvent l'eau pour boire deux fois par jour, la boue pour se souiller et le sable pour se rouler ensuite, afin de se rendre insensibles aux piqûres des taons.

Ils sont plutôt nocturnes que diurnes. De jour, on les

(1) Voici les noms des sept espèces connues : le rhinocéros de l'Inde, le rhinocéros de Java, le rhinocéros de Sumatra, le rhinocéros bicorne d'Afrique, le rhinocéros à capuchon, le rhinocéros Keitloa, et enfin le rhinocéros camus.

voit gagner les lieux bien ombragés, où ils se livrent à un sommeil profond, lorsqu'ils se couchent, car parfois ils restent debout et immobiles à un endroit silencieux et sombre de la forêt.

A la tombée de la nuit, le rhinocéros se lève et va au pâturage. Il est à l'éléphant ce que l'âne est au cheval, en fait de nourriture ; car il mange de préférence les plantes dures, les chardons, les genêts, les roseaux, les joncs, les herbes des steppes et les mimosas épineuses. Sa corne lui permet néanmoins de déterrer quelques racines dont il se montre très friand.

Lors de la saison des pluies, il quitte les forêts pour les plantations, où il fait des ravages énormes ; car, pour remplir son estomac, long de 1m30 et de 0m80 de diamètre, il lui faut absorber trente kilogrammes au moins par jour.

Sociable dans une certaine mesure, il vit d'ordinaire en petites troupes de quatre à dix individus ; mais on ne voit là aucun lien et chaque membre se conduit comme s'il était complètement seul.

Tous les mouvements du rhinocéros sont lourds, ce qui ne l'empêche point toutefois en plaine de courir presque aussi vite qu'un bon cheval. Il ne marche pas à l'amble, avançant à la fois la jambe de devant et la jambe de derrière opposée. En courant, il tient sa tête penchée vers le sol ; en colère, il l'agite à droite, à gauche, et avec sa corne trace de profonds sillons ; en furie, il saute de côté et d'autre, la queue relevée.

De tous ses sens, l'ouïe est le plus parfait ; après vient l'odorat, et ensuite le toucher ; quant à la vue, elle est médiocre. Aussi dans la poursuite d'un ennemi se guide-t-il toujours par l'ouïe et l'odorat, sans tenir du reste le moindre compte des obstacles qu'il renverse.

Les rhinocéros les plus inoffensifs deviennent dangereux lorsqu'ils sont irrités. Ils ne considèrent alors ni le nombre ni la puissance de leurs adversaires ; ils les chargent bru-

talement à fond. Heureusement, avec du sang-froid, on peut éviter le terrible choc par un saut de côté, et l'animal furieux décharge sa colère aveugle sur n'importe quoi.

Les détails manquent sur la reproduction du rhinocéros. On sait seulement que, pour les espèces de l'Inde, l'accouplement se fait en novembre-décembre, et que la gestation dure de dix-sept à dix-huit mois.

La femelle met bas, au plus épais du fourré, un petit de la grandeur d'un chien de forte taille, qui naît les yeux ouverts. Elle lui témoigne beaucoup de tendresse et le défend avec énergie. L'allaitement semble être de près de deux années.

Nonobstant sa grande irritabilité, on dompte facilement le rhinocéros pris jeune. Il en a été vu plusieurs en Europe, qui se montraient très doux et même très familiers.

Toutes les parties de cet animal sont utilisées. Avec sa corne, on fabrique dans le Levant des coupes, des vases, et surtout des poignées de sabres. Avec sa peau, les indigènes font des boucliers et d'assez nombreux ustensiles de ménage. Ils mangent volontiers sa chair et sa graisse; mais ni l'une ni l'autre ne sont du goût des Européens, et ils n'ont certes pas tort.

CHASSE DU RHINOCÉROS

Le lion et le tigre ne se hasardent jamais à attaquer cet animal, sachant que leurs griffes sont trop faibles pour déchirer son épaisse cuirasse; mais ils se jettent volontiers sur un jeune mal gardé, si l'occasion s'en présente une

fois par hasard. En réalité, ils sont donc peu dangereux pour l'espèce.

Le véritable ennemi de ce pachyderme, c'est l'homme ! Toutes les peuplades sur le territoire desquelles il se trouve le poursuivent avec ardeur, et les Européens pratiquent également cette chasse émouvante avec une véritable passion.

Il a été souvent dit que la peau du rhinocéros était impénétrable à une balle ; mais on sait aujourd'hui le peu de fondement de cette assertion, et qu'une lance ou même une flèche peuvent fort bien la percer. S'il en était autrement, les chasseurs indigènes qui cherchent à surprendre l'animal endormi et qui le criblent de coups de lances avant qu'il ne soit entièrement réveillé, ne réussiraient jamais à le tuer. Lorsque la bête ainsi maléficiée a perdu beaucoup de sang, le chasseur le plus hardi et le plus adroit cherche d'un coup de sabre à lui trancher le tendon d'Achille afin de paralyser ses mouvements et sa défense.

Les indigènes ne semblent pas avoir recours à des piéges pour prendre ces animaux dévastateurs et dangereux. Quand ils possèdent des armes à feu, ils opèrent comme les Européens, dont nous allons nous occuper maintenant.

« Aux Indes, on monte sur des éléphants pour chasser le rhinocéros, mais ceux-ci sont souvent blessés par l'animal furieux. Borri, qui a assisté à une de ces chasses, raconte que le rhinocéros, aussitôt levé, s'élança sur ses ennemis sans tenir compte de leur nombre et que, comme ils s'étaient écartés de son chemin, il courut droit devant lui entre leurs rangs, et arriva ainsi à l'extrémité de la ligne où se trouvait le gouverneur monté sur un éléphant. Le rhinocéros se dirigea sans hésiter sur cet animal, cherchant à le blesser d'un coup de corne ; l'éléphant de son côté s'efforçait de saisir son agresseur avec sa trompe ; entre temps, le gouverneur profita avec adresse d'une occasion favorable pour tirer le rhinocéros au bon endroit. »

Attaquer à cheval ce pachyderme est un mauvais mode de chasse, par la raison que l'animal blessé charge de suite le cavalier, qui est alors presque toujours culbuté avec sa monture, attendu que celle-ci, affolée à la vue du rhinocéros, n'obéit plus à l'homme, reste immobile et comme pétrifiée et est transpercée par la redoutable corne. Jeté bas, le chasseur doit en pareille circonstance s'estimer heureux s'il n'est point écrasé par la bête furieuse.

Il ne faudrait pas conclure de ce que nous venons de dire que des chevaux tenus en main tout proche ne seraient pas souvent utiles pour gagner les devants d'un animal blessé, qui fuit avec une vitesse plus grande que celle du meilleur coureur.

La véritable manière de venir à bout de ce brutal gibier, c'est de l'approcher, toujours à bon vent, en rampant silencieusement, et, arrivé à trente, vingt et même dix pas, de bien viser le défaut de l'épaule ou, dans l'intervalle qui sépare l'œil de l'oreille, la tierce partie proche du canal auditif, logeant là une balle de fort calibre.

Si, avec l'emploi de ce mode d'attaque, le chasseur maîtrise ses nerfs et conserve bien sa présence d'esprit, son sang-froid en un mot, s'il est en outre agile, rien ne l'empêchera de réussir ; mais qu'il se garde bien d'employer des chiens comme auxiliaires, car leur intervention, qui ne servirait qu'à surexciter la colère de l'animal, ***au désavantage de l'homme***, aurait le grave inconvénient, par suite de leurs abois, de faire gagner tout de suite le large à la bête avant qu'elle ait pu recevoir un ou deux coups de feu.

On ne chasse jamais *seul* en Afrique ou dans les Indes ; en cas donc d'une attaque subite d'un rhinocéros près duquel on passe par hasard, l'homme assailli peut espérer la prompte intervention de ses compagnons, mais il faut d'abord qu'il se débrouille avec sang-froid et agilité, autrement le secours arriverait trop tard.

A défaut de piste à suivre, on a parfois la chance d'entendre ronfler bruyamment cet animal dans un fourré; cependant souvent, bien qu'il dorme profondément, il ne respire que d'une manière imperceptible.

Un oiseau, l'ani (buphaga), qui fait commerce continuel d'amitié avec le rhinocéros qu'il débarrasse de sa vermine, le réveille par ses allures, ses cris et son départ, et fait ainsi manquer la plupart des surprises.

L'HIPPOPOTAME AMPHIBIE

Ce genre, de nos jours, semble réduit à une seule espèce ; on y remarque toutefois des différences de taille dans certaines régions.

Cette massive créature, improprement baptisée *chevat de rivière* par les Grecs et *buffle de rivière* par les Arabes, ressemble plus à un porc engraissé qu'à tout autre animal.

Un hippopotame adulte peut, d'après A.-E. Brehm, atteindre presque une longueur de 5^{m}00, sur lesquels 0^{m}50 seulement appartiennent à la queue. Il a, au plus, 1^{m}80 de hauteur au garot ; sa circonférence est de 4^{m}00 à 4^{m}30 ; son poids va de 2,500 à 3,500 kilogrammes. La peau seule pèse de 400 à 500.

Plus que tous les autres pachydermes, cet animal ne peut se passer d'eau. Il ne va à terre la nuit que pour y paître, quand le fleuve n'est pas riche en plantes, et, dans ce cas, malgré sa lourdeur, il pousse parfois ses excursions jusqu'à douze kilomètres, ne reculant point devant des ascensions de trois cents à cinq cents mètres pour atteindre de riches pâturages. Si des cultures avoisinent son séjour aquatique, il les ravage bien plus en les foulant sous ses pieds et en se roulant comme les pores qu'en s'y rassasiant.

Sa nourriture ne se compose que d'herbes, de jeunes roseaux, de maïs, de cannes à sucre, d'extrémités tendres des pousses des buissons, bien qu'à cause de la singulière

disposition et du développement de ses dents on ait dit qu'il vivait de poissons.

Quoique l'hippopotame n'ait que des jambes de 0m50 à 0m56 de haut, sa rapidité à terre égale celle de l'homme sur un terrain horizontal, mais la dépasse quand il descend une pente, tandis qu'elle est moindre s'il la gravit. Trouve-t-il un homme sur son passage, loin de fuir, il se précipite sur lui dès qu'il bouge, et ses incisives sont alors des armes redoutables.

Dans l'eau, sa vitesse de translation est à peine un peu plus grande que sur un sol uni. Il ne fait aucun mal aux nageurs et n'attaque presque jamais les canots. Toutefois on doit constamment se méfier des femelles qui ont un petit et battre vivement en retraite à la moindre démonstration hostile. Cela est rare, mais fort dangereux, sans compter les risques provenant des crocodiles qui pullulent dans ces rivières et qui ne manquent jamais de profiter des naufrages.

Dans son état normal de santé, l'hippopotame, qui serré de près sur terre saute à l'eau d'une rive élevée de quatre à six mètres, ne reste guère immergé plus de quatre à cinq minutes; après quoi, force lui est bien de venir faire une inspiration, quitte à ne montrer que ses narines s'il a peur.

Le bruit que font ces pachydermes, lorsqu'ils viennent à la surface de l'eau, principalement le soir quelque peu avant leur sortie, ressemble non à un hennissement, non à un grognement (quoiqu'il s'en rapproche), mais très bien à un puissant ronflement qui retentit au loin.

Pendant le jour, dans les pays déserts seulement, ces animaux, pour se livrer à un demi-sommeil, gagnent les rives sablonneuses ou s'allongent dans les basses eaux. De temps à autre alors, un mâle pousse un grognement et lève la tête pour inspecter les alentours.

La femelle met bas dans le premier tiers de la saison

des pluies, à l'époque où la nourriture est la plus succulente. Elle n'a jamais qu'un petit. Il se tient d'habitude affourché sur le cou de sa mère plusieurs mois de suite.

Les hippopotames, que nous voyons maintenant en Europe, ont été pris très jeunes et seulement après la mort de la mère. Ils prennent volontiers le pis d'une vache, mais il leur en faut trois ou quatre par tête.

Ces animaux supportent facilement et longtemps la captivité, et si, chez nous, une paire est placée dans de bonnes conditions d'eau, de terrain et d'abri, on peut espérer d'en obtenir des petits. Quant à la nourriture, elle est tout-à-fait la même que celle des cochons.

La peau, épaisse de deux à trois doigts, se transforme en toutes sortes de cannes, cravaches et fouets. Les dents, qui étaient jadis presque exclusivement employées à la confection des dentiers, à cause de la persistance de leur blancheur, donnent aujourd'hui un noir d'ivoire très estimé dans l'industrie. Les plus belles canines pèsent jusqu'à trois kilogrammes.

La chair des adultes est fort prisée par les colons, surtout par les indigènes; seuls, les jeunes fournissent un mets délicieux aux Européens. On vante beaucoup la délicatesse de la langue fumée. Quant au lard, il vaut bien mieux que celui du cochon domestique. Enfin la graisse fondue, très avantageuse pour la cuisine, est si bonne qu'on la mange volontiers avec du pain.

CHASSE DE L'HIPPOPOTAME

Ce beau gibier est fatalement destiné à disparaître sous les coups des armes à feu ; déjà même on ne le trouve plus

autant dire que dans les lieux où l'homme ne peut le poursuivre qu'avec l'arc et la lance seuls en usage, c'est-à-dire dans tous les grands fleuves et lacs de l'intérieur de l'Afrique.

Fréquemment les bords de ces lacs et rivières sont revêtus sur une assez grande largeur de roseaux élevés naissant dans la fange. C'est surtout par là que les amphibies sortent chaque soir et rentrent chaque matin; ils y tracent des sentiers qui n'ont guère plus de 0m50 à 0m60 au bas et qui sont percés larges et hauts d'un mètre, les roseaux formant une voûte élastique qui cède au passage et se referme ensuite. Eh bien! c'est là, malgré la fange qui retient les pieds, malgré des embarras de tout genre, que l'intrépide chasseur Cafre recherche un tête-à-tête avec l'animal, qu'il combat bravement à l'arme blanche.

Il n'ignore point qu'à la sortie comme à la rentrée l'hippopotame peut d'un seul coup de gueule l'abattre et l'écraser ensuite; aussi ne l'attaque-t-il que latéralement et autant que possible à bon vent! Ce qui lui donne confiance, c'est qu'il sait que l'animal n'oppose aux armes tranchantes que la grande épaisseur de sa peau supportée par des côtes larges, plates, faciles à briser, et que les javelots la percent aisément, à cause de sa tension sur une forte couche de lard. Puis, enfin, il ne regarde point son adversaire comme une bête vindicative.

Quoiqu'il en soit, on voit rarement le duel se terminer à terre, et presque toujours le Cafre doit aller à la nage repêcher sa victime, au risque de se faire saisir par les crocodiles. Parfois, n'ayant pas de barque, il essaie d'improviser un radeau, opération qui n'est point aisée, faute de bon bois.

Les Soudanais plus industrieux perdent bien moins de victimes que les Cafres, d'abord parce qu'ils se précautionnent d'un canot pour la recherche du lendemain matin, et ensuite parce que leur javelot-harpon est construit de

manière que le choc fasse tomber la hampe reliée au fer par une corde. Cette hampe alors flotte en guise de bouée indicatrice et permet ainsi de découvrir aisément l'animal atteint à sa rentrée dans l'eau.

On avance prudemment et en silence, la lance et le harpon en arrêt; un des chasseurs alors saisit la corde. Aussitôt, l'animal blessé arrive à la surface et se précipite sur le canot; mais, reçu par une grêle de coups de lances et de harpons, presque toujours il bat en retraite. Cependant parfois l'embarcation chavire à la suite des mouvements impétueux de l'animal, et les Soudanais doivent se sauver à la nage en se garant des crocodiles seuls; car, quoiqu'on en dise, l'hippopotame ne poursuit point les naufragés.

Lorsque pareille résistance se produit, on remet d'habitude la chasse au lendemain, laissant ainsi la bête s'épuiser par la perte de son sang; grâce aux bâtons flottants, elle est bien vite retrouvée et achevée alors d'un bon coup de lance dans la moëlle ou dans la poitrine.

On amène ensuite la victime sur un banc de sable, où on la dépèce et où les Soudanais se régalent de grillades et de graisse, avec moins de voracité toutefois que les Cafres, qui en absorbent impunément sept à huit kilogrammes.

Les indigènes ont recours aussi à un piége ingénieux pour se rendre maîtres de ce gros gibier. Se basant sur ce fait d'expérience que l'hippopotame, lorsqu'il regagne le fleuve le matin et que la peur vient à le talonner, n'hésite pas à sauter à l'eau d'une rive escarpée de quatre à six mètres; que de plus alors il se laisse parfaitement diriger par des haies et des obstacles improvisés sur le point choisi, ils plantent au fond de l'eau en endroit favorable des pieux solides dont la pointe aiguë ne dépasse pas la surface. Cela fait pendant le gagnage, ils vont relancer les amphibies avec grand bruit et torches allumées, les obligeant à donner dans le piége tendu. Ainsi affolés, beau-

coup d'animaux se précipitent sur les pals invisibles et s'y blessent mortellement. Les chasseurs n'ont plus alors que la peine de repêcher, au lever du soleil, les cadavres qui flottent sur l'onde.

Quoiqu'il en soit des résultats obtenus par les indigènes avec leurs lances, harpons et flèches, il reste constant que *seule* l'arme à feu peut permettre à coup sûr de terminer, *en une fois*, la lutte contre ce puissant animal. Comment faut-il opérer ? C'est ce que nous allons examiner avec soin.

La chasse de nuit se pratique de deux manières : à la sortie du fleuve lorsqu'il broute les roseaux ou quand il paît dans les plaines. Le premier cas est un affût; dans le second, le chasseur va chercher son gibier au gagnage. La clarté de la lune suffit à peine alors pour la justesse du tir, et, si la tête de l'hippopotame offre une énorme cible, il ne faut pas oublier que la boîte osseuse qui renferme la cervelle est si petite qu'on l'atteint rarement et que très souvent l'animal échappe. Ces deux méthodes sont donc peu productives et il convient d'y renoncer.

En définitive, comme l'hippopotame passe le jour entier dans les fleuves, nous croyons que c'est là qu'il faut le fusiller quand, de cinq en cinq minutes et même moins, il doit pour respirer venir à la surface de l'eau ; mais ce serait une erreur de supposer que tous les moments de la journée soient favorables pour cet affût, car les meilleurs sont généralement assez courts.

C'est à Adulphe Delegorgue (1), qui, pendant plusieurs années, a fait avec succès cette chasse sur le territoire de Natal et chez les Cafres Amazoulous et Makatisses, que nous allons demander les règles de ce déduit.

« Le matin, au crépuscule, quand un demi-jour permet de distinguer les objets à cent pas, l'affûteur doit être assis à son poste. La brise ne s'est pas manifestée encore ; un

(1) *Voyage dans l'Afrique Australe* (de 1838 à 1844 inclus).

calme glacé règne sur les eaux, au-dessus desquelles noires et hideuses flottent des têtes immobiles. L'hippopotame semble s'y reposer mollement des fatigues de la nuit ; on dirait qu'il dort. Pas de bruit surtout ! que le fusil s'allonge sur la fourche, qu'il s'abaisse sur la tête aux oreilles rouges, que la demi-distance de l'œil à l'oreille soit bien prise. Tireur, envoyez ! Le coup part, tout s'affaisse, un énorme corps bondit dans l'eau, hors de l'eau, laissant deviner ses proportions colossales, pendant que cent échos reproduisent le son si retentissant de l'arme, calibre 6 ou 4.

« A partir de ce moment, les têtes reviennent encore à la surface, une ou plusieurs ensemble ; mais elles aspirent, soufflent et puis disparaissent. Cependant elles sont belles encore. Le temps est bref, il est vrai, mais la hauteur à laquelle elles se découvrent permet un tir qui donne de l'espoir. Aussi les coups pleuvent-ils sur elles, et déjà l'une et l'autre, qui s'écartent pour respirer, soufflent le sang soit par les narines, soit par l'orifice de la blessure. C'est que les balles ont frappé dans la partie qui se trouve située devant l'œil.

« Les animaux blessés ainsi devront forcément venir respirer plus souvent que les autres ; mais leurs précautions seront plus grandes ; ils se découvriront moins. Leur exemple sera suivi par les indemnes, et bientôt il vous faudra, chasseur, vous contenter de tirer des mufles, ce qui ne mène à rien, à moins que la balle (*chance inespérée)* pénétrant juste par le conduit olfactif ne vienne briser la boîte du crâne.

« En pareil cas, ce qu'il y a encore de mieux à faire, quand les lieux s'y prêtent, c'est de gagner des points culminants afin d'obtenir un tir plongeant. Si la chose ne se peut, comme cela se présente souvent, il faut déloger, dernière ressource, les animaux de leur fosse. »

Cette opération, qu'on dispose d'une excellente embarcation ou d'un radeau passable, et lors même que par

hasard les lieux seraient très favorables aux tentatives, ne réussit presque jamais (1) parce que ces animaux, quoique d'apparence stupide, savent toujours à peu près parfaitement choisir la position de leur fosse.

« On s'étonnera peut-être, ajoute Delegorgue, que je parle de fosses lorsqu'il s'agit d'animaux se réfugiant dans les eaux d'un fleuve ; une explication devient donc nécessaire. Presque tous les fleuves de l'Afrique Australe, si riches en eau à la saison des pluies, n'en ont pas l'hiver et par la sécheresse une masse suffisante pour couvrir le corps des amphibies. Les hippopotames le savent et, comme ils tiennent à leurs pâturages, ils creusent des fosses sur certains points des lits. Elles ont généralement 10m00 de long, 2m50 de large et près de 3m00 de profondeur, et peuvent servir d'asile à une douzaine d'animaux. C'est ici qu'il convient de faire remarquer que les creuseurs évitent avec soin les endroits trop dominés par les rives. »

Toutefois, malgré ces fosses de précaution, ce n'est guère, durant la saison sèche, que dans les lacs profonds et intarissables ainsi que vers les embouchures élargies des fleuves, que l'on trouve ces amphibies, lesquels, voyant l'eau diminuer dans la partie supérieure des rivières, font chaque année une ou deux étapes en aval. Alors aussi ils se montrent beaucoup plus nombreux sur le littoral ; et même c'est qu'aujourd'hui, sur le territoire de Natal, on ne rencontre plus ces animaux qu'à quelques lieues de la mer. Nous ne serions point dès lors surpris d'apprendre qu'en Abyssinie et au Soudan les mêmes causes aient amené de pareils effets.

(1) D'ordinaire, on chavire et on se sauve à la nage, en se garant des crocodiles et en s'estimant très heureux de ne pas y perdre ses armes à feu ; alors, comme les indigènes, on attend que les animaux soient épuisés par leurs blessures.

L'ARCTOCÉPHALE

DES FALKLAND (OURS MARIN)

L'espèce atteint de 2^{m}00 à 3^{m}00 de longueur ; mais les femelles ne dépassent jamais 1^{m}30.

Le nom d'ours marin vulgairement donné à cet animal n'est pas mal choisi ; la partie antérieure de son corps a effectivement quelque chose de l'ours. Les membres exceptés, tout le tronc est couvert de poils assez longs, grossiers, peu luisants, cachant un duvet soyeux et crépu. Les bras et les cuisses ont des poils courts et raides ; les avant-bras, les mains et la face inférieure des membres sont nus. La couleur du pelage est en général d'un noir foncé ou gris de fer ; seulement le ventre se montre jaunâtre ou gris-roux.

On rencontre les arctocéphales, au sud, sur les îles Falkland, la côte occidentale de l'Amérique du Sud et au cap de Bonne-Espérance ; au nord, sur les îles et les côtes les plus septentrionales du Grand Océan, sur les Kouriles et les îles Aléoutiennes.

L'ours marin ne reste pas toujours au même lieu. A l'entrée des froids, il se rapproche des zones tempérées, et, pendant les chaleurs, il se dirige vers le pôle. C'est ce qui fait que, dans les Shetlands du Sud et dans les îles voisi-

nes, on voit les plus vieux et les plus gros mâles arriver au milieu de novembre, gagner la terre et s'y étendre en longues files. Puis, en décembre, viennent les femelles, dont la présence occasionne de violents combats. Enfin, quelques mois plus tard, apparaissent les individus hors d'âge et les jeunes d'un à deux ans.

Pendant leur séjour, ils errent autour des îles jusqu'à la fin d'avril, époque à laquelle ils commencent leur mouvement vers le sud, qui est entièrement terminé dans la première quinzaine de juin.

C'est lors de ces évolutions qu'il a été facile à Steller de constater que chaque mâle possède un harem de huit à quinze femelles, qu'il surveille avec soin et qui constitue un troupeau bien distinct toujours, même au milieu des milliers d'ours marins réunis sur une plage.

« Le mâle, dit-il, reste avec ses femelles et leurs progénitures, même avec les jeunes d'un an qui ne sont pas encore accouplés; une famille peut ainsi atteindre le chiffre de cent vingt individus. Dans la mer, ils nagent en groupe parfaitement séparé.

« Ces animaux sont plus lestes dans leurs mouvements que les autres phoques et nagent bien plus rapidement. A terre, ils sont si agiles qu'un homme ne peut leur échapper qu'en gravissant une pente.

Avec l'âge, les vieux mâles se séparent du troupeau et viennent sur les îles; très gras alors ils y restent un mois entier sans manger, dormant continuellement et se montrant, lorsqu'on les dérange, méchants et grognons.

« Les femelles portent leurs petits dans leur gueule; et si elles les abandonnent en cas d'attaque, les mâles les jettent en l'air et contre les rochers, jusqu'à ce qu'elles soient à demi mortes. Revenues à elles, on les voit se prosterner et demander grâce en pleurant à chaudes larmes. Le mâle pleure, comme la femelle, quand on lui enlève ses petits.

« Les ours marins ont trois cris. A terre, pour passer le temps, ils beuglent comme la vache à qui on a enlevé son veau ; en combattant, ils grondent à l'instar des ours ; victorieux, ils poussent un cri perçant dans le genre du grillon. Blessés et succombant sous les coups d'un ennemi, ils soupirent et soufflent comme un chat ou une loutre marine. »

Cette espèce est fatalement condamnée à disparaître dans un bref délai ; qui sait même si aujourd'hui leur destruction n'est pas achevée complètement par les tueurs de phoques !

CHASSE DE L'OURS MARIN

« Au Kamtschatka, où les ours marins vont bien rarement à terre, on les harponne dans l'eau. Ils s'élancent alors comme une flèche, en entraînant le canot derrière eux et, si le pilote ne sait pas bien gouverner, ils renversent l'embarcation. Cela dure ainsi jusqu'à ce que l'animal ait perdu tout son sang. On l'attire ensuite, on le transperce de coups de lance et on le conduit à terre. Ce ne sont que les mâles adultes et des femelles pleines qui sont pris de la sorte ; car, avec ces coquilles de noix, ce serait une grave imprudence que de s'attaquer aux vieux mâles.

« A terre, on tue ces animaux soit à coups de fusil, soit à la lance, soit même à coups de bâtons. Pour ce, il n'est pas le moins du monde nécessaire de courir après eux, après les vieux mâles notamment, parce que, aussitôt qu'ils voient venir des chasseurs, ils font la moitié du chemin à leur rencontre et engagent la bataille. Comme ils

sont agiles dans leurs mouvements et que la fureur les rend redoutables, on doit, pour en venir à bout sans avaries graves, faire preuve de prudence, d'adresse et de légèreté, et ne jamais perdre de vue qu'ils ont la vie très dure. Steller dit en effet qu'on a vu des ours marins recevoir jusqu'à deux cents coups de bâton sur la tête avant de mourir. »

L'OTARIE DE STELLER

(LION DE MER)

Les lions de mer se distinguent des ours marins par une taille plus forte, par leurs grandes pattes de devant, par leur poil plus court, sauf sur le cou du mâle où il forme une sorte de crinière, et enfin par la couleur, qui est d'un jaune fauve un peu plus foncé que celui du lion. Leur face, comme celle de tous les phocidés, offre quelque ressemblance avec celle du chat.

On en connaît diverses espèces, mais nous ne ferons ici que l'histoire des mœurs, habitudes et chasse de celle du nord, l'otarie de Steller, qui habite la partie septentrionale du Grand Océan, depuis le détroit de Behring jusqu'aux côtes du Japon et de la Californie.

« Quoique méchants et féroces, ces animaux craignent beaucoup l'homme, fuient à son aspect dans la mer en tremblant de tous leurs membres et en trébuchant, surtout s'il frappe avec un bâton ou s'il pousse des cris. J'ai pu cependant, dit Steller, remarquer qu'ils s'habituaient à me voir passer souvent tranquillement près d'eux, et cela surtout quand leurs petits ne savent pas encore nager. Je suis resté une fois six jours, à terre d'île, au milieu d'un de leurs troupeaux, c'est-à-dire dans une hutte placée sur un point un peu élevé, d'où j'ai parfaitement observé leur

genre de vie. Couchés autour, ils regardaient mon feu et surveillaient tous mes mouvements ; ils ne prirent pas la fuite quoique, descendu vers eux, j'aie tué et emporté un de leurs petits. »

« Ils passent sur ces îles l'été et l'hiver ; tous les printemps cependant il en arrive d'autres, et on les entend beugler comme des bœufs tandis que les jeunes bêlent comme des moutons.

« Les mâles ont d'habitude chacun trois ou quatre femelles, qui mettent bas de juin à août et même en septembre. Ils se montrent plus doux pour elles que les ours marins et leur rendent leurs caresses, tout en évitant néanmoins le plus possible leur société et celle des petits, dont, du reste, ils n'ont guère cure puisqu'ils les voient avec indifférence enlever ou tuer.

Ces petits ne sont ni vifs ni gais ; ils ont l'air endormi, même en jouant, et semblent continuellement sommeiller. Vers le soir, la mère va avec eux à l'eau, et tous nagent tranquillement près de la rive. Sont-ils fatigués, il se mettent sur le dos de la conductrice pour s'y reposer ; mais celle-ci de temps en temps se retourne et force alors les paresseux à prendre l'habitude de nager. Quant aux nouveaux-nés, ils ignorent complètement cet exercice. »

Quel est le chiffre de la portée ? Et la durée de la vie ? nous n'en savons rien. Toutefois ces animaux paraissent devenir très vieux, et, avec l'âge, leur tête blanchit.

La viande et la graisse, des jeunes surtout, sont très bonnes. Une gelée de pieds de lions marins fournit, dit-on, un mets excellent.

CHASSE DU LION DE MER

Le lion de mer fuit d'habitude devant l'homme ; mais le serre-t-on de trop près, lui ferme-t-on toute issue, alors il fait face, jette la tête à droite et à gauche, hurle, mugit et met en fuite l'agresseur le plus courageux.

« Les Kamtschadales ne le poursuivent jamais dans l'eau, où il renverse sans peine leurs fragiles canots et tue ceux qui les montent. Ils n'osent pas non plus l'attaquer en face sur terre, mais ils le surprennent par ruse.

« Pendant qu'il dort, un homme, se confiant en sa force et son agilité, avance silencieusement à bon vent, une pique à la main, et l'enfonce dans une des pattes de devant de l'animal. Ses camarades tiennent solidement la longue courroie qui est attachée à la pique et l'enroulent sur une grosse pierre ou un poteau. Le lion de mer blessé veut s'enfuir; mais les chasseurs lui lancent des flèches, des javelots, et finissent par le tuer à coups de massue.

« Le Kamtschadale, quand il est seul dans son canot et qu'il rencontre un de ces animaux, n'hésite jamais à le tirer avec des flèches empoisonnées. Aussitôt atteinte, la bête sort de l'eau qui augmente sa douleur, et, arrivée à terre, on l'achève, ou bien elle expire dans les vingt-quatre heures.

« Celui qui ose tuer un lion de mer est en grande estime auprès de ses concitoyens ; aussi les Kamtschadales se livrent-ils à cette chasse non-seulement pour se procurer une viande excellente, mais encore et surtout pour conquérir de la gloire. Ils se hasardent dans leurs canots

d'écorces d'arbres ou de peaux d'animaux jusqu'à dix kilomètres en mer, pour arriver à des îles isolées, dont ils reviennent avec deux ou trois victimes. L'embarcation chargée d'un pareil poids menace en vain de couler ; car ils auraient honte de laisser là leur proie par crainte d'un accident (Steller). »

LE MORSE

(CHEVAL MARIN)

Le morse, mentionné par les anciens naturalistes et surnommé *éléphant-baleine* par Albert-le-Grand, a de 6m00 à 7m00 de long et près de 4m00 de circonférence au niveau des épaules; il pèse de 750 à 1,500 kilogrammes. Toutefois d'aussi forts adultes sont rares de nos jours, et l'on n'en trouve plus ordinairement que de 3m30 à 4m00 de longueur.

Sans donner ici une description complète de ce curieux animal, nous pouvons bien dire au moins qu'il a le corps allongé, épais; cinq doigts aux pattes avec des ongles courts et obtus; une tête relativement petite, ronde et épaissie; un museau très court et large; à la lèvre supérieure une moustache très raide de six à huit centimètres; des narines semi-circulaires; de petits yeux brillants, à pupille ronde; des oreilles sans pavillon; et enfin deux énormes canines, longues de 0m60 à 0m80, faisant saillie et remplaçant chez les adultes les six incisives et les deux canines que l'on voit aux tout jeunes morses. La peau des adultes, épaisse de trois centimètres, se montre, au fur et à mesure qu'ils vieillissent, brune, rousse, jaunâtre, grisâtre, et enfin presque blanche, de noire qu'elle était dans l'enfance. Ajoutons que la femelle a quatre mamelles inguinales.

Le cheval marin habite aujourd'hui une grande partie de l'Océan Glacial arctique. Il recherche les endroits où l'eau est à une très faible température et évite ceux que réchauffe le courant du Gulf-Stream. Lorsque la glace commence à fondre, il se retire vers le nord.

Les morses ont beaucoup du genre de vie des phoques ; comme eux, ils sont sociables et se réunissent souvent en fortes bandes. Ils passent tout leur temps dans l'eau lorsqu'ils sont éveillés ; mais, pour se reposer et dormir, ils abordent sur les plages plates ou sur les glaçons flottants, et y demeurent plusieurs jours de suite aux époques du rut et de la mise bas. C'est principalement alors que, sur les banquises, on peut en voir des troupeaux de deux cents et plus, couchés sur le flanc ou assis et appuyés sur leurs pattes de devant.

« Dans la mer, le morse nage avec une très grande agilité. Sur terre, on le voit lourd et fort maladroit ; il avance en ramassant et en allongeant alternativement son corps, ou bien en se tournant d'un côté, puis d'un autre. Ses défenses un peu recourbées lui sont alors d'un grand secours ; elles lui servent à gravir les collines et les montagnes de glace. C'est en effet avec leur aide qu'il se cramponne aux fentes et aux crevasses ; il les fixe solidement, puis contracte son corps sur ce point d'appui ; il enfonce de nouveau ses dents un peu plus loin, se ramasse encore, et arrive ainsi à l'endroit où il veut se reposer. Souvent, il se fraye avec ces deux canines un chemin au travers des glaces ; mais il les use à ce travail, les brisant même parfois.

« Quand la faim le presse, il se laisse rouler des hauteurs dans la mer ; si la plage est en pente douce, il rampe lentement. On a dit que ces animaux restaient jusqu'à quinze jours sur terre, immobiles, sans rien manger. Cela mérite confirmation ; mais il est certain que leur sommeil est très profond et qu'on en a crus morts qui n'étaient qu'endormis.

Les morses se nourrissent de petits animaux marins de toute espèce, notamment de crabes, de crustacés, de mollusques. Avec leurs défenses, ils arrachent des rochers les coquillages adhérents et les avalent. Chose assez singulière, leurs crottins ressemblent à ceux des chevaux.

Tous les navigateurs assurent que chaque mâle vit avec une femelle et l'accompagne fidèlement. Le rut a lieu en juin-juillet; les mâles alors se livrent de violents combats, dans lesquels les longues canines font de profondes blessures. Tant que le rut dure, ils hurlent continuellement.

Neuf mois après, en avril-mai, la femelle met bas un seul petit. Dans l'eau comme sur terre, elle défend sa progéniture avec un tel courage qu'on ne peut s'en emparer qu'après sa mort.

On n'a vu qu'une fois, dit-on, un morse vivant en Europe. C'était un jeune, qui périt à Londres, trois jours après son entrée, en 1853, au jardin zoologique.

Le cheval marin tué est d'un grand profit. On recouvre avec sa peau les vergues et les cables, ou bien on en fait des cordes. D'après Steller, les Korakes en fabriquent des filets pour prendre les baleines; les Tschoukischis en couvrent leurs demeures d'été ou en calfeutrent la carcasse des canots, et les Groënlandais emploient les tendons en guise de fil.

La chair n'est point à dédaigner, surtout le cœur et le foie. La graisse peut servir à la préparation des aliments ou comme huile d'éclairage.

Les défenses enfin sont toujours la partie la plus précieuse; à elles seules, elles ont autant de valeur que la chair, la graisse et la peau ensemble. Dures, blanches, aussi épaisses que l'ivoire, elles servent à faire des ornements chez les peuples sauvages, tandis que dans les pays civilisés on en fabrique de fausses dents qui sont très recherchées.

CHASSE DU MORSE

« Le morse, au dire de Scoresby, n'est nullement craintif. Un canot s'approche de lui ; il le regarde avec curiosité, mais sans peur. Il y a quelquefois du danger à le prendre dans la mer. Si l'on en attaque un, les autres accourent aussitôt pour le défendre. Ils entourent l'embarcation, en percent les flancs avec leurs canines, se soulèvent jusqu'au plat-bord du canot, menacent de le renverser, tout en poussant des hurlements sans fin, et ne se retirent point tant que le captif est en vie. Pour se dégager, on leur jette du sable dans les yeux. Cette rubrique est toujours plus efficace que l'emploi des armes à feu, parce que les détonations ne les épouvantent pas et que les balles ne les tuent que bien rarement. »

C'est donc toujours, quoiqu'on en dise, chose périlleuse que de s'attaquer à une troupe de ces animaux sur la mer, et plus d'un chasseur a perdu la vie à leur poursuite. Malgré cela, l'homme ne cesse point de les décimer avec acharnement ; aussi leur nombre va-t-il toujours en diminuant.

Les harpons employés sont beaucoup plus forts que ceux usités pour la pêche de la baleine ; mais il nous faut bien dire ici que les marins ne se décident jamais à s'en servir contre les morses tant qu'ils conservent l'espoir de rencontrer des cétacés.

A la chasse du cheval marin, les Esquimaux surtout font preuve de courage et d'adresse. Ils s'approchent de l'endroit où il a plongé, saisissent le moment de son retour à la surface de l'eau pour lui lancer le harpon et attachent

l'extrémité de la corde à un pieu fixé solidement à leur canot ou à un glaçon : ils achèvent ensuite l'animal à coups de lance. On dit même qu'en certains endroits ils dressent des chiens à séparer un ou deux morses du troupeau, ce qui permet de les tuer avec moins de danger. Toutefois, le revers de la médaille, c'est que souvent le harpon glisse sur la peau lisse de la bête et que les balles alors ne réussissent guère non plus.

Les Aléoutiens se rendent chaque année en grand nombre sur la côte de la presqu'île Aliaska ; armés de lances, de haches et de massues, ils entourent silencieusement les morses au repos ; puis s'élancent en jetant de grands cris et cherchent à les pousser dans l'intérieur des terres. S'ils y parviennent, le troupeau est à leur entière discrétion ; mais pour cela il ne faut point que, lors du refoulement, un seul animal puisse franchir la ligne des chasseurs et regagner l'eau, sans quoi tous les autres le suivraient irrésistiblement.

On coupe la tête des morses que l'on vient de tuer et on en extrait les défenses. Quant au reste du corps, il est généralement abandonné par les indigènes, qui parfois enlèvent la peau. Aussi, pour eux, le profit n'est-il pas en rapport avec les dangers qu'ils affrontent.

LE DUGONG VULGAIRE

Le dugong est bien évidemment l'animal qui a donné naissance à la fable des syrènes. Les Anciens parcouraient les lieux qu'il habite et c'est lui seul qu'ils ont pu connaître; mais, au lieu de leurs contes à dormir debout, les naturalistes du XIXe siècle ont pu nous donner enfin une description exacte de la *vache de mer*.

« Sauf la tête, qui ressemble à celle d'un hippopotame ou d'un bœuf, cet animal, au dire de Brehm, a tout-à-fait l'apparence d'un poisson. Il mesure de 3^{m}00 à 5^{m}00 de long. Le cou est court et gros, nettement séparé de la tête, et se confond insensiblement avec le tronc, qui est arrondi et va en s'amincissant jusqu'à la queue. La teinte générale du corps est bleuâtre ou gris-blanc, et on y remarque quelques soies courtes, minces et roides. Les yeux sont petits, ovales, fortement bombés et saillants. Chez le mâle, deux incisives atteignent une longueur de 0^{m}20 à 0^{m}33 et une épaisseur de 0^{m}03; elles représentent deux défenses qui sont recouvertes dans les sept huitièmes de leur longueur par la mâchoire et par la gencive. »

Il semble que le dugong habite toutes les parties de l'Océan Indien. Vers le nord, il remonte jusqu'au milieu de la mer Rouge, où il est très connu.

On s'accorde à dire qu'il ne quitte point la mer, qu'il

hante le voisinage des côtes et ne s'avance au large que jusqu'à la limite extrême de la végétation ; qu'il se montre rarement aux embouchures, jamais dans les fleuves, et qu'enfin il se tient de préférence dans les baies peu profondes et tranquilles, dont les eaux sont facilement chauffées par le soleil et où les végétaux marins peuvent prendre un grand développement.

Le dugong, qui ne va jamais volontairement à terre, est parfois porté sur le rivage par le flux. Trop paresseux pour se traîner jusqu'à l'onde, il attend qu'un vague vienne le reprendre.

Il se montre à la surface de l'eau environ une fois par minute, sort son museau, respire et plonge immédiatement.

Sur les côtes d'Arabie, les dugongs vivent par paires et rarement en petites familles, tandis qu'on en rencontre de grands troupeaux dans l'Océan Indien.

Les mouvements de la vache de mer sont très lents et très lourds, bien que sa queue ait une grande force. On l'a observée souvent couchée paresseusement au fond de l'eau, arrachant de ses grosses lèvres les algues qui forment la base de son régime et les mangeant tranquillement. Elle ne quitte pas la localité tant qu'il s'y trouve de la nourriture ; mais, dès que la prairie sous-marine est épuisée, on la voit émigrer lentement vers un autre point.

L'intelligence de cet animal semble lourde et massive. Ses sens sont peu développés ; sa voix se réduit à des soupirs et à de sourds gémissements.

Ce n'est qu'à l'époque du rut que ces êtres stupides montrent quelque vivacité. Les mâles se livrent des combats acharnés pour la possession des femelles ; alors la passion les aveugle, ils ne voient plus rien.

Dans la mer Rouge, la femelle met bas un seul petit, au mois de novembre ou de décembre. Partout ailleurs l'époque de la parturition ne nous est pas connue.

Le dugong est une prise fort avantageuse : sa chair, sa graisse et ses dents sont très recherchées. Les Malais, les Arabes et les Abyssins le mangent ; toutefois, les jeunes animaux, dont la viande moins grasse se montre très tendre, doivent avoir le pas sur les adultes. En revanche, un vieux dugong peut fournir vingt-cinq kilogrammes de graisse excellente. La peau, sur les côtes d'Abyssinie, s'emploie non tannée ; on se contente de la faire sécher à l'air, et puis on en confectionne des sandales, excellentes pour les endroits secs mais détestables mouillées.

Autrefois les dents de la fabuleuse syrène étaient hors de prix. On en faisait des chapelets auxquels on attribuait des vertus surprenantes, heureuses délivrances des femmes en couches, etc. La foi est partie, et la vente s'en est singulièrement ressentie.

CHASSE DU DUGONG

La chasse de la vache marine ne peut se faire qu'à l'époque des amours, parce qu'alors seulement elle se montre imprudente. On la tue avec des harpons, surtout pendant la nuit, quand tout est tranquille et qu'on perçoit mieux de loin les soupirs de ces animaux.

Les harpons employés par les pêcheurs de la mer Rouge ressemblent à ceux qui servent dans le Soudan pour chasser l'hippopotame, et Raffles dit que l'on cherche toujours à frapper l'animal à la queue, dans le but de paralyser toute sa force.

Il ne faut point en effet, quelque lourd que paraisse le

dugong, perdre de vue qu'il met dans ses mouvements une énergie et une vivacité incroyables aussitôt qu'il est blessé par le fer du harpon. « Un négociant allemand de Massaoua m'a raconté, dit Brehm, qu'un de ces animaux, harponné par un matelot, avait entraîné la chaloupe pendant plus d'une demi heure et avait mis l'équipage en grand danger en s'engageant au milieu des récifs de corail les plus périlleux. » Lorsque de pareils cas se présentent, les pêcheurs lancent au monstre marin plusieurs harpons pour l'épuiser au plus vite par la perte de son sang.

On dit que les dugongs se prêtent mutuellement secours en cas de danger. L'on a vu le mâle suivre sa femelle blessée et chercher à l'enlever aux pêcheurs par les coups terribles de sa queue. Un des deux est-il tué pendant que l'autre est absent, celui-ci retourne aux lieux où son compagnon se tenait, les parcourt en tous sens, et ne les quitte que quand tout espoir de le trouver est perdu.

TABLE DES MAMMIFÈRES

AUXONNE, IMPRIMERIE VICTOR CHARREAU

LES CHASSES DU GLOBE

DEUXIÈME PARTIE

LES

OISEAUX

PAR

LE COMMANDANT P. GARNIER
Ancien élève de l'Ecole Polytechnique,
ancien Membre du Conseil général de la Côte-d'Or, etc.



PARIS
JULES MARTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
SUCCESSEUR D'AUGUSTE AUBRY
6 [redacted], rue de Savoie, 6 [redacted]

1885

LES

CHASSES DU GLOBE

LES CHASSES DU GLOBE

DEUXIÈME PARTIE

LES

OISEAUX

PAR

LE COMMANDANT P. GARNIER

Ancien élève de l'Ecole Polytechnique,
ancien Membre du Conseil général de la Côte-d'Or, etc.



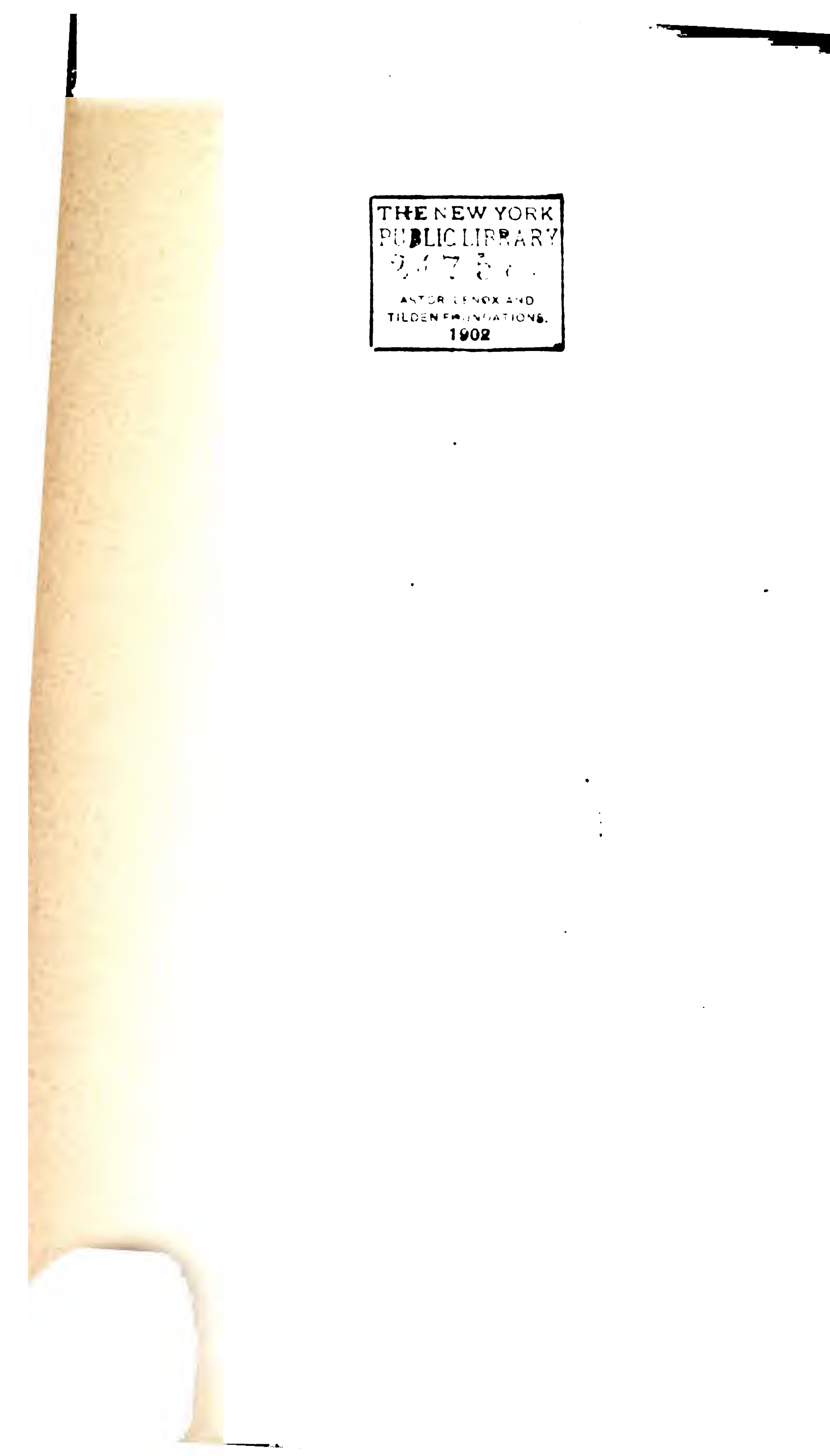
PARIS

JULES MARTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

SUCCESSEUR D'AUGUSTE AUBRY

18, rue Séguier-Saint-André-des-Arts

1885



LES GRIVES ET LES MERLES

Ces oiseaux quittent l'hiver presque toutes les forêts du nord de l'Europe pour en gagner le sud, ainsi qu'une partie de l'Asie et l'Afrique jusqu'à l'Atlas ; toutefois le merle vulgaire émigre peu, et même on a constaté qu'un assez grand nombre restait en Suède toute l'année, tandis que, traversant l'Europe, le merle à collier gagne l'Afrique avec les grives.

Les merles ne diffèrent pas des grives quant aux caractères génériques ; ils s'en distinguent seulement par le système de la coloration, les mâles adultes étant presque unicolores et n'ayant ni la gorge, ni la poitrine, ni les flancs variés de mouchetures, de grivelures ou de taches, et les femelles ayant, ce qui ne se présente point chez les grives, une livrée différente de celle des mâles.

On voit de temps à autre en Europe quelques grives exotiques. Parmi les espèces Sibériennes, il faut citer la grive brune, la grive de Naumann, la grive à cou roux, la grive pâle, la grive de Sibérie. Dans les espèces d'Amérique, on rencontre la grive voyageuse, la grive solitaire, la grive de Wilson, la grive de Swainson et la grive naine. Enfin l'Asie du Sud nous envoie la grive à plumes molles, la grive à gorge noire, et l'Australie sa grive variée. Il va sans dire que nous nous bornerons à cette énumération

succincte, et que sans plus nous revenons aux grives et merles d'Europe.

Tous ces oiseaux, qui sont d'agréables chanteurs ou siffleurs, ne manquent pas d'intelligence. Dans les forêts, leurs signaux d'avertissement sont écoutés et mis à profit par leurs semblables comme par les autres bipèdes emplumés, et même par les mammifères, parce qu'ils ont confiance dans leur ruse, leur prudence, leur vigilance et leur instinctive curiosité à l'égard de tout ce qui est nouveau ou inaccoutumé. Les grives, qui ont grandi au sein des forêts désertes du Nord, sont d'abord faciles à surprendre, à attirer dans des piéges ; mais, une fois instruites par l'expérience, ce qui ne tarde guère, elles ne se laissent plus tromper si facilement.

La chair de ces oiseaux est très délicate. Voici dans quel ordre de mérite on peut les classer, lorsqu'ils sont gras, bien entendu : La grive musicienne ou des vignes, la grive litorne, la grive mauvis, le merle vulgaire, le merle à collier, la grive viscivore ou draine.

Il va de soi que nous ne perdrons pas notre temps à décrire le plumage, les mœurs, habitudes et régimes d'oiseaux aussi universellement connus, et qu'il faut nous borner à faire connaître brièvement les moyens usités pour les prendre, soit au point de vue de la volière (1), soit à celui de la table.

(1) En captivité, si la volière est vaste, les grives commencent à faire entendre leur chant dès le mois de février, tout comme en liberté.

CHASSE DES GRIVES

Les auteurs de l'antiquité, Martial en tête, ont à l'envi célébré la chair délicate des grives. Nous pouvons donc admettre que, de tout temps, on a capturé ces oiseaux comme on les prend aujourd'hui, c'est-à-dire à l'aide de trappes, de rejets ou sauterelles, etc., amorcés avec les baies et les fruits qu'ils recherchent de préférence. Ces divers piéges, on peut le dire hardiment, amènent, en Europe, la prise de quelques millions de ces oiseaux; mais là ne se borne pas les moyens de destruction mis en œuvre par l'homme.

En Provence, surtout aux environs de Marseille, *les postes* deviennent pour les grives des stations bien dangereuses. Ces postes, lieux de chasse à demeure, installés pour un tir sûr et consistant en une hutte de branchages feuillus, quelquefois en planches ou en maçonnerie, sont établis sur un coteau couvert de bois taillis et à une faible distance d'un arbre élevé et isolé, au sommet duquel on attache une forte branche morte. Les grives voyageuses, sollicitées par des oiseaux captifs, ou par un instrument *(le chilet)* à l'aide duquel on imite leur chant, arrivent à l'appel, se perchent de préférence sur la branche morte, et sont alors tuées sûrement par le chasseur embusqué, qui vise à son aise et tire d'assez près.

Cet affût ne laisse pas que d'être fructueux quand le passage est abondant. Il a lieu de six heures et demie à dix heures du matin; on y tue parfois jusqu'à trois douzaines d'oiseaux. La grive musicienne et la draine donnent aux

postes du 4 au 25 octobre seulement, tandis que le mauvis et la litorne s'y présentent de novembre jusqu'à la fin de janvier, c'est-à-dire aussi longtemps qu'ils séjournent en Provence.

« Magné de Marolles fait mention d'un affût aux alisiers, qui se pratiquerait vers la Toussaint et qui, à son dire, serait très productif, puisque les grives n'y laisseraient pas souvent au chasseur le loisir de recharger. »

Enfin la grive donne volontiers aux baies du gui ; mais, comme elle ne se pose pas et ne fait que les enlever au vol, comme d'ailleurs on ne trouve là qu'une trop faible quantité de fruits pour alimenter un tir de quelque durée, nous ne pouvons y voir matière à un affût sérieux.

Il n'en était pas de même de l'affût au cerisier sauvage que nous allons décrire, bien que la loi de 1844 sur la chasse l'ait tué en France depuis plus de huit lustres (1).

Bon nombre de personnes confondent le merisier cultivé pour la fabrication du kirsch avec le cerisier sauvage, qui porte des fruits noirs ou rouges *(suivant la variété)* de la grosseur d'un fort pois. C'est une erreur qu'il importe de signaler.

La grive commune s'inquiète peu de la couleur des baies, mais la draine ne donne qu'aux noires.

Vers l'époque de la maturité des cerises, on reconnait à l'avance un arbre bien chargé de fruits noirs (*c'est la couleur préférée par les bons praticiens*), en ayant soin de le choisir dans une vaste coupe de bois de cinq à dix ans, capable de subvenir à la construction d'une espèce de poste-cachette rendant le chasseur invisible et d'où, à la distance de quinze mètres environ, il puisse, par une ouverture habilement ménagée, faire feu sur l'arbre d'affût.

Le moment le plus favorable commence au lever du soleil et finit vers neuf heures. Plus tard, on tuera encore passa-

(1) On peut faire cette chasse partout ailleurs en Europe.

blement si une légère pluie survient. Enfin, de cinq heures au coucher du soleil, la chasse ne donnera que des résultats bien inférieurs à ceux du matin.

S'il vente fort, restez au logis ; car les grives ne donnent au cerisier que par les temps calmes.

Une fois posté, cachez-vous de votre mieux et ne faites que les mouvements indispensables, attendu que l'oiseau méfiant a l'œil vif et l'aile prompte. Surtout soyez vigilant et leste à tirer : une grive qui a déjà vu le feu, arrive à l'improviste, saisit une cerise sans se poser et disparaît comme l'éclair; celle qui n'a pas encore été inquiétée, une jeune par exemple, se pose franchement, mais toujours au plus épais de l'arbre où vous ne la distinguerez que bien rarement; les brindilles et les feuilles agitées par les mouvements de l'oiseau vous serviront alors d'indices pour tirer au juger.

Les vieux praticiens, qui n'emmènent jamais de chiens avec eux, se hâtent sagement de ramasser les victimes au fur et à mesure de leur chute. Ils savent d'expérience en effet que tout oiseau, qui n'est pas tué raide, se traîne dans l'épais fourré, où il se cache si bien qu'on le perd presque toujours. Malgré cette excellente précaution, ils constatent invariablement un déficit d'un cinquième environ, et ils affirment qu'il doit s'élever au double lorsqu'on attend la fin de la séance pour récolter les morts.

« Magné de Marolles blâme fort cet affût, disant qu'en juin c'est le temps où les oiseaux sont occupés du soin de leurs petits, qu'ils sont maigres par conséquent et que, d'ailleurs, en détruisant une grive, on détruit le plus souvent toute une famille, ce qui doit répugner à un chasseur. » L'auteur de la *Chasse au fusil* exagère les inconvénients de ce déduit ; ils sont sensiblement nuls en effet, car, à l'époque de la maturité des fruits, à la mi-juin, toutes les couvées de grives ont pris leur essor, et la preuve en est

fournie par les victimes elles-mêmes, puisqu'on compte au moins dix jeunes par douzaine.

N'oublions pas de dire qu'on tue aussi sur le cerisier sauvage des loriots, des pies, des geais, des corneilles, des tourterelles et des ramiers qui semblent ne point dédaigner ses petits fruits noirs, et que, dans les forêts riches en écureuils, on en abat de temps à autre, sans compter les fouines qui viennent parfois y essuyer des coups de feu. Vers 1866, dans un bois de la Côte-d'Or, un garde particulier a eu en effet la chance de tuer à cet affût quatre de ces mustéliens, père, mère et leurs deux petits déjà forts.

Une charge modérée suffit; vingt-cinq grammes de plomb numéro 9 et trois grammes de poudre, si l'arme est du calibre 16.

LE MÉNURE SUPERBE

Le ménure superbe, simplement *l'oiseau-lyre*, a une longueur de 1^{m}05 sur lesquels 0^{m}60 appartiennent à la queue. La femelle semble plus petite d'un cinquième environ.

Il est d'un gris-brun foncé, à reflets rougeâtres sur le croupion; la gorge est rouge; le ventre d'un gris cendré brunâtre; les rémiges secondaires et les barbes externes des autres rémiges sont brun-rouge; la queue est d'un brun-noir à la face supérieure, d'un gris d'argent à la face inférieure; les barbes internes des deux rectrices recourbées sont d'un gris foncé; leur pointe est noire, frangée de blanc; leurs barbes internes sont alternativement rayées de brun-noir et de roux de rouille; les rectrices médianes sont grises, les autres noires.

Cet oiseau habite la Nouvelle-Galles du Sud, la baie de Moriton formant la limite est, Port-Philippe la limite sud-ouest de son aire de dispersion. A la terre de Victoria et dans l'est de la Nouvelle-Hollande se trouvent deux espèces voisines (*menura Victoriæ* et *menura Alberti*), qui ont les mêmes mœurs et le même genre de vie.

Le ménure superbe se tient dans les buissons, sur la côte et sur les versants des montagnes. Il y est même commun sur quelques points; cependant il est difficile de l'observer, parce qu'il recherche les collines et les rochers cou-

verts de forêts épaisses et que ces lieux sont impraticables à cause des profondes crevasses et des précipices dont les dangers mortels sont masqués par des amas de subtances végétales à moitié pourries, qui trompent l'œil de l'explorateur et s'effondrent sous ses pas.

Ces graves périls sont cause qu'on est encore si peu au courant des mœurs et habitudes de l'oiseau-lyre. On sait cependant qu'il passe à peu près toute sa vie à terre et qu'il ne vole qu'exceptionnellement. C'est en courant qu'il parcourt les forêts, qu'il grimpe le long des parois rocheuses escarpées, et c'est en sautant qu'il s'élève brusquement jusqu'à une hauteur de trois mètres et plus, qu'il atteint la pointe d'un rocher. Il n'a recours à ses ailes que pour visiter le fond d'un ravin.

Dans ses courses à terre, il tient, comme le faisan, le corps allongé, la tête penchée en avant, la queue fermée et horizontale, et vaque particulièrement, matin et soir, à sa nourriture qui consiste surtout en vers, larves, insectes, limaces et escargots.

On ne peut bien étudier cet oiseau qu'à l'époque des amours, alors qu'il exprime par ses chants la passion qui le possède. Sa voix est très flexible ; son cri d'appel est fort et perçant ; son babil varie selon les localités, car il comprend des notes empruntées à divers autres oiseaux. Le chant propre a quelque chose de la voix du ventriloque et on ne l'entend qu'à une faible distance ; il est composé de phrases décousues, mais lancées vivement, qui se terminent d'ordinaire par une note basse et ronflante. Le ménure du reste, au dire de Becker, a le talent d'imitation développé au plus haut degré, et il peut rivaliser sous ce rapport avec le moqueur de l'Amérique du Nord.

Sa prudence à l'égard des autres animaux est extrême, mais c'est l'homme surtout qu'il fuit et évite. On ne le rencontre ordinairement que par paires, et, si le hasard met deux mâles en présence, ils n'attendent pas l'ère des

amours pour se battre avec acharnement, ère qui tombe au mois d'août.

« Le ménure place son nid au sein des buissons, sur les pentes des ravins les plus profonds, les plus abruptes, qui foisonnent dans les montagnes ou à leur pied, au milieu des méandres des cours d'eau. Ce nid, amarré à de jeunes arbres presque jointifs, est de 0m30 à 0m50 au-dessus du sol; il a 0m50 de diamètre et 0m14 de hauteur. On le trouve parfois dans le creux d'un arbre ou bien sur une fougère peu élevée.

« Il ne niche qu'une fois par an, et ne pond qu'un œuf. La femelle couve seule. On ne connait pas la durée de l'incubation, mais on sait que l'éclosion a lieu dans la première quinzaine de septembre. »

Les ménures pris jeunes s'apprivoisent rapidement. Pour les élever avec succès, on ne doit les saisir qu'au moment où ils sont sur le point de sortir du nid et alors on peut très bien les nourrir en leur donnant la pâtée ordinaire des grives. D'après les bons résultats obtenus à ce jour, il est permis d'espérer que nous ne tarderons point à voir figurer ces superbes oiseaux dans nos jardins zoologiques.

CHASSE DU MÉNURE SUPERBE

Après avoir affirmé que les ménures sont les plus craintifs des oiseaux, Gould signale en quelques lignes les incroyables difficultés de leur chasse. « Une branche qui craque, une pierre qui roule, le moindre bruit enfin suffit

pour leur faire prendre la fuite et rendre vaines toutes les précautions du chasseur. Il faut que celui-ci grimpe par dessus les rochers, les troncs d'arbres, qu'il rampe au milieu des branches, évite les crevasses et les précipices masqués, et il ne peut le faire que quand l'oiseau est occupé à fouir le sol ou à chanter. Il doit ne jamais le perdre de vue et rester immobile sitôt qu'il pense que le ménure peut le remarquer. Un bon chien est d'un grand secours : il arrête l'oiseau et détourne son attention de dessus le chasseur. »

« Les vieux habitants des bois, ajoute Gould, ont mille ruses pour surprendre ces oiseaux. Attachant à leur chapeau la queue d'un mâle, ils se cachent dans un bois et agitent la tête jusqu'à ce qu'un ménure remarque leur ornement. Croyant voir un autre mâle pénétrer dans son domaine, il accourt et est pris. D'autres chasseurs attirent les ménures en imitant leur cri d'appel, et ce moyen réussit chaque fois qu'il est habilement employé. »

Le tir de cet oiseau n'a lieu généralement qu'à une faible distance ; on peut donc n'employer que du plomb des numéros 8 et 6.

Quant à la chair du ménure superbe, tout nous porte à croire qu'elle vaut celle du faisan ordinaire.

LA HUPPE VULGAIRE

La huppe vulgaire ou commune a 0m27 de longueur et 0m50 d'envergure ; l'aile est de 0m14 et la queue de 0m11.

On ne peut la confondre qu'avec quelques espèces très voisines. Elle a les parties supérieures couleur de terre glaise, avec le milieu du dos, les épaules et les ailes marqués de raies transversales, alternativement noires et d'un blanc jaunâtre ; la huppe est d'un jaune-roux foncé, terne, chaque plume étant terminée par une pointe noire ; le ventre est jaune couleur de terre; les côtés sont variés de taches noires, longitudinales; la queue est noire, marquée en long de raies blanches; l'œil est brun foncé, le bec noir et les pattes gris de plomb. Il est à remarquer que les couleurs de la femelle sont plus ternes.

La plus grande partie de l'Europe, le nord de l'Afrique, l'Asie centrale jusqu'au Cachemire, sont la patrie de la huppe vulgaire.

Ces oiseaux ne se montrent migrateurs qu'en Europe, où ils arrivent fin mars et d'où ils partent fin août, réunis en familles, pour regagner lentement le sud.

Chez nous, ils recherchent les endroits dans lesquels des champs et des prairies alternent avec des petits bois, ou bien encore ceux où de vieux arbres croissent isolés au milieu des cultures. En Afrique, on les rencontre dans chaque village et jusqu'au sein des villes; là, ils trouvent

abondamment tout ce qu'ils peuvent désirer ; car ce ne sont plus les bestiaux, c'est l'homme lui-même qui fournit la sale matière qu'ils explorent avec leurs becs.

En Europe, la huppe se montre prudente et craintive, tandis qu'en Afrique on la voit familière avec les indigènes ; toutefois, la vue d'un chien, d'un chat, d'une corneille, d'une hirondelle même, suffit pour l'effrayer, et l'apparition dans l'air d'un milan ou d'un percnoptère ne manque jamais de la jeter dans de folles terreurs.

Elle marche facilement à terre sans sautiller, tenant sa huppe ramassée et renversée en arrière ; si elle gagne un arbre, on la voit planer quelques secondes avant de se poser et relever toujours alors sa huppe ; il en est de même lorsqu'elle fait entendre sa voix.

Son cri d'appel est ronflant et semble exprimer : *chrr*, parfois *schwaer*. Lorsqu'elle est de bonne humeur, son cri est sourd : *coue, coueg* ; son cri d'amour, *houp houp* ou *hup hup*, prouve bien que son nom n'est qu'une onomatopée de sa voix.

Au printemps, le mâle se fait entendre sans cesse, mais il se tait fin juillet. Quand deux mâles se battent pour la possession d'une femelle, ils crient tout le temps et, d'ordinaire, ils font suivre leur *hup* d'un son plus bas, plus rauque, qu'on peut rendre par *pouh*.

De ce que, dans les endroits qui leur conviennent, ces oiseaux nichent les uns près des autres, il ne faudrait point conclure à la sociabilité ; car, en dehors de leur famille, on les voit toujours se pourchasser haineusement ; ils ne vivent en amitié, du reste, avec aucun autre animal.

La huppe se nourrit d'insectes de toute espèce qu'elle prend dans la terre et dans les trous. Ses préférences sont pour les bousiers, les vers, les mouches, qui vivent dans les ordures, mais elle ne dédaigne point cependant les hannetons, les sauterelles, les chenilles et les fourmis. Son

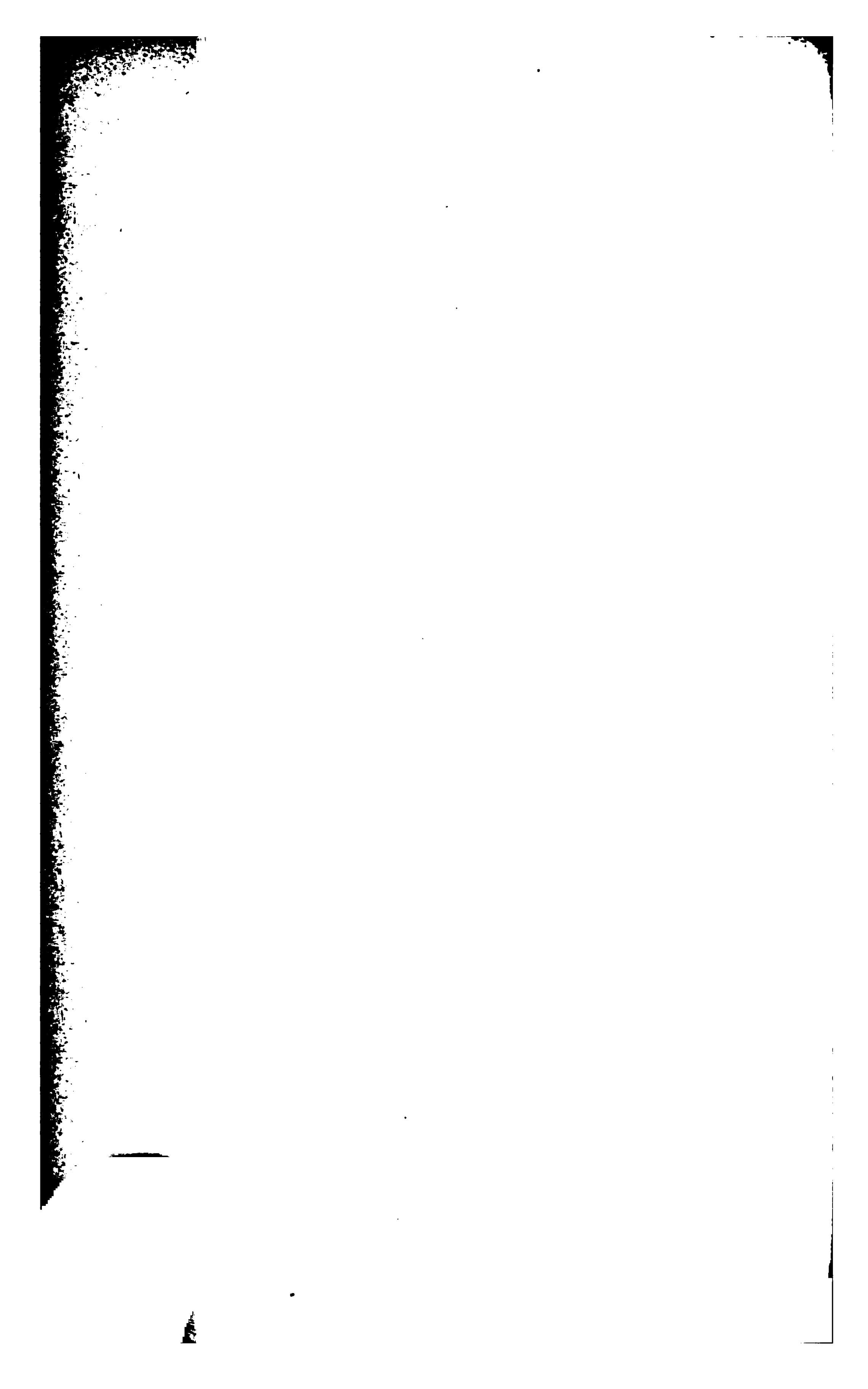
bec lui sert à tuer les grands insectes, à détacher les ailes, les pattes, les parties les plus dures de la carapace ; puis elle complète cette opération en frappant à plusieurs reprises l'insecte contre le sol ; cela fait, elle l'avale. *Pour y parvenir, il lui faut absolument le jeter en l'air et le rattraper*, manœuvre que les jeunes ne connaissent que plus tard et dont l'ignorance les condamne à mourir de faim en captivité, si alors on ne les bourre pas.

En Europe, cet oiseau niche de préférence dans le creux d'un arbre, dans un vieux mur, dans une crevasse de rocher ; à défaut, il s'établit sur le sol dans un endroit abrité.

En Egypte, le nid est presque toujours installé dans les trous des murs, lors même qu'ils appartiennent à des maisons habitées. On a trouvé dans les steppes des couvées de quatre à sept œufs ou petits au beau milieu de carcasses de mammifères. Il a été même donné à Pallas de découvrir un nid de sept jeunes dans la cage thoracique d'un squelette humain.

Tant qu'il est habité, le nid exhale une puanteur insupportable, due aux excréments des jeunes, qui arrivent jusqu'à leur cou, et aux mouches qui viennent y déposer leurs œufs. Il faut plusieurs semaines, après l'essor, pour que la petite famille parvienne à se débarrasser complètement de cette exécrable odeur. C'est le moment qu'on choisit pour les fusiller ou les prendre aux piéges, et les Italiens disent qu'alors leur chair est grasse et savoureuse.

La huppe s'apprivoise facilement et se montre fort plaisante par ses drôleries en volière.



LE MOQUEUR A BEC ROUGE

Ce grimpeur, l'espèce la plus intéressante du genre, a 0^m49 de long, 0^m51 d'envergure, 0^m17 d'aile et 0^m25 de queue.

Il est d'un beau bleu, à reflets métalliques, tirant tantôt sur le vert foncé, tantôt sur le pourpre. Les trois premières rémiges ont une tache blanche sur leurs barbes internes ; les six autres en ont deux, une sur les barbes internes, l'autre sur les barbes externes ; les trois premières rectrices présentent le même dessin, et ont en outre des taches blanches près de leur extrémité. L'œil est brun ; le bec et les pattes sont rouge-corail. La femelle, plus petite que le mâle, n'offre qu'un plumage bien moins éclatant.

Ce bel oiseau habite toute l'Afrique, le nord excepté, jusqu'au 16° de latitude septentrionale.

Il se tient dans les forêts, s'aventurant tout au plus sur les clairières, et encore le fait-il sans quitter les arbres. Il ne descend que très rarement à terre.

On le voit, en petites bandes de quatre à dix, sauter, voler, grimper dans la forêt. Chaque groupe est fidèlement uni ; ce que l'un fait, les autres le font aussi. Au moment de s'envoler, tous lancent de grands cris ; c'est un tapage qui ne permet guère de distinguer les voix séparées ; ce sont des sons gutturaux qui se succèdent avec une rapidité incroyable, charivari musical que Le Vaillant a voulu rendre par *gra*, *ga*, *ga*, *ga*, *ga*. Tant que rien ne les trouble,

ils volent par bande d'arbre en arbre. L'un se cramponne-t-il à l'écorce rugueuse d'un tronc, l'autre le suit, et bientôt tous sont suspendus au même arbre. La queue ne leur sert pas à grimper ; elle s'use néanmoins vite par le frottement.

Le moqueur est adroit dans ses mouvements ; il court mieux qu'on ne le penserait d'après la brièveté de ses tarses, et il grimpe très bien. En volant, il donne quelques coups d'aile précipités, puis glisse dans l'air. Assez souvent, on lui voit décrire une ligne ondulée.

Cet oiseau se rapproche de la huppe vulgaire en ce qu'il mange des insectes vivant dans les ordures, et du pic en ce qu'il aime surtout les fourmis. Suivant Gurney, il se nourrirait de punaises, et, d'après Monteiro, de chenilles et de petits coléoptères, tandis que Brehm déclare ne lui avoir vu manger presque exclusivement que des fourmis, principalement des fourmis ailées.

« Le Vaillant avance (1) que la femelle pond de six à huit œufs sur le terreau qui garnit le fond d'un creux d'arbre, que les deux parents couvent alternativement, et qu'ils reviennent chaque nuit à cette demeure avec les petits longtemps après leur essor. Le soir, on n'a qu'à se laisser guider par leurs cris, et on découvre facilement leur abri nocturne.

« Le Vaillant, après avoir vu rentrer ainsi toute une famille, alla fermer le trou et revint, le lendemain matin, pour s'emparer des oiseaux prisonniers. Dès qu'un peu de lumière tomba dans le creux de l'arbre, il vit les moqueurs arriver l'un après l'autre à l'ouverture, où on les prenait rapidement par le bec. En opérant de cette façon, il captura soixante-deux mâles, quarante-cinq femelles et onze petits de divers âges. »

(1) Se basant sur les observations de quelques voyageurs et sur les siennes propres, Brehm considère comme exact tout ce que dit Le Vaillant sur le moqueur à bec rouge.

CHASSE DU MOQUEUR A BEC ROUGE

Comme on le voit, ce genre de chasse pratiqué par Le Vaillant est déjà assez fructueux ; mais si l'on veut en outre faire parler la poudre, il est parfaitement possible, sans peine et sans coup férir, de jeter bas jusqu'au dernier toute bande de ces oiseaux abordée dans le jour.

« Les moqueurs en effet sont si attachés les uns aux autres que, si un seul tombe sous le plomb, ils accourent tous, se posent sur les arbres voisins, poussent des cris lamentables, battent des ailes, sans jamais perdre de vue la malheureuse victime. Le second coup de feu en fait-il une autre, bien loin de s'effrayer, ils redoublent leurs cris d'angoisse. Quelquefois la bande se divise et, tandis que les uns restent près du cadavre, les autres volent autour d'eux. Leurs rangs ont beau s'éclaircir, le dernier tombe enfin, sans avoir un seul instant songé à fuir. »

« Ce n'est certes point pour sa chair, ajoute Le Vaillant, qu'on tue cet oiseau, car son régime lui donne une odeur désagréable. D'ordinaire, on croirait sentir des fourmis ; assez souvent, comme la huppe, il exhale un parfum de fumier ou de musc, des plus détestables l'un et l'autre. »

LE COLAPTE DORÉ

Cet oiseau, l'espèce la plus connue du groupe des colaptes, a $0^{m}35$ de long et $0^{m}44$ d'envergure ; l'aile est de $0^{m}16$ et la queue de $0^{m}12$.

« Il a les tiges des rémiges et des rectrices d'un jaune foncé ou rouge ; le dos d'un brun rougeâtre, rayé de noir ; le sommet de la tête et la nuque gris cendré ; l'occiput marqué d'un bande demi-circulaire d'un rouge écarlate ; le croupion blanc ; les suscaudales d'un blanc lavé de fauve ; les côtés de la tête et la gorge gris rougeâtre ; la ligne naso-oculaire et une large bande à la face inférieure du cou noires ; le reste de la face inférieure du corps blanc, ponctué de noir, chaque plume étant blanche et présentant à son extrémité une tache noire arrondie ; les rémiges d'un jaune soufre, les rectrices d'un jaune vif, à pointe foncée ; l'œil brun clair, la mandibule supérieure brune, l'inférieure bleuâtre ; les pattes d'un gris bleu. La femelle est dépourvue de la ligne naso-oculaire noire. »

Le colapte doré se trouve, depuis le Texas jusqu'au nord de la Nouvelle-Ecosse, dans toute l'étendue des Etats-Unis ; on l'a même rencontré au Groënland. »

Son vol rapide et soutenu semble saccadé si on le compare à celui des autres oiseaux de la même famille. Pour passer d'un arbre à l'autre, il se dirige en ligne droite, puis, à quelques mètres du point d'arrivée, il s'abaisse, se

pose assez bas sur le tronc et grimpe lestement. Lorsqu'il a gagné une branche et se croit en sûreté, il lance son cri bien connu, *fiker*.

A terre, où il descend assez souvent, il sautille avec une grande agilité; mais cela ne lui arrive que pour aller ramasser une baie, un noyau, saisir une sauterelle, s'emparer des fourmis ou d'autres insectes logés au pied de l'arbre. Les pommes, les poires, les pêches et certaines baies mûres sont fort de son goût; il ne dédaigne point toutefois les jeunes céréales et, en hiver, il ne néglige jamais de rendre visite aux meules de grains.

Plusieurs de ces oiseaux passent toute l'année aux Etats-Unis; les autres émigrent vers le sud, à la venue des froids, et ne voyagent alors que la nuit.

Wilson et surtout Audubon, qui nous ont si bien fait connaître les mœurs du colapte doré, racontent, comme il suit, ses amours et son mode de reproduction : « A peine les premiers jours du printemps ont appelé les oiseaux aux doux devoirs de la reproduction que, de la cime des arbres, on entend retentir la voix du colapte doré, annonçant l'arrivée de cette heureuse saison. Ce cri est bien l'expression du plaisir; c'est un rire longuement prolongé, gai et sonore. Plusieurs mâles poursuivent une femelle, s'en approchent, baissent la tête, étalent la queue, avancent, reculent, prennent les postures les plus diverses, se donnent mille peines pour la convaincre de la sincérité et de la violence de leur amour. La femelle s'envole sur un autre arbre, mais elle est suivie alors de un, de deux et quelquefois d'une demi-douzaine de soupirants, qui répètent à l'envi leurs démonstrations d'amour. Ils ne combattent pas ensemble, ils ne paraissent même nullement jaloux, et, quand la femelle semble avoir donné à l'un d'eux la préférence, ils abandonnent le bienheureux couple et vont à la recherche d'une autre compagne. Aussi tous les colaptes sont-ils bientôt accouplés.

« Chaque paire se met de suite à l'œuvre pour creuser un tronc d'arbre et construire une demeure convenable pour sa progéniture. Le mâle et la femelle travaillent avec un tel entrain et tant d'ardeur... que le nid est bientôt suffisamment creusé. Alors, les deux époux se font des agaceries, grimpent avec une véritable joie le long des troncs d'arbres, tambourinent avec leur bec contre les branches mortes, chassent les mélanerpes qui veulent s'approcher, défendent leur nid contre les étourneaux pourpres, font entendre leurs cris et leurs rires.

« Au bout de deux semaines, la femelle a pondu ses quatre ou six œufs. Quand tout est favorable, cet oiseau peut élever une nombreuse progéniture, car il niche deux fois par an. »

Aucun naturaliste américain ne parait avoir conservé longtemps un colapte en captivité ; l'oiseau s'y habitue cependant, et assez bien même pour pouvoir supporter une traversée. En 1857, le jardin zoologique de Hambourg recevait en effet quatre colaptes dorés, et l'un d'eux était encore vivant à la fin de 1860. Ces oiseaux, paraît-il, étaient rapidement devenus familiers. On les nourrissait sans peine avec la pâtée des grives, à condition d'y mettre beaucoup de larves de fourmis.

CHASSE DU COLAPTE DORÉ

« L'homme n'est pas, suivant Audubon, le plus redoutable ennemi des colaptes dorés ; ils ont, parait-il, bien plus à se plaindre du raton laveur et du serpent noir.

« Souvent, le raton glisse dans le nid sa patte de devant,

et, si la cavité n'est pas trop profonde, il en retire les œufs qu'il suce avidement, les jeunes qu'il dévore, sans compter qu'il n'épargne pas non plus les adultes en train de couver. Quant au serpent noir, qui pénètre sans peine dans le trou, il en tue et mange les jeunes habitants.

« Diverses espèces de falconidés poursuivent encore le colapte au vol, mais il leur échappe presque toujours en se réfugiant dans la cavité des arbres, dont il s'éloigne du reste fort peu. Sa disparition subite stupéfie alors le rapace d'une manière incroyable et plaisante. Si le colapte n'a pas un trou sous la main, il gagne un arbre et se met à décrire autour du tronc des spirales avec une telle rapidité qu'il déjoue le plus souvent les attaques du faucon. »

Beaucoup de chasseurs américains, surtout dans les Etats du centre, poursuivent les colaptes à coups de fusil. Emploie-t-on en outre les collets pour les prendre? Ce qu'il y a de certain, c'est que ces oiseaux figurent en nombre sur les marchés de New-York et de Philadelphie, où ils trouvent des acheteurs, bien que leur chair soit fort déplaisante par son odeur de fourmi.

On tue cet oiseau avec du plomb des numéros 8 ou 6.

LE GUÊPIER VULGAIRE

Cet oiseau, un des plus grands de la famille, a 0m28 de long ; l'envergure est de 0m47, l'aile de 0m15 et la queue de 0m12.

« Il a le front blanc, la partie antérieure de la tête verte ; l'occiput, la nuque, le milieu des ailes d'un brun-châtain ou d'un brun canelle ; le dos jaune, à reflets verdâtres ; une ligne noire passant sur l'œil et qui du bec descend jusqu'au milieu du cou ; la gorge jaune d'or clair, entourée de noir ; le ventre et le croupion bleus ou verts ; l'œil carmin foncé, le bec noir, les pattes rougeâtres, les ailes vert d'herbe ainsi que la queue. »

Le guêpier vulgaire se montre fréquemment dans l'Europe centrale, mais il ne niche que dans le midi. Commun en Espagne, en Italie, en Grèce, dans toutes les îles et sur toutes les côtes de la Méditerranée, en Turquie, en Hongrie, dans le sud de la Russie, il habite la Perse, le Cachemire, la Chine, et, dans ses migrations pour hiverner, il traverse l'Asie et l'Afrique. On doit présumer qu'il gagne alors le sud de ce dernier continent pour s'y reproduire encore, mais cette supposition n'est pas du tout certaine.

Il arrive dans les contrées où il niche vers la fin d'avril. Au milieu de mai, les bandes se sont un peu divisées ; bientôt cependant, plusieurs se réunissent et forment une colonie composée de cinquante, soixante couples et même

plus, suivant les localités. Là où ces oiseaux trouvent une paroi argileuse verticale, très haute et presque inaccessible, on les voit en nombre; autrement, chaque paire cherche de son côté l'endroit qui pourra le mieux convenir à l'installation de son nid.

Lorsque le temps est beau, les guêpiers dispersés, mais jamais isolés complètement, s'élèvent très haut dans les airs et explorent un vaste terrain, lançant avec continuité leurs cris d'appel : *schurr schurr* ou *guep guep*. Vers le soir, ils reviennent à la colonie, se séparent par paires et, jusqu'au crépuscule, chassent activement les insectes sur les arbres. S'il pleut, on les voit s'aventurer au voisinage des habitations et causer alors de grands dégâts aux rûchers.

Ils sont en effet très friands des insectes à aiguillon, des abeilles, des guêpes et des frélons, sans dédaigner toutefois les sauterelles, les libellules, les mouches, les coléoptères, régurgitant les ailes et les autres parties cornées de ces proies.

La saison des amours commence à la fin de mai. Le guêpier recherche alors pour établir son nid la rive escarpée, argileuse ou sablonneuse, d'un cours d'eau, comme nous l'avons dit précédemment. Il y creuse un trou rond, de 0^m05 à 0^m07 de diamètre, à l'aide de son bec et de ses ongles. De ce trou part un couloir horizontal ou légèrement ascendant, qui atteint parfois une profondeur de 1^m30 et plus. A son extrémité, se trouve un chambre d'environ 0^m24 de long, de 0^m14 de large et de 0^m10 de haut. C'est là qu'en juin la femelle dépose ses œufs, au nombre de quatre à sept.

On ignore si la mère couve seule; mais on sait que les parents nourrissent et élèvent leurs petits, que l'on voit déjà voleter dans les premiers jours de juillet et qui, en août, ont les allures des vieux.

CHASSE DU GUÊPIER VULGAIRE

Cet oiseau, à cause de ses pillages, n'est pas vu d'un bon œil par les apiculteurs, qui le poursuivent sans ménagement. Il n'est d'ailleurs pas craintif, surtout dans les endroits où il espère une proie abondante ; les coups de feu mêmes ne le mettent guère en fuite, et il faut qu'on l'ait longtemps traqué pour qu'il montre quelque défiance. Nous avons pu constater plusieurs fois, aux environs de Constantine, en septembre 1849 et 1850, la bravoure avec laquelle les guêpiers recevaient nos coups de fusil, ne s'éloignant que quand ils étaient touchés. Nous avons aussi remarqué alors que les blessés se défendaient vigoureusement du bec et des ongles, les vieux surtout.

D'après Lindermayer, on tue en Grèce, dans les derniers mois de l'année, des quantités considérables de guêpiers, que les habitants mangent avec délices.

A Candie, au dire de Gessner, on les prend avec des hameçons : « Leur beauté excite les jeunes garçons de l'île de Crête à les capturer avec des sauterelles, comme ils le font des hirondelles ; à cet effet, ils piquent une sauterelle à l'extrémité d'un fer recourbé en hameçon, et attachent celui-ci à un fil qu'ils tiennent à la main ; ils laissent la sauterelle voler ; l'oiseau la voit, l'avale et se trouve pris. »

Si l'on en croyait Gessner, on ne mangerait jamais du guêpier, qu'il déclare mauvais, lourd et indigeste Nous ne pouvons être de cet avis par la raison que nous avons pu, fin août et en septembre, apprécier à leur juste valeur quelques-uns de ces oiseaux rôtis, qui n'étaient que des pelotes de graisse délicates et savoureuses.

LE ROLLIER VULGAIRE

Le rollier est un oiseau à superbe plumage. Il a $0^{m}35$ de long, l'envergure de $0^{m}76$, l'aile de $0^{m}21$ et la queue de $0^{m}14$.

Le vert brillant est chez lui la couleur dominante. Il a le dos brun-cannelle clair; le front et le menton blanchâtres; les rémiges bleu-indigo à leur face supérieure, bleu-azuré à leur face inférieure; les petites rectrices supérieures de l'avant-bras et les plumes du croupion d'un bleu foncé; les rectrices externes d'un bleu clair, les autres d'un bleu tirant de plus en plus sur le noir, leurs barbes externes seules étant d'un bleu clair; les deux rectrices médianes d'un vert bleu ou gris; l'œil brun, le bec noir, les pattes d'un jaune-foncé sale.

Cet oiseau a une aire de dispersion très étendue; elle comprend toutes les contrées de l'Europe au sud de la Scandinavie, la moitié de l'Afrique au moins et tout le sud de l'Asie.

En Europe, on ne le trouve que par-ci par-là, principalement dans les plaines, presque jamais dans la montagne. Il fuit le voisinage de l'homme et n'est pas dès lors facile à observer.

Tant que les soins à donner à sa progéniture ne l'obligent pas à résider sur un point, il erre de lieu en lieu toute la journée, passant d'arbre en arbre et se perchant haut

pour guetter sa proie. Si le temps est couvert, on le voit triste et morose; le soleil vient-il à luire, aussitôt il vole dans les airs comme pour se jouer, fait des culbutes, se laisse tomber verticalement d'une grande hauteur et se relève à forts coups d'ailes, sans qu'on découvre le but de toutes ces singulières allures.

On ne le voit point sautiller dans les branches, comme les lévirostes en général, et ce n'est guère qu'avec ses ailes qu'il se meut. La pose à terre semble lui répugner, mais en volant il rase le sol d'assez près pour y saisir un animal.

Le rollier vulgaire est un oiseau querelleur et insociable, ne vivant pas même en paix avec ses congénères. Von der Mühle prétend qu'il fait bon ménage avec les choucas; c'est possible pour ces derniers, bien qu'il ne faille point perdre de vue qu'il attaque et poursuit avec fureur non-seulement les rapaces, mais encore les geais, les corbeaux et les corneilles.

Ses sens paraissent assez développés.

Il a une voix qui se résume en un cri perçant, rauque, répété souvent, qu'on peut traduire par *raker*, *raker*, *raker*. Sa colère se manifeste par un grincement, *rach*; son cri de tendresse et d'amour est *krach*, dit sur un ton haut et plaintif.

Il se nourrit d'insectes de toute espèce, notamment de coléoptères, de sauterelles, de vers, et il mange des jeunes grenouilles et des petits reptiles, sans compter les nids qu'il saccage par occasion. Bien que Naumann dise qu'il ne prend point d'aliment végétal, on est certain qu'il aime les figues.

« Il paraît ne pas avoir besoin d'eau, tant pour boire que pour se baigner. Cela semblera vraisemblable, dit Brehm, à tous ceux qui ont eu l'occasion d'observer cet oiseau dans les steppes et au milieu du désert, là où ne se trouve pas une seule goutte d'eau. »

En Allemagne, le rollier niche dans des troncs d'arbres qu'il tapisse intérieurement de racines sèches, de chaumes, de plumes et de poils. Dans le midi de l'Europe, il profite des crevasses des murs, ou bien, à la façon des méropidés, il se creuse des trous dans une paroi argileuse escarpée. C'est ce que Brehm a observé en Espagne, Von der Mühle et Lindermayer en Grèce, Porrys et Taylor à Malte et à Corfou ; mais à Nègrepont, où les plantations d'oliviers et les vignobles sont semés de nombreuses maisons, cet oiseau niche sous les toits. Jerdon rapporte la même chose de l'espèce qui habite les Indes.

Chaque couvée est de quatre à six œufs. Le mâle et la femelle les couvent alternativement et avec une telle persistance qu'on peut les prendre sans qu'ils essaient de s'enfuir. « Comme les parents n'ont aucun souci d'enlever les ordures, les jeunes finissent, dit Naumann, par se trouver enfouis dans un monceau d'excréments et de débris de toute espèce, et le nid exhale une odeur repoussante. » Nourris d'insectes et de vers, ils essorent de bonne heure, mais restent encore longtemps près de leurs parents et voyagent avec eux. Le père et la mère déploient pour défendre leur progéniture un tel courage qu'ils en oublient entièrement le soin de leur propre sécurité.

Il est malheureusement difficile d'habituer ces superbes oiseaux à la captivité. Les adultes ne peuvent vivre en cage ; quant aux jeunes, il leur faut des soins extrêmes. Ce ne sont pas d'ailleurs des êtres gais et récréatifs ; loin d'animer une volière, ils restent placides et silencieux à la même place, salissent toujours leur plumage et ne songent pas même à se faire aimer de leur maître.

CHASSE DU ROLLIER VULGAIRE

Les rolliers adultes ont à redouter les attaques de tous les falconidés, et les jeunes celles des carnassiers grimpeurs, mais c'est encore l'homme qui les décime le plus, à cause de la beauté de leur plumage et de l'excellence de leur chair.

Chaque paysan se croit chez nous en droit de tirer ces singuliers oiseaux, et, dans le midi de l'Europe, on leur fait une chasse réglée. Sur tous leurs parcours du reste, à l'époque des migrations, les coups de fusil pleuvent et en détruisent un assez grand nombre. On les tue généralement avec du plomb numéro 8.

Ces oiseaux, dans chaque localité, ont des arbres de prédilection qu'il faut connaître et choisir pour affûts ; en se cachant bien, les tireurs y font des chasses très fructueuses, parce qu'en général les rolliers ne viennent se poser qu'un par un, et cela presque toute la journée.

Les oiseleurs européens n'essaient pas, paraît-il, de capturer cet oiseau en vie ; mais il en est autrement aux Indes, à ce que rapporte Jerdon. Là, on le prend dans plusieurs piéges spéciaux : « Recourbant, par exemple, des tiges de roseaux que l'on enduit de glu, on suspend sous l'arc qu'elles décrivent une souris morte ou quelque autre appât ; le rollier cherche à saisir cette amorce en volant, touche du bout de ses ailes les roseaux englués et y demeure prisonnier.

Les Indiens chassent encore ces lévirostres au faucon.

Les cultivateurs d'Europe, s'ils étaient soucieux de leurs

véritables intérêts, feraient bien, au lieu de fusiller ces oiseaux, de les prendre sous leur protection. De temps à autre, ils peuvent détruire une nichée; mais ce rare dégât ne saurait se comparer aux services sérieux qu'ils rendent à l'agriculture, surtout en détruisant une grande quantité d'insectes nuisibles.

LE COUROUCOU VERT

Cet oiseau, vulgairement connu au Brésil sous le nom de *pompéo*, est de 0m35 de longueur ; l'envergure de 0m52 ; l'aile de 0m16 ; la queue de 0m15.

Il a le front, les joues, la gorge noirs ; le sommet de la tête, la nuque, les côtés du cou, la poitrine, d'un beau bleu à reflets verts ; le dos, les épaules, les rectrices supérieures des ailes, vert de bronze ; le ventre et le croupion d'un jaune vif ; le bord des ailes et les rémiges noirs, celles-ci bordées de blanc ; les rectrices médianes vertes, avec un léger liseré vert à l'extrémité, les autres noires, bordées en dehors de vert bronzé ; les trois externes blanches sur les barbes externes et à la pointe ; l'œil brun ; le bec blanc verdâtre ; les pattes noirâtres.

Le couroucou *surucura*, d'un septième plus petit et d'un fort beau plumage, habite le Brésil avec le couroucou vert ; ils n'y sont pas rares, dans les forêts vierges surtout. Le premier hante le sud du Brésil et le nord du Paraguay, tandis que le second ne se trouve que dans le nord du Brésil et dans la Guyane.

Les plaines comme les montagnes conviennent à ces oiseaux et on les rencontre même sur les côtes, là où les forêts vierges arrivent jusqu'aux bords de la mer.

Partout, dans ces localités, résonne le cri du couroucou vert, consistant en un sifflement monotone, assez court,

répété plusieurs fois, mais toujours sur un ton plus bas; il est assez analogue à celui de la dinde et peut se rendre par *vou, vou*. Le cri répété *pio, pio*, du surucura, n'est guère perçu qu'à l'époque des amours.

Ces oiseaux ne sont point craintifs; ils se laissent approcher de si près que d'Azara en a vu assommer avec un bâton. C'étaient des surucuras; mais le prince de Wied prétend qu'il peut en être de même pour le couroucou vert.

Tous deux passent des heures entières immobiles sur une branche découverte, à une faible hauteur du sol, le cou rentré, la queue pendante, guettant les insectes. En passe-t-il un à portée, ils s'élèvent, comme les hiboux, d'un vol silencieux, le happent et retournent à leur place. C'est le matin, au lever du soleil surtout, qu'ils se montrent actifs et criards.

D'habitude, on les rencontre solitaires ou par couples. Bates dit cependant en avoir vu de petites bandes composées d'une demi-douzaine d'individus.

Le surucura niche dans des trous qu'il creuse au milieu des constructions que les termites établissent sur les arbres. En septembre, le nid est achevé, et la femelle y pond de deux à quatre œufs. Il est probable que le couroucou vert agit de même.

La chasse de ces lévirostes n'est pas difficile, comme nous l'avons dit plus haut. Si on ne les voit pas, on les attire sans peine en imitant leur cri, et ils viennent alors se poser tout près du pipeur, qui les tue aisément avec du plomb numéro 8.

La chair des couroucous est fort délicate.

LE CALURE RESPLENDISSANT

C'est sans contredit le plus beau de tous les calures. Il a un cimier touffu, formé de plumes soyeuses; les couvertures des ailes et de la queue très développées et pendant par dessus ces organes. La tête, la gorge, le cou, la poitrine sont vert foncé doré; le dos, les épaules, les sus-caudales, vert clair; le ventre gris-brun; le croupion rouge vif; les rectrices médianes noires, les externes blanches, rayées transversalement de noir; l'œil brun foncé; les paupières noires; le bec jaune, brun à la base; les pattes d'un jaune brun.

Le mâle a $0^{m}44$ de long; l'aile mesure $0^{m}24$ et la queue $0^{m}23$; mais ses sus-caudales les plus longues dépassent encore les rectrices de $0^{m}69$, alors qu'elles ne le font que de $0^{m}10$ chez la femelle, qui n'a en outre qu'une huppe très petite.

Le calure resplendissant (1), nommé *quetzal* par les indigènes, habite les montagnes boisées du Mexique et l'Amérique centrale, où il vit, à une altitude moyenne de 2,000 mètres, dans toutes les forêts d'arbres élevés et d'un accès presque impossible, notamment dans la région de

(1) De la Lave a décrit depuis longtemps cet oiseau sous le nom de *pharomacrus mocinno*; Bonaparte l'a baptisé *calure paradis*.

Guatémala, district de Coban, au-delà de la haute Vera-Paz.

Son vol est rapide et s'effectue en ligne droite, les longues plumes de sa queue traînant majestueusement derrière lui.

Il a divers cris : son appel dissyllabique peut se rendre par *viou, viou*; commencé par un léger sifflement, il s'accentue avec force, mais reste harmonieux ; parfois il le traîne. On lui connaît plusieurs autres cris rauques et discordants.

Le quetzal se nourrit principalement de fruits ; quelquefois, cependant, on trouve des sauterelles dans son estomac.

D'après Delattre, cet oiseau entre en amour au mois de janvier. Il pond dans un nid de pie abandonné, dans des trous creusés par les pics, dans des guêpiers devenus libres, deux ou trois œufs que la femelle couve seule, au dire de Salvin.

Ses plumes employées comme parure sont très recherchées par les Indiens, qui lui font une guerre continuelle.

Sa chair semble ne pas avoir un goût bien agréable ; c'est du moins ce que nous concluons du silence complet gardé sur ce sujet.

CHASSE DU CALURE RESPLENDISSANT

Le quetzal est tué facilement par le chasseur qui imite bien son appel ou celui de la femelle. Une reproduction exacte du cri de cette dernière fait arriver en tout temps les mâles à portée de fusil ; les femelles y viennent aussi,

mais seulement à l'époque des amours, lorsque la jalousie les pousse à se battre. Le tireur, bien caché, ne tarde pas à voir la femelle se poser sur l'arbre au-dessus de lui, et, comme on ne tue d'habitude que les mâles, il continue à piper jusqu'à ce qu'un de ces derniers vienne s'exposer à ses coups.

« Quand on a découvert un arbre produisant des fruits dont l'oiseau se nourrit, on se poste tout près, dit Delattre, et il est rare alors que, dans le courant de la journée, un ou plusieurs calures ne viennent point prendre leur repas ; seulement ils le font au vol et avec rapidité, en attrapant au passage et sans se poser une baie qui est de la grosseur d'une noisette. Il faut donc, pour réussir à cet affût, être alerte et prompt à faire feu. »

« Owen raconte que, dans une excursion de chasse sur la montagne de Santa-Cruz, l'indigène qui l'accompagnait, ayant connaissance d'un nid sur un arbre, lui apporta la femelle morte et les deux œufs qu'elle couvait. »

LE COUCOU GRIS [1]

Le coucou gris a 0^m39 de long, 0^m67 d'envergure, 0^m25 d'aile et 0^m21 de queue. La femelle est environ d'un dixième plus petite.

Il a le dos d'un cendré bleuâtre, ou gris cendré foncé; le ventre gris-blanc, ondulé transversalement de noir; la gorge, les joues, les côtés du cou gris-cendré pur; les ailes d'un noir de plomb; la queue noire, tachetée de blanc; l'œil jaune vif; le bec noir, avec la base de la mandibule inférieure jaune; les pattes jaunes.

Il est peu d'endroits en Europe, en Asie, en Afrique, où cet oiseau soit inconnu; mais il ne se reproduit guère que dans toute la partie septentrionale de l'ancien continent, en Europe, depuis le cap Nord jusqu'au cap de Taffa, et il est toujours plus commun dans le nord que dans le sud.

Aux approches de l'hiver, partant de la Sibérie, il traverse la Chine, les Indes, pour aller jusqu'à Java, aux îles de la Sonde et à Ceylan; d'Europe il gagne le sud-ouest de l'Afrique.

Dans nos pays, il se montre en avril, un mois plus tard

(1) Le coucou n'est pas un oiseau de chasse; il vient tout au plus essuyer un coup de feu lorsqu'on imite parfaitement sa voix. Aussi n'en parlons-nous que pour réfuter les trop nombreuses fables débitées sur son compte, au point de vue de la reproduction surtout.

en Scandinavie, pour disparaître au cours de septembre.

Chaque paire, ou plutôt chaque mâle, se choisit un domaine assez vaste et le défend contre tout rival. Naumann a prouvé que le coucou revenait tous les ans à la même place; en ayant remarqué un qui avait quelque chose de particulier dans sa voix, il l'observa, et le vit, pendant vingt-trois années consécutives, reparaître en avril dans la même partie de la forêt.

C'est un des oiseaux les plus vifs, les plus agiles. On le voit en mouvement du matin au soir, et même, en Scandinavie, une grande partie de la nuit.

Lors de ses excursions, il mange sans cesse avec voracité. Arrivant d'un vol rapide, élégant, léger, qui rappelle celui du faucon, il se pose sur quelque forte branche et guette. A-t-il aperçu une proie, il fond sur elle, la saisit, l'avale et se remet à l'affût. Ce n'est qu'au vol que le coucou se montre adroit; à terre, ses mouvements sont très lourds; d'autre part, il est complètement incapable de grimper aux arbres.

Le printemps venu, il ne manque jamais, dès qu'il s'est posé, de lancer son cri; quand l'amour le transporte, il fait de sa voix un tel abus qu'il en devient littéralement enroué. Outre son chant si connu : *coucou*, qui a été noté par Beethoven, il crie encore doucement : *coua*, ou *hag, hag, hag, hag*, tandis que la femelle fait entendre une sorte de ricanement ou de grincement qu'on peut rendre par *kwikwikwik*.

C'est à tort qu'on l'a dépeint comme un être essentiellement querelleur. Il ne se bat qu'avec ses semblables et ne s'inquiète point des autres oiseaux. On peut du reste sans médisance le traiter de mauvais père et stigmatiser son excessive jalousie.

Les Anciens savaient déjà que le coucou pondait ses œufs dans des nids d'autres oiseaux, et Aristote dit à ce sujet bien des choses qui sont vraies. Il nous faut avouer

cependant qu'encore aujourd'hui nous ne savons pas tout ce qui a trait aux mœurs des coucous et que nous ignorons entièrement pourquoi ces oiseaux ne couvent point leurs œufs.

Au printemps, à peine le coucou est-il arrivé dans son domaine, qu'il songe à s'accoupler. Il fait retentir la forêt de ses cris d'amour, poursuit chaque femelle qu'il aperçoit, la suit d'arbre en arbre et parcourt ainsi un espace souvent considérable.

Prête à pondre, la femelle, que le mâle n'accompagne pas, se met en devoir de trouver un nid. C'est en volant qu'elle cherche, et elle doit être douée d'un instinct tout particulier, car elle découvre les nids les mieux cachés. Oublieuse alors de sa timidité, elle arrive tout auprès des habitations, entre dans les granges, dans les établissements. Si la position et la forme du nid le permettent, elle y pénètre et pond son œuf; sinon, elle le pond à terre, le prend dans son bec et le porte dans le nid. Elle se glisse quelquefois dans des trous dont elle ne peut plus sortir.

Après son dépôt, la femelle revient fréquemment au nid, jette en bas un des œufs ou des petits qu'il renferme, mais jamais le sien. Il n'est pas rare de trouver dans un même nid deux œufs de coucou.

« Il est curieux, dit Bechstein, de voir avec quel plaisir les oiseaux accueillent une femelle de coucou qui s'approche de leur nid, etc., etc. ; » et là dessus ce naturaliste brode un thème charmant, qui n'a qu'un seul défaut, celui de n'être pas vrai du tout. Les oiseaux en effet, auxquels incombe le douteux honneur d'avoir à élever un coucou, témoignent la plus grande frayeur du sort qui les menace et cherchent par tous les moyens à éloigner la pondeuse. Celle-ci d'ailleurs n'aime point à opérer en présence des parents nourriciers ; elle arrive donc comme une voleuse de nuit, dépose son œuf et s'enfuit aussitôt.

« Il n'en est pas moins curieux de voir que des oiseaux,

qui ne peuvent souffrir qu'on dérange leurs nids et qui les quittent même si on y touche, ne jettent pas en bas l'œuf du coucou, comme ils le font pour d'autres œufs qu'on mêle aux leurs, et continuent l'incubation, lors même que le coucou a enlevé presque toute leur propre couvée. Ils détestent cet oiseau, mais ne refusent pas leurs soins à ses œufs et à ses petits. »

Ce sont surtout les nids des calamoherpidés, des bergeronnettes, des fauvettes et des bruants, qui ont les préférences du coucou ; mais il en est plusieurs autres où il ne dépose son œuf que par extrême nécessité.

Au moment de l'éclosion, le jeune coucou se reconnaît facilement à sa grosse tête, que de grands globes oculaires rendent encore plus informe. D'une croissance rapide, il devient surtout hideux lorsque ses plumes commencent à faire des saillies sur sa peau noirâtre. Aveugle pendant les huit à dix premiers jours, il quitte le nid généralement au bout de la quinzaine. Ce prompt départ se comprend de reste, étant données la voracité de ce jeune oiseau et l'insuffisance de la nourriture que peuvent lui fournir, quelque soit leur zèle, les malheureux parents, qui d'habitude ne sont tous que des insectivores.

Après qu'il a quitté le nid, on les voit le suivre pendant des journées entières, continuant à lui apporter à manger, sans pouvoir le rassasier et mettre fin à son cri rauque et incessant : *zie zisis*, alors qu'il vole selon son caprice d'arbre en arbre et qu'il ne s'inquiète pas de leur obéir.

Parfois, le jeune coucou, devenu gros, ne peut plus passer par l'étroite ouverture du creux d'un tronc d'arbre ; en ce cas, ses tuteurs restent avec lui jusqu'à la fin de l'automne et le nourrissent tant bien que mal dans sa prison ; mais l'hiver les force à partir, et le pauvre oiseau meurt fatalement de faim.

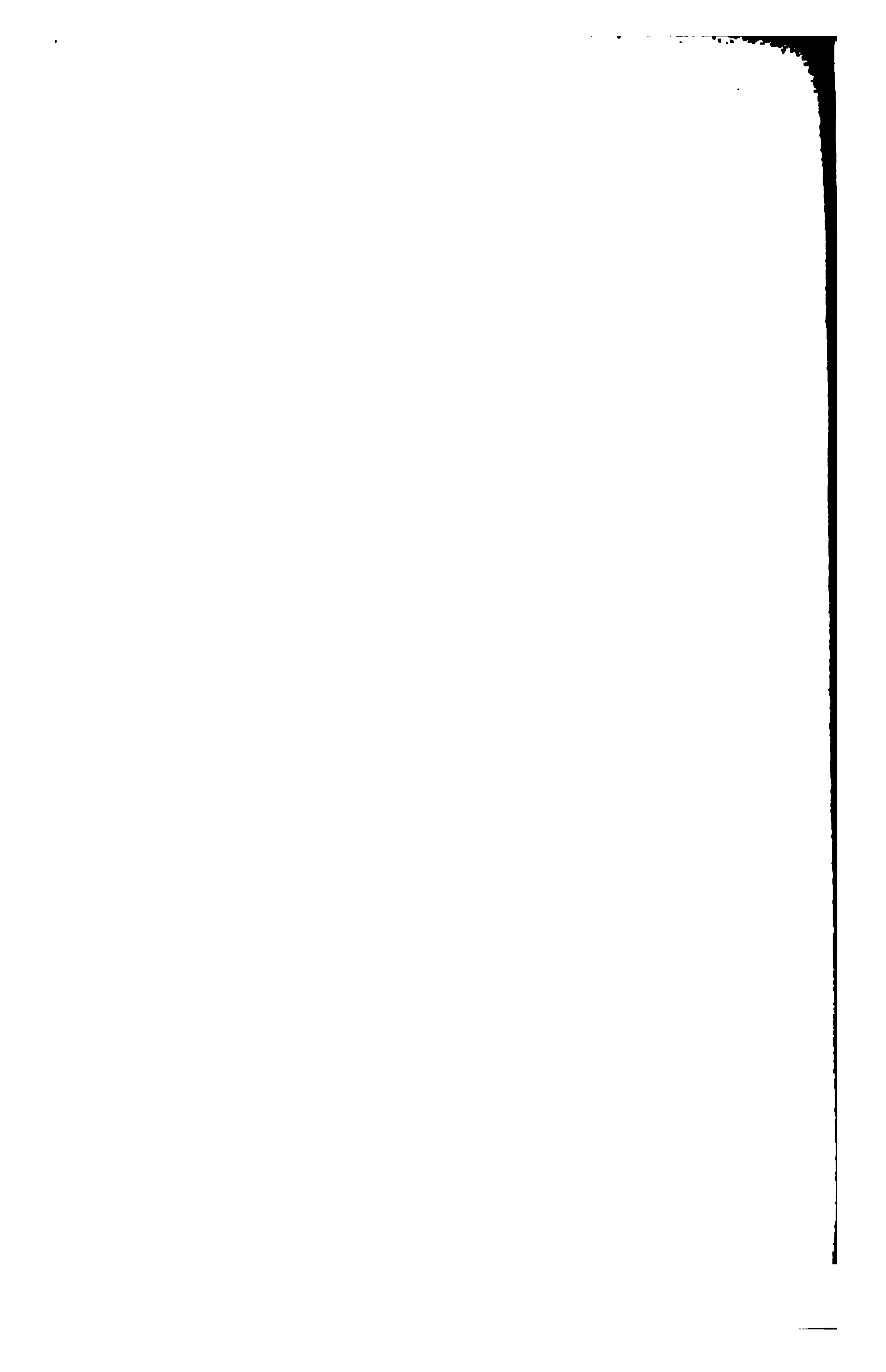
Le coucou gris devrait être efficacement protégé dans

toutes les forêts, ne fût-ce qu'à cause de la destruction des chenilles velues, à laquelle il procède avec acharnement et devant laquelle reculent les autres insectivores; et cette destruction, si utile aux bois, est d'autant plus complète que cet oiseau fait constamment preuve d'une insatiable voracité, qui, en été, lui permet d'engloutir au moins quinze cents chenilles par jour.

CHASSE DU COUCOU

Le coucou adulte a peu d'ennemis dangereux. Son vol agile le préserve de presque tous les rapaces, et il sait se mettre hors des atteintes des carnassiers grimpeurs. Il se tient en garde contre l'homme et fuit à son approche. Prendre un coucou vivant est chose très difficile pour qui ne sait pas admirablement imiter son cri. « Je ne connais pas, déclare Brehm, de procédé infaillible pour cela. »

La chair de cet oiseau laisse beaucoup à désirer.



LES ANIS

Ces crotophagidés ont quelque ressemblance avec la pie. Trois espèces de ce genre, ne différant guère entr'elles que par la taille et la forme du bec, habitent le Brésil et l'Amérique méridionale : l'ani des palétuviers, l'ani des savanes et l'ani à bec rugueux.

Le premier, un peu plus grand que la pie et de 0m51 de long, se tient surtout dans les lieux tranquilles et buissonneux de l'Amérique méridionale ; le troisième, de moindre taille, vit dans les forêts qui bordent les cours d'eau de la Guyane et du nord du Brésil. Quant à l'ani des Savanes, gros à peine comme le coucou, il a une aire de dispersion bien plus étendue que celle de ses congénères ; au Brésil, on le rencontre partout, excepté dans les grandes forêts, et il se montre en si grand nombre à la Guyane, à la Jamaïque, à Sainte-Croix, que nous croyons devoir ne nous occuper presque exclusivement que de lui.

Il a 0m37 de long et 0m42 d'envergure ; son bec, de la longueur de la tête, est fortement recourbé à la pointe, avec la crête de la mandibule supérieure élevée et très tranchante ; les plumes de la tête sont larges ; l'œil est gris ; le bec et les pattes sont noirs ; enfin l'oiseau est bleu-noir.

Il se rencontre toute l'année dans les champs, là où se trouve un pâturage, un lieu découvert où poussent quelques arbres, quelques buissons. « Cet oiseau, dit Hill, est

hardi, nullement craintif en apparence, mais jamais il ne manque de signaler par un cri l'approche de l'homme. »

Après l'orage, on voit toujours une bande d'anis sortir du fourré, volant, la queue étalée, vers un endroit où l'humidité a animé et fait jaillir de terre tout un monde d'insectes. Par les journées brûlantes, un peu après-midi, la troupe gagne les cours d'eau et se divise alors en petits groupes, qui, leur soif étanchée, restent sur le sable du rivage jusqu'au coucher du soleil.

L'ani n'est pas maladroit. A terre, il saute ou sautille, en levant les deux pattes simultanément ; parfois, il court en mouvant une patte après l'autre. Sur les arbres, on le voit très agile. Mais il n'en est pas de même dans l'air ; la longueur de sa queue et la brièveté de ses ailes rendent, à la moindre brise, son vol presque sans force, d'autant que ses muscles ne sont guère vigoureux. « Aussi n'agite-t-il que bien faiblement les ailes et Gosse a-t-il raison de dire qu'alors il ressemble à un *poisson* plus qu'à un oiseau. »

Son cri a quelque chose de singulier et de nasillard ; il est très déplaisant, d'après Schomburgk, et lui a valu le nom de *vieille sorcière* que les colons lui ont donné.

Le régime des anis est très varié. Ils vivent d'insectes, de vers et, par moments, de fruits, sans compter les petits lézards. On les voit de plus débarrasser familièrement les bestiaux de leurs parasites.

Les auteurs ne sont pas absolument d'accord sur le mode de reproduction de ces oiseaux. Jusqu'à plus ample informé, tout nous porte à croire que *le coroya* des Brésiliens est le seul qui niche en société, avec un nombre d'œufs de vingt à trente, et que les deux autres genres n'en pondent isolément que de cinq à sept. Ces oiseaux couvent avec ardeur sur des buissons peu élevés, dans les forêts et jusque près des habitations, ayant toujours grand soin de ne pas quitter le nid sans recouvrir les œufs préalablement de feuilles.

« Au dire de Schomburgk, les jeunes sortent du nid avant de pouvoir voler ; ils sautillent au milieu des branches avec autant d'agilité que leurs parents. Au moindre danger, les vieux fuient en poussant des cris sauvages et les petits, sautant à terre, vont se cacher dans les herbes. »

La chair des anis est peu prisée par les Européens, mais les Indiens, *qui mangent de tout*, sont bien loin de la dédaigner.

CHASSE DES ANIS

Le tyran (1) est l'ennemi intime de l'ani ; il ne le tue pas souvent, mais il le maltraite tellement, dès qu'il le voit voler avec lourdeur, qu'on trouve rarement un seul de ces oiseaux dont la longue queue soit en parfait état. Ce n'est du reste qu'en se réfugiant dans l'herbe ou au milieu d'un épais buisson d'épines que la victime peut échapper à son bourreau.

Le faucon, aussitôt qu'il apparaît au-dessus de la savane, est signalé par un des anis ; le silence alors règne parmi toute la troupe ailée ; blottie, elle ne bouge plus. Souvent, par suite de cette intelligente manœuvre, la chasse de cet oiseau est manquée.

« Comme d'autres volatiles du désert, dit Humboldt, les anis se défient si peu de l'homme qu'un enfant peut souvent les prendre avec la main. Dans la vallée d'Aragua, où ils

(1) Le pternure tyran, *l'Urutaurana* des Américains du Sud, fort bel aquilidé.

[illegible] viennent fréquemment se poser, en [illegible] sur le hamac où nous étions couchés. »

[illegible] que l'on blesse au fusil, ils ne tombent pas tous entre les mains du chasseur. Grâce à leur résistance vitale, s'ils ne sont point frappés à la tête ou au cœur, on les voit fuir avec une rapidité incroyable au milieu des herbes et des buissons ; aussi ne trouve-t-on d'habitude que le cinquième au plus de ceux qu'on abat. Un [illegible] tiré à balle par Schomburgk, le lendemain de son arrivée à Zuruma, se serait échappé pour périr au loin, si un de ses Indiens ne l'avait aperçu, à plus de deux cents pas, arrêté dans sa fuite par ses intestins qui s'étaient pris dans les branches d'un buisson.

LE PTÉROGLOSSE ARACARI

L'aracari, *l'arassari* des Brésiliens, est une des espèces les plus belles et les plus communes du genre. Il mesure 0^m47 de long, l'aile 0^m16 et la queue 0^m18.

Cet oiseau a les parties supérieures d'un vert foncé, à éclat métallique; la tête et le cou noirs; les joues d'un brun-violet, à reflets; la poitrine et le ventre d'un vert-jaune clair; une bande qui occupe le milieu du ventre et le croupion rouge; la queue d'un vert noir à la face supérieure, d'un gris-vert à la face inférieure; l'œil brun, entouré d'une place nue d'un noir-ardoise; la mandibule supérieure d'un blanc jaunâtre, sauf l'arête qui est noire ainsi que l'angle de la bouche et la mandibule inférieure, cette dernière étant bordée de blanc vers sa base; les pattes d'un gris verdâtre.

L'aracari, au dire du prince de Wied, habite toutes les forêts vierges du Brésil et de la Guyane anglaise, où il est assez commun.

Il vit par paires et, hors l'époque des amours, par petites bandes, qui parcourent la contrée jusqu'au printemps. A la saison froide, surtout au moment de la maturité de la plupart des fruits, il quitte souvent les forêts pour la côte et le voisinage des plantations.

Le vol de ces oiseaux est ondulé, saccadé, et n'exige pas

de fréquents coups d'ailes. Ils se rassemblent volontiers pour harceler les rapaces et les hiboux.

Le ptéroglosse mange des fruits, mais là ne se borne pas son ordinaire; il y ajoute des insectes de toute sorte et même des coléoptères assez gros.

Burmeister donne du reste une description courte mais saisissante des allures de ces oiseaux. « Une famille d'aracaris était établie à la cime d'un arbre très grand et était occupée à en cueillir les fruits; toute la bande manifestait son contentement par des caquetages. Je croyais rencontrer des perroquets, et je m'étonnais déjà de ne point les voir s'envoler en poussant de grands cris; leurs allures étaient en effet semblables, avec moins de prudence toutefois. Absorbés par la cueillette, ils s'appelaient de temps en temps et se laissaient observer à loisir. Quand on les effraie, chaque paire, comme chez les perroquets, tire de son côté. »

Les aracaris au repos hochent la queue à l'instar des pies. Ils nichent dans les creux des arbres et y pondent des œufs par couvée.

Schomburgk nous apprend que les Indiens prennent souvent et élèvent des ptéroglosses, lesquels s'apprivoisent rapidement.

CHASSE DES ARACARIS

A l'époque de la maturité des fruits, ces oiseaux fréquent les plantations, où on en tue beaucoup et où on les prend aux pièges. Leur chair alors est grasse et excellente.

« Bates raconte un fait singulier concernant ces vola-

tiles. « J'avais, dit-il, tiré un aracari perché sur un arbre élevé, dans un sombre ravin. Il n'était que blessé et criait de toutes ses forces au moment où j'allais le prendre. Au même instant, tout le ravin s'anima comme par enchantement ; c'étaient les camarades de la victime, dont auparavant je n'avais pas vu un seul. Sautant de branche en branche, ils arrivaient sur moi, se suspendant aux lianes. Si j'avais eu un grand bâton à la main, j'en aurais facilement assommé plusieurs. Après avoir achevé le blessé, je me mis en devoir de châtier leur témérité ; mais, dès que les cris de ma victime eurent cessé, tous ses compagnons s'enfuirent dans le plus épais du feuillage, et ils avaient disparu jusqu'au dernier avant que j'eusse rechargé mon fusil. »

LES TOUCANS

Les diverses espèces connues ont toutes le bec très grand, très épais à la base, fortement comprimé à la pointe, à arête aigüe; les tarses forts, élevés, recouverts de grandes écailles plates; les doigts longs; la queue courte, arrondie; les ailes courtes et obtuses. Leur longueur varie de 0^{m}60 à 0^{m}51; l'aile de 0^{m}24 à 0^{m}19; la queue de 0^{m}24 à 0^{m}17.

Comme ces espèces ont absolument les mêmes mœurs, il suffira de rapporter à chacune d'elles ce que nous allons dire sur le toucan de Temminck, qui est le mieux connu, et qui se tient dans les forêts longeant les côtes du Brésil.

Ces oiseaux vivent par paires depuis la saison des amours jusqu'au moment de la mue; après, on les trouve en sociétés de quatre à cinq individus sur les arbres élevés, où ils se meuvent avec une légèreté qu'on ne leur supposerait point au premier aspect.

Perchés sur le faîte d'un arbre ou à l'extrémité d'une branche, ils se reposent après la recherche de leur nourriture et font alors entendre leur voix grondeuse ou sifflante, qui a quelque analogie avec les syllabes *tocano*. Les Indiens croient fermement qu'ils crient surtout à l'approche de la p uie.

Ils volent assez bien en ligne droite et horizontalement,

battent des ailes bruyamment à intervalles inégaux et avancent plus vite qu'on ne le supposerait en les voyant. Pour passer d'un arbre à l'autre, ils planent lentement. Au vol, leur tête est toujours un peu penchée vers la terre.

Les toucans sont agiles, gais, craintifs et cependant curieux. Bien armés, vigoureux, ils mettent régulièrement en fuite tous les petits rapaces. Leur défiance, extrême tant qu'ils sont en minimes sociétés, disparaît lorsqu'ils se réunissent en grand nombre après la mue, qui a lieu de mars à juin.

Leur nourriture ne se borne point à des fruits; ils mangent encore des substances animales, de petits vertébrés, de petits oiseaux, voir même des poissons.

« Lorsque le toucan boit, dit Humboldt, il se comporte d'une façon bien singulière: enfonçant dans l'eau la pointe de son bec, il aspire fortement le liquide; après quoi, relevant le bec, il le porte à droite et à gauche par des mouvements saccadés. »

On manque de détails sur le mode de reproduction de ces oiseaux; on sait seulement qu'ils nichent dans les cavités des arbres, y pondant deux œufs; que les jeunes revêtent bientôt le plumage des adultes, mais que ce n'est qu'à deux ou trois ans que le bec prend sa couleur définitive.

Les naturels ornent élégamment leurs têtes de parures faites avec les plumes rouges et jaunes que les toucans ont à la naissance de la queue. Quelques-uns en fabriquent des coiffures et même des manteaux.

Pris jeunes, ces oiseaux deviennent des captifs très agréables; ils s'apprivoisent, se montrent courageux et règnent dans la maison, où, à l'instar du corbeau et de la pie, ils volent tout ce qu'ils peuvent accrocher.

CHASSE DES TOUCANS

Les toucans fuient l'homme, et il faut être habile et expérimenté pour les surprendre. On serait tenté néanmoins de croire qu'ils aiment, comme les geais, à agacer le chasseur; ils volent devant lui par petites traites, mais toujours hors de portée et en ayant soin, lorsqu'ils se posent, de choisir un endroit bien caché.

Par tout le Brésil, on les poursuit activement, tant pour avoir leur chair délicate et leurs superbes plumes que pour se procurer des oiseaux d'appartement. « Bates raconte que tous les habitants d'Ega, village des bords du fleuve des Amazones, se livrent avec ardeur à cette chasse lorsque leurs bandes se montrent dans les forêts voisines, par la raison qu'à cette époque ils sont peu craintifs et offrent des proies bien plus faciles que le restant de l'année. »

Si tous les Indiens chassaient les toucans comme à Ega, la race aurait bientôt disparu. Par bonheur, presque toutes les peuplades, peu soucieuses de la chair et ne visant qu'aux plumes, ont imaginé un moyen de conservation fort ingénieux. Elles ne tirent ces oiseaux à la sarbacane qu'avec des flèches très petites et enduites d'une très faible dose de poison. La blessure faite par un pareil trait ne peut tuer le toucan, mais le curare suffit pour l'étourdir. Il tombe, on lui arrache les plumes d'ornement, puis on l'abandonne, et bientôt, revenu à lui, il s'envole, pour être probablement plus tard tiré et déplumé une seconde fois.

Cet oiseau, aussi résistant que le corbeau, exige au moins du plomb numéro 4.

LE BUCORAX ABYSSINIEN

Connu des indigènes sous le nom de ***abbagamba***, cet oiseau est une des plus grandes espèces de la famille. Il a 1m20 de long et 1m93 d'envergure; l'aile de 0m60 et la queue de 0m37.

Il est d'un noir brillant, avec les dix rémiges primaires d'un blanc jaunâtre; l'œil est brun foncé; le bec noir, sauf une tache à la mandibule supérieure, qui est rouge en arrière, jaune en avant; le tour de l'œil et la gorge sont gris-de-plomb, et cette dernière est largement bordée de rouge vif. La femelle est plus petite que le mâle.

L'abbagamba habite, comme le tok, presque toute la partie de l'Afrique située au sud du 17e degré de latitude nord; il est seulement beaucoup plus rare.

Ces oiseaux vivent d'habitude par paires; toutefois, après la saison des amours, quelques couples et leurs petits se réunissent souvent, et l'on rencontre alors ces bandes d'une dizaine d'individus, errant dans les champs. Le bucorax n'est pas un oiseau arboricole dans le vrai sens du mot; il court sur la terre comme le corbeau, et ne cherche un refuge sur les arbres que quand il est effrayé; il s'y perche cependant pour se reposer.

La physionomie de cet oiseau est tellement singulière qu'elle a du frapper tous les indigènes et même faire naître

en eux une certaine considération pour lui. Le mâle, surtout quand il est excité, se comporte d'une façon extraordinaire. Il étale et reploie sa queue alternativement, à l'instar du dindon, gonfle son sac aérien guttural et rase le sol avec ses ailes. Il marche en vacillant un peu, comme s'il se dandinait.

Son vol est léger et facile. On le voit souvent planer quelques minutes à une grande hauteur, bien qu'il n'aime point à franchir d'une traite un long espace. Des arbres sont-ils proches, il s'y pose et de là inspecte les environs. Au premier indice suspect, comme il est craintif et prudent, s'il pousse un cri, c'est le signal de la fuite pour toute la troupe.

« Sa voix est un cri sourd qu'on peut rendre par *bou* ou *kou*; il est néanmoins retentissant, puisque Gourney déclare qu'on le perçoit jusqu'à trois kilomètres. Ce naturaliste ajoute que la femelle répond au mâle sur une octave plus élevée et que la conversation à distance dure plus d'un quart d'heure.

« Le bucorax se nourrit de limaces, de lézards, de grenouilles, de rats, de souris, de sauterelles, de coléoptères, d'insectes, auxquels Monteiro ajoute des reptiles, des oiseaux, des œufs, des racines de manioc. Gourney dit bien en effet qu'en creusant le sol de son bec vigoureux, s'il découvre un serpent, il appelle à son aide trois ou quatre de ses compagnons, aborde le reptile de côté, déploie ses ailes, en frappe le serpent ; puis, se retournant subitement, il lui porte avec le bec un coup vigoureux, en lui opposant après une de ses ailes dont il se sert comme d'un bouclier. Il renouvelle ses attaques jusqu'à ce que le reptile soit tué. En cas de défense sérieuse, l'oiseau ouvre ses deux ailes, les porte en avant et garantit ainsi sa tête et sa poitrine. »

L'abbagamba niche dans des arbres creux. On ne sait pas encore quel est le chiffre de la ponte et si réellement

le mâle enferme la couveuse, quitte à la nourrir par le petit orifice ménagé à cet effet. « Dans le nid que j'ai trouvé, dit Brehm, rien n'indiquait une pareille clôture ; il ne renfermait qu'un jeune déjà assez gros et tout noir, sauf le milieu des ailes ; son bec n'était encore surmonté d'aucun appendice. »

Les jeunes bucorax s'apprivoisent rapidement et se familiarisent même assez vite. On les nourrit avec du poisson ou de la viande crue.

CHASSE DE L'ABBAGAMBA

La plupart des indigènes d'Afrique se soucient peu de chasser l'abbagamba, l'oiseau mort ne leur rapportant rien et sa chair n'étant point délicate. Dans certaines régions, c'est même un animal sacré.

« Au Kordofahn, leur chasse se fait d'une façon toute particulière ; on les prend vivants, et, pour cela, on les poursuit à cheval jusqu'à ce que, dit Rüppell, leurs forces étant épuisées, ils ne puissent plus voler. »

Brehm ayant trouvé un jeune bucorax dans le creux d'un arbre, comme nous l'avons dit plus haut, pensa qu'en l'y laissant et en se cachant bien il aurait la chance de tuer les parents ; mais, après une longue faction qui le conduisit presque à la fin de la journée, il lui fallut battre en retraite et emporter le petit pour ne pas partir les mains vides. Avait-il été vu par ces oiseaux ?

LE PHALACROTRÉRON
D'ABYSSINIE

Quand on a dépassé les premiers contreforts des hautes montagnes de l'Abyssinie et que, laissant derrière soi les plaines arides du Samchara, on s'avance dans les vallées à végétation splendide où retentit le cri harmonieux du flûtiste, on aperçoit partout les *pigeons-perroquets*, c'est-à-dire les plus beaux de tous les pigeons du nord-est de l'Afrique.

Cet oiseau, dont les allures et les couleurs rappellent le perroquet, brille par son plumage. Il a le dos vert-olive pâle; le ventre jaune clair; la tête, le cou, la poitrine d'un vert cendré; les épaules d'un rouge vineux; les couvertures des ailes noirâtres, largement bordées de jaune clair; les rémiges noirâtres, à liseré clair; les rectrices noires dans leur moitié antérieure, d'un gris d'argent dans leur moitié terminale; la pupille entourée d'un liseré étroit, bleu foncé; le reste de l'iris rouge pourpre; l'œil entouré d'un cercle nu, rouge bleuâtre; le bec blanc, à reflets bleuâtres à la base, rouge pâle à la pointe; la cire rouge-de-corail sale; les pattes d'une jaune orange foncé.

Sa longueur est de 0^m33; l'envergure de 0^m58, l'aile de 0^m19 et la queue de 0^m12. La femelle est un peu plus petite que le mâle.

Le phalacrotréron habite tout le centre et le sud de l'Afrique. Le Vaillant l'a observé dans le pays des Grands-Namaquois; d'autres naturalistes l'ont vu dans l'ouest de l'Afrique et en Abyssinie.

C'est à tort que Temminck en a fait un oiseau *voyageur*; tous les auteurs récents sont unanimes à le dire *sédentaire*.

Ces oiseaux, en petites familles, n'habitent pas seulement les vallées profondes et riches du Samchara au pied des montagnes; on les voit encore dans le sud du Sennaar, sur les bords du Nil Blanc, et dans le Kordofahn.

Ils se tiennent sur les hautes mimosées, les superbes tamarins, les kigélies à la cime touffue, et parfois, matin et soir, sur des sycomores isolés qui leur servent de lieux de rassemblement. Les bandes sont composées de huit à vingt individus vivant en paires; chaque couple se perche et vole à part.

Cette espèce, comme nous l'avons déjà dit, a beaucoup de ressemblance avec les psittaciens. Ainsi que les perroquets, elle grimpe de branche en branche et prend des postures fort singulières; on la voit encore, à la façon d'un engoulevent endormi, se tapir sur la branche où elle est posée.

Son vol rapide est accompagné d'un bruit sifflant, qui diffère tout-à-fait de celui des autres pigeons.

Sa voix n'a rien d'agréable; elle ressemble assez à un hurlement; jamais on n'a entendu cet oiseau roucouler.

« Le phalacrotréron d'Abyssinie surpasse tous les autres pigeons en tendresse; il donne à sa compagne des témoignages tout particuliers de son amour. Comme eux, il se presse contre elle, la caresse, s'élève bruyamment dans les airs pour en redescendre doucement. On le voit aussi étaler avec grâce et élégance ses ailes au-dessus de l'objet de son amour; exécuter enfin, pour lui plaire, des évolutions que seuls d'ordinaire accomplissent les perroquets. Malheureusement, ajoute Brehm, mon séjour dans

ces contrées ne coïncida pas avec l'époque des amours de ces oiseaux, et je ne pus observer leurs allures à cette période.

« Dans l'estomac de ceux que j'ai tués, j'ai trouvé des baies de diverses espèces, et les indigènes m'ont assuré qu'on ne rencontrait cet oiseau que là où croissaient des arbres ou des buissons à fruits. Ce régime explique comment l'oiseau ne vient jamais à terre et n'est jamais vu que perché. »

Le Vaillant dit que cette espèce niche dans le creux des arbres et qu'elle y pond quatre œufs, sur un tas de mousse et de feuilles sèches. Cette assertion nous étonne ; elle a besoin d'être contrôlée.

CHASSE DU PHALACROTRÉRON

Le phalacrotréron, très prudent et très craintif, ne se laisse pas approcher et fuit toujours hors de portée. Il faut donc recourir à l'affût près d'un de ses arbres favoris et se cacher avec le plus grand soin. On devra de plus ne pas se laisser tromper par ses postures vraiment singulières et le prendre pour un perroquet. Les plus malins sont abusés, et cette erreur ne saurait étonner personne.

LA COLOMBI-PERDRIX

CYANOCÉPHALE

Cet oiseau, le plus anciennement connu du genre auquel il sert de type, a 0^m33 d'envergure ; la longueur de l'aile et de la queue est de 0^m14.

La colombi-perdrix est d'un beau brun chocolat qui, au ventre, passe au rouge-brun, et au rouge-vineux à la poitrine ; le sommet de la tête et quelques plumes du cou sont d'un bleu-ardoise ; la face, la nuque et la gorge noirs ; une bande de blanc pur, qui va par le nez jusqu'à l'œil, entoure la gorge ; les rémiges brun foncé, bordées en avant de brun-rouge, offrent à leur face inférieure un reflet gris-cendré ; les couvertures médianes de la queue sont d'un brun chocolat, les externes d'un brun-noir ; l'œil brun foncé ; le bec rouge de corail à la base, bleuâtre à la pointe ; les pattes d'un blanc rougeâtre, avec les écailles qui revêtent les tarses rouge-carmin ; les doigts d'un rouge bleuâtre foncé ; les articulations des phalanges bleu de ciel.

Ce superbe oiseau est originaire de l'île de Cuba, d'où il se répand au nord jusque dans la Floride, au sud jusqu'au Vénézuela. D'après Burmeister, on le verrait sur les bords du fleuve des Amazones. Sa présence à la Jamaïque semble bien douteuse.

Ricord, dont Gundlach n'a fait que confirmer les dires sans y ajouter rien d'essentiel, raconte comme il suit les mœurs de la colombi-perdrix : « Elle vit très retirée dans les forêts vierges du Cuba. Elle est extrêmement difficile à observer, soit par suite du progrès des défrichements qui diminuent son champ d'activité, soit par suite de la chasse que lui font les créoles qui, pour se procurer sa chair délicate et d'un prix assez élevé sur les marchés, ne laissent perdre aucune occasion de la tirer. »

On rencontre à Cuba ces oiseaux en assez grande quantité, dans certaines saisons, sur les pois sucrés *(pois goulus)* dont ils vident les cosses. Ceux que vit Audubon dans la Floride se trouvaient au voisinage de l'eau ; ils étaient en train de picoter dans le gravier et s'enfuirent rapidement dans le fourré, où, malgré de patientes recherches continuées pendant tout un jour, l'illustre naturaliste ne put parvenir à les retrouver.

Gundlach décrit en deux lignes le mode de reproduction de ces oiseaux : « Ils construisent leur nid au milieu de plantes parasites, dans les forêts épaisses de haute futaye, dépourvues de buissons. »

Les jardins zoologiques d'Europe peuvent à bas prix se procurer des colombi-perdrix, mais, jusqu'à ce jour du moins, ils ne sont point parvenus à les garder longtemps, parce qu'elles ne supportent pas les variations atmosphériques de notre climat.

CHASSE DE LA COLOMBI-PERDRIX

« Pour chasser cet oiseau, dit Ricord, il faut être sur place de très grand matin ; car, dès le lever du soleil, il a l'habitude de se percher à la cime des arbres les plus élevés et dans la direction de l'Orient. La rosée, qui, aux Antilles, se dépose pendant la nuit en grande abondance, mouille et transperce ses plumes, ce qui l'oblige à se sécher aux premiers rayons du soleil. C'est à ce moment qu'on peut se mettre en chasse, mais il faut le faire sans éveiller son attention. Son ouïe est d'une finesse extraordinaire, et au moindre bruit il en recherche la cause ; aperçoit-il le chasseur, il disparaît comme un éclair.

« Un peu plus tard, on le rencontre dans les bas fourrés de la forêt perché sur les branches les plus feuillues, qui lui fournissent un refuge contre la chaleur du jour ; il se tient alors de préférence au voisinage des cours d'eau, où il peut trouver de quoi apaiser sa soif. A ce moment, il semble moins craintif, soit qu'il se croie là plus en sûreté, soit qu'accablé par la chaleur il ait perdu de sa vivacité. Mais si, d'un côté, il est plus facile à approcher vers midi, d'un autre, il est fort difficile de profiter de cet avantage ; la chaleur du jour impressionne et accable le chasseur au moins autant que son gibier. »

Pour jeter bas cet oiseau, lorsqu'il perche sur la cime des arbres les plus élevés, le plomb numéro 4 n'est pas de trop ; mais, sous bois, le numéro 6 suffit amplement.

LE PHAPS LUMACHELLE

Ce gyrateur, nommé aussi *pigeon bronzé*, est long de $0^{m}36$; l'aile mesure $0^{m}20$ et la queue $0^{m}14$.

Il a le dos brun ; l'occiput brun foncé; la face inférieure du corps rouge vineux, tirant sur le gris au ventre ; la partie antérieure de la tête, une bande au-dessous de l'œil, une autre à la gorge, d'un blanc jaunâtre ; les côtés du cou gris ; les couvertures de l'aile semées de taches allongées d'un bronze-cuivré, à éclats métalliques ; deux ou trois rémiges secondaires marquées de taches vertes, brillantes ; les couvertures médianes de la queue brunes, les autres gris foncé ; l'œil d'un brun rougeâtre foncé ; le bec noirâtre ; les pattes rouge-carmin.

Le phaps lumachelle est un des premiers oiseaux de la Nouvelle-Hollande qui aient figuré dans les collections d'Europe, où on le connait depuis longtemps. Il se trouve dans toute l'étendue du continent Australien, mais n'est que de passage ailleurs, comme au Brésil par exemple.

Cet oiseau se tient surtout dans les plaines arides, couvertes de buissons ou de bruyères, lorsque la saison avancée lui permet d'y recueillir les graines des chardons. Plus tard, il est toujours au pied des wattles dont les graines sont mûres ; enfin, quand il arrive, c'est au milieu des fougères et des arbres qu'on doit le chercher.

Gould dit que le lumachelle est lourd ; cependant il

ajoute qu'il peut en très peu de temps parcourir d'une traite un grand espace.

« Avant le lever du soleil, dit-il, on le voit traverser *rapidement* la plaine, se dirigeant vers les ravins, où il va s'abreuver. »

« Quand on connait ses habitudes, on peut, au dire de Gould, d'après ses allures, savoir si l'eau est proche, même dans les endroits les plus arides, ces pigeons volant toujours de ce côté pour boire. Mais, lorsqu'à la suite de fortes pluies l'eau abonde, ils cessent de servir d'indicateurs.

« La nuit et le matin, on entend leur roucoulement fort et bas, qui ressemble un peu au mugissement lointain d'une vache.

« La saison des amours, comme l'affirme le vieil habitant des bois, coïncide avec notre automne, c'est-à-dire avec le printemps de l'Australie. La première couvée a lieu au mois d'août, la dernière, quelquefois au commencement de février. Le nid, peu différent de celui des autres pigeons de même taille, est ordinairement établi sur la branche horizontale d'un arbre à gomme ou d'un angephora, très peu au-dessus du sol, mais aussi rapproché de l'eau que possible. La ponte semble se borner à deux œufs, que les parents couvent alternativement.

« A la fin de janvier, les jeunes se réunissent en grandes bandes, qui parcourent la contrée, offrant aux chasseurs un gibier abondant et fort délicat. »

De nos jours, on peut voir le phaps lumachelle dans tous les jardins zoologiques. Lorsqu'il est bien soigné, il se reproduit en volière. Dans ces dernières années, on en a élevé un grand nombre en Angleterre et en Belgique, et il y a lieu d'espérer dès lors que l'on réussira à en faire un oiseau domestique.

CHASSE DU PHAPS LUMACHELLE

« Pendant la longue sécheresse de l'hiver 1839-1840, Gould se trouvait au Brésil où, au dire des indigènes, il n'y avait d'eau que dans une citerne naturelle, creusée dans le roc et remplie par les pluies de plusieurs mois, qui était très proche de sa tente. Tous les oiseaux des environs, les insectivores exceptés, y affluaient, venaient se poser au bord de cette citerne et buvaient sans souci de sa présence. Les phaps lumachelles n'y apparaissaient presque jamais de jour ; ils arrivaient après le coucher du soleil, un à un ou par paires, se posaient d'abord à terre, y restaient quelque temps immobiles, se glissaient prudemment vers la citerne, puis s'envolaient du côté de l'endroit où ils passaient la nuit.

« Le vieil habitant des bois dit en avoir tué, dans sa soirée, huit à dix qui venaient ainsi s'abreuver, et il ajoute que le lever de l'étoile du soir est pour le chasseur le signal de se rendre à l'affût. »

Après la saison des amours, on fait à ces pigeons de grandes chasses, et parfois un bon tireur en tue alors, dans sa journée, un trentaine de paires. On abat fort bien ces oiseaux avec du plomb numéro 6, en réservant le numéro 4 pour les coups de longueur.

Tout le monde, chasseurs comme voyageurs, vante à l'envi la délicatesse de la chair du phaps lumachelle.

LES GANGAS

On n'en connaît jusqu'à ce jour que quatre espèces : le ganga des sables, le ganga chata, le ganga brûlé et le ganga de Lichtenstein ou ganga rayé.

Les deux premiers sont communs en Espagne, mais les deux autres habitent des contrées plus méridionales, l'Afrique en un mot, et une grande partie de l'Asie.

Ces oiseaux, qui forment la transition naturelle pour arriver aux perdrix, cailles, etc., ont $0^{m}30$ à $0^{m}37$ de long et $0^{m}72$ d'envergure.

Ils n'habitent que les steppes, le désert, et on ne les voit dans les champs qu'après la moisson. Les plaines, où ne pousse que la graminée africaine (*le halfa*), les terrains en jachère sont les lieux qui obtiennent leur préférence, à la condition toutefois que la couleur du sol réponde à celle de leur plumage.

Ils fuient les forêts parce que, dans leur vol rapide, impétueux et maladroit, ils y seraient exposés à se heurter dangereusement à une branche ou même à un tronc. Ce qu'ils aiment, ce sont les endroits peuplés de buissons rares et peu élevés.

Quand ils prennent leur essor, c'est pour monter en ligne presque verticale, comme s'ils grimpaient dans l'air. Ils ne planent point, mais, arrivés à une hauteur qui les met à l'abri du plomb, ils filent horizontalement en rangs

serrés, poussant des cris continuels *(khata,* ou mieux *khadda);* au moment de s'abattre, on les voit glisser dans l'espace sans remuer les ailes.

Ils marchent bien plus à la manière des pigeons qu'à celle des poules et trottent plutôt qu'ils ne courent. Leur cri à terre est plus doux, moins fort, et peut se rendre par *glouck* ou *aplouck.*

La vue de ces oiseaux est excellente, et ils en tirent avantage lorsque, ayant été plusieurs fois chassés, ils sont devenus craintifs, prudents, et même très rusés.

Les gangas sont sociables ; cependant, ils ne frayent point avec les autres oiseaux, bien qu'ils les laissent vivre en paix autour d'eux.

Leur vie est régulière et monotone, mais, sauf à midi et peut-être à minuit, on les voit toujours en mouvement, toujours éveillés du moins.

Leur nourriture ne se compose que de graines. On a du reste tout lieu de croire qu'ils ne mangent pas d'insectes.

Ces oiseaux se reproduisent au printemps. Leur nid n'est qu'une simple dépression dans le sable ; la ponte est de trois à quatre œufs, et l'incubation dure une vingtaine de jours. Les jeunes, gais, vifs, alertes et vigoureux, doivent croître très rapidement.

Les gangas, qui s'apprivoisent remarquablement vite, lors même qu'on les reçoit adultes, sont à juste titre fort prisés en Espagne, en Afrique et en Asie pour leur chair délicate et savoureuse.

CHASSE DES GANGAS

La chasse des gangas au chien d'arrêt sur les terrains presque nus, où ils se tiennent constamment, ne peut

réussir qu'avec des oiseaux qui n'ont pas encore vu le feu. Lorsqu'on a cette dernière chance favorable, on en tue parfois jusqu'à quinze d'un seul coup de fusil, comme cela est arrivé à Brehm et à d'autres. Mais, si les gangas ont acquis quelque expérience à leurs dépens, s'ils ont appris à ne pas se croire invisibles, dès qu'ils sont tapis, se fiant trop à leur plumage qui se confond admirablement alors avec le sol, ce serait folie pure que de vouloir les joindre à portée dans les steppes. Force est en pareil cas de les affûter autour des rares sources et des mares qui leur servent d'abreuvoir et qu'ils fréquentent invariablement vers neuf heures du matin, un peu plus tôt, un peu plus tard, suivant la saison.

« Les Espagnols, très friands de la chair des gangas, les chassent, dit Brehm, de toutes les façons et sans trève. Devenus fort craintifs, ces oiseaux cherchent, autant que possible, à gagner la source des ruisseaux et, pour apaiser leur soif, ils se rendent dans les montagnes, sur les lieux élevés. Une fois qu'ils ont adopté un endroit, ils y reviennent tous les jours aux mêmes heures ; le chasseur peut donc être sûr de les voir. Il se cache, tout au voisinage du point où il a remarqué leurs traces sur le sable, ordinairement dans une hutte construite en pierres ; mais, par mesure de précaution, il doit être dans cet affût une bonne heure avant l'arrivée des gangas, s'y bien cacher et ne faire aucun mouvement, attendu que ces oiseaux méfiants inspectent soigneusement la localité avant de se poser, et qu'ensuite, tapis à terre, ils collent l'oreille au sol pour mieux écouter, fuyant alors au moindre bruit. Rassurés, ils vont boire rapidement; c'est alors qu'il faut les fusiller sans retard. »

En Afrique et en Asie, on opère de la même façon qu'en Espagne; mais c'est seulement à l'automne et l'hiver, saisons où les gangas se réunissent en grandes bandes, que cet affût devient très fructueux, car parfois alors un

seul coup de fusil peut faire quinze à vingt victimes.

Quelque destructives que soient ces chasses, il est malheureusement bien certain que les piéges sont encore plus funestes aux gangas. Les indigènes du nord-est de l'Afrique cultivent trop la paresse pour se donner la peine de disposer des lacets et des gluaux, mais, dans le nord-ouest, on capture ces oiseaux en énormes quantités.

« Les gangas, écrit Bolle, n'aiment guère, vu la brièveté de leurs pattes, à passer par dessus de grandes pierres et préfèrent le sol uni. Les piégeurs tirent avantage de cette habitude : après avoir fait, à l'aide de pierres rangées les unes à côté des autres, un sentier qui conduit vers l'eau, ils y ménagent un espace juste suffisant pour donner passage à un de ces oiseaux et ils le garnissent de collets. Cette tendue procure un grand nombre de gangas vivants. »

Ces oiseaux supportent assez bien les projectiles, et ceux qui n'ont pas été atteints aux ailes ou aux organes importants s'envolent encore loin avant de tomber. Par suite de cette résistance, il convient donc, si on veut diminuer les pertes, de n'employer le plomb numéro 8 que jusqu'à vingt-cinq mètres au plus et de prendre du numéro 6 pour tirer au-delà.

LE SYRRHAPTE PARADOXAL

(POULE DES STEPPES)

A la fin du siècle dernier, dans son voyage en Sibérie, Pallas découvrit le syrrhapte paradoxal, que les Kirghis appellent *tuldruck*, les Russes *sadscha*, les Mongols *nukturu*, les Dwojedanzes *altin*, et, dit-on, les Chinois *sounkio* (pieds de dragon).

La longueur de cet oiseau est de $0^{m}41$; l'envergure de $0^{m}64$; l'aile de $0^{m}19$ et la queue de $0^{m}13$.

Il a la tête d'un gris cendré ; la poitrine gris-isabelle ; le haut du ventre brun-noir ; le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue d'un gris cendré clair ; la gorge, le front, d'un jaune couleur d'argile ; le dos de même couleur mais rayé plus foncé ; les ailes gris cendré bordées de noir en dehors passent dans leurs parties inférieures à un brun de sable et sont tachées de brun-noir à l'extrémité ; les plumes de la queue jaunes, à bandes foncées ; les plumes des pattes d'un blanchâtre fauve. La femelle se montre avec des teintes un peu plus pâles.

Le syrrhapte n'habite que les steppes, à l'est de la mer Caspienne jusque vers la Dzoungarie. Dans l'ouest, il dépasse rarement, au nord, le 46° de latitude ; dans l'est, il remonte plus haut, car on le rencontre encore dans les steppes du sud de l'Altaï, le long du cours supérieur de la Tschuja, dans les environs des avant-postes chinois.

Radde, de 1861 à 1863, et presque en même temps Swinhoe, sont les premiers qui nous aient réellement fait connaître le genre de vie de la poule des steppes. C'est donc dans leurs écrits que nous allons puiser à pleines mains.

Transportons-nous avec Radde au Taraï-nor, sur ses frontières désertes, là où quelques îlots émergent du sol encore marécageux, et attendons-y la venue du printemps.

« Au milieu de mars, alors que la neige règne sur les côteaux des hautes steppes où la nuit on trouve un froid de 13° Réaumur, le syrrhapte arrive du sud ; il est déjà accouplé et vit en petites bandes formées chacune de quatre à six paires.

« On les voit alors venir régulièrement, à heures fixes et de toutes les directions, pour boire aux puits d'eau douce, en criant d'une manière presque continue. Ils ne s'y attardent pas et, pour se repaitre, ils gagnent les places blanches du Taraï-nor, où le sel s'est cristallisé, et les petites hauteurs recouvertes d'herbes. Ne dédaignant point les jeunes pousses succulentes des Salicorniées, ils les paissent, comme font les outardes. A cette époque, on remarque dans leur estomac des graines de salsola.

« Cet oiseau se reproduit de bonne heure ; on trouve, dès les premiers jours d'avril, dans une légère dépression du sol, sa ponte de quatre œufs assez semblables à ceux des gangas. L'incubation et l'élevage sont rapides, car à la fin de mai il a une seconde couvée, après l'éducation de laquelle il change toujours de demeure ; c'est alors que se forment des bandes nombreuses qui voyagent de-ci de-là à travers les steppes et qui, l'hiver, émigrent jusqu'aux limites sud du Gobi, vers les contreforts septentrionaux de l'Himalaya.

« En été, les syrrhaptes aiment à se chauffer au soleil. Comme les poules, ils creusent de petites dépressions dans ces éminences gris-blanchâtre, pénétrées de sel, qui bor-

dent le Tarï-nor et sur lesquelles croissent des plantes salines. Vers onze heures, quand ils sont rassasiés de nourriture, ils se conduisent à la façon des pulvérateurs. Puis, devenus tranquilles, ils échappent à la vue, tant leur plumage gris-jaune, tacheté de noir, se confond avec la teinte du sol.

« Au début, le vol du syrrhapte, qui claque des ailes comme le pigeon, paraît lourd et lent; mais, une fois le premier élan pris, sa vitesse devient si grande qu'on peut le considérer comme un des oiseaux les plus rapides et dire avec Altum que le faucon seul lui est supérieur.

« En courant, les syrrhaptes lancent un petit cri qu'on peut rendre par *kock, kock;* lorsque deux de ces oiseaux s'approchent de trop près ils lèvent les ailes, baissent la tête, prennent une posture menaçante et crient vivement *kri kri krik;* s'élançant l'un contre l'autre, ils sautent en l'air, ce qui cause chez les voisins une panique de très courte durée. »

Quelques bandes de syrrhaptes s'étaient déjà montrées chez nous avant 1863, mais leur nombre assez faible n'avait guère attiré l'attention. Il n'en fut pas de même de la grande immigration de 1863, inondant non-seulement l'Europe, mais même encore la Chine, entre Pékin et Tientsin surtout, et elle ne pouvait point passer inaperçue; aussi devint-elle l'objet de nombreuses remarques et amena-t-elle les naturalistes à rechercher les causes d'un si formidable déplacement d'oiseaux; on ne les découvrit guère, mais on constata que, depuis cette mémorable année, plusieurs couples de syrrhaptes avaient niché en Europe. C'est là ce qui porta Brehm à croire que les poules des steppes, intelligeamment protégées, pourraient fort bien être acclimatées chez nous et y devenir un gibier commun.

Dès 1861, le jardin zoologique de Londres possédait un lot de ces oiseaux, qui provenait de la Chine; aujour-

d'hui on trouve des syrrhaptes même dans beaucoup de collections particulières.

Donnez de l'espace, du sable et du soleil à ces captifs; ils prospéreront et deviendront vite très familiers.

Leur chair, qui a une grande analogie avec celle des gangas, est délicate, savoureuse et de haut goût.

CHASSE DES SYRRHAPTES

« Le faucon paraît être le seul rapace qui soit dangereux pour ces oiseaux à vol rapide. Sont-ils attaqués par lui dans les airs, alors qu'ils voyagent par bandes, la troupe s'éparpille vivement et ne tarde guère à se rallier. Sont-ils à terre immobiles après avoir savouré leurs bains de sable, souvent le faucon ne les découvre point; s'il les voit, les syrrhaptes se relèvent et disparaissent bientôt. C'est à peine si, de temps à autre, ce rapace parvient à en saisir un. »

A pied comme à cheval, l'homme, malgré sa prudence et toutes ses rubriques, ne réussit que bien rarement à tirer ces oiseaux à terre (1), où il est, du reste, lorsqu'ils sont blottis, presque impossible de les découvrir à une trentaine de mètres. Généralement, d'ailleurs, ils prennent la fuite à cent cinquante pas au moins, et la seule chance du chasseur, c'est, comme ils volent d'ordinaire à une faible hauteur, de voir passer la bande au-dessus de sa

(1) On approche moins difficilement un syrrhapte isolé.

tête, auquel cas il peut avec succès lui envoyer ses coups de plomb numéros 6 et 4.

« Lorsqu'on a découvert un nid avec des œufs, rien n'est plus facile que de prendre au lacet la femelle et ensuite le mâle. »

On prétend que les Chinois capturent aux filets un grand nombre de ces oiseaux, mais on ne nous dit point leurs manières d'opérer, et nous sommes fort enclins à croire qu'ils traînent, la nuit, leurs rets sur la plaine nue, comme font nos braconniers avec le drap des morts.

LE CUPIDON DES PRAIRIES

Parmi les tétraonidés de l'Amérique du Nord, il en est qui ressemblent beaucoup à notre coq de bruyères; mais d'autres ont un type tout particulier : telle est la *gelinotte des prairies*, genre Cupidon.

Cet oiseau est long de $0^{m}50$; son envergure de $0^{m}83$; l'aile de $0^{m}16$; la queue de $0^{m}12$.

« Il a les plumes du dos variées de noir, de rouge pâle et de blanc; celles du ventre rayées transversalement de brun clair et de blanc, de façon à former, dit Brehm, une teinte générale difficile à décrire; le bas-ventre blanchâtre; les rémiges brunes, à tiges noires, à barbes externes tachetées de rougeâtre; les rectrices d'un brun foncé, bordées à la pointe d'un liseré blanc sale; les joues et la gorge jaunâtres; l'œil brun-café, surmonté d'une bande rouge écarlate; le bec couleur de corne foncée; les parties nues des pattes et du cou d'un jaune orange; mais ce qui caractérise surtout le cupidon, c'est la présence de deux longues touffes, formées de dix-huit plumes placées de chaque côté du cou, et recouvrant des places nues, lesquelles correspondent à des sacs aériens cutanés, en communication avec les organes respiratoires. »

Wilson, Audubon, Nuttall et d'autres nous ont fait connaitre les mœurs de cet oiseau, qui était jadis très répandu au Kentucky, d'où il a complètement disparu, se retirant,

comme les Indiens, de plus en plus vers l'ouest et fuyant le voisinage meurtrier des blancs.

Le cupidon des prairies, commun dans l'ouest, recherche toujours les plaines dépourvues d'arbres, se distinguant par là des autres tétraonidés et justifiant ainsi son nom.

Il se tient dans les lieux secs et sablonneux, couverts d'herbes abondantes, où ne croissent que de rares buissons. Jamais on ne le voit s'éloigner des endroits cultivés, qui lui fournissent toujours une nourriture convenable. Son existence est tellement liée au sol qu'il y passe ses journées et ses nuits, ne se perchant jamais que par le mauvais temps ou pour manger certains fruits. A de très rares exceptions près, on peut le considérer comme un oiseau sédentaire.

Dans ses mouvements, le cupidon rappelle beaucoup la poule domestique. Lorsque quelque chose vient subitement l'effrayer, il s'envole ; mais, s'il peut voir venir le danger, s'il a devant lui un espace libre, il court rapidement vers quelque touffe d'herbe, quelque buisson, s'y cache, s'y rase jusqu'à ce que le chasseur en soit très près. Audubon le vit, dans des champs fraîchement labourés, courir de toutes ses forces, se dissimuler derrière une motte et disparaître comme par enchantement.

Son vol est vigoureux, régulier, assez rapide et moins bruyant que celui des autres tétraonidés. Il donne quelques coups d'aile précipités, puis glisse lentement dans l'air, inspectant l'espace situé au-dessous de lui et franchissant au besoin plusieurs kilomètres d'une seule traite.

Avant de s'envoler, il lance toujours quatre ou cinq cris. Sa voix ne diffère presque pas de celle de la poule domestique ; mais, pendant l'époque des amours, le mâle, gonflant les sacs aériens de son cou et baissant la tête vers le sol, ouvre le bec et pousse plusieurs cris, tantôt forts, tantôt faibles, qui ressemblent à un roulement de tambour ; puis

il se redresse, gonfle de nouveau ses sacs et recommence le même manège. Audubon ayant percé les deux sacs d'un captif, l'oiseau devint muet ; si on n'en perce qu'un, les cris sont moitié moins forts.

Le cupidon des prairies se nourrit de substances végétales et de petits animaux de toute espèce, insectes, limaces, sauterelles, fourmis, etc. Il mange avec avidité les baies et surtout les fruits, notamment les pommes ; il attaque encore les céréales dont il dévore les jeunes pousses et cause ainsi d'assez grands dégâts.

A l'entrée de l'hiver, ces oiseaux, là où ils sont communs, se réunissent en bandes nombreuses qui ne se divisent qu'au printemps, alors que la neige est fondue et que les premières pousses d'herbes apparaissent. Ils vivent dès ce moment par troupes d'une vingtaine d'individus, et chacune a son endroit journalier de réunion.

Peu après arrive l'époque des amours. C'est le moment des combats pour les mâles, qui ont alors revêtu leur parure de noces et qui la portent avec un contentement d'eux-mêmes qu'on ne rencontre chez aucun autre oiseau. Ces batailles fort vives, mais de peu de durée, ne sont jamais bien meurtrières ; dans les localités où ces oiseaux ont peu à craindre de l'homme, elles se livrent sur le premier terrain venu, tandis que, dans les endroits où ils sont tracassés, ils ont un lieu retiré pour vider leurs querelles amoureuses. Nous verrons plus loin quel parti désastreux pour les cupidons savent tirer les chasseurs de la connaissance de ces champs-clos consacrés.

Suivant qu'elles habitent le sud ou le nord, les femelles pondent du milieu d'avril à la fin de mai. Le nid, grossièrement construit avec des chaumes et des feuilles sèches, est installé dans les hautes herbes ou caché dans un épais buisson. La ponte est de dix à douze œufs gros comme ceux de la poule domestique.

La mère emmène ses petits dès qu'ils peuvent marcher ;

quant au mâle il n'en a cure. Elle se comporte avec eux comme une poule avec ses poussins. Au commencement, ils se nourrissent surtout d'insectes; plus tard, la mère les conduit dans les champs et par les chemins; on les voit souvent alors fouiller le fumier pour y trouver quelques grains.

Si un homme, un carnassier, un rapace vient à se montrer, la mère pousse un cri d'avertissement; les jeunes disparaissent alors comme par enchantement, tandis que celle-ci cherche à éloigner l'ennemi par ses ruses. « Une fois, dit Audubon, mon cheval effraya une famille de ces oiseaux. Les jeunes s'envolèrent, se dispersèrent de tous côtés, puis se laissèrent tomber à terre; ils s'y tinrent si tranquilles, si cachés, qu'il me fut impossible d'en retrouver un seul. »

Au mois d'août, les jeunes ont à peu près la taille d'une caille et peuvent voleter, sinon voler; au milieu d'octobre, ils sont adultes.

« Mes cupidons captifs, dit Audubon, s'apprivoisèrent rapidement, se multiplièrent, et je m'étonne que depuis longtemps on n'ait pas essayé de les réduire en domesticité. Pendant mon séjour à Hendorson, j'achetai soixante cupidons des prairies, jeunes pour la plupart; je leur fis couper les ailes et les laissai courir librement dans un jardin de quatre ares d'étendue. Ils y passèrent l'hiver et, au printemps, après les combats ordinaires des mâles, plusieurs femelles pondirent et eurent des petits... Mais ils finirent par causer tant de dégâts dans mon jardin que je les tuai. »

Des essais de ce genre, tentés en Allemagne, en Belgique et en Hollande, ont été infructueux. Nous croyons avec Brehm qu'il faudrait les recommencer sur une échelle beaucoup plus grande, avec quelques douzaines de ces oiseaux, en choisissant des individus vigoureux, un terrain convenable, et en les abandonnant à eux-mêmes. Cette expérience bien conduite pourrait réussir, quelque

différentes que soient nos bruyères des prairies de l'Amérique, et ce nous serait une excellente acquisition.

La chair de ce beau gibier, un tant soit peu dure chez les vieux, est tendre, délicate et savoureuse chez les jeunes jusqu'au printemps suivant.

CHASSE DU CUPIDON DES PRAIRIES

Tous les carnassiers et les rapaces de l'Amérique du Nord, le loup des prairies, le renard, la marte, le putois, les faucons, les hiboux, sont pour cet oiseau des ennemis terribles. L'homme est certes à lui seul aussi redoutable, mais il raisonne, et il n'a pas tardé à se convaincre que le cupidon serait promptement détruit si on ne prenait pas des mesures pour sa conservation.

Il y a soixante-dix ans au moins qu'a été promulguée une loi protectrice de ces oiseaux qu'on traquait en toutes saisons, loi qui frappe d'une amende de dix dollars quiconque les tue lorsque leur chasse n'est pas ouverte, c'est-à-dire en dehors des mois d'octobre et de novembre. Cette loi, sérieusement observée, a eu pour conséquence une multiplication considérable de ces oiseaux dans certaines régions. Il en arrive en effet depuis de grandes quantités sur les marchés, tous les hivers, et on peut parfois acheter des centaines d'individus vivants.

On chasse ces oiseaux de diverses façons. Autrefois, il s'en tuait beaucoup aux lieux de combat sur lesquels on répandait une couche de cendres qui aveuglait les lutteurs, et on les assommait à coups de bâton ; plus tard, avec les armes à feu, on a fait, sur ces mêmes places, de véritables

massacres ; mais, malgré tout, le nombre des cupidons capturés vivants dépasse énormément le chiffre des victimes précédentes, comme nous allons le voir.

On dispose aux endroits où ils vont manger non-seulement force lacets mais encore des filets ; parfois, on les *surprend* la nuit. « J'avais remarqué, dit Audubon, que, plusieurs nuits de suite, des cupidons s'étaient rendus dans une prairie touffue, non loin de ma maison, et je résolus de les surprendre. Je me munis d'un grand filet et je me rendis à cet endroit avec quelques nègres, portant des lanternes et des grands bâtons. Les filets ayant été disposés, la chasse commença. Le premier cupidon surpris s'envola droit contre le filet, et les autres le suivirent. On abattit aussitôt le filet à terre, et on enleva les oiseaux l'un après l'autre. Nous renouvelâmes trois fois notre tentative et les trois fois avec le même succès. Je dus alors cesser ma chasse, car les nègres ne pouvaient plus contenir leurs rires bruyants. Nous rentrâmes chargés de gibier. Le lendemain matin, on ne pouvait plus apercevoir sur les lieux un seul cupidon ; des centaines cependant avaient échappé. »

Nous avons dit plus haut que le cupidon, lorsqu'il voit de loin venir le danger et qu'il a un espace libre devant lui, court très rapidement vers quelque touffe d'herbe, quelque buisson, et s'y rase jusqu'à ce que le chasseur en soit très près. Si l'on a pu suivre de l'œil toute cette manœuvre, on va droit à la cachette, l'oiseau part et on fait feu ; mais si le terrain s'oppose à la remarque de la remise, avec un bon chien on peut retrouver l'oiseau blotti et le tirer encore à belle, bien qu'il ne tienne jamais l'arrêt, quelque sage et prudente que soit la quête du toutou.

LE LAGOPÈDE BLANC

Le lagopède blanc (*lagopède des marais ou des neiges*) tient le milieu, pour la taille, entre le lyrure des bouleaux et la perdrix grise. Le mâle a 0^m41 de long et 0^m67 d'envergure ; l'aile est de 0^m21, la queue de 0^m12. La femelle est d'un quatorzième environ plus petite.

Le plumage varie suivant les saisons. En hiver, l'espèce est entièrement d'un blanc éclatant, avec les rectrices d'un noir foncé, à tiges et à racines blanches, et les six rémiges les plus extérieures d'un brun-noir le long du rachis. A l'époque des amours, la teinte fondamentale est brun-roux, parsemée de noir et de blanc, et ces couleurs pâlissent dans le courant de l'été. Il semblerait dès lors que ces oiseaux n'ont que deux mues par an, au lieu de quatre qu'on leur supposait, l'une en automne qui frappe tout le plumage, l'autre au printemps qui ne porte que sur les petites plumes.

Cet oiseau est répandu dans tout le nord de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Il se montre commun surtout en Scandinavie depuis le Wermelang jusqu'au cap Nord, en Finlande, en Russie, dans les provinces russes de la Baltique, en Livonie, en Esthonie, en Courlande, jusqu'en Lithuanie, et dans plusieurs parties de la Sibérie. Radde l'a trouvé dans le Sajan oriental à une altitude de 1,600 mètres au moins au-dessus du niveau de la mer,

dans les vallées qui sont couvertes de buissons de bouleaux. Dans le nord de l'Amérique, ce lagopède habite, d'après Richardson, toutes les contrées à pelleteries, entre le 50° et le 70° de latitude; mais, dans ces limites, il serait l'hiver plus ou moins un oiseau voyageur. En Écosse, le lagopède blanc est remplacé par une autre espèce qui pourrait bien n'être qu'une variété.

Cet oiseau habite les plaines des hautes montagnes et leurs versants très peu escarpés. Sur ces plateaux élevés et dans le Tundra, ils sont assez communs; quant aux vallées, ils n'y font jamais que de courtes apparitions, leur existence étant liée à la présence des saules et des bouleaux, qui ne se montrent qu'au-dessus de la limite des conifères.

Les couples vivent voisins; chacun cependant a un domaine de quatre-vingt à quatre-vingt-dix mètres de rayon. Au printemps, le mâle défend son terrain avec énergie; mais, une fois que les jeunes ont pris un certain accroissement, les femelles se réunissent en grandes bandes qui errent en commun sur un vaste espace. La vie de ces oiseaux en hiver, du reste, diffère beaucoup de celle qu'ils mènent en été.

De tous les gallinacés, c'est sans contredit un des mieux doués, des plus vifs, des plus alertes. Adroit dans tous ses mouvements, il ne reste pas souvent au repos. Ses pattes larges, au plumage épais, lui permettent de courir avec assurance sur le frêle tapis de mousse qui recouvre le marais, comme sur la neige récemment tombée; il est même probable qu'elles lui suffiraient pour nager.

Sa démarche varie. D'ordinaire, il court pas à pas, le corps ramassé, le dos bombé, la queue pendante, suivant chaque accident du sol; si quelque chose attire son attention, il grimpe sur une petite éminence pour inspecter les alentours. Le poursuit-on, il continue son chemin tout droit avec une rapidité incroyable. Grâce du reste à

l'acuité de ses organes des sens, il lui est facile de reconnaître à temps le danger qui le menace, et il sait parfaitement s'y soustraire. Hardi et courageux naturellement, on ne le voit devenir timide, prudent et méfiant qu'à la suite d'attaques souvent répétées.

Son vol, léger et facile, ressemble plus à celui du lyrure des bouleaux qu'à celui de la starne grise. L'oiseau donne quelques coups d'aile précipités, puis glisse dans l'air assez longtemps, et le mâle lorsqu'il s'abat fait toujours entendre un cri perçant : *err*, *reck*, *eck*, *eck*, *eck*, tandis que la femelle reste muette.

Le milieu favori du lagopède blanc, c'est la neige. Il s'y creuse de longs couloirs pour rechercher la nourriture qu'elle recouvre ; lorsqu'un rapace le serre de près, il se laisse tomber verticalemement et y plonge littéralement ; enfin il y trouve un refuge assuré contre le vent et les tempêtes.

Sa nourriture se compose surtout de substances végétales. En hiver, il ne mange que des bourgeons, des baies sèches ; en été, des feuilles, des fleurs, de jeunes pousses, des baies et des insectes. Il aime en outre les graines de toute espèce.

Les amours du mâle donnent lieu à maintes batailles, qui continuent longtemps encore après la ponte.

Sur un versant bien exposé au soleil, dans une touffe de bruyères, dans un buisson de saules, de bouleau nain ou de genévrier, la femelle creuse une légère dépression et la tapisse de quelques herbes sèches et de plumes.

Terminée à la fin de mai, la ponte est de quinze à seize œufs que la femelle couve avec ardeur sous la garde du mâle qui, à force de vouloir protéger le nid, semble plutôt faire son possible pour trahir sa place. En cas de danger, la couveuse ne quitte son poste qu'à la dernière extrémité et, comme le mâle, elle a recours alors à la ruse pour en éloigner tout péril.

Les jeunes éclosent à la fin de juin, et toute la famille se rend ensemble vers les marécages, où les petits trouvent en abondance des larves de mouches à aiguillon, nourriture dont ils s'accommodent le mieux.

Avec une bonne lunette, il est facile alors d'observer leurs mœurs. Le mâle semble prendre une grande part à l'éducation des petits ; il marche le premier, l'air grave et fier, la tête haute, regardant sans cesse de tous côtés et annonçant le moindre danger par son cri, *gabaouk*. Il conduit ainsi sa famille vers les lieux les plus riches en aliments.

Couverts d'un plumage qui se confond avec la teinte du sol, vifs et alertes, les petits courent sur la vase et apprennent à se servir de leurs petites ailes, échappant ainsi aux périls du jeune âge. Ils muent en septembre, passent l'hiver avec leurs parents et les quittent au printemps pour rechercher une compagne.

Il paraît que ces oiseaux, très rares en captivité, se seraient déjà reproduits, mais que les jeunes auraient péri de bonne heure.

CHASSE DU LAGOPÈDE BLANC

En Norwège, le lagopède blanc est un gibier fort estimé ; il y est de plus abondant ; aussi beaucoup de Norwégiens s'adonnent-ils avec ardeur à cette chasse fructueuse mais pénible, qui se pratique de diverses manières que nous allons décrire.

A l'époque des amours, on pipe les mâles en imitant

leur cri : *djiak*, *djiak*, *dji-ak*, *dji-ak*, d'un ton tout particulier; ils se lèvent au loin et répondent : *err-reck-eck-eck-eck*; puis tout se tait. Le pipeur alors module ses sons, les rend plus doux, plus tentateurs; il imite le cri d'amour de la femelle. Au djiak, qui a éveillé les désirs et l'attention du mâle, succèdent des cris plus tendres : *gou*, *gou*, *gou*, *gourr* ; le mâle excité répond ; le bruit de ses ailes devient plus fort ; et il n'est que temps bien juste de se coucher sur la neige derrière des buissons, car les chasseurs voient alors arriver devant eux sur le tapis blanc un mâle en amour. C'est un spectacle ravissant pour l'homme ; mais le chasseur l'emporte, et, à quelques pas seulement, l'oiseau frappé roule mort sur la neige.

On poursuit encore les lagopèdes à l'automne avant qu'ils ne se soient réunis en grandes bandes. Il faut avoir un bon chien d'arrêt; grâce à lui, un adroit tireur peut tuer une douzaine de ces oiseaux dans sa journée.

C'est surtout en hiver que les hommes du Nord pratiquent cette chasse avec le plus d'ardeur, par la raison bien simple qu'alors le gibier peut se transporter au loin et leur procurer de sérieux bénéfices.

Ce sport exige des hommes vigoureux, faits à la fatigue et sachant bien se conduire au milieu du brouillard ; certes il est pénible, surtout lorsque la neige est épaisse, mais pas autant que l'a prétendu Naumann. Le chasseur ne s'enfonce point dans la neige, ne s'égare pas dans des endroits déserts et inhospitaliers, ne tombe pas au fond des précipices; il a soin de chausser de larges patins particuliers, qui lui permettent de marcher facilement, même à la surface d'une neige fraîche ; il ne peut s'égarer au sein du désert glacé, car il connaît les fjelds qu'il parcourt et sait y trouver ses points de repère ; quant aux précipices, les Norwégiens n'en parlent jamais sans rire à gorge déployée. En somme, ce déduit est fort pénible; mais, en revanche, quels beaux coups de feu sur des

bandes de cent à deux cents lagopèdes que l'on surprend sans bruit !

Parfois, en hiver, les hommes du Nord, trouvant que la poudre et le plomb coûtent trop, laissent le mousquet à la maison, et alors ils se servent de collets et de filets. Connaissant les retraites des lagopèdes, on y dispose, entre des buissons de bouleaux, quelques rets dans lesquels on fait des prises abondantes.

Ce bel et bon gibier donne lieu à un commerce important; ainsi un seul marchand du Dovrefjeld, en une seule saison, a pu expédier 40,000 de ces oiseaux à Stockholm et Copenhague, en Allemagne, en Angleterre et en France.

LE

TÉTRAGALLE DE L'HIMALAYA

Cet oiseau, que les chasseurs anglais nomment *faisan des neiges* ou *des montagnes* et les indigènes *kabak* ou *jermonal*, a $0^{m}80$ de long et $1^{m}10$ d'envergure; l'aile est de $0^{m}36$, la queue $0^{m}22$. Notablement plus petite, la femelle ne mesure que $0^{m}66$ de long.

Le tétragalle a le dos d'un gris cendré tirant plus ou moins sur le brunâtre; le haut de la tête, les joues, la nuque gris; presque toutes les plumes du dos rougeâtres, finement tachetées de noir; celles du manteau variées de raies brun foncé ou brun-rougeâtre; la gorge et le menton blancs; la poitrine grisâtre, semée de taches circulaires noirâtres à la partie supérieure, blanchâtres à la partie inférieure; les plumes du ventre grises, finement semées de points bruns et marquées de deux taches, brunes; les tarses d'un gris plus pâle que celui du ventre, les cuisses d'un gris foncé; l'œil brun foncé, entouré de deux raies brunes se réunissant sur les côtés du cou; l'espace nu, situé en arrière, jaune; le bec couleur de corne pâle; les pattes d'un rouge jaunâtre.

Il a été trouvé dans le Caucase, sur les montagnes les plus élevées de l'Arménie et du Kurdistan. Peut-être vit-il aussi dans les hautes montagnes de la Perse.

Ces oiseaux se tiennent exclusivement sur les montagnes couvertes de neige au-dessus de la limite des arbres; toutefois, en hiver, le froid et la neige les font descendre plus bas, et les obligent même à deux migrations annuelles. « Dans le Kounawoor, au dire de Mountaineer, ils sont communs toute l'année; dans les montagnes du Gange, ils ne le sont que de juin à août. » Cependant bien des naturalistes, bien des chasseurs ont fait des ascensions dans ces parages et n'en ont vu que très peu, ce qui porte Brehm à croire que « beaucoup, sinon tous, quittent ces régions pour aller nicher en Tartarie. »

Vers le commencement de septembre, on les voit d'abord dans les pâturages, immédiatement au-dessous des neiges ou, plus bas, à la limite supérieure des forêts. A la première *forte* neige, ils descendent par troupes dans les endroits non boisés de la zône des forêts et y restent jusqu'en mars.

Les tétragalles sont sociables; ils se réunissent par bandes de vingt à trente individus; d'ordinaire cependant on n'en rencontre que de cinq à dix ensemble.

Rarement ils quittent le domaine qu'ils ont une fois choisi. Quant on les effraye ils volent de côté et d'autre, avançant et reculant. Jamais ils ne se rendent dans les forêts ou les taillis; ils évitent même les endroits buissonneux, les hautes herbes; inutile d'ajouter qu'ils ne perchent point sur les arbres, et qu'ils se posent, pour passer la nuit, sur les rochers surplombant des précipices.

Leur marche est peu gracieuse; ils lèvent la queue, et de loin on croirait voir des oies cendrées.

On entend leur voix de temps à autre le jour, surtout au lever du soleil et par les brouillards. Le cri commence par une note traînée longuement et se termine par une succession de sifflements précipités; il est fort harmonieux. On ne le perçoit dans toute sa pureté que quand l'oiseau est

tranquille; s'il fuit, on n'entend que de légers sifflements interrompus. Au moment où il s'envole, il crie avec force et précipitamment, continue ainsi dans l'air et quelques secondes encore après qu'il s'est posé à terre.

Lorsque ces oiseaux vaquent à leur nourriture (opération qui exige toute la journée lorsqu'il fait froid, qu'il tombe de la pluie et du brouillard, mais ne demande que le matin et le soir par le beau temps), on les voit toujours en mangeant gravir avec lenteur la montagne. Parvenus au sommet, ils ne tardent guère à redescendre au vol pour remonter en piétant. Ils mangent les feuilles de diverses plantes, certaines mousses, des racines, des fleurs; mais les herbes, les jeunes pousses d'orge et de seigle, forment le fond de leurs repas.

On ne sait rien sur les amours, la reproduction et le chiffre de la couvée; quelques œufs, du volume de ceux du dindon avec la forme allongée de ceux du tétras urogalle, ont été recueillis par des voyageurs. Dans le Thibet, Mountaineer a bien souvent rencontré des familles de ces oiseaux, composées de jeunes et de vieux, mais toujours ces derniers y étaient plus nombreux, circonstance qui ne permettait pas de préjuger le chiffre probable de la ponte.

Les tétragalles s'habituant sans peine à la captivité et se contentant de quelques grains, quelques naturalistes anglais ont cru pouvoir annoncer leur acclimatation en Écosse et dans les Alpes, nouvelle passablement hasardée.

« Ces oiseaux, dit Mountaineer, sont ordinairement très gras; cependant leur chair n'est pas très bonne. » Nous croyons néanmoins que celle des jeunes, rôtie à point, doit valoir celle de notre coq de bruyères.

CHASSE DU TÉTRAGALLE DE L'HIMALAYA

Ces oiseaux vivent à des hauteurs qui les mettent à l'abri de la plupart des dangers auxquels sont exposés leurs congénères. Ils ont néanmoins des ennemis sérieux dans les rapaces de forte taille et, si l'on s'en rapporte à Mountaineer, ils seraient surtout en butte aux attaques de l'aigle à ventre fauve (*haliaëtos fulviventer*), bien que ce pirate des airs ne soit pas très commun dans les hautes régions. Un aussi grand oiseau que le tétragalle, circulant presque en terrain nu, ne saurait guère en effet échapper à la vue perçante de ce rapace, qui le poursuit alors, le fatigue, l'épuise et finit par l'étouffer dans ses serres.

L'homme chasse bien aussi les tétragalles, mais, heureusement pour eux, tout le monde ne peut aller les poursuivre dans les terrains élevés qu'ils habitent, sans compter que de plus les peuples du Sud ne sont que des chasseurs médiocrement passionnés. Il en résulte que ces oiseaux n'ont autant à dire à redouter que d'assez rares Européens.

« Le tétragalle n'est ni sauvage ni timide. S'approche-t-on de lui, lorsqu'on en est à une centaine de brasses environ, il se met à marcher lentement en montant ou en longeant les flancs de la montagne. Si on ne le poursuit pas, il ne va guère loin ; mais, si on l'aborde en descendant, il s'envole aussitôt. Il ne court jamais qu'au moment de prendre son essor. Toute la bande s'envole ensemble avec rapidité ; elle descend d'abord, puis se détourne de côté et enfin remonte à la hauteur de son point de départ.

« Quand le flanc d'une montagne présente sur une

grande étendue la même physionomie, les tétragalles traversent souvent au vol un espace considérable et s'élèvent haut dans les airs. Sur les plus basses montagnes, sur celles où ils passent l'hiver, par exemple, ces oiseaux ne volent jamais à de grandes distances et rôdent dans un espace très limité. »

Qu'un chasseur intrépide, mettant à profit les intéressantes observations de Mountaineer, entreprenne cette pénible chasse, et il réussira si la marche en montagne lui est familière, pour peu qu'il soit robuste, prudent, calme surtout, et que ses armes lui permettent de tirer avec fruit de 100 à 150 mètres.

On fait feu parfois à 50 ou 60 mètres, et alors le plomb numéro zéro est très convenable; mais plus loin il faut employer la balle franche. Le chasseur doit donc être muni d'une carabine à deux canons, dont un rayé et un lisse. Nous ajouterons ici que pour le tir à balle on trouve toujours à appuyer l'arme dans ces montagnes rocheuses.

LE FRANCOLIN VULGAIRE

Le francolin mâle est un très bel oiseau. Il a de 0m36 à 0m39 de long et 0m55 d'envergure, 0m16 d'aile et 0m10 de queue.

Il est certain que cet oiseau habitait encore, il y a cinquante ans, une partie de l'Europe; par exemple, la Sicile, quelques îles de l'Archipel et les environs du lac Albufera en Espagne. Aujourd'hui, on ne le trouve plus qu'à Chypre, dans l'Asie Mineure, en Syrie, sur la côte sud de la mer Noire et dans le nord des Indes.

« Sperling, qui l'a souvent observé en Syrie, déclare qu'il l'a toujours vu seul ou par paires dans les bosquets de myrtes, au bord des cours d'eau, ou dans les endroits marécageux de la plaine. »

« Jerdon assure qu'il se trouve dans tout le nord des Indes, depuis l'Himalaya jusqu'à la vallée du Gange; qu'il arrive jusque dans le Sindh et le Guzurate, au sud, atteignant à l'est le Dacca et l'Assam, et qu'il s'élève dans les montagnes à environ 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il y habite les prairies marécageuses, les champs, les buissons, surtout les jungles, vivant en petites sociétés toujours près de l'eau.

« Dans la saison froide, ajoute Jerdon, quand les jeunes sont devenus indépendants, on trouve le francolin sur une plus grande étendue de pays que pendant la saison

chaude, et surtout pendant les pluies. Souvent alors on le rencontre dans les champs, loin de tout cours d'eau. De temps à autre, mais rarement, on voit un de ces oiseaux perché sur un arbre. »

Lors des amours, le mâle se fait entendre au point du jour et le soir, et ses rivaux répondent. On a remarqué que tous avaient l'habitude de se poser sur quelque éminence pour donner de la voix. Ils crient surtout lorsque la pluie tombe ou que le ciel est couvert. Sans être très éclatant, leur cri désagréable porte assez loin. Adams a cherché à le rendre par ***lohi wah witsch***, tandis qu'un auteur le compare au bruit d'une trompette fêlée ou cassée.

« Aux Indes, la femelle, d'après Jerdon, couve en mai et juin. Son nid est installé dans les hautes herbes, dans un champ d'indigo ou de cannes à sucre ; il contient de dix à douze œufs, parfois quinze, qui sont probablement couvés par la mère seule. »

« Les francolins captifs, écrivait Brehm en 1860, ne sont pas très communs ; je n'en ai vus que dans les jardins zoologiques de France et de Belgique. En les soignant bien, on peut les conserver longtemps et même les faire reproduire en cage. Quant à leur acclimatation en Europe, dans les îles méditerranéennes surtout, il est hors de doute qu'elle serait assez facilement réalisable, mais fort coûteuse. »

La chair de cet oiseau est très bonne si on la laisse faisander quelques jours et, dit on, si on la mange froide. C'est en effet une viande de haut goût et qui ne vaut que suivant l'art du rôtisseur.

CHASSE DU FRANCOLIN VULGAIRE

Cet oiseau doit avoir, en Syrie et aux Indes, assez souvent maille à partir avec les rapaces de ces contrées.

Le francolin n'est pas craintif; cependant, lorsqu'un chasseur le poursuit, il court le plus loin possible, ne traversant jamais à moins de nécessité absolue un espace découvert, et puis se cache; il piète souvent quelques minutes devant le tireur avant de prendre l'essor. Son vol fort et bruyant est peu rapide; généralement, il gagne le buisson le plus voisin et y prend terre.

Il y a une cinquantaine d'années que l'on tuait encore beaucoup de francolins en Sicile, où on n'en trouve plus trace aujourd'hui; il en est par bonheur autrement, dit Brehm, en Syrie et surtout aux Indes. Le *Journal des Chasses du Bengale* rapporte qu'en 1841 un chasseur a pu tuer, en un seul jour, cent cinquante de ces oiseaux. Il est vrai que ces beaux temps sont passés, mais, à l'heure actuelle, dans ces bienheureux pays, sans l'aide du chien, un tireur adroit, qui connaît et bat avec soin les localités propices, peut encore faire une assez jolie chasse avec une ou deux douzaines de pièces.

On tire d'ordinaire le francolin de vingt à trente-cinq mètres; les numéros 6 et 4 de plomb sont donc indiqués, d'autant que cet oiseau porte bien le coup.

LE PTERNISTE A COU ROUX

Le francolin d'Afrique a $0^{m}44$ de long et $0^{m}69$ d'envergure; l'aile $0^{m}20$ et la queue $0^{m}11$. La femelle est plus petite d'un dixième environ.

Cet oiseau a toutes les plumes (sauf celles du haut de la tête) marquées en leur milieu d'une tache triangulaire allongée, d'un blanc jaunâtre, et bordées de blanc, ce qui constitue un dessin uniforme. Les rémiges primaires diffèrent des autres plumes en ce qu'elles sont bordées de jaune en dehors, et portent sur leurs barbes internes une tache jaune, large et allongée; les plumes de la queue sont irrégulièrement rayées de brun et de jaune. L'œil est brun clair, entouré d'un cercle nu rouge-vermillon; la gorge est jaune, entourée et tachetée de rouge foncé; le bec brun foncé est rouge à la base; les pattes sont brun foncé.

L'aire de dispersion du pterniste à cou roux s'étend du nord de l'Abyssinie aux pays de Somali; toutefois on ne l'y rencontre jamais à une altitude tant soit peu élevée.

C'est le premier oiseau que l'on trouve quand on se dirige de la côte de la mer Rouge vers les montagnes. Il habite par couples ou par familles les fourrés au bord des torrents, et, plus ces fourrés sont étendus et inextricables, plus il s'y montre en abondance; mais, à partir des premiers contreforts, on cesse de le voir. Il est monogame.

Le francolin d'Afrique ne se montre pas plus à découvert que celui d'Amérique. Comme ce dernier, il est passé maître à la course et il ne se décide à s'enlever que quand on le surprend subitement ou qu'un chien est sur le point de le saisir.

Son vol est assez facile ; il volète d'abord, puis, arrivé à une certaine hauteur, il plane, se rapprochant sous ce rapport du tétras urogalle.

Le cri de cet oiseau est bien celui d'un tétraonidé, quoique souvent il rappelle ceux de la pintade et de la starne grise.

Les mâles sont aussi jaloux que les autres gallinacés. Il n'a pas été possible à l'époque des amours (avril-mai) d'être témoin de leurs combats, mais les cris provocateurs de l'un et les réponses courroucées de l'autre ont suffi aux auditeurs pour se rendre compte de la vivacité du tournoi.

« J'ai trouvé, dit Brehm, un nid dans un buisson très épais, à ras du sol, au milieu de plusieurs troncs d'arbrisseaux. Il était fait de feuilles et de plumes, et renfermait six œufs en tout semblables à ceux d'une petite poule. La femelle trahit elle-même l'existence de son nid.

« A mon approche, elle sortit du buisson, s'éloigna d'une cinquantaine de pas, battit des ailes en criant *hihaerr*, dans l'intention évidente de m'attirer. Je reconnus le buisson et la suivis. Elle s'en alla, sautant, voletant, criant sans cesse, me conduisit de la sorte à environ cinq cents pas, puis, s'élevant tout-à-coup, elle revint au nid. Je ne pus voir le mâle, mais je ne doute point qu'il ne fut dans les environs.

Les pternistes supportent assez bien la captivité en Afrique, mais jamais ils ne se défont entièrement de leur sauvagerie.

CHASSE DU PTERNISTE A COU ROUX

« La chasse de cet oiseau, d'après Brehm, est facile dans la saison des pluies. On va alors le long des lits des torrents et on y tire autant de francolins que l'on veut ; mais il faut les tuer raides sans quoi ils échappent, même à un bon chien, en se glissant dans les buissons. »

A toute autre époque, le pterniste, qui ne se montre presque jamais à découvert, se tient sur ses gardes. Quand un chasseur l'approche, il court rapidement vers le premier buisson, s'y cache, file comme une flèche de ce refuge à un autre, toujours soigneux de se dissimuler, ce à quoi il se sent aidé par la similitude de coloration qui existe entre son plumage et le terrain. Ce n'est que lorsqu'on le surprend brusquement à découvert ou que l'on met un chien alerte sur sa piste chaude qu'il s'enlève avec bruit, pour gagner de suite un autre buisson et puis continuer en courant sa manœuvre habituelle.

Ce tir est des plus faciles, parce que l'oiseau s'envole assez lourdement ; on peut l'exécuter fructueusement avec du plomb numéro 6.

Les indigènes capturent un grand nombre de pternistes à l'aide de filets. On ignore comment et à quelles époques ils opèrent.

La chair de ce francolin est très savoureuse ; c'est un gibier qu'il rappelle beaucoup la pintade.

L'ODONTOPHORE TYPE

L'odontophore type ou à dents, *le capuere* des Brésiliens, une des plus grandes espèces de la famille, présente une longueur de 0m45 et une envergure de 0m49 ; l'aile est de 0m14, la queue de 0m08.

Il a le sommet de la tête brun ; la ligne naso-oculaire se prolongeant jusqu'à la nuque, d'un brun-roux, chaque plume étant finement ponctuée de jaunâtre ; la nuque, le dos, les ailes, la queue, brun-jaune ; toutes les plumes du bas du dos, du croupion et de la queue, d'un jaune-roux ; celles de la face inférieure du corps d'un gris-ardoise, bordées de brun ; l'œil brun, entouré d'un cercle nu d'un rouge de chair foncé ; le bec noir ; les pattes d'un rouge de chair grisâtre. La femelle ne diffère du mâle que par sa couleur plus terne et son dessin moins net.

Cet oiseau habite une grande partie de l'Amérique du Sud et s'y montre surtout commun dans les forêts vierges sur la côte-orientale. Il remplace au Brésil le tétras urogalle d'Europe, et vit au plus épais des bois, par couples d'abord et, plus tard, par compagnies.

Il n'arrive pas jusqu'aux buissons qui recouvrent la côte ; mais, matin et soir, on peut entendre sa voix retentissante au loin dans les grandes forêts, où, au crépuscule, on voit la petite bande perchée sur une basse branche et serrée les uns contre les autres, pendant qu'ils poussent leurs cris perçants.

Le couple, ou la compagnie, cherche sa nourriture parmi les feuilles sèches, tout en marchant, ou bien il cueille sur les arbres des baies et des fruits.

« Nous avons trouvé, dit le prince de Wied, le nid de cet oiseau à terre, au milieu de la forêt; il renferme ordinairement de onze à quinze œufs. Je n'ai jamais remarqué que plusieurs nichassent ensemble, et je ne crois pas qu'ils s'établissent pour cela sur des arbres. »

CHASSE DE L'ODONTOPHORE TYPE

« On chasse le capuere des Brésiliens, dit le prince de Wied, à peu près comme chez nous le tétras urogalle. Quand mes chiens découvraient une compagnie, tous s'envolaient bruyamment, mais pour se poser presque aussitôt sur une branche. On pouvait les tirer du bas de l'arbre; seulement il faut une certaine habitude pour distinguer leur plumage gris-brun au milieu des branches. »

« Burmeister prétend qu'un chasseur, lorsqu'il imite bien son cri, arrive facilement à le tirer. » Il ajoute que sa chair ne vaut pas celle de la perdrix grise, et le prince de Wied d'autre part se borne à la déclarer délicate.

LE LOPHORTYX DE GAMBEL

(CAILLE A CASQUE)

La caille à casque ressemble beaucoup au lophortyx de Californie *(caille huppée, colin de Californie)*; ses couleurs cependant sont plus vives, plus brillantes. Elle a 0m25 de long; l'aile 0m12, la queue 0m10.

C'est Gambel qui, en 1841, a découvert ce bel oiseau sur le versant oriental des montagnes de la Californie; mais sa véritable patrie est sans conteste la province d'Arizona.

« Celui qui veut étudier les mœurs de la caille à casque, mœurs qui semblent être aussi celle de la caille huppée, doit, dit Coues, renoncer à toutes les commodités d'une vie réglée et s'enfoncer dans l'intérieur, à un millier de milles vers l'ouest. Il arrive alors dans un pays désert, où les Indiens Apaches sont encore les maitres souverains, où le blanc ne peut demeurer qu'à condition d'y livrer des combats quotidiens.

« C'est un pays dont on peut dire qu'il représente le désert dans toute sa majesté. Le sol est sillonné d'abîmes béants, de vallées et de ravins profonds; à côté s'élèvent des montagnes gigantesques; tout est recouvert de masses de laves, lancées autrefois par des volcans éteints depuis longtemps et devenus méconnaissables. Il y a des rivières, mais le voyageur peut mourir de soif tout en suivant leurs lits désséchés; quant aux vastes vallées, couvertes d'une

herbe dure et sèche ainsi que de buissons peu élevés, elles souffrent sans cesse du manque d'eau.

« Cette contrée n'en est pas moins le pays des contrastes les plus merveilleux. Les montagnes les plus sauvages enferment des vallées charmantes, humides, toujours vertes et fertiles ; de grandes forêts de pins et de cèdres alternent avec des champs de laves désolés ; les flancs des collines sont recouverts de chênes, de mezquite, de manzanita, tandis que sur les bords des cours d'eau croissent les peupliers laineux, les saules, les noyers, entremêlés d'un lacis inextricable de vignes sauvages, de groseilliers, d'épines vertes, de rosiers et d'autres plantes grimpantes. La faune, la flore, le règne minéral présentent un nouveau type ; l'air lui-même paraît être changé.

« C'est là la patrie de la caille à casque. »

« Les formes pleines et arrondies de cet oiseau excluent toute idée de lourdeur ; son cou et sa queue sont longs sa tête est petite ; les plumes qui la surmontent, élégamment recourbées, lui donnent une grâce incomparable. Sa démarche est légère et facile. Aussi la caille à casque peut-elle être classée en tête des oiseaux d'Amérique pour la beauté ; mais elle a encore d'autres avantages : le parfum agréable, le goût savoureux de sa chair font les délices des gourmets. »

Dans l'Arizona, les cailles à casque habitent toutes les localités, à l'exception des grandes forêts de conifères ; elles aiment mieux cependant les buissons épais et surtout les fourrés de saule, qui bordent les cours d'eau.

Cet oiseau, comme ses congénères, se nourrit principalement de graines, baies, fruits et raisins, sans compter les sauterelles, les coléoptères et les mouches qu'il ne dédaigne pas.

Il a trois cris bien différents : le cri d'appel ordinaire, simple, clair, assez harmonieux, répété plusieurs fois, pouvant se rendre par *tsching tsching ;* le cri amoureux,

sifflement fort clair, assez bien traduit par *kling*; le troisième, très sourd, n'est lancé que quand la femelle couve ou conduit ses petits.

« La saison des amours dure de mai à août; il est donc probable qu'il y a deux ou trois couvées par an. Le nombre des petits varie de huit à vingt.

« La huppe élégante, la plus belle parure de cet oiseau, se développe de bonne heure; elle existe chez les jeunes, âgés de quelques jours seulement, mais elle n'est formée alors que de trois à quatre plumes et ne devient complète, c'est-à-dire avec huit ou dix, que quand ils peuvent voler.

« Immédiatement après l'accouplement a lieu la mue; elle se fait lentement et peu à peu. Il m'est arrivé très rarement, dit Coues, de tuer une caille à casque qu'on n'aurait pas pu empailler. Les plumes même de la huppe tombent successivement, et on ne trouve presque jamais d'individu qui en soit tout à fait dépourvu. »

Ces oiseaux se reproduisent très bien en captivité; il parait démontré aujourd'hui par les résultats que l'incubation ainsi que l'élevage ne réussissent guère qu'autant qu'ils sont confiés à la pondeuse elle-même. Le mâle se borne à faire bonne garde et à prévenir sa compagne des périls qui peuvent la menacer.

CHASSE DE LA CAILLE A CASQUE (1)

« Arrivé fin juin à l'Arizona, je ne tardai pas, dit Coues, à me convaincre que les cailles à casque y étaient très communes.

« Dans ma première excursion de chasse, je tombai sur une compagnie de jeunes tout nouvellement éclos; mais

(1) Pour cette chasse, copier Coues littéralement nous a paru être ce qu'il y avait de mieux à faire.

ils se sauvèrent et se cachèrent si bien que je ne pus en prendre un seul. Je me rappelle les avoir confondus alors avec la caille de montagne *(oreortyx pictus)* et m'être étonné d'en trouver des jeunes si tard. Ce n'était cependant point pour ces oiseaux une saison bien reculée, puisqu'au mois d'août je rencontrai plusieurs couvées qui venaient à peine de quitter le nid.

« Tant que les petits ont besoin de leurs parents, ils demeurent avec eux ; la compagnie est-elle menacée, chacun se sauve, se tapit en quelque endroit convenable, et il est difficile de les faire lever. Y parvient-on, ils s'envolent en bande serrée, mais pour s'abattre bientôt sur quelque basse branche d'un arbre, sur un buisson ou à terre. Ils y restent immobiles, souvent ramassés les uns contre les autres, et, se croyant bien cachés, ils laissent le chasseur les approcher jusqu'à quelques pas. Plus tard, quand ils ont atteint leur taille définitive, on les voit montrer beaucoup plus de prudence et on ne les aborde plus aussi facilement.

« Une fois adulte, la caille à casque se lève moins brusquement que le colin de Virginie et ne vole pas plus vite ; mais, dès qu'une compagnie a pris son essor et qu'on en a tué un ou deux, il devient presque impossible de faire feu de nouveau, car elle ne se laisse plus arrêter. Se rasant isolément et piétant aussi vite et aussi loin que possible, ces oiseaux ne se lèvent plus ou bien partent hors de portée. Par ces allures, ils fatiguent non-seulement le chasseur, mais encore les chiens, dont les meilleurs alors ne sont pas d'une grande utilité. Souvent, il est vrai, on arrive à en tirer un ou deux à la course, ce qui n'est pas bien glorieux pour un véritable Nemrod, quoique ces raccrocs n'en gonflent pas moins la carnassière. »

Le vol de cet oiseau est rapide, mais toujours en ligne droite ; un tireur exercé doit donc l'abattre facilement avec du plomb numéro 8, tout au plus avec du numéro 6.

LE LOPHOPHORE

RESPLENDISSANT

Cet oiseau, que les premiers naturalistes qui l'ont décrit avaient nommé *faisan Impey*, que les naturels nomment *montaul* ou *monaul*, est peut être le plus beau de tous les gallinacés.

Le mâle a 0m72 de long et 0m91 d'envergure ; l'aile 0m31, la queue 0m23. La femelle moins brillante est un peu plus petite.

« Le lophophore resplendissant est, dit Brehm, d'une beauté remarquable et difficile à décrire. Sa tête est comme surmontée d'un bouquet d'épis d'or d'un beau vert métallique, ainsi que la gorge. Il a la nuque rouge-pourpre ou carmin, avec tout l'éclat du rubis ; le bas du cou et le dos d'un vert de bronze, à reflets dorés ; le manteau, les couvertures supérieures des ailes et de la queue d'un vert violet ou bleuâtre ; la face inférieure du corps noire, à reflets verts et pourpres au milieu de la poitrine, terne et foncée au ventre ; les rémiges noires, les rectrices d'un brun-cannelle ; l'œil brun, entouré d'un cercle nu bleuâtre ; le bec couleur de corne foncée ; les pattes d'un vert sale. »

C'est sur les monts Himalayens, depuis les premiers contreforts qui descendent vers l'Afghanistan jusque dans

le Sikim et le Boutan, à une altitude de 2,000 à 3,300 mètres au-dessus du niveau de la mer, qu'habite ce splendide oiseau.

A partir des premières cimes qui dominent la plaine et atteignent la limite des forêts, partout on rencontre le monaul. Pendant l'été, on le voit rarement, à cause des lianes dont la végétation luxuriante empêche le regard de plonger dans la profondeur des bois, mais on peut, surtout le matin et le soir, le découvrir au voisinage des champs de neige. Lorsque les froids arrivent, faisant tomber les feuilles, la forêt semble remplie de ces oiseaux. C'est le moment où ils se réunissent en grandes bandes; et, si l'hiver est rigoureux, on voit les femelles et les jeunes aller alors dans les champs, se rapprocher même des villages, tandis que les vieux mâles ne quittent jamais les forêts, que les autres regagnent dès l'arrivée du printemps.

Du mois d'avril jusqu'à l'entrée de l'hiver, cet oiseau se montre craintif et prudent; mais, sous l'influence du froid et de la neige qui lui rendent plus pénible la recherche de sa nourriture, il se départ un peu de sa circonspection, même dès le mois d'octobre.

Le vol du monaul est très singulier; quand il lui faut franchir un long espace, on le voit glisser dans l'air sans battre des ailes, se bornant à agiter ses rémiges d'un mouvement tremblotant. C'est alors qu'il apparaît dans toute sa splendeur.

Son cri est un sifflement plaintif, que l'on entend au loin dans la forêt tout le jour, notamment soir et matin. Dans la saison froide, les bandes, un peu avant de se percher sur des arbres ou sur des rochers pour y faire leur nuit, ne manquent jamais de lancer leurs voix sifflantes et gémissantes.

Le monaul se nourrit de racines, de feuilles, de jeunes pousses d'herbes, de toute espèce de baies, de noix, de

graines, d'insectes; en automne, il chasse ces derniers dans les feuilles sèches; en hiver, il va souvent paître dans les champs de blé et d'orge. Son bec est du reste parfaitement conformé pour fouir le sol.

La saison des amours commence avec le printemps. La femelle construit son nid sous un buisson, dans une touffe d'herbes, et y pond cinq œufs. Les jeunes éclosent à la fin de mai. Après le rapprochement, le mâle ne semble nullement s'inquiéter de sa compagne et de sa progéniture.

« Il n'est pas surprenant, dit Brehm avec raison, qu'un oiseau si remarquable par la richesse de son plumage, ***si précieux par la saveur et le volume de sa chair***, ait excité le zèle des ornithologistes, et, en effet, plus d'une tentative a été faite pour son introduction et sa reproduction en Europe. »

Cependant les lophophores sont rares dans nos jardins zoologiques et leur prix est très élevé; on en achète tant qu'on veut aux Indes, mais, habitués à l'air vif des montagnes, ils ne supportent pas le séjour de la plaine et périssent presque tous pendant la traversée. Les adultes qu'on peut amener sains et saufs s'acclimatent bien, résistent à l'hiver comme le faisan et se montrent toujours très craintifs.

On obtient facilement des reproductions; seulement les jeunes, à la mue d'octobre, périssent d'ordinaire, et jusqu'à présent on ne peut citer, paraît-il, que M. Pomme qui soit parvenu à conduire à l'âge adulte deux de ses élèves, grâce à des soins éclairés et à une installation vaste et intelligente.

CHASSE DU LOPHOPHORE

Mountaineer, qui nous a fait connaître les habitudes de cet oiseau en liberté, s'est vu rappeler à l'ordre par quelques-uns de ses confrères regrettant que chez lui le chasseur ait primé le naturaliste. Ce reproche est fondé, mais les disciples de Saint-Hubert se garderont bien de faire chorus avec les fervents amateurs d'histoire naturelle.

« Grâce à ce chasseur-naturaliste, nous savons que ce n'est pas en été qu'il faut, le fusil au poing, poursuivre le monaul dans les forêts feuillues où il se tient, parce qu'il échappe aux regards et qu'alors il ne se montre que bien rarement dans les champs de neige, matin et soir tout au plus, ce qui ne permet qu'un coup de feu par hasard, tandis que l'hiver, les lianes et les plantes perdant leurs feuilles ou se desséchant, on voit clair dans la forêt, qui paraît remplie de ces oiseaux (1).

« C'est à ce moment que les monauls se réunissent en grosses bandes et qu'en plusieurs endroits il est facile en un seul jour d'en faire lever une centaine au moins. On les tue alors courant sous bois ou perchés. Dans ce dernier cas, si la plupart des oiseaux d'une troupe se sont branchés sur le même arbre, ce qui arrive souvent, et si le chasseur s'approche doucement, il peut faire feu sur un, puis sur un second, et ainsi de suite assez longtemps,

(1) Au milieu d'octobre déjà, le monaul se montre plus souvent dans les endroits dégarnis de buissons et ne cherche plus autant à se dérober aux regards.

parce qu'alors ces oiseaux, suivant Mountaineer, semblent ne pas s'effrayer du bruit de la détonation.

« Quand on chasse le monaul en forêt, il s'envole silencieusement, sans courir auparavant, mais, dans les prairies et les clairières, il piette toujours vite avant de prendre l'essor, s'il n'est pas poursuivi de trop près. Se lève-t-il alors, c'est bruyamment et en lançant un sifflement perçant qu'il répète jusqu'à lassitude et qu'il fait suivre souvent de son cri plaintif ordinaire. Lorsqu'on a fait partir de terre un ou deux monauls, tous les autres deviennent attentifs à leurs cris; s'ils appartiennent à leur bande, ils se lèvent aussi tous à la fois; autrement, ils ne s'envolent que successivement et un à un. En hiver, ces oiseaux se montrent d'habitude plus indépendants; chacun se garde bien, mais ne part que s'il a été effrayé lui-même par le chasseur. »

Voici les seuls renseignements certains que nous puissions donner aux amateurs qui seraient tentés par la séduisante perspective d'aller peloter les lophophores resplendissants sur les monts Himalayens. A quoi cependant nous ajouterons que de près le plomb numéro 6 peut suffire pour abattre cet oiseau, mais qu'à vingt-cinq mètres il faut déjà du numéro 4.

LE
TRAGOPAN MÉLANOCÉPHALE

Cet oiseau, nommé vulgairement *jewar*, *napaul* et *faisan cornu*, a de 0^m74 à 0^m77 de long et presque un mètre d'envergure; l'aile est de 0^m29, la queue de 0^m27.

Caractérisé surtout par son ventre noir, le faisan cornu a les plumes de la tête noires, à pointe rouge; la nuque, le devant du cou et le pli de l'aile d'un rouge écarlate; les plumes du manteau d'un brun foncé, parcourues de raies noires très fines, irrégulières et parsemées de petites taches en forme d'œil, blanches, entourées de noir; les plumes de la poitrine et du ventre noires, comme hachées de rouge sombre, et pointillées de blanc; les rémiges noirâtres, rayées et tachetées de brun; les rectrices rayées de brunâtre et de noir jusque vers la pointe, qui est d'un noir uniforme; l'œil brun; le cercle circumoculaire d'un rouge vif; les cornes d'un bleu clair; la gorge pourpre en son milieu, avec des taches latérales d'un bleu clair, et bordée d'un liseré couleur de chair; le bec couleur de corne foncée; les pattes rougeâtres. La femelle, à couleurs moins vives, est d'un dixième environ plus petite que le mâle.

Des quatre espèces de tragopans trouvées à ce jour,

deux habitent la Chine; la troisième, le tragopan satyre, se tient dans l'est de l'Himalaya, dans le Népaul et le Sikim, tandis que la quatrième, le tragopan mélanocéphale, ne se rencontre que dans l'ouest de cette même chaine à partir du Népaul. Cette dernière est la seule dont les mœurs et habitudes soient connues, et c'est encore à Mountaineer que nous en sommes entièrement redevables.

« Ce superbe oiseau, dit-il, se tient dans les forêts les plus sombres et les plus épaisses des hautes montagnes, fort peu au-dessous de la limite des neiges. En hiver, il descend plus bas, et vient se fixer dans les endroits les plus touffus des forêts de chênes, de noyers et de morindes, où dominent les bois et où les bambous de montagne forment entre les arbres des fourrés impénétrables. C'est là qu'on le trouve par petites compagnies de deux, trois, et jusqu'à une douzaine d'individus, qui cependant ne constituent pas des réunions intimes; ils sont au contraire dispersés sur une étendue plus ou moins grande de la forêt, où invariablement ils passent la nuit sur les arbres.

« Chaque compagnie semble revenir tous les ans au même endroit et s'y fixer, bien que le sol soit couvert de neige. Si une violente tempête ou quelque autre circonstance la force à émigrer, elle se dirige vers une vallée boisée, une petite forêt, un point couvert de bois peu élevés.

« Au printemps, quand la neige commence à fondre, ces oiseaux quittent leurs quartiers d'hiver; ils se séparent alors et se répandent dans les endroits les plus retirés, les plus tranquilles des forêts, dans la zône des bouleaux et des rhododendrons blancs, montant jusqu'à la limite supérieure de la forêt. Silencieux comme en hiver, ils ne font entendre leur voix que lorsqu'on les trouble.

« Leur vol très rapide est accompagné d'un bruissement particulier qui permet de reconnaître l'oiseau, même sans le voir.

« Le tragopan mélanocéphale se nourrit de feuilles, de bourgeons, surtout ceux des chênes et des buis ; il mange en outre des racines, des fleurs, des baies, des graines, des insectes.

« En avril, l'accouplement a lieu. C'est alors qu'on rencontre le plus de mâles parce qu'ils sont à la recherche d'une compagne, et aussi seulement qu'ils crient toute la journée. Perchés à ce moment sur une branche ou sur un tronc d'arbre renversé, ils semblent avoir moins souci d'être vus.

En temps ordinaire, cet oiseau, quand on l'effraye, pousse des cris plaintifs qui ressemblent au bêlement d'un jeune agneau et qu'on peut rendre par *wae wae wae ;* ces sons au début se suivent lentement, bien détachés l'un de l'autre ; peu à peu, ils se précipitent, se confondent, et à ce moment l'oiseau s'envole. Le cri d'amour, presque semblable, se distingue cependant par une bien plus grande acuité de son qui permet de l'entendre à près de deux kilomètres, et puis en ce qu'il ne se compose que d'une syllabe, *wae*, lancée avec force, comme le bêlement d'une chèvre égarée. »

Mountaineer ne parle pas du mode de reproduction ; il dit seulement qu'après la saison des amours chaque famille demeure en un endroit, et émigre peu à peu vers ses quartiers d'hiver, où elle n'arrive qu'en novembre lorsque les forêts des montagnes sont buissonneuses. »

Les tragopans sont très faciles à apprivoiser. Les adultes même perdent bientôt toute crainte, toute timidité, et finissent par manger dans la main de leur maître. Si on leur donne un espace convenable, ils se reproduisent, et l'élève des petits n'est pas plus difficile que celle des faisans. On peut donc espérer de faire bientôt plus ample connaissance avec ces superbes oiseaux.

CHASSE DU TRAGOPAN MÉLANOCÉPHALE

« Là où il n'est pas beaucoup chassé, dit Mountaineer, le jewar n'est pas fort craintif et ne se lève que quand on l'approche de trop près. Il préfère se sauver en glissant, en rampant dans les buissons, et ne s'envole que pour gagner un arbre. Il crie tout le temps qu'il court et jusqu'à ce qu'il se soit caché dans le feuillage.

« Plusieurs jewars sont-ils réunis, tous se mettent à crier à la fois et se sauvent dans diverses directions, les uns courant, les autres volant. A la première alerte, ils se réfugient sur l'arbre le plus voisin ; mais, s'ils ont été souvent poursuivis, ils s'enfuient plus loin et d'ordinaire en descendant la montagne. On remarque du reste que, là où on les chasse fréquemment, ils deviennent plus prudents et finissent même par surpasser en ruse tous les autres oiseaux. Dès qu'ils remarquent alors l'approche de l'homme, ils crient une ou deux fois et vont se cacher si bien dans le feuillage touffu d'un arbre qu'on ne peut les découvrir que par hasard. »

Il résulte pour nous de ces renseignements que la chasse des jewars est moins fructueuse que celle des lophophores, qu'elle est presque semblable et que le même numéro de plomb peut suffire. Nous ajouterons qu'il est fort à présumer qu'il n'existe point de différence bien sensible entre la chair de ces deux oiseaux, vu la similitude absolue de nourriture.

Les tragopans, que l'on trouve à acheter dans le pays et qui sont vivants, ont été certainement pris aux piéges. Nous ignorons comment procèdent les indigènes.

L'ARGUS GÉANT

Connu depuis 1780 par des peaux préparées qui excitèrent alors une admiration générale en Europe, cet oiseau, que personne n'a cherché à habituer à un régime qui permît de nous l'amener vivant, reste pour presque tout le monde un être plus ou moins ignoré.

Il a 1m80 à 2m00 de long, sur lesquels 1m30 appartiennent aux rectrices médianes; l'aile proprement dite mesure 0m47 et la plus longue plume de l'avant-bras 0m78. La femelle est un peu plus petite.

Le plumage de l'argus géant (1) est remarquable, moins par la vivacité des teintes que par l'élégance du dessin. Il y a là un mélange de couleurs chatoyantes, de points blancs encadrés de noir ou de jaune, une profusion merveilleuse d'yeux éclatants de blancheur et moirés harmonieusement, que la plume ne saurait décrire avec exactitude ; il suffit de voir un sujet monté pour s'en convaincre complètement. Le plumage de la femelle est moins accentué et plus simple.

Cet oiseau, tout à fait propre à quelques îles de la Malaisie, habite les forêts les plus épaisses de Sumatra, où il est assez commun.

On le rencontre ordinairement par paires, bien que les

(1) On a décrit dernièrement deux nouvelles espèces d'argus d'après des peaux ; mais on ne sait si leur existence, en tant qu'espèces, est bien justifiée.

indigènes, qui le nomment *kuau*, disent qu'il vit en polygamie. Ils prétendent aussi qu'il joue le *galangan*, c'est-à-dire qu'il danse par orgueil, comme le paon.

L'argus, en liberté, se nourrit d'insectes, de limaces, de vers, de bourgeons et de graines; pour ces dernières, rien cependant n'est moins sûr.

Tant que l'amour ne l'excite point, il a le port et les allures du paon, rabat ses ailes contre le corps et étend sa queue horizontalement; mais, lorsque vient cette saison critique, il se montre dans toute sa beauté, marchant fièrement, les ailes entr'ouvertes et traînant à terre, la queue relevée, et dansant au milieu des clairières. C'est alors qu'on entend le cri singulier, ronflant, par lequel il appelle les femelles, qui ne ressemble en rien à son cri plaintif ordinaire *kuau*.

La femelle, dans un nid grossièrement construit et caché sous un buisson, dépose de sept à dix œufs, un peu plus petits que ceux de l'oie domestique. Les jeunes n'acquièrent toute leur splendeur qu'après plusieurs mues.

Pris dans ses forêts natales, l'argus captif s'apprivoise, mais ne vit guère qu'un mois. Blyth mentionne cependant sa présence dans une collection à Barakpore, et un oiseleur expérimenté affirme qu'il ne supporte pas la captivité parce qu'on s'entête aux Indes à lui donner des graines pour nourriture, bien qu'il soit insectivore. Si cela est vrai, nous verrons bientôt des argus vivants en Europe.

CHASSE

Les Indigènes capturent cet oiseau avec des collets; ils le vendent, mort ou vivant, de un à deux florins d'Autriche. Sa chair a le goût de celle du faisan ordinaire.

Il est à présumer que la poursuite au fusil doit singulièrement ressembler aux chasses des lophophores, tragopans et paons spicifères.

LE PAON SPICIFÈRE

Le paon vulgaire habite les Indes et Ceylan; on ne connait pas encore la patrie du paon noir découvert depuis; quant au paon spicifère qui va nous occuper, il ne se trouve que dans l'Assam et les îles de la Sonde.

Nommé aussi *paon mutique*, *paon géant*, cet oiseau, connu depuis plus longtemps que le paon vulgaire, est d'un dixième environ plus grand que lui (1) et le surpasse en beauté.

Il est élancé; ses tarses sont hauts; les plumes de sa huppe offrent des barbes plus larges, disposées en épis. Il a le haut du cou et la tête d'un vert émeraude; les plumes du bas du cou d'un vert-bleu bordé de vert doré; les plumes de la poitrine d'un vert métallique à reflets dorés; celles du ventre d'un gris brunâtre; les couvertures des ailes d'un vert foncé; les rémiges brun-cuir, avec les barbes externes marbrées de gris et de noir; les rémiges secondaires noires, à reflets verdâtres; les grandes couvertures de la queue semblables pour la longueur et la disposition des couleurs à celles du paon commun, mais encore plus belles; l'œil gris-brun, entouré d'un cercle nu bleuâtre; les joues jaune-ocre; le bec noir; les pattes grises. La

(1) Voici ses dimensions; longueur 1m40 environ; l'aile est de 0m55 et la queue de 1m52.

femelle ressemble au mâle, mais n'a pas la queue longue.

Les paons habitent les forêts, les jungles, surtout en montagne ; on les trouve plus souvent dans les couverts entourés de terrains en culture ou coupés par des ravins que dans les grands massifs boisés.

Ils sont extraordinairement nombreux et on les voit par centaines à la fois, là où ils ne sont pas inquiétés, surtout par les Européens. D'habitude cependant ils ne forment que des bandes de trente à quarante, qui du reste suffisent plus que largement à empêcher leurs voisins par des cris presque continuels de dormir en paix.

« Cet oiseau, qui passe invariablement la nuit sur les arbres, ne se montre de jour dans toute sa splendeur que lorsqu'il est perché ; sa queue, tantôt à moitié cachée dans les feuilles, tantôt étalée, forme à l'arbre un singulier ornement. »

Son régime est aussi bien animal que végétal. Il mange de tout comme les poules ; mais, grâce à sa vigueur, il est en état de s'emparer d'animaux assez forts et de dévorer *(ou tout au moins tuer)* des serpents d'une certaine taille. Lorsque les jeunes céréales sortent du sol, ces oiseaux vont en masse et régulièrement piquer le vert, et, quand mûrissent les baies des pipuls, ils s'en gorgent tellement que leur viande en prend un goût amer très prononcé.

C'est généralement aux environs de notre printemps que les paons se reproduisent. On trouve d'ordinaire le nid sur un lieu élevé et sous un grand buisson dans la forêt ; composé de quelques ramilles et de feuilles sèches, il est grossièrement construit. La ponte est de quatre à huit œufs d'après Jerdon, de douze à quinze suivant Williamson ; la femelle les couve avec une grande ardeur et ne les abandonne qu'à la dernière extrémité.

Les paons, ayant déjà un certain âge, supportent sans peine la captivité ; les jeunes au contraire sont difficiles à élever.

CHASSE DU PAON SPICIFÈRE

On chasse tous les paons absolument de la même manière.

Cet oiseau paraît redouter bien plus le chien et les grands carnassiers que l'homme. Les chiens sauvages, les tigres l'ont fait passer par de rudes épreuves. Un chien est-il sur sa trace, il se perche le plus vite qu'il peut et ne se laisse pas facilement déloger, même quand le chasseur s'avance, tandis que, s'il n'a affaire qu'à des hommes seuls, il cherche le plus possible son salut dans la course, et ne s'enlève d'un vol lourd et bruyant qu'après avoir gagné une certaine avance.

On ne saurait dire que cet oiseau soit un des gibiers les plus recherchés des Indo-Européens; cependant aucun chasseur, à ses débuts du moins, ne résiste à la tentation de lui envoyer un coup de fusil, qui ne porte presque toujours que sur sa longue queue *tirant encore plus l'œil que celle du faisan;* mais les paons sont si communs, leur chasse est si facile que les plus novices parviennent à en abattre quelques-uns. Seulement, ils ne tardent pas à reconnaître par expérience que, neuf fois sur dix, un paon blessé à l'aile et dont les pattes sont intactes est perdu invariablement pour qui n'a pas un excellent chien, la fuite de cet oiseau étant alors d'une incroyable rapidité.

Aux Indes, les vieux chasseurs reconnaissent l'approche du tigre aux allures de ces oiseaux.

Dans les localités où les paons ne sont point regardés comme des êtres sacrés, on en capture un très grand nom-

bre avec des collets, des filets et autres piéges, et on les amène vivants au marché.

De près, cet oiseau se tue fort bien avec du plomb numéro 8; de vingt à vingt-cinq ou trente mètres il faut du numéro 6; plus loin, le numéro 4 est indispensable.

La chair des vieux est tout au plus bonne pour faire du bouillon, mais celle des jeunes se montre très délicate et a un fumet sauvage fort agréable.

LES PINTADES

(NUMIDA)

Les pintades proprement dites, types de la famille des numididés, ont au sommet de la tête un tubercule calleux plus ou moins prononcé et deux caroncules ou barbillons à la mandibule inférieure; leur cou est plus ou moins dénudé de plumes.

On connaît plusieurs variétés ou espèces vivant à l'état sauvage : la pintade commune, souche de notre oiseau domestique ; la pintade à casque ; la pintade ptilorhynque ou à pinceau, sans compter deux autres qui ont été décrites, qui vivent dans l'ouest de l'Afrique et qui sont à peine étudiées. Ces oiseaux ont généralement 0m60 de long, l'aile 0m27 et la queue 0m19.

Tous les numididés sont originaires de l'Afrique, où la pintade à casque pullule dans le sud et l'est, tandis que la pintade commune se tient dans l'ouest (1) et que la pintade ptilorhynque se montre très abondante dans le nord-est. C'est principalement à cette dernière qu'il faut appliquer ce que nous allons dire de la vie de ces oiseaux en liberté.

(1) La pintade commune est repassée à l'état sauvage dans l'Amérique centrale et, dit-on, dans les îles de la Sonde ainsi que dans les Indes occidentales.

Tous semblent avoir le même genre de vie. Il leur faut des localités couvertes, des buissons et des taillis laissant entre eux des espaces nus. Les vallées broussailleuses, les forêts dont le sol est peuplé d'arbustes, les steppes où ne croissent pas seulement de hautes herbes, les plateaux élevés des montagnes, les versants à végétation luxuriante, peu escarpés mais comme semés de roches, sont des endroits qui conviennent parfaitement aux pintades.

On ne saurait sans réserve les qualifier d'oiseaux sédentaires ; car, à certaines époques, il s'en trouve dans des forêts et des steppes où on n'en voit point d'habitude, et Kirk dit expressément que dans l'est de l'Afrique, au commencement de la saison des pluies, elles se retirent à l'intérieur des terres, s'y séparent et se reproduisent.

La pintade a des instincts sociaux très développés ; aussi est-il fort rare de rencontrer un couple isolé, tandis que des familles de quinze à vingt individus s'observent couramment, et que l'on voit même des compagnies de plus d'une centaine. Ces groupes ont chacun pour guide un vieux chef qu'ils suivent aveuglément ; dispersés en face d'un danger, ils se rallient vite à sa voix.

Tous ces oiseaux passent la nuit sur des points élevés. Ils préfèrent les grands arbres au bord d'un cours d'eau, par la raison qu'il est très difficile de les en déloger ; ou bien, le soir venu, ils grimpent dans les montagnes, le long des parois rocheuses, et s'établissent pour dormir en sécurité sur des pointes et des arêtes de roches inaccessibles aux carnassiers.

Le vol peu soutenu de la pintade est tout particulier ; elle donne à l'essor des coups d'aile vibrants, puis elle glisse un instant dans l'air, comme en planant.

Sa course, à terre, n'est pas assez rapide pour la soustraire à la poursuite d'un carnassier agile ; mais, grâce à son plumage sombre, elle peut échapper à sa vue au milieu de pierres ayant la même teinte.

Le cri de ces numididés, semblable au son d'une trompette, est fort difficile à décrire. Ils le poussent à plusieurs reprises, surtout le matin et le soir. Aussi, pour peu qu'ils soient nombreux, leur cantonnement est-il promptement connu.

Le régime varie avec les saisons. Au printemps, lors des pluies, ces oiseaux se nourrissent principalement d'insectes, de sauterelles surtout. Plus tard, ils mangent des baies, des feuilles, des bourgeons, des pousses d'herbes, des graines de toute espèce.

On n'a pu jusqu'à ce jour observer le mode de reproduction des pintades, mais on sait que la femelle pond, au milieu d'une épaisse touffe d'herbes, depuis douze jusqu'à vingt œufs.

L'incubation semble durer vingt-cinq jours. Peu après l'éclosion, les jeunes picorent aux alentours avec les parents. Leur croissance est rapide, et, dès qu'ils ont atteint la moitié de leur taille définitive, ils sont en état de les accompagner partout et de se percher avec eux sur des arbres pour la nuit.

Les pintades sauvages n'arrivent jamais à être aussi privées que les poules domestiques. Même dans leur patrie, on ne réussit pas toujours à faire reproduire les captives; chez nous, à plus forte raison, les tentatives ont eu peu de succès; cela tient-il à l'habitude que l'on a de ne donner qu'un seul mâle à plusieurs femelles ? Nous croirions avec Brehm que cette manière de procéder est en opposition avec le naturel de ces oiseaux et qu'il y a lieu dès lors d'y renoncer.

La chair des pintades est excellente et de haut goût. Si les vieilles se montrent souvent un peu dures, en revanche les jeunes, qui ont atteint la moitié et plus de leur développement, fournissent des rôtis tendres et délicieux

---

CHASSE DES PINTADES

Ces malheureux oiseaux sont décimés par tous les féliens d'Afrique, le léopard, le guépard, le lynx-caracal et le chat sauvage, sans compter les renards et chacals qui en détruisent énormément. Viennent ensuite les mustélidés faisant ventre des œufs, des poussins, et puis, pour couronner l'œuvre, apparaissent les grands et moyens rapaces, pour lesquels la pintade est une proie facile à capturer. A qui croirait que voilà tout, il nous faut bien dire que la dent des reptiles ne saurait être négligée, puisque Brehm a trouvé une pintade adulte dans l'estomac d'un boa de 2^{m}60 de long.

Le chasseur qui affûte ou qui cherche à approcher ces oiseaux n'est pas pour eux un ennemi bien terrible, parce que, malgré mille précautions minutieuses, il ne réussit que très rarement à faire feu à bonne portée, et encore presque toujours dans de mauvaises conditions de succès, par la double raison que les poursuites continuelles dont ils sont l'objet rendent ces oiseaux très craintifs, très méfiants, et qu'à une certaine distance le plomb souvent ne fait que glisser sur leur plumage épais, serré, fort résistant.

Ce mode de chasse ne valant rien, il faut changer son fusil d'épaule et tirer parti de ce que l'on sait; or, les pintades, qui ont une peur bleue de tous les quadrupèdes en général, sont mises complètement hors d'elles mêmes par la vue d'un chien, vue qui leur fait négliger à tel point la présence de l'homme qu'on peut quelquefois alors les saisir avec la main. Cette terreur extraordinaire s'explique

par le fait que ces oiseaux, incapables d'un vol soutenu, se fatiguent très vite dans l'air, sont dès lors forcés promptement de prendre terre où, nonobstant la rapidité de leur course, ils ne peuvent échapper à un chien agile et pourvu d'un bon nez.

Si donc le chasseur, mettant à profit cette connaissance, emmène avec lui son fidèle compagnon et le lance sur la piste toute chaude des pintades venant de se poser, il verra ces oiseaux se brancher de suite et il s'approchera tant qu'il voudra de l'arbre, où il choisira sa victime tout à son aise. Effrayée par la détonation, la bande s'envolera, mais, ne prenant point terre par peur du chien, elle gagnera un autre arbre et la manœuvre se continuera ainsi jusqu'à destruction complète.

Les habitants des steppes du Kordofahn s'emparent souvent avec leurs rapides lévriers des pintades qui courent à terre, surtout en lançant ces chiens au moment où elles vont prendre leur essor.

« A la Jamaïque, on sème sur les places fréquentées par ces oiseaux des grains imbibés de rhum ou de liqueur de cassave ; ils les avalent, s'enivrent, perdent toute conscience, titubent et vont enfin se poser à un endroit où ils se croient en sûreté. Le piégeur, qui les a attentivement suivis de l'œil, va alors les ramasser, et souvent il en trouve qui sont morts.

LES DINDONS SAUVAGES

Le genre ne compte que deux espèces : le dindon vulgaire et le dindon ocellé. Ce dernier, malgré sa splendide et curieuse coloration, ne sera pas visé dans la présente étude, ses mœurs étant fort peu connues. Nous nous contenterons de dire qu'elles sont probablement les mêmes que celles du premier, que sa taille semble pareille et qu'enfin il habite la baie de Honduras.

Le dindon vulgaire a $1^{m}15$ de long, une envergure de $1^{m}56$ environ, l'aile de $0^{m}50$ et la queue de $0^{m}41$. Il pèse en moyenne de huit à neuf kilogrammes, tandis que la poule n'arrive à six que bien rarement.

« Le mâle a le dos d'un brun jaunâtre à éclats métalliques, avec une large bordure d'un noir velouté sur chaque plume ; le bas du dos et les couvertures de la queue d'un brun foncé, rayés de vert et de noir ; la poitrine d'un brun jaunâtre ; le ventre et les cuisses brunâtres ; le croupion noirâtre ; les parties nues de la tête et du cou d'un bleu de ciel clair, et bleu d'outre-mer au-dessous de l'œil ; les verrucosités d'un rouge laque ; l'œil bleu-jaune ; le bec couleur de corne blanchâtre ; les pattes d'un violet pâle ou rouge laque. »

L'aire de dispersion de cet oiseau, d'après l'illustre naturaliste américain (1), auquel nous emprunterons presque tout ce qui suit, est assez étendue.

(1) Audubon, loc. cit., pages 27 et suivantes.

« Les portions non encore défrichées des Etats d'Ohio, de Kentucky, d'Illinois et d'Indiana; une immense étendue de pays, au nord-ouest de ces districts, sur le Mississipi et le Missouri, et les vastes contrées dont les eaux viennent se déverser dans ces deux fleuves, depuis leur confluent jusqu'à la Louisiane, et qui renferment les parties boisées de l'Arkansas, du Tennessée et de l'Alabama, telles sont les régions où abonde ce magnifique oiseau. Il est moins commun en Géorgie et dans les Carolines, devient encore plus rare dans la Virginie, et maintenant c'est à peine si l'on en voit à l'est de ces derniers Etats. Enfin on en trouve tout le long de la chaîne des monts Alléghanys.

« Le dindon sauvage n'émigre qu'irrégulièrement et ce n'est qu'irrégulièrement aussi qu'il va par troupes, qui se suivent les unes et les autres et finissent par inonder les districts les plus abondants en graines et fruits des riches vallées de l'Ohio et du Mississipi. Ces migrations n'ont rien de périodique, mais couvrent une vaste étendue de pays.

« Elles s'exécutent à pied; les ailes ne sont de mise que pour traverser une rivière ou pour échapper à un carnassier. S'agit-il de franchir un large cours d'eau, tous ne le font pas au vol d'une seule traite; plusieurs tombent à l'eau, mais, nageant avec vigueur, ils atteignent l'autre bord, et on peut affirmer que sur deux cents un seul au plus se noie.

« Lors de ces migrations, les mâles, groupés à part de dix jusqu'à cent, cherchent ensemble leur nourriture, tandis que les femelles, suivies de leurs jeunes parvenus alors aux deux tiers de leur croissance, s'isolent ou bien se réunissent avec d'autres familles jusqu'au nombre de quatre-vingt à quatre-vingt-dix. Dans tous les cas, elles évitent soigneusement le contact des mâles parce qu'ils tueraient tous les petits de leur sexe.

« Quand ces émigrants sont parvenus aux lieux où la

nourriture abonde, ils se fractionnent en plus petites troupes composées d'individus de tout âge et de tout sexe confusément mêlés, et dévorent tout devant eux. Cela arrive vers le milieu de novembre. Parfois ils deviennent si familiers après ces longs voyages qu'on en a vus s'approcher des fermes, se réunir aux volailles domestiques et entrer dans les étables et dans les granges pour y chercher à manger. Rôdant ainsi à travers des forêts et vivant de leurs produits, ils passent l'automne et une partie de l'hiver. »

Ce qui rend possible une émigration si lointaine, c'est la rapidité soutenue de la marche des dindons. Bien que leur manière de courir, en se jetant de çà et de là et en se dandinant, paraisse fort gauche, elle ne leur en permet pas moins de devancer tout autre animal. « Souvent, dit en effet Audubon, quoique monté sur un bon cheval, il m'a fallu renoncer à les atteindre après une poursuite de plusieurs heures. »

Ces oiseaux se nourrissent d'herbe, de blé, de fruits et baies de toute sorte. On trouve encore souvent dans leur jabot des hannetons, des grenouillettes et de petits lézards. Bien qu'assez voraces, ils peuvent supporter une abstinence de trois à quatre jours et même plus ; car, lorsqu'après une grande chute de neige la gelée survient et forme une croûte dure à la surface, on les voit rester tout ce temps immobiles sur leurs branches.

« Dès le milieu de février, l'instinct de la reproduction commence à exercer sur eux son empire. Les femelles se séparent et s'éloignent des mâles. Ceux-ci les poursuivent hardiment et se mettent à glouglouter ou à marquer sur d'autres tons leur enivrement. Puis viennent les combats qui parfois se terminent par la mort d'un des deux rivaux. Le vainqueur s'apparie alors avec la femelle, et cette union est formée pour toute la saison, ce qui n'empêche pas ledit vainqueur de courir les aventures autre part. Après ce

rapprochement plus ou moins multiple, les poules suivent leur coq favori et se perchent dans son voisinage immédiat, sinon sur le même arbre, jusqu'à ce qu'elles commencent à pondre.

« A ce moment, d'elles-mêmes, elles s'éloignent pour sauver leurs œufs des atteintes du mâle, qui les briserait infailliblement, et ne lui accordent plus que quelques instants chaque jour, ce qui le rend fort maussade.

« C'est alors que les coqs tombent dans une grande maigreur, se séparent des femelles pour se refaire et reprendre des forces en se purgeant avec certaines herbes et en se livrant à moins d'exercice. Après quoi ils se réunissent de nouveau et recommencent à parcourir les bois.

« Vers le milieu d'avril, quand la saison est sèche, les poules s'occupent à chercher une place pour déposer leurs œufs.

« Le nid, formé seulement de quelques feuilles sèches, est à terre dans un trou que la femelle creuse au pied d'une souche, ou bien dans la cime tombée de quelque arbre à feuilles mortes; quelquefois il se trouve sous un buisson de sumac et de ronces ou au bord d'un champ de cannes, mais toujours en place sèche. Il renferme ordinairement de dix à quinze œufs et très rarement jusqu'à vingt.

« Quand la poule va pondre, elle s'approche toujours de son nid avec une extrême précaution, presque jamais deux fois de suite par le même chemin, et, avant de quitter ses œufs, elle n'oublie pas de les recouvrir de feuilles, de sorte qu'on peut bien voir l'animal, mais qu'il est très difficile de mettre la main sur le nid.

« Nous ne connaissons point la durée exacte de l'incubation; seulement il est certain que la première quinzaine d'existence est fatale aux jeunes si la bonne et dévouée mère n'a pu complètement les préserver des effets désastreux de la pluie.

« Cette période critique passée, ils peuvent, sous les ailes de la poule, passer la nuit sur quelques basses branches très grosses et échapper ainsi à la dent des carnassiers qui rôdent par les ténèbres.

« Le dindon sauvage pris jeune s'apprivoise très vite et devient même si familier qu'il suit à la voix tout le monde de la maison et qu'on peut le laisser libre dans la basse-cour ; seulement alors il aime mieux pour la nuit le faîte du bâtiment que le poulailler.

« Les doubles plumes longues et tombantes, qui, chez cet oiseau, recouvrent les cuisses et le bas des flancs, sont souvent employées par les femmes de nos colons et de nos fermiers pour faire des palatines ; bien établies, elles produisent un bel effet et sont en outre très confortables. »

CHASSE DU DINDON VULGAIRE

Jour et nuit, ces oiseaux ont à se garantir des attaques des loups, des renards et même des couguars ; nombre de jeunes, qui ne peuvent pas encore se brancher, deviennent la proie de ces carnassiers auxquels les adultes ne paient qu'un faible tribut.

« Des nombreux ennemis du dindon sauvage, au dire d'Audubon, les plus formidables, après l'homme, sont le lynx, le hibou de neige et le grand-duc de Virginie.

« Le lynx suce les œufs et est très adroit à s'emparer des vieux comme des jeunes, ce qu'il exécute de la manière suivante : Quand il a découvert une troupe, il la suit à distance pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il soit bien

assuré de la direction de sa route; alors, par un rapide circuit, il gagne les devants, se met en embuscade et, lorsque les dindons arrivent, il saute sur le plus proche et l'étrangle.

« Quand ces oiseaux sont attaqués par les deux grandes espèces de hiboux mentionnés plus haut, ils doivent souvent leur salut à une manœuvre qui ne laisse pas que d'être remarquable : Comme ils perchent habituellement en société sur des branches nues, ils sont aisément découverts par les hiboux, qui, sur leurs ailes silencieuses, s'approchent et voltigent autour d'eux pour faire une reconnaissance. Cela, néanmoins, s'effectue rarement sans qu'ils soient aperçus par les dindons; et, à un simple *cluck* de l'un d'eux, toute la troupe est avertie de la présence du meurtrier. Aussitôt ils sont debout, attentifs aux évolutions du hibou qui, après en avoir choisi un pour victime, fond dessus comme un trait, et s'en empárerait infailliblement si, à l'instant même, le dindon, baissant la tête et restant immobile, ne renversait sa queue sur son dos. Alors l'agresseur, ne rencontrant plus qu'un plan mollement incliné, glisse le long sans faire de mal à l'oiseau ; et celui-ci, sautant aussitôt à terre, en est quitte pour la perte de quelques plumes. »

Voici venir maintenant le plus terrible ennemi des dindons sauvages, l'homme, qui, affriandé par leur chair abondante et savoureuse, a tout naturellement mis en usage bien des moyens de s'en emparer. Les armes à feu ne lui suffisant pas, il a imaginé des piéges rendant leur capture très facile. C'est encore Audubon qui va nous renseigner sur ces diverses chasses.

« Les bons chiens, dit-il, éventent ces oiseaux, quand ils sont en grandes troupes, à des distances surprenantes, à huit ou neuf cents mètres même. Si le chien sait bien son métier, il s'élance à plein galop et à la muette jusqu'à ce qu'il aperçoive le gibier ; alors, donnant de la voix, il

pousse le plus vite possible au beau milieu de la troupe et la force à s'envoler dans toutes les directions. C'est là un grand avantage pour le chasseur ; car, si les dindons fuyaient tous du même côté, ils quitteraient bientôt leur première retraite et se renvoleraient, tandis qu'une fois bien dispersés, pourvu que le temps soit calme et couvert, un homme au fait de cette chasse peut les retrouver à son aise et les tuer à plaisir.

« Il est parfois très difficile de les voir sur les arbres parce qu'ils y restent complètement immobiles. Si l'on peut en découvrir un accroupi sur sa branche, rien de plus aisé que de s'en approcher, et sans la moindre précaution ; mais, s"il se tient droit sur ses jambes, il faut alors prendre bien garde parce que, dès qu'il aperçoit un homme, le voilà qui part et qui vole souvent à une telle distance que ce serait peine perdue de courir après.

« En hiver, beaucoup de nos chasseurs émérites affûtent ces oiseaux, par une belle lune, sur la branche où ils resteront souvent sans s'effrayer d'une première décharge, et c'est ainsi que des troupes presque entières peuvent être abattues par des tireurs habiles.

« De grandes quantités sont encore détruites au moment, hélas ! où leur chair en vaut le moins la peine, c'est-à-dire au commencement de l'automne, alors que ces oiseaux cherchent à traverser les rivières, ou bien immédiatement après qu'ils ont touché le bord.

« On tue aussi plusieurs dindons d'un seul coup de feu au moment où le maïs commence à sortir du sol et où les dindons viennent à l'envi le déterrer. On ouvre une longue tranchée dans un endroit favorable et on y répand beaucoup de blé plusieurs jours de suite. Quand ces oiseaux ont pris l'habitude d'y venir manger, on charge fort un fusil ou une canardière, qu'on dispose de manière à enfiler la tranchée et que l'affûteur bien caché fait partir par le moyen d'une longue corde, en ayant soin,

juste avant de tirer sur la ficelle, de siffler très fort pour faire lever la tête à toute la troupe. Un brave fermier m'a raconté, ajoute Audubon, qu'il en avait tué neuf ainsi en une fois et que, de tout le reste de l'année, les visiteurs n'avaient pas reparu.

« Enfin, au printemps, on appelle, ou, comme on dit, on *appipe* les dindons en aspirant l'air d'une certaine façon à travers l'un des os qui forment chez eux la seconde jointure de l'aile. On produit ainsi un son qui ressemble à la voix de la femelle. Le mâle y vient et on le tue ; mais c'est là un instrument dont il faut jouer très juste, car ces oiseaux sont bien difficiles à tromper.

« Pour en finir avec la chasse au fusil, il ne nous reste plus qu'à prévenir qu'on ne tue facilement les dindons qu'en les frappant à la tête, au cou et à la partie supérieure de la gorge. Tirés par derrière, ils peuvent encore voler très loin, et on risque fort de les perdre. Ne sont-ils que désailés, bien loin de sautiller et de se débattre sur place à l'instar des autres oiseaux, sans perdre de temps ils détalent et d'un train tel que, si le chasseur n'est pas accompagné d'un chien ayant de bonnes jambes, il peut leur dire adieu.

« On prend par ci par là quelques dindons aux collets, mais la méthode *des cages*, qui les fait capturer vivants, est à la fois la plus commune et la plus fructueuse ; elle mérite donc d'être décrite avec soin.

« La cage se place dans la partie du bois où on a remarqué que ces oiseaux se perchent d'habitude, et on la construit de la manière suivante : On coupe de jeunes arbres de 0^m11 à 0^m13 de diamètre et on les fend en pièces de 4^m00 à 4^m66. Deux de celles-ci sont couchées sur le sol parallèlement et à une distance de 3^m33 à 4^m00 ; deux autres sont pareillement placées en travers, à angle droit au bout des premières ; et ainsi de suite on en couche de nouvelles les unes sur les autres jusqu'à ce que la cons-

truction ait atteint une hauteur d'environ 1m33. On la recouvre alors de semblables traverses de bois distantes de 0m08 ou 0m11 l'une de l'autre; par dessus le tout on met une ou deux grosses souches pour le charger et le rendre plus solide.

« Cela fait, il faut ouvrir une tranchée large et profonde d'environ 0m50 sous l'un des côtés de la cage, dans laquelle elle vient déboucher obliquement et par une pente assez abrupte; puis, on la continue en dehors à une certaine distance, de façon qu'elle atteigne insensiblement le niveau du sol aux environs; enfin, sur une partie de la tranchée en dedans de la cage et touchant à sa paroi, on établit quelques petits bâtons formant une sorte de pont qui peut avoir 0m33 de large.

« La trappe ainsi terminée, le piégeur répand au centre quantité de blé d'Inde; il en met aussi dans la tranchée et a soin d'en jeter çà et là queques poignées au travers du bois; cela se répète à chaque visite qu'il fait à sa cage, après que les oiseaux l'ont aperçue.

« Un dindon n'a pas plutôt découvert la traînée de blé qu'il pousse un *gluck* retentissant et donne avis de cette bonne aubaine à toute la troupe qui s'empresse d'accourir. Ils commencent d'abord par glaner les grains épars aux alentours, puis finissent par s'engager dans la tranchée qu'ils suivent l'un après l'autre en se pressant le long du passage au-dessous du pont. De cette manière, quelquefois toute la troupe entre, mais plus ordinairement cinq ou six seulement, car ces oiseaux sont alarmés par le moindre bruit, même par le simple craquement d'une branche lors des gelées. Ceux qui sont en dedans, après s'être gorgés de grain, redressent la tête et essaient de sortir par le haut ou les côtés de la cage. Ils passent et repassent sur le pont, ne s'imaginant jamais de regarder en bas, et sans avoir l'instinct de reprendre, pour s'échapper, le chemin par où ils sont venus. Ils restent là jus-

qu'au retour du piégeur, qui ferme le passage et met la main sur ses prisonniers.

« On m'a parlé, dit encore ce chasseur-naturaliste, de dix-huit dindons pris ainsi en une seule fois ; moi-même j'ai eu pour mon compte nombre de ces cages, mais je n'y ai jamais pris plus de sept oiseaux d'un seul coup. Un hiver, je fis le total de ce que l'une d'elles m'avait produit ; en deux mois seulement, le chiffre s'élevait à soixante-seize.

« Quand ces oiseaux abondent, on est quelquefois las d'en manger, et les propriétaires des cages négligent de les visiter plusieurs jours de suite, et alors les pauvres captifs meurent de faim. »

« Il y a trente ans au moins qu'Audubon voyait, dans le Kentucky, vendre trente centimes un dindon de cinq à six kilogrammes et 1 fr 25 ceux de douze à quinze kilogrammes. Ces oiseaux, cela va sans dire, se paient beaucoup plus cher aujourd'hui.

LE CATHÉTURE DE LATHAM

Le *dindon* ou *coq des buissons*, comme l'appellent les colons de la Nouvelle-Hollande, a le dos d'un beau brun-chocolat; le ventre brun-clair, rayé de gris d'argent; les parties nues de la tête et du cou d'un rouge écarlate; le lobe cutané guttural jaune vif; l'œil brun clair; le bec gris-de-plomb; les pattes brun-chocolat clair.

Sa longueur est de $0^{m}82$; celle de l'aile $0^{m}33$ et celle de la queue $0^{m}26$. La poule ne diffère pas du mâle.

« On ne sait encore, dit Gould, quelle est l'aire de dispersion de cet oiseau. On l'a trouvé dans diverses parties de la Nouvelle-Galles du Sud, depuis le cap Howe jusqu'à la baie de Moréton. Macgillivray m'a affirmé en avoir tué le long de la côte orientale jusqu'à Port-Molle; mais les chasses continuelles faites dans les forêts de l'Illanvana et du Maitland en ont tellement diminué le nombre qu'il y est peut-être complètement détruit. Il doit se montrer surtout commun, ce me semble, dans les couverts buissonneux, encore peu explorés, du Manning et du Clarence.

« Le cathéture, dans ses forêts natales, vit généralement en petites troupes, qui sont craintives et défiantes tant qu'elles courent à terre et qui montrent la plus grande insouciance dès qu'elles sont branchées.

« Lorsque ces oiseaux courent dans les bois, ils font souvent entendre un gloussement assez fort; j'incline à

croire qu'il provient des femelles ; les mâles, selon moi, semblent plutôt indiquer leurs sentiments en érigeant leurs caroncules gutturales. »

On a souvent dit que l'Australie était riche en phénomènes extraordinaires de toute espèce ; le cathéture, comme on va le voir, confirme cette opinion par la façon curieuse dont se fait l'incubation chez lui.

« Au commencement du printemps, l'oiseau, d'après Gould, élève un gros tas de feuilles mortes, y dépose ses œufs et les laisse exposés à la chaleur que dégagent ces substances végétales en décomposition. Ce tas, haut de 1m33 environ, est construit plusieurs semaines avant l'époque de la ponte ; il est hémisphérique, mais son volume varie considérablement ; il renferme la valeur de deux à quatre tombereaux de feuilles.

« Il est établi par un seul couple, peut-être par plusieurs. A en juger par ses dimensions, par l'état de décomposition des couches les plus inférieures, il doit servir quelques années. A chaque ponte, de nouveaux matériaux sont accumulés par dessus les anciens. Pour opérer ce rechargement, l'oiseau détache avec ses pattes une certaine quantité de matériaux et les lance derrière lui ; il accomplit si soigneusement son travail qu'il ne reste pas une feuille et une brindille d'herbe dans tout le pourtour.

« Une fois que le tas est assez volumineux et qu'il s'y développe assez de chaleur, la femelle commence à pondre. Elle dépose ses œufs au milieu du tas, à une distance de 0m27 à 0m32 les uns des autres, et les enfonce à la profondeur de 0m60 environ, et de telle façon que le gros bout soit toujours en haut ; ensuite elle les recouvre et *les abandonne*.

« Des indigènes et des colons dignes de foi m'ont assuré qu'on pouvait souvent retirer d'un seul tas un boisseau d'œufs, et j'ai vu moi-même une femme en rapporter un

demi-boisseau qu'elle avait trouvés dans un fourré voisin de sa demeure.

« Quelques indigènes croient que la femelle reste toujours au voisinage du tas, prête à recouvrir les œufs qui seraient mis à nu et à guider les petits nouvellement éclos ; d'autres assurent, au contraire, qu'elle ne s'inquiète nullement de sa ponte et que les jeunes n'en reçoivent aucun secours. Ce qui est certain, c'est que ceux-ci éclosent complètement couverts de plumes et munis d'ailes suffisamment développées pour pouvoir essorer ; en un mot, ils naissent comme le papillon, qui vole dès que ses ailes sont séchées. »

CHASSE DU CATHÉTURE

« Quand on l'effraye, dit Gould, le cathéture déjoue toutes les poursuites par la rapidité avec laquelle il court au milieu des buissons les plus touffus, les plus inextricables. Est-il poursuivi de près, est-il chassé par son ennemi le plus terrible, le lévrier, il s'élance sur une basse branche de l'arbre voisin, puis, en sautant d'échelons en échelons, il en atteint le sommet et y reste immobile, ou bien au vol il gagne un autre arbre.

« Cet oiseau va aussi au milieu des branches s'abriter contre les rayons du soleil, ce qui souvent l'expose aux coups de fusil ; s'il est alors en troupe, on peut les tuer

tous l'un après l'autre. Aussi les cathétures de Latham sont-ils sur le point d'être complètement détruits. »

Ce serait vraiment à déplorer, car ils ornent à merveille les volières, et de plus leur chair est excellente.

On tire ces oiseaux avec du plomb des numéros 6 et 4.

LE MÉGAPODE TUMULUS

Découvert par Gould en Australie, cet oiseau est à peu près de la taille d'une poule faisane.

Il a les plumes de la tête d'un brun-rouge foncé, celles du dos et des ailes d'un brun-cannelle; les couvertures supérieures et inférieures de la queue d'un brun-châtain foncé; les rémiges et les rectrices d'un brun noirâtre; les plumes de la partie postérieure du cou et de toute la face inférieure du corps grises; l'œil brun-rougeâtre clair; le bec d'un brun-rougeâtre un peu plus foncé; les pattes orange-vif.

C'est à Gilbert et à Macgillivray que nous devons, par l'intermédiaire de Gould, de savoir quelque chose sur les habitudes de ce mégapode.

Il se tient, tout au bord de la mer, dans les fourrés les plus impénétrables et ne s'aventure jamais loin dans l'intérieur des terres. Il vit solitaire ou par couples.

Sa voix ressemble au gloussement de la poule domestique et se termine par un cri assez semblable à celui du paon.

Il prend sa nourriture sur le sol, mange des racines qu'il déterre facilement à l'aide de ses ongles vigoureux, des graines, des insectes, surtout des grands coléoptères.

« A mon arrivée à Port-Essington, mon attention, dit Gilbert, fut attirée par la présence de nombreux tas de

terre, très élevés. On me dit que c'étaient des sépultures d'indigènes; mais ceux-ci m'assurèrent qu'ils étaient construits par les mégapodes pour y déposer leurs œufs.

Sachant que le léipoa fait couver ses œufs d'une manière analogue, je voulus en avoir le cœur net. Aidé par un naturel fort intelligent, je me rendis donc, le 16 novembre, à la baie de Krocker, endroit peu exploré de Port-Essington, où on me signalait beaucoup de ces oiseaux. Là, je trouvai plusieurs nids renfermant des œufs et je pus me convaincre de la véracité des récits des indigènes.

« Ces singuliers nids varient sous le rapport du volume, de la forme et des matériaux. Généralement, ils sont situés près du bord de la mer et formés de sable et de coquillages; quelques-uns renferment de la vase et du bois pourri. »

Gilbert en trouva un qui avait 5m00 de haut et 5m33 de tour; et un autre dont la circonférence atteignait 50m00. Macgillivray en vit aussi un qui avait les mêmes dimensions. Il est très probable que ces nids gigantesques sont l'œuvre de plusieurs couples et que chaque année ils sont réparés et agrandis.

« La cavité du nid a une direction oblique en bas, et soit en dedans, du bord du sommet vers le centre, soit en dehors, du centre du sommet vers la paroi latérale. Les œufs, disaient les indigènes à Gilbert, sont à 2m00 de profondeur et à une distance de 0m60 à 1m00 de la paroi extérieure. Selon eux, ces oiseaux ne pondent qu'un œuf dans une cavité, puis la remplissent de terre et aplanissent parfaitement la place de l'ouverture. On reconnait facilement aux traces si un mégapode a creusé récemment une cavité, sans compter qu'alors la terre qui la recouvre est très lâchement tassée et qu'on y enfonce sans peine une baguette.

« Les œufs sont placés verticalement, le gros bout dirigé en haut; leur volume est très variable, mais ils se ressem-

blent par la forme. Leur longueur est d'environ 0^m10 et le diamètre transversal de 0^m06. Au dire des indigènes, ils sont pondus *la nuit* et à plusieurs jours d'intervalle.

« Il faut une certaine habitude et beaucoup de patience pour atteindre les œufs. Les indigènes creusent avec leurs mains; ils n'enlèvent de sable que juste ce qu'il faut pour pouvoir se glisser par l'ouverture et rejeter entre leurs jambes le sable qu'ils déplacent. Leur patience est souvent mise à une rude épreuve, surtout quand ils creusent jusqu'à 2^m00 et 2^m50 sans trouver d'œufs et que, tout ce long temps, ils ont terriblement à souffrir de la chaleur et des piqûres de millions de moustiques.

Comment, à peine éclos, le jeune enfoui peut-il parvenir à émerger? Tout ce que l'on sait là-dessus, c'est que Gilbert en trouva un dans une cavité de 0^m66 de profondeur, qu'il était sur une couche de feuilles sèches et ne paraissait âgé que de quelques jours.

« Gilbert se donna toutes les peines possibles pour l'élever et le mit dans une assez grande cage, en partie remplie de sable. Il mangea sans difficulté des grains pilés, ce qui donna quelque espoir de le conserver. Mais il était si sauvage, si indomptable qu'il ne put supporter la captivité et qu'on dut le remettre à l'état libre. »

CHASSE DU MÉGAPODE TUMULUS

« Gilbert affirme qu'il n'est guère d'oiseau aussi défiant, aussi difficile à tirer que le mégapode tumulus. Cet habitant des buissons qui couvrent les rivages des baies, lorsqu'on l'épouvante, se lève très rarement ; il faut même pour cela qu'il se trouve sur la lisière des fourrés. D'habi-

tude, il court quelque temps sur le sol avant de prendre son essor. Il est rare de le voir voler loin d'une seule traite; le plus souvent, il s'abat presque aussitôt sur un arbre, y reste le cou tendu, observe tous les mouvements du chasseur et s'envole dès qu'il approche. Aussi est-ce presque un vrai miracle de parvenir à le tirer à bonne portée.

« A Port-Essington, ajoute Gilbert, j'en tuai un dans un buisson de mangliers dont les racines étaient baignées par la marée haute, et le capitaine Blackwood en abattit un autre qui courait sur la vase. J'eus encore la chance, pendant mon séjour, de jeter bas quelques mâles et femelles, mais toujours au voisinage des nids et non point à l'affût près des tumulus, qui ne mène absolument à rien. »

Gilbert ne dit mot de la chair du mégapode; cependant, d'après la nourriture de cet oiseau, on peut le supposer fort mangeable.

Il se tue très bien avec du plomb numéro 6, même d'assez loin; seulement parfois le numéro 4 n'est pas de trop.

LES HOCCOS

Sous-famille des cracidés, les hoccos sont au nombre de trois. Ils ont exactement la même histoire naturelle.

Le hocco Alector, type du genre, est de la taille d'un petit dindon et mesure un mètre de long. La cire et la couronne charnue sont jaunes. Le plumage est entièrement d'un noir-bleu brillant, sauf le ventre, le croupion et l'extrémité des rectrices qui sont blancs. L'œil est brun.

Le hocco caronculé, ou *mutung* des Brésiliens, diffère du précédent par sa taille (il n'a que 0^{m}93 de long) et par une cire rouge.

Le hocco roux ou cannelle est caractérisé par son plumage d'un beau brun-châtain ; les plumes de la nuque et du haut du cou sont rayées de noir et blanc, celles de la queue marquées de bandes étroites d'un jaune blanchâtre et bordées de noir ; l'œil est d'un brun rouge, le bec couleur de corne, la cire d'un bleu noir ; les pieds sont d'un gris de plomb.

Toutes ces espèces habitent le sud et le centre de l'Amérique ainsi que le sud du Mexique, où elles vivent exclusivement dans les forêts, qu'elles ne quittent que pour quelques instants.

On rencontre souvent les hoccos à terre, où ils courent avec une très grande rapidité, si le sol est uni ; mais, le plus ordinairement, on les voit perchés sur les arbres, par

paires lors des amours, et par trois, quatre et plus le reste de l'année. Ils se meuvent alertement mais toujours lentement au milieu des branches. Pendant la saison sèche (mars, avril et mai), d'après H. de Saussure, ils aiment beaucoup à se rouler dans la poussière, comme les gallinacées en général; jamais ils ne fouissent la terre.

Le vol de ces oiseaux est toujours bas, horizontal et de peu de durée.

Leur voix singulière varie avec les espèces. Les unes mugissent, les autres sifflent et grondent; elles crient *hou bou bou bou* d'un ton guttural et quelques-unes *racka racka*. On les entend surtout à l'époque des amours, principalement le matin, alors qu'au réveil ils quittent l'intérieur des forêts pour aller s'abattre dans les clairières au bord des cours d'eau.

Ils se nourrissent principalement de fruits, avalent les noix les plus dures, mangent des vers et des insectes, ainsi qu'une liane qui donne à leur chair un goût très-fort et une odeur alliacée pénétrante. Ils picorent sur le sol sans jamais le gratter, tout comme les pigeons.

On ne sait que bien peu de chose sur leur mode de reproduction. H. de Saussure dit que dès le mois de janvier les mâles commencent à rechercher les femelles et que le temps des amours dure jusqu'à la fin de mars. Il est certain d'autre part que leurs nids ne se font jamais que sur des arbres.

« D'accord en cela avec Schomburgk, Bates et H. de Saussure, Martius affirme que les hoccos construisent leurs nids à la bifurcation d'une branche, fort peu au-dessus du sol; qu'ils sont plats et formés de brindilles; que les œufs, plus grands que chez la poule, ne sont qu'au nombre de deux; que l'incubation ne dure guère qu'un mois; que les jeunes, nourris par les parents, ne quittent le nid que quand ils savent voler. »

Vers la fin d'avril, la famille toute entière se met en

quête des fruits parvenus à maturité. En sus des chicozapotes, les petites oranges sauvages l'attirent particulièrement; aussi est-il bien rare de ne point rencontrer ces oiseaux dans les endroits de la forêt où croissent en abondance les arbres qui les portent.

« Les hoccos captifs, dit Martius, que l'on trouve dans tous les établissements des Indiens, proviennent d'œufs ramassés en forêt qui ont été couvés par des poules; car, en captivité, ces oiseaux ne se reproduisent que dans certaines circonstances exceptionnellement favorables, c'est-à-dire presque jamais. »

Bien que l'insuccès en pareil cas provienne sans doute de leur vie essentiellement arboricole, comme aussi de l'absence de soins de la part des Indiens, il n'en est pas moins certain que la reproduction a eu lieu en Europe, qu'on sait aujourd'hui comment il faut s'y prendre pour réussir et que la condition *sine quâ non* consiste à n'opérer que par paires.

Les hoccos sauvages, pris jeunes ou adultes, s'apprivoisent vite et parfaitement bien.

La chair, de la couleur de celle du pigeon, a le goût du dindon. Sa délicatesse se montre surtout chez les jeunes, qui sont tendres et remarquablement savoureux.

CHASSE DES HOCCOS

Au sein des forêts, loin des habitations, les hoccos n'ont pas peur de l'homme. Sonnini raconte en effet « qu'il s'est souvent trouvé au milieu d'eux dans la Savane, sans qu'ils fissent mine de s'enfuir. Aussi peut-on alors les

prendre sans peine et en tuer plusieurs sans que les autres s'éloignent; ils regardent avec terreur leur compagnon mort, mais ils ne quittent l'arbre que pour se porter sur un autre peu éloigné, où on peut encore aller faire feu. »

Il n'en est pas de même dans le voisinage des lieux habités. Là, ces oiseaux se montrent au contraire craintifs et méfiants; chaque bruit les épouvante, la vue d'un homme les met en fuite, et on ne peut les fusiller qu'au moment des amours, époque pendant laquelle ils trahissent leur présence par force cris retentissants. « C'est alors, dit H. de Saussure, que la chasse devient réellement facile, parce que les désirs amoureux sont plus forts que les instincts de conservation, de sorte qu'ils perdent toute prudence et se laissent approcher sans s'inquiéter beaucoup de ce qui se passe autour d'eux. Quelquefois, plusieurs mâles poursuivent une femelle qu'ils ne quittent pas même à la vue du chasseur; si ce dernier peut alors la tuer, il est bien rare que ces mâles ne restent point stupéfaits à côté du cadavre et qu'ils ne se dispersent qu'après avoir essuyé de nouvelles décharges. »

LES PÉNÉLOPES

Les pénélopes sont des pulvérateurs. On en connaît trois espèces : le pénélope à sourcils (vulgairement *peoa, jacupema)*, le pénélope à huppe blanche et le pénélope aracuan *(ortalida)*.

Le second est le plus grand ; il a $0^{m}80$ de long, tandis que le premier ne mesure que $0^{m}66$ et le troisième seulement $0^{m}56$.

Ces oiseaux diffèrent plus ou moins entre eux par le plumage, mais leurs habitats et leurs mœurs sont sensiblement les mêmes.

Ils habitent les grandes forêts de l'Amérique centrale et de l'Amérique méridionale, depuis le sud du Texas jusqu'au Chili et au Paraguay. Les diverses espèces y vivent d'ordinaire les unes à côté des autres, parfois même mélangées, celles-ci sur la côte, celles-là sur les montagnes, et quelques-unes jusqu'à plus de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les grandes espèces sont solitaires, tandis que les petites se réunissent en bandes, parfois de plusieurs centaines, qui obéissent d'habitude à un mâle et au sein desquelles règne toujours la plus parfaite harmonie.

Généralement, ces oiseaux se dissimulent dans la cime des arbres les plus touffus, ou bien sur les basses branches, ou enfin sur les buissons très épais ; attentifs à tout

ce qui se passe autour d'eux, ils ne se laissent guère approcher.

Une voix singulière correspond au développement tout particulier de la trachée-artère des pénélopes. Leur cri n'est pas désagréable mais difficile à noter; on peut cependant dire que leurs noms vulgaires, *schakou*, *jacou*, *gouan*, *parrakoua*, *apeti*, *abourri*, en sont des onomatopées assez satisfaisantes. Ils annoncent la venue du soleil avant tous les autres oiseaux et se font encore entendre dans le cours de la journée.

Ces pulvérateurs se nourrissent surtout de baies et de fruits. Dans l'estomac de ceux qu'il a tués, le prince de Wied a toujours vu des débris d'insectes.

Ils construisent leurs nids sur les arbres, exceptionnellement à terre. Ces nids sont formés de brindilles assez négligemment coordonnées, à l'instar des pigeons. Chaque couvée comporte de trois à six œufs; le mâle aide-t-il la femelle dans l'incubation? C'est ce qu'on ignore; mais on sait en tout cas qu'elle guide seule l'élevage des jeunes, qui, à peine éclos, grimpent sur les branches où ils sont nourris pendant quelques jours. Peu à peu, ils descendent à terre et suivent leur mère qui, plus tard, les conduit le matin dans les clairières où ils trouvent des herbes tendres à manger; puis alors, dès que le soleil devient plus ardent, on les voit rentrer sous bois pour se cacher. Une fois capables de voler, ils abandonnent leur mère, qui peut-être alors élève une seconde couvée.

Pris jeunes, les pénélopes s'apprivoisent facilement; ils aiment à être caressés, vivent en bonne intelligence avec la basse-cour et préfèrent passer la nuit en plein air sur les faîtages ou sur les arbres.

Ces oiseaux ne se reproduisent point en captivité et sont du reste incapables de résister aux rigueurs de notre climat d'Europe.

CHASSE DES PÉNÉLOPES

L'excellence de la chair savoureuse des pénélopes explique la chasse effrénée que l'homme fait à ces oiseaux. Il y faudrait cependant un peu plus de modération, car, dans certaines localités, des espèces ont déjà entièrement disparu, tandis que d'autres ont considérablement diminué de nombre.

Les poursuites réitérées, presques continuelles, rendent d'ailleurs ces oiseaux d'une défiance extrême. « Ainsi Schomburgk raconte que les pénélopes qui vivent à la Guyane sont d'une prudence incroyable et qu'on ne peut les surprendre que quand ils sont en train de manger. »

L'Européen parvient donc *à grand peine* à tirer un coup de fusil, qui lui procure une victime; après quoi, il lui faut chercher à surprendre une autre bande, opération très difficile. En cas de réussite, comme on tire toujours de près, le plomb numéro 6 suffit pour tuer ce beau gibier.

« Si un chasseur indien a la chance de s'approcher d'une bande de pénélopes, il fait au milieu d'eux de terribles ravages. Avec sa sarbacane, il peut en tuer trois ou quatre au moins avant que les autres s'en aperçoivent et se sauvent. Frappé par la flèche silencieuse, l'oiseau tombe au bas de l'arbre sans que ses voisins interrompent leurs occupations; c'est tout au plus si, le cou tendu, ils regardent la chûte de leur compagnon et s'ils en cherchent la cause. On dit que les vieux pénélopes ne sont mangeables que lorsqu'ils ont été ainsi frappés par une flèche imprégnée de curare, ce poison rendant leur chair tendre et délicate, de dure qu'elle était. »

LES CRYPTURIDÉS

Ces pulvérateurs ressemblent encore aux gallinacés, mais, on le reconnaît sans peine à première vue, ils établissent la transition de ces derniers aux rallidés.

Le Tinamou Tataupa, qui est sans conteste l'un des plus beaux crypturidés, a la tête, le cou et la poitrine gris ; le dos, les ailes et les couvertures de la queue d'un brun-rouge ; les plumes du croupion noires, bordées de blanc et de jaune ; l'œil d'un jaune rougeâtre ; le bec rouge de corail ; les pattes couleur de chair. Sa longueur est de $0^{m}26$, l'envergure $0^{m}41$ et l'aile $0^{m}13$.

Chez tous ces oiseaux, dont la queue est sensiblement nulle, les femelles portent le même plumage que les mâles et ont exactement les mêmes dimensions.

Répandus dans une grande partie de l'Amérique du Sud, les crypturidés habitent les localités les plus diverses : quelques-uns ne fréquentent que des lieux découverts, d'autres ne vivent que dans les forêts les plus épaisses ; ils se tiennent en plaine ou en montagne ; il en est même qu'on ne trouve qu'à plus de 4,000 mètres au-dessus de la mer.

Ils sont en quelque sorte liés au sol, car ils volent rarement et très lourdement, tandis qu'ils courent avec rapidité dans les buissons et les hautes herbes, à l'instar des cailles. Sont-ils effrayés, le danger les frappe de stupeur ;

ils se tapissent alors à terre ou se cachent au milieu des graminées. Ceux qui vivent en forêt sont les seuls qui se branchent pour passer la nuit.

Leur voix se compose de plusieurs sifflements, forts ou faibles, se suivant parfois régulièrement comme une gamme et différant tellement des cris des autres oiseaux que l'attention des étrangers, des indigènes même, en est vivement frappée. On entend d'habitude ces sons à la tombée de la nuit, mais rarement de jour.

Les crypturidés se nourrissent de graines, de fruits, de feuilles et d'insectes. Plusieurs d'entre eux s'attaquent surtout aux fruits des caféiers et des palmiers.

On ne connait pas encore d'une manière complète leur mode de reproduction ; on sait cependant que la plupart vivent par paires, que tous nichent sur le sol, qu'ils y creusent à cet effet une légère dépression où ils déposent un certain nombre d'œufs unicolores, que la mère guide ses petits pendant quelque temps, mais qu'ils ne tardent guère à se rendre indépendants.

Schomburgk dit qu'on rencontre souvent chez les Indiens des crypturidés captifs. On en a vus quelquefois aussi en Europe. Tout ce que l'on peut en dire, c'est qu'ils sont fort ennuyeux en volière.

CHASSE DES CRYPTURIDÉS

Comme gibier, les crypturidés remplacent nos perdrix dans l'Amérique du Sud ; on les y connait sous ce nom ou sous celui de cailles. Hommes et enfants les chassent, et tous les carnassiers, tous les rapaces rivalisent encore

avec l'homme dans cette poursuite impitoyable. Certains insectes même, les fourmis qui voyagent en grandes bandes par exemple, détruisent beaucoup de jeunes.

Ces malheureux oiseaux ont peu de moyens d'échapper à tant de périls : leur vol est trop lourd, leur intelligence trop obtuse. Aussi deviennent-ils souvent la proie du chasseur le plus maladroit.

On les tue au fusil, on les prend aux piéges, on les chasse à cheval avec le lasso, on les force avec des chiens.

« Tschudi raconte que les Indiens dressent parfaitement leurs chiens à cette chasse. Lorsqu'un crypturidé est découvert, il s'envole mais se pose bientôt à terre; le chien le fait lever une seconde fois et, à la troisième, il s'élance sur lui et le tue. »

Les bons chiens d'Europe ne peuvent utilement chasser ce gibier; ils arrêtent bien, mais les hautes herbes empêchent le chasseur de les voir, et de plus l'oiseau ne part que s'il est bourré vivement. Les chiens indiens, au contraire, dressés à piller, chargent ces oiseaux, qu'ils saisissent presque toujours avec une adresse remarquable et qu'ils rapportent plus ou moins bien à leurs maîtres.

LE

TRACHYPELME DU BRÉSIL

Ce crypturidé, que les Brésiliens appellent *macuca*, mesure 0m51 de longueur, l'aile 0m25 et la queue 0m11 ; son envergure est de 0m85. Ce qui le différencie des autres crypturidés, c'est qu'il possède une queue pourvue de véritables rectrices.

Il a le dos brun-roux, rayé transversalement de noir ; le ventre et la poitrine gris-jaune ; la gorge blanchâtre ; le cou marqué d'une bande jaune-roux, se dirigeant de chaque côté en arrière ; l'œil gris-brun ; le bec brun foncé en dessous, gris clair sur les côtés ; les pattes gris-de-plomb.

« Répandu dans toute la partie chaude de l'Amérique du Sud, cet oiseau n'habite que les grandes forêts vierges. Le jour, il se tient à terre où il court très rapidement ; vers le soir, il se lève bruyamment et se pose sur quelque basse branche pour y passer la nuit.

« D'ordinaire, il trahit sa présence par son cri, qu'il pousse le matin et le soir, quelquefois dans la journée, et qui consiste en un sifflement assez bas, sourd, sur une seule note, retentissant au loin mais bien rarement répété.

« Il se nourrit de fruits et d'insectes. Le prince de Wied a trouvé, dans l'estomac de ceux qu'il a tués, des baies

rouges et des fruits durs, toujours du sable et du gravier, et enfin des restes de coléoptères et d'autres insectes.

« Le macuca se creuse dans le sol une légère dépression dans laquelle, vers septembre, il pond neuf à dix œufs, quelquefois plus, grands, beaux, d'un vert bleu, que la femelle couve avec ardeur. Souvent les chiens du prince se sont emparés de pauvres trachypelmes qui ne pouvaient alors se résoudre à quitter le nid.

CHASSE DU MACUCA

D'après Burmeister, le macuca est un des gibiers favoris des Brésiliens; nous comprenons parfaitement cette distinction flatteuse, sachant combien est délicate et savoureuse la chair de cet oiseau.

Pour s'en emparer, on avance silencieusement et prudemment sous bois afin de le surprendre, comme font chez nous les chasseurs du tétras urogalle. On imite en outre le sifflement du macuca, qui répond au cri et décèle par là sa présence. Puis le fusil fait le reste dès qu'on aperçoit l'oiseau.

Comme on tire généralement à courte distance dans ces forêts vierges, le plomb numéro 8 pourrait peut-être suffire; nous préférons néanmoins le numéro 6.

Par les nuits très sombres, on prend quelquefois les trachypelmes dans des piéges.

LES NANDOUS

L'autruche, qui a sans doute existé en Europe et en Asie, mais qu'aujourd'hui on ne trouve plus qu'en Afrique, est représentée en Amérique par le Nandou et en Australie par l'Emeu. Ces deux géants brévipennes ont avec elle de très grands rapports d'organisation, tout en en différant d'une façon notable.

On connaît trois espèces de nandous : le nandou d'Amérique, le nandou à long bec, le nandou de Darwin ou nain, qui est le plus petit. Les deux premiers ont environ 1^m65 de long et près de 2^m64 d'envergure ; leurs femelles sont moindres d'un cinquième.

A part des différences assez notables dans la coloration du plumage, ces oiseaux se ressemblent par leurs mœurs, habitudes et régimes.

Propres à l'Amérique du Sud, ils habitent les pampas, entre l'océan Atlantique et les Cordillières, depuis les forêts vierges de la Bolivie, du Gran Chacos, du Paraguay et du Brésil, jusqu'à la Patagonie ; en un mot, les Etats du Rio de la Plata.

Véritable oiseau des steppes (1), le nandou fuit les mon-

(1) Pour guide dans cette étude nous n'avons que l'histoire de Boecking, qui a personnellement observé ces oiseaux pendant de longues années.

tagnes comme les forêts vierges ; il ne se montre abondant que dans les pays de collines et de plaines.

« Un mâle vit d'ordinaire avec cinq ou sept femelles. La famille ainsi formée habite un domaine qu'elle défend contre ses semblables et dont elle ne s'éloigne jamais de plus de quinze kilomètres. Après la saison des amours, plusieurs familles se réunissent et constituent alors des bandes qui vont jusqu'à soixante individus; autant chaque famille est unie, autant sont peu solides les liens qui retiennent ces agglomérations presque éphémères.

« En automne, le nandou cherche les rives des cours d'eau, les bas-fonds couverts de buissons, où il trouve à manger des baies de myrtes et autres ; puis il exploite les trop nombreuses forêts de chardons, qui font le désespoirs des éleveurs de bétail et des voyageurs.

« Cet oiseau se montre presque aussi rapide que l'autruche, dont il n'a pas tout le fond ; néanmoins, il court parfaitement ; il fatigue et déroute le meilleur cheval par sa vélocité et par les brusques crochets qu'il exécute avec une remarquable prestesse.

« Son pas ordinaire est d'environ 0^m61 ; au trot, il atteint 1^m15 et son allure va à 1^m60 s'il est vivement poursuivi. Il franchit alors avec aisance des crevasses de plus de trois mètres de largeur en agitant un peu ses ailes. A la vue de l'eau, toujours il rebrousse chemin.

« Le nom donné par les Indiens à cet oiseau est une onomatopée du cri poussé par le mâle dans la saison des amours, cri d'appel pour les femelles et de provocation pour ses rivaux. Après les amours, le mâle et la femelle font entendre un sifflement, qui va d'abord en augmentant de force, puis qui diminue ; c'est le signal du rappel de la famille. Les jeunes pépient comme les dindons. Jamais Boecking n'a entendu de cri de douleur ou d'effroi ; mais, lorsqu'il est en colère, le nandou souffle d'une manière singulière et difficile à décrire.

« Le goût excepté, tous ses sens paraissent bien développés, et son intelligence n'est nullement bornée. Excellent observateur, il sait fort bien se conduire suivant les circonstances et discerner ses ennemis. On le voit frayer avec les cerfs, et même avec les animaux domestiques s'ils sont loin des habitations. Un homme à pied ne l'inquiète pas, mais il se hâte de fuir à la vue d'une troupe de cavaliers.

« Pendant les pluies, il mange surtout du trèfle et des insectes ; plus tard, il recherche l'herbe qui croît dans les lieux où les bestiaux ont pâturé. S'il ravage les champs d'alfalfa ou les jardins potagers des colons, en revanche il rend quelques services en mangeant des graines épineuses qui sont un fléau pour les éleveurs. A ce titre, on doit le protéger, et ce d'autant plus qu'il détruit encore des serpents, de petits reptiles et une grande quantité d'insectes.

« Au commencement du printemps *(octobre)*, le nandou mâle, qui a deux ans révolus, est capable de se reproduire. C'est alors qu'il réunit de trois à sept femelles et qu'il chasse à coups de bec et d'ailes les autres mâles de son domaine. Une fois maître de céans, il exécute devant son petit sérail, pour le séduire, des danses tout à fait singulières.

« C'est le mâle qui dispose le nid consistant en une dépression du sol peu profonde, naturelle ou creusée par ses soins. Il est toujours situé dans un lieu sec et à l'abri des inondations, caché le plus possible et protégé sur les côtés par des chardons ou de hautes herbes.

« Dans les pampas, la ponte commence au milieu de décembre ; elle semble varier entre vingt et soixante-dix œufs. Le mâle *seul* se charge de les couver, et on voit alors les femelles le quitter, faire bande à part sans toutefois sortir du domaine.

« Dans l'Amérique méridionale, les jeunes nandous

éclosent au commencement de février; capables, dès leur naissance, de prendre des insectes qui foisonnent à cette saison ils croissent très rapidement, et, au bout de la quinzaine, ils ont déjà 0m50 de haut. Après trois ou quatre jours d'existence, on ne peut plus les atteindre à la course, tandis qu'avant ils se rasent toujours au lieu de fuir.

« Pendant cinq semaines, ils suivent leur père, et, peu à peu, les femelles rejoignent. En automne *(avril-mai)*, le jeune nandou a déjà revêtu son premier plumage, gris-jaune sale.

« La durée de la vie de cet oiseau doit être de quatorze à quinze ans. »

Dans l'Amérique méridionale, on voit fréquemment des nandous qui ont été pris jeunes et qu'on laisse courir en liberté; ils sont devenus à moitié domestiques et rentrent tous les soirs au logis.

Ces oiseaux supportent bien les rigueurs de nos climats et ne sont pas plus difficiles à nourrir que les autruches; aussi les trouve-t-on dans tous les jardins zoologiques d'Europe, où ils se sont même déjà reproduits.

Comme l'autruche, le nandou fournit à l'homme ses œufs et sa chair, à l'industrie ses plumes.

L'œuf, équivalent à quinze œufs de poule, doit se manger frais. La chair ressemble à la viande du cheval et en a la couleur; les Indiens l'aiment beaucoup, mais les Européens ne prisent que les jeunes, qu'ils trouvent tendres et délicats. On tire parti des plus longues plumes pour la parure; les autres servent à faire des tapis, à orner les harnachements et à confectionner des balais.

La peau ne s'utilise point, tandis que la graisse très abondante, huileuse, fluide, est excellente pour la cuisine, tant qu'elle ne rancit pas, ce qui arrive très vite.

CHASSE DES NANDOUS

Parmi les animaux, le nandou a peu d'ennemis. De temps à autre, un adulte devient bien la proie du couguar, un jeune, celle du renard ou de l'aigle ; mais ces cas sont rares, et il est rare aussi qu'un nid soit dévasté.

Le feu est pour ces oiseaux bien plus redoutable. A l'époque de leur reproduction en effet, les bergers ont l'habitude d'incendier les chaumes qui couvrent les steppes. Attisé par le vent, l'incendie se propage ; il effraie tous les animaux de rapine et autres, il anéantit un grand nombre d'êtres nuisibles, mais il détruit en même temps les couvées des oiseaux qui nichent à terre.

Voici venir ensuite l'homme, encore plus redoutable que tout cela, qui chasse le nandou de diverses manières.

« Les Indiens et les Gauchos le poursuivent à cheval et le prennent avec le lasso ; mais, dans ces poursuites, ils cherchent moins à capturer l'oiseau qu'à essayer la rapidité, la vigueur et le fond de leurs coursiers, et à faire montre de leur adresse à lancer le lasso.

« Pour cette chasse, plusieurs cavaliers se réunissent. Après avoir découvert une bande, ils cherchent à l'approcher en se tenant sous le vent. Ils s'avancent d'abord au pas ; puis, quand les nandous deviennent inquiets, ils chargent au galop. Toute leur tactique alors consiste à en séparer un de la bande et à se rallier à sa poursuite. Malgré les ruses multiples de l'isolé, les Gauchos sont bien vite sur ses derrières. Le cavalier qui galope à sa gauche lance son lasso, et le nandou, roulant à terre comme un

gigantesque amas de plumes, se tue dans sa chute. Le premier chasseur l'a-t-il manqué, le second prend sa place, et, si l'oiseau ne parvient pas à gagner un marais où les chevaux enfoncent dans la vase, un terrain buissonneux qui empêche le jet du lasso, il est invariablement perdu.

« On chasse encore à cheval le nandou avec une race de chiens métis, provenant du chien de berger ou de boucher croisé avec le lévrier ; mais on se garde bien de le faire poursuivre par des jeunes *seuls ;* car, sans le concours de vieux toutous, ils seraient, au moment du combat corps à corps, exposés à être renversés, blessés, effrayés, et peut-être bien à jamais rebutés.

« Pour venir à pied et avec le fusil chasser fructueusement le nandou, il faut être bon tireur, cet oiseau ayant la vie dure et allant parfois très loin, lors même qu'il a une balle dans le corps. Quand il s'agit d'aborder une bande, le chasseur se tient sous le vent, avance en rampant sur les pieds et sur les mains, et agite un morceau d'étoffe dans le but d'attirer l'attention de ces oiseaux, naturellement très curieux de tout ce qui est insolite. Les nandous, dont l'attention est éveillée par cette manœuvre, gardent d'abord quelque défiance ; mais la curiosité l'emporte, et bientôt le chasseur voit la bande arriver, mâle en tête, marchant tous le cou tendu, craignant, dirait-on, de faire du bruit. Ils vont en même temps de côté et d'autre, s'arrêtent, reculent ; mais, si alors l'affûteur est patient, ils finissent par arriver tout près de lui.

« Lorsqu'on a de cette façon abattu un nandou, les autres l'entourent aussi longtemps qu'il remue et exécutent alors les bonds les plus singuliers, leurs ailes et leurs pattes semblant atteintes de convulsions. Cela donne au chasseur tout le temps de tirer un second coup.

« La détonation n'effraye pas ces oiseaux ; quand on les

manque, au lieu de s'enfuir, ils s'avancent souvent pour voir la cause du bruit qui les a frappés.

« Un nandou grièvement blessé suit tant qu'il peut la bande à laquelle il appartient et ne la quitte que pour aller périr à l'écart. »

Il résulte de ce qui précède que ces oiseaux se gardent moins sévèrement que les autruches et qu'ils n'en ont pas le fond. Un cavalier force bien l'autruche à certains jours d'extrême chaleur, mais il ne la gagne jamais de vitesse.

LES ÉMOUS

On en compte deux espèces : l'émou de la Nouvelle-Hollande et l'émou tacheté. Elles ont les mêmes mœurs et ne diffèrent un peu que par le plumage.

L'émou, plus petit que l'autruche qu'il représente en Australie, est plus grand que le nandou. Il a environ 2m00 de haut; quelques chasseurs disent avoir tué des mâles atteignant 2m30.

D'après ce que l'on sait actuellement, les deux espèces habiteraient, l'une l'est et l'autre l'ouest de l'Australie. On ne peut cependant rien affirmer de précis à cet égard, si ce n'est qu'aujourd'hui, pour trouver en nombre ces oiseaux refoulés des côtes vers l'intérieur, il faut aller dans les plaines du sud. Le moment approche du reste où cet animal sera aussi rare que le sont devenus les grands kanguroos, et c'est à juste titre que Gould élève déjà la voix pour réclamer une loi protectrice en faveur d'un oiseau aussi caractéristique de la faune australienne.

Là où ce brévipenne est rarement troublé par le blanc, son plus redoutable ennemi, on le voit peu craintif s'approcher souvent des tentes des pionniers et des émigrants. On prétend qu'il vit en troupe de trois à cinq individus, qu'il ne forme jamais de grandes bandes et qu'il a les habitudes de l'autruche. Ce qui demeure certain, c'est que l'on sait peu de chose des mœurs des émous à l'état de

nature et que les seuls faits connus à cet égard ont été signalés par Ramel (1).

« Partout où il y a de l'herbe et de l'eau, dit-il, on entend, au lever et au coucher du soleil, le cri guttural de l'émou qui rappelle le bruit du tambour. Dans les parties vierges du continent, il aime à paître sur les vastes plaines ou sur les collines basaltiques ; mais, dans les lieux fréquentés par les troupeaux de bœufs ou de moutons, les individus, en petit nombre, qui ont survécu à cette aurore de la civilisation, cherchent les abris des taillis ou des forêts, prennent leur nourriture dans les ravins et les vallées étroites, donnant toujours la préférence à la végétation luxuriante des terrains où ont campé les moutons.

« Comme le chameau, l'émou peut avaler une grande quantité de liquide et, par une température moyenne, vivre plusieurs jours sans renouveler sa provision. Quand il veut boire, il inspecte le terrain avec un soin extrême ; puis, tout-à coup il se précipite vers l'eau, et, abreuvé, il se retire tranquillement s'il ne voit aucun ennemi. »

Nous ne savons presque rien du mode de reproduction de cet oiseau. Gould dit seulement que la femelle pond de six à sept œufs dans une dépression creusée dans le sol sablonneux, que le couple ne se sépare pas et que le mâle prend une large part à l'incubation.

L'émou s'apprivoise tout aussi facilement que les autruches et les nandous. Il pourrait s'acclimater en Europe avec peu de soins.

Les Australiens mangent cet oiseau avec plaisir ; ils comparent sa chair à la viande du bœuf, bien qu'ils la trouvent un peu douceâtre ; celle des jeunes passe pour très tendre et fort délicate. La graisse est excellente pour

(1) Ramel, *Bulletin de la Société d'Acclimatation*, Paris, 1861, tome IX, page 397.

la cuisine et, au dire des chasseurs, souveraine pour *toutes* les maladies, la goutte notamment.

Nous ne savons si on utilise la peau et comment on tire parti des plumes.

CHASSE DE L'ÉMOU

On chasse l'émou avec des chiens habitués à la poursuite des kanguroos; ils doivent n'attaquer l'animal qu'en tête, tâcher de le saisir par le cou et se métier avec soin des ruades.

Les émous qui ont des petits les défendent victorieusement d'habitude contre un seul chien, quelque fort et leste qu'il soit; mais ils ne peuvent lutter avec avantage contre plusieurs toutous. Dans ce cas, ils prennent la fuite et les gagnent d'abord de vitesse, puis, rejoints après trois ou quatre kilomètres, ils succombent sous le nombre.

« Tous les chiens de kanguroo, d'après Cunningham, ne prennent pas franchement la piste de l'émou ; il en est qui redoutent fort les coups de pied de cet oiseau, qui fracturent très bien la cuisse d'un homme et tuent les carnassiers d'une seule atteinte. »

« Le capitaine Cunie déclare que l'émou est un excellent coureur et que sa chasse donne autant d'agrément, sinon plus, que la chasse à courre du lièvre, telle qu'elle se pratique en Angleterre. »

« Les indigènes ont une singulière manière de chasser l'émou. C'est au moment où il vient boire qu'ils l'attaquent. Dans Victoria, dit Ramel, les noirs se placent en

[illegible] alors que tous les oiseaux australiens vont se désaltérer. Quand ils ont vu un émou courir à l'eau, ils s'élancent de leurs cachettes, forment un cercle, et bientôt l'oiseau tombe sous leurs flèches.

« A Queensland, ils ont une autre tactique : ils montent sur un arbre qui domine l'abreuvoir et, quand l'émou boit, ils laissent tomber sur lui une flèche très lourde. »

LES CASOARS

Les casoars forment une famille de l'ordre des brévipennes. Le type qu'ils représentent est déjà indiqué chez l'émou.

Ils ont le bec droit, comprimé latéralement, à crête dorsale convexe, à mandibules pourvues d'une dent près de la pointe, qui est recourbée; les narines petites, ovales, allongées, s'ouvrent, vers l'extrémité du bec, dans un sillon qui occupe presque toute la longueur de cet organe; la tête ornée d'un cimier osseux formé par une saillie du frontal, recouvert d'une masse cornée et variant de forme suivant les espèces; le cou, nu dans sa moitié supérieure, présentant d'ordinaire, en avant, un ou deux appendices; les ailes courtes, dépourvues de rémiges proprement dites, et portant cinq tiges arrondies, sans barbes et ressemblant à de longs aiguillons cornés; les tarses courts et épais; les doigts au nombre de trois. Le corps tout entier paraît recouvert de poils *(ce qui ne se voit pas chez l'autruche)*, car les barbes des plumes, courtes et raides, sont très éloignées les unes des autres et ne portent pas de barbules. Les deux sexes n'offrent entre eux aucune différence.

Le casoar, *d'après les souvenirs de Brehm*, semble avoir, la tête levée, environ 1m40 de haut et une longueur

de corps, sa courte queue comprise, de 1m00. Le cou paraît mesurer 0m40 (1).

Aujourd'hui, on connait plus ou moins six espèces de cette famille : le casoar à casque qui habite l'île de Céram ; le casoar de Bennett, vulgairement *mooruk*, qui habite la Nouvelle-Bretagne ; le casoar unicaronculé et le casoar bi-caronculé, dont les patries sont inconnues ; le casoar de Kaup, découvert par Rosenberg dans la Nouvelle-Guinée ; enfin le casoar austral décrit par Gould et signalé par lui comme habitant la côte septentrionale de l'Australie.

Tous les voyageurs, qui parlent de cet oiseau à l'état de liberté, s'accordent à dire qu'il habite les forêts les plus épaisses et s'y tient tellement caché qu'il est presque impossible de l'apercevoir. Il n'est probablement un peu commun que dans les îles à peine peuplées ; jamais du reste on ne le rencontre qu'isolé. Au moindre indice de danger, il fuit et disparaît.

Dans leur démarche, les casoars diffèrent beaucoup des autruches. Ils ne courent pas ; ils trottent, le corps horizontal, les longues plumes du croupion relevées, ce qui les fait paraître plus hauts du derrière que de l'avant. Bien que les pas ne se succèdent pas très rapidement, ils déploient pour fuir une vitesse surprenante, se détournant avec facilité, bondissent jusqu'à 1m40 au-dessus du sol et regagnent ainsi le couvert, dont du reste ils s'éloignent fort peu.

La voix de cet oiseau peut se rendre par *houh*, *houh*, *houh*, prononcé faiblement et du fond de la gorge ; c'est

(1) Il est véritablement incroyable qu'on ne trouve aujourd'hui encore que des renseignements assez vagues sur les dimensions principales d'un oiseau, qui a été amené *vivant* à Amsterdam en 1597, et qui a eu quelques successeurs en Europe, où ils se sont même reproduits.

là son signe de contentement ; lorsque la colère l'agite, il souffle comme le chat et le hibou.

La vue est le plus parfait de ses sens ; après, vient l'ouïe ; puis, l'odorat qui semble assez développé. Quant au goût et au toucher, il convient de se borner à admettre leur existence.

Cet oiseau ne diffère pas des autres brévipennes au point de vue de l'intelligence ; il se garde mieux, mais en revanche il se montre plus méchant.

Les casoars ne dédaignent point les aliments tirés du règne animal, bien qu'en somme ils soient herbivores. On croit que dans leurs forêts natales ils se nourrissent surtout de substances végétales molles, de fruits succulents, et qu'ils ne touchent pas aux graines, qui résisteraient à l'action de leurs organes digestifs.

Malgré la fâcheuse insuffisance des renseignements sur le mode de reproduction de ce brévipenne en liberté, nous admettrons avec Brehm qu'il ne diffère pas essentiellement de celui de l'autruche. On sait seulement que la femelle pond quatre ou six œufs dans une dépression du sol creusée sous un buisson, que le mâle les couve la nuit et les laisse le jour exposés aux rayons du soleil.

En captivité, surtout à l'époque des amours, ces oiseaux sont très dangereux et les gardiens doivent s'en méfier. On a vu, après l'accouplement, une femelle fondre sur le mâle et le tuer. Les casoars à casque captifs pondent souvent, mais ce n'est qu'à Londres qu'on est parvenu à élever des petits.

Dans les jardins zoologiques, on donne aux casoars un mélange de pain, de grains, de pommes coupées en morceaux, et ce régime leur convient parfaitement.

La chair de ces oiseaux ressemble beaucoup à celle des autruches.

Les indigènes ne peuvent jamais capturer les casoars adultes et ils ne parviennent même à s'emparer des jeunes que dans les premiers jours qui suivent l'éclosion. Voilà tout ce que nous savons aujourd'hui sur la chasse de ces oiseaux.

LES APTÉRYX

Les aptérygidés sont des nains parmi les brévipennes. Cette famille ne repose que sur un genre, celui des Aptéryx, lequel, à ce jour, ne renferme que trois espèces bien reconnues.

« Avec un corps trapu, les aptéryx ont le cou épais et court, la tête médiocre. Leur bec, à première vue, ressemble à celui de l'ibis par sa forme allongée, grêle ; mais il en diffère, aussi bien que celui de tous les oiseaux connus, par la position des narines, s'ouvrant sur les côtés de la mandibule supérieure, à l'extrémité antérieure de deux rainures qui, de la base du bec, se prolongent jusqu'à la pointe. Leurs tarses sont courts, robustes, fortement scutellés; leurs doigts, au nombre de quatre, entièrement libres, armés d'ongles acérés et robustes ; leurs ailes, réduites à un court moignon, ne portent que quelques tiges solides, mais rudimentaires ; la queue est complètement absente. Leurs plumes, en forme de fer de lance, sont pendantes, laches, soyeuses, à barbes déchiquetées et augmentant de longueur le long du tronc, à partir du cou, si bien qu'à une certaine distance on croirait ces oiseaux entièrement poilus. »

L'aptéryx austral, *kivikivi* des indigènes, espèce la plus anciennement connue, a la taille d'une poule et le plumage brun-ferrugineux.

L'aptéryx de Mantell diffère du kivikivi par des tarses

plus longs, par un plumage plus foncé et plus rouge, par les poils longs et soyeux qui couvrent sa tête.

Enfin, l'aptéryx d'Owen paraît avoir une taille plus forte et des ongles plus robustes que les deux précédents.

Ces trois curieux brévipennes ne sont guère connus en Europe (1) que par des peaux préparées, provenant des forêts de la baie de Dusky, sur la côte sud-ouest de l'île méridionale de la Nouvelle-Zélande, où l'on trouve, paraît-il, une quatrième espèce, que les indigènes nomment *roaroa*. Seulement, l'aptéryx de Mantell ne se trouve là que dans les parties boisées et inhabitées de l'île septentrionale.

« Ce que l'on connaît, dit Hochstetter, du genre de vie de l'aptéryx de Mantell doit sans doute s'appliquer aux autres : ce sont des oiseaux nocturnes qui, le jour, restent cachés dans des trous creusés en terre, de préférence sous les racines des grands arbres, d'où il ne sortent, la nuit, que pour chercher leur nourriture, qui se compose d'insectes, de larves, de vers, de graines de diverses plantes. Ils vivent par paires, courent et sautent avec une rapidité surprenante. »

« Quant à leur mode de reproduction, Hochstetter se borne à dire que la femelle pond un œuf qui, à en croire les indigènes, serait couvé alternativement par le couple. »

M. Webster, qui habite Hokianga, mande à Layard que l'œuf est simplement recouvert de feuilles et de mousse ; que la fermentation de ces substances produit une chaleur suffisante ; que la durée de l'incubation est de six semaines et qu'enfin, dès que le jeune est éclos, la mère vient l'aider à sortir du trou.

La chair de l'aptéryx est, dit-on, tendre et succulente.

(1) Le jardin zoologique de Londres possède depuis 1852 une femelle, qui vivait encore en 1867 et dont les agissements donneraient raison à M. Webster et sembleraient prouver que l'aptéryx a deux pontes par an, d'un seul œuf chaque fois.

CHASSE DES APTÉRYX

Les chats sont des ennemis fort dangereux pour ces oiseaux, qui du reste disparaîtront fatalement sous peu, si ce n'est déjà fait, de tous les endroits habités, d'autant que l'homme se met aussi à les détruire avec l'aide du chien.

« Lorsqu'en 1861 Skeet explora les montagnes de la province de Nelson, entre le Takaka et le Buller, il trouva sur leurs versants herbeux, à l'est de l'Owen-River, les aptéryx si nombreux qu'à l'aide de deux chiens il en put prendre, chaque nuit, de quinze à vingt. Lui et ses gens ne vécurent que de la chair de ces oiseaux. »

De pareilles hécatombes ne pourraient se faire aujourd'hui que dans des lieux tout à fait inhabités et même entièrement inexplorés, à des altitudes peut-être de 1,000 à 1,500 mètres.

Quand on emploie des chiens, le jour, ils découvrent l'oiseau dans sa cachette, dont le chasseur n'a plus qu'à le retirer. La nuit, les aptéryx sont arrêtés dans leur fuite par les toutous, auxquels ils opposent une vive et parfois victorieuse résistance, grâce à leurs pattes vigoureuses armées d'ongles très forts. Aussi convient-il de jouer au plus vite du bâton dans l'intérêt de la petite meute.

Les indigènes se passent de chiens pour cette chasse de nuit ; attirant les aptéryx en imitant leur cri d'appel, ils les éblouissent par la lueur de leurs torches et les prennent avec la main, ou bien ils les assomment à coups de bâton.

LE SYPHÉOTIDE DU BENGALE

Cet échassier, le *floriquin* des indigènes, un des gibiers à plume les plus estimés aux Indes, a de $0^{m}61$ à $0^{m}68$ de long, $1^{m}11$ d'envergure, $0^{m}61$ d'aile et $0^{m}18$ de queue.

« Pendant la saison des amours, il a la tête, la nuque, la poitrine, le ventre, les cuisses d'un noir brillant ; le dos, les épaules, les plumes du bras, le tronc et les couvertures inférieures de la queue d'un brun terreux, varié de lignes noires en zigzag ; les couvertures des épaules et les rémiges d'un blanc pur. L'œil est brun ; les pattes sont d'un jaune vert et bleues à l'articulation.

« A ce costume de noces succède un plumage qui ressemble à celui de la femelle. Celle-ci a la tête et le dos d'un rougeâtre clair, tachetés, rayés et moirés de brun et de noir ; les couvertures supérieures blanchâtres ; la nuque rayée de lignes noires, très étroites ; les rémiges rayées de brun foncé et de rougeâtre. Un peu plus longue de corps que le mâle, elle a une envergure d'un dixième plus forte, environ $1^{m}22$. »

Ce bel oiseau, d'après Jerdon, se trouve dans tout le Bengale, au nord du Gange, dans certaines parties du Punjab, du Dacka, du Silhet et de l'Assam, jusqu'au pied de l'Himalaya.

Il vit dans les endroits couverts d'herbes moyennement hautes, de buissons espacés, recherche les lieux récem-

ment incendiés et s'aventure parfois sur les terrains en culture.

Le matin, on le voit courir dans les champs; plus tard, il gagne des lieux retirés et couverts pour y passer la grande chaleur du jour.

« Il n'est, au dire de Hogson, ni monogame ni polygame, et les deux sexes vivraient, selon lui, à une assez petite distance les uns des autres. » Cependant, du mois de février à avril, on le rencontre seul ou par paires; parfois même trois ou quatre se réunissent ensemble.

Cet oiseau vole lentement; il est rare qu'il aille loin d'un seul trait. Quand on le trouve sur le sol nu, on le voit craintif et prudent; il fuit lors même que le danger est éloigné et va au plus vite se cacher dans les herbes, où il est fort difficile de le retrouver avec un bon chien.

On entend rarement sa voix; mais, quand on le surprend, il pousse un cri perçant, *tschick, tschick*, qu'il répète tout en volant.

Sa nourriture se compose principalement de sauterelles, de coléoptères, de papillons, de scolopendres, de lézards, de serpents; ce qui ne l'empêche pas de manger quelques graines, des bourgeons et des fleurs.

« La saison des amours commence en juin. Le mâle, pendant cette période, s'élève verticalement dans les airs, en battant fortement des ailes; il s'arrête quelques secondes, monte plus haut, étale ses plumes, puis redescend à terre pour recommencer bientôt une nouvelle ascension. En même temps, il fait entendre un bourdonnement très singulier.

« Lorsqu'une femelle se présente, il abaisse les ailes, étale et relève la queue, fait la roue et se comporte absolument comme un dindon en amour. » A partir du rapprochement, la femelle se tient de préférence dans les herbes touffues dont on ne la déloge pas facilement. Elle

y fait son nid en un point bien caché et pond de deux à quatre œufs. Les jeunes restent près d'une année avec la mère.

CHASSE DU SYPHÉOTIDE

Aux Indes, cet oiseau est poursuivi avec une véritable passion, à cause de l'extrême délicatesse de sa chair tendre et parfumée.

« Dans les chaudes journées, on le chasse monté sur un éléphant. Il faut de bons chiens pour le faire lever au milieu des hautes herbes, où il se rase d'abord et court ensuite avec une vitesse remarquable, tout en exécutant quelques ruses. On le tire alors au vol et quelquefois on se sert du faucon.

On en tue toujours beaucoup dans les traques grandioses qui se font de temps en temps pour détruire les tigres.

LE COURVITE ISABELLE

Cet oiseau, vulgairement dit *coureur du désert*, est le type du genre. Il a de 0m23 à 0m25 de long, 0m32 d'envergure, 0m17 d'aile et 0m08 de queue. Le mâle et la femelle sont tout à fait semblables.

« Le courvite a tout son plumage couleur isabelle, tirant au dos sur le rougeâtre, au ventre sur le jaunâtre; l'occiput gris-bleu, limité par deux lignes, l'une blanche, l'autre noire, partant de l'œil et se dirigeant vers la nuque, où elles forment une tache triangulaire; les rémiges primaires d'un brun noir et jaune rougeâtre clair à leur extrémité; les secondaires, couleur isabelle foncé, marquées d'une tache noire vers leur extrémité, qui est blanche, et d'un noir mat sur les barbes internes; les rectrices couleur isabelle rougeâtre, avec les deux médianes rayées transversalement de noir vers leur extrémité; l'œil brun; le bec noirâtre; les pattes jaune-paille. »

Cet oiseau habite toute l'Afrique, depuis la mer Rouge jusqu'aux Canaries, et s'égare parfois en Europe.

Véritable habitant du désert, il se tient dans les lieux les plus arides, les plus desséchés, au milieu des sables et des pierres, là où le sol fournit à peine de quoi nourrir de loin en loin une maigre touffe d'herbes. On le voit même sur des points recouverts de torrents de lave refroidie.

« Tristam pense que le courvite isabelle quitte tous les

ans le nord du Sahara, mais qu'il ne doit pas entreprendre des migrations proprement dites. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant et après la saison des amours les mâles, en bandes d'une quinzaine d'individus, se mettent à errer et arrivent, soit dans l'Arabie-Heureuse, soit dans la vallée du Jourdain, soit près d'Alexandrie, soit sur les côtes de Provence et d'Espagne, soit même dans l'Europe centrale.

« De février à juillet, les courvites vivent par paires. On voit alors le couple courir avec une vélocité incroyable, à quinze pas l'un de l'autre et toujours hors de portée du fusil. Tant que l'oiseau court, son corps et ses pattes se meuvent si rapidement qu'on ne peut les distinguer. Tout à coup il s'arrête, regarde autour de lui, ramasse quelque chose à terre et reprend sa course. On peut ainsi le suivre pendant des heures sans qu'il s'envole et sans parvenir à le tirer.

« Cet oiseau est un bon voilier. Craint-il un ennemi qui s'approche, il s'élance dans les airs à l'instar du vanneau, mais plus rapidement encore, gagne une certaine hauteur, puis, les ailes étendues, descend obliquement vers l'endroit qu'il a choisi et reprend sa course. »

Aucun chasseur, aucun naturaliste ne dit mot de la voix du courvite ; il est donc à supposer qu'on ne l'entend presque jamais.

« Il construit son nid, une simple dépression creusée dans le sol, au milieu des plaines sèches et des pierres, au centre d'une petite touffe d'herbes. Ses œufs, trois ou quatre, ont, d'après Baedeker, le volume de ceux du pigeon et la couleur du sable. On ignore si cet oiseau a deux couvées par an. Il semble très probable que dès la seconde année les jeunes doivent être en état de se reproduire. »

CHASSE DU COURVITE ISABELLE

« *Le trompeur d'enfants*, comme on l'appelle aux Canaries, déjoue toutes les poursuites, non-seulement du jeune garçon qui espère le prendre à la course, mais encore celles des chasseurs, en maintenant invariablement une distance telle que le plomb ne saurait l'atteindre.

« Pour approcher cet oiseau, dit Bolle, il faut tourner tout autour de lui, en décrivant de grands cercles que l'on rétrécit modérément de plus en plus et ce sans avoir l'air de s'en occuper. Mais il faut encore une grande adresse pour le tuer à la course; un cavalier l'aborde bien plus près qu'un piéton; seulement le tir devient plus difficile. »

« Les courvites que je vis à Alexandrie dans l'hiver de 1850, dit Brehm, étaient devenus si défiants par suite de la chasse que nous leur fîmes, que nous ne pûmes plus les approcher, ni à pied ni à âne ; nous dûmes nous tenir cachés dans des fosses, derrière des amas de pierres, et les faire rabattre sur nous. Ceci prouve le développement de leur intelligence. »

« Aux Canaries, on prend beaucoup de ces oiseaux par un procédé très simple. Sous une grande écuelle inclinée on dispose, dit Bolle, des grappes de maïs ; les courvites ne mangent pas de grains, mais ils becquètent le maïs pour chercher les vers qui s'y trouvent, et, dès qu'ils touchent à une grappe, l'écuelle tombant les fait prisonniers. »

La chair de ces oiseaux, celle des jeunes surtout, passe pour être très délicate.

LA GLARÉOLE PRATINCOLE

La glaréole pratincole ou des prés, dite aussi glaréole à collier et connue vulgairement sous les noms de *poule des sables*, *hirondelle de marais*, *perdrix de mer*, est un charmant oiseau.

Sa longueur est de 0^m28, l'envergure de 0^m62, l'aile de 0^m19 et la queue de 0^m07. Le mâle et la femelle sont presque de même taille.

Il a le dos gris-brun ; le croupion, le bas de la poitrine et le ventre blancs; la gorge d'un jaune roussâtre, entourée d'un cercle brun ; la tête gris-brun ; les extrémités des rectrices et des rémiges noires ; l'œil brun foncé; le bec rouge de corail à sa naissance, noir dans le reste de son étendue ; les pattes brun-noir.

Les plages qui bordent la Méditerranée et la mer Noire, les plaines qui longent le Danube et le Volga, les steppes de la Russie et de la Sibérie sont les points de l'Europe qu'habite cet oiseau.

« Il est difficile de confondre la glaréole avec un autre volatile, surtout avec un échassier. Sa course très rapide est saccadée comme celle du pluvier, avec cette différence qu'elle hoche continuellement de la queue. Son vol ressemble plus à celui de la mouette qu'à celui d'un échas-

sier ; il est remarquable par sa rapidité, ses beaux détours, ses crochets brusques, par son extrême variété. »

Sa voix peut se rendre par *kliet ;* souvent ce cri est suivi d'un ton ronflant, *kerr*. Naumann rend ces cris par *karjiach* et *wedre*.

La vue est sans conteste le sens le plus développé chez cet oiseau.

Les glaréoles, courant ou volant, font pour vivre la chasse aux insectes, aux larves, aux libellules, aux sauterelles. Planant sans cesse (même tard le soir, comme les oiseaux crépusculaires) au-dessus des champs et des marais, elles se précipitent tout à coup, ouvrant leur bec largement fendu, et, avec un claquement qui porte assez loin, elles happent un insecte posé sur un brin d'herbe ou volant dans les airs. Ne fût-ce qu'à cause des sauterelles qui, en certaines saisons, forment la base de sa nourriture, cet utile oiseau mériterait d'être sérieusement protégé.

Quand vient l'époque des amours, les glaréoles quittent les côtes de la Méditerranée ; beaucoup s'arrêtent déjà dans les marais de la Hongrie, mais la masse se porte sur les bords des lacs du sud de la Russie, du centre de la Sibérie, du nord-ouest de l'Afrique et de l'Asie-Mineure.

« A peine parvenus dans les localités où ils veulent se reproduire, ces oiseaux se séparent par paires et s'emparent d'un petit domaine qu'ils occupent sans le moindre combat. Chaque couple vit pour lui, et il est bien rare d'en trouver plus de deux dans un voisinage immédiat. »

Pour nicher, ils recherchent les rives légèrement inclinées des marais, les pâturages des steppes dégarnis d'arbres et les champs à demi-cultivés. La femelle dépose et couve quatre œufs dans une petite excavation tapissée de chaumes et de racines. Sa tendresse pour ses petits lui inspire des ruses, qui souvent vont jusqu'au sacrifice de sa vie.

Les jeunes abandonnent le nid aussitôt nés ; d'instinct,

ils savent très bien se cacher en se rasant à terre. Leur croissance est extrêmement rapide.

En captivité, ces oiseaux s'apprivoisent au bout de quelques jours.

CHASSE DE LA GLARÉOLE

« Les glaréoles, d'après Tobias et Lochenstein, se sacrifient pour leurs petits. On les voit accourir, les ailes pendantes, la queue étalée, se baisser plusieurs fois, s'arrêter, courir de nouveau, en cherchant bien évidemment à détourner l'attention du chasseur; mais il y a plus, c'est que le couple se dévoue solidairement l'un vis-à-vis de l'autre, comme le prouve le fait suivant : d'un coup de fusil, Tobias tue une glaréole; à peine la détonation a-t-elle eu lieu, que sa compagne accourt, vient se poser à côté du cadavre, donne au chasseur tout le loisir de recharger et tombe victime de son dévouement conjugal. »

Des poursuites réitérées rendent vite cet oiseau extrêmement craintif; mais, près de son nid, il perd toute prudence, et le chasseur, qui s'y rend avec un chien, ne revient pas la gibecière vide, car, comme le vanneau, la mouette, la sterne hirondelle, la mère s'élance furieuse contre le chien.

En Grèce, on chasse beaucoup les glaréoles à l'automne, parce que leur chair alors est très grasse et très succulente.

C'est tout au plus si le plomb numéro 6 doit servir pour ce tiré, le numéro 8 suffisant presque toujours.

Malheureusement pour l'agriculture et pour les chasseurs, il se fait, en Russie comme en Hongrie, des hécatombes stupides d'œufs de glaréole ; on les fricasse par milliers, on en confectionne de mauvaises omelettes, quand on ne les gaspille pas en pure perte.

LE CHIONIS BLANC

Ce pigeon, ou poule antarctique des navigateurs, a 0m37 de long et 0m60 d'envergure; l'aile au repos est de 0m25.

« Il a tout le plumage d'une blancheur éblouissante; la partie dénudée de la face et le tour des yeux couleur de chair, tournant au jaunâtre; le bec verdâtre, avec la pointe noire et une tache d'un rouge-brun vers le milieu; l'iris gris-bleu, entouré d'un cercle rouge-brun près de la pupille. »

Cet oiseau est confiné dans les terres australes. Beaucoup de navigateurs, depuis Forster, l'ont rencontré aux îles Malouines.

Il vit plutôt isolé que par troupes, ce qui ne dénote point de sa part des habitudes très sociables.

On le voit sur les rochers à fleur d'eau qui bordent les plages, mais on le rencontre aussi à une grande distance des terres, soit que le vent le jette au large, soit que l'espèce entreprenne des voyages. On en a vu en pleine mer se poser sur l'eau, sur les vergues des navires, ce qui a permis de constater que leur vol lourd n'est pas analogue à celui des oiseaux de haute mer.

Nous ne savons presque rien du genre de vie des chionis ainsi que de leur mode de reproduction. « Leurs mœurs, dit Lesson, sont farouches, et, bien que nous en

vissions de petites troupes, nous ne pûmes en tuer que deux. »

Il faut du plomb numéro 6 au moins pour abattre ce pigeon, qui porte bien le coup.

A en croire Forster, cet oiseau serait immangeable ; ce n'est cependant point l'avis des navigateurs Anderson, Guoy et Lesson, qui déclarent que sa chair, semblable à celle du pigeon, est excellente pour la table.

L'HUITRIER-PIE

La *pie de mer*, *pie de rivage*, *pie-bécasse*, *bécasse de mer* a 0^m44 de long et 0^m87 d'envergure ; l'aile 0^m26 et la queue 0^m11. La femelle est plus petite.

« Le mâle a le dos, le devant du cou, la gorge d'un noir légèrement brillant ; le bas du dos, le croupion, la région sous-oculaire, la poitrine et le ventre blancs ; les rémiges primaires et les rectrices noires, blanches à leur racine ; l'iris rouge de sang vif, orange au bord, entouré d'un cercle nu rouge-vermillon ; le bec rouge-vermillon ; les tarses rouge de chair foncé. Il a, en hiver, à la gorge une tache blanche demi-circulaire. »

Cet oiseau se trouve sur toutes les côtes d'Europe, du cap Nord au cap de Tarifa ; il se montre aussi dans les îles de la mer du Nord et de l'océan Glacial, jusqu'au Groënland.

On ne le voit que bien rarement dans l'intérieur des terres, lors de ses migrations annuelles, parce qu'il n'aime pas à traverser les continents, préférant suivre les côtes et franchir même au vol des bras de mer. Aussi les huîtriers, qui quittent les rivages de la Baltique et de la mer du Nord, vont-ils hiverner sur les côtes de France et d'Espagne, tandis que ceux qui habitent les mers de la Chine émigrent jusque dans le sud de l'Inde.

Cet oiseau est aussi agile qu'il paraît lourd et maladroit.

Il court par saccades et avec rapidité quand il le veut, mais d'ordinaire il marche ou trottine. Grâce à ses larges pattes, il peut se soutenir sur les sols les plus mous, les plus vaseux. Il nage bien et le fait sans y être contraint.

Son vol est rapide, vigoureux, généralement rectiligne, mais fortement ondulé, plus planant que celui des autres oiseaux de rivage.

A tout instant, il lance son sifflement *huip*, précédé d'ordinaire d'un cri prolongé *kwihrrr;* parfois, il crie *kwik kwik kewik kewik*. Au moment des amours, dit Brehm, il fait entendre des trilles harmonieux, variés, soutenus, bref un véritable chant qu'on n'attendait guère d'un oiseau de ce genre.

Aucun habitant de la côte n'est aussi vif, agile, courageux, agaçant, querelleur. On peut dire qu'il a réellement horreur de l'immobilité. D'une vigilance sans pareille, rien de ce qui se passe sur la plage ne lui échappe ; aussi les autres oiseaux se règlent-ils sur lui pour fuir le danger. Vienne un ennemi, un corbeau, une corneille, une grande mouette ! au signal donné, tous les huîtriers se lèvent, fondent dessus et l'attaquent avec fureur. S'agit-il d'un homme ! partout ils savent l'éviter. Ils connaissent le berger et le pêcheur dont ils n'ont rien à craindre et les laissent approcher ; mais ils regardent d'un œil défiant tout autre individu, le chasseur notamment, et se tiennent invariablement hors de la portée du fusil.

Cet oiseau ne pêchant pas les huîtres et étant de plus incapable de les ouvrir, on ne sait d'où vient son nom d'huîtrier. Sans doute, il mange bien par ci par là quelques petits mollusques, crustacés et poissons, voir même des insectes ; mais sa nourriture principale consiste en vers qu'il trouve en retournant les coquilles et les pierres.

« Le moment des amours venu, les bandes se séparent et les couples s'isolent. On entend sans cesse alors, dit

Brehm, les chants des mâles et on peut assister aux combats qu'ils se livrent en l'honneur d'une femelle.

« Quelques huîtriers, devenus pour ainsi dire sédentaires, commencent à faire leurs nids au milieu d'avril, tandis que ceux qui émigrent ne s'en occupent qu'un peu plus tard. Tous semblent rechercher pour cette installation les prairies à herbe courte situées près de la mer ; à défaut, ils s'établissent au milieu des fucus rejetés sur la plage par les vagues.

« Le nid consiste en une légère dépression que l'oiseau creuse lui-même. Chaque ponte est de trois œufs, qui sont couvés avec ardeur par la femelle, excepté dans le milieu du jour. Le mâle ne la relaye pas, mais il la remplace quand elle vient à périr.

« Les jeunes éclosent au bout de vingt-un à vingt-deux jours, et sont guidés par leur mère. En cas de danger, ils se blottissent d'habitude, bien qu'ils sachent se mouvoir dans l'eau, nager et plonger parfaitement, voir même courir au fond près d'une minute et plus. Les deux parents, alors qu'ils conduisent des petits, sont plus prudents et plus hardis qu'à toute autre époque. »

Les huîtriers, vieux ou jeunes, se nourrissent et s'apprivoisent facilement. Ils s'habituent vite à la captivité, pour peu qu'on les soigne bien, et font du reste commerce d'amitié avec les autres oiseaux de la basse-cour, à l'égard desquels ils reprennent le rôle de gardiens et de sentinelles contre les rapaces de l'air.

CHASSE DE L'HUITRIER

« La chasse de l'huitrier est difficile, car cet échassier sait parfaitement distinguer les gens dangereux de ceux qui ne le sont point pour lui. C'est, au dire de Brehm, pendant son sommeil de midi qu'on peut l'approcher le mieux ; mais son ouïe est si fine qu'il faut s'avancer avec une extrême prudence ; le bruit des pas suffit pour le réveiller. »

Comme on tire généralement cet oiseau d'assez loin, comme de plus il a une grande résistance vitale qui lui permet de supporter de graves blessures, le plomb numéro 6 est le plus petit que l'on doive employer.

Des amateurs prennent de temps à autre quelques huitriers à l'aide de collets amorcés, dans le but de les garder en volière.

Leurs œufs, à tort ou à raison, passent pour un mets délicieux ; nous n'en dirons pas autant de leur chair, dont nous avons tâté en Algérie à deux reprises différentes ; elle a en effet un goût tellement désagréable qu'il est impossible de la manger ; un vieux corbeau flatterait mieux le palais !...

LE
CHEVALIER A PIEDS VERTS

Ce chevalier est un des plus grands totanidés. Sa longueur atteint jusqu'à $0^{m}36$ et son envergure $0^{m}60$; l'aile $0^{m}19$, la queue $0^{m}08$.

« Il a les plumes du dos noires, bordées de blanc ; le bas du dos, le croupion et le ventre d'un blanc pur ; la poitrine blanche, rayée longitudinalement de noir ; la queue grise au milieu, tachetée sur les bords de blanc et de noir. L'œil est brun, le bec vert-noir, les pattes gris-vert. En automne, la coloration de son plumage varie en s'accentuant un peu plus.

La patrie du chevalier est le nord de l'ancien continent ; de là, il émigre chaque année dans tout le globe, l'Amérique et l'Australie exceptées.

Il arrive du Nord dans la seconde quinzaine de juillet, erre de côté et d'autre en août et septembre, se remet en route au mois d'octobre, séjourne dans les îles de l'Archipel et en Egypte, tandis qu'un certain nombre pousse jusque dans les pays tropicaux. Les mois d'avril et de mai nous le ramènent. Il ne voyage jamais que la nuit.

Cet oiseau préfère les lacs d'eau douce aux plages maritimes, près desquelles il ne reste pas longtemps. Il aime aussi les bords des fleuves et des rivières, mais, pour la

mauvaise saison, il recherche surtout les petits étangs. D'ordinaire, on le trouve *seul* de son espèce, en compagnie de divers autres tringidés, de barges, de canards même, dont il est en quelque sorte le chef toujours aveuglément suivi à cause de son extrême prudence et de sa remarquable sagacité pour le choix de l'endroit où il se pose, endroit qui permet invariablement de découvrir un vaste horizon.

On peut dire qu'il résume toutes les qualités de sa famille. Gai, vif, agile, sa tenue est presque fière. Il marche vite, légèrement, aime à entrer dans l'eau, nage bien et assez longtemps, plonge même.

Son vol, en ligne droite généralement, ne l'empêche point parfois de décrire des courbes hardies et élégantes et de tomber brusquement à terre avec une certaine aisance.

Sa voix est un sifflement clair, haut, perçant, qui peut se rendre par *tjia*. Son cri d'appel est faible, *dick dick*; son cri d'angoisse *kruh kruh* est rauque; enfin son chant d'amour, qu'il répète plusieurs fois de suite et toujours en volant, ressemble au son de la flûte, *dahudl*, *dahudl*, *dahudl*.

Cet oiseau n'est nullement sociable; il ne s'inquiète guère de ses pareils, bien qu'il se réunisse parfois en petites bandes.

Le chevalier mange des animaux aquatiques de toute espèce, probablement des insectes, des larves, des libellules, des têtards et petites grenouilles, des poissons minuscules. Naumann l'a vu prendre avec satisfaction des girins et les poursuivre même dans l'eau.

« On sait, au sujet de la reproduction, que l'espèce niche dans le nord-est, à Rugen, à Gothland, en Laponie, dans les tourbières qui sont au pied des Alpes Scandinaves. Le nid, grossièrement fait de chaumes, est établi sur une petite éminence herbeuse, au pied d'un bouleau ou

d'un saule. La ponte a lieu à la fin de mai ; elle est de quatre œufs assez grands. »

Le chevalier à pieds verts s'habitue sans peine à la perte de sa liberté et s'apprivoise parfaitement. On le conserve plusieurs années en volière.

Les jeunes fournissent d'excellents et délicats rôtis, dit-on, tandis que les grands parents, un peu secs et durs, ont besoin d'un habile cordon-bleu pour être mangés avec quelque plaisir.

CHASSE DU CHEVALIER À PIEDS VERTS

« Cet oiseau est excessivement craintif; l'instinct de la conservation lui inspire dans tous ses actes une extrême prudence ; il ne faut dès lors point être surpris d'apprendre que sa chasse est fort difficile. »

« A la vue d'un piéton, d'un homme à cheval ou d'un batelier, si peu que leurs allures lui semblent suspectes, il s'envole de loin, monte haut dans les airs et ne s'abat qu'à une grande distance. Aussi ne le tire-t-on pour ainsi dire jamais que dans ses quartiers d'hiver, là où il est souvent en contact avec des hommes qui ne lui font aucun mal.

Il résulte de ce qui précède que le plomb numéro 6 est le plus petit qu'on puisse employer pour abattre cet oiseau.

« On le capture quelquefois dans des piéges ; mais, suivant Naumann, il se montre très prudent, bien qu'il réponde à l'appel de l'oiseleur. Il regarde avec méfiance la hutte d'où part le cri d'appel, les engins disposés autour et demeure longtemps immobile avant de s'avancer ; rare-

ment il s'abat sous le filet; il se pose d'habitude à quelque distance et y arrive en marchant. Il faut cesser d'appeler dès qu'il a pris terre, car sa prudence est en éveil, son oreille est difficile à tromper et tout bruit inaccoutumé, se produisant dans la hutte, le chasse pour toujours. A-t-il vu le filet tomber et a-t-il pu s'échapper, il ne reviendra jamais. Plusieurs chevaliers se montrent-ils en même temps, l'oiseleur doit se contenter d'en prendre un ou deux, attendu qu'ils n'arrivent jamais tous ensemble sous le piége. »

La capture d'un oiseau aussi rusé fait bien plus de plaisir que la prise si facile d'un grand nombre de stupides tringidés. « Jadis il y avait à Halle, dit Brehm, des gens qui aimaient cette chasse avec une telle passion qu'ils faisaient volontiers trois lieues pour aller s'y livrer sur les bords du lac salé. Ces amateurs ne se croyaient pas payés suffisamment de leurs peines si, parmi leurs prises, ne se trouvait au moins *un hennick*, comme ils appelaient le chevalier à pieds verts.

« Ces oiseleurs étaient très habiles pour imiter son cri d'appel; ils le faisaient d'ordinaire avec la bouche, quelques-uns seulement avec un sifflet en os. »

Pour tous les chasseurs aux filets, la capture de cet échassier a une grande importance, parce que les autres oiseaux arrivent à son cri d'appel; aussi s'efforcent-ils d'abord d'en prendre un. Quand ils y sont parvenus, des centaines d'autres espèces aquatiques tombent à l'envi dans leurs filets.

L'ÉCHASSE

AUX PIEDS ROUGES

La longueur de cet oiseau est de 0m40, son envergure de 0m74, l'aile de 0m25 et la queue de 0m08.

« Il a, dans son plumage du printemps, à l'occiput une ligne étroite derrière le cou et le manteau noirs, à reflets verdâtres pour ce dernier ; la queue d'un gris-cendré ; le reste du plumage blanc, avec un léger reflet rose sur la moitié antérieure du corps. L'œil est d'un rouge-carmin superbe ; le bec noir ; les tarses sont d'un rouge-carmin pâle ou rouge-rose. Les teintes, chez la femelle, se montrent seulement un peu moins vives. »

L'échasse aux pieds rouges habite le sud et le sud-est de l'Europe, le centre de l'Asie et le nord de l'Afrique ; elle appartient donc à la zone chaude et tempérée. On la compte cependant, et avec raison, parmi les oiseaux de l'Europe centrale, car on l'y a observée plusieurs fois, et elle s'y est même reproduite. On commence à la trouver en grand nombre en Hongrie ; on dirait qu'elle ne fait que traverser l'Espagne et la Grèce lors de ses migrations, et qu'il en est de même pour le sud de l'Italie. On la voit toute l'année, en nombre considérable, dans le sud de la Russie et en Egypte, d'où elle se répand dans les pays du cours supérieur du Nil, de même qu'elle va des grands lacs salés de l'Asie centrale jusqu'aux Indes.

Dans la moyenne et basse Hongrie, on trouve l'échasse auprès de tout étang salé d'une certaine étendue ; mais elle est bien plus commune en Egypte, où des bandes de deux à trois cents peuplent les lacs, vivent près et même dans l'intérieur des villages, habituées à l'homme plus que partout ailleurs, par la raison bien simple que les Arabes, qui se plaisent à les voir, n'ont jamais songé à leur faire du mal.

Cette espèce paraît plus sociable que tous les autres totanidés. Elle habite les mêmes lieux, mais, grâce à ses longues jambes, on la voit aller plus avant dans l'eau pour chercher sa nourriture ; on remarque encore que sa démarche n'est ni maladroite ni vacillante.

Le vol de l'échasse se montre léger, beau, rapide, gracieux ; en s'enlevant de terre, elle bat des ailes avec rapidité et, arrivée à une certaine hauteur, elle navigue dans l'air plus lentement, plus posément ; avant de s'abattre, elle décrit toujours en planant une ou plusieurs lignes ondulées. Lorsqu'elle vole, comme elle étend directement en arrière ses longues pattes, cela lui donne un aspect si singulier qu'on la reconnaît de suite.

« Baldamus a noté parfaitement la voix de cet oiseau : *houitt, houett, houitt, houett, houitt, houett, witi, witt, wett, wett*. C'est surtout pendant la saison des amours qu'il fait entendre son cri, et il ne le pousse qu'en volant ou quand il va prendre son essor. »

Les échasses se nourrissent principalement sinon exclusivement d'insectes. On les voit occupées tout le jour à leur faire la chasse, à les prendre dans l'eau, dans la vase ou bien au vol.

Cet oiseau niche en Egypte vers avril ou mai, peut-être un peu plus tard du côté de la Hongrie et de la Russie. Le nid grossier n'est qu'une couche d'herbes sèches à peine suffisante pour mettre les œufs, au nombre de quatre, à l'abri de l'humidité ; il paraîtrait que sa structure par

trop rudimentaire se perfectionne au cours de l'incubation. Combien dure-t-elle et comment les jeunes s'élèvent-ils ? Nous ne le savons pas.

« Nul, dit Brehm, n'a jamais vu de ces oiseaux en volière, et nul n'a jamais ouï dire qu'on en ait tenus en captivité. »

CHASSE DE L'ÉCHASSE

En Egypte, n'étant jamais tracassé par les Arabes, cet oiseau ne redoute pas l'homme, dont il se tient toutefois à quelque distance; mais un seul coup de fusil le rend craintif et méfiant pour longtemps. « J'ai été souvent, dit Brehm, obligé de me donner beaucoup de peine pour tuer le mâle et la femelle du même couple (1), lorsque je n'avais pas réussi à les abattre simultanément. »

En Hongrie, où on chasse avec ardeur ces oiseaux sous le nom *de cigognes-bécasses*, ils se montrent très craintifs et très méfiants.

Le plomb numéro 6 est le plus petit qu'on doive employer.

La chair des échasses n'est pas précisément très délicate, mais elle peut, surtout en hiver, procurer un salmis fort passable.

(1) Les échasses vivent habituellement en troupes de cinq à douze et on ne les voit par paires que lors des amours et de la reproduction.

LE COURLIS CENDRÉ

La longueur du courlis est de 0^m75, l'envergure de 1^m27, l'aile de 0^m35 et la queue de 0^m13. Le bec atteint 0^m22.

« Il a le dos brun, rayé de jaune-roux clair ; le bas du dos blanc, marqué de taches brunes, disposées longitudinalement ; le dessous du corps d'un roux jaunâtre, à taches longitudinales brunes ; les rémiges noires, à tiges blanches et tachetées de blanc ; les trois premières bordées de blanc en dedans, les autres variées de taches claires, disposées en zigzags ; les rectrices blanches, rayées de brun-noir ; l'œil brun foncé ; le bec noir, avec la base de la mandibule inférieure d'un gris olivâtre ; les tarses d'un gris de plomb.

Il n'est pas de pays en Europe où l'on n'ait observé cet oiseau. Se reproduisant dans le Nord, il traverse le Sud à l'époque de ses migrations. On le trouve de même dans une grande partie de l'Asie. Lors de ses voyages, il arrive jusqu'aux Indes et au centre de l'Afrique, et y demeure de septembre à mars ; enfin il n'est pas rare dans le nord-ouest de l'Amérique.

Il se montre chez nous en avril et mai, revient à la fin de juillet, erre sans but apparent, et reprend, en septembre, sa route vers le sud. Quand l'hiver n'est pas très rigoureux, plusieurs séjournent en Angleterre et aux Féroës, dont les rivages sont réchauffés par le Gulf Stream.

En Grèce et en Espagne, on voit toute l'année des courlis isolés. Ce sont peut-être des jeunes encore incapables de se reproduire.

Toute contrée est bonne pour le courlis, les côtes de la mer comme les bords des cours d'eau et des lacs dans l'intérieur des terres ; peu lui importe d'être en plaine ou en pays de collines. Dans ses quartiers d'hiver, on le voit même courir les steppes, chassant les sauterelles en compagnie des ibis ou bien, comme en Nubie, cherchant sa nourriture parmi les rochers des bords du Nil.

Sociable, il forme de petites troupes auxquelles se rallient d'instinct plusieurs oiseaux de rivage moins vigilants que lui. Sa prudence excessive vis-à-vis de l'homme montre à quel point il est intelligent.

Il marche à grands pas, avec légèreté, élégance et dignité ; quand il se hâte, on le voit doubler l'amplitude de ses enjambées. Il se meut aussi bien sur terre que dans l'eau, où il entre jusqu'au ventre et où il nage pour son plaisir.

Son vol n'est pas très rapide, mais il se montre régulier, facile, remarquable par de très beaux détours qui paraissent exécutés sans fatigue. Avant de se poser, il plane, puis, fermant les ailes, il se laisse tomber à quelques mètres de terre où il s'arrête pour se balancer et ensuite prendre pied.

La voix du courlis se compose de notes pleines, arrondies, sonores, qu'on peut aussi bien comparer aux sons de l'orgue qu'à ceux de la flûte et rendre par les syllabes *taü*, *taü* et *tlaüid*, *tlaüid*. Comme le dit Naumann, cette voix a pour beaucoup de personnes quelque chose de particulier ; pour le naturaliste, elle a un charme tout spécial, parce qu'elle n'est égalée par la voix d'aucun autre oiseau de marais. Lorsque les courlis cendrés causent entre eux, ils crient *twi*, *twi* ; leur cri d'angoisse ***krach*** ou ***kruh*** est rauque. Pendant la saison des amours, ils font entendre

une courte chanson qui ne se compose, il est vrai, que du cri d'appel, mais dont les notes se fondent les unes dans les autres d'une façon singulière, indescriptible.

Le courlis adulte se nourrit d'insectes de toute espèce, de vers, de mollusques, de crustacés, de menus poissons, de reptiles, de substances végétales, surtout de baies. Les jeunes ne mangent que des insectes ; dans le nord, des mouches et des larves.

Cet oiseau niche déjà dans quelques localités de l'Allemagne ; toutefois il ne se reproduit régulièrement que dans les pays tout à fait septentrionaux et principalement dans les tundras du Nord. Il arrive en Laponie vers la même époque que chez nous, et, peu après, retentit nuit et jour sa chanson d'amour ; de son côté, la femelle se met à chercher dans la tourbière quelque éminence convenable pour l'installation du berceau.

Le nid est moins un creux pratiqué en terre qu'une dépression produite par son poids dans la mousse ou le gazon et qui est garnie de quelques feuilles. Les œufs, au nombre de quatre, sont plus grands que ceux du canard. Le mâle et la femelle semblent couver alternativement ; tous deux témoignent à leurs petits la plus vive sollicitude et s'exposent au danger pour les sauver.

En captivité, ces oiseaux s'apprivoisent aisément et vivent en paix avec les compagnons qui leur sont donnés. Ils s'habituent à tout régime, mais ils montrent toujours leur préférence pour la viande. Si on les met dans une volière spacieuse ou dans un enclos assez étendu, ils se portent parfaitement.

CHASSE DU COURLIS

Partout, on chasse cet oiseau avec une certaine passion ; sa prudence semble exciter l'homme. Ce sport est difficile,

et son succès dépend beaucoup du hasard et de l'adresse de ceux qui le pratiquent.

Sur plusieurs rivières de France, les chasseurs de sauvagine, opérant avec de légers bateaux, après avoir gagné l'amont, se laissent descendre au fil de l'eau en silence et parviennent quelquefois avec leur canardière à tuer un ou deux courlis posés sur les bords.

Enfin, en se cachant bien et en pipant, on peut abattre par-ci par-là un de ces oiseaux ; mais, à pied comme à cheval, c'est folie que d'essayer de les avoir à portée de fusil.

Force est dès lors de reconnaître que la réussite n'est à peu près sûre qu'autant qu'on a recours aux piéges.

« Pour l'oiseleur, le courlis cendré est le suprême de ses désirs. La prudence excessive de cet oiseau, à la vue perçante, exige du piégeur une patience et une attention soutenues. Il doit être immobile dans sa hutte ; il doit savoir bien appeler, ni trop tôt, ni trop longtemps. Si la bande, au lieu de s'abattre dans le filet, vient se poser à côté, la constance de l'oiseleur est mise à une rude épreuve. Il est alors obligé d'attendre que ces oiseaux s'aventurent jusqu'au lieu voulu, et souvent ses espérances sont déçues ; après s'être longtemps promenés aux alentours du piége, leur défiance s'accroît, et ils s'en éloignent au lieu de s'en rapprocher. Mais il y a aussi des jours de joie, où d'un seul coup de filet on prend quatre ou cinq de ces précieux oiseaux. »

La chair du courlis est justement estimée ; toutefois elle ne mérite point d'être, comme le font les Autrichiens, comparée à celle de la bécasse d'automne. Elle n'a du reste toute sa saveur qu'à la fin de l'été, jusqu'aux premiers jours d'octobre ; ce laps de temps passé, les adultes faisandés ne peuvent fournir que des salmis passables, tandis que les jeunes se montrent tendres et excellents à la broche.

L'ANOSTOME A LAMES

Ce ciconiidé, *bec ouvert* d'Afrique, est un peu plus petit que la cigogne; il a environ 0m90 de longueur.

« Les tiges de toutes les plumes du cou, du ventre et des cuisses sont transformées, à leurs extrémités, en plaques longues, étroites, cornées ou cartilagineuses, comme chez le coq de Sonnerat. Ces tiges et ces plaques, ayant des reflets verdâtres et pourpres, donnent au plumage, qui est noir, une beauté toute particulière. L'œil est rougeâtre; la ligne naso-oculaire, qui est nue, et la gorge sont d'un gris jaunâtre; les tarses sont noirs. »

Cet oiseau habite le centre et le sud de l'Afrique, et le Mozambique, au sud du 15° de latitude nord.

Brehm a bien vu les anostomes, en grandes bandes, sur les bords du Nil Bleu, serrés les uns contre les autres et occupés à pêcher, mais il n'a pu les observer autant qu'il l'aurait désiré. Par bonheur, Jerdon nous donne une description très détaillée des mœurs de l'autre espèce similaire, qui est commune dans les Indes, au Bengale surtout.

« Il nous apprend que cet oiseau se nourrit presque exclusivement de mollusques qu'il retire de leurs coquilles, en ouvrant d'un coup de bec si adroitement et si rapidement la charnière, qu'on ne peut voir comment il s'y prend. Vient-il à ne pas trouver de coquillages, il se ratrappe sur les poissons et sur les grenouilles.

« L'espèce d'Asie niche en juin et juillet, dans le centre des Indes, sur des arbres élevés, toujours en colonies plus ou moins nombreuses, parfois avec d'autres oiseaux, tels que les hérons, des ibis. Chaque couvée est de quatre œufs. Les père et mère, en cas de péril, défendent vigoureusement leur progéniture. »

CHASSE DE L'ANOSTOME

« En Afrique, dit Brehm, les indigènes ne chassent jamais ces oiseaux ; ce qui fait qu'ils y sont très peu craintifs. Une de leurs bandes laissa en effet mon domestique nègre l'approcher de si près qu'il en tua huit d'un seul coup de fusil. »

« Aux Indes, suivant Jerson, la chasse de l'anostome se fait d'habitude au faucon. Souvent aussi on le prend dans des pièges amorcés avec des coquillages. »

Le tir de cet oiseau exige, suivant les distances, l'emploi du plomb des numéros 4, 3, 2 et zéro.

On ne parle ni aux Indes, ni en Afrique, de la chair de l'anostome, qui doit cependant être tant soit peu mangeable.

L'AIGRETTE BLANCHE

L'aigrette blanche, *héron argenté, héron blanc, héron noble,* est d'un blanc pur éclatant. Elle a l'œil jaune ; le bec jaune foncé ; la partie nue des joues d'un jaune verdâtre ; les tarses d'un gris foncé. Sa longueur est de 1m10 et son envergure de 1m08 ; l'aile 0m58 et la queue 0m20.

Cet oiseau habite le sud de la Sibérie et le sud-est de l'Europe. De là, il pousse ses excursions dans le sud de l'Asie et dans le nord de l'Afrique.

Il aime, comme le héron cendré, les pièces et les cours d'eau de toute espèce, mais il préfère de beaucoup ceux où il n'est presque jamais en contact avec l'homme, qu'il redoute par dessus tout.

L'aigrette, qui surpasse par sa taille les autres hérons blancs, a des postures fort singulières ; elle cache sous ses plumes la tête, le cou et une de ses pattes, si bien qu'on ne voit plus alors qu'une masse reposant sur un mince support.

Sa démarche est, sinon plus légère, au moins plus digne que celle du héron cendré. Son vol est plus beau, d'abord à cause de sa structure plus élancée et parce qu'ensuite elle exécute ses mouvements avec plus de vigueur et de rapidité.

Moins bien partagée sous le rapport des sens et de l'intelligence, elle n'a du moins ni la ruse ni la méchanceté du héron ; c'est en somme le plus noble des ardéidés.

Sa nourriture consiste en poissons, grenouilles, couleuvres, petits oiseaux aquatiques, menus rongeurs, insectes d'eau, mollusques et vers de terre.

« En Hongrie, l'aigrette blanche niche dans les énormes fourrés de roseaux qui recouvrent les marais. Elle fuit du reste si peu les arbres que dans certaines îles du Danube on la voit établir son nid sur les cimes les plus élevées. Le nombre des œufs varie de trois à quatre. On ne connaît pas exactement la durée de l'incubation et du séjour des petits au berceau. »

Depuis vingt-cinq à trente ans, des aigrettes provenant de la Hongrie ont été mises dans le commerce, et on en voit aujourd'hui dans tous les jardins zoologiques, où on a remarqué qu'elles n'avaient pas du tout la rage meurtrière des hérons et qu'au contraire de ceux-ci elles affectionnaient leurs gardiens.

CHASSE DE L'AIGRETTE BLANCHE

Naumann croit que l'aigrette est plus facile à approcher et dès lors à tirer que le héron cendré ; il se trompe, car au contraire elle se montre encore plus méfiante, du moins en Hongrie. Cela s'explique parce que, dans ce pays, on la chasse non pas pour *sa chair plus que médiocre*, mais pour se procurer ses belles plumes dont on fait des parures de grande valeur. Ce qui doit du reste nous édifier complètement sur l'extrême méfiance de cet oiseau, c'est que les Hongrois et les Valaques se font une gloire d'avoir réussi à le surprendre.

Le plomb numéro 4 est le plus petit qu'on doive employer.

LE BLONGIOS NAIN

La longueur de ce gracieux oiseau est de 0m41, l'envergure de 0m61, l'aile de 0m16, la queue de 0m06.

« Il a le haut de la tête, la nuque et les épaules d'un noir verdâtre brillant ; le dessus des ailes et la face inférieure du corps d'un jaune-roux ; les côtés de la poitrine tachetés de noir ; les rémiges et les rectrices noires ; l'iris et la ligne naso-oculaire jaunes ; le bec jaune pâle, avec la crête dorsale brune ; les tarses verdâtres. La femelle a les parties foncées d'un brun noir, les parties claires d'un jaune pâle.

Le blongios nain se trouve dans toute l'Europe, en partant de la Hollande et en se dirigeant vers le Sud. Là où il ne niche pas, il est au moins de passage. On le rencontre communément en Hollande, en Hongrie, en Turquie et en Grèce ; enfin, il n'est point rare en Allemagne, dans le midi de la France et en Espagne.

Arrivant dans le Nord à la fin d'avril, il en disparaît au mois de septembre. Lors de son passage, il s'arrête quelque peu en Grèce et va passer l'hiver dans le nord de l'Afrique.

Cet oiseau aime les marais couverts de roseaux et d'autres plantes aquatiques ; peu lui importe leur étendue comme leur voisinage.

Ses habitudes sont complètement nocturnes. Immobile toute la journée, dans des postures fort singulières, il reste blotti au milieu des roseaux ou sur une branche d'arbre, se cachant si bien qu'on ne le découvre presque jamais.

Dans sa marche, il ressemble quelque peu au râle. Son vol est assez rapide et très vif; il volette à l'essor et plane quelques secondes avant de se poser. Il grimpe et voyage si merveilleusement à travers les forêts de roseaux qu'on ne l'en déloge pas facilement; son sommeil de jour est d'ailleurs si léger qu'il entend ou voit son ennemi bien avant d'être découvert et qu'il se sauve en passant avec prestesse d'une tige à l'autre.

Cet oiseau, comme presque tous les ardéidés, est méchant et courageux. Au besoin, il se défend avec vigueur, lance des coups de bec dangereux et lutte jusqu'à son dernier soupir.

Il se nourrit principalement de petits poissons et de reptiles; il mange en outre des vers, des insectes et peut-être bien de jeunes oiseaux. Il ne chasse que la nuit, surtout aux crépuscules du soir et du matin.

Son cri d'amour est un son bas, voilé, qui peut se rendre par *poumm* ou *poumb*. Il le répète deux à trois fois de suite et recommence quelques instants après. On ne l'entend jamais lorsqu'un homme est proche. La douleur lui arrache un cri perçant : *gaeth*, *gaeth*.

Le nid du blongios est vaste, grossièrement construit, et cependant solide; fait avec des roseaux secs, des joncs et des feuilles, on le trouve généralement installé sur une vieille souche, au-dessus de l'eau.

La ponte a lieu en juin; elle varie de trois à six œufs. La durée de l'incubation est de seize à dix-sept jours.

Les petits en naissant sont couverts d'un duvet couleur roux de rouille. Les deux parents apportent dans leur jabot de la nourriture qu'ils rejettent au bord du nid, où les jeunes la prennent. Vient-on à les troubler, ils s'en-

fuient en grimpant le long des roseaux; les laisse-t-on tranquilles, ils restent dans le nid jusqu'au moment de l'essor. Les père et mère montrent une très grande tendresse pour leurs enfants.

Les blongios se soumettent facilement à la captivité et mangent volontiers les poissons qui leur sont donnés; mais ils ne s'apprivoisent que peu à peu, et ne deviennent du reste jamais confiants, parce qu'ils conservent toujours, quoiqu'on fasse, leur naturel rusé et méchant.

CHASSE DU BLONGIOS NAIN

« Pour bien chasser le blongios, il faut connaître à fond ses mœurs. Jamais, dit Naumann, on ne peut le faire partir en jetant des pierres dans les roseaux ou en les battant à coups de gaule. Vouloir le surprendre de jour, c'est se donner une peine inutile. Grâce à ses sens très développés, c'est lui qui le premier aperçoit le chasseur, et il est trop craintif pour ne pas se cacher aussitôt et de plus assez rusé pour choisir à temps la meilleure retraite, déployant alors une astuce qui fait honneur à son intelligence. Naumann raconte, à titre d'exemple, comment un blongios, qui habitait un petit étang, rabattu par des chiens et des traqueurs vers une nombreuse société de chasseurs dont il faisait partie, put tromper ces derniers. Après une poursuite de plus de deux heures, ils furent contraints de s'en aller les mains vides. »

Suivant les distances, on emploie du plomb des numéros 8, 6 ou 4.

Nonobstant un goût assez prononcé de poisson, la chair blanche du blongios peut se manger; on en fait un salmis supérieur en tout cas à celui de la poule d'eau.

LA GRUE CENDRÉE

Cet oiseau est long de 1^m48, l'envergure de 2^m55, l'aile de 0^m69, la queue de 0^m22.

« Il a tout le plumage d'un beau gris cendré, avec le front, le dessus des yeux, les lorums d'un noir profond, à reflets d'un bleu verdâtre; les côtés du cou blanchâtres; les rectrices noires; l'œil rouge-brun; le bec rougeâtre à la base, noir-vert à la pointe; les tarses noirâtres. »

La grue cendrée a pour patrie le nord de l'ancien continent, depuis la partie orientale de la Sibérie centrale jusqu'à la Scandinavie. De là, elle émigre d'un côté dans le centre, l'ouest et un peu le nord de l'Afrique, de l'autre aux Indes et à Siam en traversant la Chine.

Ces échassiers, en bandes qui affectent constamment la disposition triangulaire, suivent, à l'aller comme au retour, une direction invariable qui est la route tracée dans l'air par tous les oiseaux migrateurs, visant au départ l'Egypte, le nord de l'Afrique et les Indes.

La grue cendrée possède des facultés intellectuelles remarquables. C'est un oiseau des plus prudents et des mieux doués. Il marche d'un pas gracieux, léger, mesuré, tranquille et digne, ne courant que s'il y est forcé. A certains moments toutefois, on le voit se départir de sa gravité solennelle pour se livrer à divers exercices récréatifs;

il saute de joie, prend les postures les plus singulières, ouvre les ailes et danse, ou bien il s'envole et décrit des cercles superbes.

Bien qu'ordinairement il vive en bon rapports avec les espèces les plus voisines, parfois, en dehors de l'époque des amours, on voit des batailles assez sérieuses dans les bandes pour que un ou deux oiseaux se trouvent hors d'état de suivre leur compagnie.

En été, la grue se nourrit surtout de matières végétales, sans cependant négliger les petits animaux, vers, insectes, coléoptères, sauterelles, grillons, libellules, grenouilles et menus reptiles. En hiver, elle ne vit autant dire que de graines.

A peine arrivé dans le pays de reproduction, chaque couple prend possession de l'étang où il veut nicher et ne tolère dans un certain rayon la présence d'aucune autre paire. Il se met de suite à construire son nid, dont la base, établie sur un petit ilot de gazon ou sur un buisson peu élevé, consiste en branches sèches qu'il recouvre, sans art, de feuilles, d'herbes, de joncs, tout en excavant légèrement le milieu de ce grossier amas. La femelle y dépose deux œufs que les parents couvent à tour de rôle. Ils défendent leur progéniture avec le plus grand courage contre tous les ennemis, mais ils fuient toujours devant l'homme.

Malgré leurs lourdes pattes, les jeunes grues courent très vite et savent à merveille se cacher dans les hautes herbes ou dans les joncs. Les père et mère, qui ne trahissent jamais la présence de leurs petits, s'empressent, à la moindre apparence de péril, de les emmener au loin. Sont-ils captifs dans le voisinage, ils vont les visiter.

En captivité, la grue accepte tous les régimes ; mais on peut la conserver plusieurs années en ne lui donnant que des graines, pois et fèves, au lieu de céréales. Le pain est pour elle une friandise ; elle mange avec plaisir des pom-

mes de terre cuites, des raves coupées, des choux, des fruits; enfin, elle ne dédaigne pas un morceau de viande fraîche et ne perd aucune occasion de prendre une souris ou un insecte.

La chair des grues est de haut mais agréable goût. Les jeunes fournissent un rôti tendre et des plus délicats.

CHASSE DE LA GRUE CENDRÉE

Les grues cendrées ne trahissant jamais les lieux occupés par leur progéniture, qu'elles ne visitent pas tant qu'on les observe, et les jeunes sachant courir et se cacher à merveille dans les roseaux, les joncs et les hautes herbes, il est impossible au chasseur, sans un bon chien et sans battre tout le marais, de découvrir la nichée, de la forcer à s'enlever, de la tirer enfin fructueusement au cul levé.

On se bercerait d'un fol espoir si on croyait en faire autant avec les vieilles grues que, par suite de leur excessive prudence, on ne peut parvenir à tuer qu'à l'affût, et encore faut-il que les cachettes d'attente aient été préparées longtemps à l'avance pour ne point leur sembler suspectes. En opérant ainsi, à la chute du jour, sur les bords de plusieurs marais de l'Afrique du Nord, on culbute ces oiseaux revenant du pâturage; il faut alors se garer de recevoir leur choc sur la tête ou en plein corps.

Avec des armes à longue portée et un canot qui va sans bruit au fil de l'eau dans une rivière, il est possible d'abattre par hasard une grue cendrée.

Au marais, on ne doit se servir que des plombs numéros 6 et 4.

L'ANTHROPOIDE DEMOISELLE

Les anciens n'ont connu cet oiseau que sous le nom de *demoiselle de Numidie.* Il a 0m90 de long, 1m76 d'envergure, 0m47 d'aile, 0m27 de queue.

« L'anthropoïde est d'un gris de plomb clair, avec les joues, le devant du cou, les longues plumes qui forment jabot, d'un beau noir lustré; les rémiges sont d'un noir profond, les rectrices brunes et les faisceaux de plumes parotiques d'un blanc éclatant. Il a l'œil d'un rouge-carmin vif; le bec d'un vert sale à la racine, couleur de corne un peu en arrière, d'un rouge pâle à l'extrémité; les tarses noirs. »

Le sud-est de l'Europe et le centre de l'Asie sont la patrie de cet élégant oiseau. Il habite les bouches du Volga, les côtes de la mer Caspienne *(où il n'est pas rare)*, la Tartarie, la Mongolie, et s'avance de là dans le sud des Indes et dans le centre de l'Afrique.

La demoiselle de Numidie recherche dans son pays des localités analogues à celles que fréquentent toujours ses congénères. D'après Radde, on la trouve encore à une altitude de cent mètres.

Elle arrive dans ses quartiers d'hiver, comme tous les gruidés, au commencement d'octobre et les quitte en mars ou avril. C'est dans cet intervalle que la muc a lieu pour se terminer avant janvier.

Ses mœurs, habitudes et qualités sont celles de la grue cendrée ; mais elle est plus gracieuse, plus élégante encore.

Mieux douée sous le rapport de l'intelligence, elle se montre excessivement prudente, surtout dans le choix de ses lieux de repos.

C'est à la fin d'avril que ces oiseaux, sous l'influence des amours, préludent à l'exécution d'une sorte de danse très curieuse, qui a pour but de fasciner les femelles.

A l'inverse des grues cendrées, ils ne nichent que sur des points très secs. La ponte a lieu fin mai ; elle n'est que de deux œufs que les parents couvent à tour de rôle, la mère plus que le mâle. En revanche, ce dernier monte fidèlement la garde auprès du nid et attaque avec courage tous les ennemis qui osent s'en approcher.

A la fin de juillet, on peut voir les parents exercer leurs petits à voler, et bientôt ils émigrent de concert.

Les anthropoïdes s'habituent rapidement à la captivité, et, si on s'en occupe, ils deviennent bien vite familiers. Quand on leur donne une certaine liberté, leur reproduction est facile à obtenir.

Depuis l'établissement du Jardin d'acclimatation de Moscou, les amateurs et les industriels peuvent, chaque année et à peu de frais, s'y procurer des jeunes capturés à l'embouchure du Volga.

La chair des grues est généralement très bonne, mais celle des anthropoïdes vaut encore mieux.

CHASSE DE L'ANTHROPOIDE DEMOISELLE

Cet oiseau est si prudent qu'on n'arrive presque jamais à faire feu à bonne portée. Il choisit d'abord pour son lieu de repos un endroit d'où il découvre un vaste horizon ; puis, pour peu qu'on l'ait déjà traqué, il manque rarement de poser des sentinelles ; enfin, avant de prendre pied sur le sol, des éclaireurs ont toujours bien exploré le terrain.

« On ne tue guère d'anthropoïdes, dit Brehm, que la nuit, dans leurs retraites habituelles, et, bien qu'ils n'aiment pas à les quitter, ils les abandonnent invariablement dès qu'on les y a chassés. »

Radde cite encore un fait qui prouve leur excessive méfiance. « Je disposai, dit-il, quelques collets dans un champ et je les amorçai avec du froment ; je parvins ainsi à prendre une demoiselle ; mais les autres en devinrent tellement craintives et méfiantes que, dans la suite, elles évitèrent constamment ce champ et que je ne pus plus les approcher. »

D'après Pallas, les Kirghises chassent avec ardeur les anthropoïdes pour orner leur coiffure de deux cornes provenant des plumes noires de la gorge de deux de ces oiseaux.

Aux Indes, on les chasse au faucon, plus pour s'amuser que pour leur chair. Un pareil vol dure longtemps, parce que la demoiselle, ainsi poursuivie, franchit toujours plusieurs kilomètres avant que le rapace puisse s'en emparer. Il faut qu'il parvienne à la saisir par le dos ; car, s'il la prend au cou, bien qu'elle ne se défende pas avec le bec, il peut être grièvement blessé à coups d'ongles. Il arrive parfois que les compagnes de l'oiseau ainsi attaqué viennent à son secours et forcent alors le faucon à battre en retraite.

LA BALÉARIQUE PAVONINE

Cet oiseau, vulgairement dit *grue des Baléares* ou *grue-paon*, a 1m04 de longueur, 1m98 d'envergure, 0m54 d'aile et 0m23 de queue.

« Il est noir. Il a la couronne de plumes filiformes mêlée de jaune d'or et de noir; les couvertures des ailes entièrement blanches; les rémiges secondaires d'un brun-roux, les primaires et les rectrices noires; l'œil blanc; la peau nue des tempes blanche, celle des joues d'un rouge vif; le bec noir; les tarses noirâtres. »

C'est un oiseau de l'Afrique centrale, où on le trouve au sud du 17° de latitude nord. Dans le sud de l'Afrique, une espèce voisine le remplace. Il se montre commun dans l'ouest, et on le rencontre dans l'est de ce continent au sud du 15° de latitude.

La baléarique pavonine vit par paires dans la saison des pluies et en bandes de cent individus au moins le reste de l'année. Elle se tient sur les rives des fleuves qui sont couvertes de buissons et dans les forêts clairsemées, venant chaque jour sur les bancs de sable pour boire.

Elle marche le corps relevé, le dos peu recourbé, la couronne droite. D'ordinaire, son allure est lente; mais, si on la poursuit, elle court assez rapidement pour échapper à un homme.

Avant de prendre l'essor, elle s'entraîne les ailes ouver-

les. On la voit ensuite voler lentement, battant l'air avec mesure, étendant le cou et rejetant sa couronne en arrière.

Cet oiseau, quand il est excité, se livre à une sorte de danse singulière ; une apparition insolite, la venue d'une visiteuse, peut-être bien des velléités amoureuses, suffisent pour le mettre en branle. On le voit alors sauter à un mètre et plus du sol, les ailes demi-ouvertes, et retomber tantôt sur une patte, tantôt sur les deux. Il est fort à présumer que cette pyrrhique extraordinaire doit être propre au mâle.

Le cri de la baléarique pavonine est perçant et porte fort loin ; il est assez bien rendu par son nom arabe *rahnouk*.

Elle se nourrit presque exclusivement de graines diverses, sans négliger toutefois les bourgeons, les pousses d'herbes, les fruits, les insectes, peut-être bien les coquillages et les menus poissons.

Le genre de vie journalier de cet oiseau est très réglé ; au lever du soleil, il quitte son lieu de repos pour la steppe, où il reste environ deux heures à chercher sa nourriture, puis il gagne les bancs de sable des fleuves pour boire, faire sa toilette et danser. Bien qu'en général son repas du matin lui suffise, il se livre parfois l'après-midi à une courte excursion alimentaire. Vers le soir, les bandes se séparent en petites troupes, qui regagnent chacune leurs lieux de repos et passent la nuit sur des arbres, où il est à peu près certain que ces oiseaux nichent.

Depuis longtemps, les indigènes de l'ouest de l'Afrique, les prenant jeunes, élèvent en captivité les baléariques, et on en amène souvent en Europe, où elles attirent l'attention des visiteurs par leurs danses *dès qu'elles entendent de la musique*.

La chair des jeunes, tendre et délicate, donne un délicieux rôti ; mais on doit mettre les adultes à faisander et mariner avant d'en confectionner d'excellents pâtés froids.

CHASSE DE LA BALÉARIQUE

La chasse des baléariques pavonines est assez difficile; car, même dans les forêts vierges, là où les autres oiseaux ont presque contracté amitié avec l'homme, on ne les voit jamais se départir de leur prudence habituelle. Fuyant le cavalier comme le batelier, elles flairent un danger dans toute apparition inaccoutumée.

« Afin de pouvoir les approcher, dit Brehm, nous dûmes construire des huttes en terre, et encore nous ne pûmes nous en servir que quelques jours; dès qu'un ou deux individus d'une bande étaient tués, celle-ci quittait l'île pour n'y plus revenir. »

La chasse est sans nul doute plus fructueuse à l'affût près de leurs lieux de repos; mais l'affût en Afrique a des inconvénients dont on ne se rend compte qu'après les avoir éprouvés soi-même. Laissant de côté les lions et les léopards qui errent alors dans la forêt, celle-ci *seule* présente la nuit au chasseur des obstacles presque insurmontables. Chaque buisson est hérissé de milliers d'épines qui l'arrêtent, mettent ses vêtements en pièces et lui déchirent le corps d'une façon très grave. Une chasse de nuit est donc par suite impossible, même pour le plus intrépide des naturalistes et même pour le veneur le plus endiablé.

De vingt à trente-cinq mètres, avec du plomb numéro 4 on roule très bien ce splendide oiseau... quand on l'a au bout de son fusil!...

Les indigènes, qui dénichent sans nul doute les jeunes baléariques sur les arbres, ne semblent pas chercher à prendre les vieux : ils y parviendraient cependant avec un peu d'adresse lorsque ces oiseaux se branchent pour la nuit.

LE CARIAMA HUPPÉ

Appelé encore *seriema saria,* cet oiseau a environ 0^m87 de long, l'aile 0^m38, la queue 0^m33.

« Il est gris, chaque plume étant marquée de lignes ondulées en zigzag, très fines, alternativement claires et foncées; à la partie antérieure de la poitrine, ces lignes n'existent que sur les barbes et point sur la tige; les plumes du bas-ventre n'ont aucun dessin. Il a les longues plumes du cou et de la tête d'un brun-noir; les rémiges brunes, avec les barbes internes rayées de blanc en travers et les primaires blanches à la pointe; les deux rectrices médianes d'un gris-brun uniforme; les autres d'un brun-noir au milieu, blanches à la pointe et à la racine. L'œil jaune-soufre clair; la ligne naso-oculaire couleur de chair grisâtre; le cercle nu, qui entoure l'œil, bleuâtre; le bec rouge de corail; les tarses d'un brun-rouge en avant, rouge-brique sur les côtés. La femelle a les plumes de la nuque plus courtes, et son plumage est gris-jaune. »

Ce bel oiseau est propre à l'Amérique méridionale. Répandu dans une grande partie de l'Amérique du Sud, il est remplacé dans les Etats de la Plata par une espèce voisine.

« D'après le prince de Wied, le cariama huppé habite les grandes plaines et les collines du Brésil, dont le sol est couvert d'herbes alternant avec quelques buissons. »

Il vit par paires dans la saison des amours et de la reproduction, puis par familles de trois ou quatre membres. Il n'est possible de l'apercevoir que dans les lieux où il ne trouve pas de hautes herbes pour se cacher, sa couleur contribuant du reste à le rendre invisible, sans compter qu'au moindre bruit il se rase, ne relève la tête que de temps à autre et court avec autant de rapidité que le dindon sauvage à travers les herbes dont pas un seul brin ne remue. Aussi dans les campos, surtout au crépuscule du matin, s'il se fait entendre tout près et si on y court, ne voit-on jamais rien ! Et son cri se répète à deux cents mètres de là.

Sa voix ressemble aux jappements d'un jeune chien, d'après le prince de Wied ; suivant Burmeister, elle est rauque et criarde comme le cri d'un rapace. D'ordinaire, pour la lancer, l'oiseau se tient sur le sommet d'un buisson ou d'un arbre peu élevé. Elle peut se rendre par *ha, hahahahi, hihihi, hil, hîl, hi, el,* suivis d'un intervalle de quatre à cinq secondes, auquel succède le cri bref *hak*. A la moindre apparence de danger, le chanteur se laisse choir dans les herbes et cherche son salut en courant, jamais en volant.

Le cariama se nourrit surtout d'insectes, ce qui ne l'empêche pas de détruire un grand nombre de serpents, de lézards et autres reptiles. Aussi est-ce un oiseau estimé de tous les Brésiliens et la loi défend-elle de le tuer !

A l'époque des amours, les mâles se livrent de violents combats pour la possession des femelles ; voici ce qu'en raconte Homeyer *de visu :* « le cariama est-il en amour, il exécute les bonds les plus fantastiques, il hérisse les plumes de son cou, se gonfle comme un rapace, étale sa queue tout en sautant, ouvre tantôt une aile, tantôt l'autre, sans doute pour se maintenir en équilibre. C'est ainsi, en courant et en sautant, qu'il attaque son adversaire. Son bec est sa véritable arme ; d'un coup, il arrache les plumes de

son ennemi ; de ses pattes, il ne donne que des poussées, des coups de pied, et ne les emploie pas comme des serres.

« Les combats que les cariamas se livrent entre eux ou avec d'autres oiseaux ne sont point de longue durée et ne se terminent jamais fatalement. »

Cet oiseau niche sur un arbre peu élevé ; le prince de Wied a même trouvé un nid à la portée de sa main. Il était fait de branches sèches disposées sans ordre, en travers de la branche qui le portait, et surmontées d'une couche d'argile et de bouse de vache. Il renfermait deux œufs blancs, de la grandeur de ceux du paon.

Les jeunes sont couverts d'un duvet serré, jaune-roux, moiré de brun-noirâtre ; ils demeurent assez longtemps dans le berceau, dont les parents finissent par les chasser.

Comme les cariamas sont faciles à élever, on en prend souvent pour les mettre dans les basses-cours. Au bout de quarante-huit heures, ils sont déjà assez privés pour venir manger à l'appel ; peu de temps après, bien qu'ils s'écartent parfois plus ou moins loin dans le jour, tout en revenant invariablement coucher de préférence sur les toits, on peut les considérer comme de véritables animaux domestiques. Aussitôt adultes, ils s'érigent en dominateurs.

CHASSE DU CARIAMA

« Bien que le cariama ait une chair aussi blanche et aussi succulente que celle de la poule domestique, dit le prince de Wied, on ne le chasse cependant pas souvent.

« Il est très défiant, et ne se laisse par suite point approcher facilement. Mes chasseurs eux-mêmes, qui en cher-

chaient les nids, ne purent surprendre aucun adulte. Dès qu'il remarque quelque chose d'inaccoutumé, il se tait; mais, l'instant d'après, on entend de nouveau sa voix partir de fort loin. Il se cache avec beaucoup d'adresse au milieu des herbes et des buissons.

« La meilleure façon de le chasser est de le poursuivre à cheval, au trot, sans le perdre de vue; on lui coupe la retraite vers les buissons et, en activant de plus en plus l'allure du coursier, on l'épuise. Ce moment arrivé, le chasseur se dirige vers l'oiseau qui ne fait plus que de faibles crochets et lui lance le lasso autour du cou, lorsqu'il ne le tire pas sur un arbre où il a fini par se remettre en volant. D'ordinaire, le cariama, ainsi forcé à la course, se tapit contre le sol, et on peut le prendre à la main.

« Pendant longtemps, ajoute le prince de Wied, j'avais parcouru les campos avec mes chasseurs sans pouvoir approcher cet oiseau, lorsqu'un planteur des environs vint me rejoindre, monté sur un étalon rapide. Il me promit aussitôt de me faire assister à une chasse de cariama. Il se dirigea vers l'oiseau dont on entendait la voix et le fit partir. Nous vîmes avec grand plaisir le cavalier le poursuivre d'un trot rapide par les collines et les vallons. Il le coupa ensuite des buissons et finit par nous l'apporter vivant. »

On ne tire le cariama qu'avec du plomb des numéros 6 ou 4.

LE PHÉNICOPTÈRE ROSE

« Cet oiseau, connu sous le nom vulgaire de *flammant*, a un plumage blanc, nuancé de rose ; le dessus des ailes rouge-carmin ; les rémiges noires ; l'œil jaune, entouré d'un cercle rouge carmin ; le bec rose à la racine, noir à la pointe ; les pattes rouge-carmin.

« Sa longueur varie de 1m32 à 1m38 et son envergure est de 1m76. La femelle se montre plus petite d'un dixième environ. Les jeunes sont blancs, sans teinte rose ; ils ont le cou gris, le dessus des ailes moucheté. Ce n'est qu'à trois ans qu'ils revêtent le plumage des adultes.

Le phénicoptère rose est originaire des pays qui entourent la Méditerranée et la mer Noire. Le midi de l'Europe forme la limite nord de son aire de dispersion ; mais le nord de l'Afrique et le centre de l'Asie sont sa véritable patrie.

Ces oiseaux préfèrent à tout autre endroit les lacs voisins de la mer, salés ou saumâtres. Ils ne font jamais que de très courtes apparitions sur les étangs d'eau douce, tandis qu'on les voit souvent dans la mer, là où elle est peu profonde.

Il est très rare de rencontrer des flammants isolés. En général, ils forment toujours des troupes de plusieurs centaines et même de milliers d'individus, qui évitent soigneusement les endroits favorables aux surprises. Ils pêchent dans les eaux découvertes d'où s'étend devant

eux un vaste horizon. Un canot se dirige-t-il sur une bande, quelque soient les ingénieuses rubriques employées, elle s'enfuit de très loin, et on voit alors toutes ces roses vivantes se grouper en une longue masse triangulaire flamboyante qui glisse sur l'azur de ciel, comme dit le poète, et va s'abattre à une grande distance. C'est là un spectacle enchanteur !...

Pour observer à l'aise les habitudes de ces oiseaux, il faut être muni d'une bonne longue-vue. D'ordinaire, ils se tiennent dans l'onde jusqu'au dessus des tarses, s'aventurant parfois sur les bancs de sable couverts de végétaux. Là, on les voit prendre les poses les plus singulières ; ils raccourcissent leur long cou, le nouent et l'appliquent contre leur poitrine, tenant alors la tête renversée sur le dos et cachée sous les plumes de l'épaule, pendant que le corps ne repose que sur une patte. C'est ainsi qu'ils dorment. D'autres fois, et c'est un signe certain du réveil, ils recourbent leur cou en *S* comme les hérons, leur tête paraissant portée par la nuque ; mais, aussitôt qu'ils éprouvent le moindre effroi, ils relèvent la tête le plus haut possible.

Le flammant, lorsqu'il vaque à sa nourriture, n'a pas une tenue moins singulière. Il barbote, lui aussi, mais d'une façon différente des autres lamellirostres. Marchant dans l'eau, il courbe son long cou de manière à ce que son bec soit, comme ses pieds, plongé dans la vase. Il explore de la sorte tout le fond de l'onde, allant et reculant à petits pas, ouvrant et fermant alternativement son bec en agitant sa langue. Il tâte ainsi toutes les substances qui y sont entrées, et sépare, tamise celles qui sont alimentaires de celles qui ne le sont pas. Ajoutons qu'avec ses pattes il remue le fond constamment, ce qui fait sortir de leurs retraites les petits animaux qu'il aime à manger.

Sa démarche est plus lente, plus vacillante et partant plus irrégulière que celle des grands échassiers ; cela provient sans doute de la longueur de ses pattes, qui ne l'em-

pêche point d'ailleurs de courir rapidement. Il nage aussi fort bien et longtemps au besoin.

Lorsqu'il est couché à terre et qu'il se relève, son bec lui sert toujours de point d'appui. Veut-il prendre son essor, il court, les ailes entr'ouvertes, sur le sol comme dans l'eau, et s'enlève tout aussi bien qu'un canard.

Son vol est facile. Avec ses pattes et son cou étendus, il semble très long et mince; ses ailes étroites insérées vers le milieu lui donnent alors l'apparence d'une croix. Volant en compagnie, ces oiseaux observent invariablement l'ordre triangulaire, descendent en spirale et planent un peu avant de se poser.

« Chez ces singuliers oiseaux, dit Brehm, le goût doit être aussi bien développé que la vue; mais leur langue si nerveuse est en même temps un organe de tact, et son action est encore aidée par celle de la membrane molle qui revêt le bec; aussi peut-on croire que ces oiseaux doivent avoir le toucher très développé. L'odorat intervient peut-être encore pour compléter ces sens; toutefois ce n'est là qu'une hypothèse de notre part. Quant à l'ouïe, elle pourrait bien avoir une certaine finesse. »

Mal doué sous le rapport de la voix, le phénicoptère rose ne fait entendre qu'un cri simple, rauque, dur, *krak*, et qu'un ricanement dépourvu de toute harmonie, lancé avec effort et alternant avec un cri plus élevé, qui ressemble à celui de l'oie.

Il mange des petits animaux aquatiques, surtout des mollusques univalves, des vers, des crustacés, des poissons menus, et ne semble point dédaigner toute nourriture végétale.

Le mode de reproduction de cet oiseau n'est pas complètement connu; bien des détails manquent; disons ce que l'on en sait :

« Le flammant dispose son nid dans des endroits où l'eau est peu profonde, et, au dire des Arabes, sur des iles

basses à plantes d'une faible hauteur. Construit dans l'eau, ce nid est un amas conique de vase ramassée avec les pattes, couvert de plantes aquatiques et établi de façon à ce que les œufs soient de 0m30 à 0m50 au-dessus de l'onde. Lorsqu'il est fait à terre, ce n'est qu'une simple dépression creusée dans le sol et tapissée de joncs et de roseaux. »

Il n'y a généralement que deux œufs, rarement trois. L'oiseau les couve en s'asseyant sur son nid, les pattes fléchies. La durée de l'incubation est de trente à trente-deux jours.

A peine éclos, les jeunes sont conduits à l'eau par leurs parents ; dès les premiers jours, ils se mettent à nager ; bientôt ils courent assez vite, mais ce n'est qu'au bout de quelques mois qu'ils peuvent voler.

Le flammant captif s'attache à l'homme si on s'occupe beaucoup de lui. Il se laisse volontiers caresser, se montre doux et tranquille, et vit en bonne intelligence avec les autres animaux.

CHASSE DU FLAMMANT

On peut hardiment déclarer que la chasse de jour de ces oiseaux est tout à-fait impossible tant ils se gardent bien, soit qu'ils sommeillent, soit qu'ils vaquent à leur nourriture. Nous avons, pendant une douzaine d'années consécutives de séjour à Bougie (Afrique du Nord), essayé de toutes les rubriques pour approcher des bandes qui se tenaient en hiver sur un lac saumâtre, distant de cette ville d'environ trois kilomètres et communiquant parfoi avec la mer, et nous n'avons réussi qu'un seul jour à leu

envoyer une balle, à deux cents pas au moins, qui nous a procuré, *par le plus grand des hasards*, la capture d'un magnifique phénicoptère frappé en plein corps (1).

« Dans la nuit, par une belle lune, avec un silence absolu, on peut, au dire de Salvadori, parvenir à les surprendre et même facilement les tirer à plomb. » Sans vouloir mettre en doute la véracité de cette assertion, force nous est pourtant de dire que toutes les tentatives de ce genre faites par nous ont complètement échoué. Y avait-il de notre faute? C'est fort posible.

Les Arabes ont montré à Brehm une manière bien plus simple pour capturer ces oiseaux la nuit. « On étend entre deux barques un filet de pêche ordinaire et l'on se dirige vers une bande de flammants; effrayés, ils s'envolent, se prennent dans les mailles, et les chasseurs s'en emparent. Si la bande est très nombreuse, une cinquantaine d'individus est parfois capturée ainsi. »

Les pêcheurs du lac Mensaley, en Egypte, ajoute Brehm, m'ont raconté une chasse bien plus singulière encore. « Après avoir reconnu très exactement le lieu de repos d'une bande de phénicoptères, on s'en approche la nuit avec une excessive prudence, monté sur un radeau de bois flottants, et on cherche à découvrir la sentinelle. Celle-ci se tient le cou levé, tandis que tous les autres dorment, la tête sous l'aile. Un pêcheur s'avance vers elle en nageant et en rampant, tantôt sur l'eau, tantôt dessous, masqué par un paquet d'herbes qu'il pousse devant lui. Arrivé à la sentinelle, il la saisit rapidement, lui plonge la tête dans l'eau et la tue en lui tordant le cou. Ses compagnons alors en prennent d'autres endormis, les tuent de même et les attachent à une longue corde. »

« Je n'aurais, dit Brehm, point ajouté foi à une pareille

(1) Avec un Lefaucheux non rayé. Un vrai raccroc. (Note de l'auteur).

histoire si j'avais pu m'expliquer autrement le résultat visible de ces chasses. C'est par douzaines en effet qu'on voit les flammants figurer sur les marchés des villes du nord de l'Egypte, où leur chair est fort appréciée. »

Les auteurs anciens rapportent que les Romains en étaient très friands, surtout de la langue et de la cervelle. « J'ai goûté à ces plats, dit Brehm ; j'ai trouvé la chair délicate et la langue réellement délicieuse..., et je déclare hautement qu'un phénicoptère rôti est un des mets les plus exquis qu'on puisse déposer sur une table. »

Ayant mangé avec un vif plaisir le flammant que nous avions tué près de Bougie, il nous faut être de l'avis de Brehm et reconnaître avec lui que c'est bien à tort qu'on reproche un goût huileux à cette chair colorée en rose.

LE CHEN HYPERBORÉ

(OIE DES NEIGES)

L'oie des neiges a environ 0m72 de long, 0m45 d'envergure, 0m44 d'aile et 0m16 de queue.

« Elle diffère par son plumage de tous les autres ansérides. Il est entièrement d'un blanc de neige, sauf les dix premières rémiges qui sont noires, avec leur tige blanche à la base. Son œil est brun foncé; son bec d'un rouge clair, sale, noirâtre sur les bords ; ses tarses d'un rouge-carmin pâle. »

Cette espèce habite le nord de l'Amérique. On la voit aussi dans le nord-est de l'Asie, et elle s'égare parfois jusqu'en Europe.

Dans ses voyages à travers les Etats-Unis, le chen hyperboré se tient toujours si haut dans l'air qu'il est impossible de se rendre compte du chiffre des bandes tant qu'elles n'ont pas pris leurs quartiers d'hiver.

Il vole parfaitement et marche bien ; seulement son port n'est guère élégant. Peu bavard de sa nature, on le voit en outre assez craintif ; toutefois, quand il arrive s'installer pour l'hiver, sa confiance dans l'homme lui coûte cher tant que la circonspection ne reprend pas le dessus. »

Pendant l'été, il se nourrit surtout de joncs et d'insectes; plus tard, il mange des baies.

« Richardson nous a appris que le chen nichait dans la partie la plus septentrionale de l'Amérique, dans les marais de la Tundra ; qu'au mois d'août les jeunes étaient capables de voler et qu'au milieu de septembre ils commençaient à errer de côté et d'autre. »

Audubon a eu en captivité plusieurs de ces oiseaux, qui s'apprivoisèrent rapidement et s'habituèrent à un régime composé de plantes fort diverses. Malgré cela, on n'a pas encore vu en Europe de chens hyperborés captifs.

CHASSE DE L'OIE DES NEIGES

« Barenson dit que cette espèce, vu son grand nombre, est un des gibiers les plus communs, et que les Indiens surtout déciment les bandes qui passent. Souvent un bon chasseur en tue une centaine dans sa saison. Pour cette chasse, il a deux fusils avec lui. Caché dans les hautes herbes, il attend le gibier, le tire au passage, et sa femme recharge ses armes. »

« Pour les blancs de l'Amérique du Nord, l'oie des neiges est aussi un oiseau fort important, attendu que la chair des jeunes est très délicate et que celle des vieilles sert au moins à faire d'excellents potages. »

On ne doit jamais à cette chasse descendre au-dessous du plomb numéro 4, qui est déjà bien faible.

L'AIX DE LA CAROLINE [1]

« L'aix ou canard de la Caroline est un des plus beaux oiseaux qui existent. Il a le haut de la tête et les joues, entre l'œil et le bec, d'un vert foncé brillant; les côtés de la tête et une grande tache sur les côtés du cou d'un vert-pourpre à reflets bleuâtres; les plumes de la huppe d'un vert doré, marquées de deux bandes blanches, étroites, se prolongeant en avant, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de l'œil; les côtés du haut du cou et du haut de la poitrine d'un brun-châtain vif, parsemés de petites taches blanches; les scapulaires, les rémiges primaires et les rectrices, à reflets bleu-pourpre, passant au vert et noir de velours; les plumes interscapulaires, celles du bas du dos et les couvertures supérieures de la queue d'un vert-noir; quelques-unes des couvertures latérales de la queue, étroites, allongées, d'un orangé rougeâtre; les sous-caudales brunes; la gorge, le menton, une bande qui entoure le haut du cou, le milieu de la poitrine et du ventre blancs; les flancs, d'un gris jaunâtre, finement moirés de noir; quelques plumes, plus longues que les autres, noires

(1) Bien que la chasse de ce canard soit exactement semblable à celle de ses congénères, nous ne pouvons résister à l'envie de dire quelques mots sur ce magnifique oiseau, qui mérite sans conteste le prix de la beauté.

et bordées d'un large liseré blanc; l'œil rouge vif; les paupières rouge-orange; le bec jaunâtre au milieu, d'un rouge brunâtre foncé à la base, noir à la pointe; les pattes d'un jaune rougeâtre. »

Le mâle a 0m48 de long, 0m76 d'envergure, 0m24 d'aile et 0m11 de queue. La femelle, un peu plus petite, ne porte pas de huppe, et les couleurs de son plumage apparaissent bien moins vives.

Cet oiseau habite tous les Etats-Unis, depuis la Nouvelle-Ecosse, au nord. Dans ses migrations, il arrive régulièrement dans l'Amérique centrale et dans les Indes occidentales. En thèse absolue, on le voit rester toute l'année sur les points où les eaux sont libres l'hiver.

Ses allures sont gracieuses; il marche et nage aussi rapidement que le canard. Son vol, sauf de nombreuses variations, se montre autant soutenu. En cas de danger, il plonge bien, et, vers le soir, on le voit glisser comme une flèche dans la cime des arbres.

Sa voix est un *pi piii* très harmonieux, doux, traînant; le cri d'avertissement du mâle est un *houie houic* assez sonore.

Au point de vue de la finesse des sens, le canard de la Caroline est égal ou supérieur à tous les autres anatidés.

Il se nourrit de graines, de jeunes pousses de plantes aquatiques, de céréales, de vers, de mollusques, d'insectes qu'il happe dans l'air ou qu'il trouve parmi les feuilles jonchant le sol. Il mange encore de petits reptiles et d'autres menus vertébrés, de sorte que son régime est tout aussi varié que celui du canard sauvage.

C'est un peu avant et pendant la saison des amours que l'aix déploie toute sa beauté, toute sa grâce. Vers le mois de mars, les familles se séparent, et chaque couple se met en quête d'un endroit convenable pour nicher. Cette recherche sur les arbres aboutit à la prise de possession du nid d'un grand pic impérial ou d'un écureuil, voir même

d'une simple crevasse de rocher ; et cette demeure sert plusieurs années. Ce n'est point du reste aux environs des nids que se livrent les combats amoureux, mais bien sur l'eau.

La ponte varie de sept à douze œufs, et la durée de l'incubation est de vingt-cinq à vingt-six jours. Dès que la femelle commence à couver, le mâle l'abandonne, se joint à ses semblables, erre avec eux et se rend vers quelque pièce d'eau pour y passer le temps de la mue. Il résulte de là que tous les soins de l'élevage incombent à la cane.

Quand le nid est situé au-dessus de l'eau ou d'un épais tapis de gazon, les jeunes sautent en bas d'eux-mêmes, n'ayant guère à espérer d'être soutenus par la cane dans leur périlleuse descente. Un fois à terre, ils passent leur première jeunesse comme les halbrans chez nous, mais en plus ils ont à redouter les gros serpents, les alligators et même les grandes tortues. A la fin d'octobre, ils muent, puis rejoignent leur père qui vient de revêtir son plumage de noces.

Wilson et d'autres auteurs disent que l'on ne rencontre jamais les aix de la Caroline en grandes bandes, tandis que Audubon affirme en avoir vu des vols de plusieurs centaines d'individus.

Cet oiseau, même pris adulte, s'habitue plus rapidement à la captivité que les autres canards. Il se reproduit sans peine, si on le met dans de bonnes conditions ; pour peupler un parc, il a encore un grand avantage, c'est que l'instinct de migration est chez lui moins développé que chez les autres anatidés.

La chair de cet oiseau passe pour être délicieuse du mois de septembre jusqu'à l'entrée de l'hiver. Aussi, dans cette période, ces canards sont-ils traqués sur tous les points et en voit-on des milliers en vente sur les marchés de l'Amérique, où on n'a pas encore pensé à domestiquer

cette espèce, sans doute parce qu'elle y est partout très commune à l'état sauvage.

L'aix se chasse comme tous les autres canards. Il se montre d'abord moins craintif qu'eux vis-à-vis de l'homme; mais, lorsqu'il se voit traqué sans relâche, il devient prudent, méfiant, et emploie bien vite, pour assurer son salut, les ruses variées qui sont en usage chez ses congénères.

Le plomb le plus petit dont on puisse fructueusement se servir à cette chasse est le numéro 4.

LE CAIRINA MUSQUÉ

Cet oiseau, qui dans sa patrie est à l'état domestique depuis la plus haute antiquité, a reçu, on ne sait pourquoi, les noms de ***canard musqué, canard turc, canard de Barbarie.***

Le mâle a 0m88 de long, 1m29 d'envergure, 0m40 d'aile et 0m21 de queue. La femelle est beaucoup plus petite.

Le cairina musqué habite une grande partie de l'Amérique du Sud, depuis le Paraguay jusqu'à la Guyane.

On le trouve à l'embouchure des fleuves, sur leurs parcours à travers les forêts vierges, sur les bancs de sable de la côte, dans les marais des savanes et les marécages des déserts; on l'a vu enfin aussi à une altitude de cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

« Pendant la chaleur du jour, dit Schomburgk, il recherche un endroit ombragé sur la rive ou sur un banc de sable; le matin et le soir, il est en quête des poissons, des mollusques, des algues, des plantes aquatiques, dont il se nourrit. Il passe la nuit sur des arbres élevés, et il s'y réfugie de jour lorsqu'on l'effraye.

« Son vol, quoique lourd, est extrêmement rapide; assez fort, il ressemble au bruit des perdrix partant d'effroi.

« La saison des amours pousse les mâles à se livrer de violents combats, du moins avons-nous trouvé à cette

époque de grandes étendues de terrain couvertes de plumes de ces oiseaux.

« Le nid est installé près de la rive, tantôt dans le creux d'un arbre, tantôt sur des branches. La femelle se montre très soucieuse de ses petits, les fait cacher au moindre danger, et ensuite les rassemble par des cris tout particuliers. Notons en passant qu'on a trouvé des jeunes en mai et même en septembre. »

Au Brésil, cette espèce domestiquée remplace nos canards. En Europe, quelques amateurs en ont, bien qu'ils sachent qu'un hiver rigoureux leur est toujours fatal.

Les mâles en vieillissant deviennent très querelleurs ; ils domptent les plus forts dindons et les tueraient même si on n'intervenait pas. Une fois parvenu au paroxysme d'une fureur lente à se développer, cet oiseau, qui siffle avec rage comme la vipère, se jette non-seulement sur les enfants mais encore sur les grandes personnes, et il faut alors recourir au balai d'écurie pour s'en débarrasser, comme nous avons pu le voir pendant un élevage d'une dizaine d'années (1853-1863), à Bougie.

Durant cette période, nous avons pratiqué le croisement du cairina avec la cane ordinaire, et les métis obtenus ne laissaient rien à désirer comme délicatesse et goût lorsqu'on les faisait rôtir à cinq ou six mois, en ayant bien soin de les étouffer au lieu de les saigner.

Il faut choisir pour ce croisement des canes *robustes* et des mâles *à peine adultes*, les vieux fatiguant outre mesure et blessant même presque toujours les femelles par suite de leur trop grande pesanteur et de leur brutalité d'allure.

On doit enfermer avec le plus grand soin la femelle du cairina au moment de la pointe, car alors elle s'évade très volontiers. Nous en avons perdu plusieurs ainsi.

CHASSE DU CAIRINA MUSQUÉ

« Tous les voyageurs, qui ont pu voir cet oiseau en liberté, vantent à l'envi ses qualités ; ils s'accordent, dit Brehm, à le proclamer beau, vif, intéressant à observer, trouvent sa chase amusante et déclarent sa chair très bonne à manger. » Est-ce que l'absence absolue de l'odeur de musc, qui fait défaut malgré son nom au cairina, ne serait point pour beaucoup dans cette dernière appréciation gastronomique ?

Les blancs poursuivent ces oiseaux de jour, mais ils les joignent bien rarement à portée de fusil. C'est principalement le soir, à l'affût, qu'on parvient à en abattre lorsqu'ils regagnent leurs perchoirs, si on est posté une heure à l'avance et si on est parfaitement caché.

« Les Botocoudos, dit le prince de Wied, sont grands amateurs de la chair du cairina, mais ils n'ont que bien rarement le bonheur, avec leurs armes primitives, de capturer un de ces oiseaux. »

Le canard de Barbarie, à vingt-cinq ou trente mètres, n'est pas souvent tué raide avec du zéro ; plus loin, il faut employer les chevrotines et même la balle franche.

LA MACREUSE BRUNE

Cette macreuse, que le vulgaire confond trop souvent avec la foulque, est la plus commune des trois espèces qui appartiennent à la faune européenne. Elle a $0^{m}66$ de long, $1^{m}10$ d'envergure, $0^{m}33$ d'aile et $0^{m}10$ de queue.

« Son plumage est d'un noir de charbon, avec une tache au-dessous de l'œil et le miroir blancs ; en outre, elle a le bec rouge-orange vif, noir sur les bords et à la racine ; les tarses d'un rouge de chair pâle, rayés de noir au niveau des articulations ; l'œil gris de perle. Quant à la femelle, on voit dans son plumage les couleurs devenir bien moins nettement accentuées comme tons. »

Cet oiseau, propre aux régions septentrionales, se tient dans tous les pays de cette zone, depuis le nord de la Péninsule Scandinave, à l'ouest, jusqu'en Amérique. Commune en Russie et en Sibérie, on le voit apparaître, lors de ses migrations, sur les côtes d'Angleterre, d'Allemagne et de France, mais rarement en Grèce et en Espagne.

Il n'arrive dans nos mers qu'à la fin de novembre, et y demeure, en bandes considérables, tant que les eaux ne sont pas couvertes de glaces ; aussi recherche-t-il tous les points où le Gulf-Stréam maintient la mer libre.

La macreuse marche et vole avec lourdeur, mais elle plonge admirablement.

Son cri est bas, rauque : *krah, krah ;* elle le pousse souvent plusieurs fois de suite.

C'est un oiseau très craintif; aussi a-t-il par prudence l'habitude de se tenir au large de l'eau.

Comme ses congénères, il se nourrit surtout de mollusques qu'il trouve dans la mer; cela ne l'empêche point de prendre des insectes, des vers, et peut-être des petits poissons au sein des étangs plus ou moins saumâtres qui reçoivent son nid. On est de plus certain qu'il mange des substances végétales.

La macreuse brune niche déjà assez régulièrement dans les étangs des montagnes du sud de la Norwège; mais, plus au nord, on la rencontre sur tous ceux qui sont voisins de la mer. Le nid, ordinairement placé au milieu d'un buisson, de hautes herbes ou de joncs, est grossièrement fait de branches, de chaumes, de feuilles, et tapissé de duvet à l'intérieur. La ponte, de huit à dix œufs, se termine en juin.

Les jeunes restent dans l'étang où ils sont éclos jusqu'à ce qu'ils puissent voler, et ils y reviennent volontiers pendant quelque temps. Plus tard, ils demeurent sur la mer tant que l'hiver ne les force point à émigrer, ce qui a lieu vers la fin d'octobre.

Il est rare de voir des macreuses brunes dans les Jardins zoologiques, bien que chaque année les oiseleurs en prennent sur les côtes un nombre considérable. Elles supportent difficilement la captivité, même si on ne les laisse pas manquer de mollusques. C'est la chaleur de l'été qui les tue, à ce qu'il paraît, peut-être à cause de sa coïncidence avec l'époque critique de la mue.

La chair de ces oiseaux n'est pas mangeable.

CHASSE DE LA MACREUSE BRUNE

« Ce fut, dit Brehm, au Dovrefjeld que je vis les premières macreuses, et je les trouvai excessivement timides, contrairement à l'assertion de Naumann, qui les représente comme moins craintives que tous les autres fuligulidés. Elles étaient par paires, car c'était à l'époque des amours. Je cherchai, mais en vain, à en tuer. Il est vrai que l'habitude qu'elles ont de toujours se tenir au milieu de l'eau contribue puissamment à rendre leur chasse fort difficile. Plus tard, en Laponie, j'en rencontrai de nombreuses familles, mais toujours ces oiseaux se montraient fort prudents. » Si par hasard on parvient à faire feu, il ne faut pas oublier que la macreuse a la vie excessivement dure et que le plomb numéro 4 est le plus petit qu'on doive employer.

Les Lapons, les Samoïèdes et les Tongouses la regardent comme un mets délicieux. Aussi, dans les pays de l'extrême nord et en Sibérie, fait-on tous les ans à ces oiseaux une chasse acharnée, surtout à l'époque de la mue. Ces peuples les traquent dans les baies où ils se retirent alors. Montés sur des canots, ils les poussent peu à peu vers un endroit peu profond de la baie, et là ils les assomment à coups de bâton et en font un véritable carnage, prenant souvent ainsi, en un jour, plusieurs centaines de ces oiseaux. Autant sont blessés qui périssent plus tard, mais sont perdus pour les chasseurs.

On ignore les moyens qu'emploient les naturels pour capturer les macreuses vivantes.

LES MANCHOTS, SPHÉNISQUES ET GORFOUS

Ces espèces, plus ou moins nombreuses, nous semblent être suffisamment représentées par le manchot de Patagonie, le sphénisque du Cap et le gorfou doré.

La longueur du premier est environ de 0m75 et son poids de quatorze kilogrammes; le second a 0m50, et il en est de même du troisième, dit parfois gorfou *sauteur*.

Le manchot de Patagonie habite la mer de la Terre de Feu, les îles Falkland et la Nouvelle-Georgie; on le trouve très fréquemment sur les côtes de la Patagonie aux époques de la ponte.

Le sphénisque se rencontre depuis le Cap jusqu'au pôle Arctique, aux îles Malouines, Falkland et Macquarie. Il habite surtout la mer située entre la pointe de l'Afrique et le sud de l'Amérique, et celle comprise entre le Cap et Valparaiso; on le voit même jusqu'à la Plata.

Le gorfou doré se trouve dans les parties les plus diverses de l'océan Indien, sur les côtes de la Terre de Feu et de l'île de Tristan d'Acunha.

« Toutes les espèces de cette famille entreprennent, à ce qu'il paraît, d'assez grands voyages, et sont comparables aux dauphins; car non-seulement elles mènent une vie identique, mais elles leur ressemblent singulièrement par leurs mouvements. »

CHASSE DES MANCHOTS

L[illegible] se passe quand [illegible] de la colonie d'incu-[illegible] [illegible] les oiseaux.

« Le vaisseau [illegible] qui portait ces naturalistes, [illegible] Manchots, l'équipage fut envoyé [illegible] la subsistance. On descendit aussi sur l'île des [illegible] se trouvaient entre deux cent mille de ces oiseaux occupés à couver, et cela dans l'espoir [illegible] des [illegible].

« A la vue [illegible] les [illegible] qu'il fit nuit, les oiseaux se [illegible] d'une façon [illegible] au jour, on en [illegible] des [illegible] sur le bord du rivage, hurlant tous ensemble à [illegible]. Le plus fort braillement de l'oie n'approche pas de la voix d'un manchot ; on se figure donc ce que devait être le bruit en question.

« Ces [illegible] s'enfuirent à l'approche des matelots aussi vite que possible et disparurent, les uns dans les [illegible] herbes, les autres dans leurs trous.

« On remarqua bientôt qu'ils ne s'enfuyaient que par les chemins qu'ils tracent de la mer à leurs nids, chemins merveilleusement frayés et battus par leurs allers et retours continuels. On se [illegible] dans ces larges sentiers, et on [illegible] les prendre.

« La chasse se fit à coups de bâton, et fut recommencée autant de fois qu'on la jugea nécessaire pour compléter l'approvisionnement. On envoyait huit à dix hommes armés de bâtons courts, qui s'approchaient en silence, occupaient les sentiers et assommaient les manchots ; mais

il fallait leur fendre le crâne, si on ne voulait les voir se relever et s'enfuir. Quand ils étaient ainsi surpris, ils poussaient des cris lamentables et se défendaient à coups de bec avec un grand courage ; s'ils fuyaient, on croyait entendre trotter de petits chevaux.

« Peu à peu, on apprit à faire cette chasse très habilement et, en cinq ou six heures, on parvint à tuer d'ordinaire soixante à quatre-vingts pièces, ce qui ne suffisait guère pour plus de deux jours à la nourriture de l'équipage, attendu que, déduction faite des intestins, de la graisse et des os, chaque manchot ne fournissait que deux kilogrammes environ de viande. N'eut été d'ailleurs la nécessité, on n'eut pas fait la guerre à ces oiseaux, tant leur chair a mauvais goût. »

Il est bien difficile de tuer au fusil les manchots en mer, d'abord parce qu'ils n'ont que la tête et le cou hors de l'eau et puis qu'ils nagent plus vite que le meilleur voilier. On ne les tire donc que de loin, et par suite il faut du gros plomb qui ne garnit guère à une cinquantaine de mètres.

LE MARABOUT A SAC

« Les plus hideux des ciconiidés sont, dit Brehm, les marabouts, ou *cigognes à jabot*, car leur œsophage s'élargit inférieurement et forme un sac qui remplit l'office de jabot. Ils ont le corps robuste, massif; le cou épais, nu ou couvert de quelques plumes duveteuses ; la tête dénudée ; le bec énorme, très épais, quadrangulaire à la base, pointu et conique à son extrémité ; les pattes hautes ; les ailes fortes et obtuses ; la queue moyenne. »

Le marabout à sac, qui est indigène d'Afrique, mesure 1m65 de long, sur lesquels 0m50 appartiennent au bec et 0m34 à la queue; l'envergure est d'environ 3m30 et l'aile de 0m77.

Sa coloration se compose de vert foncé à reflets métalliques pour le manteau, de blanc pour le reste, de blanc et noir pour les ailes, la queue et les tarses. Le bec est jaune sale et l'œil brun.

« Dans les contrées que j'ai parcourues, dit Brehm, on rencontre le marabout à sac vers le 15° de latitude nord ; à partir de là, il n'est pas rare le long des deux Nils.

« Cet oiseau se trouve invariablement au voisinage de toutes les localités où se tiennent des marchés, et de celles où l'on abat régulièrement du bétail à certains jours de la semaine.

« Dans le nord de son aire de dispersion, il arrive en

mai, s'en va en septembre ou octobre pour nicher dans les forêts situées plus au sud et reparait en décembre, l'œuvre de la reproduction étant accomplie.

« Je n'ai jamais trouvé de nid, ajoute Brehm ; les indigènes eux-mêmes n'ont rien pu m'apprendre à ce sujet ; ils m'ont seulement affirmé que l'*abou-seïn* nichait sur des arbres. C'est à Charthoum que j'ai le plus souvent observé le marabout.

« Cet oiseau frappe tout le monde par son port singulier ; il ressemble à un homme peu civilisé, qui revêt pour la première fois un habit de cérémonie et ne sait pas le porter avec la dignité et l'aisance voulues.

« Les allures sont parfaitement en harmonie avec ce port ridicule. Tout en lui respire l'indolence, la tranquillité. Chaque pas, chaque regard, semble mesuré et est grotesquement compassé.

« A mon arrivée à Charthoum, les marabouts vivaient dans les meilleurs rapports avec les bouchers aux portes de la ville ; ils entraient dans l'abattoir, ramassaient les débris et tourmentaient même les gens avec impudence jusqu'à ce qu'on leur eût donné quelque chose. Les Européens qui habitaient le pays, ignorant la valeur de leurs plumes précieuses, ne les tiraient pas. Dès que nous en eûmes abattu un dans notre première excursion de chasse, ils vinrent bien toujours à l'abattoir, mais ils posèrent avec soin des sentinelles, et ils s'envolaient aussitôt qu'un blanc se montrait au loin. »

Leur vol est superbe, majestueux ; il ressemble beaucoup à celui du vautour. Dans leurs orbes, on les voit rarement battre des ailes.

Il n'existe pas d'oiseau aussi vorace que le marabout. On a retiré de l'œsophage des oreilles de bœufs entières, des pieds de bœufs avec leurs sabots, des os de dimensions telles qu'aucun autre oiseau n'aurait pu les déglutir. Bourrés ainsi, ils vont encore pêcher dans les Nils avec

beaucoup d'habileté et prennent souvent de belles pièces, en sus du fretin qui abonde.

Les marabouts sont toujours en lutte avec les chiens et les vautours; mais, arrivés près d'une charogne, ils savent se faire octroyer une place au banquet en distribuant des coups de bec à droite et à gauche.

Ces oiseaux s'apprivoisent très vite, quel que soit leur âge, grâce à leur extrême voracité. On peut sans crainte les mettre dans une grande volière peuplée; ils conquièrent de suite la suprématie près de la mangeoire, mais, une fois gorgés, ils se montrent fort doux et n'attaquent jamais un autre animal, à moins d'en être continuellement harcelés.

Il va sans dire qu'on ne mange pas la chair infecte du marabout et qu'on se borne à lui enlever ses précieuses plumes.

CHASSE DU MARABOUT A SAC

« Poursuivi par un chasseur, le marabout regarde gravement autour de lui, mesure l'espace qui le sépare de son ennemi et règle ses pas là-dessus. Dans une plaine où il peut toujours conserver sa distance, il se laisse rarement approcher à portée de fusil; il ne s'envole pas, il marche à trois ou quatre cents pas devant le tireur. Après quelques coups de feu, il devient en effet d'une prudence excessive; il connaît la portée des armes et sait parfaitement distinguer les noirs des blancs.

« On ne parvient guère à surprendre ces oiseaux dans

les endroits où ils passent la nuit. Pour peu du reste qu'on les ait effrayés de jour, ils volent jusqu'à l'aurore au-dessus des arbres sans se poser.

« On réussit mieux à les prendre en vie, et encore sont-ce les indigènes qu'il faut employer parce qu'ils excitent moins leur défiance. On attache un os de mouton à une ficelle longue, mince, mais solide, et on le jette au milieu des débris de viande. Le marabout vorace l'avale, se prend comme à un hameçon, et il est facile de s'en rendre maître si on ne lui laisse pas le temps de régurgiter son os. »

On ne peut jamais tirer cet oiseau qu'avec du plomb zéro, des chevrotines ou à balle franche.

TABLE DES OISEAUX

AUXONNE, IMPRIMERIE VICTOR CHARREAU

LES CHASSES DU GLOBE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

LES

REPTILES

Les Chéloniens, les Sauriens, les Serpents les Batraciens et les Poissons

PAR

LE COMMANDANT P. GARNIER

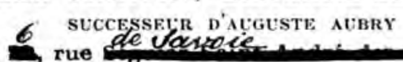
Ancien élève de l'Ecole Polytechnique, ancien Membre du Conseil général de la Côte-d'Or, etc.



PARIS

JULES MARTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

SUCCESSEUR D'AUGUSTE AUBRY



[redacted], rue [redacted]

1887

LES
CHASSES DU GLOBE

LE TRIONYX FÉROCE

Parmi les tortues fluviales, nous ne voyons que le genre Trionyx qui réclame à bon droit l'attention des chasseurs.

Dans les espèces de ce genre, la tête, le cou et les membres sont revêtus d'une peau molle et lisse ; la queue est généralement courte.

Le Trionyx féroce, que nous prendrons comme type, a été décrit sous les noms de Trionyx *spiniferus*, *carinatus*, *Gimnopus spiniferus*, *Aspidonectes Emoyi*, *asper*, *nuchalis*.

« Il arrive à plus d'un mètre de long et pèse jusqu'à trente-cinq kilogrammes. La carapace (1) est fort large, très déprimée, ovalaire chez les jeunes et circulaire chez les adultes; la tête est allongée de forme conique; les narines se trouvent à l'extrémité d'une petite trompe mobile ; les mâchoires sont tranchantes, servies par des muscles vigoureux ; les yeux sont saillants, dirigés en haut ; le cou, qui est long, est rétractile directement sous la carapace et peut être projeté au loin ; les pattes médiocrement palmées sont armées d'ongles longs et forts. »

« D'après Lesueur, la couleur générale du dos, de la

(1) Est presque plate en dessus. Au lieu d'être fait de plaques cornées, le bouclier est formé d'une peau continue, d'où le nom de *tortues molles* donné à ces espèces.

tête, du cou, des membres, est une teinte de terre d'ombre, tantôt claire, tantôt foncée, un peu jaunâtre, parsemée de taches ocellées, irrégulièrement disposées, entre lesquelles on voit de nombreuses mouchetures. Un jaune plus clair règne sur le bord du disque ; il est séparé de la teinte générale par une bande noire continue. Le dessus des membres et de la queue est d'une couleur jaune relevée de taches et de lignes noires ; le cou est également couvert de taches foncées. Sur les côtés de la tête on voit une bande jaune cernée de deux bandes noires. Le dessous du corps et d'un blanc brillant, le dessous des pattes d'un blanc azuré ; la membrane natatoire est jaune, liserée de rose. »

Cette espèce est particulière à l'Amérique septentrionale et vit dans les rivières de la Georgie et de la Floride ; on la trouve aussi dans les fleuves qui se rendent au golfe du Mexique. Enfin elle abonde dans le Wabash, rivière qui coule entre le territoire de l'Indiana et l'Illinois et qui se jette, un peu avant sa jonction avec le Mississipi, dans l'Ohio.

« Par un beau temps, on voit, dit Brehm, le trionyx féroce se chauffant au soleil sur les rochers qui sont à fleur d'eau ; le plus souvent, toutefois, il reste caché entre les racines des plantes aquatiques à l'affût de sa proie, qui se compose de poissons, de batraciens et d'oiseaux. Vient-il à apercevoir un animal à sa convenance, il nage vers lui avec lenteur, en silence, et, arrivé au point voulu, il projette sa tête en avant avec une rapidité telle que fort rarement sa victime lui échappe. Aux Etats-Unis, les fermiers redoutent singulièrement cette tortue qui décime leurs jeunes oies et canards. »

C'est vers la fin d'avril, et surtout en mai, que les femelles recherchent, le long des rives des cours d'eau, des endroits sablonneux, très exposés au soleil pour y enfouir leur ponte. Les œufs, sphériques et à coque fragile sont au nombre de 50 à 60.

On ne dit pas s'ils sont mangeables; on sait cependant que la chair de cette tortue est fort délicate.

[illegible]

LES TORTUES DE MER

Tous ces animaux sont essentiellement marins; chez eux, les membres deviennent des nageoires plus puissantes toujours à l'avant qu'à l'arrière.

« La carapace est fort déprimée, cordiforme, plus large antérieurement que postérieurement; la tête et les membres ne peuvent s'y abriter. Le cou apparait court et épais, les yeux grands; la queue, courte et tronquée, est recouverte d'écailles.

« Bien que ces tortues, nommées vulgairement *Thalassites*, ne vivent autant dire que de plantes marines d'après Brehm, elles possèdent des mâchoires robustes dans le genre des rapaces, très solidement articulées et servies par des muscles très développés. Leur bec de corne, crochu en haut et en bas, est coupant sur les bords à tranches minces et le plus souvent dentelés en scie. »

Les thalassites habitent exclusivement la haute mer; elles ne viennent jamais sur les plages que pour pondre. On les trouve, par bandes plus ou moins nombreuses, dans toutes les mers des pays chauds, sous la zone torride de préférence, dans l'Océan Equinoxial, aux Antilles, dans l'Océan Atlantique, dans l'Océan Indien. Les très rares individus, pris ou observés dans la Méditerranée, ne sont évidemment que des animaux égarés.

Ces tortues sont généralement très sociables; aussi les rencontre-t-on toujours en bandes sur les points qu'elles affectionnent *au large*. Là, on les voit nager, flotter, dormir même, à la surface de la mer; seulement, à la moindre alerte, toutes disparaissent avec une telle vitesse qu'on serait tenté de croire qu'elles *volent* dans l'eau.

Douces, timides, plus prudentes que courageuses, les thalassites se défendent rarement; d'habitude, leur résistance se borne à se cramponner de toutes leurs forces n'importe à quoi lorsqu'on veut, faute de pouvoir briser la carapace, les enlever avec cette couverture.

A des époques qui varient avec les lieux, on voit les femelles quitter la haute mer pour gagner les endroits où elles ont coutume de pondre. Leur choix se porte invariablement sur les points sablonneux des plages et îlots inhabités, pourvu qu'ils soient à l'abri des plus fortes marées. Pendant la ponte les mâles restent à la mer en vue des côtes.

« Parvenue à quelque distance du rivage, dit le prince de Wied, la tortue femelle s'en approche avec de grandes précautions, n'élevant que la tête au-dessus de l'eau, tout en lançant de forts sifflements pour effrayer sans doute les ennemis qu'elle croit embusqués. Lorsqu'aucun péril ne lui apparaît, elle aborde après le coucher du soleil et se traîne jusqu'au point convenable, qui est parfois assez distant du littoral.

« Autant elle était craintive et méfiante avant d'atterrir, autant elle perd toute circonspection au moment de pondre. La présence de l'homme ne l'émeut point; elle creuse devant lui le trou cylindrique, de 0m25 de diamètre, qui va recevoir ses œufs, et il est loisible alors d'en enlever à la main, sous elle, jusqu'à une centaine en moins de douze minutes. Si on la touche ou si on la soulève à ce moment, elle ne manifeste son impatience qu'en soufflant comme l'oie dérangée sur son nid.

« La ponte terminée, l'animal recouvre le trou, tasse fortement le sable et regagne la mer; mais tout n'est pas fini, car, au bout de quelques jours (*30 au plus*) et à la même place, pareille opération recommence. Si bien que le chiffre total des œufs enfouis par une femelle adulte dépasse parfois 300. »

Au Brésil et dans le détroit de Malacca, ces deux pontes ont lieu en décembre, janvier et février; sur les îles Tortugas, d'avril à septembre; sur la Côte-d'Or, de septembre à janvier.

La chaleur du soleil dans ces climats brûlants amène l'éclosion au bout de quinze à vingt jours. On voit alors émerger du sable des myriades de petites tortues, ayant de 0^m06 à 0^m08 de long, blanches et comme ridées, dont la carapace n'est point encore formée. D'instinct, elles se dirigent vers la mer où toutes n'arrivent pas, pillées qu'elles sont en route par les mouettes, les hérons et autres oiseaux carnassiers; parvenues enfin à l'onde salée, il leur reste encore un large tribut à payer aux poissons et aux crocodiles qui les happent de leur mieux.

La chair de plusieurs espèces de tortues est très recherchée dans l'Inde et surtout à Ceylan ; mais celle de la thalassite verte, vulgairement dite *tortue franche*, occupe la première place chez les gourmets. Par malheur pour la classe pauvre, il paraît que la Luth, la plus grosse de toutes, qui dépasse 2 mètres de long et pèse jusqu'à 600 kilogrammes, n'est pas mangeable.

A certaines époques de l'année, il faut, dit-on, s'abstenir de la chair des meilleures tortues sous peine de s'exposer à des accidents très graves et même parfois mortels.

Les œufs sont excellents, quoique le blanc ne se coagule point par la cuisson ; le jaune a un goût délicat et fin.

Quant à la graisse, elle peut, étant fraîche, être avantageusement employée à la cuisine.

[illegible] sont très utiles dans l'in-

CHASSE DES TORTUES DE MER

« Sur les côtes de la Guyane, dit Lacépède, on prend les tortues de mer avec un filet nommé *folle*.

« Cet engin est large de cinq à sept mètres et long de treize à dix-sept ; ses mailles ont 0m34 d'ouverture et le diamètre du fil est de 0m0035.

« On attache, de deux en deux mailles, deux flots de 0m17 de long, faits d'une tige épineuse, aussi légère que le liège, que les Indiens nomment *moucou-moucou ;* puis, on fixe au bas du filet, pour le tenir bien tendu, quatre ou cinq pierres du poids de vingt-cinq kilogrammes chacune ; enfin, aux deux bouts qui sont à fleur d'eau, on met des bouées de moucou-moucou destinées à marquer l'emplacement de l'engin.

« Ces filets s'établissent' ordinairement très près du rivage parce que les thalassites viennent brouter des espèces de fucus qui croissent sur les rochers dont ces petites iles sont bordées.

« Lorsqu'une folle commence à *caler*, c'est-à-dire à s'enfoncer d'un côté plus que de l'autre, on se hâte de la retirer. Les tortues prises dans cet engin ont bien de la peine à se dégager parce que les lames, toujours assez fortes près des îlots, impriment aux deux bouts du filet un mouvement continuel qui les étourdit et les embarrasse ; il faut donc que la folle soit visitée fréquemment sous peine de n'y trouver que des animaux noyés, qui ne valent plus rien. Une autre raison encore, c'est que les filets sont maintes fois brisés par des espadons et des requins, qui

découvrent et dévorent les prisonnières, après quoi, on ne prend plus rien tant que les dégâts ne sont pas réparés.

« Cette pêche ne se pratique avec succès que de janvier à mai. »

Dans les mers du Sud, où on rencontre assez fréquemment, au large, quelques tortues qui dorment bercées par les flots, des plongeurs habiles se glissent sous l'animal et le renversent brusquement sur le dos. Ainsi retourné, il est, comme la tortue terrestre, tout à fait incapable de fuir, et sa capture alors ne présente aucune difficulté (1). Seulement ces plongeurs doivent être vigoureux, très adroits, et surtout opérer en silence, la bête ayant l'ouïe fine, le sommeil léger, et, au moindre bruit, s'enfonçant sous l'eau avec une extrême rapidité.

Parfois mais rarement, lorsque les thalassites viennent à la surface pour respirer, on peut réussir avec le harpon.

Enfin, dans quelques parages et par une mer calme, on emploie avec succès pour prendre les tortues un poisson vivant. dont la curieuse structure doit d'abord être signalée.

Il est connu sous les noms de *Rémora*, *Sucet*, *Echénéis*, *Naurcate*, et se montre assez commun sur toutes les mers chaudes ou tempérées.

« On le reconnaît facilement, dit Brehm, à une plaque ovalaire, située à la partie supérieure de la tête, qui se compose d'un appareil très compliqué de pièces osseuses disposées suivant deux rangées, comme les lames des persiennes. Toutes ces lamelles ont leurs bords libres armés de petits crochets et peuvent être mues sur leur axe au moyen de muscles particuliers. Par suite de cette dis-

(1) Nous avons de la peine à croire que la tortue de mer ouisse être prise ainsi, sa position sur le dos n'étant point ussi critique que celle sur un sol nu de la tortue terrestre etournée.



position et de la mobilité des lamelles, et en raison de l'élasticité du bourrelet qui forme le pourtour du disque, celui-ci agit comme une véritable ventouse, à l'aide de laquelle le poisson peut se fixer solidement sur les corps les plus polis (1).

« Pour mettre en œuvre ce singulier engin vivant, on attache à sa queue un anneau ovale, assez long pour ne pas le gêner et cependant assez étroit pour être bien retenu par la nageoire caudale ; une corde fixée à cet anneau reste maintenue à bord.

« Ainsi préparé, le naucrate est conservé sur le canot dans un baquet plein d'eau, et l'on se met en quête d'une tortue endormie, évitant tout bruit et ayant soin de s'arrêter à une trentaine de mètres au moins de la première qui est signalée.

« On dépose alors le naucrate dans la mer. Se croyant libre, l'animal ne manque point de chercher à s'échapper ; il nage de droite et de gauche, tendant la corde dont on ne lui lâche qu'une longueur égale à la distance de l'embarcation à la tortue. Retenu ainsi, il essaie d'abord de se soustraire à la main qui le maîtrise ; puis, convaincu bientôt de son impuissance, il se met à parcourir tout le cercle dont la corde est le rayon, cherchant un point d'appui pour se reposer un peu. Il ne trouve cette sorte d'asile que sous le plastron du chélonien, et alors, faute de mieux, il s'y attache fortement à l'aide de son bouclier, donnant ainsi aux pêcheurs le moyen d'amener à bord la tortue en hâlant sans secousses trop brusques sur la corde du naucrate. »

Après la prise, il faut surmonter l'adhérence du poisson au plastron ; elle ne peut être vaincue qu'en le poussant en avant de manière à rabattre les lamelles du disque, sans quoi on tuerait le pauvre animal et force serait alors de se procurer un nouveau *crampon*.

(1) Détail curieux, ce disque représente *une nageoire dorsale* déplacée et modifiée.

LE CROCODILE DU NIL

« Le plus connu de tous les crocodiles est celui du Nil qui, dès la plus haute antiquité, dit Brehm, a été l'objet de nombreuses fables et superstitions. Il figure sur les vieux monuments égyptiens et, dans le livre de Job, il représente le Léviathan. »

L'histoire naturelle de tous les crocodiles Africains, Asiatiques et Américains, sous les noms de Caïmans, Gavials, Alligators, etc., ressemble sur tant de points à celle du crocodile du Nil que l'on peut hardiment admettre qu'une étude complète de ce dernier doit suffire pour édifier à fond sur les mœurs, habitudes et régimes de ses nombreux similaires.

Cet animal peut atteindre une longueur de sept mètres, dont trois au plus pour la queue; seulement, aujourd'hui les bêtes de six mètres ne sont guère communes.

« Sur sa nuque, on voit quatre petits écussons carénés disposés par paires; le nombre des plaques de la région dorsale est le plus ordinairement de quinze à seize; enfin sur la queue on trouve de dix-sept à dix-huit écussons distribués deux à deux et de dix-huit à vingt impairs.

« La teinte générale est d'un vert bronzé assez sombre; sur ce fond ressortent de petites taches noires, au dos principalement; le ventre se montre d'un jaune sâle.

« On a pu dire avec raison, ajoute Brehm, de la tête du crocodile qu'elle se composait de deux mâchoires, tant le crâne proprement dit est réduit comparativement à la face; la bouche est dès lors très grande. Ces mâchoires sont armées de quinze dents de chaque côté de l'inférieure et de dix-neuf de chaque côté de la supérieure; soit en tout soixante-huit dents. Elles sont creuses, présentent une série de cônes successifs emboîtés les uns dans les autres comme des cornets de papier, et ces cônes constituent des dents de rechange en voie d'évolution. Cette prévoyance de la nature est fort sage, car les dents de l'animal, n'étant maintenues dans l'alvéole que par des replis de la gencive, tombent avec une grande facilité, ce qui néanmoins ne les empêche pas d'agir vigoureusement, de couper net par exemple le pied d'un chameau en train de boire. »

Ce saurien gigantesque se tient constamment aux environs immédiat des cours d'eau, dans lesquels il plonge à la moindre alerte, lachant alors une partie de l'air contenu dans ses vastes poumons et restant ensuite fort longtemps immergé.

Sa natation est des plus rapides, grâce à sa queue puissante, son principal et énergique moyen de propulsion. Veut-il flotter à la surface de l'onde, il remplit ses poumons d'une plus grande quantité d'air que d'habitude.

D'ordinaire le crocodile sort de l'eau vers midi pour se chauffer et s'endormir au soleil. Il rampe alors avec lourdeur et circonspection sur quelque banc de sable peu élevé et voisin de la rive, inspecte prudemment les alentours, et, une fois rassuré, il se couche. Son sommeil, qui dure jusqu'au crépuscule, n'est pas bien profond puisque le moindre bruit le réveille et le fait plonger vivement.

Ses allures à terre sont loin d'être embarrassées, et l'opinion généralement admise qu'il ne peut s'y mouvoir qu'en ligne droite n'est pas du tout fondée; car, à la sortie du fleuve, on le voit fréquemment décrire un demi-cercle

dont le rayon égale seulement le quart de la longueur de son corps.

Tout crocodile surpris à quelque distance de l'eau n'a qu'une idée fixe : regagner aussi vite que possible son élément naturel ; « et, pour y parvenir, dit Penney, il « déploie, même sur un myriamètre, une vitesse supérieure « à celle des chameaux de course les plus rapides. (1). »

Quand les cours d'eau habités par ces sauriens viennent à se dessécher, ils n'émigrent que si la distance pour en gagner d'autres est peu considérable ; autrement ils s'enfouissent dans la vase et tombent alors en sommeil hivernal.

Au crépuscule, le crocodile, plutôt nocturne que diurne, quitte les bancs de sable pour se livrer à la chasse des poissons qui forment la base de sa nourriture. Ce n'est point toutefois qu'il dédaigne les volatiles, les mammifères, l'homme même ! Sont-ils à sa portée, il s'approche d'eux en tapinois, nageant lentement, silencieusement, et ne montrant que l'extrémité de son museau ; parvenu ainsi à la distance convenable, il fonce avec une rapidité telle qu'il manque rarement son coup, même sur une bande de petits oiseaux. Jamais du reste on ne le voit poursuivre à terre les animaux qui lui ont échappé alors.

A-t-il mis la dent sur un chien, un âne, un cheval, un bœuf, un chameau, un homme, il entraine sa victime dans le fleuve et la noie ; c'est ensuite, en la secouant avec force, en la frappant sur le sol et en la déchirant avec ses pattes, qu'il parvient à la dévorer.

« Chaque année, dit Brehm, les pasteurs, qui gardent des troupeaux le long des deux bras principaux du Nil, perdent ainsi quelques bêtes, et il n'est pas dans tout le Soudan un seul village qui, de mémoire d'homme, n'ait eu

(1) Penney a un peu trop exagéré cette vitesse qui, selon nous, dépasse à peine celle d'un piéton très agile.

un ou plusieurs habitants attaqués par cet animal rôdant la nuit autour des points où l'on vient habituellement puiser de l'eau.

« Les nomades du désert, qui s'approchent du fleuve, ont souvent bien du mal à sauver leurs chiens des atteintes du reptile, tandis que ceux des villages riverains deviennent rarement sa proie ; plus expérimentés, ces derniers ne vont point boire à l'étourdie, ne s'approchent de l'eau qu'avec une extrême prudence, lappent vite quelques gorgées et recommencent plus loin ».

En sus des êtres vivants, ce saurien vorace mange tous les cadavres que le courant charrie ; il ne respecte même pas les oiseaux abattus par les chasseurs, et ceux-ci risqueraient gros en allant les quérir à la nage.

Dans certaines circonstances encore assez mal définies, le crocodile émet un rugissement sourd et prolongé. Quant aux petits, peu de temps après leur naissance, ils poussent, dit-on, une sorte de glapissement presque semblable au coassement des grenouilles.

Ce n'est certes point chose facile que de se rendre bien compte des facultés sensorielles de cet animal, mais cependant on nous permettra de ne pas croire, malgré le dire d'Hérodote, que, voyant très clair à l'eau, il devienne aveugle sur la terre ferme. Le sens de l'ouïe semble assez développé ; en revanche, le goût, le toucher et l'odorat sont un peu obtus.

« Il serait injuste, suivant Brehm, de refuser une certaine dose d'intelligence à des animaux qui savent parfaitement mettre à profit l'expérience qu'ils ont acquise du danger, le plus souvent à leurs propres dépens. Ainsi les rares crocodiles, qui vivent encore dans le Nil, plongent à l'arrivée d'un bateau-vapeur, et toujours à temps pour éviter la balle traditionnelle de la carabine, tandis que ceux des fleuves du Soudan se laissent en général approcher d'assez près par toutes les embarcations. D'autre

part, lorsqu'ils affûtent les bêtes qui viennent boire, ces sauriens savent à merveille choisir pour postes les sentiers les plus battus. Enfin, ils ont de la mémoire, témoin ce pensionnaire du Muséum de Paris qui, ayant reçu un jour une réprimande à tour de bras, ne manquait jamais de fuir à la vue d'un bâton levé ».

Les œufs dont le nombre varie de 20 à 90, rappellent par leurs formes et dimensions les produits des oies domestiques; la coque en est blanche, grossière et rugueuse au toucher.

Ils sont pondus sur les bancs de sable dans une fosse assez profonde creusée par la femelle, qui les recouvre ensuite et qui fait disparaître si bien les traces de son travail qu'il serait absolument impossible de découvrir le dépôt sans les essaims de mouches qui en dénoncent toujours l'emplacement.

Les Soudaniens affirment que les femelles surveillent leurs œufs, viennent en aide aux petits lors de leur éclosion, les assistent pour les conduire à l'eau et les défendent avec courage.

« En naissant, dit Brehm, les jeunes ont 0^m20 de longueur; ils gagnent 0^m10 pendant chacune des deux premières années de leur existence; puis après, tous les ans, ils s'allongent de 0^m15 à 0^m20 jusqu'à ce que leur taille soit de 3 mètres environ. A partir de ce moment, la croissance devient si lente qu'on peut estimer au moins à un siècle l'âge d'un crocodile de 5 à 6 mètres de longueur ».

Pris jeunes, ces animaux s'apprivoisent jusqu'à venir à un appel manger dans la main; il est hors de doute que les prêtres égyptiens opéraient ainsi. Malgré tout, la prudence la plus vulgaire recommande de se tenir avec soin en garde contre les adultes, qui ne manquent jamais avec l'âge de devenir parfois dangereux et souvent intraitables.

Les glandes à musc (1) ont pour les Soudaniens une grande valeur ; le prix de chacune est celui d'un veau à demi-adulte. C'est avec ces glandes, presque exclusivement spéciales aux mâles, que les femmes de la Nubie et du Soudan composent les onguents à parfum si pénétrant qu'elles emploient pour leur chevelure et même pour leur corps.

Cette odeur de musc imprègne à tel point la chair du mâle (si peu qu'il soit âgé) qu'elle répugne invinciblement aux Européens ; mais il n'en va pas de même chez les indigènes, pour lesquels la viande et la graisse sont un friand régal, bien qu'ils les cuisent simplement à l'eau, salant et poivrant *tout au plus*.

(1) A certaines époques de l'année, les mâles répandent une si forte odeur de musc qu'on les sent parfois de très loin.

CHASSE DU CROCODILE

Mettant de côté les anciens exploits (*si sujets à caution*) des indigènes pompeusement célébrés par Hérodote et Pline, nous passerons sans hésiter aux chasses qui se font de nos jours.

« La chasse pratiquée par les indigènes ne commence, dit Ruppel, que quand les eaux du fleuve s'abaissent et mettent à nu les bancs de sable, qui, le jour, servent d'oreillers aux crocodiles (1).

« Le chasseur examine avec soin un de ces lieux de repos accoutumés et, sous le vent régnant, il creuse dans le sable un trou pour s'y cacher et attendre que l'animal vienne faire sa sieste habituelle.

« Il a pour arme un javelot, dont la pointe ferrée, triangulaire, garnie de crochets, est fixée au manche au moyen d'un anneau et d'une vingtaine de menues cordes très solides, distinctes et réunies seulement de distance en distance; le manche, à son tour, se trouve relié par une cordelette à une petite bûche de bois très léger.

« L'adresse du chasseur consiste principalement à lancer le javelot avec assez de force pour que le fer traverse la carapace et pénètre à une profondeur de $0^{m}10$ environ dans le corps de l'animal. Par suite du choc, la tige du javelot se sépare de la pointe ferrée retenue dans les

(1) Ce qui rend cette chasse possible, c'est la lâcheté incroyable du crocodile à terre pendant le jour; en revanche, à l'eau, son audace est extrême.

chairs et tombe sur le sol, n'étant que très lâchement engagée avec elle.

« Le crocodile blessé agite sa queue avec rage et fait tous ses efforts pour couper les attaches du fer et de la hampe; mais les cordelettes séparées glissent entre ses dents, et, alors exaspéré, il se jette à l'eau.

« Lorsque le reptile n'est pas à une grande profondeur, la hampe du javelot, ou bien la bûche-bouée, flottant à la surface de l'eau, indiquent le chemin qu'il parcourt, et on peut ainsi suivre l'animal dans un léger canot jusqu'à ce que l'on trouve un endroit propice pour le traîner sur la rive quand ses forces semblent épuisées.

« Si je ne l'avais vu de mes propres yeux, déclare nettement Ruppel, je n'aurais jamais voulu croire que deux hommes pussent tirer de l'eau un crocodile de près de 5 mètres de long, lui fermer la gueule avec des liens, lui garotter les pattes par dessus le dos et enfin le tuer en coupant la moëlle épinière à l'aide de leur lance bien affilée ».

Les Européens et les habitants de l'Egypte centrale affûtent de la même façon, mais ils remplacent le javelot par la carabine, dont la balle, quoiqu'on en ait dit, perce très facilement la cuirasse du monstre. Seulement il est rare qu'un ou deux projectiles le tuent raide, tant sa résistance vitale est grande. A ce propos, Brehm nous raconte qu'un crocodile, tiré par lui et tombé lourdement de sa première décharge, gisait inerte sur le sable depuis plusieurs minutes, quand, par prudence, il crut devoir lui donner le coup de grâce dans l'oreille, et qu'alors, à sa profonde stupéfaction, il vit l'animal se relever et gagner le fleuve, où il mourut sans pouvoir être retrouvé. Il est certain que de semblables mésaventures doivent venir assez fréquemment désappointer les chasseurs de crocodiles.

« Dans les Philippines, pour capturer le crocodile à double crête, qui attaque les barques plates sur les

rivières, on attache, dit Jager, à une certaine hauteur sur un léger radeau de bambous, un chat ou un chien, armé d'un fort hameçon relié au flotteur par un cordage en manille, et on laisse l'appareil suivre le fil du courant. Une fois que le monstre a englouti l'appât et son croc, il tente en vain de se dégager ; lié irrévocablement au radeau par des cordes qu'il ne peut couper, il s'épuise en efforts infructueux. Lorsqu'il est las, on le tire sur la rive et on le tue ».

C'est seulement par hasard que l'on prend des crocodiles aux filets, et encore faut-il pour cela qu'ils ne dépassent point la taille de 1 mètre; plus grands, ils s'agitent avec une telle violence que les rets, quelque solides qu'ils soient, ne peuvent leur résister.

LE VARAN DU NIL

Les Varans terrestres et aquatiques sont surtout des êtres des pays chauds. Leur véritable patrie est le sud de l'Asie, les iles de la Sonde, la Nouvelle-Guinée et le nord de l'Australie.

On en connaît quatre espèces en Afrique ; ils manquent absolument à l'Europe et à l'Amérique.

« Le Varan du Nil, que l'on peut prendre, dit Brehm, comme type des varans aquatiques, parvient à une taille de près de 2 mètres. Sa queue, une demi-fois plus longue que le corps, est fortement comprimée et surmontée d'une haute carène. Ses narines ovales sont situées entre l'œil et l'extrémité du museau. Les doigts longs portent des ongles noirs, crochus, comprimés et fort acérés.

« La couleur générale des parties supérieures du corps est, chez les adultes, d'un gris verdâtre, piqueté de noir. Sur la nuque, on voit quatre ou cinq chevrons jaunes, emboîtés les uns derrière les autres, ayant leurs sommets tournés en arrière. A partir des épaules jusqu'à la naissance de la queue, sont des ocelles d'un jaune verdâtre, disposées suivant sept ou huit rangées transversales ; la queue est ornée de bandes de même couleur. Le dessus des membres est semé de taches de pareille teinte ; une bande noire existe au devant de l'épaule, et on voit sur

[illegible] d'un vert pâle. Le [illegible] avec des bandes brunâtres [illegible]

[illegible] dans presque tous les cours [illegible] l'a vu non seulement en [illegible] dans la Guinée, la Séné- [illegible] il existe aussi dans la [illegible] à Zanzibar, à Bagamoyo.

[illegible] on trouve parfois ces animaux en [illegible] nombreuses, bien que d'ordinaire [illegible] A l'inverse du crocodile qui se tient de [illegible] du Nil, le varan, peu soucieux [illegible] trop immédiat avec ce [illegible] recherche de préférence les [illegible] du fleuve : il se hasarde même [illegible] les rives.

[illegible] espèces du genre, cet animal est essen- [illegible] Sa nourriture favorite se compose [illegible] ne dédaigne point les oiseaux, les [illegible] même les grenouilles. Pressé par [illegible] gros insectes et, à l'occasion, il s'in- [illegible] dans les basses-cours où il pille les [illegible] les œufs dont il est très friand.

L[illegible] de sa chair.

CHASSE DU VARAN DU NIL

Bien que parfois des varans se prennent dans les filets des pêcheurs, ces animaux ne sont en Egypte l'objet d'aucune poursuite régulière; mais il n'en va point de même dans l'Afrique centrale et méridionale.

« Schweinfurth rapporte en effet qu'à Galahat on traque ce reptile d'une manière suivie et qu'on le mange grillé sur des charbons après l'avoir dépouillé. Kersten dit de son côté qu'on le capture fréquemment à Zanzibar et qu'on l'apporte vivant au marché, solidement fixé sur une perche afin qu'il ne puisse ni mordre, ni griffer, ni jouer de la queue ».

« Surpris en terrain plat, raconte Cantor, il se hâte de regagner la rive la plus proche ; sa vitesse n'est cependant point telle qu'un homme agile ne puisse l'atteindre à la course. Acculé, il se défend avec courage à l'aide de ses griffes acérées, donne de violents coups de queue et ne se gêne pas pour mordre ». Veut-on le tuer alors, une lance, un javelot, un coup de feu suffisent amplement ; mais, si on tient à le prendre vivant et à le ligoter, il est nécessaire, pour éviter les avaries, de se servir du lasso ou d'envelopper l'animal avec une forte couverture, un solide filet, etc.

Quand on le trouve sur des rochers ou sur des tertres pierreux au voisinage de l'eau et qu'on essaie de le prendre, il s'y cramponne tellement qu'on ne peut l'en arracher qu'au prix des plus grands efforts. « J'ai vu, dit A. Smith, deux hommes être contraints d'agir ensemble pour déta-

[illegible] après quoi il leur fallut s'enfuir, le [illegible] se jetait sur eux pour les mordre ».

NOTA. — Tout ce que nous venons de dire s'applique [illegible] du sud de l'Afrique et au [illegible] du continent indien, qui peuvent [illegible] de deux metres.

LE SAUVEGARDE DE MÉRIAN

Cet animal (*Lézard de Téguixin de Linné*) arrive à 1m50 de taille. Il se distingue du sauvegarde *à points noirs*, qui vit avec lui, par la présence de deux scutelles derrière la plaque naso-frénale

« Le dessus du corps est d'un noir plus ou moins foncé, orné de taches jaunes plus ou moins grandes et plus ou moins régulièrement distribuées. Le dessus de la tête, la partie supérieure des membres, sont semés de gouteleltes jaunes ; on en voit également sur la queue, qui est annelée de jaune et de noir dans les deux tiers de sa longueur. La région inférieure de l'animal est jaunâtre, marquée en travers de bandes noires plus ou moins larges, parfois interrompues ».

Les sauvegardes, nommés *Téjus* par les Indiens et *Legardo* par les Brésiliens, se trouvent dans la plus grande partie de l'Amérique méridionale, depuis les Guyanes jusque vers le Paraguay. Ils semblent être plus communs sur les côtes qu'à l'intérieur des terres. « On les voit, dit Schomburgk, rechercher principalenent les plantations de cannes à sucre et la lisière des grandes forêts, quand le sol en est sec et sablonneux ».

Agile, craintif, le téjus, quoique très farouche, s'apprivoise assez vite lorsqu'il est prisonnier. En liberté, il porte

la tête haute et toute la partie antérieure du cou élevée au-dessus du sol ; on le voit constamment darder sa langue de tous les côtés.

Cet animal ne va pas volontiers à l'eau. Son terrier, bien exempt d'humidité et toujours placé au pied d'un arbre, lui sert de refuge à la moindre apparence de danger.

Sa nourriture ordinaire se compose de petits rongeurs, d'oiseaux, de grenouilles, de vers et de quelques fruits. Il recherche avidement les œufs ; aussi le craint-on beaucoup dans les fermes.

Les Indiens du Brésil affirment que l'animal, lors de la saison froide, se retire dans des galeries qu'il a creusées et où il a fait des provisions de fruits. Hensel a bien constaté, en effet, que dans le Rio Grande del Sal, le téjus disparaissait à cette époque et ne se montrait qu'avec le retour du beau temps ; mais il ne dit mot du magasin aux vivres, qui a engendré une absurde croyance. On a prétendu que le sauvegarde, son approvisionnement épuisé, dévorait sa queue pour ne pas mourir de faim. Cette fable se base sur ce que cet appendice, qui se casse souvent par suite de la violence des coups donnés par l'animal en colère, ne repousse alors qu'assez mal.

« Schomburgk a recueilli des œufs dans les grands tertres coniques édifiés par les termites. A l'en croire, le téjus fouillerait ces nids, en dévorerait tous les habitants et y déposerait après de 50 à 60 œufs blanchâtres pourvus d'une coque résistante. »

On dit que la chair de ce lézard, aussi blanche que celle de la poule domestique, est très savoureuse.

CHASSE DU SAUVEGARDE

Dans l'Amérique du Sud, le sauvegarde est classé parmi les animaux nuisibles à cause des ravages qu'il fait au milieu des basses-cours, et on cherche dès lors à s'en débarrasser le plus qu'on peut.

Cet animal se laisse rarement approcher; mais, si par hasard on parvient à l'acculer, il se met bravement sur la défensive, mord, griffe et frappe avec violence de sa queue puissante; il lutte tellement de rage alors qu'on a bien de la peine à le tuer, quand on ne dispose point d'une arme à feu.

Ce mode accidentel de destruction est des plus insuffisants pour diminuer le nombre de ces onéreux pillards; aussi a-t-on recours d'habitude à des chiens, spécialement dressés, qui empaument avec ardeur la voie odorante du téjus et mènent tout droit les chasseurs au terrier. Il ne leur reste plus alors qu'à piocher pour saisir l'animal, sauf le cas où ils sont munis d'un harpon barbelé ou d'un tire-bourre solide, permettant de l'extraire de son refuge souterrain, qui est généralement peu profond.

LA GRANDE SALAMANDRE
DU JAPON

« Cet animal *(seule espèce du genre)*, dont la taille dépasse souvent 1 mètre et dont le poids atteint 13 à 14 kilogrammes, présente un corps très lourd. La tête grande, très déprimée et large en arrière, s'arrondit en avant, de telle sorte que le museau est obtus. Le cou est court, légèrement étranglé. Le tronc est déprimé dans son ensemble, arrondi latéralement et bordé de chaque côté par un épais bourrelet longitudinal. La queue, qui a environ le tiers de la longueur du corps, est comprimée latéralement de manière à former une large nageoire. Les pattes sont lourdes et robustes ; les doigts courts, déprimés. Les yeux, très réduits, n'apparaissent que comme deux fort petits points placés au milieu des verrues qui garnissent la tête et qui, moins grandes, parsèment tout le corps.

« La face supérieure du corps, ajoute Brehm, est d'un gris brun clair, de couleur terne, nuancé plutôt que tacheté par des parties plus sombres. Les jeunes ont la peau lisse d'un brun cannelle ; la rugosité n'arrive qu'avec l'âge. »

La grande salamandre est spéciale au Japon ; elle ne s'y

trouve que dans les provinces du centre situées entre les 34° et 36° de latitude septentrionale. «Il est malheureusement à prévoir que ce curieux batracien ne tardera guère à disparaître de notre globe».

Elle se tient toujours au sein des ondes froides, limpides, courantes, et de préférence sur le sol quand la couche d'eau suffit pour la couvrir en entier. Ainsi immergée, on la voit de dix en dix minutes mettre son museau dehors pour respirer, bien qu'elle puisse ne renouveler l'air de ses poumons qu'au bout d'une demi heure et plus.

Ne quittant sa retraite que de nuit et n'allant jamais à terre, la salamandre cherche et trouve dans l'eau la nourriture qui lui convient, vers, insectes, grenouilles, poissons. A l'occasion, elle mange beaucoup à la fois, et alors elle jeûne dix à douze jours de suite.

Les mœurs de cet animal, dont la chair est fort prisée par les Japonais, se montrent assez douces tant qu'il n'est pas tourmenté par la faim, le manque d'eau ou une trop vive lumière ; si un cas pareil vient à se produire, la bête agacée cherche toujours à mordre.

CHASSE DE LA SALAMANDRE

Pour s'emparer de la grande salamandre, on détourne les petits cours d'eau qu'elle habite, ce qui l'oblige à sortir de ses retraites pierreuses.

Quand ce moyen ne peut être employé, on recourt à l'hameçon muni d'un appât convenable, et, avec une ligne, on le promène devant les trous. Comme l'animal, sauf le cas de jeûne, est vorace et fort goulu, on le prend facilement ainsi.

LES IGUANES

« Les lézards du genre Iguanes sont, dit Brehm, principalement remarquables par le prolongement cutané qui constitue, sur toute l'étendue du dessous de la tête et du cou, un très haut fanon fort mince, dont le bord libre décrit une ligne courbe et présente des dentelures à la partie voisine du menton. Sa queue est très longue, grêle, comprimée dès son origine. Les membres sont longs. Une crête règne sur le dos et se continue en s'abaissant sur la queue. Les dents, qni garnissent les mâchoires, sont finement dentelées sur les bords, et il en existe deux rangées plus petites à la voûte palatine. La membrane du tympan est grande, tendue à fleur du trou de l'oreille; les pores fémoraux sont disposés suivant une rangée.

« Le fond de la couleur est, en dessous, d'un jaune verdâtre, et, en dessus, d'un vert plus ou moins foncé devenant quelquefois bleuâtre, d'autres fois de teinte ardoisée; car ces animaux ont la propriété de changer de coloration. Certains individus sont piquetés de brun; d'autres ont les membres tachetés de jaune sur un fond noir. Les flancs sont, le plus ordinairement, rayés de bandes brunes bordées de jaune. La queue est entourée de larges anneaux bruns alternant avec des anneaux de couleur verte ou jaunâtre ».

On ne connait que trois espèces de ces lézards, dont la taille, queue comprise, peut atteindre 1m80 à 2 mètres. L'iguane *tuberculeux* habite une grande partie de l'Amérique méridionale et de plus existe aux Antilles; l'iguane *rhinolophe* se montre commun au Mexique et dans l'Amérique centrale; enfin l'iguane *à cou nu* se rencontre dans le nord du Brésil, à la Martinique et à la Guadeloupe.

Ces reptiles se tiennent presque constamment sur les arbres qui bordent les cours d'eau et sautent avec agilité de branche en branche. Ils ne descendent à terre que le soir pour chercher leur nourriture; si on les surprend alors, ils regagnent précipitamment le feuillage pour s'y cacher, ou bien ils se jettent à l'eau. Dans ce dernier cas, on les voit du reste nager avec aisance, les membres collés contre le tronc, grâce à leur longue queue déprimée qui constitue une puissante et admirable godille.

Leur nourriture se compose de jeunes bourgeons, de feuilles, de baies, d'insectes et même de petits lézards. Belcher dit bien en avoir vu sur l'ile Isabelle de véritables troupeaux dévorant avec avidité des œufs de reptiles, des intestins d'oiseaux, mais, aux Guyanes, Schomburgk n'a remarqué que leur chasse aux sauterelles et à d'autres insectes.

Le mâle choisit d'ordinaire une femelle qu'il ne quitte pas pendant certains mois de l'année, et il repousse alors avec rage les individus de son sexe qui tentent de s'en approcher.

A Sainte-Lucie, la ponte s'effectue en février, mars et avril. Les produits, à coque molle, gros comme des œufs de pigeon, sont déposés par les femelles dans des trous qu'elles creusent dans le sable et recouvrent soigneusement après. Souvent la ponte a lieu en commun, et on trouve alors, dit Sumichrast, jusqu'à 24 œufs dans la même cavité. Il parait que les fourmis, et surtout les rats musqués du pays en détruisent beaucoup.

« Les jeunes demeurent assez longtemps ensemble. Humboldt rapporte qu'il en a vus peu après leur sortie de l'œuf et qu'ils ressemblaient à des lézards ordinaires, la crête dorsale et le fanon, qui donnent à l'adulte un aspect si particulier, n'existant point alors ».

Malgré la mine peu engageante des iguanes muselés et ficelés qu'on apporte vivants sur les divers marchés du Mexique, à l'époque du carême principalement, il n'en demeure pas moins certain que leur chair très blanche se montre tendre et savoureuse. Quant aux œufs, on les recherche beaucoup à cause de leur extrême délicatesse.

De tout cela, il résulte fatalement que ces reptiles deviennent de plus en plus rares, surtout sur les côtes où se ruent avec ardeur, en sus des indigènes, nombre de créoles et de nègres affriandés.

CHASSE DES IGUANES

—

« Deux espèces d'ingas en fleur, dit Schomburgk, avaient attiré une foule d'insectes, et par suite un nombre extraordinaire d'iguanes. A chaque coup de rame qui poussait le canot en avant, nous voyions trois ou quatre de ces grands animaux se jeter des arbres dans l'onde, ou bien disparaître dans l'épais feuillage des cimes pour y trouver un refuge, qui ne pouvait cependant les mettre à l'abri des regards scrutateurs et des flèches sûres de nos indiens ».

Dans cette chasse, comme le fait avec raison remarquer Schomburgk, l'emploi du fusil ne vaut point celui des flèches parce que les iguanes, que le plomb ne tue pas raides, disparaissent définitivement dans l'eau et sont à peu près introuvables, tandis que les traits *fort longs* des indiens permettent de découvrir aisément la plupart des victimes.

Divers auteurs préconisent un autre mode de capture qui nous semble fort original ; nous ne le signalerons que pour ce qu'il vaut. « On s'approche des iguanes en sifflant, et on doit les charmer ainsi jusqu'à ce qu'ils se laissent flatter avec une baguette ; puis, on leur passe au cou le lacet fixé au bout de celle-ci, et après on les tire vigoureusement à bas de l'arbre.

« Tout d'abord, ils se comportent comme s'ils étaient affolés, cherchent à se délivrer, ouvrent la gueule, soufflent et sifflent, sans ménager les coups de queue, tant qu'ils ne sont pas à moitié étranglés.

« Ce moment venu, on les baillonne et on les ficèle avec soin pour pouvoir les emporter sans danger ».

La chasse sur terre exige l'emploi de chiens spécialement dressés; sans eux, il serait très difficile, sinon impossible, de distinguer les iguanes dont la couleur se confond avec les feuilles.

« Sur la côte occidentale de l'Amérique centrale, dit Liebmann, on guette le soir ces reptiles quand ils descendent des arbres et on les fait attaquer par des chiens qui, grâce à leur nez, les découvrent facilement.

« Si le gibier est branché, ils donnent de la voix ; s'ils le trouvent sur le sol, ils se mettent à l'arrêt. Quelques-uns alors saisissent sans plus de façon l'iguane par le dos et lui brisent la colonne vertébrale; ces braves-là sont assez rares et d'habitude ne se voient guère que parmi les animaux inexpérimentés ou d'une grande force, attendu que presque tous redoutent avec raison les coups de queue, les griffes et les dents de ces sauriens qui se défendent intrépidement.

« Quand l'iguane surpris à terre peut encore s'enfuir, il avise tout d'abord un arbre ou, à défaut, une excavation; mais, dans ces deux cas, il est généralement perdu. On le capture en effet avec facilité en secouant les basses branches, en les coupant au besoin; et, s'il a trouvé un refuge souterrain, qui la plupart du temps ne cache que la moitié de son corps, on l'en extrait sans peine ».

Dans le Texas, le Guatémala et la Nouvelle-Grenade, au lieu de chiens pour arrêter les iguanes surpris le soir en plaine, on se sert avec succès, à ce qu'il paraît, de meutes de huit à dix racoons, qui se dressent très facilement et qui pour curée se contentent de la tête de l'animal.

« Un des indiens, qui manœuvraient une pirogue sur le Rio-Goazaacalcos, ayant réussi à s'emparer d'une femelle d'iguane, lui ouvrit le ventre, en retira soigneu-

sement les œufs, objets de sa convoitise, et, après avoir recousu la plaie, lâcha l'animal dans l'espoir, disait-il, de le retrouver plus tard. Sumichrast raconte ainsi ce curieux incident dont il a été témoin ».

LE LÉZARD OCELLÉ

C'est le géant de nos lézards d'Europe ; il peut en effet arriver à la taille de $0^{m}80$.

« Ses couleurs sont de toute beauté ; sur le fond d'un brun verdâtre, sont comme brodées des lignes d'un jaune citron ; des ocelles, d'un bleu cendré, entourées de brunâtre, ornent les flancs ; la tête est verdâtre, le dessous du corps d'un blanc jaunâtre. Toutes ces teintes s'entremêlent et, en plein soleil, l'animal paraît tout chatoyant de vert, de bleu, de brun, s'harmonisant et se fondant de la plus agréable façon ».

Ce beau lézard, dont l'écaillure est aussi fort remarmarquable, habite le midi de la France, l'Italie, l'Espagne, et l'Algérie. Très commun aux environs de Nice et de Montpellier, il ne s'étend pas vers le nord plus loin que l'olivier.

« D'après Dugès, cet animal, lorsqu'il est jeune, se creuse un terrier, le long des fossés, dans les terrains labourables ou sablonneux. Les adultes s'établissent de préférence dans un sable dur, sur une pente rapide et abrupte, exposée au midi ou au sud-est ; ils aiment aussi les racines des vieilles souches.

« Le dernier de nos lézards à sortir au printemps, l'ocellé devient paresseux au moindre abaissement de

température; même en plein été, sa journée est courte, et il se hâte de regagner son gite dès que le soleil se rapproche de l'horizon ».

Sa nourriture habituelle ne se compose que de vers et d'insectes; mais, grâce à sa taille et à sa force, il peut souvent y ajouter des petits mammifères, de jeunes oiseaux et lézards.

« Lorsqu'il observe une proie, dit Schinz, il l'épie avec des yeux brillants fixement dirigés sur elle, puis se jette dessus avec une extrême vélocité, la saisit entre ses mâchoires et l'avale après l'avoir secouée plusieurs fois ».

A l'approche de l'homme, ce lézard fuit avec rapidité vers son terrier. Lui coupe-t-on la retraite, vite il grimpe à l'aide de ses griffes acérées sur l'arbre le plus proche et s'y tient aux aguets; veut-on le saisir, il se défend avec courage et mord parfois assez cruellement.

La femelle pond de 7 à 8 œufs oblongs, de couleur blanchâtre. Il est à présumer qu'ils demeurent abandonnés à l'action vivifiante du soleil dans des trous secs et peu profonds.

Aucun auteur ne parle de la chair de l'ocellé; c'est là une petite lacune que nous pouvons combler. Lors d'une inspection d'armes, en 1856, dans la province de Constantine, nous avons, à trois reprises différentes, mangé de ce lézard grillé sur des charbons. Avec force condiments, la chair un peu sèche du mâle se consomme à la rigueur, mais la venaison de la femelle se montre en revanche très tendre et réellement savoureuse. Il va de soi que ces animaux doivent être dépouillés avant la cuisson.

L'HÉLODERME

L'héloderme au Mexique est nommé *Acastelopon* par les indigènes et *Escorpion* par les créoles espagnols.

« Sa forme générale le rapproche un peu des varans ; il est cependant, dit Brehm, beaucoup plus lourd, plus massif, bien que sa taille parfois dépasse un mètre.

« La tête, large et tronquée en avant, est recouverte de tubercules plus grands que ceux qui protègent les autres parties du corps : le museau est épais. Les dents offrent au bord interne de leur face intérieure un sillon très net, comme celui que l'on voit chez certains serpents venimeux. Les parties supérieures de l'animal sont teintées d'un brun marron relevé de petites taches d'un beau jaune ; des anneaux d'un jaune d'or se voient sur les membres et sur la queue ; la face inférieure présente des taches jaunâtres se détachant sur le fond qui est d'un brun de corne ».

D'après Sumichrast qui a pu l'observer à l'état libre, ce saurien habite exclusivement la zone chaude qui s'étend du revers occidental de la Cordillère jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique ; il n'a jamais été rencontré sur la côte du golfe Mexicain. Du reste, ses conditions d'existence le confinent dans des localités sèches et chaudes, telles que les contours de Jamiltepec, Zuchitan, Tehuantepec, etc.

« Il est d'autant plus difficile d'étudier les mœurs de

l'héloderme qu'il est à moitié nocturne et que les indigènes, croyant sa morsure mortelle, en ont une frayeur extrême, bien que ses allures soient excessivement lentes et même embarrassées par suite de sa conformation et du manque de flexibilité de ses articulations ».

C'est un animal terrestre dans toute l'acception du mot; il ne peut ni nager, ni grimper aux arbres. Lors de la saison sèche (*novembre à mai*), on le rencontre très rarement, tandis qu'il se montre volontiers par les temps de pluie.

Le jour, il se cache dans un trou creusé habituellement au pied d'un arbre, s'y tient immobile, enroulé sur lui-même, et n'en sort guère que le soir pour chasser.

Sa nourriture se compose d'insectes, de lombrics, de myriapodes, de petits batraciens; mais, le cas échéant, il ne dédaigne point les matières en putréfaction.

« Le corps de ce reptile exhale une odeur forte et nauséabonde. Si on l'irrite, une bave gluante et blanchâtre s'échappe de sa gueule; le frappe-t-on alors, il finit par se renverser sur le dos, et cette manœuvre est chaque fois accompagnée de sifflements profonds, aspirés avec force du gosier et toujours suivis d'une sécrétion abondante de bave ».

Voulant se rendre compte de la nocuité prétendue de l'animal, Sumichrast a fait mordre sous l'aile une poule qui est morte au bout de 12 heures, et puis un gros chat, qui devint très malade, mais finit par se rétablir, etc. Börsch et son aide, mordus aux doigts, souffrirent beaucoup de ces blessures, assez rapidement guéries du reste.

Ces intéressantes expériences ont été reprises, contrôlées avec soin et confirmées en fin de compte par la Société zoologique de Londres, qui a reconnu que l'héloderme était parfaitement venimeux. Comme c'est le seul et unique saurien jusqu'à ce jour dont la nocuité soit dès lors bien établie, nous avons cru devoir signaler ici cet animal, bien que sa chasse soit complètement insignifiante.

LES

SERPENTS NON VENIMEUX

ET LES

COULEUVRES

LE BOA CONSTRICTEUR

Cinq espèces de Boas, très difficiles à distinguer les unes des autres, sont aujourd'hui admises par les zoologistes. On doit les rapporter à deux types au plus, qui ont les mêmes mœurs, habitudes et régimes ; nous ne donnerons, dès lors, la préférence à l'un d'eux, le boa constricteur, que parce qu'il est le mieux connu.

« Il peut, d'après Brehm et quoiqu'en disent le prince de Wied, Schomburgk et Lacépède, atteindre la taille, déjà fort respectable, de 6 à 7 mètres, qu'il ne dépasse jamais.

« Ses formes sont massives. La tête, divisée en deux par une raie d'un noir foncé, est de moitié plus étroite en avant qu'en arrière. A droite et à gauche du museau, tronqué verticalement et dont l'extrémité est noire et bordée de blanc, se voit une tache noire, tandis qu'une bande brune s'étend sur la tempe. Le museau, en dessus, est revêtu de petites squames et les écailles du tronc sont au nombre de 89 à 95. L'iris a sa moitié inférieure d'un brun sombre et la supérieure grise, veinulée de brunâtre.

« C'est un des plus beaux serpents. Sa couleur fondamentale est, soit un fauve clair, soit un rose pourpré ou un gris violacé, d'un fort agréable effet. Le dos, un peu en

arrière de la nuque, est orné d'une quinzaine de grandes taches, tantôt noires, tantôt d'un brun marron, tantôt d'un bleu d'acier, ayant généralement la forme d'un carré; l'ensemble de ces taches produit une sorte de chaine à mailles oblongues. Sur la partie postérieure du corps se voient des taches, de forme losangique, de couleur rouge-brique plus ou moins vif que relève un encadrement d'un beau noir d'ébène; la présence de ces taches est tout-à-fait caractéristique de l'espèce. Des barrres de couleur blanche se voient en travers de la région lombaire, barres entre lesquelles se trouve un grand disque rougeâtre, environné de noir et de blanc. Les flancs offrent chacun une suite de fort grandes taches brunes ou noires, en forme de losange et maculées de blanc à leur centre. Toute la partie inférieure du tronc est marquée de mouchetures noires, qui augmentent de grandeur et en nombre à mesure qu'elles se rapprochent de la région anale. »

Le boa constricteur, dont le nom vulgaire est *giboya*, se trouve abondamment aux Guyanes et au Brésil; on le rencontre aussi dans les provinces de Rio de la Plata et de Buenos-Ayres.

Il se tient de préférence sur les points les plus secs des forêts, au milieu des broussailles, habitant le dessous des vieux arbres, les cavités du sol, les anfractuosités des rochers; souvent, plusieurs sont réunis dans la même demeure.

Il a été définitivement bien reconnu qu'à l'inverse d'autres espèces voisines cet animal ne se rendait jamais à l'eau pour boire ou se baigner.

Le giboya ne se nourrit autant dire que de petits mammifères de moyenne taille (1), tels que rats, agoutis, capy-

(1) Notons ici en passant, comme fait curieux à retenir, qu'à l'état libre tous les serpents ne mangent jamais que les bêtes tuées par eux.

barris, cabias, pacas, qu'il guette, ordinairement suspendu à une branche par l'extrémité de son corps. Cependant, un vieil adulte s'attaque quelquefois à des quadrupèdes de la force d'un chien ou d'un chevreuil.

« Cet animal semble être ovivipare. Le prince Waldemar de Prusse tua un jour une femelle et trouva dans son corps des petits atteignant une longueur de 0^m30 à 0^m50. Westermann, de son côté, dit qu'il a vu une femelle mettre au monde plusieurs petits vivants et, en même temps, quelques œufs. »

Le giboya rend de sérieux services en purgeant les habitations et les magasins des rongeurs qui pullulent; aussi, au Brésil notamment, loin d'être redouté et nonobstant son odeur, le supporte-t-on volontiers et ne craint-on pas même de coucher dans les chambres où il se trouve.

Tenu dans une cage spacieuse, bien propre, bien aérée, bien chauffée, pourvue d'un arbre pour s'enrouler quand il est las de se cacher sous une grande couverture, le boa constricteur, avec une nourriture convenable, peut vivre fort longtemps.

Les indiens du Brésil et des Guyanes, qui mangent *cependant de tout*, ont la plus grande répugnance pour la chair de cet animal.

CHASSE DU BOA CONSTRICTEUR

« Tous les naturalistes, tous les voyageurs sérieux, qui ont parcouru les immenses forêts couvrant une grande partie du Brésil, s'accordent à dire que cet animal reste paresseusement étendu sur le sol ou suspendu à une branche, que le plus souvent il ne se dérange même point lorsqu'on passe à côté de lui et qu'il ne prend la fuite que quand on l'attaque, fût-ce même avec un simple bâton solide. »

« Un coup de cette arme primitive bien asséné sur la tête est en effet suffisant pour étourdir le giboya et permettre de s'en emparer, comme fit du reste Schomburgk, aidé de son indien qui passa un lac au cou du reptile en se garant avec soin des mouvements convulsifs de la victime presque assommée. »

Que deviennent alors ces drames terribles où l'on voit des hommes et des chevaux broyés et dévorés par des boas en furie ? Tout simplement *des contes à dormir debout*, inventés par des touristes désireux de mettre du pittoresque dans leurs descriptions !

Le giboya n'est autant dire l'objet d'une chasse qu'en vue de la captivité. On le prend alors au moyen de lacs tendus devant son repaire et on l'expédie sans peine, même au loin, grâce à la faculté qu'il possède de jeuner longtemps. Rendu à destination, une fois réchauffé, il se montre d'abord assez hargneux et agressif, refusant de plus toute espèce de nourriture ; mais, bientôt, devenu très doux, il s'apprivoise de telle sorte qu'on peut le manier sans gêne et sans courir le moindre risque.

LE BOA AQUATIQUE

Seule espèce connue du genre des Eunectes, elle se nomme en histoire naturelle *Eunecte murin* et vulgairement *Rativore* ou *Anaconda*.

« Certains voyageurs, dit Brehm, accordent à ce reptile, qui est sans conteste le plus grand serpent du Nouveau-Monde, une taille de 10 mètres au moins. Cette estimation est évidemment exagérée : Battes en effet ne put voir par occasion qu'un sujet de 6 à 7 mètres de longueur, ayant, au milieu du corps, 0m60 de circonférence ; Schomburgk et Neuwied, d'autre part, n'ont tué que des eunectes d'environ 5 mètres. Il est donc permis de déclarer hardiment que le rativore ne doit jamais dépasser la taille de 8 mètres. »

Les mœurs de cet animal paraissent être les mêmes que celles du boa constricteur. Comme lui, il n'attaque que des quadrupèdes tout au plus de la taille d'un jeune porc, d'un chien, d'un chevreuil ; mais il semble devoir mieux se défendre contre l'homme.

Voilà tout ce que l'on sait aujourd'hui sur ce remarquable eunecte.

LES PYTHONS

« Ce qui distingue d'une manière essentielle les pythons des boas, c'est d'abord l'existence de dents aux os inter-maxillaires, puis ce sont leurs formes plus trapues et plus ramassées.

« La tête, dit Brehm, représente une pyramide quadrangulaire, peu ou point déprimée, plus ou moins tronquée et arrondie à son sommet. Le tronc est beaucoup plus fort au milieu qu'en arrière et surtout qu'en avant. La queue, médiocrement allongée et faiblement préhensile, se montre robuste et obtusément pointue ».

Quelques-uns de ces serpents arrivent à une longueur de 8 mètres, comme on peut le voir d'après les squelettes que renferment plusieurs *Museum* d'Europe, squelettes originaires d'Asie ou d'Afrique.

Ces énormes ophidiens respectent tout animal plus grand qu'un chien parce qu'ils ne parviendraient pas à le déglutir. Ils n'ont point de crochets venimeux heureusement; mais, avec leur caractère irritable, ils n'en sont pas moins très dangereux par leur force et leurs cruelles morsures. On a pu constater à maintes reprises qu'ils n'attaquaient l'homme que fort rarement.

Leur capture se fait presque toujours sans péril, pourvu qu'on ait bien soin de se garer des mouvements convul-

sés de leur corps, quand ils sont grièvement blessés, et qu'on surveille leur gueule avec une grande attention.

La graisse de ces reptiles, au point de vue culinaire, ne se pratique pas, bien que cependant la plupart aient, dit-on, une chair tendre et fort agréable au goût.

LES COULEUVRES

On connait aujourd'hui plus de 450 espèces de couleuvres répandues sur toute la surface du globe.

Bien qu'elles soient généralement inoffensives, nombre d'entr'elles, les grandes de 1 à 2 mètres surtout, mordent assez volontiers lorsqu'on les provoque; mais leurs atteintes, plus ou moins désagréables, ne sont point venimeuses.

Les couleuvres, ne se nourrissant que de petits vertébrés et mammifères, rendent de réels services à l'agriculture et même à à la sylviculture; on a donc bien tort de les détruire partout comme on le fait en Europe et ailleurs. Les mauvaises langues prétendent qu'on les fait sur certains points manger pour des anguilles de haies.

L'Orvet (*Anguis fragilis*) connu en France, où il est commun sous le nom de *Anvin, Anvan, Anvoie, Anvais, Anvronais, Borgne, Nielle,* n'est pas une couleuvre à proprement parler bien qu'il en ait un peu la ressemblance. Sa longueur varie de 0^m30 à 0^m40.

Un vieux dicton fort accrédité dit :

Si Bœuf voulait,
Si Anvin voyait,
Et si Sourd entendait,
Personne ne vivrait !

LES PROTÉROGLYPHES

Les protéroglyphes constituent le premier groupe des sepents venimeux, et son caractère distinctif, c'est que les reptiles qui le composent ont tous l'apparence d'inoffensives anguilles ou couleuvres, ce qui les rend d'autant plus dangereux.

Il se divise naturellement en deux classes : les serpents de mer et les serpents terrestres.

Les premiers, dont la taille ne dépasse jamais 1m50 et qui ressemblent à des anguilles, habitent constamment la mer sans trop s'éloigner des côtes. Même en les tenant dans l'eau salée, ils ne vivent que trois à quatre jours. Leur dent antérieure est sillonnée, et le venin qu'en mordant elle dépose dans la plaie a une action des plus redoutables.

Les seconds qui, sous l'apparence trompeuse d'innocentes couleuvres, renferment la terrible famille des Elapidées, heureusement inconnue en Europe, voient quelques-uns d'entr'eux atteindre jusqu'à 4 mètres, témoin le géant des reptiles venimeux, le Serpentivore, bien nommé puisqu'il en fait sa pâture de préférence, leur donnant la chasse à l'eau, sur terre et même sur les arbres.

Quand nous aurons dit que les Najas, les Bungares, les Trimésures sont les principaux membres de cette classe,

nul ne s'étonnera sans doute de nous voir déclarer que les morsures de ces néfastes animaux sont aussi dangereuses que celles des serpents de mer.

LES SOLÉNOGLYPHES

Ce qui distingue essentiellement les solénoglyphes, c'est que le maxillaire supérieur, très réduit du reste, ne porte pas d'autres dents que des dents venimeuses ; que celles-ci sont sillonnées et de plus percées d'un canal dans toute leur longueur. De là découle la nécessité, non pas de mordre, mais bien de *frapper* avec la mâchoire supérieure relevée pour implanter dans la plaie leurs crochets porteurs de venin.

Ces serpents, qui n'arrivent jamais à une grande taille, se divisent généralement en deux familles, les Vipéridées et les Crotalidées.

La première ne comprend que des animaux vivipares essentiellement terrestres, n'arrivant pas à 1 mètre de longueur, affûtant leur proie avec patience, la frappant et attendant l'effet du venin inoculé pour la déglutir, s'emparant bien rarement d'elle de vive force ou à la course et ne poursuivant jamais la victime manquée au début.

Un seul genre, le Céraste, par suite de la disposition de ses écailles, fait du bruit en rampant.

Tous sont propres à l'Ancien-Monde et particulièrement très abondants dans le Continent africain.

La deuxième famille (les Crotalidées) se distingue par

une taille dépassant parfois 2 mètres et par des crochets venimeux beaucoup plus longs.

Un de ces cinq genres (les Crotales exclusivement américains) a seul la queue terminée par un appendice particulier, dit sonnette, que l'animal fait retentir quand il se prépare à l'attaque.

En général, ces serpents se montrent volontiers fort agressifs.

QUELQUES MOTS

SUR LES

SERPENTS VENIMEUX

Nous venons de signaler, comme un danger de plus, la triste ressemblance des Protéroglyphes avec les anguilles et les couleuvres; il nous reste à dire que les Solénoglyphes n'échappent malheureusement pas *tous* à une aussi fâcheuse confusion, parce que les caractères extérieurs, qui les distinguent des reptiles inoffensifs, ne sont pas tellement visibles que les naturalistes les plus experts ne puissent s'y tromper. Témoin Duméril, après trente années d'études spéciales sur les serpents, se faisant mordre par une vipère Péliade qu'il prenait, en plein jour, pour une innocente couleuvre vipérine.

Dans nos contrées d'Europe, par bonheur relativement assez pauvres en espèces venimeuses et où les hommes sont presque tous chaussés et vêtus d'une façon à peu près suffisante, on ne comprend pas bien toute l'horreur instinctive qu'éprouve l'habitant demi nu des pays chauds à l'aspect d'un serpent, parce qu'on ne sait point, par exemple, que, chaque année, dans l'Inde anglaise *seule*,

plus de *vingt mille* personnes meurent des atteintes de ces redoutables animaux.

Contrairement à une croyance trop répandue, les serpents *ne piquent pas :* la plupart des Protéroglyphes *mordent* tandis que tous les Solénoglyphes *frappent*, pour implanter leurs crochets dans la chair des victimes.

En thèse générale, la puissance délétère du venin s'accroit avec l'activité du reptile, son état de colère, la force des crochets, la durée de leur maintien dans la plaie et l'élévation de la température.

Traité de suite par les ligatures, le débridement de la plaie, le lavage à l'alcali ou mieux à l'acide phénique, par la succion qui n'est point sans danger pour l'opérateur, enfin par une cautérisation profonde, le mal n'est que plus ou moins enrayé, et il faut recourir à l'alcool que l'on emploie à l'intérieur jusqu'à l'apparition des symptômes de l'ivresse, quitte à y revenir au besoin pendant vingt-quatre heures et même plus parfois.

Grâce à cette médication, *la seule presque souveraine* jusqu'à ce jour, la guérison *temporaire* s'obtient ; mais elle n'est, selon nous, *jamais définitive* chaque fois que la dose de venin entrainée dans la circulation est assez considérable, car alors, tôt ou tard, presque toujours le blessé succombe à la suite de graves altérations du sang, et, comme on a pu bien des fois le constater en Europe et ailleurs, surtout pour les morsures faites sur des parties entièrement nues (1).

Après ces considérations générales déjà trop longues, nous nous bornerons à l'étude de l'histoire naturelle des

(1) On préconise beaucoup en ce moment l'inoculation autour de la plaie d'une pincée de venin concréfié qui guérirait *définitivement* le blessé. Ce remède s'emploierait avec succès dans l'Inde, dit-on ; mais l'avenir *seul* peut en confirmer l'efficacité.

trois vipères d'Europe et à décrire leur chasse, celle des autres serpents venimeux confiée presque partout sur terre à des troupeaux de porcs, quoique très utile, étant assez peu intéressante.

LES VIPÈRES D'EUROPE

Trois vipères existent sur le continent européen et sur les îles qui en dépendent géographiquement, à l'exception toutefois de l'Angleterre et des îles danoises.

La plus petite, la Péliade Bérus, d'une longueur moyenne de $0^{m}65$, se trouve depuis le Portugal à l'ouest jusqu'à l'Oural vers l'orient, et elle monte dans les Alpes jusqu'à 2.000 mètres au-dessus de la mer.

La vipère aspic, longue de $0^{m}70$ environ, ne sort d'Europe que pour se montrer dans les parties septentrionales de l'Algérie.

Enfin l'Ammodyte, qui mesure jusqu'à $0^{m}75$, est surtout une espèce du sud-est de l'Europe; on ne la voit qu'en Carinthie, Tyrol, Hongrie, Istrie, Dalmatie, Herzégovine, Grèce, et que dans le sud de l'Italie, la Turquie, la Péninsule Ibérique, le nord de l'Afrique et une partie de l'Asie Mineure.

Ces trois espèces vivent sur certains points côte à côte et en bonne harmonie, la péliade et l'aspic en France et en Allemagne, l'aspic et l'ammodyte en Italie.

Toutes semblent peu alertes; elles restent constamment immobiles dans une sorte de stupeur, au moins de jour. On les voit alors comme engourdies sous la mousse, ou bien sur les branches sèches autour desquelles elles

s'entortillent et se fixent solidement pour reposer et dormir ; mais leur sommeil est si léger que le moindre bruit les réveille et les met en chasse.

« Quelque soient la durée de l'abstinence et le besoin de la faim, il est très rare, dit Brehm, que la vipère aille au devant de sa proie ; elle l'attend avec impassibilité, évitant tout geste susceptible de trahir sa présence ; mais, lorsque la victime passe à distance convenable, on voit tout à coup le reptile s'élancer, rapide comme l'éclair.

« Sa bouche s'est ouverte, ses mâchoires se sont subitement séparées, et la supérieure s'est relevée à angle droit avec le crâne sur l'échine ; par une admirable, quoique simple, disposition de la structure des pièces osseuses, les crochets venimeux se sont redressés, leurs pointes aigues dirigées en avant ont pu *frapper*, percer la peau dans une partie quelconque des chairs molles et y déposer le venin. Les crochets ensuite se dégagent aussi rapidement qu'ils ont pénétré, et le serpent devient immobile, attendant le résultat du virus inoculé.

« Au bout de quelques minutes, parfois de quelques secondes seulement, la proie tombe, s'affaisse et meurt après de violentes convulsions. C'est alors que la vipère s'en approche, la retourne, la développe et l'étend pour la saisir de façon à la faire entrer dans sa bouche. Presque toujours elle est saisie par la tête, puis avalée par un mécanisme semblable à celui qui s'exécute chez la plupart des serpents, c'est-à-dire par l'action alternative des deux mâchoires garnies de dents crochues qui permettent successivement d'avancer et de reculer. Il est très rare que la vipère essaie d'écraser ou de comprimer sa proie dans ses replis pour la mettre à mort ».

Il va de soi que les victimes, pour être ainsi ingurgitées, ne doivent avoir qu'une faible taille. Ne voulant se nourrir que d'êtres à sang chaud, la vipère en effet ne s'atta-

que d'habitude qu'aux petits rongeurs, mulots, musaraignes, compagnols, souris des champs, taupes, puis aux jeunes des oiseaux qui nichent à terre. Elle ne se résigne aux grenouilles, orvets, lézards et batraciens qu'à la dernière extrémité.

Craignant la pluie et la froidure, ce reptile ne chasse que par une belle journée, et encore n'émerge-t-il de son repaire, au printemps comme à l'automne, qu'après la disparition de la rosée du matin. Bien que la forme de sa pupille puisse faire croire à des habitudes essentiellement nocturnes, on ne le voit guère de nuit que l'été; si alors la chaleur devient excessive, il se réfugie au plus épais des bois, ou bien il cherche un peu de fraicheur dans les prés humides et sur les bords de l'eau. En cas de nécessité, il nage, mais fort mal.

De mars à novembre, la vipère est toujours sur ses gardes; rien n'égale sa prudence. Elle cherche constamment à fuir l'homme qui s'approche; si elle ne peut l'éviter et qu'on tente alors de la prendre, ou qu'on vienne par mégarde à poser le pied dessus, elle se défend et frappe avec ses terribles crochets.

On a cru à tort que cet animal fascinait si bien ses victimes qu'elles venaient d'elles-même au devant du trépas. La vérité est que la vipère à l'affût se jette sur sa proie avec une telle rapidité que celle-ci surprise semble courir à la mort, absolument comme un enfant effrayé et perdant la tête se précipite sous les roues d'une voiture qu'il veut éviter.

En Europe, vers les premiers jours d'avril, les vipères mettent au monde de 6 à 15 vipéreaux entraînant avec eux les débris de leurs enveloppes. Ces petits mesurent de 0m15 à 0m18 de longueur et arrivent vite à 0m23, quoiqu'ils ne mangent alors que des vers et des insectes. Les femelles veillent sur eux et les défendent avec courage jusqu'à ce que leurs crochets, fortement soudés aux os qui les

supportent, leur permettent de vivre. On a dit que ces bêtes dévoraient leurs enfants, et on a ajouté foi à cette accusation contre nature, par suite d'une autre *absurde* croyance très répandue, à savoir qu'à la moindre alerte tous les petits disparaissent dans la bouche de la mère.

Ces reptiles s'engourdissent fin octobre ou dans les premiers jours de novembre. A ce moment, vipères et vipéreaux se retirent dans quelque galerie souterraine, dans un creux d'arbre, dans un vieux mur, sous une mousse très épaisse, pour y attendre, souvent roulés en paquet et entrelacés, que les beaux jours viennent les rendre à la vie. L'hibernation cesse en général au milieu du mois de mars, et, de suite on voit ces animaux se rechercher et se montrer d'habitude alors par couples.

La vitalité des vipères est réellement incroyable. On en a vu survivre à une submersion de 8 à 10 heures dans l'eau, *même dans l'alcool*, et résister aux blessures les plus graves ; bref, l'ablation de la tête semble *seule* assurer leur mort définitive.

D'aucuns prétendent que le venin n'est pas autre chose que la salive même de l'animal, pourvu qu'elle ait séjourné un certain temps dans les glandes à venin où elle se modifie et acquiert des propriétés toxiques qu'elle ne possédait point auparavant. Cette opinion n'est pas fondée le moins du monde, parce que la structure de la bouche et des crochets de la vipère s'oppose à ce que la salive puisse pénétrer dans les glandes en question.

Le venin donne l'idée d'une substance astringente et légèrement narcotique d'une consistance presque gommeuse, qui, en se desséchant, jaunit un peu et se concrétie. C'est ainsi qu'on le retrouve dans la cavité de la dent après la mort plus ou moins ancienne de la bête. Il n'est ni acide ni alcalin ; sa saveur *seule* reste à déterminer.

On estime qu'il faut en général 15 centigrammes de venin absorbé pour tuer rapidement un homme qui n'est

pas secouru de suite ; or, les deux glandes de la péliade n'en contiennent que 10, celles de l'aspic 15 et celles de l'ammodyte un peu plus. Comme, d'autre part, ces réservoirs de sécrétion ne se vident jamais entièrement lors de la morsure la plus prolongée, on voit que la victime, si on la traite assez promptement, n'est point toujours fatalement condamnée à mort.

Le venin de la vipère paraît n'avoir aucune action sur le corps de certains animaux comme sur sa propre espèce, sur les orvets, les limaçons, les sangsues, et généralement d'ailleurs son effet se montre très long à se manifester chez tous les batraciens. Quelques mammifères, le porc, le blaireau et le hérisson, tuent, à ce qu'il parait, impunément les reptiles les plus venimeux et les dévorent en entier, ne respectant que la tête. La couche épaisse de graisse dont ils sont revêtus semble expliquer cette immunité.

Les ennemis des vipères sont : l'Aigle botté, le Jean-le-blanc, les vautours, les buses, les busards, les milans, les grandes chouettes, les cigognes, les corbeaux, les sangliers, les porcs, les blaireaux et les hérissons.

Certes ces animaux détruisent une grande quantité de reptiles, mais il y a beau temps que les Européens, s'ils étaient réellement civilisés et tant soit peu humanitaires, auraient dû anéantir cette maudite engeance, ne fût-ce que pour leur honneur !

CHASSE DES VIPÈRES

Lorsqu'on désire se procurer des vipères vivantes pour des études, il faut, dit Lataste, s'informer, auprès des gens de la campagne, des points qui en recèlent et s'y rendre, la jambe et le pied protégés par de fortes bottes ou par de bons souliers avec guêtres en cuir jusqu'au genou et plus pour empêcher les crochets à venin d'atteindre les chairs.

« On s'armera d'une canne, d'un flacon d'alcali (1) et d'une lancette en cas d'accident, et l'on emportera un sac en cuir ou tout autre ustensile capable de recevoir le produit de la chasse.

« Quand on apercevra une vipère, on mettra le pied dessus et on la saisira à la main par l'extrémité de la queue, ou bien, appuyant la canne sur son corps, on la fera rouler jusque sur la nuque, ce qui permettra de prendre sans danger le reptile par le cou, près de la tête ».

N'en déplaise à Lataste, nous conseillerons aux chasseurs l'emploi des grandes pinces, qui est infiniment plus sûr, et plus commode d'ailleurs pour l'introduction de la prise dans le sac, sans compter qu'il permet *seul* la capture d'une vipère enroulée sur la branche d'un buisson.

A l'inverse de ce qui précède, les pauvres diables, qui chassent en vue d'une maigre prime départementale, n'ont qu'un objectif bien naturel : découvrir et tuer le

(1) Lataste a tort d'oublier la demi-bouteille d'alcool bien plus utile que l'alcali traditionnel.

plus de vipères possible Et c'est ce qu'ils font à l'aide de leurs yeux perçants et d'une baguette d'épine, longue de 1m20 à 1m50, fendue légèrement au petit bout, moins cassante et tout aussi élastique que celle du coudrier.

De quelle façon opèrent-ils pour réaliser une fructueuse récolte? Quelles rubriques emploient-ils? A quelles heures de jour comme de nuit, fouillent-ils le terrain? Quel état font-ils de la chaleur, des variations atmosphériques, de la plus ou moins grande clarté du soleil et de la lune? A toutes ces questions, il est impossible de répondre autrement que par des conjectures, ces chasseurs ne voulant point divulguer les secrets de leur industrie diurne ou nocturne.

Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils garantissent bien leurs jambes, qu'ils veillent avec soin à leurs mains et qu'ils attirent les reptiles avec du lait répandu par ci par là, avec des sifflements de bouche, et puis à l'aide de frôlements particuliers exécutés par le bout fendu de leur baguette au milieu des feuilles et des brindilles dont le sol est jonché. C'est pour eux un véritable quine à la loterie que de découvrir un nid lors de l'hibernation puisqu'ils prennent dans ce cas jusqu'à 30 ou 40 animaux d'un coup.

Le jour où une loi humanitaire imposera à tous les Conseils Généraux des départements français infestés le vote obligatoire d'une prime raisonnable (*0 fr. 25 au moins*), par tête de reptile présentée, l'engeance maudite ne tardera guère à disparaître de notre belle patrie; ce serait l'affaire de 4 à 5 années au plus.

LA GRENOUILLE A VENIN

Cette Phyllobate, que les indiens de Choco nomment *Neaara* et qui ne se trouve, sous bois toujours, que dans les régions les plus chaudes de l'Amérique, est un petit animal grêle, d'un jaune citron vif à la partie inférieure du corps, avec les pattes et l'abdomen noirâtres.

« Ce batracien, en apparence inoffensif, dit Ed. André (1), porte un des venins les plus terribles que l'on connaisse. Il sert à empoisonner les flèches et remplace dès lors, pour les indiens qui habitent les immenses forêts de Choco, le fameux *curare* des sauvages de l'Orénoque et du Brésil.

« Depuis nombre de siècles, la chasse chez eux se pratique avec la sarbacane (*bodequera*), long tube de 3 mètres, fait de deux moitiés de tige de palmier, fendues, vidées, ajustées au moyen de fibres enroulées autour comme un ruban et recouvertes d'une gomme noire qui se durcit en séchant.

(1) Chargé d'une mission scientifique dans l'Amérique du Sud, en 1875 et 1876, Ed. André raconte, dans un article fort curieux, qu'il a vu préparer le poison des flèches indiennes avec le venin de cette grenouille. Les passages les plus saillants intéresseront sans doute le lecteur, et nous profiterons de l'occasion pour dire quelques mots sur le fameux *curare*.

« De petites baguettes de bambou, fines et deux fois longues comme une aiguille à tricoter, constituent les flèches. Elles sont aiguisées par une extrémité, entourées de l'autre d'un peu de coton sauvage pour les ajuster à la grosseur du truc et poussées violemment par une forte expiration du chasseur. Ces flèches, contenues dans un petit carquois placé à la ceinture et taillé dans un entre-nœud de bambou, sont rainées à l'extrémité pointue et trempées dans le poison subtil de la neaara.

« Pour préparer ce terrible rival du curare, les Chocoès cherchent d'habitude ces batraciens dans le district de Rio-Tatamá, affluent du San Juan, où ils abondent à terre, pareils à des citrons tombés des arbres.

« Voulant s'emparer de l'animal sans le mettre en contact avec leur peau, ils se garnissent les mains de larges feuilles, et après l'avoir pris (ce qui n'est pas commode à cause de son extrême vivacité), ils l'enferment dans un morceau de bambou.

« Arrivés au campement, ils allument du feu. Lorsque les tisons sont bien enflammés, la grenouille est saisie avec précaution au moyen d'une fine baguette de bois pointue, qui lui est passée dans la bouche et à travers les pattes postérieures ; puis, on tourne et on retourne cette baguette au dessus des charbons ardents. La peau se boursoufle, éclate bientôt sous l'influence de la chaleur et exsude un liquide jaunâtre, âcre, dans lequel on trempe immédiatement les flèches à empoisonner.

« Les effets du venin de la grenouille neaara se montrent semblables a ceux du curare. Pique-t-on un oiseau avec un de ces dards, même préparé depuis quelques années, il est pris de halètement et de tremblement, une bave épaisse sort de son bec, et il meurt au bout de 3 à 4 minutes. Une seule flèche lancée contre un chevreuil le met bas en moins de 10 minutes, et le double de ce temps suffit pour tuer un jaguar adulte.

« On ne connaît pas de contre-poison au venin de cette grenouille. Les pauvres indiens le savent tellement bien que, si l'un d'eux a le malheur de se blesser avec une de ces flèches, il se couche immédiatement et attend la mort sans rien tenter pour sa guérison » (1).

(1) Il est à supposer que le traitement par l'alcool à l'intérieur pourrait bien réussir avec ce poison, avec les divers curare et même avec les poisons végétaux qu'emploient certaines tribus sauvages.

LE CURARE

« Goudot, qui est resté 10 ans au Brésil, raconte que ce poison est préparé par quelques unes des tribus les plus reculées, qui habitent les forêts bordant le haut Orénoque, le Rio-Negro et l'Amazone et qui, presque toutes, sont anthropophages.

« On le fabrique, dit-il, de bien des manières, mais celui qui passe pour le plus actif et qui est le seul à peu près connu provient des indiens de Mesaya, habitant à une vingtaine de journées de la frontière de la Nouvelle-Grenade. On ne le connait du reste que très imparfaitement, parce que ces indiens en font un grand secret et que d'ailleurs il n'y a que leurs devins qui sachent le préparer.

« Ceux-ci, qui sont en même temps *prêtres, médecins* ou *guérisseurs de sorts*, emploient pour sa fabrication une liane appelée *curari*, d'où le nom donné à ce poison.

« Cette liane, coupée en tronçons et broyée, donne un suc laiteux abondant et très âcre. Les tronçons écrasés sont mis en macération dans l'eau pendant 48 heures ; puis, on exprime et on filtre soigneusement le liquide, qui est soumis à une lente évaporation jusqu'à concentration convenable On le répartit alors dans plusieurs petits vases de terre, qui sont eux-mêmes placés sur des cendres chaudes, et l'évaporation se continue avec plus de soin encore.

« Lorsque le poison est arrivé à la consistance d'extrait mou, on y laisse tomber quelques gouttes de venin recueilli

dans les vésicules des serpents les plus venimeux, et l'opération se trouve achevée dès que l'extrait est parfaitement sec.

Dans cet état, le curare, si on le préserve bien du contact de l'air humide, peut, au dire des indiens, conserver sa redoutable puissance pendant un temps indéfini. »

« Le poison tiré des végétaux, dit Roulin, n'est pas le seul dont les indiens fassent usage; car ils empoisonnent également l'extrémité de leurs flèches avec le venin extrait d'un crapaud. »

« Ce crapaud pourrait bien être le Pélobate brun ; car, si on irrite ce batracien en imprimant quelques instants une série de mouvements de circumduction aux membres postérieurs, on recueille dans l'aine un liquide blanchâtre, très visqueux, d'une odeur forte et pénétrante, qui, au dire de E. Sauvage, serait le venin ; mais, comme il ne tue une souris qu'au bout de 27 minutes, son emploi serait beaucoup trop lent pour la chasse. On peut présumer dès lors que les indiens, qui s'en servent, y ajoutent des ingrédients susceptibles d'augmenter sa puissance. »

En définitive, l'invention des flèches empoisonnées permet aux indiens, sur terre comme sur les arbres, d'abattre sûrement plusieurs animaux dans une bande, tandis que l'arme à feu, qui effraie par son bruit, ne peut donner au chasseur que deux victimes au plus.

LES ESTURGEONS

Les Esturgeons occupent les mers ou les eaux douces de toutes les régions tempérées de l'hémisphère boréal. Ce genre comprend 80 espèces que l'on peut diviser en deux groupes. Le premier est cantonné dans les grands fleuves qui appartiennent au bassin hydrographique de la Caspienne et de la mer Noire, tandis que le second est largement représenté dans les eaux douces de l'Amérique du Nord, tant sur le versant du Pacifique que sur celui de l'Atlantique.

Ces poissons passent une partie de l'année dans la mer et remontent d'habitude au printemps les grands fleuves pour y effectuer leur ponte; aussi, à cette époque, ne prend-on que des esturgeons adultes dans les cours d'eau, les nouveau-nés descendant de suite à la mer, où ils restent tant qu'ils ne sont pas aptes à se reproduire.

Ils possèdent, comme tous les poissons qui passent de l'eau salée à l'eau douce, une grande puissance musculaire, dont ils ont du reste besoin pour lutter contre des courants fort rapides lorsqu'ils remontent très haut les affluents des fleuves. En sus de la Seine, on les voit en France s'engager souvent dans la Moselle, la Loire, l'Yonne, la Dordogne, la Garonne, l'Adour, le Gave, le Rhône, et même la Saône et le Doubs.

Sonnini rapporte qu'en 1800 on captura dans la Seine à Neuilly un esturgeon d'une longueur de 2^{m}14, ayant au milieu 1^{m}32 de tour et pesant 100 kilogrammes. Ces poissons, même cantonnés exclusivement dans l'eau douce, peuvent en effet avec l'âge parvenir à cette taille et même la dépasser singulièrement, puisque l'esturgeon commun atteint 6 mètres de long, et que l'Ichthyocolle en a parfois plus de 8. Hâtons-nous de dire que de pareils colosses sont âgés d'un siècle, peut-être de deux ; car ces poissons vivent très longtemps.

L'absence complète de dents ne leur permet pas d'attaquer des proies volumineuses ou tant soit peu résistantes ; force leur est donc de labourer pour vivre les fonds vaseux où ils trouvent des vers, des mollusques, des débris d'animaux et de végétaux en décomposition. Toutefois, comme leur bouche est pourvue de muscles puissants, ils peuvent saisir, retenir et finalement avaler toute proie qui n'est pas trop grosse, des harengs, des gades, des maquereaux, et souvent même les saumons qui remontent les fleuves en même temps qu'eux.

Très recherché pour sa chair exquise (celle du dos surtout) (1), pour ses œufs qui servent à préparer le caviar, pour sa vessie natatoire qui fournit l'ichthyocolle, l'esturgeon donne lieu à des pêches et chasses fort curieuses et à un commerce très important. Faute de renseignements complets, nous ne parlerons ici que du sud-est de la Russie et des fleuves de la Sibérie orientale.

(1) Qui se mange fraîche, ou salée, ou enfin salée et séchée. Quant au Sterlet, que nous ne mentionnons qu'à cause de la *colle en lyre* si estimée qu'on prépare principalement avec lui, il mesure 1 mètre et pèse au plus 12 kilogrammes. C'est un nain à côté de l'Ichthyocolle qui peut atteindre 1200 kilogrammes et plus.

PÊCHES & CHASSES DE L'ESTURGEON

Grâce à Bloch (1), nous pouvons décrire le mode de pêche usité dans le Volga depuis le printemps jusqu'aux gelées.

« Un peu avant l'époque de la remonte du printemps, on choisit un endroit où un fond uni s'étend depuis le bord presque jusqu'au milieu du cours d'eau. Là, on enfonce une rangée d'arbres ou de pieux, qui traverse une partie du fleuve soit en ligne droite, soit en forme d'angle obtus ouvert vers le courant. Après cela, on prend des claies assez larges pour s'étendre depuis le fond jusqu'à la surface et on les assujettit au fond contre les pieux, de manière que le courant les y presse davantage.

« Cela forme une espèce de parc qui oblige les poissons à suivre sa direction et à chercher une autre issue. Or, dans l'angle du parc est une ouverture de 2 à 3 brasses qui sert d'entrée à une chambre carrée, fermée aussi avec des pieux et de l'osier, et dans laquelle le poisson se prend.

« Dans chaque chambre, il y a des choses préparées pour avertir de l'entrée des esturgeons et pour aider à les prendre. Au fond est un cadre fait de fortes perches sur lequel est étendu un filet de petites cordes (ou en été une claie d'osier) ; aux quatre coins sont assujetties de fortes cordes avec lesquelles on peut lever cette machine, par le moyen de deux poulies. Au-dessus de l'ouverture de la

(1) Histoire naturelle des Poissons, page 173.

chambre, on a une trappe faite de perches et d'osiers entrelacés, ou bien un filet monté sur une perche transversale, qui s'étend devant l'ouverture.

« Dès qu'on remarque quelques mouvements à un morceau de bois qui sert d'avertisseur, on baisse la trappe ou le filet, et, la chambre se trouvant fermée, on lève la machine mobile qui est au fond, et on amène le poisson qui s'y trouve. Alors on saisit les esturgeons avec un crochet, on laisse retomber la machine et on rouvre la chambre pour une nouvelle prise ».

« En Sibérie, d'après Pallas, la chasse des esturgeons se fait au moyen d'une corde d'environ 60 mètres au moins de longueur à laquelle on attache, de distance en distance, des cordelettes munies d'un fort hameçon (*sans amorce*) et d'un flotteur en écorce de tremble. A l'une des extrémités de la maitresse corde se trouve une ancre, à l'autre un panier qui flotte. Le tout est jeté dans les endroits les plus profonds du fleuve. Les esturgeons, principalement les sterlets qui nagent plutôt vers le fond qu'à la surface, s'accrochent aux hameçons ».

Tout ce qui précède est bien diffus et bien vague ; par bonheur, C. Danilewski a pu recueillir sur les pêches et chasses de l'Oural des renseignements plus précis que nous allons mettre sous les yeux du lecteur ; c'est long, mais instructif et fort intéressant.

« La partie inférieure du cours de l'Oural, sur environ 600 verstes (1) de longueur, et une des parties de la mer adjacente appartiennent aux Cosaques de l'Oural, qui comptent près de 80.000 âmes. Cette propriété étant collective et indivisible (*affectée à l'armée de l'Oural en rémunération de ses obligations militaires*), toutes les chasses et pêches doivent se faire en commun d'après un plan fixé une fois pour toutes.

(1) La verste vaut environ un kilomètre. On en compte 104 au degré.

« Au printemps, lorsque le poisson remonte l'Oural pour frayer, il faut absolument prendre celui qui suit le lit même du fleuve, bien que les chaleurs, qui se font déjà sentir, obligent d'employer beaucoup de sel pour le conserver et que les prix soient alors bas dans le commerce ; car autrement il redescendrait à la mer après le frai et échapperait complètement aux mains des Cosaques. »

Quelles sont les pêches usitées alors ? Opère-t-on comme dans le Volga ou comme en Sibérie ? Danilewski n'en souffle mot et passe de suite à la pêche d'automne.

« Le poisson (1), qui entre dans l'Oural, pendant les mois d'été, en quantité croissante à mesure que la saison avance vers l'automne, ne retourne pas la même année à la mer ; il reste dans le fleuve pour hiverner, s'il n'est point sans cesse poursuivi et troublé dans ses habitudes. Dès que l'eau commence à devenir froide, on le voit chercher les endroits profonds, connus sous le nom de *yatove*, et s'y rassembler en masse pour passer l'hiver sous la glace dans une sorte d'engourdissement ou de demi-sommeil.

« Afin de retirer plus d'avantages de cette particularité dans les mœurs des esturgeons, les Cosaques ont, de tout temps, interdit la pêche pendant les trois mois d'été et le mois de septembre. C'est là une défense judicieuse et suffisante ; mais ils ont *dépassé la mesure* en ne permettant pas de circuler en barque sur l'Oural, de le traverser même, d'y abreuver les animaux et de tirer des coups de fusil le long de ses bords. Les bateaux à vapeur eux-mêmes n'entrent jamais dans le fleuve ; ils s'arrêtent dans une

(1) Danilewski par *Poisson* veut dire *Esturgeon*. Cet animal passe l'hiver dans l'Oural sous la glace, retourne à la mer lors de la débâcle, remonte au printemps pour frayer, redescend dans l'eau salée de suite après, et enfin l'été et en septembre remonte le fleuve et se cale dans les yatoves où il reste jusqu'au grand dégel.

petite baie située à quelques verstes de son embouchure. Ainsi l'Oural est un fleuve dont la pêche est l'unique destination.

« Dans chacune des *Stanitzas* (villages cosaques riverains), un vieillard, nommé gardien de l'Oural, observe la marche du poisson rassemblé dans les *yatove* de sa surveillance afin d'en connaître approximativement le chiffre et le sexe. Les esturgeons ainsi gardés jusqu'à l'approche de la saison froide sont l'objet de deux pêches très différentes.

La première commence invariablement le premier octobre; elle n'a lieu que dans la partie inférieure de l'Oural, sur une longueur de 280 vertes environ, et elle n'amène d'ordinaire guère moins de 8.000 hommes avec 3.000 petits bateaux. Toute l'étendue de la portion du fleuve destinée à cette pêche est divisée en quinze parties, dans chacune desquelles on opère pendant le jour, en descendant avec le courant.

« L'instrument usité est le *yaryga*, espèce de chausse ou de sac en filets de 14 mètres de largeur, ayant deux ailes, une supérieure et une inférieure. On traine ce filet sur le fond du fleuve au moyen de deux bateaux qu'on fait avancer à force de rames.

« Au lever du soleil, la pêche commence, sans heure fixée pour la terminer; elle cesse quand on a parcouru tout l'espace délimité à l'avance pour une journée.

« Avant de commencer, toutes les nacelles sont rangées en ligne sur le rivage, et sont poussées dans l'eau à un signal donné par le chef, l'*Ataman* de cette pêche, qui les conduit en colonne sans permettre à aucune de quitter les rangs et de devancer la sienne.

« Arrivée à une certaine distance de la *yatove*, la nacelle de ce chef tourne à droite, et alors les rameurs redoublent de force pour se devancer mutuellement, déployant dans cette lutte de vitesse une telle énergie que plusieurs

parfois tombent sans connaissance épuisés de fatigue. Ce qui les pousse, c'est l'espoir (assez probable mais pourtant assez trompeur) que la pêche en avant des autres sera plus avantageuse et que les premiers arrivants puiseront à pleines mains dans la yatove comme dans un vivier, le poisson n'étant alors pas encore effrayé par le bruit et dispersé.

« Cette espèce de chasse ou de régale se nomme *le coup*. Comme il y a plusieurs yatoves et qu'on ne pêche pas dans leurs intervalles, on passe de la première à la seconde, toujours sous la conduite du chef, et ainsi de suite jusqu'à terminaison.

« Au fur et à mesure que la flotille laisse derrière elle des parties exploitées du fleuve, ceux qui n'ont point pris part à l'action principale peuvent *de droit* y pêcher avec la senne, non seulement pour recueillir les esturgeons échappés à leurs devanciers, mais encore une grande quantité de Sandres, Brêmes, Carpes et autres poissons de moindre valeur commerciale.

« La chasse dans la partie supérieure de l'Oural (jusqu'à la ville d'Ouralsk, chef-lieu des Cosaques, sur la longueur d'environ 220 verstes) n'a lieu qu'en hiver, alors que le fleuve est recouvert d'une glace épaisse. Elle se fait *au croc*, et est par excellence la favorite des Cosaques parce que les plus pauvres (1) peuvent la pratiquer, parce qu'à ce moment le poisson se vend à un bon prix et surtout parce que le hasard y joue un plus grand rôle que dans les autres modes de pêche, enfin parce que c'est là une espèce de loterie où avec du bonheur on réussit parfois à gagner plus de cent roubles en un quart d'heure. Il va sans dire que les 220 verstes réservées au croc sont aussi divisées en lots pour la chasse de chaque journée.

(1) Il suffit en effet d'avoir un croc, un traîneau attelé d'un cheval et une petite provision d'avoine, avec quelques outils pour perforer la glace.

« L'instrument nommé *croc*, l'unique employé, est un grand crochet en acier assujetti à un manche en bois dont on peut augmenter la longueur en y ajoutant des perches bout à bout selon le besoin, c'est-à-dire selon la profondeur de l'eau qui atteint parfois jusqu'à 18 mètres. Pour que le courant ne fasse pas infléchir le croc de la position verticale, on y attache, un peu au-dessus du crochet qui le termine, des poids en plomb ou en fonte.

« Au jour fixé, mais pas avant 10 heures du matin (pour donner le temps de se rassembler aux pêcheurs qui, à cause du froid, ont passé la nuit dans des villages plus ou moins éloignés), les traineaux, avec les crocs suspendus à l'attelage, se réunissent et s'alignent sur le rivage en face de la yatove. On observe pendant ces préparatifs le plus grand silence pour ne pas effaroucher le poisson engourdi.

« Un coup de canon donne le signal, et alors tous sautent sur la glace, occupent au plus vite les meilleures places, y percent des trous afin d'y plonger leurs crocs. Ces ouvertures rondes ont 0m34 à 0m39 de diamètre. En quelques minutes, tout l'espace occupé par la yatove en est criblé, et chacun plonge son engin presque jusqu'au fond de l'eau, le relève, puis le descend lentement.

« Le poisson, d'abord immobile dans le fond, effrayé par le bruit, commence à se mouvoir avec lenteur pour se disperser, et doit nécessairement s'accrocher aux crocs qui forment comme une forêt dans l'eau puisqu'il y en a quelquefois plus de 10.000 sur un espace d'une verste à une verste et demie de long sur 120 mètres de large.

« Dans cette chasse, le poisson n'est donc ni harponné ni piqué par en haut, mais bien saisi par dessous Quand le Cosaque sent que son croc est touché, il le relève doucement pour accrocher l'esturgeon et le tire à lui sans peine à cause de son état de torpeur. A-t-il pris une grosse pièce qu'il ne peut retirer seul ou faire sortir par

son trou trop petit, vite il appelle à son secours un ou deux membres de son *artèle* (1).

« Comme cette chasse n'est pas partout heureuse, tout le monde se jette sur les endroits où elle commence à réussir, abandonnant les trous stériles pour en faire de nouveaux, de sorte que la masse des acteurs est dans un mouvement perpétuel de flux et de reflux sur l'espace étroit qui forme le théâtre de cette opération. La cohue est tellement pressée, et la glace percée de tant de trous, que, malgré son épaisseur, elle cède parfois sous le poids, s'affaisse et se couvre d'une couche assez profonde d'eau, qui se colore bientôt en rouge par le sang des poissons accrochés.

« Après avoir pris tout ou la plus grande partie du poisson de la première yatove, on gagne la ou les suivantes désignées pour la chasse de la journée. Il est sévèrement défendu de dépasser cette limite. »

(1) Petites compagnies de dix à quinze associés, qui partagent avec une entière égalité le produit de la chasse au croc.

LES REQUINS

Les Squales comprennent près de 140 espèces réparties dans 45 genres. Nous ne nous occuperons ici que du genre Carcharias, qui renferme les Requins les plus redoutables, et par leur puissante denture et par la taille à laquelle ils peuvent arriver. On en compte une quarantaine d'espèces fort abondantes entre les tropiques, plus rares partout ailleurs.

« Le requin proprement dit a le corps admirablement conformé pour une rapide natation ; le museau est arrondi plus ou moins effilé à son extrémité ; vers ses bords sont percées les narines, dont l'ouverture est en partie protégée par une petite valvule triangulaire. La bouche, fortement arrondie et largement fendue est armée de dents en forme de triangle, à bords tranchants, lisses ou dentelés. La mâchoire supérieure déborde sensiblement l'inférieure. »

L'aspect du requin n'est pas gracieux; on peut même le déclarer un fort vilain poisson. Sa large tête plate, ses petits yeux avec leurs paupières libres, sa peau grisâtre, rugueuse et sans écailles, enduite d'une matière visqueuse, à odeur fétide, en font en effet un ensemble repoussant.

Les dimensions les plus ordinaires de ces tigres marins

varient entre 2 à 3 mètres, mais on en a pris dans la mer des Indes qui mesuraient jusqu'à 5 mètres de longueur.

Tous ont les mêmes habitudes, mœurs et régimes. Ce sont des poissons pélagiques, bien qu'ils se rapprochent parfois des cotes plus ou moins profondes.

Les organes des sens sont très developpés chez eux, l'odorat notamment, de sorte qu'ils sentent de fort loin une proie, surtout lorsqu'elle est corrompue. Cela explique pourquoi ces animaux suivent les négriers avec tant de persistance et, peut être bien aussi, pourquoi ils préfèrent les nègres aux blancs.

La mâchoire inférieure de cet animal, beaucoup plus courte que la supérieure, l'oblige la plupart du temps, au lieu de nager sur le ventre, à se renverser de côté pour saisir une proie que son nez proéminent pousserait devant lui en la heurtant. Toutefois, quand le morceau qu'il convoite n'est pas trop volumineux, il le saisit très bien, sans se renverser, en le faisant couler sous le prolongement de la mâchoire supérieure jusqu'à ce qu'il arrive à l'inférieure qui l'arrête au passage.

Tous les voyageurs mentionnent l'extrême gloutonnerie des requins ; ils avalent en effet avec voracité non seulement ce qui peut être digéré, mais même les matières les plus invraisemblables. On a constaté en outre qu'ils mangeaient des poissons, des calmars et d'autres céphalopodes, et que, pour piller les captifs dans les filets et les madragues, ils brisaient tous les engins ; d'où la haine que les pêcheurs leur portent en tous lieux.

Cette voracité insatiable et cette perpétuelle fringale ont été données aux requins par la nature qui leur réservait la mission hygiénique de purger les mers des nombreux cadavres de toutes sortes dont la décomposition empoisonnerait l'atmosphère. C'est là un rôle semblable à celui des crocodiles dans les eaux douces et à celui des loups, hyènes, chacals et vautours sur terre.

Nous avons dit plus haut la haine des pêcheurs contre les requins; celle des marins, qui est plus vive encore, a pour cause les risques sérieux que ces squales font courir aux matelots qui tombent accidentellement à la mer, surtout dans les parages intertropicaux. Les simples baigneurs aussi doivent se tenir en garde. Pendant son séjour à Alexandrie, Brehm a constaté que personne n'osait se livrer à la natation, un requin ayant successivement enlevé plusieurs hommes tout près de la ville. Enfin, ce qui n'est pas très rassurant, on affirme que, quand ces animaux ont une fois *goûté de la chair humaine*, ils deviennent d'une *inconcevable audace*.

D'assez nombreuses espèces de squales servent à l'alimentation en Europe, sous le nom de *Thon blanc*, en Chine et au Japon; mais ce sont surtout les Chinois qui les mangent en très grande quantité. Seulement, chez eux, les requins *carnassiers* ne sont pas appréciés, et, à part leurs foies énormes et leurs ailerons, c'est à peine si on en compte quelques-uns parmi les 40.000 pièces que fournissent annuellement au Céleste Empire les pêches de Koratchi à l'embouchure de l'Indus, celles de l'Archipel Indien, des îles de l'Océanie, etc.

Les animaux capturés au harpon ou aux filets sont traînés sur le rivage; on leur coupe les nageoires que l'on fait sécher au soleil; la chair elle-même est divisée en lanières, qui sont salées pour l'alimentation. Quant au foie, on en extrait une huile qui sert principalement dans l'industrie pour assouplir les cuirs.

Certains squales fournissent une peau qui est connue dans le commerce sous le nom impropre de *chagrin* et qui sert (après avoir été polie et teinte) à recouvrir de petits objets de fantaisie. D'autres donnent la peau dite de *Requin de Chine* (1) qui, à cause de la régularité de son

(1) Ainsi nommée sans doute parce qu'on ne les pêche que sur les côtes de l'Algérie et du Portugal.

grain et de son éclat opalin nacré, est fort recherchée par les gainiers et les armuriers pour former des étuis, des manches de poignards, et pour recouvrir des porte-cigares ou cigarettes, de petits coffrets, etc. Enfin, quelques-uns ont une peau qui s'utilise dans l'ébénisterie pour le polissage des bois.

NOTA. — On voit souvent deux ou trois Naucrates ou Pilotes accompagner surtout le Requin bleu ; de là, on a conclu qu'ils en recevaient une protection efficace, qu'ils se réfugiaient au moindre danger sous ses nageoires et qu'enfin ils lui servaient d'éclaireurs, le menant à une proie découverte, etc. Il est plus probable que le Pilote se nourrit tout simplement des bribes qui tombent de la gueule du requin et des nombreux crustacés qui viennent en parasites s'attacher sur le monstre.

CHASSE DU REQUIN

On prétend qu'il y a sur la côte africaine des nègres assez hardis pour s'avancer à la nage vers le Tigre de la mer, saisir le moment où il se retourne et lui fendre le ventre avec une arme tranchante. Connaissant la terrible puissance du monstre dans son élément, nous déclarons tout net que c'est là *une fable*. Et si on en doute, qu'on interroge les plus habiles et les plus intrépides plongeurs du globe, c'est-à-dire, les pêcheurs de tripang (*holoturie*) des iles Malaises, les pêcheurs d'huitres perlières de Ceylan et de l'Océanie. *Tous sans exception* refusent obstinément de se mettre à l'eau lorsqu'un requin rôde aux alentours et déclarent hautement que ce serait *pure folie* que de tenter pareille lutte.

Les armes à feu paraissent jusqu'à ce jour être impuissantes pour tuer cet animal, le projectile glissant presque toujours sur sa peau épaisse. Quant au harpon, qui réussit assez bien avec certains squales inoffensifs pour l'homme, il n'est guère de mise que sur des tigres de mer captifs dans de très solides filets.

Quels sont donc les moyens de s'emparer de ce puissant et dangereux poisson ? Nous n'en connaissons *qu'un seul* qui est basé sur sa faim perpétuelle et sur son incroyable voracité.

La pêche au requin, que nous allons raconter dans tous ses détails, se passe en pleine mer; elle suffira pour

mettre le lecteur bien au courant du mode d'opérer et des précautions à prendre (1).

« C'est surtout dans les parages intertropicaux, lors des longues journées de calme si pénibles pour un bâtiment à voiles, que l'apparition d'un requin fait une agréable diversion à l'ennui de l'équipage en torpeur.

« Pendant que le mousse va prévenir le second officier du bord, un matelot lance et retire brusquement plusieurs fois un seau à la mer. C'est une invite à l'adresse du monstre, qui plonge et arrive bientôt près du navire.

« Entre temps, les préparatifs marchent à bord ; le second, qui s'en est chargé, tient l'*émérillon* (2) fixé à l'extrémité d'une chaîne en fer, longue d'un mètre et assez solide pour défier la mâchoire du squale. Un fort cordage permet de lancer le tout à la mer dès que le perfide hameçon a été grossièrement dissimulé dans un gros quartier de lard.

« Posté à l'arrière de la dunette, l'officier, apercevant le monstre, donne le signal. Au bruit de la chute, un profond silence s'établit à bord, et l'on voit l'animal remonter des profondeurs de la mer.

« Quelques mouvements de ses larges nageoires pectorales, quelques légères flexions de sa queue l'amènent bientôt contre l'appât qu'il regarde, flaire et semble dédaigner. « Il n'a pas faim, disent les novices. » Erreur ! le requin est insatiable ! Pour surexciter sa convoitise et le décider à fondre sur la proie offerte, il suffit que l'homme, qui tient le cordage, fasse mine de la retirer brusquement comme s'il voulait la ramener à bord, car aussitôt l'ani-

(1) Nous la copions presque littéralement dans le volume d'Henry Gaillard intitulé : *Coups de fusil et coups de vent*, librairie Firmin Didot frères, Paris, 1868.

(2) Enorme hameçon bien aiguisé dont le fer rond a au moins deux centimètres d'épaisseur.

mal s'élance, et, en un clin d'œil, le lard et un demi-mètre de chaine ont disparu entre ses puissantes mâchoires.

« Pendant trois ou quatre secondes, l'officier, qui tient la ligne, laisse le requin savourer le friand morceau ; puis, raidissant ses bras en se rejetant vivement en arrière, il donne une violente saccade, et le fer aigu de l'émérillon se trouve profondément engagé et fixé dans l'œsophage.

« La lutte commence alors. Afin de la soutenir avec succès, la ligne a été prestement liée à un taquet par une demi-clé, et deux robustes matelots mollissent ou raidissent tour à tour le solide cordage, manœuvre qui serait impossible à bout de bras tant les secousses du poisson furieux se montrent puissantes.

« Peu à peu le requin épuise ses forces, et l'heure vient où l'équipage tout entier, opérant sur la ligne une traction irrésistible, peut enfin l'amener par le travers des porte-haubans d'artimon ; un matelot, qui s'y est affalé, lui passe adroitement un nœud coulant autour de la queue, et alors, tirant à la fois sur les deux cordages, on l'enlève et on le fait passer par dessus la lisse du navire, sur le pont duquel il tombe lourdement comme une masse inerte.

« Le drame n'est cependant pas encore fini ; car les dernières convulsions du requin, dont l'énergique vitalité semble renaitre au contact des planches, offrent de sérieux dangers, sa queue heurtant, comme un formidable bélier, tout ce qui se trouve à sa portée, tant que le charpentier du bord n'a point réussi avec sa hache à séparer les vertèbres caudales.

« Dès que le requin a été mis dans l'impossibilité de nuire, il n'est pas de tortures raffinées que n'invente l'esprit de vengeance qui anime les matelots contre cet animal qu'ils considèrent comme leur plus mortel ennemi. »

Lorsqu'on capture un squale soit à l'émérillon, soit au harpon, avec une chaloupe ou un canot, il est prudent de

ne pas embarquer l'animal vivant ; alors qu'il se balance entre ciel et mer, on lui envoie de près quelques balles dans la tête afin de le tuer. En opérant de même à bord des bâtiments, on supprimerait la déplorable scène de sauvagerie que nous avons signalée plus haut.

LE REQUIN GÉANT

Ce squale est bien nommé, car il peut atteindre 14 mètres de longueur, près de 8 mètres de circonférence en son milieu, et peser environ 8.000 kilogrammes. On l'appelle aussi *Pèlerin.*

« Le corps est allongé, fusiforme, couvert de petites scutelles écailleuses; le museau peu développé se montre conique. Sa coloration est d'un brun ardoisé ou noirâtre sur le dos, grisâtre sous le ventre.

« Les mâchoires sont garnies de dents petites, non dentelées, presque coniques et crochues; leur nombre, très considérable, a été évalué à 4.032 par de Blainville, à 2,700 par A. Duméril. »

Le Pèlerin vit dans les profondeurs de la mer Glaciale. Sa présence sur les côtes de France, d'Angleterre, de Portugal, et dans la Méditerranée, n'est qu'accidentelle et due sans doute à de violentes tempêtes.

Sa nourriture consiste en petits animaux, en menus poissons qui voyagent par bandes compactes. Ses dents sont en effet trop faibles pour lui permettre d'attaquer une proie volumineuse ou tant soit peu susceptible de se défendre. Toutefois, Rinck assure qu'il recherche les cadavres des grands cétacés.

« Le Pèlerin (au dire de Günner, évêque de Norwège,

dont les appréciations passent pour être exactes) n'a rien de la férocité des autres grands squales. C'est un animal qui n'attaque jamais, qui est particulièrement lent et paresseux ; un bateau peut le poursuivre pendant longtemps sans qu'il prenne la fuite ; on peut même s'approcher de lui assez près pour le harponner lorsqu'il se laisse flotter à la surface, se chauffant aux pâles rayons du soleil du nord.

« Ce n'est que quand il se sent blessé qu'il relève la queue et plonge brusquement. Sa capture n'est pas sans danger et ressemble à celle de la baleine, l'animal pouvant d'un seul coup de sa puissante queue faire chavirer un navire d'assez grande dimension. S'il voit que ses efforts pour échapper sont vains, le Pèlerin continue à nager avec une rapidité étonnante et déploie alors une telle vigueur qu'il peut entraîner, même contre le vent, des navires jaugeant jusqu'à 70 tonneaux. »

Sur la côte ouest d'Islande, on chasse le Pèlerin à cause de la grande quantité d'huile fournie par son foie, qui pèse souvent 1.000 kilogrammes.

Sa chair coriace a un goût désagréable ; elle se mange néanmoins dans quelques pays du Nord. Parfois, on la coupe en lanières que l'on emploie comme appât pour la pêche de certains poissons.

L'ESPADON ÉPÉE

C'est l'espèce la plus anciennement connue. Un animal aussi remarquable par sa taille et surtout par sa conformation n'a pu être ignoré à aucune époque ; aussi Pline, Oppien, Œlien, etc., décrivent-ils le glaive terrible dont son museau est armé, les coups qu'il sait habilement porter, les combats acharnés dont il sort le plus souvent vainqueur, l'assaut qu'il livre aux grands et petits navires, la chasse qu'on lui fait et les ruses qu'on emploie pour le capturer. Lorsqu'on lit leurs relations, on est tenté de reléguer au nombre des fables tous leurs dires sur l'espadon, et cependant la plupart des faits qu'ils citent ont été bien observés.

Cet animal, qui peut atteindre 7 mètres de longueur, est un poisson magnifique, puissant, à la marche rapide. Il tire son nom de sa forme ; sa mâchoire supérieure se prolonge en effet en une lame semblable à un glaive pointu et tranchant, croissant avec l'âge et atteignant à la longue plus de 2 mètres (1).

(1) La mâchoire supérieure se prolonge en un bec en forme de glaive ; le vomer, le maxillaire, les os intermaxillaires concourent à la formation de ce rostre, dont la substance celluleuse se compose d'une série de cavités entourées par une matière osseuse très solide et traversées par quatre canaux, qui reçoivent les vaisseaux nourriciers.

Assez commun dans la Méditerranée, surtout aux environs de Cette et de Nice, il se montre de temps en temps dans le golfe de Gascogne et devient très rare au nord de la Loire Ce n'est qu'accidentellement qu'on le voit dans la Manche, le Pas-de-Calais, la mer du Nord et la Baltique. On le rencontre encore sur la côte occidentale d'Afrique et dans l'océan Indien.

« Grâce à son arme puissante, écrit Lacépède, l'espadon met en fuite ou combat avec avantage les jeunes et petits cétacés, dont les téguments sont aisément traversés par son glaive osseux qu'il pousse avec violence, qu'il précipite avec rapidité et dont il accroit la puissance de toute celle de sa masse et de sa vitesse. *Seul*, quoiqu'on en ait dit et bien qu'il puisse blesser plus ou moins grièvement une baleine adulte, il est incapable d'en venir à bout, et néanmoins jamais il n'hésite à l'attaquer ; mais alors il se gare toujours avec adresse et circonspection des coups de queue terribles de l'animal. » Ces combats du reste, hâtons-nous de le dire, sont extrêmement rares parce que les lutteurs, n'habitant point d'habitude les mêmes mers, ne se rencontrent presque jamais.

« La raison qui pousse l'espadon à cette bataille, dit Günther, est inconnue ; cet instinct est chez lui si aveugle qu'il s'attaque aux navires qu'il prend certainement pour des cétacés de grande taille. Il lui arrive parfois de percer ainsi les œuvres vives d'une barque, la mettant en danger ; il retire alors très difficilement l'arme engagée, et elle se brise souvent lorsque l'animal fait des efforts pour se dégager. On peut voir au musée Britannique une pièce de bois de $0^{m}54$ d'épaisseur, provenant d'un navire baleinier, percée par l'épée d'un espadon, épée qui est restée dans le bois. Cela explique pourquoi nombre de ces animaux ont le rostre brisé et, en même temps, pourquoi ils percent si facilement les canots des indigènes habitant les îles de la mer du Sud. »

Comme les dents n'existent pas chez lui ou en tout cas sont fort petites, l'espadon serait incapable de dépecer une baleine, voire même un baleineau; c'est dès lors à des poissons de moindre taille qu'il demande sa nourriture ordinaire. Pour s'en emparer, il les perce adroitement avec son glaive.

La chair des jeunes espadons est parfaitement blanche, compacte, fine et d'un excellent goût; celle des adultes, qui rappelle le thon, se montre très ferme, mais ressemble à la viande du bœuf. C'est le morceau de la queue qui est le plus estimé.

CHASSE DE L'ESPADON ÉPÉE

—

Un homme en vigie sur un mât ou sur un rocher du voisinage avertit de l'approche de l'animal. On est obligé parfois de le poursuivre en silence des heures entières avant de l'atteindre. On l'attaque avec un petit harpon relié à une longue ligne, et souvent il faut le frapper de fort loin. Bref, c'est exactement *en petit* la chasse de la baleine.

Les pêcheurs aux filets ne prennent jamais que les jeunes espadons.

LA BAUDROIE COMMUNE

On en connait quatre espèces : la baudroie commune et la baudroie budegasse, habitant les côtes de France ; une autre, se tenant dans les mers de la Chine et du Japon ; enfin celle qui est confinée dans les parages des iles de l'Amirauté.

« Ces animaux, à mœurs identiques, sont des plus singuliers. Leur tête est extrêmement large et déprimée ; ajoutez à cela que la gueule horizontale est très largement fendue ; que la partie postérieure du corps est grêle, de sorte que la tête semble faire la plus grande partie de ce corps ; que l'animal est nu, couvert d'une peau molle et visqueuse, ce qui achève de lui imprimer un aspect tout à la fois étrange et repoussant. Il n'a que trois épines à la dorsale, et ces épines sont isolées. En avant des yeux se trouvent plusieurs filaments dont l'antérieur se termine en lambeaux ; de nombreuses franges se voient sur la tête et sur divers points du corps. Les os de la tête sont épineux. La dorsale molle et l'anale sont courtes. »

Ces quatre espèces sont connues des marins sous les noms de *Diables de mer*, *Poissons-pêcheurs*, *Poissons-grenouilles*, *Crapauds de mer*. La plus grande et la seule qui va nous occuper, la baudroie commune, atteint une longueur de 2 mètres suivant Brehm, de 2m34 suivant Pontoppidan et de 3 mètres au moins d'après Duhamel.

« Sa bouche, dit A. Günther, est énorme et s'étend sur toute la circonférence antérieure de la tête. Chaque mâchoire se montre armée de bandes de longues dents crochues qui, dirigées en dedans et disposées de façon à laisser parfaitement entrer les animaux qui cheminent vers l'estomac, s'opposent absolument à leur sortie. Les nageoires pectorales et ventrales par leur disposition viennent en aide au rôle des dents; grâce à elles, le poisson peut marcher (plutôt qu'il ne nage) au fond de la mer, où il se tient de préférence, à demi caché par le sable et blotti dans les herbes marines.

« Tout autour de la tête, comme partout sur le corps, sont des appendices frangés qui ressemblent à des petites feuilles de plantes marines; ce qui, joint à la faculté extraordinaire qu'a ce poisson de s'accommoder à la couleur du milieu qu'il habite, lui permet d'être presque invisible et par suite de s'emparer plus facilement de sa proie.

« Pour que les baudroies soient encore plus sûrement des animaux pêcheurs, toutes ont trois longs filaments attachés sur le milieu de la longueur de la tête, filaments qui sont en réalité des épines détachées de la première nageoire dorsale, et dont le premier, le plus long, terminé par une lanière déchiquetée et mobile dans tous les sens, est certainement le plus utile au point de vue de la pêche.

« Il n'est nullement douteux que la grenouille marine, comme d'autres poissons ayant des filaments semblables, ne se serve de ce filament en guise d'appât pour attirer sa proie, laquelle est facilement engloutie grâce à l'amplitude de la bouche. Ajoutons que l'estomac de la baudroie est extraordinairement dilatable et qu'on en a plusieurs fois retiré des animaux de tailles égales à la sienne. »

« Ce poisson, dit Gesner, est extrêmement vorace; il ingurgite des chiens de mer (*veaux marins*) qui ont de

1^m50 à 1^m80 de longueur; il poursuit même l'homme, guette les nageurs, les saisit, les noie et les dévore. »

Pour le coup, point ne nous est possible de croire que les phoques et les hommes noyés entrent si facilement dans l'estomac de ce hideux crapaud de mer; mais nous admettrons sans trop chicaner que l'animal est bien capable, une fois qu'ils sont morts, de les manger en détail.

La baudroie commune, malgré sa grande taille, n'ayant ni armes défensives dans ses téguments, ni force dans ses membres, ni célérité dans ses allures, est selon nous condamnée à employer la ruse et les embuscades pour subvenir aux impérieux et continuels besoins de son estomac. Force lui est dès lors de s'enfoncer dans la vase, de se couvrir de plantes marines, de se cacher sous les pierres et les saillies des rochers, et là, invisible et ne montrant que ses perfides filaments agités par le flot, d'affûter avec patience les poissons qui nagent au-dessus d'elle, bien heureuse quand ils descendent assez pour devenir sa proie !

Elle pond beaucoup d'œufs entourés d'une enveloppe dure; jetés en masse sous la forme d'un mucus flottant très étendu, la plupart sont dévorés par divers animaux.

Vient-elle à se prendre dans des filets, on la voit avaler sans souci tous ses compagnons de captivité.

C'est là tout ce que l'on sait aujourd'ui sur ce curieux animal.

LA GRANDE BÉCUNE

Avec des animaux qui, comme les Sphyrènes, tiennent d'aussi près à la famille des Perches proprement dites, il faut s'attendre, sous la zone torride, à leur voir de grandes dimensions, une excessive voracité et une dentition fort dangereuse.

Le géant de ces dix-sept espèces, la grande Bécune, qui ne se trouve qu'aux Antilles, vient donner un corps à nos prévisions. Sa taille, de 2ᵐ70 à 3 mètres au moins, n'a fait qu'accroître ses appétits féroces.

« Dans son histoire des Antilles, Rochefort la range ne effet parmi les monstres avides de chair humaine et dit qu'elle s'élance avec furie, sans provocation aucune, sur les baigneurs auxquels elle fait souvent des blessures mortelles. » Dutertre se montre aussi de la même opinion; il ajoute même qu'elle est plus redoutable que le requin.

Voilà donc un poisson excessivement dangereux pour les amateurs des bains de mer ! Mais ce n'est pas tout ; car, après sa mort, il trouve encore moyen de compromettre très gravement la santé de ceux qui savourent son excellente chair... à certaines époques de l'année. « Catesby affirme, *et il n'est pas le seul*, que son usage alors peut occasionner de violents maux de tête, des vomissements, puis la chute des cheveux, des ongles, etc. Cet empoison-

nement, par bonheur, est rarement mortel; mais les malades sauvés s'en ressentent assez longtemps »

Un fait remarquable, c'est que la bécune, salée depuis quelques jours seulement, ne cause jamais de pareils malaises. D'où on pourrait se croire fondé à dire que le sel marin annihile ou neutralise d'une façon complète le poison si violent de cet animal.

LE GLANIS

OU SILURE D'EUROPE

Le genre des Silures proprement dits comprend cinq espèces qui habitent les parties tempérées de l'Asie et de l'Europe. Nous ne nous occuperons ici que du Glanis.

« Ce poisson, d'une longueur de trois mètres au moins et du poids de 250 kilogrammes, est déprimé à la tête, arrondi à la poitrine, comprimé sur le reste du corps ; la tête aplatie n'est recouverte. comme le restant de l'animal, que d'une peau lisse et molle.

« La mâchoire inférieure avance plus que l'autre; la bouche occupe toute la largeur du devant de la tête. On voit à chaque mâchoire une large bande de dents, en cardes serrées, et à la mâchoire supérieure une deuxième bande parallèle à la première qui s'insère sur le vomer. Il existe quatre barbillons à la mandibule, deux à la mâchoire supérieure. La dorsale est fort petite, composée de quatre rayons ; on compte quatre-vingt-dix rayons à l'anale, douze aux ventrales ; la caudale est un peu arrondie.

« La couleur est sur le dos, un brun olivâtre, ou un vert très foncé tirant au noirâtre, qui s'éclaircit sur les côtés et le ventre, où elle prend une teinte jaunâtre ou blanc

sale; on voit souvent des marbrures et des pointillés bruns ou noirâtres; la lèvre inférieure a une teinte rougeâtre; une large tache brune arrondie, entourée d'un cercle pâle, se trouve sur la base de la pectorale; les nageoires abdominales et l'anale ont dans leur milieu une bande d'un jaune clair; les deux barbillons de la mâchoire supérieure sont blanchâtres, ceux de la mandibule ont une couleur rougeâtre. »

Le Glanis, le seul Silluroïde que nous possédions, habite l'Europe centrale et une partie de l'Asie occidentale. Il fait défaut dans le bassin du Weser et manque en France, en Espagne, en Portugal, en Italie, tandis qu'il se montre surtout commun dans le Bas-Danube.

Ce silure, qui était parfaitement connu des anciens puisque Aristote, Athénée, Juvenal, Œlien et Ausone en parlent, est un poisson aux allures lentes et paresseuses. Il aime les endroits vaseux et même à s'enfoncer dans la boue, se tenant sous les rochers comme sous les troncs d'arbres pour affûter sa proie, dont l'approche lui est signalée par ses barbillons.

Extrêmement vorace, il s'empare des poissons, des grenouilles et même des oiseaux aquatiques; mais là ne se bornent point ses méfaits comme nous allons bien le voir.

« On peut dire, écrit Gesner, que cet animal est vorace, tellement qu'une fois on a trouvé dans l'un d'eux une tête humaine et une main portant des anneaux d'or. Il dévore tout ce qu'il peut atteindre, oies, canards, n'épargnant pas même le bétail quand on le mène paître, et le noyant.» Ces faits, tout exagérés qu'ils paraissent, ont été confirmés par nombre d'observateurs; de plus, il nous semble bien qu'il doit y avoir encore d'autres méfaits à mettre sur son compte pour qu'il soit redouté comme il l'est par les habitants du Danube et de ses affluents.

Effectivement, si l'on en croit Valenciennes, le glanis

n'épargnerait même pas l'espèce humaine. « En 1700, le 3 juillet, dit-il, un paysan en prit un auprès de Torhn, qui avait un enfant entier dans l'estomac. On parle en Hongrie de garçons et de jeunes filles dévorés en allant puiser de l'eau, et l'on raconte même que, sur les frontières de la Turquie, un pauvre pêcheur prit un silure qui avait dans l'estomac le corps d'une femme, sa bourse pleine d'or et ses anneaux. »

« Heckel et Kner rapportent également qu'on trouva dans l'estomac d'un glanis capturé à Presbourg les restes d'un jeune garçon, dans celui d'un autre un caniche, dans celui d'un troisième une oie que l'animal avait noyée avant de la dévorer, etc. »

Franchement, nous croyons à l'oie et au caniche, un peu moins aux victimes humaines; mais, avec Gmelin, nous admettrons sans hésiter que le glanis est bien capable de secouer à l'aide de sa queue, lors des inondations, les arbustes sur lesquels se sont réfugiés des animaux terrestres, de manière à les faire tomber et à s'en emparer.

Quelques pêcheurs prétendent que le silure ne vit que 10 à 12 ans; cette affirmation est erronée puisque un de ces poissons, pris en 1569 dans l'Ill, à Strasbourg, a vécu en captivité jusqu'en 1620.

Le moment du frai arrive de mai à juin; les silures se voient alors par couples, déposent leurs œufs sur des roseaux et se tiennent à cette époque en eau peu profonde contrairement à leur habitude. La ponte, d'environ 17.000 œufs, abandonnée par la femelle, serait, au dire d'Aristote, surveillée avec soin et défendue par le mâle.

La chair du silure d'Europe est d'un blanc parfait; elle a un peu le goût de l'anguille, mais n'est pas aussi délicate.

Cet animal essentiellement nuisible ne multiplie guère parce que les individus jeunes sont la proie de nombreux ennemis, ce qui ne laisse pas que d'être très heureux.

La chasse du glanis ne se fait qu'aux filets; les gros échappent presque tous. Ne pourrait-on pas les harponner ?

LA MORUE

« Parmi tous les animaux, écrit Lacépède, qui peuplent l'air, la terre et les eaux, il n'est qu'un petit nombre d'espèces utiles dont l'histoire puisse paraitre plus digne que celle de la Morue d'intérêt ou de la philosophie attentive et bienfaisante qui médite sur la prospérité des peuples. L'homme a élevé le cheval pour la guerre, le bœuf pour le travail, la brebis pour l'industrie, l'éléphant pour la pompe, le chameau pour l'aider à traverser les déserts, le dogue pour sa garde, le chien courant pour la chasse, le barbet pour le sentiment, la poule pour sa table, le cormoran et le loutre pour la pêche, l'aigrette pour sa parure, le serin pour ses plaisirs, l'abeille pour remplacer le jour; il a donné la morue au commerce maritime et, en répandant par ce seul bienfait une nouvelle ère sur un des grands objets de la pensée, du courage et d'une noble ambition, il a doublé les liens fraternels qui unissaient les différentes parties du globe. »

Voilà pourquoi, selon nous, la pêche de la morue ne saurait être passée sous silence. Disons-en donc quelques mots.

La Morue franche, qui peut atteindre 1^{m}50 de longueur et peser jusqu'à 40 kilogrammes, a le corps allongé, épais en avant, recouvert de très petites écailles; le museau est

étroits, la bouche grande : la mâchoire supérieure est plus longue que la mandibule : ces deux mâchoires sont armées de fortes dents en cardes ; on voit un petit barbillon sous le menton.

C'est un poisson des mers du Nord. Il se trouve dans l'océan Atlantique et dans l'Océan glacial, abonde sur les côtes du Labrador, du Groënland et dans les parages de l'Islande, se montre dans la mer Blanche jusque dans la partie septentrionale de l'océan Pacifique qui longe le Kamtschatka, et, sous le nom de *Cabillaud*, est assez commun sur quelques côtes de France, sans jamais toutefois pénétrer dans la Méditerranée.

La morue se tient d'habitude dans les bas-fonds ; ses migrations vers les baies peu profondes ou son arrivée sur des bancs relativement superficiels, comme ceux de Terre-Neuve et de Rockall, n'ont lieu qu'à l'époque de la ponte, et encore, même à ce moment, choisit-elle de préférence des profondeurs de 25 à 40 et 50 brasses. On les voit alors (1) en quantités telles qu'on n'en croit pas ses yeux.

La fécondité de ces poissons est presque fabuleuse ; le nombre des œufs d'une femelle dépasse quatre millions. Six mois après la ponte, les petits mesurent $0^{m}25$ de longueur ; ils ne peuvent se reproduire que dans leur troisième année.

Le Cabillaud est extrêmement vorace ; il se montre surtout friand d'un petit poisson, le Capelan, et d'une sorte de Sèche, l'Encornet. On trouve fréquemment dans son estomac des coquilles et des débris de crustacés. Tout ce qui tombe à l'eau attire son attention ; il se jette sur les objets brillants de préférence aux autres.

(1) Cela se passe en février sur la côte-est de l'Atlantique et dans l'océan Glacial, et seulement en mai-juin sur le versant occidental du même océan parce que le Gulfstream ne s'y fait pas sentir.

Dans la Baltique, il apparaît toujours là où se montre le hareng et se gorge d'épinoches, sans dédaigner cependant les mollusques, ni même certaines herbes marines.

« Yarrell rapporte qu'on a tenu dans divers endroits de l'Ecosse des cabillauds en captivité dans de grands bassins remplis d'eau de mer où on les nourrissait de mollusques. Ils prospérèrent dans ces réservoirs et étaient même arrivés à connaître le moment où on leur donnait à manger. »

Aujourd'hui les pêcheurs de Grimby, port situé à l'embouchure de l'Humber, conservent en vie les morues qui n'ont pas été trop blessées. Ils les placent dans des boîtes en bois à claire voie, et, bien que gardés dans un espace très étroit, ces poissons peuvent vivre jusqu'à six semaines.

L'importance de la pêche de la morue est très grande en Norwège. D'après une récente statistique, en 1882, la quantité de *Stockfish* préparé a atteint 15,200,000 kilogrammes, celle du *Klipfish* 40,100,000 kilogrammes, celle du rogue préparée 66,500 kilogrammes et celle de l'huile 100,000 hectolitres. Malheureusement nous ne sommes point aussi bien renseignés sur les résultats des autres pêcheries, Terre-Neuve, Labrador, etc., qui, à notre estime, pourraient bien s'élever au double.

PÊCHE OU CHASSE DE LA MORUE

Les engins de pêche employés d'ordinaire sur les côtes de Norwège, principalement aux iles Lofoten et dans le Sondmore, sont, comme à Terre-Neuve et au Labrador, la ligne de fond et la palancre.

La ligne de fond, amorcée au début de la saison avec des moules salées exprès d'avance et ensuite avec le Capelan, se tient à la main. Elle est en train de disparaître, remplacée avantageusement par la palancre, qui se compose d'un cordage portant jusqu'à 2,000 hameçons y-reliés par des cordelettes en chanvre, lequel est maintenu entre deux eaux à l'aide de flottes en verre.

La palancre, à son tour, pourrait bien être supprimée avant peu par l'usage exclusif des grands filets, qui tend à se generaliser sur les côtes de Norwège et même ailleurs.

Ces filets forment des barages de 700 à 800 mètres de long sur 3 à 4 mètres de chute. On les tend dans l'après-midi pour les relever le lendemain matin; parfois une tessure se charge de 400 à 500 morues dans une seule nuit; on réalise donc ainsi une pêche vraiment très fructueuse.

Enfin, aux iles Lofoten, on emploie encore avec succès la senne ou filet de fond pour capturer les morues.

L'ARAPAIMA GÉANT

Ce poisson, seul de son espèce, est le plus grand de tous les Téléostéens d'eau douce, puisqu'il peut atteindre 5 mètres de long et peser plus de 200 kilogrammes.

« Il a la bouche très largement fendue, avec la mâchoire inférieure (sans barbillons) proéminente ; des dents en rapes, plus ou moins fines, couvrent les os palatins, les ptérygoïdiens, le vomer, le sphénoïde, l'os lingual, tout le corps de l'hyoïde et une plaque plus ou moins large sur le bord interne de la mandibule; la mâchoire supérieure est armée de dents plus grandes.

« Chez ce poisson, le dos est large et aplati, les flancs et le ventre étant arrondis. La dorsale et l'anale sont tout à fait reculées sur l'arrière du tronc, n'étant séparées de la caudale, courte et arrondie, que par un très faible intervalle. »

L'arapaima habite les grands cours d'eau des Guyanes et du nord du Brésil. Sous le nom de *Pirarucu*, il est assez commun dans l'Amazone et ses puissants affluents.

Sa chair est fort estimée; aussi le sale-t-on et en exporte-t-on de grandes quantités dans tous les points du pays.

On prend ce bel habitant des eaux douces à l'hameçon et on le tue aussi à coups de flèches et de javelots.

Pour la description de ces deux genres de chasses, nous

ne saurions mieux faire que de copier littéralement ce qu'en raconte Schomburgk qui les a pratiqués aux Guyanes, dans le Rupumini notamment.

PÊCHE DE L'ARAPAIMA GÉANT

« Parmi nos matelots de couleur, dit-il, se trouvait un muet, pêcheur passionné. A peine avions-nous établi notre camp, qu'il saisit sa ligne et se dirigea dans un des bateaux vers un petit banc de sable situé sur la rive opposée. Le camp dormait d'un profond sommeil quand tout à coup il fut mis sur pied par un bruit singulier et effrayant. Tout d'abord personne ne savait quelle conduite tenir en face de cris terribles jusqu'à ce qu'un des gens s'écria : ce doit être le muet. »

« Armés de couteaux de chasse et de carabines, nous sautâmes dans le bateau pour voler à son secours; ses cris effrayants n'indiquaient que trop clairement qu'il en avait besoin.

« Lorsque nous abordâmes sur le banc de sable, nous remarquâmes, autant que nous le permit l'obscurité, que le pêcheur était tiraillé à droite et à gauche par une puissance invisible contre laquelle il cherchait à résister de toutes ses forces et en même temps il poussait des cris terribles. Nous fûmes bientôt auprès de lui; mais nous ne pouvions encore découvrir cette force qui le jetait et le secouait par saccades, lorsqu'enfin nous remarquâmes qu'il avait enroulé la corde de sa ligne cinq à six fois autour du poignet.

« Un monstre puissant devait donc être suspendu à l'hameçon. Un arapaima énorme s'était laissé prendre à l'appât, mais immédiatement après, il avait tendu la ligne avec une telle rigidité que les forces du muet étaient

bien loin de suffire pour dérouler sa ligne enlacée autour de sa main ou à tirer le géant à terre.

« Quelques minutes encore et l'homme épuisé n'aurait pu résister davantage à la force prodigieuse du poisson. Ce fut au milieu de bruyants éclats de rire que tous se jetèrent sur la ligne, et bientôt après le monstre, pesant plus de 100 kilogrammes, gisait sur le sable.

CHASSE DE L'ARAPAIMA GÉANT

Passons maintenant à la chasse qu'a vu faire Schomburgk sur le fleuve Rupumini de la Guyane anglaise à l'aide de canots, de flèches et de javelots.

« Cette chasse, dit-il, est sans conteste une des plus attrayantes et des plus animées, car elle rassemble le plus souvent plusieurs *corials* (embarcations qui se distribuent sur la rivière.

« Dès qu'un poisson est aperçu, on fait un signe ; sans faire de bruit, le corial s'approche, armé du meilleur tireur d'arc, jusqu'à une bonne portée ; la flèche part et disparait avec le poisson.

« C'est alors que commence la chasse générale. A peine les barbes de la longue flèche se montrent-elles au-dessus de l'eau que tous les bras sont prêts à tendre l'arc ; le poisson remonte, et piqué par une quantité de nouveaux traits, il disparait pour se faire voir encore une fois et recevoir une nouvelle décharge de flèches, jusqu'à ce qu'il finisse par devenir la proie des chasseurs. »

On se sert rarement, comme on voit, des javelots, sorte de harpons, peu faciles à bien lancer.

La chair de l'Arapaima doit être mangée de suite, car sous ces climats brûlants elle se corrompt en quelques heures. Aussi se hâte-t-on de la saler lorsqu'on veut l'expédier, même à de faibles distances, ou bien la conserver.

Tous les voyageurs rapportent que l'os lingual de ce poisson est employé par les habitants des bords de l'Ama-

zone comme une rape pour réduire certains fruits bulbeux et en extraire le jus.

LE GYMNOTE ÉLECTRIQUE

Parmi les Apodes proprement dits, figure le genre des Gymnotes à corps allongé, anguilliforme, à tête non écailleuse, sans nageoire dorsale, sans caudale.

Seul représentant de ce genre cantonné dans les eaux douces de l'Amérique tropicale, le Gymnote électrique, qui peut atteindre la taille de 2 mètres, nous montre une peau nue, des yeux très petits, des dents coniques implantées suivant une seule rangée.

Aidée par les décharges électriques de son puissant appareil dont nous allons plus bas dire quelques mots, cette sorte d'anguille est un animal plus redoutable que le plus vorace des poissons, car, à volonté, elle lance au simple contact la foudre sur la proie qu'elle convoite n'opérant du reste jamais qu'aux approches de la nuit et ne restant immergée qu'une minute au plus.

Au commencement de la saison sèche, l'animal se creuse dans la vase des trous profonds, en tournant en cercle sur lui-même, et s'y retire quand l'eau menace de manquer.

On ne sait presque rien sur les mœurs, habitudes et reproduction de ces singuliers animaux.

Deux mots nous restent à dire sur l'appareil électrique de la plus grande puissance que possède le Gymnote,

appareil dont l'énergie relègue aux jeux d'enfants celle des torpilles et que par malheur sans dessin il nous est tout à fait impossible de rendre compréhensible.

Alexandre de Humboldt, en plaçant imprudemment ses deux pieds sur un gymnote qu'on venait de retirer de l'eau, reçut une commotion bien plus effrayante que celle de la décharge d'une grande bouteille de Leyde. « Je fus affecté, dit il, le reste du jour d'une vive douleur dans les genoux et presque dans toutes les jointures. »

La décharge électrique, qui met le pêcheur hors de combat, ne se produit qu'à la volonté du poisson vivant; elle faiblit quand il est fatigué et cesse dès qu'il est mort.

LE GRAND SERPENT DE MER

Il y a quelque cinquante ans et plus que le *Constitutionnel,* journal défunt depuis bien des lustres, découvrait et annonçait avec gravité à ses lecteurs, gens peu crédules pour l'époque et peu ménagers du rire, les apparitions plus ou moins fantastiques d'un gigantesque serpent de mer.

Nous voulons aujourd'hui, bravant les moqueries, essayer de faire revenir sur l'eau l'immense Calmar qui a dû, sans nul doute, donner lieu à ces histoires trop légèrement réléguées au rang des fables, et, pour cela, besoin nous est d'attirer l'attention sur des observations, plus ou moins bien faites, datant de 1555 et arrivant à l'année 1877. Les voici relatées avec brièveté mais avec soin dans toutes leurs parties scientifiques surtout :

— En 1555, l'animal est signalé par Olaüs Magnus sur les côtes de Norwège comme ayant 200 pieds de long ;

— En 1746, le capitaine Laurence de Ferry (de la marine norwégienne), qui ne parvint pas à le tuer à coups de mousquet, ne fixe aucune de ses dimensions et se borne à signaler sa tête semblable à celle du cheval, son cou long et les sept ou huit anneaux très épais de son corps;

— En 1817, dans le voisinage de Glowcester (États-Unis), l'animal, d'une taille de 50 à 100 pieds, progresse sur l'eau, comme le précédent, par une suite d'ondulations dans le sens vertical;

— En 1833, route d'Halifax à Mahone-Bay, à une distance de 150 à 200 yards, un serpent montrait sa tête, son cou, et, pareil à une couleuvre, semblait, au sillage, mesurer 80 pieds de long;

— En 1845, sur la côte de Molde, pareille apparition au dire de Lee;

— En 1848, la frégate *Dædalus*, à son retour des Indes occidentales, voit un serpent de mer, à tête longue pointue, nageant très vite à fleur d'eau, qui semble avoir 60 pieds de longueur (1);

— En 1877, dans le golfe d'Aden, le navire *City of Baltimore* voit un corps long, de couleur noire, glissant rapidement dans l'eau et se dirigeant sur lui, lequel par sa tête ressemblait au dragon de la fable, et par son front et l'arcade sourcilière offrait la face d'un bull-dog (2);

— En 1877, cinq ou six mois plus tard, l'équipage du yacht royal *Osborne*, dans les parages du cap Vito en Sicile, voyait apparaître à la surface d'une mer très calme une nageoire profondément dentelée, d'environ 30 pieds de longueur, saillante de 5 à 6 pieds; puis une tête ayant 6 pieds d'épaisseur, un cou étroit de 4 à 5, et deux nageoires (aux épaules) ayant chacune 15 pieds de long. Bref, la longueur de la tête n'ayant pu être évaluée, on crut pouvoir dire que de son sommet jusqu'à la nageoire la distance était bien de 50 pieds. Le rapport mentionne en outre que les mouvements des nageoires ressemblaient à ceux des tortues marines, que l'animal ne soufflait pas et ne lançait point d'eau (3).

(1) Un croquis joint à la relation semble assez bien indiquer un murénidé de taille gigantesque.

(2) Un croquis donné par Lee conduit à peu près à la même supposition.

(3) Deux croquis joints à ce rapport officiel ne permettent pas de rapporter à aucun animal connu ce monstre marin entrevu.

Il existe, surtout aux Indes, de très vieux et très grands Murénidés qui pourraient bien tenir le rôle du fameux serpent légendaire du *Constitutionnel*. Pourquoi leur refuser cet emploi ?

NOTES

SEPT MAMMIFÈRES MARINS

OUBLIÉS

DANS LE PREMIER VOLUME

DES

CHASSES DU GLOBE

LE MACRORHINE ÉLÉPHANT

Les phoques à trompe, dits *éléphants marins*, constituent un genre qui, à ce jour, ne repose que sur une seule espèce, le macrorhine.

Les premiers navigateurs l'ont baptisé *lion de mer*, *loup de mer*, *phoque éléphant*. Les Chinois le nomment *lame* et les insulaires de la mer du Sud *morunga*.

« C'est le géant de la famille des phocidés. Son nez se « prolonge en une trompe d'environ 0m30, qui n'existe « que chez le mâle âgé de plus de trois ans, et qui ne se « montre que lorsqu'il est excité. Au repos, la trompe « flasque est pendante en avant de la lèvre supérieure ; « les narines, qui se trouvent à son extrémité, paraissent « comprimées et placées sur le museau, comme chez la « femelle.

« Il a de 6 à 8 et même 10 mètres de long, et de 5 à « 7 mètres de circonférence. Sans être longs, ses mem- « bres sont forts et vigoureux. Les pattes de devant se « terminent par cinq ongles petits et forts ; celles de der- « rière par deux grands lobes très larges, séparés par « trois autres plus petits, et tous dépourvus d'ongles. La « queue est courte, épaisse, conique. Le corps est recou- « vert de soies courtes, assez raides et luisantes ; le duvet « manque complètement.

« La couleur varie un peu suivant l'âge et le sexe. Le
« mâle est gris verdâtre ou gris bleu, quelquefois brun
« foncé ; le dos est toujours plus foncé que le ventre La
« femelle a le dos d'un brun olive foncé, les flancs d'un
« brun jaune. »

L'aire de dispersion de ce phoque est comprise entre le 35° et le 62° de latitude australe, et il n'est rare nulle part dans toute l'étendue de cette zone.

Ces animaux ont les mêmes mœurs que les otaries et les arctocéphales. Chaque année, ils entreprennent des voyages en commun, descendant vers le Sud, remontant vers le Nord, suivant les saisons. En été, ils se tiennent dans la mer ; l'hiver, on les voit gagner la terre ferme et y rechercher les endroits vaseux et marécageux ou des eaux douces. Leurs grands troupeaux se divisent alors en familles de deux à cinq individus, qui se groupent toujours ensemble pour dormir dans la vase ou dans les roseaux.

Quand la chaleur est forte, ils se rafraichissent en se jetant sur le dos du sable mouillé, de sorte qu'ils finissent par ressembler à des tas de terre bien plus qu'à des animaux vivants. Sur beaucoup de points, ils rappellent les pachydermes : comme eux, ils adorent l'eau douce ; comme eux, ils se roulent avec volupté dans la vase ; comme eux enfin, ils restent volontiers à la même place.

Tous leurs mouvements à terre sont maladroits et difficiles ; mais il n'en est pas de même dans l'eau, où on les voit nager et plonger à merveille, se retourner brusquement, dormir en paix couchés sur les coudes, chasser agilement les poulpes et les poissons (*base de leur nourriture*), et parvenir même à s'emparer des oiseaux, des pingouins par exemple.

L'éléphant marin est mal partagé sous le rapport des sens. Sa vue et son ouïe ne valent guère ; son toucher est obtus et son odorat très faible ; quant à son intelligence,

elle frise la stupidité. On le dit doux et pacifique, parce qu'il ne fond jamais sur un homme sans avoir été longtemps excité.

La saison des amours, qui dure de septembre à janvier, apporte un peu d'animation chez ces phoques indolents. Les mâles combattent avec acharnement pour la possession des femelles, qui suivent sans résistance les vainqueurs dans la mer, où elles reçoivent leurs caresses.

Dix mois après l'accouplement, la femelle met bas un petit, très rarement deux, d'ordinaire en juillet et août.

Le nouveau-né a de 1m30 à 1m60 de long et pèse environ 35 kilogrammes. La mère l'allaite huit semaines et, pendant toute cette période, elle reste à terre sans rien manger. Au bout de ce temps, le jeune a grandi de plus d'un mètre, ses premières dents ont paru, et on le mène à la mer. Il suit alors le grand troupeau ; mais, quelques mois après, à l'approche du rut, les vieux mâles l'en chassent.

A trois ans, la trompe apparaît, s'accroissant plus en épaisseur qu'en longueur. A vingt ou vingt-cinq ans, l'animal est dans la vieillesse. Les pêcheurs ne croient pas qu'il puisse vivre plus de trente années.

Le macrorhine est pour l'homme d'une utilité assez considérable, bien que sa chair noire et huileuse ne puisse se manger. Le cœur, quoique dur et indigeste, semble convenir aux chasseurs ; mais ce qu'ils estiment surtout, c'est le foie. Sa langue salée, voilà, sans contredit, le meilleur morceau de la bête !

La graisse coupée menue donne au feu doux une huile claire, inodore, excellente ; aussi vaut-elle 7 fr. 50 les 4 kilogrammes.

La peau, avec ses poils raides et courts, ne peut servir de fourrure. On l'emploie à recouvrir des caisses, à faire des hamacs, etc.

CHASSE DU MACRORHINE ÉLÉPHANT

L'homme, âpre au gain, poursuit cette espèce partout où il la trouve. Autrefois, ces phoques vivaient en sûreté dans leurs îles désertes; mais maintenant on va les y chasser avec méthode, et on en fait des abatis tels que leur nombre décroît de jour en jour d'une façon inquiétante. Ces pauvres animaux, qui ne peuvent, comme les baleines, éviter la mort en se réfugiant dans les parties inabordables de la mer, sont dès lors fatalement condamnés à attendre que le dernier d'entre eux ait succombé; et cela, par malheur, ne saurait tarder bien longtemps.

Voulez-vous être édifiés sur les *carnages sans nom* effectués par les chasseurs de phoques? Lisez ce qui suit, c'est de l'histoire!

« A midi, rapporte Coréal, je me rendis à terre avec « quarante hommes. Nous entourâmes les loups de mer « et, en une demi-heure, nous en avions assommés « *quatre cents* »

« Les gens de Mortimer tuèrent, en huit jours, douze « cents de ces animaux; ils auraient facilement atteint le « chiffre de plusieurs mille, s'ils avaient continué leur « chasse. »

Cela se passait au commencement du siècle. Aujourd'hui, les éléphants marins ont tellement diminué qu'un équipage s'estime fort heureux lorsque, dans une campagne, il peut en prendre de cent à deux cents.

Les chasseurs européens tuent ces animaux à terre avec

des lances d'environ 5 mètres de longueur ; ils saisissent l'instant où le phoque lève le pied gauche pour lui percer le cœur.

Cette chasse n'est pas tout à fait sans danger. Malgré leur naturel indolent et pacifique, les mâles adultes se défendent quelquefois (1).

Un chasseur prudent peut être effrayé en voyant ces animaux ouvrir la gueule et le menacer de leurs dents ; mais, comme ils ne se secourent point entre eux et comme leurs mouvements sont excessivement lourds, il est bien vite rassuré.

Atteints grièvement, les macrorhines, au lieu de regagner la mer, fuient dans l'intérieur de l'île et se couchent contre un rocher ou un tronc d'arbre. Là, un seul coup de bâton sur le nez détermine leur mort.

« Les sauvages, jadis, ne pouvaient s'emparer d'un « loup de mer que si une tempête le faisait échouer sur le « rivage. Ils accouraient vers le pauvre animal, une tor- « che allumée à la main, et la lui introduisaient dans la « gueule jusqu'à ce qu'il mourût asphyxié. Chacun alors « en arrachait un morceau ; et la bande restait là, man- « geant et dormant, tant qu'il restait quelque chose à « dévorer. »

---

(1) Les femelles et les jeunes ne se défendent jamais.

LE GLOBICÉPHALE NOIR

Ce membre de la famille des delphinidés, ce ***Dauphin noir***, le ***Grind*** des habitants des îles Féroë, le ***Kaing*** des Ecossais, le ***Putzkopper*** des Groënlandais, a de 5^{m}30 à 6^{m}60 de long et 3^{m}90 de circonférence derrière les nageoires. Il pèse jusqu'à 1200 kilogrammes.

Ses nageoires pectorales offrent une largeur de 0^{m}50, et il porte une petite nageoire dorsale. Chaque mâchoire est armée de neuf à treize dents, fortes, assez longues, terminées par une pointe acérée, légèrement tournée en dedans et en dehors.

Le corps est entièrement d'un noir luisant, sauf une tache blanche, en forme de cœur, placée sur les nageoires pectorales et se prolongeant par une raie jusque vers l'anus.

« D'après Scoresby, le globicéphale noir est très ré-
« pandu. On le trouve dans toute l'étendue de la mer
« Glaciale ; de là, il descend vers l'Océan, arrive dans
« l'océan Atlantique et même dans la Méditerranée.

« Il est encore plus sociable que les autres delphinidés ;
« on en rencontre des troupeaux de plusieurs centaines
« d'individus, conduits par quelques vieux mâles expéri-
« mentés, qu'ils suivent aveuglément partout, même
« lorsque leur perte est évidente. Aussi n'est-il point de
« cétacés qui échouent en nombre comme eux. »

On trouve dans leurs estomacs des restes de cabliaux et de divers céphalopodes ; parfois, des merluches, des barbues, des harengs et des mollusques, mais jamais rien chez les animaux échoués, parce que, probablement la peur les fait alors vomir.

L'époque du rut semble indéterminée, car, en toute saison, se montrent des femelles pleines ou allaitant leurs petits.

Le jeune globicéphale, en naissant, a près de 2m30 de longueur ; il est si lourd qu'un homme le porte avec peine. La mère lui témoigne un grand amour : échouée sur le rivage et près de mourir, elle continue à l'allaiter.

Cet animal est d'une grande ressource, pour les gens des iles Féroë surtout, parce qu'en moyenne chacun d'eux fournit une quantité d'huile qui vaut environ 40 francs.

« Plus la chair est fraiche, dit le naturaliste Graba, « meilleure elle est. J'en ai mangé avec plaisir, lui trou- « vant à peu près le goût de la viande de bœuf. La graisse « m'a paru désagréable. Au bout de quarante-huit heu- « res, cette nourriture avariée déjà provoque des vomis- « sements. » Pour conserver graisse et chair, on sale et on fait sécher.

De la peau des nageoires on tire des courroies pour les rames. Avec l'estomac se font des outres à huile ; le squelette est aussi utilisé. Quant aux intestins, qui empesteraient le rivage, force est bien de les conduire en mer à une certaine distance de la côte.

CHASSE DU DAUPHIN NOIR

« Depuis un temps immémorial, dit Brehm, les habi-
« tants du Nord sont adonnés à la chasse du globicéphale
« noir, et du profit de cette chasse dépend toute leur
« prospérité. Un naturaliste consciencieux, Graba, témoin
« oculaire, a raconté d'une façon attrayante et précise
« comment elle se pratique aux Féroë (1). »

« Le 2 juillet 18.. éclata subitement de toutes parts le mot de *Grindabud :* une bande de dauphins noirs avait été découverte par un canot, et, en un instant, tout Torshaven était en émoi.

« Au bout de dix minutes à peine, onze canots, ayant chacun huit hommes d'équipage, partaient, bientôt rejoints par une vingtaine d'autres embarcations.

« Espacés de 80 à 100 pas, ils décrivaient un vaste demi-cercle, entouraient les dauphins et les poussaient vers la baie de Torshaven. Ces animaux cherchaient-ils à passer entre les canots, on les refoulait à coups de pierres, avec des morceaux de plomb attachés à des cordes ; se dirigeaient-ils en avant, on les suivait avec une telle rapidité que les rames s'en brisaient Là où le moindre désordre se montrait, là où deux canots s'écartaient trop, le gouverneur accourait, et son yacht l'aurait emporté de vitesse sur un cheval lancé au galop.

« Lorsque les dauphins, cernés de façon à ne pouvoir

(1) Nous reproduisons littéralement son récit animé, tout en l'abrégeant de notre mieux.

échapper, se virent près du port et proches de la terre, ils devinrent fort inquiets; sans souci des coups de pierres et d'avirons, ils se serraient les uns contre les autres; mais les canots avançaient toujours, se rapprochaient de plus en plus, et, prévoyant le danger, les malheureuses victimes entraient lentement, à contre-cœur, dans le port.

« Arrivées dans le *Westervaag*, elles refusèrent de se laisser ainsi conduire comme un troupeau de moutons et firent mine de se retourner. C'était l'instant décisif : l'inquiétude, l'espérance, la soif du carnage se peignaient sur toutes les figures. Un cri sauvage remplit l'air; les canots bondirent vers la bande des dauphins; les larges harpons frappèrent ceux de ces animaux qui étaient trop éloignés pour atteindre une embarcation et la fracasser. Blessés, les dauphins s'élancèrent en avant avec une incroyable rapidité; les autres les suivirent, et bientôt la bande entière échoua sur la plage.

« Alors, ce fut chose horrible à voir. Les marins poussaient leurs canots au milieu des dauphins qu'ils perçaient de coups. Les gens, qui étaient restés à terre, entraient dans la mer jusqu'aux épaules et enfonçaient dans le corps des animaux blessés des crochets munis de longues cordes; puis, trois ou quatre hommes les tiraient sur la plage, où ils leur coupaient le cou.

« Dans un espace de quelques arpents, se pressaient trente canots, trois cents hommes, quatre-vingts dauphins tués ou encore vivants. Ce n'étaient partout que cris, agitation, désordre indescriptible; mais, un dauphin ayant d'un coup de queue assommé un homme et brisé un canot, on mit un peu plus de prudence dans le carnage.

« Quatre-vingts cadavres finalement couvraient le rivage; pas un seul de la bande n'avait échappé!

« Au grand étonnement des insulaires, la chasse avait admirablement réussi, bien que le pasteur Gad et quelques

femmes enceintes y assistassent. Ils sont en effet persuadés que leur présence ne manque jamais de faire retourner et fuir les dauphins. »

Il ne faudrait pas croire que toutes les chasses soient aussi productives que celle qui vient d'être décrite. Parfois, elles manquent parce qu'on ne se trouve pas prêt assez vite, parce que les dauphins s'échappent ou bien parce qu'on ne parvient pas à les faire échouer.

En somme, bien qu'on en tue énormément, le nombre de ces animaux ne paraît guère diminuer.

L'ORQUE ÉPAULARD

Les orques, dites aussi ***poissons-épées***, doivent ce dernier nom à leur nageoire dorsale, longue de plus de 2^{m}30, amincie du bout, recourbée vers la queue et ressemblant à une épée, ou mieux, à un sabre.

La seule espèce de ce genre qui va nous occuper (l'orque épaulard) est connue depuis longtemps. On vantait jadis, comme aujourd'hui, sa méchanceté, et tous les peuples qui la connaissent lui donnent un nom spécial signifiant ***bourreau*** ou ***assassin***.

« L'orque épaulard peut atteindre jusqu'à 10 mètres de « long. C'est un dauphin vigoureux, trapu ; il a la tête « petite, le dos élevé, les nageoires latérales longues, la « nageoire caudale forte, large (jusqu'à 1^{m}80), se termi- « nant par une courbe en forme de S ; il a onze à treize « dents solides carnassières.

« Le dos est d'un noir brillant, et le ventre est blanc de « porcelaine à reflets jaunâtres. Au-dessus et en arrière « de l'œil se trouve une tache blanche, allongée, qui « avait fait donner à cet animal, par les Anciens, le nom « de ***faux dauphin***. Du pourtour de l'anus part une large « bande blanche, qui se dirige en avant, envoyant deux « autres bandes blanches assez larges vers la partie pos- « térieure du tronc, se continuant ensuite jusqu'à la

« nageoire pectorale, remontant en se recourbant vers
« l'angle de la bouche, et se terminant par un mince
« liseré blanc autour de la mâchoire supérieure. Une
« bande bleu sale ou pourpre se dirige en bas et en avant,
« depuis la partie postérieure de la base de la nageoire
« dorsale. »

Moins répandu que jadis, l'épaulard de nos jours n'habite plus que le nord de l'Atlantique, la mer Glaciale et le nord de l'océan Pacifique, d'où il descend jusques sur es côtes de France d'une part et sur celles du Japon de l'autre.

Dans les mers du Nord, on voit généralement ces animaux par cinq, la tête et la queue recourbées en bas, la nageoire dorsale sortant de l'eau comme un sabre. Ils passent avec une très grande rapidité, et de leurs yeux vigilants inspectent avec soin les alentours.

« L'épaulard ne se contente pas d'avaler des petits pois-
« sons, car il ose s'attaquer aux géants des mers. Se met-
« tant plusieurs contre une baleine, ils la mordent et lui
« enlèvent des morceaux entiers de chair ; le colosse fati-
« gué, harassé, ouvre-t-il la gueule et tire-t-il la langue,
« les orques l'arrachent C'est là pourquoi de temps à
« autre, ajoute Steller, les baleiniers trouvent un animal
« dont la langue est perdue. Il ne faudrait du reste voir là
« qu'une *haine de nature*, car aucune des parties arrachées
« n'est mangée par les orques.

« On avait cru longtemps que la nageoire dorsale de
« l'épaulard était son arme principale ; c'est une erreur,
« dit Steller, parce que, malgré sa longueur de 2m30, sa
« terminaison en pointe aiguë et son apparence cornée ou
« osseuse, en réalité elle est molle, formée exclusivement
« de graisse, et, chose étonnante, elle ne contient pas *un*
« *seul os*. »

On ne sait absolument rien sur la reproduction et sur le nombre des petits.

En 1841, une femelle de 5^m50 de long, vint échouer sur la plage près d'un village hollandais du nom de Wyx-op-Zee. Mise aux enchères, elle fut vendue 350 francs. L'acheteur retira environ 100 francs de la graisse et livra pour le même prix le squelette au musée de Leyde. On voit par ces chiffres que le commerce ne tire guère de profit de la capture de ces animaux, bien qu'ils ne soient à peu près qu'une masse de graisse.

CHASSE DE L'ORQUE ÉPAULARD

—

En aucun lieu, on ne fait à l'épaulard une chasse réglée, vu le maigre profit qu'il peut fournir.

Quelques orques se font prendre dans les fleuves; ainsi trois de ces animaux ont été harponnés dans la Tamise. « Banks, qui a assisté à la prise de l'un d'eux, rapporte « que cet épaulard, bien que frappé par trois harpons, « entraina deux fois le canot avec lui, depuis Blackwall « jusqu'à Greenwich, et un autre jusqu'à sept fois. Griè- « vement blessé, il traversa encore le fleuve avec une rapi- « dité de 14 kilomètres à l'heure, et resta longtemps « vigoureux, malgré les nouveaux coups qu'il recevait « quand il reparaissait à la surface. Tant que l'animal fut « en vie, personne n'osa l'approcher. Le troisième échoua « sur le rivage, où les marins eurent mille peines à le tuer « à coups de gaffes et de couteaux. On remarqua alors « que l'animal agonisant trahissait sa douleur par des « soupirs et des gémissements. »

Surpris dans un fleuve, non loin ordinairement de son embouchure, les orques presque toujours échappent au harpon, grâce à leur vigilance et à leur extrême rapidité; tout au plus, peut-on alors les tirer à la carabine.

« Tous les marins, dit Steller confirmant l'opinion de « Pline, craignent énormément cet animal; car, lorsqu'on « l'approche de trop près ou qu'on le blesse, il renverse « les canots. » Aussi, du temps de Pline, quand on le

rencontrait, lui jetait-on des présents et le persuadait-on, par des paroles appropriées à la circonstance, qu'on voulait vivre avec lui en bonne amitié et ne lui faire aucun tort !

LE SOUFFLEUR VULGAIRE

Le souffleur vulgaire est un grand animal de 3 à 5 mètres de longueur, fort et vigoureux.

« Ses nageoires pectorales sont courtes, échancrées sur « leur bord supérieur et terminées par une extrémité « obtuse ; celles du dos et de la queue sont de grandeur « moyenne. Il porte à chaque mâchoire de vingt-une à « vingt-quatre dents.

« Le dos et les flancs sont noirs ou d'un brun noir, « tandis que le ventre est d'un blanc pur. »

Il se trouve partout, depuis l'océan Glacial jusqu'à la Méditerranée. On ne le voit pas en abondance, mais toujours par petites troupes de six à huit individus. Dans la mer des Indes et la mer Rouge, une espèce voisine, *l'bousalam* (tursiops aduncus), le remplace.

« A l'instar des marsouins, les souffleurs, dit Brehm, « arrivent près des pêcheurs et les entourent. Leur vitesse « et leur agilité sont considérables : ils font tout le tour « d'un bateau à vapeur dont la marche est de 25 à 26 kilo- « mètres à l'heure.

« A l'approche de l'orage ou de la tempête, on les voit « bondir sur les vagues, et, au moment du rut, s'élancer « hors de l'eau.

« Leurs mœurs sont peu connues. On ignore l'époque

« de l'accouplement, la durée de la gestation, mais on sait
« que la femelle met bas en hiver un ou deux petits et
« qu'elle les soigne avec tendresse, comme le font du
« reste tous les autres delphinidés. »

CHASSE DU SOUFFLEUR VULGAIRE

La chasse des souffleurs se fait au harpon et réussit souvent par suite de la facilité avec laquelle ils se laissent approcher. De plus, elle n'est nullement dangereuse.

« On les tue encore à la carabine. Dans ma dernière « excursion cynégétique en Abyssinie, raconte Brehm, le « duc de Cobourg tira quelques *abousalems* qui entou- « raient notre navire. L'eau se teignit de sang ; l'animal « blessé se retourna plusieurs fois et enfin arriva lente- « ment à la surface. Tous les autres restèrent près du « cadavre dans le noble dessein, nous dirent les matelots, « de le dévorer. »

LE
CACHALOT MACROCÉPHALE

Les cachalots sont caractérisés par une mâchoire inférieure étroite en avant, munie de dents, et par une mâchoire supérieure qui en est souvent dépourvue et qui qe porte jamais de fanons. Cette famille n'a aujourd'hui pu'un seul représentant qui soit bien connu, le macrocéphale.

« Ce cachalot, dit Brehm, le cède à peine à la baleine en « grandeur. Le mâle adulte peut atteindre 20 à 23 mètres « de long et une circonférence de 9 mètres ; la femelle, « semblable au mâle, n'a jamais que la moitié de cette « taille (1). Les nageoires pectorales sont relativement très « petites ; chez une bête de 20 mètres, elles ne mesurent « que 1 mètre de long sur 0^{m}66 ; par contre, la nageoire « caudale a 6^{m}30 de largeur.

« Le cachalot macrocéphale est bien le plus massif de « tous les animaux. Sa tête est très longue, large, presque « quadrangulaire, aussi haute et aussi large que le corps, « dont elle n'est pas nettement séparée. Le corps est « cylindrique ; ses deux tiers antérieurs sont très larges « et plats ; le tiers postérieur est arrondi et va en s'amin- « cissant d'avant en arrière.

(1) Elle a deux mammelles au voisinage de l'ombilic.

« L'évent est une fente recourbée en S, longue de 0m24,
« située à l'extrémité du museau, à la place qu'occupe le
« nez chez les autres mammifères. Les yeux sont petits,
« placés très en arrière, les paupières dépourvues de cils;
« les oreilles un peu au-dessous des yeux, et s'ouvrant
« par une petite fente longitudinale. La bouche est grande,
« fendue presque jusqu'au niveau des yeux, la mâchoire
« inférieure plus étroite et plus courte que la mâchoire
« supérieure, qui la recouvre quand la bouche est fermée.
« Les deux mâchoires sont munies de dents coniques et
« sans racines. Le crâne est remarquable par sa dispro-
« portion ; la tête énorme conserve partout la même
« épaisseur.

« La vessie urinaire est remplie d'un liquide huileux de
« couleur orange, dans lequel flottent parfois de petits
« corps de 0m08 à 0m33 de diamètre, dont le poids d'en-
« semble va de 6 à 10 kilogrammes. Ces concrétions patho-
« logiques, analogues aux calculs urinaires des autres
« animaux, constituent le fameux *ambre gris*. »

Le cachalot macrocéphale est cosmopolite ; il hante toutes les mers du globe, mais principalement celles de l'hémisphère Sud, d'où il s'est répandu dans les autres parties de l'Océan. Il n'est pas excessivement rare sur les côtes d'Europe même, puisque, de temps à autre, on parle d'échouages.

Ces animaux parcourent les mers en troupes nombreuses comme les dauphins; ils en recherchent les endroits les plus profonds, près des côtes escarpées surtout, et évitent soigneusement les plages en pente douce. Chaque bande obéit à un mâle vigoureux, dans la force de l'âge (1), qui défend les femelles ainsi que les jeunes. A certains moments, plusieurs troupeaux se réunissent en un seul, qui compte alors quelques centaines d'individus.

(1) D'habitude, les *vieux* mâles vivent solitairement.

Par ses allures, le macrocéphale rappelle plus les dauphins que les baleines. Comme vitesse, il lutte presque avec les cétacés les plus rapides ; en nageant tranquillement, il parcourt de 5 à 7 kilomètres à l'heure ; se hâte-t-il, on le voit rivaliser avec les meilleurs navires. D'ordinaire, les membres d'une troupe se suivent à la file, plongent en même temps, lancent tous à la fois leurs jets d'eau ; ils ne sont presque jamais immobiles, si ce n'est quand ils dorment à la surface de la mer. Ces animaux peuvent rester immergés pendant vingt minutes au plus.

Le toucher semble être assez sensible, la vue assez bonne, l'ouïe médiocre. Quant à l'intelligence, l'animal la montre en évitant l'homme, chaque fois qu'il le peut sans danger.

Les cachalots se nourrissent principalement de céphalopodes de diverses espèces et, peut-être bien, de végétaux ; ils avalent, par mégarde sans doute, les petits poissons qui s'égarent dans leur vaste gueule, car ils ne les chassent jamais. C'est du reste bien à tort qu'on a cru jadis qu'ils attaquaient les requins, les phoques, les dauphins et même les baleines.

Dans toutes les saisons de l'année, on voit des femelles allaitant leurs petits. La portée n'est jamais que d'un seul. Le nouveau-né a 4 ou 5 mètres de longueur ; il nage joyeusement autour de sa mère et la suit partout.

Les bénéfices que peut procurer la chasse de cet animal sont balancés par les périls qu'on y court, et cependant ces bénéfices sont loin d'être petits : la graisse donne une huile excellente ; le sperma céti (2) et l'ambre gris sont

(2) Le sperma céti, à l'état frais, est liquide, transparent, presque incolore. Il se fige à une température basse et prend une couleur blanche. Plus il est purifié, plus il devient blanc et sec, et finit par se convertir en une substance farineuse au toucher et formée de petites écailles nacrées. On l'emploie en médecine, et l'on en fait des bougies très estimées.

deux produits d'une très grande valeur commerciale, puisque la tonne du premier vaut au moins 450 francs et que le second, de première qualité, se paie 22 francs les 30 grammes.

Les dents du cachalot trouvent aussi leur emploi dans les arts : elles sont dures, lourdes, faciles à travailler et à polir, et elles auraient la valeur de l'ivoire, si elles en possédaient la belle couleur.

CHASSE DU CACHALOT MACROCÉPHALE

Depuis longtemps les baleiniers poursuivaient le cachalot; mais ce n'est qu'à la fin du dix-septième siècle que cet animal est devenu l'objet d'une chasse régulière.

En 1677, les Américains armèrent des navires pour cette soi-disant pêche, et les Anglais ne suivirent leur exemple que cent ans plus tard.

Depuis le commencement de ce siècle, la mer du Sud est l'endroit le plus fréquenté par les pêcheurs, presque tous Anglais ou Américains du Nord.

Cette chasse, très fructueuse de 1820 à 1832, a bien diminué depuis, parce que les frais d'armement sont trop élevés et que la réussite en est trop incertaine. Le gain cependant reste toujours considérable.

Pour expliquer, jusqu'à un certain point, cette décroissance fâcheuse, il convient de dire que la chasse au harpon *(seule usitée)* est bien plus dangereuse que celle de la baleine Celle-ci, en effet, tient rarement tête à ses ennemis, tandis qu'au contraire le cachalot attaqué non seulement résiste, mais encore prend résolument l'offensive, faisant arme alors de sa queue puissante et de sa terrible denture contre les canots qu'il culbute, et même parfois contre les navires. L'histoire rapporte à ce sujet nombre de sinistres causés par des cachalots mâles, les timides femelles fuyant toujours au moment du combat. Nous n'en citerons qu'un exemple, le *Waterloo*, bâtiment anglais chargé de fruits, coulé bas dans la mer du Nord par un cachalot qu'il n'avait en rien provoqué.

En résumé, on chasse au harpon le macrocéphale comme la baleine, mais avec le premier il faut s'attendre à une fureur, à une soif de combat et de vengeance que l'on rencontre rarement chez la seconde. Aussi le harponneur, qui commande, doit-il se montrer à la fois audacieux et très prudent !

Nous ignorons si on a jamais tenté l'attaque de ce colosse avec l'arme à feu ; ce serait là une curieuse expérience à faire de la fameuse balle explosive Devisme.

LE RORQUAL BOOPS

Ce Cétacé, connu sous les noms de ***Baleine à bec du Nord***, de ***Rorqual, Jubarte, Gibbar*** ou ***Poisson de Jupiter***, est le plus élancé de tous les Balénidés et le plus long de tous les animaux ; il peut en effet atteindre plus de 33 mètres.

« La tête, de forme conique, représente à peu près le « quart de la longueur du corps, avec lequel elle se con- « tinue insensiblement. Au-dessous des nageoires pecto- « rales, le corps offre son maximum d'épaisseur et va en « s'amincissant jusqu'à la queue.

« Les nageoires pectorales ont le dixième de la longueur « du corps; la dorsale, formée par du tissu adipeux, est « bien plus petite, tandis que la caudale, aplatie et divisée « en deux lombes, a une largeur égale au cinquième.

« Les yeux se montrent immédiatement en arrière et « au-dessus de l'angle de la bouche; les oreilles, extrê- « mement petites, sont entre l'œil et la nageoire pecto- « rale ; les évents s'ouvrent à la partie supérieure du « museau, sur une saillie qui est en avant de l'œil.

« Le corps serait complètement nu sans quelques poils, « ou, pour mieux dire, sans quelques filaments cornés, » grossiers, réunis en faisceaux, effilés à leur pointe, qui « se trouvent à la partie supérieure de la mâchoire infé- « rieure et peuvent atteindre 1 mètre de long.

« La peau du dos est d'un noir foncé ; celle du ventre « est d'un blanc de porcelaine, et d'un noir bleuâtre au « fond des sillons. Ceux-ci commencent au bord de la « mâchoire inférieure et vont jusqu'à l'ombilic.

« Les mâchoires, dépourvues de dents, portent de 350 « à 375 rangées de fanons, serrés en avant, écartés en « arrière. Le bord de la supérieure est légèrement creusé « en haut; en arrière, il se recourbe en arc et se dirige « vers l'œil. La mâchoire inférieure, moins recourbée, « laisse un écartement, et c'est la lèvre inférieure qui « vient fermer la bouche et recouvrir les fanons. »

Le rorqual boops a pour patrie la mer Glaciale et la partie la plus septentrionale de l'océan Atlantique. Il est surtout abondant au voisinage de l'île des Ours, de la Nouvelle-Zemble et du Spitzberg, et n'est pas rare dans les parages du cap Nord. On ne le trouve plus aujourd'hui près des îles Falkland.

Les migrations annuelles de ces animaux les conduisent en automne vers le Sud et, au printemps, les ramènent au Nord (1).

Comme le fait prévoir sa forme allongée, le rorqual est leste, adroit, et se montre le plus agile des balénidés. Il nage en ligne droite et vient, toutes les quatre-vingt-dix secondes, respirer à la surface. A deux kilomètres, on perçoit le bruit qu'il fait en soufflant, et l'eau qu'il rejette n'est point fétide (2).

Parfois, il se couche sur le flanc au milieu des vagues, frappe l'onde avec ses nageoires pectorales, se tourne, se retourne, se met sur le dos, plonge, joue, et même, d'un seul coup de sa formidable queue, s'élance tout entier hors de l'eau, où il retombe avec un fracas pareil au roulement du tonnerre.

(1) Cet animal, s'approchant beaucoup des côtes, échoue assez fréquemment.

(2) Comme d'aucuns l'ont affirmé bien à tort.

Bien plus intelligent que la baleine franche, il la surpasse aussi en courage. Tous les navigateurs, effectivement, s'accordent à dire qu'en témérité comme en méchanceté il le cède à peine aux cétacés les plus redoutés ; qu'il aime non seulement ses petits, mais encore ses semblables, et qu'au cas de péril il les défend avec la plus grande énergie.

Le rorqual boops a besoin d'une nourriture plus substantielle que la baleine. Il mange de petits poissons, chassant leurs bandes devant lui tout en en avalant des centaines à la fois, puis des mollusques et autres menus animaux. On croit, de plus, qu'il pait volontiers les algues de la mer.

L'époque du rut et la durée de la gestation ne sont pas bien connues. Le nombre des petits est d'un ou de deux ; la mère leur témoigne la plus grande affection et les défend avec un courage qui lui fait mépriser toutes les blessures.

D'ordinaire, le rorqual ne produit que peu d'huile ; un animal de 28 mètres de long n'en fournit que cinq tonnes. Le lard est mince, aqueux. Chez les jeunes individus, la couche graisseuse est gélatineuse et ne renferme presque pas d'huile. Les fanons sont courts et fragiles ; la chair et les os ne sont pas utilisés, et on les abandonne aux animaux marins.

CHASSE DU RORQUAL BOOPS

L'Orque est avec l'homme le plus terrible ennemi du rorqual. On raconte en effet que, réunis en bande, les orques le poursuivent avec acharnement, l'attaquent avec leur formidable denture et ne l'abandonnent qu'après l'avoir tué ou fait échouer sur le rivage.

La chasse du rorqual est plus difficile que celle de la baleine à cause de la force et de la rapidité du colosse, et, en outre, le produit est bien moindre. Aussi le baleinier, qui rencontre ce roi des mers, ne l'attaque-t-il que lorsqu'il n'y a pas de baleines aux environs, n'ignorant point, d'ailleurs, les sérieux dangers de cette chasse. Il sait que le rorqual, atteint par le harpon, plonge avec une telle rapidité qu'il entraine fréquemment le canot sous l'eau et que, si le naufrage n'a pas lieu parce que l'animal reste à la surface, les matelots s'estimeront fort heureux de s'en tirer au prix d'une remorque à 14 ou 16 kilomètres, sans compter que parfois la bête se retourne contre ses agresseurs et d'un seul coup de queue fracasse l'embarcation. Enfin, il ne perd pas de vue une dernière mauvaise chance qui peut se présenter ; c'est que le rorqual harponné pousse un rugissement terrible, appel suprême à ses semblables qui se hâtent toujours d'accourir, auquel cas l'équipage est bien compromis.

Comme tous les balénidés, le boops périt vite si le harpon, perçant la couche de graisse, a pénétré dans les muscles ; un organe noble n'a pas besoin d'être atteint, la suppuration, qui se produit alors avec une très grande rapidité, ne tardant pas à amener la mort.

Nous n'avons jamais entendu dire qu'on chassât le rorqual à l'aide des armes à feu.

LA BALEINE BORÉALE

ET

LA BALEINE AUSTRALE

Le genre des Baleines proprement dites ne comprend à ce jour que ces deux espèces, qui se ressemblent beaucoup, bien que celle du Sud soit un peu moins grande. Comme elles ont les mêmes mœurs, l'histoire de l'une suffira pour l'autre.

La baleine boréale ou *franche* dépasse rarement vingt mètres de longueur ; alors sa circonférence, derrière les nageoires pectorales, varie de 10 à 13 mètres, et son poids peut atteindre 80,000 kilogrammes.

« C'est un être massif, informe, tout à fait mal propor-
« tionné. Sa tête gigantesque représente environ le tiers
» de sa longueur totale. La bouche, de 5 à 6 mètres de
« long, est large de 3 ou 4 ; un canot avec son équipage
« pourrait y tenir à l'aise. Le corps cylindrique continue
« la tête ; les nageoires pectorales ont de 2 à 3 mètres de
« long sur 1^{m}45 de large, tandis que la caudale de 1^{m}80 de
« long mesure 7 mètres en largeur. Les évents, situés à
« 3 mètres du bout du museau et à la partie la plus élevée
« de la tête, consistent en deux fentes en S de 0^{m}50 de

« long. Les yeux sont de la grandeur de ceux du bœuf;
« les conduits auditifs sont petits, l'animal les ferme à
« volonté. La baleine a de chaque côté de 316 à 350 fa-
« nons; les plus longs, ceux du milieu, n'atteignent que
« bien rarement 5 mètres sur 0m35 de large. La langue
« n'est qu'un tissu cellulaire, très grand et très mou,
« rempli d'huile.

« La peau, relativement mince, recouvre une couche de
« graisse de 0m35 environ d'épaisseur. Le dos et les flancs,
« ainsi que les nageoires pectorales et caudale, sont ordi-
« nairement d'un noir foncé ; les lèvres, la mâchoire infé-
« rieure, la plus grande partie du ventre sont blancs à
« faibles reflets jaunâtres. La partie postérieure du corps
« en avant de la nageoire caudale, une partie de la cavité
« articulaire au-dessous des nageoires pectorales et les
« paupières sont grises. Quelques soies se montrent à la
« partie antérieure des lèvres; le reste du corps est com-
« plètement nu. »

Les mers septentrionales sont les seules qu'habite la baleine franche. On la trouve près du pôle, aussi loin que la mer est libre; vers le Sud, elle descend jusqu'au 60° de latitude nord, visitant dans ses voyages les côtes d'Europe, d'Asie, d'Amérique, et traversant le détroit de Behring pour arriver au Kamtschaka. On la voit surtout abondante dans les eaux du Groënland, dans le détroit de Davis et la mer de Behring, ces parages, où se font sentir les derniers effets du Gulfstream, étant riches en petits animaux marins qui entrent dans son régime. C'est là surtout qu'on peut la rencontrer en bandes nombreuses.

« Autant la baleine est lourde, déclare Scoresby, autant
« ses mouvements sont adroits et rapides. En cinq ou six
« secondes, elle peut être hors de l'atteinte de ceux qui la
« poursuivent; mais elle ne saurait conserver une telle
« vitesse que quelques minutes. En nageant tranquille-
« ment à la surface de l'eau, cet animal franchit en une

« heure seize kilomètres ; blessé, il en parcourt de
« 25 à 28. »

La vue et le toucher paraissent assez développés ; l'ouïe semble mauvaise. Lorsque la mer est calme, un léger ébranlement de l'eau met en fuite cet animal, qui du reste pressent à l'avance les changements de temps et se montre très inquiet à l'approche d'un orage. Quant à son intelligence, on peut la considérer comme presque nulle ; elle ne se manifeste en réalité que par l'amour de la mère pour son petit et par une sorte d'attachement à ses semblables.

Lorsque la baleine n'est pas inquiétée, elle arrive de deux en trois minutes à la surface pour respirer, et alors son jet d'eau atteint souvent 13 mètres de hauteur. Bien que Scoresby prétende qu'elle puisse rester immergée 15 à 20 minutes, et même jusqu'à une heure quand elle est blessée, nous ne pouvons croire à cette assertion, évidemment exagérée.

Cet animal, dont personne n'a jamais entendu la voix, est-il incapable de produire des sons ? Scoresby le croit, mais le doute demeure permis.

Dans les mers du Nord, les baleines s'accouplent en juin et en juillet. Dix mois plus tard *(ou peut être 22 à 24 mois)*, en mars ou en avril, la femelle met bas un petit (très rarement deux). Le nouveau-né a environ 6 mètres de long, 5 mètres de circonférence, et pèse 5,600 kilogrammes. Il ne quitte sa mère que lorsque ses fanons sont assez grands pour qu'il puisse pourvoir *seul* à sa nourriture, qui, comme celles des parents, consiste en mollusques, crustacés, clios, annélides et poissons de petite taille, l'œsophage étant fort étroit chez la baleine.

Tant que la femelle est accompagnée, il est fort dangereux de l'assaillir ; sans souci des coups de harpon, elle s'élance alors avec furie sur les agresseurs, brise et coule les canots.

Les orques poursuivent les baleines avec acharnement, mais elles ne leur enlèvent point d'aussi volumineux morceaux de chair que le font les voraces requins des mers du Nord.

De nombreux parasites viennent se fixer sur ces souffleurs; on en voit dont le dos porte tout un monde d'animaux et même de végétaux.

Les Européens n'emploient que la graisse et les fanons, tandis que les peuplades du Nord mangent la viande, la graisse, et boivent l'huile avec autant de plaisir qu'un ivrogne boit un verre de vin. Pour les Esquimaux, la peau crue est un régal.

De tous les mammifères marins, ce sont les baleines dont la chasse est la plus productive. Un animal de vingt mètres de long et du poids de 78,000 kilogrammes fournit en effet 38,000 kil. de graisse donnant 27,000 kil. d'huile, valant 7 francs les 100 kil.; quant aux fanons, ils se vendent environ 360 francs les 100 kilos.

Grâce aux poursuites acharnées dont ces deux espèces de baleines sont l'objet, on les verra sous peu repoussées dans les mers les plus éloignées, les plus inhospitalières, et, avant un siècle, elles disparaîtront définitivement de la surface du globe.

CHASSE DE LA BALEINE

« C'est aux Basques français, dit Brehm, que revient « l'honneur d'avoir, au quatorzième et au quinzième siè- « cle, équipé les premiers navires pour la pêche de la « baleine. »

Aujourd'hui, les Américains, dans les mers du Sud, ont plus de huit cents bâtiments à voiles et de quinze mille marins employés à cette véritable chasse. Aussi, toutes les mers pôlaires, qui n'opposent pas aux navigateurs des obstacles insurmontables, sont-elles parcourues et exploitées par les baleiniers.

La chasse pénible de cet animal est par elle-même peu périlleuse, mais, en retour, la navigation offre de sérieux dangers. La côte occidentale de la baie de Baffin est bien menaçante par exemple, car il faut traverser le banc de glaces qui y couvre la mer presque en entier. « Si dans « ce passage étroit et dangereux, dit Hailwig, le navire « est poussé par les glaces flottantes contre la masse de « glaces solides, il est perdu, à moins que, chose très « rare, la pression le soulevant hors de l'eau, il ne se « remette à flot lorsque les glaces se séparent. Heureuse- « ment, on n'a point d'ordinaire mort d'homme à déplo- « rer; la mer est presque toujours tranquille, et l'équi- « page a le temps de se sauver sur d'autres navires. Tout « se borne donc à la perte de quelques bâtiments, qui « peut moyennement par an être évaluée à dix pour « cent. »

Cette chasse ou pêche, comme on voudra, est fort incertaine; c'est une véritable loterie : tantôt presque rien, tantôt un coup de fortune pour l'armateur et l'équipage. Elle a été si souvent décrite que nous n'en dirons que deux mots.

Dès que les navires sont arrivés dans les parages fréquentés, ils croisent ou se mettent à l'ancre, explorant continuellement l'horizon tout entier. Le cri de la vigie : « Un souffleur ! » émeut tous les marins.

Les canots, parfaitement équipés, montés par six ou huit vigoureux matelots, un pilote et un harponneur, sont mis à la mer, et se dirigent rapidement et silencieusement vers la baleine signalée.

Plus on approche de l'animal, plus il faut de prudence. Une fois qu'on est parvenu tout auprès, le harponneur (1) lance son arme contre le colosse, et aussitôt les rameurs se penchent sur les avirons pour éloigner le plus vite possible le canot du colosse blessé.

Ordinairement sur le coup, la baleine plonge jusqu'au fond de l'eau, en dévidant la corde si rapidement qu'on doit la mouiller pour qu'elle ne prenne point feu ; mais bientôt son allure diminue, elle nage plus lentement et les chasseurs peuvent la suivre. Ils sont alors entraînés loin de leur navire, quelquefois à une demi-journée.

Cependant le colosse, après la première attaque, n'est jamais plus d'un quart d'heure sans reparaître à la surface pour respirer. Abordé alors de nouveau, il reçoit un second harpon.

« On ne pourrait, dit un témoin oculaire, imaginer un
« un spectacle plus horrible. La baleine épouvantée se
« roule dans les vagues ; dans son agonie, elle bondit
« hors de l'eau ; la mer est couverte de sang et d'écume.

(1) Le harpon est un fer acéré, très pointu, muni d'un crochet et attaché à une corde très longue et très flexible, laquelle est enroulée à une bobine placée à l'avant du canot.

« L'animal disparait ; un tourbillon indique la place où il
« a plongé ; il revient à la surface, mais c'est pour rece-
« voir une autre blessure mortelle ; de quelque côté qu'il
« se dirige, un nouveau fer s'enfonce dans son corps. En
« vain redouble-t-il d'énergie, en vain fait-il bouillonner
« l'eau autour de lui, un tremblement a saisi sa masse
« monstrueuse. Il a perdu tout son sang, il se couche
« épuisé sur les vagues qui le ballottent, et des milliers
« d'oiseaux accourent, pressés de se repaître de ce gigan-
« tesque cadavre. »

Une fois morte, la baleine, qui se putréfie fort rapidement, doit, sans le moindre retard, être conduite au navire. Là, on enlève tout ce qui peut être utilisé, et on abandonne le reste aux animaux de la mer.

RAPPEL D'UN POISSON SANGUINAIRE

LES SERRASALMES

Ces poissons, de $0^{m}70$ au plus de longueur, constituent par leurs dents meurtrières, par leur voracité et leur nombre, un véritable fléau pour les lieux qu'ils habitent.

« Ils ont le corps comprimé, en général de forme rhom-
« boïdale ; les écailles sont petites ; la dorsale est haute,
« insérée en arrière ; l'anale est longue ; il existe deux
« aiguillons en avant de la dorsale. »

« Ils sont, suivant Valenciennes, caractérisés par leurs
« dents triangulaires et tranchantes sur un seul rang aux
« intermaxillaires, à la mâchoire inférieure et aux pala-
« tins ; comme si la nature avait voulu donner une plus
« grande force au jeu de la mâchoire supérieure, elle a
« développé l'intermaxillaire de manière à ce qu'il borde
« toute l'arcade supérieure de la bouche. Le maxillaire,
« presque entièrement caché par cet os ou par le sous-
« orbitaire, n'est ni très petit ni même avorté ; mais,
« placé derrière l'intermaxillaire et le sous-orbitaire, il
« donne, par ses apophyses saillantes, un point d'appui
« solide au bord de la mâchoire ; d'où il résulte que, dans
« leur jeu, les dents se rencontrent en s'engrenant, sans
« que les branches qui les portent puissent vaciller. Cette
« organisation fait que les dents coupent avec netteté
« comme un rasoir, et qu'elles peuvent très bien trancher
« le doigt d'un homme. »

Désignés par les indigènes sous les noms de ***Pirayas***, ***Piranhas*** (***poissons du diable*** ou ***poissons-diables***), de ***Caribes*** ou ***Carabitos*** (***avides de sang***), les Serrasalmes habitent les parties les plus chaudes de l'Amérique du Sud dans les Guyanes et dans le nord du Brésil.

Ils vivent au sein des rivières, d'habitude à 50 ou 60 kilomètres au moins de la mer, l'eau douce seule leur convenant. Ce qu'ils recherchent de préférence, ce sont les endroits tranquilles, les baies entourées de roches, où d'ordinaire ils se tiennent au fond, apparaissant en nombre à la surface dès qu'ils aperçoivent une proie. On les trouve aussi dans les lacs fangeux et les marais qui avoisinent ces rivières, pourvu que leurs eaux ne soient pas saumâtres.

Les serrasalmes sont célèbres dans toute l'Amérique équatoriale par leur extrême voracité. « Schomburg, qui « a si bien étudié les animaux des Guyanes, déclare net- « tement que tout être qui tombe à l'eau est immédiate- « ment attaqué et presque toujours dévoré par des essaims « de ces poissons carnassiers. Rien, dit-il, ne peut donner « une idée de leur hardiesse, et toute proie leur est « bonne. Un poisson dix fois plus gros qu'eux est assailli « sans la moindre hésitation : ils lui arrachent d'abord la « nageoire caudale, le privant ainsi de son principal « moyen de locomotion, tandis que d'autres l'attaquent « de tous côtés, lui enlèvent des lambeaux de chair et le « tuent.

« Ils s'en prennent encore aux pattes des oiseaux aqua- « tiques, aux membranes digitales des tortues, aux doigts « des caïmans. L'alligator assailli ne sauve ses pattes « qu'en se retournant sur le dos et faisant flotter son « ventre à la surface. »

« Aucun mammifère enfin, dit Gumila, ne traverse « impunément à la nage une rivière de trente à quarante « pas de large habitée par ces poissons. Privé de ses

« forces par la perte de sang résultant des innombrables
« blessures qui lui sont faites, un bœuf même ne peut
« plus se sauver et se noie. Arrive-t-il par hasard tout
« en sang et tout déchiqueté à l'autre rive, c'est pour y
« mourir des coups de dents qu'il a reçus. »

D'après cela, on s'est étonné justement de voir Gumila affirmer que les Pirayas épargnaient l'homme ; aussi Dobrizhofer a-t-il protesté contre cette assertion en citant le fait de deux soldats espagnols qui, en voulant traverser à la nage et à côté de leurs chevaux une rivière infestée, furent attaqués et tués par ces dangereux poissons.

A quoi il convient d'ajouter qu'on n'ose se baigner là où ils abondent, et que par suite Humboldt, avec raison, les regarde comme un des plus grands fléaux de ces climats, dans lesquels les piqûres des insectes tipulaires (*mosquitos*) et l'excitation de la peau rendent les bains si nécessaires. « Leur morsure, dit de plus Auguste de Saint-
« Hilaire, est tellement prompte et si vive qu'on la sent
« aussi peu que la coupure d'un rasoir ; c'est du moins
« ce que m'a assuré le respectable propriétaire de Capão
« (Guyane) qui, étant tombé dans un marais, avait été
« mordu par des Poissons-diables en deux endroits diffé-
« rents. »

Les animaux qui habitent près des marais, des lacs et des rivières infestés, connaissent le danger auquel les exposent les serrasalmes ; aussi, en buvant, ont-ils grand soin de ne pas troubler l'eau et de ne pas l'agiter fortement, ce qui les attirerait. Les chevaux et les chiens s'empressent de fuir dès qu'ils aperçoivent une bande de ces poissons ; il leur arrive néanmoins trop souvent de ne pas se sauver assez tôt et d'avoir les lèvres, le nez ou les oreilles déchiquetés.

Les Pirayas se prennent aux filets ou aux lignes dormantes amorcées avec un morceau de viande ; ils ont une telle voracité qu'on peut même les capturer avec la chair

